













Digitized by the Internet Archive  
in 2025



HISTOIRE  
DE LA  
DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

---

III

Paray-le-Monial



## DU MÊME AUTEUR

---

Chez GABRIEL BEAUCHESNE, à Paris.

### Histoire de la Dévotion au Sacré-Cœur

- TOME I.— **Vie de Sainte Marguerite-Marie**, d'après les manuscrits et les documents originaux. 5<sup>e</sup> édition revue et corrigée (10<sup>e</sup> mille). 1 volume in-8 raisin, 30 fr. ; *franco* ..... 33 fr.
- TOME II.— **L'Aube de la Dévotion**. 1 volume in-8 raisin, 30 fr. ; *franco* ..... 33 fr.
- TOME III.— **Paray-le-Monial**.
- TOME IV.— **Luttes indécises**. (en préparation).
- TOME V.— **Royal Triomphe**. —

**Sainte Marguerite-Marie**. *Sa vie intime*. 2<sup>e</sup> édition (6<sup>e</sup> mille).

**Les Auxiliatrices des Ames du Purgatoire**.

I. *La Mère Marie de la Providence* 3<sup>e</sup> édition.

II. *La Mère Marie du Sacré-Cœur, la Mère Marie de la Miséricorde* 3<sup>e</sup> édition.

**Le P. de Maumigny** (2<sup>e</sup> mille).

**Le Message du Sacré-Cœur à Louis XIV, à la France**.

**Le Cœur de Jésus idéal des cœurs**, par le P. Gaspar Druzicki, traduit par A. Hamon. (*Epuisé*.)

Chez OUDIN, à Poitiers.

**Jean Bouchet**, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris.

*Ouvrage couronné par l'Académie Française.*

**De Scevolae Sammarthani vita, et latine scriptis operibus**.

Chez HATON, à Paris.

**L'Intérieur de Jésus et de Marie**, par le P. Jean-Nicolas Grou.

---



# HISTOIRE

DE LA

## DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

---

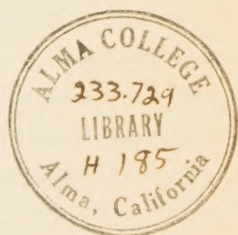
### III

### Paray-le-Monial

PAR

A. HAMON, S. J.

DOCTEUR ÈS LETTRES



GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR  
A PARIS, RUE DE RENNES, 117

MCMXXVIII

*Nihil obstat*

J. V. BAINVEL

30 Juillet 1927.

IMPRIMATUR

V. DUPIN, v. g.

Parisiis, die XIV<sup>a</sup> Septembris 1927



## CHAPITRE PREMIER

---

### CHEZ LES MONIALES DE FRANCE

1600-1650

Le renouveau catholique en France au début du xviii<sup>e</sup> siècle. — Culte du cœur humain. — Bérulle et l'Intérieur de Jésus. — Suzanne de la Pommélie. — Marie de Valernod, dame d'Herculais. — M<sup>me</sup> Marguerite d'Arbouze, abbesse du Val-de-Grâce. — M<sup>me</sup> Françoise de Beauvilliers, abbesse de Saint-Aignan. — La dévotion au Cœur de Jésus à l'Abbaye de Montmartre : la Mère Marie Granger, la Mère Saint-Jean. — M<sup>me</sup> Françoise de Nérestang, abbesse de la Bénisson-dieu et le P. de la Colombière. — La Mère Mechtilde du Saint-Sacrement. — Le Sacré-Cœur et les Ursulines. — La Mère Marie de l'Incarnation (1599-1672) : prière quotidienne au Cœur de Jésus ; le Cœur de Jésus, c'est pour elle l'Intérieur de Jésus. — Mgr de Montmorency-Laval ; les débuts de la dévotion au Canada. — Marcelle Germain à Limoges. — Louise de Marillac. — Jeanne Chézard de Matel et l'ordre du Verbe-Incarné.

Dans le volume précédent nous avons, du xiii<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle, suivi la dévotion au Sacré-Cœur en Allemagne, sur les bords du Rhin, aux Pays-Bas, en Espagne, en Italie. Nulle part elle ne s'est fixée. A Helfta, où nous l'avons admirée davantage, si nous étions repassés, quelques années après la mort de sainte Gertrude, nous l'aurions sans doute cherchée en vain. De même chez les Franciscains, chez les Dominicains, chez les Chartreux, impossible de suivre sa trace, soit qu'elle disparaisse en effet, soit que nous ne puissions la retrouver. Au xvii<sup>e</sup> siècle elle germe un peu partout sur notre terre de France, qu'elle avait négligée jusqu'alors ; elle semble vouloir s'y établir en maîtresse. Dévotion éminemment catholique, la plus catholique aujourd'hui des dévotions, on dirait qu'elle éprouve alors

comme le besoin d'être française. De loin et lentement, c'est l'aube de Paray-le-Monial qui blanchit.

L'heure est favorable. Pacifiée par Henri IV, notre patrie s'épanouit dans la jeune lumière du siècle qui commence. Au sortir de luttes fratricides, longues et sanglantes, fière de sa foi sauvée, elle veut la vivre dans son intégrité. Malade qui vient de guérir, elle sent courir, dans ses veines, la joie d'une convalescence longtemps attendue. Un peu partout, des âmes se lèvent, attirées par les beautés et les grandeurs de Jésus, du Verbe Incarné. Elles aspirent à mieux connaître son amour qu'elles contemplent dans son Cœur sacré. Jésus choisit ses élus avec une divine liberté : grandes dames, vivant à la cour, ou sur leurs terres, femmes du peuple, pauvres servantes incomprises et raillées, religieuses derrière leurs grilles, moines dans leurs cellules, apôtres des villes et des campagnes écrivains, orateurs, hommes du monde, réformateurs de congrégations déchues, fondateurs de nouvelles familles religieuses: M<sup>me</sup> de Neuwillars et M<sup>me</sup> d'Herculais, Marie Bon et la bonne Armelle, Marie de Beauvilliers et les bénédictines de Montmartre, Catherine de Bar et les bénédictines du Saint-Sacrement, les moniales dominicaines du couvent de Saint-Thomas d'Aquin, à Paris, les carmélites de Pontoise et de Beaune, Agnès de Langeac et M<sup>me</sup> du Houx, les Ursulines et Marie de l'Incarnation, Tours et Québec, — le Canada est alors terre française, ne l'est-il pas toujours ? — le cardinal de Bérulle et M. Olier, les Jésuites et la Visitation, saint François de Sales, le P. Joseph et les bénédictines du Calvaire, saint Jean Eudes et ses enfants de la Congrégation de Jésus et Marie et de Notre-Dame de Charité. Anjou, Poitou, Limousin, Touraine, Ile de France, Bourgogne, surtout Normandie et Bretagne, il n'est guère de province où la dévotion au Cœur de Jésus ne porte des fruits d'amour et de miséricorde.

Une sorte de culte profane du cœur humain aide sa diffusion. Ce culte n'est pas nouveau, mais il se répand alors, sous



l'influence d'une psychologie raffinée qui aime à pénétrer les derniers replis des sentiments humains, et d'une physiologie rudimentaire qui leur donne comme siège le cœur de chair. Henri IV et Louis XIV lèguent leurs cœurs aux Jésuites ; les religieuses de la Visitation de Lyon gardent le cœur de saint François de Sales ; celles de Moulins celui de sainte Jeanne de Chantal ; le P. Eudes avait d'abord donné son cœur à « ses bien-aimées filles en Notre-Seigneur, les Religieuses de Notre-Dame de Charité » ; le cardinal de Bérulle laisse le sien aux Carmélites du monastère de l'Incarnation ; le cœur du Vénérable Henri-Marie-Boudon fut longtemps conservé au séminaire d'Évreux ; celui de Vincent de Meurs dans l'église des Missions Étrangères ; celui de la bonne Armelle aux Jésuites de Vannes ; ceux de M<sup>me</sup> de Longueville et du grand Arnauld à Port-Royal<sup>1</sup>. Le cœur d'Arnauld, transporté à Palaiseau dans la nuit du 13 au 14 septembre 1710 y devient même l'objet d'hommages religieux :

« Ne bornons point notre culte à ce cœur matériel qui est déposé ici, lit-on dans le *Manuel des Pèlerins de Port-Royal*, et qui n'est qu'un monument fragile de ce cœur spirituel qui l'a animé et qui y a fait sa demeure. C'est ce cœur spirituel et invisible qui est véritablement quelque chose de grand devant Dieu ; c'est un vase que Jésus-Christ a rempli de l'onction de son esprit, et il en a fait une lampe luisante et ardente, qui a éclairé toute son Église, par la lumière de la vérité, et qui a toujours brûlé du zèle pour ses intérêts auxquels il a consacré toute sa vie<sup>2</sup>. »

1. Jean Casimir, roi de Pologne, retiré en France après son abdication, meurt en 1672, et donne son cœur à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près.

2. *Manuel des Pèlerins de Port-Royal*... Au désert l'an 1767, p. 69. Bientôt nous verrons que les jansénistes accueillirent volontiers, au début, la dévotion au Sacré-Cœur : plus tard ils l'attaquèrent, surtout par haine des Jésuites. — En 1710 il fallut changer la boîte de fer blanc rongée de rouille qui contenait le cœur d'Arnauld. « On le trouva en consistance de chair, fort gros et d'une couleur brune tannée, encore humide soit de sa propre substance, soit de la terre qui avait pénétré dans la boîte, il n'en sortait du reste aucune corruption, et l'odeur n'en était pas désagréable... » p. 64. Arnaud était mort en 1690. Cf. la *Revue bleue*, 51 août 1908, p. 199-202.

La dévotion au Cœur de Jésus prendra même, sous l'influence du cardinal de Bérulle, au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, une forme un peu nouvelle. Le fondateur de l'Oratoire, nous y reviendrons longuement au chapitre III, est tout imprégné de la théologie de saint Paul et de saint Jean : Dieu, le Christ, l'Esprit-Saint habitent et vivent dans les âmes justes ; ils sont ce qu'il y a en elles de plus profond, de plus intime, leur cœur. Quand il étudie les états, les mystères de Jésus, du Verbe Incarné. Bérulle va d'instinct et d'abord à l'intérieur, à l'âme de ces états et de ces mystères ; le corps, l'extérieur ne l'intéresse guère ; de même par delà l'humanité, c'est la divinité qu'il veut atteindre. Pour lui le Cœur de Jésus, c'est l'âme de Jésus, son intérieur ; c'est aussi évidemment le cœur de chair qui rythme la vie divine, mais le cœur de chair reste dans l'ombre et disparaît sinon tout à fait, pour le moins beaucoup trop<sup>1</sup>. Il faudra pour le remettre à sa vraie place, les révélations de 1673 et de 1675.

\*

\*   \*

Des âmes privilégiées, comme aux siècles précédents, reçoivent la dévotion au Cœur de Jésus, dans des manifestations surnaturelles ; Dieu, qui daigne les éclairer, la leur présente lui-même. Suzanne de la Pommélie est née au château de la Pommélie, à trois lieues de Limoges, à la fin du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. Élevée dans le calvinisme, elle se convertit. Peines intérieures, scrupules, longues et rudes persécutions, Dieu la traite en âme qu'il veut toute entière. Mariée à Jean de la Tour, sieur de Neuvillars, elle a deux fils et plusieurs filles ; mère et épouse admirable, elle perd, assez jeune encore, son mari. Rien n'arrête alors l'élan de sa vie surnaturelle. Chaque année elle fait une retraite de huit jours, au monastère de Bos, dont la prieure est sa parente. Elle lit la vie de sainte Thérèse, et avoue ingénument qu'elle

1. Les caractères particuliers de cette dévotion au Cœur de Jésus sont plus marqués encore chez les disciples de Bérulle.



a reçu les mêmes grâces que la grande réformatrice, elle s'étonne que tous n'en jouissent pas comme elle. Visions corporelles, imaginaires, intellectuelles, familiarité ravissante avec son ange gardien, avec Marie et Jésus ; sa vie est une suite de merveilles. Elle même les a racontées ; son biographe le P. Nicolas du Sault, écrit, le manuscrit sous les yeux ; le P. Laurent Aubery recteur de Limoges, affirme l'authenticité de la narration<sup>1</sup>. Toutes ces grâces sont une longue préparation à la faveur du 28 janvier 1615.

« Après la sainte communion, Jésus-Christ apparut visiblement à elle, et lui montrant l'ouverture de son sacré côté il lui commande d'y appliquer sa bouche. Et je le fis, dit-elle, et j'y portai encore mon cœur que je n'en retirai pas ; mais il y fut retenu avec promesse que Notre-Seigneur me fit qu'une autrefois il me baillerait le sien, ce qui me rendit tout confuse et néanmoins remplie de confiance et de joie d'une si admirable promesse<sup>2</sup>. »

Peu après elle comprend que la promesse divine s'accomplira si, pendant trois mois, elle demande à Notre-Seigneur de la réaliser. Elle n'ose le faire, malgré les reproches réitérés de Jésus.

« Enfin m'étant un jour prosternée à ses pieds, et faisant des colloques avec sa Majesté, pleins d'affection, en les lui baisant tendrement, il me fit reproche de mon peu de confiance en ces propres termes : *Il n'y a personne qui n'eut accepté mon cœur, si je le lui eusse offert aussi bien qu'à vous.* Et toutefois je n'eus pas encore le courage de lui faire cette requête que j'estimais trop incivile à raison de mon indignité. De sorte que la promesse demeura sans effet jusqu'au 15 de juin, que m'entretenant sur la considération des grâces que Dieu fait aux âmes qui sont véritablement vertueuses, et me persuadant

1. *Œuvres spirituelles du P. Nicolas du Sault de la Compagnie de Jésus, divisées en deux tomes et en divers traités, dont plusieurs n'ont point encore paru, les autres ont été revus et augmentés par l'auteur.* A Paris, chez Sébastien Cramoisy, M.DCLII ; t. I, p. 727... *La vie de Mlle de Neuvillars, miroir de perfection pour les femmes mariées, divisée en quatre livres.*

2. *Œuvres spirituelles...* t. I, p. 771.

qu'elles devaient être bien avantageuses, puisque nonobstant mes infidélités et mes misères j'en recevais de grandes, Notre-Seigneur se présenta soudain devant mes yeux, et répondant à mes pensées : *Je vois bien*, me dit-il, *que tu te plains de moi, mais tu ne le feras plus désormais. Voilà mon cœur que je t'avais promis ; tu y trouveras abondamment tout ce que tu saurais désirer*<sup>1</sup>. »

Le P. du Sault, théologien prudent, n'essaya pas de chercher comment se fit cet admirable commerce de cœur à cœur, il constate cependant qu'après cette grâce du 15 juin 1615, M<sup>me</sup> de Neuwillars, vécut comme un séraphin enflammé d'amour. Les séraphins de la terre ne peuvent longtemps supporter l'ardeur qui les dévore ; très vite ils sont consumés. Tombée malade le 20 mars 1616, M<sup>me</sup> de Neuwillars mourait le 7 avril. Un jour Notre-Seigneur lui avait montré un torrent de feu jaillissant de son côté ; elle s'était élancée avec une ferveur admirable au milieu de ces flammes. Le 7 avril 1616 la vision devenait réalité.

C'est aussi par la blessure du côté que Jésus attire à son cœur, Marie de Valernod, dame d'Herculais. En 1643, année très importante dans l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, elle vit seule près de sa mère au château des Rioux « à Saint-Vallier, entre Vienne et Valence, sur la rive gauche du Rhône et tout proche du grand fleuve<sup>2</sup>. » Son confesseur janséniste lui a défendu de communier pendant six mois. Jésus lui avait déjà montré son côté ouvert et ses plaies resplendissantes, il lui découvre son cœur brûlant d'amour. Elle le voit avec les yeux de l'âme, et cette vue adoucit son extrême douleur. En même temps elle sent qu'elle est admise dans ce Saint des Saints, qu'elle a le droit d'y pénétrer. Un moment apaisée, la douleur revient plus accablante. Jésus se manifeste de nouveau, Marie de

1. *Œuvres spirituelles...* t. I, p. 783-784. Dans le traité de la *Solide direction selon l'esprit de saint Ignace*, t. II, le P. du Sault qui, pourtant, veut donner une idée des *Exercices*, ajoute et retranche à sa guise, pour que son livre soit moins ennuyeux et plus agréable ! (Préface).

2. Fd. TOURNIER, *Vie de Mme d'Herculais*, Paris, Lecoffre, p. 1.



Valernod lui dit tout ce qu'elle souffre loin de lui, et demande la grâce de reposer sur son cœur. Jésus la lui accorde ; le désir de communier se fait plus ardent. Un jour elle avait médité sur la parabole des talents : « Que vous rendre, ô mon Dieu, pour tous les dons reçus ? » Jésus est devant elle, il lui montre son cœur où le sang bouillonne avec des ardeurs de feu, trésor inépuisable : « O amour, ô Sacré-Cœur, s'écrie-t-elle, que je vous dois, mais que vous me donniez bien pour satisfaire à toutes mes dettes<sup>1</sup> ! »

Souvent elle demandait à Jésus que son Cœur sacré fut tout à elle : dans un sommeil extatique, elle sent la main divine qui ouvre sa poitrine et s'empare du sien. Elle souffre, « mais qu'importe, pourvu que mon cœur soit vôtre à jamais<sup>2</sup> ». Son *Recueil de grâces que mon âme a reçues de son Créateur*, s'arrête au mois d'août 1643, mais certains fragments de ses actions de grâces nous permettent de la suivre. Elle a coutume de prier souvent le Cœur de Jésus ; elle écrit en 1652, deux ans avant sa mort :

« O amour, amour, que votre force réduise tous les cœurs en un seul pour les sacrifier à mon Jésus... que tous les cœurs soient consommés dans le Cœur de Jésus avec le mien... O amour qui se communique si amoureusement à moi ; faites fondre et écouler tout mon cœur dans l'incomparable douceur que vous m'avez donnée, en me versant toute dans le Cœur de mon adorable Jésus. Faites que je ne sois plus trouvée en moi-même, et qu'étant tout entière dans le Cœur de mon Dieu, je me nourrisse dans ce Cœur tout aimant de sa pure vie ; et en même temps que je me reposerai en lui et que je me nourrirai de lui, que je communique au prochain sa charmante douceur, que j'enivre tous les cœurs de son amour, et que je les unisse à ce Cœur divin pour la gloire de sa divine majesté<sup>3</sup>. »

1. *Vie de Mme d'Herculais*, p. 68.

2. Ce *Recueil* unique et probablement autographe appartient à la famille de Tourneuf ; commencé en septembre 1642, il s'arrête en août 1643.

3. *Vie de Mme d'Herculais*, p. 75.

« Que j'enivre tous les cœurs de son amour ! » Si nous pouvions savoir comment elle a réalisé ce désir ! Quelques mois avant sa mort elle disait aux religieuses de la Visitation de Grenoble : « Mes chères Sœurs, Notre-Seigneur a voulu mourir pour nous et avoir le côté ouvert pour nous faire entrer « dans les trous de la pierre » ...il a mis son âme sur votre âme et son Cœur comme un cachet sur le vôtre, afin de le sceller et qu'il en demeure le maître absolu et l'unique possesseur<sup>1</sup> ».

\*  
\*   \*

Dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, souvent les écrivains ascétiques répètent, sous une forme ou sous une autre, cette pensée du P. Claude de Lingendes : « Prosternez-vous devant le crucifix, adorez ses divines plaies, entrez dans ce Cœur du Sauveur par ces aimables ouvertures, donnez-lui plusieurs baisers avec beaucoup de révérence et d'amour<sup>2</sup> ». Des âmes isolées, en assez grand nombre, ont trouvé alors la dévotion au Sacré-Cœur, dans les plaies rédemptrices, dans la plaie du côté : nulle part elles ne se réunissent pour former des groupes, des centres d'apostolat. Chez les Bénédictines, à partir de 1623, les *Insinuations à la divine piété* sont dans toutes les mains ; la dévotion au Cœur de Jésus demeure l'apanage de quelques privilégiées.

Jacques Ferraige avait dédié sa traduction des écrits de la Vierge d'Helfta à M<sup>me</sup> Marguerite d'Arbouze (1580-1626), l'illustre abbesse du couvent du Val de Grâce « assis au faubourg Saint-Jacques lez Paris<sup>3</sup> ». Passée du monastère de Saint-Pierre de Lyon à celui de Montmartre en 1611, la grande moniale avait suivi, non pas exclusivement, la direction des Jésuites.

1. *Vie de Mme d'Herculais*, p. 76.

2. R. P. Claude DE LINGENDES, *Quelques avis pour bien vivre selon Dieu*, Paris, François Muguet, 1660, p. 26. Cf. p. 64.

3. H.-M. DELSART, *Marguerite d'Arbouze, abbesse du Val-de-Grâce, 1580-1626*. Collection Pax. Paris, Lethielleux.



Les Pères Suffren, Arnoux, Granger, le P. Bonnet surtout ont marqué son âme d'une empreinte indélébile. Nommée abbesse du Val-de-Grâce en 1619, elle publie en 1625 un admirable petit *Traité de l'oraison mentale*<sup>1</sup>. A Montmartre, dans les livres de sainte Gertrude, dans la méditation des plaies sacrées, Marguerite d'Arbouze a rencontré le Cœur de Jésus ; elle en parle avec un amour plus calme, mais non moins profond que sa sœur du XIII<sup>e</sup> siècle :

« Regardons-le (Jésus) en la dernière heure de sa vie cloué en cet arbre de douleur, s'oublier tout ; et non content de se sacrifier tout pour nous, il ne se souvient que de nous. Et donc l'épouse n'a-t-elle pas raison de dire que cet Époux est tout à elle puisqu'il se donne en telle sorte que, mourant en la croix, et son cœur réservant en soi quelque partie de son sang divin et sacré, pour soutenir la douleur d'une mort si violente, son amour ne le peut souffrir, voulant que son cœur fut ouvert après sa mort pour nous restituer ce sacré et précieux trésor, quoi qu'il ne fut pas nécessaire pour notre rédemption de le répandre, puisqu'une seule goutte de son sang, étant d'un prix infini, était plus que suffisante pour notre remède et salut. Mais il était besoin pour étancher la soif amoureuse de Jésus qu'il le versât tout et sans réserve, pour faire qu'avec vérité il se donnât tout à nous, ainsi que son épouse dit : *Dilectus meus mihi*, « Mon bien-aimé est à moi. »

« Cet époux divin nous marque cet excès incompréhensible, disant que son épouse lui a blessé le Cœur, ou comme dit une autre version, lui a enlevé le Cœur avec l'un de ses cheveux : *Abstulisti cor meum, vulnerasti cor meum in uno crine colli tui*. Certes l'amour de nos âmes a fait cette ouverture au Cœur sacré de Jésus plus que la lance qui a donné le coup<sup>2</sup>. »

1. *Traité de l'oraison mentale*. Paris, 1625. La Collection Pax publiera prochainement une édition nouvelle de ce petit chef-d'œuvre presque introuvable aujourd'hui.

2. *Traité de l'Oraison mentale*, p. 137-139 ; Cf. *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'Ordre de Saint-Benoît*, par D. URSMER BERLIÈRE, abbaye de Maredsous, 1923, p. 119.

Le livre de l'abbesse du Val de Grâce n'est pas seul à révéler aux âmes bénédictines, et aux âmes religieuses, le Cœur de Jésus. M<sup>me</sup> Françoise de Beauvilliers, abbesse de Saint-Aignan, et sœur de la grande réformatrice de Montmartre, écrit pour ses filles réformées la *Pratique spirituelle utile et profitable à l'âme religieuse, qui désire s'avancer à la perfection, avec plusieurs méditations et salutaires enseignements tirés la plupart des exercices de sainte Gertrude*<sup>1</sup>. Sainte Gertrude, toujours elle ; on la lit, on la médite, le Cœur de Jésus n'est pas loin, nous pouvons en être sûrs.

« Reposez votre bouche sur son côté divin, et lui demandez son Cœur amoureux pour vous échauffer en vos oraisons ; et qu'il tire à soi votre cœur pour le purger et l'édifier. Ne partez votre bouche de ce sacré côté durant votre office, vous imaginant que toutes vos paroles entrent par cette porte du Paradis et sont portées, en sacrifice, à la très sainte Trinité par ce Cœur amoureux qui les reçoit comme un holocauste divin<sup>2</sup>. »

Douce et chaude pratique, et si facile ; les moniales de Saint-Aignan n'ont point de peine à suivre les maternels conseils.

Le nom de Beauvilliers est aussi intimement lié à la dévotion au Cœur de Jésus, qu'à la réforme bénédictine et à l'histoire de Montmartre. Nous connaissons par les délicieux récits de Jacqueline de Blémur<sup>3</sup>, les efforts de M<sup>me</sup> Marie de Beauvilliers, les persécutions qu'elle eut à subir, pour introduire dans son abbaye de Montmartre la réforme qui la sauve et la sanctifie. Elle demande conseil à saint François de Sales qu'elle a vu en 1602 ; de loin il suit, encourage, modère le zèle de la jeune et courageuse abbesse<sup>4</sup>. L'heure où elle triomphe est celle

1. A Paris, chez Nicolas Buon, 1623.

2. *Pratique spirituelle*..., p. 7.

3. *Eloge de plusieurs personnes illustres en piété de l'Ordre de Saint-Benoît décédées en ces derniers siècles*, suite de l'Année Bénédictine. Paris, Antoine Warin. M.DC.XCVI, t. II, p. 143.

4. « Je vous supplie... Madame (et pardonnez à la simplicité et confiance dont j'use, que, parce que cette porte (de la réformation) est étroite, et malaisée

où le Cœur de Jésus semble vouloir, lui aussi, triompher à Montmartre, ce « mont sacré parsemé de fleurs dignes du sang dont il a été arrosé », sa colline de prédilection, notre colline inspirée. « Le noviciat de Montmartre, écrit Jacqueline de Blémur, était lors rempli de trente ou quarante filles tant novices que jeunes professes qui promettaient beaucoup<sup>1</sup>. » Elles ont pour maîtresse la Mère de l'Assomption, Marie Granger, amante passionnée de la croix, d'une charité si ardente « qu'elle dilata son cœur, qui ne la pouvait plus contenir, élevant deux côtes par sa violence, qui demeurèrent deux ans élevées de deux doigts, et toute sa vie séparées des autres, s'élevant et s'abaissant selon les mouvements de son amour<sup>2</sup>; » Marie Granger fonda plus tard le monastère de Montargis. Elle cherchait des armes pour la nouvelle maison. Notre-Seigneur lui apparaît tout éclatant de lumière, tenant une croix en sa main, avec un cœur percé de trois clous, une lance et une couronne d'épines ; il paraissait que ce cœur répandait des gouttes de sang : « Ma fille, lui dit le Rédempteur divin, je vous donne ce blason, et je ne veux pas que vous en preniez jamais d'autre ; vous triompherez par la croix<sup>3</sup>. » Dans le blason donné à Marie Granger la croix d'abord attire les yeux, mais tout près de la croix Jésus a mis son Cœur. Il est là non plus pour rappeler la blessure du côté comme dans les *Arma Christi*, il est là comme cœur, pour lui-même. S'il s'efface dans l'ombre de la croix, il reste pourtant bien visible percé de trois clous et sanglant. Un demi siècle avant les révélations de Paray-le-Monial les bénédictines de Montargis le Sacré-Cœur dans leur blason.

à passer, vous preniez la peine et la patience de conduire par icelle toutes vos sœurs l'une après l'autre ; car de les y vouloir faire passer à la foule et en presse, je ne pense pas qu'il se puisse bien faire. Les unes ne vont pas si vite que les autres. Il faut avoir égard aux vieilles ; elles ne peuvent s'accommoder si aisément ; elles ne sont pas souples, car les nerfs de leurs esprits comme ceux de leurs corps, ont déjà fait contraction. » *Œuvres de saint François de Sales*, édit. d'Annecy, t. XII, p. 173. Marie de Beauvilliers comprenait ce sage et ravissant langage.

1. *Eloge de plusieurs personnes...* t. I, p. 195.

2. *Ibid.*, p. 202.

3. *Eloges...* t. I, p. 204.



Parmi les novices de Montmartre qui ont grandi près de Marie Granger, il en est une que, toute jeune, Jésus attirait déjà fortement à la méditation de ses douleurs et de sa passion. A dix-sept ans, bonne, mais enfant, elle n'en fait encore qu'à sa tête. C'est la mode « d'aller aux Jésuites », elle suit la mode et va se confesser aux Jésuites. Dieu, qui la veut à Lui, la presse si fort, qu'elle s'en impatiente jusqu'à la fureur. Elle voudrait regimber, mais comment résister au Tout-Puissant ? Et puis dans le fond de l'âme ne désire-t-elle pas sa défaite ! Un jour, dans l'église de Saint-Jean-en-Grève, sottement, elle s'apprête à rire d'un pauvre charbonnier tombé à genoux devant un crucifix. Elle s'approche pour voir mieux le ridicule de cette grosse figure noire de charbon. Des larmes la sillonnent. L'étourdie s'arrête, émue : ses yeux fixent longuement le crucifié divin ; les plaies de Jésus la pénètrent ; âme et corps elle en est toute meurtrie. Elle pleure, elle aussi. Deux ans plus tard Charlotte le Sergent, s'appelait Mère Saint-Jean l'Évangéliste.

Jacqueline de Blémur, son livre est chef-d'œuvre, nous raconte la belle histoire de cette vie<sup>1</sup>, mêlée d'épreuves et de faveurs également sanctifiantes ; crucifiée avec Jésus, et enivrée de sa gloire. La mère Saint-Jean est une des plus saintes et des plus rayonnantes religieuses de Montmartre. « C'est une âme de rare grâce et favorisée dès le berceau, » écrit Boudon<sup>2</sup>. M. de Bernières estime que les calomnies dont, en 1652, elle est longtemps l'objet, sont permises par Notre-Seigneur « pour la purifier et la rendre digne de son amour ». Je l'appelle « notre chère Mère, notre bonne Mère Saint-Jean<sup>3</sup> ». A son avis c'eût été pour elle une trop grande gloire de servir Dieu en qualité

1. *Abrégé de la vie de la vénérable Mère Charlotte le Sergent, dite de Saint Jean l'Évangéliste...* A Paris, chez Florentin Lambert... M.DC.LXXV.

2. *Œuvres...* édit. Migne, t. III, col. 948. Si indifférent qu'il fut aux jugements des hommes, le saint archidiacre d'Évreux, voulut pourtant, qu'à Montmartre, on fut pleinement renseigné, lors de ses difficultés avec Mgr de Maupas ; il consentit à prouver son innocence à la Mère Saint-Jean.

3. Lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1652. Je la crois inédite ; je l'ai trouvée à l'évêché d'Évreux parmi les papiers si intéressants de Boudon.

de marmitonne, et Dieu l'admet aux grâces d'oraison les plus élevées. Un jour de Vendredi-Saint, elle adore, dans un profond silence intérieur, les douleurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; elle a l'impression qu'une croix très grande et très lourde lui est présentée, et elle entend ces paroles : « Les amis font leur testament à la mort en faveur de leurs amis, j'en use de même, et je laisse à ceux qui me sont les plus chers ma croix et ma passion<sup>1</sup>. » Dans cette croix et cette passion, dans ce legs divin, la Mère Saint-Jean trouve le Cœur de Jésus. Il lui semble que tout regard sur le crucifix la met en contact avec le Cœur sacré, qui se décharge dans le sien. Il y produit avec un dénûment total un insatiable désir de souffrances. Combien de fois, chaque jour, ses yeux s'arrêtent-ils sur le Sauveur mourant, combien de fois, dans le Cœur ouvert, puise-t-elle l'amour de l'humilité et de la douleur avec Jésus humble et douloureux ! Vient une heure où les créatures se soulèvent contre elle et l'accablent ; un mot pourrait la justifier, elle se tait. Elle laisse passer tout ce tintamarre. Jésus ne lui a-t-il pas dit : « Confiez-vous à moi ; ma fille, je ne vous condamnerai pas<sup>2</sup> ».

Aux âmes que Dieu met sur sa route, elle aime donner rendez-vous dans le Cœur divin : âmes de religieuses et de femmes du monde, de prêtres et de laïques : de toutes parts on vient à Montmartre la consulter. Prieure, maîtresse des novices, elle a reçu de l'abbesse M<sup>me</sup> de Beauvilliers, un pouvoir absolu pour la direction des religieuses. Elle était digne de cette confiance. Je ne sais rien de plus sage, de plus surnaturel que ses lettres à M. de Bernières<sup>3</sup>. Sa discrète et charitable biographe n'en cite que deux, craignant de nous ennuyer. C'est une des

1. *Abrégé de la vie...*, p. 79.

2. *Id.*, p. 85.

3. *Id.*, p. 137-151. « La pauvreté d'esprit consiste dans ce vide et dans ce dénue-  
ment de toute propre élection, dans le détachement des goûts, des consolations et  
du repos intérieur, recherchant plutôt ce qui est amer dans la conduite de Dieu  
que ce qui est agréable et délicieux. L'entende qui pourra, mais point de vraie

rares occasions où nous avons le droit de penser que la Mère Jacqueline de Blémur s'est trompée.

On aimerait à connaître plus à fond l'influence de M<sup>me</sup> Marie Granger, abbesse de Montargis, de M<sup>me</sup> Françoise de Beauvilliers abbesse d'Avenay, de M<sup>me</sup> Marguerite d'Arbouze, abbesse du Val-de-Grâce, et de la Mère Saint-Jean l'Évangéliste, prieure et maîtresse des novices, à Montmartre ; combien d'âmes, peut-être, gagnées au Cœur de Jésus par leurs paroles, leurs écrits, leurs exemples ? Nous ne savons rien. C'est un peu déconcertant. Si leurs actes et leurs livres avaient eu un retentissement considérable, Jacqueline de Blémur, qui voit juste, dont le sens critique est très fin, et qui n'a pas peur de dire ce qu'elle pense<sup>1</sup>, nous aurait renseignés. La dévotion au Cœur de Jésus, très réelle chez plusieurs religieuses bénédictines, n'a guère été connue même de leurs sœurs ; les élues divines, de leur côté, ne semblent pas y avoir attaché une très grande importance. La chose dite, elles paraissent l'oublier, ou s'en désintéresser.

\*

\*   \*

Il n'en va pas autrement, au diocèse de Lyon, à l'abbaye de la Bénissondieu. L'ordre de Cîteaux, comme celui de saint Benoît a ses dévotes du Cœur de Jésus. Dans une belle élévation sur l'Eucharistie, M<sup>me</sup> l'abbesse Françoise de Nerestang, s'adresse à Notre-Seigneur :

pauvreté sans ces conditions. L'âme s'attache bien souvent, avec plus de force, aux biens de l'esprit qu'à ceux qui frappent les sens, à raison qu'ils ont plus de rapport à sa qualité naturelle... Je vous dis ceci sans réflexion, excusez mes extravagances... » C'est d'une bonne langue et d'une spiritualité encore meilleure.

1. Une sœur scandalisée des accusations réitérées faites, la corde au cou, en plein chapitre, par M<sup>me</sup> Antoinette de Varennes Pagu, abbesse de Notre-Dame de Chasant, disait innocemment à ses compagnes : « Que nous avons une méchante supérieure ; qui eut jamais pensé qu'elle fit de si grands péchés ! » « On se moqua de sa bêtise, pour toute réponse, écrit loyalement Jacqueline de Blémur ; car on n'ose pas nommer cela simplicité, ce serait profaner une vertu très agréable à Dieu ; mais passons outre. » *Eloges...* t. II, p. 298.



« Mon doux Sauveur, vous avez voulu que votre sacré flanc fût ouvert afin de nous tenir une porte libre pour entrer chez vous. Vous avez fait que l'amour plus que la lance l'ait percé, afin que nous puissions y loger et y être à couvert de tous les périls et persécutions du monde et de l'enfer. Je vais donc avec confiance et respect entrer dans ce favorable Cœur pour n'en sortir jamais. »

Elle pleure ses fautes dans ce Cœur amoureux qui en a conçu un regret inexprimable et une extrême douleur ; dans ce Cœur sacré infiniment saint et merveilleusement pur, elle déteste ses moindres imperfections ; elle se mortifie dans ce Cœur affligé pour elle.

« C'est dans ce Cœur sacré que je renouvelle l'absolue donation que je vous ai faite de moi-même, mon cher Maître, de mon âme, de mon corps et de toutes leurs facultés et opérations, et que je m'abandonne absolument à vous, mon adorable Rédempteur, dans une entière dépendance de tout ce que je suis : protestant de vouloir éternellement, selon les inclinations de votre Cœur, suivre ses conseils, me conformer à ses désirs, entrer dans tous les intérêts, et me transformer en ses affections.<sup>1</sup> »

Le livre du P. Cherubin de Marcigny qui raconte la vie de M<sup>me</sup> Françoise de Néréstang, est à la Benissondieu dès 1656. Les moniales y lisent les ardentes effusions de leur vénérée fondatrice. Ont-elles, à son exemple, cherché dans le Cœur de Jésus, leur refuge, leur inexpugnable forteresse ? Nous l'ignorons. Sans aucun doute la dévotion des abbesses devait, à Montmartre, au Val-de-Grâce, à la Bénissondieu, à saint Aignan, se manifester de bien des manières, et préparer de loin les âmes à recevoir la grande dévotion, quand elle leur serait présentée. M<sup>me</sup> de Lorraine qui succède à Marie de Beauvilliers, fera mettre sans difficulté, dans quelques années, au Propre bénédictin

1. *Le Palais de la Sagesse, ou le Miroir de la vie religieuse, trouvée dans la Vie de la Mère de Néréstang, première abbesse de l'abbaye royale de la Benissondieu*, par le P. CHÉRUBIN DE MARCIGNY, in-4<sup>o</sup>, Lyon, 1656. M. CUCHERAT : *Histoire populaire de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 182, cite une édition de 1653.

l'office du Cœur de Jésus composé par le P. Eudes ; rien dans cet office qui puisse étonner à Montmartre. De même, si, le 1<sup>er</sup> juillet 1675, le P. de la Colombière, dix jours après sa consécration au Sacré-Cœur, quinze jours après la dernière grande révélation de Paray-le-Monial, a parlé aux moniales de la Bénissondieu, des merveilles qui remplissaient son âme, ses paroles ont dû être accueillies avec une pleine faveur<sup>1</sup>. Les cœurs étaient prêts à les entendre. La dévotion s'infiltrait lentement, peu à peu elle gagne, sans que, toujours, nous puissions suivre ses progrès.

Catherine de Bar, la future Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, fondatrice des Bénédictines du Saint-Sacrement, vit en 1637, dans l'abbaye de Rambervilliers. Un jour la Mère de Dieu lui présente son divin Fils blessé, le Cœur ouvert, et l'invite à y chercher refuge<sup>2</sup>. Quatre ans plus tard, Catherine de Bar est à l'abbaye de Montmartre, en intime relation avec la Mère Saint-Jean, qu'elle rêvera de mettre à la tête de ses filles. Elle fréquente M. de Bernières et l'Ermitage de Caen, elle connaît Boudon, M. Gontier, de la Société des Bons Amis, le P. Eudes ; c'est elle qui la première obtient du légat, cardinal de Vendôme, l'approbation de l'office du Cœur de Marie ; elle récite les salutations :

*Ave cor sanctissimum,*  
*Ave cor mitissimum*<sup>3</sup>,

1. Le P. de la Colombière était venu prêcher l'oraison funèbre de M<sup>me</sup> Françoise II de Nérestang, nièce de la fondatrice qui lui avait succédé.

2. HERVIN, *Vie de la Très Révérende Mère Mechtilde du Saint-Sacrement* Paris, 1883, p. 91-92.

3. Nous retrouverons, au chapitre VII, ces invocations du P. Eudes. Voici l'approbation du cardinal de Vendôme, telle qu'on la lit dans le *Propre des festes et offices de la Congrégation des religieuses Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement*... A Paris, de l'imprimerie de Jean Henault, M.DC.LXXI.

« Louis, cardinal de Vendôme, légat *a latere* du Saint-Siège Apostolique en France, ayant égard à la très humble supplication qui nous a été faite par notre très chère Fille en Jésus-Christ, la Mère C. Mechtilde du Saint-Sacrement, Prieure du Monastère des Religieuses Bénédictines du Saint-Sacrement de Paris, et vou-

elle compose, vers 1680, une belle prière au Cœur de Jésus pour elle et pour ses filles :

« Courons donc, mes sœurs, courons au Très Saint Sacrement Allons rassasier les désirs de ce Cœur adorable, communions pour le contenter. Jetons-nous à ses pieds sacrés et lui disons avec un réciproque amour, le plus ardent qu'il nous sera possible : O Cœur divin, ô Cœur aimable, ô Cœur dont l'excellence et la bonté ne peuvent s'exprimer, attirez-moi toute à vous ! Nourrissez-vous en votre manière, afin que je sois nourrie de vous, et qu'ainsi vos désirs aient leur entier accomplissement. Communiquez à mon âme une partie de vos ardents désirs, et que je puisse dire d'un même cœur et d'un

lant la favorablement traiter, lui accordons d'autorité apostolique tous les articles mentionnés dans sa Requête, voulant qu'elle en jouisse et qu'elle n'en soit point empêchée par qui que ce puisse être. Nous approuvons la dévotion qu'elle et ses religieuses ont de faire les offices des Grandeurs de Jésus, double ; des cinq Plaies double, de la solennité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, conversant avec les hommes, double, et de l'Invention de Jésus dans le Temple, double ; plus des Grandeurs de la sainte Vierge, double ; de son saint Cœur, double ; de son Intérieur, double ; de ses Épousailles avec saint Joseph, double ; de l'Apparition de Notre-Seigneur à sa sainte Mère, double, plus de faire l'office semi-double du saint Cœur de la sainte Vierge, tous les samedis de l'année non occupés d'office semi-double ; l'office des Joies de la Mère de Dieu, double ; du Saint Nom de Marie, double ; de saint Claude, archevêque de l'Ordre de Saint-Benoît, double ; de saint Hydulphe, ordre de Saint-Benoît, double ; de saint Anselme, ordre de Saint-Benoît, double ; de saint Ildefonse, ordre de Saint-Benoît, double ; de saint Roch, double ; de saint Dieudonné, ordre de Saint-Benoît, double ; de saint Lazare, évêque de Marseille, double ; de saint Joseph d'Arimatee, double ; du saint prophète Job, semidouble ; de saint Denis martyr, de sainte Candide, vierge et martyre, de sainte Benoîte et de sainte Émiliane dont elles ont les corps, double ; des deux saintes Gertrude, de l'ordre de Saint-Benoît, double ; de sainte Mechtilde, sœur de la grande sainte Gertrude, double ; de saint Fare, ordre de Saint-Benoît, double ; de sainte Radegonde, ordre de Saint-Benoît, double ; de sainte Bathilde, ordre de Saint-Benoît, double ; de sainte Clotilde, double ; de sainte Berthe, ordre de Saint-Benoît, double ; de sainte Bertille, ordre de Saint-Benoît, double ; de sainte Aure, ordre de Saint-Benoît, double, et de sainte Reine, vierge et martyre aussi double. Et pour cet effet nous enjoignons à tous supérieurs, directeurs, visiteurs et autres qu'il appartiendra, de tenir la main à l'exécution de toutes les choses susdites, en vertu de sainte obédience, et par le pouvoir que nous tenons du Saint-Siège et de notre Très Saint-Père le Pape Clément neuvième.

Fait à Paris ce vingt-sixième mai mil six cent soixante-huit.

L. Cardinal de VENDÔME, *légat.*

DE BONFILS, *auditeur et secrétaire de la Légation.* »

C'est une approbation générale qui est donnée à tous les offices propres au Bénédictines du Saint-Sacrement ; l'office du saint Cœur de Marie est l'un de ses offices.



même amour par l'épanchement de vos désirs sacrés en moi et en communiant tous les jours : j'ai désiré de manger avec vous cette Pâque<sup>1</sup>. »

Même dans les plus ardentes invocations au Sacré-Cœur, Mechtilde du Saint-Sacrement, et qui songe à lui en faire reproche ? se montre d'abord adoratrice et victime de Jésus victime sur l'autel. Jacqueline de Blémur qui devint l'une de ses filles, a grand soin de noter que les bénédictines du Saint-Sacrement sont instituées pour « honorer le sacrifice perpétuel de Jésus-Christ, *juge sacrificium...*, elles sont à couvert dans le Tabernacle, elles n'ont point d'autre retraite que le sanctuaire, ni d'autre occupation que le sacrifice<sup>2</sup> ». C'est une des raisons pour lesquelles la dévotion au Cœur de Jésus ne se développera que lentement et tard dans un milieu si favorable : la place est prise. Sans doute, c'est dans la sainte Eucharistie que nous possédons le Cœur de Jésus. Mais il faut reconnaître que la piété chrétienne ne l'y a trouvé que fort tard.

\*

\* \*

Pendant la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, un peu partout sur notre terre de France, les filles de sainte Angèle de Mérici se multiplient d'une façon merveilleuse. Implantées dès 1596, dans le Comtat-Venaissin, elles poussent, en Provence d'abord, de robustes rejetons qui couvrent bientôt notre pays. Groupées autour de différents centres : Paris, Lyon, Toulouse, Bordeaux, les Ursulines sont vite partout. En trente ans leur maison de Bordeaux compte soixante filiales. Paris, Lyon, Toulouse

1. *Exercices spirituels ou pratiques de la règle de Saint-Benoît, à l'usage des Religieuses Bénédictines*. Paris, 1687, in-16, p. 200.

2. *Eloge...* t. I, avertissement. Elle ajoute avec une souveraine délicatesse : « Je parle... de tous les fidèles enfants de ce bienheureux Patriarche (saint Benoît) ; et on verra dans ces Éloges que je rends justice au mérite de tous ceux dont j'ai connaissance. »

sont aussi féconds. M<sup>lle</sup> Françoise de Xainctonge les introduit à Dijon. Angèle de Mérici a fixé le premier vendredi du mois, comme jour de communion générale<sup>1</sup>. Était-ce déjà une touchante inspiration du Cœur de Jésus ? Cent-cinquante ans plus tard, il demandait à sainte Marguerite-Marie, de communier ce jour-là. Tout au moins devons-nous constater que, dès les premières années de l'Institut, plusieurs religieuses ursulines sont très dévouées au Cœur divin.

Jésus ouvre son Cœur à la Mère Marie-Germaine Tiercelin du Monastère de Pontoise († 1649) ; il prend le cœur de la Mère Anne de Beauvais (1587-1620), et lui en donne un autre en échange ; la Sœur Charlotte Rouault d'Abbeville (1618-1644) ne veut habiter que dans le Cœur de Jésus et la Sœur Étienne Guyot de Beaune entend Notre-Seigneur lui dire : « Aime-moi ; marche après moi. Approche ta bouche, ma fille bien-aimée et la mets sur la plaie de mon Cœur, bois et suce les divines liqueurs, tant que je te le permettrai. » La scène se passe tout près du Carmel de prédilection où vivent trois saintes : la Mère Marie de la Trinité, la Mère Élisabeth de la Trinité et cette admirable Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, que les plus grands spirituels de la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle ont voulu visiter : M. de Renty, le P. Eudes, M. Olier, Henri-Marie Boudon. A Ussel la Mère de Jasse (1614-1656), contemple Jésus : « Il me plaît, lui dit-il, de prendre ton cœur, c'est un de mes trésors ». Puis il lui donne le sien, et lui recommande de le bien conserver. Il fait la même grâce à la Sœur Antoine Miette (1592-1657) de Roanne, une des âmes que le P. Cotton estimait le plus<sup>2</sup>. Faveurs fréquentes, précieuses, mais qui presque toujours restent secrètes : *Sacra-*

1. *Sainte Angèle de Mérici et l'Ordre des Ursulines*, Paris, de Gigord, 1922, t. I, p. 82. On ne pourra se dispenser de cette communion « que pour motif sérieux et en prévenant humblement ».

2. FRANCIOSI... p. 392-384. L'auteur a recueilli ces différents traits dans les *Chroniques de l'Ordre des Ursulines*, surtout dans la troisième patrie, p. 114-116, 168, 262, 308, 448, 496, 532. Cf. *Sainte Angèle de Mérici...* t. II, p. 225-227.

*mentum regis abscondere bonum est.* (Tob., XII, 1) ; les âmes qui les reçoivent n'en parlent guère qu'à leurs directeurs. Leur dévotion au Cœur de Jésus, très vivante quelquefois, reste personnelle, elle ne rayonne pas : tout au moins nous n'apercevons ni l'éclat ni l'étendue de ce rayonnement.



Nous sommes mieux renseignés sur la vénérable Mère Marie de l'Incarnation, morte à Québec en 1672, et renseignés de première main, par elle-même. En 1633, à trente-quatre ans, elle compose, sur la demande du P. de la Haye, *S. J.* une première relation des grâces qu'elle a reçues ; en 1654 une seconde, au Canada, pour obéir au P. Jérôme Lallemant, *S. J.* Son fils dom Martin quand il écrit sa *Vie*, au lendemain même de sa mort, a sous les yeux les deux récits qu'il cite copieusement. La vénérable Mère Marie de l'Incarnation a laissé en outre des Lettres nombreuses fort intéressantes<sup>1</sup>.

Marie Guiard, née le 28 octobre 1599, fut, dès son enfance, favorisée de grâces extraordinaires. A sept ans, dans un songe, le ciel s'ouvre à ses yeux, Jésus, descendu vers elle, l'embrasse et lui demande : « Voulez-vous être à moi ? » Elle épouse en 1617, Joseph-Marie Martin, il meurt en 1620, lui laissant un fils, Claude, qui sera son historien (1619-1696). Veuve depuis six mois, M<sup>me</sup> Martin allait à ses affaires — son mari, fabricant de soieries, lui avait laissé une situation commerciale difficile — quand, soudain, au mois de mai 1620, toutes les fautes, péchés et imperfections de sa vie lui sont « représentées en gros et en détail, avec une distinction et clarté plus certaine que toute certitude que l'industrie humaine pourrait exprimer<sup>2</sup> ».

1. *Lettres de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation*, nouvelle édition par l'abbé Richaudeau, 2 vol. Paris, Tournai. On consultera toujours avec fruit : *La Vénérable Marie de l'Incarnation Ursuline... par une religieuse du même ordre.* Paris 1910.

2. *La Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation... tirée de ses lettres et*



Elle se voit alors comme toute plongée dans du sang, et reste convaincue que c'est le sang purificateur du Fils de Dieu. Le P. de Charlevoix estime ce songe « un des plus singuliers qui se soient peut-être vus ».

Les sens extérieurs paraissent avoir eu fort peu de place dans la vie ascétique et mystique de la Mère Marie de l'Incarnation. « Je pense à Jésus, écrit-elle, non dans son humanité, mais dans sa divinité<sup>1</sup>. » Cette oraison n'est pas le chemin ordinaire de la dévotion au Cœur de Jésus qui lui est divinement révélée. « Une fois, écrit-elle, je sentis que l'on avait pris mon cœur et qu'on l'avait enchâssé dans un autre cœur, et qu'encore que ce fussent deux cœurs, ils étaient si bien unis que ce n'en était plus qu'un, et une voix intérieure me dit distinctement : C'est ainsi que se fait l'union des cœurs<sup>2</sup>. » Peut-être est-ce la même faveur, qu'elle raconte un peu plus loin<sup>3</sup> : « Je m'éveillais fort souvent en oraison, et une nuit, je vis que ce divin Époux tenait deux cœurs entre ses mains et que ces deux cœurs étaient le mien et le sien ; il mit l'un dans l'autre si artificiellement qu'il n'en paraissait plus qu'un, et pourtant je voyais l'union des deux. Faisant cette union il me dit : Tiens, voilà comme se fait l'union des cœurs<sup>4</sup>. »

Vision unique, et c'est infiniment probable, ou double vision, il faut, je crois, les ou la placer avant celle qu'elle raconte le 16 septembre 1661, à dom Martin, son fils. « Vous savez bien que les dévotions extérieures me sont difficiles. Je vous dirai, néanmoins, avec simplicité, que j'en ai une que Dieu m'a inspirée, de laquelle il me semble que je vous ai parlé dans mes écrits. C'est au suradorable Cœur du Verbe Incarné : il y a plus

*de ses écrits*... Paris, Pierre de Bats, 1684. Cf. Henri Bremond : *Histoire du Sentiment religieux en France*, t. VI, p. 18.

1. *La Vie de la Mère de l'Incarnation*... Clermont-Ferrand, 1872, p. 65.

2. *La Vie de la Vénérable Mère*, 1684, p. 50.

3. Dom Martin mêle les deux autobiographies de sa mère, écrites à vingt ans de distance, et nous n'avons aucun moyen de contrôler ses assertions.

4. FRANCIOSI... p. 396.

de trente ans<sup>1</sup> que je la pratique » (donc avant son départ pour le Canada).

« Un soir que j'étais dans notre cellule, traitant avec le Père Éternel de la conversion des âmes, et souhaitant avec un ardent désir que le royaume de Jésus-Christ fut accompli ; il me semblait que le Père Éternel ne m'écoutait pas, et qu'il ne me regardait pas de son œil de bénignité comme à l'ordinaire. Cela m'affligeait ; mais en ce moment j'entendis une voix intérieure qui me dit : Demande-moi par le Cœur de mon Fils, c'est par lui que je t'exaucerai. Cette divine touche eut son effet, car tout mon intérieur se trouva dans une communication très intime avec cet adorable Cœur, en sorte que je ne pouvais plus parler au Père Éternel que par lui. Cela m'arriva sur les huit à neuf heures du soir, et, depuis, vers cette heure là, c'est par cette pratique que j'achève mes dévotions du jour ; et il ne me souvient pas d'y avoir manqué, si ce n'est par impuissance de maladie, ou pour n'avoir pas été libre dans mon action intérieure. »

Retenons cet aveu ; jamais elle n'a omis volontairement de faire, chaque jour, l'acte de dévotion, que, tout à l'heure, elle va nommer : *l'Exercice du Cœur Sacré de Jésus*.

« Voici à peu près comme je m'y comporte, lorsque je suis libre, en parlant au Père Éternel : C'est par le Cœur de mon Jésus, ma voie, ma vérité et ma vie, que je m'approche de vous, ô Père Éternel. Par ce divin Cœur je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas ; je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas ; je vous reconnais pour tous les aveugles volontaires qui, par mépris, ne vous reconnaissent pas. Je veux, par ce divin Cœur, satisfaire au devoir de tous les mortels. Je fais le tour du monde pour y chercher toutes les âmes rachetées du sang très précieux de mon divin Époux. Je veux vous satisfaire pour toutes par ce divin Cœur. Je les embrasse pour vous les présenter par lui, et par lui je vous demande leur conversion ; voulez-vous souffrir qu'elles ne connaissent pas mon Jésus, et qu'elles ne vivent pas pour lui qui est mort pour tous ? Vous voyez,

1. Pas beaucoup plus ; elle est chez les Ursulines (j'étais dans notre cellule) elle y est entrée en 1631 :

ô divin Père, qu'elles ne vivent pas encore. Ah ! faites qu'elles vivent par ce divin Cœur. »

Après cette oblation universelle, elle en vient aux âmes plus chères de l'Église du Canada ; elle offre au Père Éternel, par le Cœur de son Fils, les ouvriers de l'Évangile qui y travaillent, les Iroquois, « nos ennemis ».

« Puis je parle de deux âmes que vous connaissez, et je dis : Sur ce Sacré-Cœur comme sur un autel divin, je vous présente N. votre petit serviteur, et N. votre petite servante ; je vous demande, au nom de mon divin Époux, que vous les remplissiez de son esprit et qu'ils soient éternellement à vous sous les auspices de cet adorable Cœur. »

Elle présente ensuite les âmes des personnes avec lesquelles elle a des liaisons spirituelles, les bienfaiteurs de la mission et du monastère. Elle termine ainsi :

« Vous savez, mon bien-aimé, tout ce que je veux dire à votre Père par votre divin Cœur et par votre sainte âme ; en le lui disant je vous le dis parce que vous êtes en votre Père et que votre Père est en vous. Faites donc que tout cela s'accomplisse, et joignez-vous à moi pour fléchir par votre Cœur, celui de votre Père. Faites, selon votre parole, que, comme vous êtes une même chose avec lui, toutes les âmes que je vous présente soient aussi une même chose avec lui et avec vous. »

Voilà l'exercice du Sacré-Cœur de Jésus<sup>1</sup>. »

La citation est longue ; elle était nécessaire : elle est infiniment précieuse ; une des âmes qui, au xvii<sup>e</sup> siècle, ont le mieux aimé le Cœur de Jésus veut bien nous initier aux pratiques de sa dévotion. Chaque jour, sur les huit à neuf heures du soir, elle termine ses exercices spirituels par une offrande au Père Éternel et d'elle-même et de toutes les âmes, de ses intentions et de toutes les

1. *Lettres de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation*... Paris, 1876, t. II, p. 197-199. Dans cette même lettre, nous apprenons qu'elle porte au cou depuis plus de vingt-trois ans, une petite chaîne de fer, « marque de son engagement à la sainte Mère de Dieu », elle la baise en s'offrant pour esclave à cette divine Mère.



intentions de l'Église par le Cœur du Verbe Incarné. Pour elle, le Cœur divin est le médiateur universel. L'idée sera chère à sainte Marguerite-Marie ; elle l'a formulée avec une audace qu'il a fallu justifier. Moins troublante dans l'expression de sa pensée, la Mère Marie de l'Incarnation est aussi affirmative : Tout par le Cœur de Jésus.

Le Cœur de Jésus, c'est pour elle l'âme, l'intérieur de Jésus. A-t-elle lu, dans sa cellule de Tours, le *Discours de l'État et des Grandeurs de Jésus* de Bérulle, c'est possible. Certaines expressions porteraient à le croire. Mais, Dom Martin a-t-il toujours respecté le texte maternel ? L'abbé Richaudeau répond nettement non ; il prouve moins nettement sa négation<sup>1</sup>. Il vaut cependant mieux nous en tenir à l'idée générale que raisonner sur chaque mot particulier.

Le cœur de chair n'apparaît guère dans les écrits de la Thérèse du Canada<sup>2</sup>. Jésus le lui a montré une ou deux fois ; il a voulu y enfermer le cœur de sa servante. Un mot assez vague, une image peu expressive, seuls, plus tard, en rappellent le souvenir. La grande ursuline s'arrête peu à l'humanité de Jésus, elle vole à la divinité. La vie mystique très haute, et qui, même avant son entrée au monastère de Tours, s'est imposée à son âme, la détache, presque dès le commencement, des visions corporelles ou même imaginatives. C'est son intelligence, sa volonté que Dieu atteint directement, pour s'y unir dans la plus passive et incompréhensible union.

Une dévotion, où les sens ont si peu de part, sort difficilement

1. *Lettres... Avertissement*, ix. L'abbé Richaudeau estime que souvent dom Martin remplace les mots *dévotion au Cœur de Jésus*, par *dévotion au Verbe Incarné* ; M. Griselle (*Études*, 5 juin 1906) croit que les nombreux exemples allégués sont peu probants, parce que tirés de textes peu fidèles. Il est juste de reconnaître que l'expression *dévotion au Cœur de Jésus*, revient souvent dans l'édition de Dom Martin, même s'il l'a supprimée quelquefois.

2. *Cuique suum*. Bossuet a emprunté l'expression à dom Martin ; tout au moins faut-il dire qu'elle se trouve dès 1677 sous la plume de dom Martin, et que Bossuet avait lu ses écrits, avant de composer ses États d'Oraison. GRISSELLE, *Études*, loc. cit.

de l'âme qui ne sait comment la formuler. La Mère Marie de l'Incarnation reste trente ans sans éprouver le besoin d'en rien dire, même à son fils avec qui elle pense tout haut. Il faut une demande : Quelles sont les pratiques ordinaires de sa dévotion ? pour qu'elle pense au Cœur de Jésus.

Quelquefois, rarement, elle en parle dans ses écrits :

« Votre Cœur a ravi le mien<sup>1</sup> », dit-elle à Jésus, dans une méditation ; elle le supplie de la recevoir sur son divin Cœur, pour y brûler en continuel holocauste<sup>2</sup>. » Elle dit à une de ses sœurs, le 11 octobre 1649 : « Je voudrais vous pouvoir placer dans le Cœur de notre très aimable Jésus. C'est dans ce sanctuaire que je vous visite et que je « vous vois chaque jour<sup>3</sup> » ; à la même, le 13 août 1650 : « Salut très aimable dans le Sacré-Cœur de notre très aimable Jésus, sanctuaire de tous les trésors de la grâce et de la gloire... Je vous veux et vous souhaite, ma très chère sœur, en cet abîme d'amour, le suraimable et suradorable Cœur de Jésus<sup>4</sup>. » Le Saint-Esprit travaille et enflamme les cœurs « jusqu'à ce qu'ils soient au point où il les désire, pour en faire des sujets dignes d'habiter cette cité sainte et si bien munie dont vous me parlez, savoir le Sacré-Cœur de Jésus. Quand on est parvenu à cet aimable séjour, on se repaît, et on se plaît en celui qui se plaît parmi les lis<sup>5</sup>. » Elle commence ainsi une lettre du 4 septembre 1641, à l'abbesse de Port-Royal, au Faubourg Saint-Jacques à Paris : « Salut très humble au Cœur de notre très aimable Jésus<sup>6</sup> » ; et le 22 octobre 1649, elle dit à son fils : « Vivons maintenant dans le Sacré-Cœur de Jésus pour y concevoir ce que produit dans une âme la fidèle pratique des maximes que vous savez... Vivons en notre Jésus, mon très cher fils. Que les approches de son Sacré-Cœur fassent découler dans les nôtres la

1. *Retraites de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*. Paris 1682, p. 181.

2. *Id.*, p. 6.

3. *Lettres de la Révérende Mère*, lettre XCII, t. I, p. 392.

4. *Lettres de la Révérende Mère*, lettre XCVII, t. I, p. 420.

5. *Lettres de la Révérende Mère*, lettre CXV, t. II, p. 13.

6. *Lettres de la Révérende Mère*, t. II, p. 542. Cette lettre se trouve à la bibliothèque de Troyes. L'abbesse à qui elle est adressée, est la Mère Agnès, sœur de la Mère Angélique. Elle gouverna Port-Royal de 1646-1652.. ; la Mère Angélique travaillait alors à la réforme de Maubuisson.

vraie sainteté ; car c'est de ce Cœur sacré que découlent tous les trésors de grâce et d'amour qui nous font vivre de sa vie, et nous animent de son esprit<sup>1</sup>. »

Elle verse ainsi le trop plein de son cœur ; mais ses exhortations restent générales ; elle n'indique pas les moyens de réaliser ses conseils ; elle ne dit rien de ses pratiques quotidiennes. Fut-elle plus précise avec ses filles de Québec ? La chose est peu probable.

Mgr de Laval était arrivé à Québec le 12 juin 1659 : « Je ne dis pas que c'est un saint, écrit la Mère Marie de l'Incarnation, ce serait trop dire ; mais je dirai, avec vérité, qu'il vit saintement et en apôtre... En un mot sa vie est si exemplaire qu'il tient tout le pays en admiration. » C'est un ami de M. de Bernières, il a passé quatre ans par dévotion à l'Ermitage de Caen. Que de souvenirs et très doux et très surnaturels cette arrivée rappelle à la supérieure des Ursulines. Le nouvel évêque a honoré, fêté le Cœur de Marie, avec Boudon, dans la société des Bons Amis, nous en parlerons bientôt. Il apporte le petit volume du P. Eudes avec l'office imprimé, en 1650, à Caen. C'est au Canada un renouveau de ferveur mariale. Un missionnaire jésuite, le P. Chaumonot, écrit en 1660 et 1661 au P. Eudes des lettres débordantes de piété filiale pour la très sainte Vierge et de chrétienne humilité<sup>2</sup>. La Mère Marie de l'Incarnation s'offrait depuis longtemps comme esclave à la divine Mère ; chaque soir, elle présentait au Cœur de Jésus le Cœur de Marie, en actions de grâces des bienfaits reçus et pour l'amendement de sa vie. Elle tressaille de joie à la lecture des pages si chaudes du P. Eudes, et les commente à ses filles. Nous n'y trouvons cependant aucune allusion dans ses écrits ni dans ses lettres. Fait plus étonnant encore : Mgr de Laval donne le 23 décembre 1662, son approbation à l'opuscule dont

1. *Lettres de la Révérende Mère*, lettre XCIII, t. I, p. 359.

2. Cf. CARAYON, *Documents sur la Compagnie de Jésus*, t. XIII, p. 143-147. Le P. Chaumonot écrit le premier au P. Eudes, le 14 octobre 1660. C'est M. Torcapel, un des ecclésiastiques venus avec Mgr de Laval, au Canada qui l'a mis au courant de la dévotion du P. Eudes, à la sainte Vierge, il n'est pas question du Cœur de Jésus. Les lettres sont fort belles.



la troisième édition va paraître, il désire que « la dévotion au Cœur de Marie soit profondément gravée dans les cœurs des chrétiens, que le très aimable Cœur de la très sainte Mère de Dieu, qui est tout embrasé d'amour vers sa divine Majesté et de charité au regard de tous les hommes, soit loué et honoré par tout le monde, et que la fête en soit célébrée avec une solennité et piété qui lui soit convenable<sup>1</sup> » ; cependant il n'ordonne pas de célébrer cette fête à Québec. C'est seulement le 15 novembre 1690, que son successeur Mgr Jean de Saint-Valier permet aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de la solenniser le troisième jour de juillet, et de chanter l'office et la messe du P. Eudes.

Il en fut de la dévotion au Cœur de Jésus comme de la dévotion au Cœur de Marie. Apportée du Canada par la Mère Marie de l'Incarnation, elle reste longtemps enfermée dans son âme où le Verbe lui-même l'a déposée ; elle ne se développera que plus tard sous l'influence de Paray-le-Monial. C'est encore Mgr Jean de Saint-Valier qui permet « aux religieuses ursulines de Québec, de célébrer tous les ans, dans leur église, le vendredi immédiatement suivant après l'octave de la fête du Très Saint-Sacrement, une fête particulière, en l'honneur du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>2</sup>. » Le mandement

1. *La dévotion au très saint Cœur de Marie*, Caen 1663.

2. « En moins de dix jours, nous fûmes en état de chanter ce qui nous était prescrit pour la messe, réservant à chanter les Vêpres en plein-chant le jour de la fête du Sacré-Cœur que nous devons commencer cette année à célébrer avec grande solennité, le vendredi d'après l'octave du Très Saint Sacrement, pour continuer à l'avenir chaque année à même jour. Cette solennité consiste à l'exposition du Très Saint Sacrement, Messe solennelle avec diacre et sous-diacre, vêpres, sermon et salut ; mais l'on ne s'est pas voulu charger du grand office, c'est-à-dire les grandes Matines. Mgr de Québec en a donné la patente et a approuvé l'office qui en a été composé par M. Glandelet (vicaire général) avec la messe propre, permettant à tous les prêtres séculiers et réguliers de son diocèse, d'en dire l'office et la messe. » *Archives des Ursulines de Québec*. Cf. l'abbé Lionel LINDSAY, *Les Origines de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus au Canada*, p. 40, 41. Dans les écrits du P. DE BRÉBEUF (1593-1649) et dans ceux du P. Gabriel Lallemant, on trouve quelques allusions au Cœur de Jésus. Cf. TANNER, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*. Prague, 1675, p. 535, 538 ; Franciosi, p. 382. La Mère Marie Catherine de Saint-Augustin, au 7<sup>e</sup> jour de sa retraite de 1658 entendit Notre-Seigneur, plus présent aux yeux de son esprit que si elle l'avait vu des yeux du corps, lui dire avec une divine tendresse : *Vulnerasti cor meum, soror mea*.

est daté du 30 mars 1700; l'évêque de Québec est resté en France de 1694 à 1697. Il y a connu les révélations de sainte Marguerite-Marie.



Presque toujours, la dévotion au Sacré-Cœur illumine le berceau des jeunes congrégations qui naissent, un peu partout, sur notre terre de France; parfois même il semble qu'elle doive devenir leur vie, et couler, comme un sang divin, aux veines de leur âme. Et puis, trompant l'attente, elle disparaît, même quand la fondatrice a reçu du Cœur sacré, les grâces les plus délicates et les plus fécondes.

M<sup>me</sup> Germain (1599-1661) fonde à Limoges l'Institut des Sœurs de Saint-Joseph de la Providence; ses filles font, encore aujourd'hui, le bien là même où vécut leur Mère.

« Mon Père, écrit-elle à son directeur, ce matin, dans l'oraison, je me suis mise en présence de Dieu, et je me suis trouvée aussitôt abimée dans le Sacré-Cœur de Jésus. J'ai vu Notre-Seigneur; il s'est approché en me disant : Ma fille, bois à longs traits les suavités -de mon Cœur... Entre dans mon Cœur tout aimable... Je veux t'en

*ponsa mea, vulnerasti cor meum.* « Tu t'étonnes, ajouta-t-il de ces paroles; tâches qu'elles soient véritables en toi. Toute âme qui aime la croix et qui pour mon amour s'y attache, et n'en veut point sortir me navre le Cœur, et me fait une plaie toute d'amour... Sache aussi que souffrant pour les pécheurs, tu me fais un aussi grand plaisir que si, au temps de ma passion, tu eusses essuyé avec un linge fin et net les crachats qui couvraient ma face, et qu'avec un baume odoriférant tu eusses frotté mes plaies et meurtrissures. » *La Mère Marie-Catherine de Saint-Augustin*, par le P. L. HUDON, Montréal, 1907. p. 86; Cf. p. 139. La première vie de cette illustre religieuse de l'Hôtel-Dieu a été écrite, en 1671, par le P. Ragueneau, un des jésuites les plus intelligents que le Canada ait possédés, d'une vertu éprouvée et d'un grand cœur; homme de haute valeur et vrai religieux. Le P. Louis Lalle-mant, recteur du Collège de Bourges, l'avait connu tout jeune professeur et l'estimait beaucoup. Le P. Michel de Couvert, mort à Québec en 1715 avait reçu, aux témoignages de son supérieur, des grâces ineffables du Cœur de Jésus : « comme de voir son âme introduite et plongée tout entière, par la sainte Vierge, dans la plaie sacrée du côté, de se sentir comme saint Jean, pressé contre la poitrine du Fils de Dieu, et, pendant une année de sa vie, de se nourrir spirituellement de la chair et du sang de ce Cœur adorable. » *Ménologe de la Compagnie de Jésus Assistance de France*, t. II, p. 443.

fermer dans mon Cœur qui est tout amour pour toi. Mon Père, vous l'avouerais-je ? Oui, puisque Jésus le veut. Le Dieu d'amour me l'a ouvert ce Cœur si adorable en me disant : Vois comme il est capable de contenir le monde entier. Oh ! qu'il est grand et beau ce divin Cœur !... Cet état a duré quatre heures. Notre-Seigneur était toujours là, me montrant son Cœur. Je l'ai ouvert, a-t-il ajouté, pour te le faire voir en plein jour et que tu puises abondamment à cette divine source<sup>1</sup>. »

Les premières compagnes de la fondatrice ont-elles connu ces faveurs ? Quelle fut l'influence de sa dévotion sur les Sœurs de Saint-Joseph de la Providence ? Questions sans réponse.

Louise de Marillac (1591-1659), fondatrice des Filles de la Charité a peint, elle-même, un tableau conservé à la Maison-Mère de la rue du Bac. Il représente Notre-Seigneur un cœur rayonnant sur la poitrine. De ses deux mains percées, Jésus semble inviter les hommes à venir à lui. C'est « le Seigneur de la charité ». « Ayant lu l'Évangile du bon semeur, écrit la sainte fondatrice, j'ai désiré semer au Cœur de Jésus toutes les productions de mon âme et les actions de mon corps, afin qu'ayant croissance de ses mérites, je n'opère plus que par lui et en lui<sup>2</sup>. » C'est tout ce que nous savons sur sa dévotion et celle de ses filles, au XVII<sup>e</sup> siècle.

Jeanne Chévard de Matel (1596-1670), le 25 août 1620, est invitée par Jésus à entrer dans son Cœur sacré ; mais l'ouverture est une plaie. Un cœur blessé saigne vite au contact des choses rudes. Pour y entrer sans le faire souffrir, il faut se

1. *Messenger du Cœur de Jésus*, février 1890, t. LXII, p. 153-173. Cf. *La conduite d'une âme de grâce ou les Vertus admirables et exemplaires de Madame Germain*, fondatrice et première supérieure des Filles de Saint-Joseph, dites de la Providence... par le R. P. Bernardin de Tous les Saints, carme déchaussé du couvent de Limoges... Un jour Notre-Seigneur dit à Marcelle Germain : « *Mon Cœur c'est moi-même !* » Parole bien profonde et divinement vraie.

2. *Messenger du Sacré-Cœur*, t. LXXIII, p. 394. Cf. : BAINVEL, *La dévotion au Sacré-Cœur*. Saint Vincent de Paul, parle, ici et là, du Cœur de Jésus, dans ses lettres. Cf. *Saint-Vincent de Paul, Correspondance, entretiens et documents*, par Pierre COSTE, t. I, p. 160 ; II, 355, 585.



dépouiller de toute affection terrestre et ne plus vivre que d'amour pur. Le lendemain, après la communion, de nouveau le Cœur divin lui est découvert, et Jésus l'engage à pénétrer jusqu'au plus intime de son intérieur sacré. C'est une grâce de choix ; beaucoup sont introduits qui n'entrent pas aussi avant. Elle reçoit et goûte, pendant deux heures, des joies inénarrables : « Votre Cœur sacro-saint fut notre lit adorable et florissant de pureté où je fus unie à vous, d'une union très pure et virginale. En ces noces divines, j'étais en vous et vous en moi par une amoureuse transformation, une auguste déification<sup>1</sup>. » Le lendemain elle comprend qu'elle doit fonder « non pas une Congrégation formée à l'instar de la Compagnie de Jésus », comme elle l'avait cru d'abord, mais « un ordre qui sera une extension de l'Incarnation ». Par cet Institut le Verbe veut derechef être introduit dans le monde. Le P. Jacquinot, le P. Coton, plusieurs autres jésuites l'approuvent et la secondent. Le 25 juin 1625, dans l'église du collège de la Compagnie de Jésus à Roanne, elle voit une couronne d'épines au milieu de laquelle est écrit le nom de Jésus, au-dessous un cœur percé de trois clous sur lequel sont gravés ces deux mots : *Amor meus*. Cette couronne d'épines et ce Cœur devront être reproduits sur le scapulaire de ses religieuses ; ainsi Notre-Seigneur reposera sur la poitrine de ses fidèles épouses<sup>2</sup>.

Le 15 décembre 1639, Jeanne de Matel fonde, à Avignon, l'ordre du Verbe Incarné. Par dessus la tunique de serge blanche qui rappelle la robe d'ignominie dont Jésus fut revêtu par Hérode, les filles du Verbe Incarné portent le scapulaire donné à leur Mère dès 1625. Le cœur percé de trois clous n'est pas le Cœur de Jésus ; c'est le cœur de la religieuse ; les clous rappellent l'austère nécessité de la pénitence. La fondatrice

1. *Vie de la Révérende Mère Jeanne Chézard de Matel...* par la révérende Mère Saint-Pierre de Jésus, Fribourg, Imprimerie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1910, p. 65, 66.

2. *Vie de la Révérende Mère Jeanne Chézard de Matel*, p. 86, 87.

ne pourra cependant pas séparer du cœur représenté sur le scapulaire les grâces qu'il lui rappelle, grâces toutes pleines du Cœur de Jésus : les deux cœurs sont unis dans sa pensée, l'un rappelle l'autre. Elle écrit à ses filles : « Mes très chères sœurs et mes très chères filles en Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous embrasse toutes dans le Cœur divin » ; et à l'abbé de Saint-Just : « Salut très humble dans le Cœur du Verbe Incarné<sup>1</sup> ». Les souvenirs de la Passion reviennent à chaque page de ses notes : « Seigneur, disait-elle, je vous offre les cinq premières filles que j'ai fondées et voilées, placez-les dans vos plaies sacrées. — Ma fille c'est pour ce présent que tu as fait à mes cinq plaies que je te donnerai de quoi fonder cinq maisons et tu diras que c'est moi qui t'ai enrichie des biens spirituels et temporels<sup>2</sup>. » Ces faits nous révèlent la dévotion au Cœur de Jésus de la Mère Jeanne Chézard de Matel ; nous ne savons absolument rien de celle de ses filles à cette époque. La sainte fondatrice mourait, en 1670, après la plus douloureuse des vies et une agonie qui rappelle celle de Gethsémani. La souffrance avait broyé son cœur de chair : « Ce cœur a été bien affligé, » dit le médecin qui le tira de la poitrine. Le Cœur sanglant de Jésus aime les cœurs ensanglantés.

---

1. *Vie de la Révérende Mère Jeanne Chézard de Matel*, p. 262, 263.

2. *Vie de la Révérende Mère Jeanne Chézard de Matel*, p. 312.





## CHAPITRE II

---

### ÇA ET LA

Nicolas de Montmorency. — Don Benoît Haeften. — Marine d'Escobar. — Sœur Anne Griffon.

La Mère Jeanne Deleloé : l'union des cœurs, janvier 1644. — *Mon bien-aimé ayez souvenance de votre Cœur !* — Jansénius vient de mourir (1648) ; l'heure semblerait venue d'établir le culte de l'amour.

Deux petits volumes consacrés au Cœur de Jésus : les *Solitudines* du P. del Nente, O. P. Méditations, soliloques, affections, offrande, une retraite avec le Cœur de Jésus. — Le *Mela Cordium Cor Jesu* du P. Druzicki, S. J. (1590-1662). Petit Office du Cœur de Jésus : neuf méditations, chef-d'œuvre d'amour et de science théologique. Ces deux ouvrages restent inconnus : en 1726, le P. de Galliffet les ignore.

Un coup d'œil hors de France ; nous y reviendrons bientôt. La France est, en effet, au XVII<sup>e</sup> siècle, le sol fécond où germe et grandit la dévotion au Cœur de Jésus ; les révélations de Paray-le-Monial y sont divinement préparées. Dans les Pays-Bas, en Espagne, en Allemagne, en Italie, nous trouvons ici et là des âmes attirées à notre dévotion par la Passion méditée avec amour, ou par des grâces de choix. Les livres de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde souvent réimprimés, les ouvrages de Lansperge, de Louis de Blois, d'Eschius aident sa diffusion. Ils sont très répandus : courtisans, hommes d'État les lisent ; ils en nourrissent leur piété.

Nicolas de Montmorency (1556 ?-1617) publie à Anvers en 1616, deux volumes qu'il intitule *Diurnale pietatis*<sup>1</sup>. C'est un recueil des plus belles prières qu'il a trouvées chez les auteurs ascétiques ; loyalement il indique ses sources. Beaucoup de

1. *Diurnale pietatis*, Antverpiae, 1616.

pages chantent le Cœur de Jésus. Voici la prière que l'auteur lui adresse chaque matin :

« Je loue et bénis, je glorifie et salue votre très doux et très bénin Cœur, ô Jésus-Christ, mon fidèle ami, vous rendant grâces pour la fidèle garde dont vous m'avez entouré pendant cette nuit, et pour la paternelle et immense bonté avec laquelle, parmi tant d'autres, vous me supportez encore et me conservez, moi, le plus misérable de tous les pécheurs, et même me visitez quelquefois par l'inspiration de votre grâce...

« O Cœur très doux de Jésus, où se trouve tout bien, organe de la toujours adorable Trinité, à vous je me confie, en vous je me remets tout entier, en vous je jette toute sollicitude, tout ce qui me pèse, à vous je m'offre humblement pour être purifié des souillures de mes péchés ; à vous je m'en remets en toute confiance pour que vous suppléiez à toutes mes propres insuffisances. En vous est tout mon espoir et ma consolation, en vous mon repos et ma demeure. Qu'il coule, qu'il coule par vous sur moi une gouttelette de sang du côté ouvert de mon Jésus, pour effacer toutes mes souillures et pour enflammer mon cœur du divin amour. O Cœur de Jésus, Cœur tout amour, soyez pour moi le refuge dans la tentation, la consolation dans la peine, l'abri dans la mort ; que je me repose et que je m'endorme en vous, jusqu'à ce que je goûte et sente combien suave est Jésus, l'époux de l'âme qui aime le Dieu béni par dessus tout, à jamais. Amen<sup>1</sup>. »

Dom Benoît Haeften (1587-1648), abbé d'Afflighem, trouve le Cœur de Jésus dans la plaie du côté<sup>2</sup> ; heureux l'apôtre Thomas qui a pu enfoncer sa main dans le trou de la colombe. « La porte est ouverte, pénètre, ô mon âme chez le Dieu de ton cœur, dans le Cœur de ton Dieu ! C'est là qu'il convient de dresser sa tente et de fixer sa demeure. J'irai donc à ce Cœur profond, au Cœur de mon Dieu ; j'admirerai ses perfections infinies, et

1. Je donne la traduction faite par le P. Bainvel, sur le texte latin. *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 319, 320.

2. R. D. HAEFTEN, *Schola cordis*... Antverpiae, 1663. Cf. Franciosi, p. 379-380 ; *Venatio sacra*, Antverpiae, 1650, l. II, c. III, p. 455.

avec le secours de sa grâce, je veux les graver dans mon cœur. »

Pensées, désirs, prières, nous reconnaissons la dévotion traditionnelle ; c'est elle encore qui se manifeste, aussi aimante, aussi généreuse chez Jacques Marchant<sup>1</sup>, et Jeanne de Cambry (1581-1619). Celle-ci a vu deux chambres nuptiales dans la blessure du côté : « l'une le cœur de chair et de sang représentait l'humanité ; l'autre, le cœur d'or représentait la divinité... de ces deux chambres, puissions-nous ne jamais sortir. »

La même dévotion traditionnelle fleurit en Espagne chez saint Michel des Saints, trinitaire (1598-1625)<sup>2</sup>, Jésus lui donne son Cœur et prend le sien ; chez Marie d'Agréda (1602-1665)<sup>3</sup>, et surtout chez la vénérable Marine d'Escobar (1554-1633)<sup>4</sup>, l'une des grandes privilégiées du Cœur de Jésus, avant sainte Marguerite-Marie :

« Seigneur je viens d'achever d'écrire vos règles, disait-elle, montrant à Jésus son manuscrit. — « Tu dis bien, répond le divin Maître, pour le mieux comprendre, lève les yeux et regarde mon Cœur. » Je levai les yeux de mon âme, je fixai la divine Majesté, et je vis, à mon grand étonnement, écrites sur la poitrine divine les règles que j'avais reçu l'ordre de rédiger. »

Les faveurs se succèdent : « Regarde, dit Jésus, et il montre les blessures de ses pieds et de ses mains. — Et la blessure du côté ? demande la vénérable. — Regarde, et vois, dans l'ouverture sacrée, le Cœur divin. » Le jour du Vendredi-Saint 1616, Notre-Seigneur lui fait toucher sa précieuse blessure ; des rayons enflammés en sortent qui pénètrent la poitrine de la vénérable et brûlent son cœur. En décembre 1618, Jésus lui donne une clef d'or, la clef de son Cœur et de sa volonté. En

1. *Hortus Pastorum... De vulnere lateris*, l. I., tract. II, lect. XXI. Cf. Franciosi, col. 692-693.

2. *Analecta juris Pontificii*, 1843, p. 1446.

3. *La Cité mystique de Dieu*, 2<sup>e</sup> partie, l. VI, p. 24... Cf. Franciosi. col. 412. La traduction est du P. Croiset.

4. *Vita, auctore Ven. P. du Pont latine reddita a P. Melchiorre Hanel*, Pragac, 1672. Cf. Franciosi, col. 354.



1622, elle contemple dans le Cœur de Jésus le mystère de l'adorable Trinité, qu'elle comprend dans la mesure de sa faiblesse *modo possibili meae capacitati*.

Dans les chartreuses d'Espagne et de Moravie, les écrits de dom Antoine Molinar<sup>1</sup>, ceux de dom Jean Amadon prieur de Saragosse<sup>2</sup>, de dom René Hensaeus<sup>3</sup>, prieur de Brühn, en Moravie, rappellent les souvenirs et images traditionnels : le Cœur de Jésus est la porte du paradis, la fontaine et l'arbre de vie, le cellier mystique, ouvert par la lance de Longin. Dom Polycarpe de la Rivière, successivement prieur à Bordeaux, et à Bonpas, près d'Avignon, ne pense pas autrement :

« Un soldat perça de sa lance le côté de Jésus. Ah ! c'est à ce moment que vous pouvez contempler, tout en plein, la divinité de Jésus à travers le voile déchiré de son humanité ; maintenant que ce beau visage de mon Jésus est penché sur vous en signe de clémence, reconnaissez que, par la mort que vous avez donnée à sa vie, il veut donner la vie à votre mort... O Jésus ! qui me donnera que vous soyez tout à moi et en moi ? qui fera que je vous possède sans crainte de vous perdre, ou plutôt, qui me convertira en fer et de fer en lance, pour être éternellement plongé dans votre Cœur, les délices du mien<sup>4</sup> ! »

On peut discuter le goût et les images de Dom Polycarpe de la Rivière, son amour est au-dessus de toute critique.

Sœur Anne Griffon (1580-1641) de la chartreuse de Gosnay-en-Artois, comprend la dévotion au Cœur de Jésus comme elle sera comprise, un demi siècle plus tard, à Paray-le-Monial : dévotion réparatrice de l'amour méconnu du Rédempteur.

« Ayant beaucoup de peines pour tant d'offenses qui se commettaient ordinairement au Carême prenant, et m'abandonnant entiè-

1. *Semaine du Sacré-Cœur de Jésus*, par le Très R. P. Innocent le MASSON, 3<sup>e</sup> édit. Toulouse, librairie A. Regnault et Fils, p. 219-226.

2. *Semaine du Sacré-Cœur de Jésus*, par le très R. P. Innocent LE MASSON, 3<sup>e</sup> édit. Toulouse, librairie A. Regnault et Fils, p. 219-229.

3. *Semaine du Sacré-Cœur de Jésus*, par le très R. P. Innocent LE MASSON, 3<sup>e</sup> édit. Toulouse, librairie A. Regnault et Fils, p. 199-202.

4. *Semaine du Sacré-Cœur de Jésus*, p. 203-206.

rement à mon doux Sauveur, et m'offrant pour satisfaire pour toutes les offenses qui se commettaient en ces jours par tout le monde, je lui demandai comme je pourrais satisfaire à sa justice, et lui faire plaisir, et je connus le plaisir inestimable que mon Seigneur prenait quand j'offrais, à de tels jours, au Père Éternel l'amour du cœur de son Fils<sup>1</sup>. »

Ceux qui ont lu la vie de sainte Marguerite-Marie n'ont pas oublié les rudes souffrances qu'elle endurait au temps de carnaval ; elle les offrait pour réparer les injures faites à Dieu dans ces jours de folie. Les mêmes souvenirs poussent aux mêmes douloureuses expiations les âmes qui aiment du même amour.



Il faut remercier dom B. Sodar, O. S. B., de l'abbaye de Maredsous d'avoir publié tout au long les précieux documents qui nous aident à connaître la Mère Jeanne Deleloé, une de celles qui aimèrent le mieux le Cœur de Jésus, dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Neuf lettres à dom Martin Gouffart, son directeur, alors qu'elle est prieure de Poperinghe, cinq lettres de dom Gouffart, une autobiographie et des communications intimes : ce sont là de vrais trésors. Les pages de l'autobiographie — plus d'une fois leur lecture rappelle l'autobiographie de sainte Marguerite-Marie — révèlent une pensée droite, maîtresse d'elle-même, un cœur d'une admirable générosité. Dom Sobar les trouve frustes ; il est sévère ; il en est de vivantes et de fort belles. Mais ici qu'importe la forme, c'est l'idée qui prend l'âme et ne la quitte plus.

La dévotion au Cœur de Jésus semble avoir été le couronnement de la vie spirituelle de la Mère Jeanne Deleloé. Voici

1. Cf. *Lansperge...* par Dom BOUTRAIS, p. 188-189 ; BAINVEL, *La dévotion au Cœur de Jésus*, p. 346.

2. *La Mère Jeanne Deleloé, Reliquiae*, abbaye de Maredsous, Desclée, Brouwer et C<sup>ie</sup>, P. Lethielleux, 1925.

comment Dieu l'y prépare. Nous sommes en pleine période flamande de la guerre de Trente Ans : Français, Allemands, Lorrains, Espagnols, Anglais se bousculent, rôdent, pillent, vivent sur l'habitant. Les religieuses bénédictines réformées de Faulquembergues (petit canton de l'arrondissement de Saint-Omer) quittent, à onze, leur cher couvent de Bethléem « avec des regrets indicibles et des torrents de larmes dont *elles ont* arrosé les chemins jusqu'à Saint-Omer ». Avec elles la Mère Jeanne Deleloé se retire à Poperinghe. Sur les tristes routes de l'exil, Notre-Seigneur console grandement sa bien-aimée, et tient son âme dans un doux acquiescement à ses volontés saintes. En 1637, elle est élue prieure, elle a trente-trois ans, elle est bénédictine depuis dix-sept ans.

Dieu a merveilleusement travaillé cette âme. Elle a eu ses faiblesses de jeune fille ; elle a cherché à jouir du monde, oh ! si peu ! Après avoir promis de renoncer aux lectures frivoles, elle a recommencé à goûter « les livres de vanité pour apprendre à bien discourir en choses de sottises ; j'y prenais grand plaisir », (p. 8). Avec l'habit religieux, elle revêt un esprit nouveau. Dans la grande joie qui l'envahit, il lui semble avoir triomphé du monde et de ses vanités. L'oraison est son bonheur. « En ces commencements, je tâchais toujours de me représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ, auprès de moi, selon le mystère que j'avais à méditer. Pour ce sujet, lorsque je me mettais à l'oraison, j'étais si simple que j'étais toujours soigneuse qu'il y eut une place libre devant moi pour Jésus-Christ » (p. 9). Belle candeur des saints ! Les épreuves sont nécessaires : les voilà. Sentant de l'attrait pour les créatures, elle se tue de mortifications indiscretes ; de violentes tentations secouent et la chair et l'esprit, la jeune affligée se débat contre les blasphèmes, le désespoir et le démon. « Notre confesseur était étonné de me voir réduite en tel état, et ne savait quels contes je lui contais à confesse, il me semblait qu'il n'avait jamais ouï parler de choses semblables et me touchait brusquement. »

(p. 32). Ce prêtre, curé aux environs, après un long examen de son oraison, de ses tentations, celles de la chair en particulier, conclut : « Ma fille, vous pensiez de traiter avec Dieu, mais c'était avec le diable. Vos manières d'oraison sont cause de votre perdition. Vous êtes une pauvre fille perdue. Vous avez trompé vos confesseurs. » Et avec des soupirs dans la voix : « Gardez-vous, ma fille ; pour moi, j'ai peur, » (p. 35). Le Tout Puissant permet que ces paroles inconsidérées ne troublent pas autrement la malheureuse.

Dès son noviciat, la Mère Jeanne Deleloé jouit de la présence sensible de Dieu. Les yeux divins, fixés sur elle, la suivent, parfois huit ou quinze jours, sans la quitter. Elle médite la Passion. Elle voit Jésus flagellé, détaché de la colonne, le corps « rempli de plaies, couvert de sang et si très affaibli et exténué, comme étant sur le point de manquer de forces, il tomba par terre. J'entendis alors ces paroles fort intérieurement. « Vous craignez et fuyez les humiliations et mépris. Regardez en quel état, je suis réduit pour votre amour » (p. 19). A Poperinghe, vers 1640, le jour de l'Ascension, elle contemple les plaies sacrées « soleils d'une incomparable clarté ». Jésus lui dit : « Ces plaies sont un témoignage de l'amour que je vous ai porté et un gage assuré que je ne vous abandonnerai jamais » (p. 56).

Dans les derniers mois de 1643, Notre-Seigneur prépare la grande faveur. De fois à autre il verse « de son Cœur divin des influences ou comme des éclairs et rayons (elle ne sait comment s'exprimer), qui étaient comme des dards amoureux et m'étaient justement donnés au plus intime du cœur avec tant de démonstrations d'amour que nos cœurs se venaient en un instant unir et coller ensemble ; mon âme était jetée comme dans une fournaise d'amour, je demeurais par après avec grand étonnement, ignorant ce que prétendait mon divin Époux » (p. 74).

Elle l'apprend à la fin de janvier 1644. Jésus se manifeste



au plus intime de son âme avec un pouvoir incompréhensible, et une gloire de souverain maître.

« Là il me fut donné à entendre, par une claire connaissance, comme cette majesté impériale, par une secrète et intime communication, faisait un échange admirable, me prenant merveilleusement le cœur, lui donnant et imprimant une certitude qu'il prenait mon âme pour son épouse, me donnait réciproquement, comme époux, son Cœur divin, pour gage de son amour avec des délices et caresses si grandes que je ne saurais l'expliquer, et faisait des opérations si grandes que mon âme fut toute changée et qu'elle aimait son divin Époux d'un amour tout autre qu'elle n'avait fait auparavant » (p 75).

A la suite de cette union des cœurs, symbole du mariage spirituel de Jésus et de la Mère Jeanne Deleloé, toutes les grâces lui sont communiquées par le Cœur divin ; elle prend l'habitude de nommer son époux céleste : « Mon cœur ». Priant pour elle-même, elle se contente de dire : « Mon bien-aimé. ayez souvenance de votre Cœur. »

Du 15 juin 1645 au 28 mai 1648, la Mère Deleloé envoie à dom Gouffart, soixante-treize notes sur sa vie spirituelle. Presque toutes mentionnent des grâces du Cœur de Jésus ; elles sont un abrégé de sa dévotion. Le Cœur de Jésus supplée à nos indigences et à notre pauvreté (p. 243) ; il a souffert pour nos fautes et nous devons unir nos douleurs aux siennes (p. 224) ; gage d'amour, délices des âmes, il contient les trésors de la sagesse éternelle ; (p. 207, 210) ; fontaine de tout bien il est encore une fournaise d'amour. « Je ne laisserai point perdre ce qui m'appartient ; ne craignez point, je suis tout vôtre. Je ratifie et continue d'avoir pour agréables, les dons que j'ai faits » ; (p. 218). La Mère Deleloé craint d'être trompée et n'ose plus traiter familièrement avec son bien-aimé. Jésus approche alors miraculeusement son Cœur de celui de la pauvre affligée, il la caresse intimement et lui dit avec grande bonté : « Pourquoi vous éloignez-vous de moi, ma bien-aimée ? » L'âme

rassurée s'élance flamme d'amour dans le brasier d'amour (p. 221) ; Dieu le Père désire que les hommages et adorations qui montent vers lui, passent par le Cœur adorable de son unique Fils (p. 231) ; chef-d'œuvre de ses mains il contient toutes les perfections adorables de la divinité (p. 205) : « par lui, en lui, j'avais aussi, présents, le Père et le Saint-Esprit » (p. 254). C'est par ce Cœur sacré, les délices éternelles du Père et l'amour du Saint-Esprit, que la Trinité sainte regarde nos âmes et les aime infiniment. Ravie, la Mère Jeanne Deleloé laisse épancher sa tendresse :

« Mon amour, vous m'êtes toute chose, vous m'êtes un miroir volontaire, permettant avec une dignation si amoureuse, que ma pauvre âme y regarde si souvent et y voie cette chère beauté qui est en vous, cette admirable bonté qui vit en vous, et cet amour souverain qui règne en vous, avec les infinies grandeurs que vous possédez et réservez pour vos enfants bien-aimés ; d'autant que toutes les beautés et excellences du ciel se trouvent parfaitement en vous. Et lorsque je ressens mes misères et mes faiblesses, ou que je suis en quelque autre nécessité, ce très aimable Cœur se représente à mon âme lui donnant à entendre qu'il est ma force, ma lumière, mon parfait repos, enfin tout ce que j'ai besoin et pour suppléer à ce qui me manque en toute chose », (p. 256, 257).:

Rédempteur, sanctificateur, honneur et délices, force et secours des hommes, le Cœur de Jésus est l'adorateur, la joie et la gloire du Père et de la Trinité sainte. Le Cœur divin, l'Intérieur, l'âme de Jésus s'y reflète comme dans un miroir, et se manifeste par le symbole du Cœur de chair. La prieure du pauvre monastère de Poperinghe, comme Gertrude, Catherine de Sienne et tant d'autres a senti Jésus échanger son Cœur contre le sien. Les dernières années de sa vie ne sont qu'un acte de dévotion au Cœur de Jésus ; elle y pense toujours, elle ne prie, elle n'agit, elle ne souffre que par lui, avec lui, pour lui.

De lui seul elle tient sa dévotion : en 1643, dix-sept ans avant

qu'elle meurt, au lendemain des épousailles mystiques et de la première révélation, le P. Eudes commence seulement à répandre la dévotion au très saint Cœur de Marie ; sainte Marguerite-Marie n'est pas née ; certainement la Mère Jeanne Deleloé ignore les exhortations du P. Joseph, révélant aux bénédictines du Calvaire les merveilles de la dévotion au Cœur de Jésus ; elle n'a point lu les pages de M<sup>me</sup> Marguerite d'Arbouze, l'illustre abbesse du Val-de-Grâce, ni celles de M<sup>me</sup> Françoise de Beauvilliers, abbesse de Saint-Aignan, sœur de la grande réformatrice de Montmartre ; elle ne sait rien de Marguerite Granger, ni de la Mère Saint-Jean, ces grandes religieuses dévouées au Cœur de Jésus. Elle parle de lui pourtant comme jamais mieux elles n'en ont parlé, elle l'aime d'un amour aussi fort, aussi doux ; il tient dans sa vie une part plus large que dans la leur. Je ne suis pas certain qu'elle connaisse les écrits de sainte Gertrude. Dom Gouffart lui a envoyé une image de la sainte moniale d'Helfta elle l'a reçue avec joie ; ils ne font ni l'un ni l'autre la moindre allusion à la dévotion de la grande bénédictine, leur sœur très aimée.

Pourquoi la dévotion révélée par Jésus lui-même à la prieure de Poperinghe, n'est-elle pas sortie de son monastère, pour se répandre dans le monde entier, en France d'abord ? L'heure est solennelle, et si favorable. Jansénius vient de mourir, à Ypres (6 mai 1648). C'est le moment de prêcher le culte de l'amour ! La Mère Jeanne Deleloé n'en a pas reçu la mission. A-t-elle parlé à ses filles des révélations qu'elle fait connaître à dom Gouffart. Nous n'en savons rien. Ni à elles, ni à son directeur, elle n'a proposé une formule de prière, jamais elle n'a présenté à leur adoration une image du Cœur divin. Elle n'a fondé aucune confrérie en son honneur, elle n'avait à transmettre aucune demande, aucune promesse de salut ni de grâces. Comme l'heure de Dieu se fait attendre ! Elle aurait pu sonner à Helfta, dans les monastères du Rhin, en Italie, à Cologne, à Paris, à Caen ; les douze coups de midi seront frap-

pés à Paray-le-Monial, dans une cinquantaine d'années. La dévotion semble aller d'insuccès en insuccès ; il ne faut pas se lasser de le dire puisqu'il faut toujours le constater. Dieu se réserve, il attend ; il continue à préparer les âmes.



A cette heure même, un dominicain publie à Florence, un jésuite en Pologne, des pages fort belles qui traitent uniquement du Cœur de Jésus. Les deux opuscules vivants, chauds pleins de doctrine, dépassent tout ce qui a paru jusqu'alors ; ce sont vraiment les deux premiers manuels de la dévotion.

Le P. Ignace del Nente *O. P.* naquit à Florence, dans les dernières années du *xv<sup>e</sup>* siècle. Entré au monastère de Saint-Marc, créé maître en théologie au Chapitre Général de 1622, confesseur de la duchesse de Florence, éditeur et grand admirateur de Suzo, il publie à Florence chez Amadore Massi et Lorenzo Lendi en 1643 les *Solulidini*<sup>1</sup>. Le livre est dédié à Henriette Catherine de Joyeuse, fille unique de Henri de Joyeuse, pair et maréchal de France, le fameux P. Ange, deux fois capucin, mort sous le froc en 1608.

L'auteur veut offrir aux âmes chrétiennes le moyen de faire une journée, ou au moins quelques heures de précieux recueillement, consacrée à la méditation des mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Vierge Marie. Les solitudes sont au nombre de sept. Les deux dernières n'entraient pas dans le plan primitif ; elles se passent à contempler l'Eucharistie et le Cœur de Jésus. Le P. del Nente insiste sur le rôle de ces deux dévotions dans la piété chrétienne.

1. *Solitudini di Sacri E Pietosi affetti intorno a Misteri di Nostro Signore Giesu Cristo... Del Molto Rever. P. Maestro F. Ignatio del Nente, Dell'Ordine de Predicatori... In Fiorenza... M.D.G.XXXXIII. in-4° xv-340. M. Jules Didiot a traduit sous le titre : Seul avec le Sacré-Cœur, les pages qui nous intéressent, H. et L. Casterman, éditeurs pontificaux, Tournai, 1890. Nous nous servons de cette traduction.*



C'est en lisant les *Révélations* de sainte Gertrude, qu'il a conçu l'idée de cette pratique ; elle peut se faire « en cinq heures, en trois, en moins encore, selon le goût de chacun ». L'auteur, mieux que personne avant les jours de Paray-le-Monial, a révélé le rôle secondaire mais essentiel du cœur de chair. Il le voit, l'adore, le prie dans les mystères de Jésus enfant, de Jésus crucifié, de Jésus glorieux :

« Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu que votre très divin Cœur fut formé, dans le sein de votre Mère, de son sang virginal, et nourri sur son cœur, de son céleste lait ; nous vous supplions par la tendre miséricorde qui vous a déterminé à nous visiter du haut des cieux, ô divin Soleil des cœurs, de nous accorder la grâce de vivre, de travailler, de souffrir et de mourir dans l'union de votre Cœur et de votre amour, vous qui vivez et réglez, dans les siècles des siècles, Ainsi soit-il. » (Didiot, p. 29.)

La même grâce est aussi demandée par l'intercession du Cœur divin transpercé d'un coup de lance sur la croix, glorifié dans les splendeurs de l'immortalité. « Par la tendre miséricorde qui vous a déterminé à nous visiter du haut des cieux » ; on a remarqué ce texte de saint Luc (I, 78). Saint Bernard l'avait cité dans le sermon LXI, *in Canlica*, là où il donne la formule de la dévotion au Sacré-Cœur : *Palet arcanum cordis per foramina corporis*<sup>1</sup> : Le P. del Nente y pense certainement.

Ici ou là il sollicite les expressions de saint Paule et des docteurs du Moyen Age et il a tort. Mais quand, de lui-même, il parle du Cœur de Jésus, il en parle excellemment.

« Non, il n'est pas possible, ô mon âme, de se cacher dans le Cœur de ton époux bien-aimé sans éprouver de la douleur : car Jésus suspendu à la croix fut blessé en sa poitrine afin de blesser : sa blessure est donc comme une arme dont il nous frappe, et dont le coup est

1. *P. L.*, t. CLXXXIII, col. 1072. Il est évident que le P. del Nente a sous les yeux le texte de saint Bernard, il cite la suite p. 13 : *Quidni viscera per vulnera pateant.*

bien autrement profond que celui de la lance du soldat romain. Qu'ils le disent ces divins amants qui vécurent transformés dans le Cœur de Jésus, comme des colombes de sang et de douleur ! Qu'elle nous le dise, la très sainte Vierge Marie qui vécut et mourut transpercée, au centre même des veines sacrées du Sauveur, son fils ! Dis-le toi, ô Madeleine qui sur le rocher du Calvaire, ayant enseveli ton cœur dans le Cœur de ton Maître, t'en allas ensuite, sur un autre rocher, distiller de ton cœur blessé un flot perpétuel de larmes amères. Dis-le, toi aussi, ô François d'Assise, qui sous les ailes d'un séraphin, par l'ardent et très doux contact de ton cœur et du Cœur de Jésus, sans lance et sans fer, sentis ta poitrine s'ouvrir et ton cœur se transpercer. » (p. 17.)

Cinq courtes méditations résument la vie et les sentiments du Cœur adorable. Au moment de l'Incarnation, à peine formé par la main de l'éternel amour, ce cœur le plus beau, le plus pur, le plus saint de tous les cœurs créés, a commencé de ressentir les ardeurs de la divine charité, « par son accord et son union avec le Cœur spirituel de Jésus, rempli d'une infinité de grâce et d'amour » (p. 23).

Pendant toute la vie de Jésus, ce Cœur de chair, par l'union avec le Cœur spirituel « vivait dans une continuelle plénitude d'impressions divines, de très humbles sentiments, de très profonde soumission à la raison et au Verbe de Dieu ». De plus comme le Rédempteur abhorrait infiniment le péché, « il fit ressentir à son Cœur de chair une continuelle et ineffable peine, une immense douleur ». La vie du Cœur de Jésus fut tout amour et toute douleur.

C'est chose impossible de comprendre quelle fut, au temps de la Passion, la peine de ce Cœur très délicat et très suave ; d'une extrême sensibilité il fut, sous la douleur, broyé, étouffé.

« Passe en revue et médite en détail, ô mon âme, la cruelle passion et la mort de Notre-Seigneur, et tu verras que le Cœur de Jésus, dans toutes ses veines et dans tous ses muscles, fut bien plus douloureusement blessé, offensé, frappé, affligé, cloué et crucifié par

ses douleurs intimes, que le corps tout entier de la divine Victime ne le fut sur la Croix par ses plaies extérieures. » (p. 25.)

Le plus terrible coup fut porté par l'amour. Dans le suprême élan, dans l'ineffable véhémence de sa charité pour Dieu et de sa tendresse pour les hommes, Jésus

« suppliait instamment son Père de lui entr'ouvrir la poitrine, de lui déchirer et de lui mettre en pièces le Cœur ; et dans ces suprêmes et très divines ardeurs, son Cœur spirituel débordait si amoureusement dans son Cœur corporel et le remplissait d'un feu si brûlant, que ce très tendre Cœur de Jésus, ne pouvant plus vivre au milieu de telles flammes, acheva de se consumer et éclata d'amour. » (p. 26.)

Au ciel, maintenant et à jamais, il vit et règne glorieux à la droite du Père. L'amour qui, sur la terre, lui donne la mort, le couronne des plus beaux rayons de gloire qui se voient en paradis. Fixé en Dieu, Jésus demeure l'avocat des hommes, sa plaie béante garde sa divine éloquence. « Et parce que son Cœur, celui de l'âme et celui du corps, est très beau, très pur très candide, tout rempli de lumière et d'amour, parmi tous les cœurs de l'éternité, le plus agréable et le plus cher à Dieu, il n'y a parmi les saints, personne qui ne l'admire, qui ne l'adore, qui ne l'offre en perpétuelle action de grâces au Père éternel » (p. 27).

A ces méditations sont joints des soliloques, des affections, des offrandes : le retraitant invoque le Cœur de Jésus, s'entretient avec lui, s'unit à lui : « Vous à moi, et moi à vous ; vous à mon salut et moi à votre gloire ; vous à me combler de grâces et moi à vous remercier ; vous dans mon cœur pour le sanctifier, et moi dans votre Cœur pour le glorifier » (p. 22). Toutes les âmes sont invitées à faire ces exercices, à jouir de cette solitude. Qu'elles viennent sans défiance : vêtues de péché, voilées d'ignominies, dures comme les rochers, inflexibles comme le bronze, qu'elles n'hésitent pas ; dans le Cœur divin brûle une flamme qui purifie toute souillure, qui amollit le bronze et fond

les plus durs rochers, la flamme de l'amour. A la fin de son opuscule le P. del Nente montre Marie, la Vierge mère, qui tient dans ses mains lumineuses le cœur de son Fils, et le présente au Père Éternel :

« Venez, ô justes, ô saints, ô anges du paradis et adorons ensemble, avec les plus humbles sentiments, le très divin Cœur de Jésus. Et vous, ô Marie, Mère de miséricorde, prenez le premier rang parmi nous, et avec un souverain respect, recevez en vos mains lumineuses, le Cœur très pur de votre Fils unique, et offrez-le, en notre nom et au nom du paradis tout entier, à la très Sainte Trinité, pour lui rendre grâces de tous les bienfaits particuliers que nous avons reçus et que nous recevrons de la miséricorde divine, en notre vie, à notre mort, et après notre trépas. Présentez au Père Éternel, avec vos intercessions et très efficaces prières, les mérites de ce très saint Cœur ; la charité infinie dont il fut animé en vivant parmi nous, en souffrant, en mourant sur la Croix ; la gloire éternelle dans laquelle il règne, étant à tout jamais notre avocat et la victime offerte à Dieu pour nous, afin que nous vivions et mourions dans l'union de ce Cœur sacré, et que par lui nous recevions toutes les grâces spirituelles et temporelles dont nous avons besoin. » (p. 28.)

Qu'ajouter à pareille prière !

\*

\* \*

Aussi chauds et plus pratiques encore le petit livre et la piété du P. Gaspard Druzicki, de la Compagnie de Jésus. Composé entre 1640 et 1650, le *Meta Cordium cor Jesu* (Jésus, idéal des cœurs) ne fut imprimé qu'en 1683<sup>1</sup>, vingt et un ans après la mort de l'auteur. Né le 25 janvier 1590, le P. Druzicki

1. *Meta Cordium Cor Jesu, opera R. P. Gaspari Druzicki*, S. J., Calisii, 1683... Posnaniae, 1683. Je me sers de l'édition du P. X. Pouplard, Andegavi, typis Lachèse et Dolbeau 1885. elle reproduit celle du P. Stanislas Stojalowski, Léopol 1875. On trouve encore quelques pages sur le Sacré-Cœur dans *Tribunal conscientiae*... auctore R. P. Gaspare DRUZICKI, Praga, 1709, p. 22 : *Vulnus Christi quintum lateris et cordis* ; le passage est très beau et très pieux.



mourut à Posen le 2 avril 1662. Sa vie est celle d'un saint. Il trouve pour célébrer le Cœur de Jésus, des mots ardents de charité. Lu, médité, son opuscule deviendrait vite un livre de chevet pour les dévots du Cœur divin. La préface est très nette : « Ces exercices en l'honneur du Cœur de Jésus, que vous tenez dans vos mains et sous vos yeux, visent surtout le cœur corporel de Jésus, son cœur de chair. Il ne faut point cependant l'isoler de l'âme très sainte, du Cœur spirituel et intérieur dont il partage l'être et la vie ; il faut encore le considérer comme subsistant hypostatiquement dans la personne du Verbe. C'est en effet de ces unions que le cœur corporel tire, comme de sources diverses, sa gloire, sa puissance, sa richesse. Il est donc très salubre pour nous, très agréable au Cœur de Jésus, d'offrir nos méditations, notre culte, nos prières, et nos autres actes de piété à ce cœur de chair. » Dès les premières lignes, nous sommes au centre de la dévotion, et dans la pleine réalité de son double élément.

Après la Préface, vient l'*Officium Cordis domini Jesu-Christi*. Il est très simple. Moins travaillé que celui de J.-B. Anyès étudié dans le tome II<sup>1</sup>, il est plus pieux. Je transcris les Matines :

*In virtute Cordis, et animæ, et Verbi æterni*<sup>2</sup>

Ÿ *Cor Jesu Christi Cordi Patris æterni,*

℟ *Cum meo corde deoveo in æternum.*

Ÿ *Cor Jesu Christi, labia mea aperies,*

℟ *Et os meum annuntiabit laudem tuam.*

Ÿ *Cor Jesu in adjutorium meum intende ;*

℟ *Cor Jesu ad inflammandum me festina.*

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. II, p. 316-318.

2. Au nom du Cœur et de l'Âme de Jésus-Christ et du Verbe éternel.

Ÿ. Cœur de Jésus-Christ, au Cœur du Père Éternel,

℟. Avec mon cœur, je vous consacre pour jamais.

Ÿ. Cœur de Jésus-Christ vous ouvrirez mes lèvres,

℟. Et ma bouche proclamera votre gloire.

Ÿ. Cœur de Jésus, venez à mon aide.

℟. Cœur de Jésus, hâtez-vous de brûler mon cœur.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, au Cœur et à l'Âme de Jésus-Christ et au Verbe éternel ; comme il était au commencement... etc.

*Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto, Cordi et animæ et Verbo æterno : sicut erat in principio... etc.*

*Hymnus.*

*Venite, Cor adoremus  
Jesu Nostri, summi Dei ;  
Toto corde exaltemus  
Cor dulce amoris mei.*

*Cor dulcissimum Jesu illuminet sensus et inflamment corda nostra*

OREMUS

*Da nobis, Domine Jesu, Cor Tuum, ut illud cordi Patris æterni offerentes, cordi ejus per omnia placeamus, qui vivis et regnas cum eodem Deo Patre et Spiritu Sancto, Deus, in sæcula sæculorum. Amen.* (p. 1-2)<sup>1</sup>.

Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies sont exactement semblables, l'hymne seule varie ; il n'y a pas de Laudes.

Avant tout le P. Druzicki veut faire prier. Amour, adoration, reconnaissance, compassion, obéissance, pensées, désirs, enthousiasmes ; il s'efforce de faire vibrer nos cœurs à l'unisson du Cœur de Jésus. Aux symboles, aux vertus, aux faveurs, aux louanges, aux demandes du Cœur divin, dont il dresse de longues et chaudes litanies, il voudrait nous voir appliquer les manières de prier de saint Ignace : nous y arrêter le temps d'une respiration, ou bien quelques instants, réfléchir sur la parole prononcée ou encore la méditer plus longuement, sous l'impulsion d'une dévotion plus intense. Si alors notre cœur déborde des saints élans d'une joie intérieure, il ne faut pas nous

1.

HYMNE

Venez, adorons le Cœur  
De notre Jésus, Dieu Très Haut ;  
De tout notre Cœur exaltons  
Le Cœur si doux de notre amour.

(Que le Cœur très doux de Jésus éclaire nos esprits et enflamme nos cœurs.

PRIONS. Donnez-nous, Seigneur, Jésus, votre Cœur, afin que l'offrant au Cœur du Père éternel, nous puissions en tout lui plaire, ô Dieu qui vivez et réglez, avec le même Dieu, Père et Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

croire obligés de laisser, pour la suivante, l'invocation douce à notre piété. Épuisons avant de la quitter le suc de cette fleur surnaturelle :

*Cor Jesu, noverim Te, diligam Te...*

*Cor Jesu, desiderem Te, sitiam Te...*

*Cor Jesu, peream in Te, perennem in Te<sup>1</sup> (p. 12).*

Ils se succèdent, au long de pages nombreuses, les gracieux et fiers symboles, les louanges, les prières, les humbles repentirs : appels au Cœur joyeux, au Cœur aimant, au Cœur douloureux, au Cœur glorieux. Le P. Druzbecki chante ses louanges, son éternelle sagesse, sa charité incompréhensible :

« O Cœur de Jésus par votre amour pour le Père Éternel,

O Cœur de Jésus par votre amour pour le Verbe Éternel,

O Cœur de Jésus par votre amour pour l'Esprit-Saint...

O Cœur de Jésus par votre amour pour votre Mère, la très glorieuse Vierge,]

O Cœur de Jésus par votre amour pour saint Joseph, votre père [nourricier...]

par votre amour pour tous ceux qui vous aiment, par votre amour pour les miens qui sont vôtres et pour les vôtres qui sont miens (p. 31) : « Ayez pitié de moi, comme vous le savez, le voulez et le pouvez. » Il est impossible de parcourir même à la hâte, même d'un œil distrait, ces glorieuses litanies, sans émotion et sans profit. La piété de l'auteur est conquérante.

Neuf courtes méditations, chef d'œuvre de science théologique et de sainte tendresse, aident à mieux comprendre et à mieux goûter le Cœur de Jésus. Elles peuvent servir de préparation à la communion ou d'actions de grâces. Ce Cœur est une *image* de la très sainte Trinité de Dieu et de son Unité ; le *trône* de la divinité, le *ciel* des bienheureux ; une *immense et inextin-*

1. Cœur de Jésus, Vous connaître et Vous aimer !  
Cœur de Jésus, Vous désirer, avoir soif de Vous !  
Cœur de Jésus, se perdre en Vous, s'éterniser en Vous !

*guible fournaise* de charité ; le *soleil* des cieux ; un *paradis* de délices ; la *source* des grâces ; une *ruche* d'un miel divin ; le *banquet* des élus. Il est impossible de les transcrire toutes et je n'ose choisir. Voici pour terminer une *Prière à la blessure du côté et du Cœur de Jésus-Christ* :

« O très doux Jésus, que la blessure de votre sacré côté soit mon refuge, ma protection et ma défense contre votre colère, contre tous les péchés, surtout les péchés mortels, contre les ruses du démon, de la chair, du monde et de l'amour-propre, contre tous les maux du corps, contre la damnation éternelle. Qu'elle soit l'abîme où se perdent tous mes péchés, où je puisse jeter et engloutir avec un plein regret et une douleur intime, toutes mes imperfections ; puissent-elles y rester toujours et n'en sortir jamais. Pour vous, ô très aimable Jésus, de la blessure de votre Cœur miséricordieux, faites couler sur moi une seule goutte de votre sang, gage de l'éternel pardon que vous m'accordez de toutes mes fautes. Cachez-moi tout au fond de la plaie de votre Cœur ; daignez m'y garder, m'y réchauffer, m'y brûler, m'y purifier, m'y enflammer, m'y changer en feu. Rendez-moi parfaitement semblable à votre Cœur, conforme à son bon plaisir, à sa divine volonté, au point d'être mort entièrement à moi-même. Ainsi soit-il. » (p. 65, 66.)



On aimerait connaître l'influence de ces deux premiers manuels de la dévotion au Cœur de Jésus, les suivre en Italie, en Pologne, à Florence, à Posen, goûter leur action sur les âmes venues y réchauffer leur amour. Le P. del Nente et le P. Druzicki sont des hommes de grande valeur, estimés dans leur ordre, fort connus dans les pays qu'ils ont évangélisés : le dominicain était confesseur de la grande duchesse de Florence, le jésuite fut deux fois provincial, deux fois il vint à Rome, assister à deux congrégations générales. Qui nous dira le succès, dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, d'ouvrages qui émeuvent encore nos âmes par la simplicité de leur foi et leur ardente charité ? En Pologne et



en Italie, grâce à la renommée de leurs auteurs, et à leur valeur réelle, ils furent certainement lus et goûtés. Combien de temps ? par combien de lecteurs ? Imprimé en 1683 le *Meta cordium Cor Jesu*, est édité de nouveau en 1691 et en 1730 ; il ne paraît pourtant pas être sorti de Pologne. En 1694, le P. Croiset publie à Lyon, chez Horace Molin, la *Dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ* ; il veut prouver que cette dévotion n'est pas nouvelle, il cite comme l'ayant pratiquée sainte Claire d'Assise, sainte Gertrude, sainte Mechtilde, sainte Catherine de Sienne ; il a lu saint Bernard, Lansperge, même Jean de Bernières et la bonne Armelle<sup>1</sup> ; il ignore les *Solitudini* du P. del Nente, et le *Meta cordium Cor Jesu*, du P. Druzicki. Trente ans plus tard le P. de Galliffet écrit à Rome son *De Cultu sacrosancti Cordis Dei ac Domini nostri Jesu Christi* ; dévôt du Cœur de Jésus par conviction personnelle, par reconnaissance d'une guérison extraordinaire, par piété pour la mémoire du P. de la Colombière ; assistant pour la France du Général des jésuites, les archives de l'Ordre n'ont pas de secret pour lui ; il connaît beaucoup mieux que le P. Croiset l'histoire de notre dévotion ; il ignore lui aussi, et le P. Druzicki et le P. del Nente<sup>2</sup>. Ne faut-il pas dès lors conclure que les deux opuscules, eurent, au xvii<sup>e</sup> siècle, une influence très restreinte. Les âmes n'étaient pas prêtes à les goûter. Retournons en France voir comment Dieu les y prépare lentement, avec un art tout divin.

---

1. *La dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 47, 56.

2. *De cultu sacrosancti Cordis Dei ac Domini nostri Jesu Christi*. Romae, MCXXVI, p. 66-72.

## CHAPITRE III

---

### BÉRULLISME ET DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS

La doctrine de Bérulle (1575-1629). — Il s'attarde à l'intime, à l'âme, aux états de Jésus; c'est Jésus qu'il étudie dans Marie et dans les saints. — L'humanité du Verbe Incarné ne l'intéresse qu'en vue de la divinité. — Le cœur de chair dans sa dévotion au Cœur de Jésus.

Le P. de Condren (1588-1641) plus bérullien que Bérulle.

M. Olier (1608-1657) et la fête de la *Vie intérieure de Notre-Seigneur*. La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et le fondateur de Saint-Sulpice.

Le bérullisme au Carmel : le Grand Carmel de Paris ; la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement (1619-1648) et le Carmel de Beaune. M. de Renty.

Le bérullisme et les Jésuites. — Le Sacré-Cœur et le P. Lallemant (1587-1635) ; les PP. Lejeune (1591-1664) ; Rigoleuc (1595-1658) ; Surin (1600-1665). — La Mère Jeanne des Anges (1602-1665) et le Sacré-Cœur. — Guilleré (1615-1684), le plus bérullien des Jésuites. — La dévotion au Sacré-Cœur et la vie mystique.

Pour bien comprendre l'histoire de la dévotion au Cœur de Jésus, en France, au XVII<sup>e</sup> siècle, il est nécessaire de se faire une idée, au moins sommaire, de la doctrine spirituelle du cardinal de Bérulle (1575-1629) et de connaître son influence. Très personnelle, très élevée, elle repose, comme toute autre doctrine spirituelle, sur l'affirmation du livre des Proverbes : *Universa propter semelipsum operatus est Dominus* (xvi, 4), le Seigneur Dieu a tout créé pour lui-même, pour sa gloire : l'homme et les autres créatures. L'homme doit donc à son Créateur louange, service, adoration ; ainsi il sauvera son âme : telles sont les deux fins de sa vie ici-bas. Loin de s'exclure, elles sont pour ainsi dire incorporées, perdues l'une dans l'autre. La gloire de Dieu se retrouve dans notre salut, notre salut dans la gloire de Dieu. La fin principale, *finis principalior* comme dit saint Bonaventure, est évidemment la gloire de Dieu ; fin principale pour Dieu, fin principale pour l'homme. Cepen-

dant l'homme peut, dans sa vie spirituelle, sans exclure cette fin première, s'occuper plutôt de la fin secondaire, le salut de son âme. Travaillant au salut de son âme, il peut, sans oublier le secours de la grâce, vie divine qui l'anime, le soutient, le soulève et l'emporte, considérer surtout son effort personnel, le travail de sa volonté libre ; comme aussi il peut avoir d'abord en vue la gloire de Dieu, et pour y tendre, penser surtout au secours qu'il reçoit d'en-haut, à l'action surnaturelle du Saint-Esprit. Les deux attitudes sont légitimes. On a, dans ces dernières années, appelé la seconde, *théocentrique*, et l'autre *anthropocentrique* : deux mots barbares qu'on peut admettre, à condition de ne pas les presser trop ; ils sont commodes.

La doctrine de Bérulle est théocentrique. Il ne l'a pas inventée, elle date de saint Paul et de saint Jean, mais elle prend, dans ses écrits et dans sa vie, comme dans la vie et les écrits de ses disciples, une telle ampleur, une telle importance, qu'il paraît lui donner une existence nouvelle. Cela fut si brusque qu'on a pu y voir une révolution<sup>1</sup>.

Urbain VIII appelle Bérulle l'apôtre du Verbe Incarné<sup>2</sup>. Orienté vers Dieu, le fondateur de l'Oratoire le contemple en effet beaucoup moins en lui-même, dans l'adorable profondeur de sa Trinité, que dans le grand mystère d'amour et de miséricorde de l'Incarnation. Il étudie, il adore le Verbe « en son être personnel, en son être divinement humain ». L'humanité, qui a pourtant large place dans sa vénération et son amour, ne laisse pas de disparaître à ses yeux, souvent et longtemps, dans le rayonnement de la divinité. On a pu dire de saint Paul que « la curiosité de son amour ne le porte pas vers la vie terrestre de Jésus, qu'il n'atteindrait qu'à travers les souvenirs d'autrui, elle se tourne de préférence vers le Christ céleste<sup>3</sup> ». La curio-

1. HENRI BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. III, p. 26.

2. « L'apôtre, c'est-à-dire l'apôtre par excellence. » H. BREMOND, *op. cit.*, t. III, p. 45. Il y a pourtant saint Paul, saint Jean et les évangelistes.

3. *Christus*, 1916, p. 1010.

sité de l'amour de Bérulle ressemble à celle de saint Paul.

Pour lui encore, le Verbe Incarné n'est pas d'abord un modèle un idéal, un maître ; il est l'adorateur du Père, le serviteur, l'homme qui s'anéantit devant la Majesté suprême : « O grandeur de Jésus, même en son état d'abaissement et de servitude, d'être seul digne de rendre un parfait hommage à la divinité<sup>1</sup> ! »

*État d'abaissement* : une des idées, un des mots caractéristiques de la spiritualité de Bérulle. Les *états* de Jésus l'intéressent beaucoup plus que ses *actes*. Un état en effet contient plusieurs moments, plusieurs actions. Une action passe ; un état est fixe, tout au moins il dure, et s'il s'agit du Christ-Jésus il ne cesse plus. « Ces états rendent un hommage infini à Dieu, et sont d'une très grande utilité aux hommes<sup>2</sup> ».

Bérulle s'attarde avec amour aux états, aux mystères du Verbe Incarné, à l'état intérieur du mystère extérieur. Il admire dans l'âme humaine de Jésus les merveilles de la vie divine. Il la suit, sortant de cette âme pour s'écouler dans les membres du corps mystique dont Jésus est la tête, et les vivifier : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant* (Joan., x, 10). C'est la même vie qui bouillonne au tronc et dans les branches : *Ego sum vitis vos palmiles* (Joan., xv, 1). Sa plénitude déborde, elle nous envahit : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* (Joan., i, 16). Jésus contient en sa puissance et en son activité toutes les âmes ; il est surtout capacité des âmes justes qui doivent vivre en Lui. Qui a Jésus possède la vie, qui n'a pas Jésus n'a pas la vie. En Adam la nature morte est source de mort, en Jésus elle est vie et source de vie.

Bérulle ne sépare pas Marie de Jésus ; n'est-ce pas la même vie divine qui les anime ? Son grand ouvrage a pour titre : *Discours de l'État et des Grandeurs de Jésus par l'union ineffable de la Divinité avec l'Humanité et de la dépendance et servitude*

1. *Œuvres complètes de Bérulle*. Paris, Migne, 1856, p. 184.

2. *Œuvres complètes de Bérulle*. Paris, Migne, 1856, p. 1062.



*qui lui est due et à sa très sainte Mère, ensuite de cet état admirable.* Jamais avant lui on n'avait lié les âmes chrétiennes à la Vierge Mère « avec un sentiment plus profond de ses droits, fondé sur une conception plus haute de sa dignité, et cela, non plus seulement dans des effusions de cœur, mais dans des discours pleins de raison et de doctrine, et dont l'hérésie même ne pouvait ébranler les assises, sans nier ses propres principes, car il ramenait toujours tout à l'unique fondement du Verbe Incarné<sup>1</sup> ». Jésus est en Marie, Marie est le paradis de Jésus ; Marie est en Jésus, elle est unie aux états du Verbe : mère humiliée d'un fils humilié ; mère glorieuse aussi qui, par son union avec le Père, partage son autorité sur leur commun Fils. La prière : *O Jesu vivens in Maria*<sup>2</sup>, si chère à M. Olier et à ses fils vient de Bérulle ou directement, ou indirectement par le P. de Condren.

Jésus est aussi dans les saints, il les remplit de sa plénitude, ils sont une portion de lui-même, « un pur regard d'honneur et d'amour pour Jésus » ; c'est la même grâce, le même sang, la même vie divine qui anime les membres et la tête.

Penché sur l'intérieur de Jésus, sur la vie de la grâce qui l'anime et circule dans tout son corps mystique, ravi dans la contemplation de ses états, de ses grandeurs, Bérulle s'arrête peu à l'extérieur, et au corps d'un mystère, à l'extérieur et au corps de Jésus lui-même. Il pénètre, il chante, comme peu de docteurs l'ont fait avant lui, les profondeurs les plus cachées, les hauteurs les plus sublimes de l'âme du Verbe fait chair. Il y sent battre, il exprime, avec la même ardeur que s'ils étaient siens, les sentiments d'adoration, d'amour, de reconnaissance du Fils pour le Père, de tendresse infinie et de miséricordieuse

1. HOUSSAYE, *Le P. de Bérulle et l'Oratoire*, p. 254.

2. *O Jesu, vivens in Maria, veni et vive in famulo tuo, in spiritu sanctitatis tuæ, in plenitudine virtutis tuæ, in perfectione viarum tuarum, in communicatione mysteriorum tuorum, dominare omni adversæ potestati, in spiritu tuo, ad gloriam Patris.*

pitie du Sauveur pour les rachetés sentiments qui constituent, nous le savons, l'objet formel de la dévotion au Cœur de Jésus. L'objet matériel, le Cœur de chair l'intéresse beaucoup moins ; après ce que nous venons de dire, c'est le contraire qui étonnerait.



Bérulle sans doute ne reste pas indifférent aux conditions matérielles où se déroulent les mystères. S'il veut que nous exercions notre foi sur les grandeurs de Jésus, il veut que nous exercions nos sens sur ses abaissements. Il nous conduit dans l'étable, près du bœuf et de l'âne ; nous assistons et servons la Mère et l'Enfant<sup>1</sup> ; il nous veut attentifs aux moindres circonstances. Dans un délicieux petit tableau il montre Jésus « porté entre les bras de sa très sainte Mère, prenant son repos en son sein, demeurant en son sacré silence ». Plus loin, nous sommes au jour de la Présentation ; approchant de Jérusalem Jésus « ouvre ses yeux et son esprit... et regarde les lieux où doivent un jour s'accomplir ses mystères : ce Temple... ce mont d'Olives... Vous voyez cette porte, ô divin Enfant, par laquelle vous entrez maintenant, en la compagnie de Joseph et de Marie et vous la regardez comme la porte par où vous sortirez pour aller au Calvaire, en compagnie des larrons<sup>2</sup> ». Nous contemplons ailleurs Jésus en croix : son front déchiré pour apaiser notre orgueil, sa bouche abreuvée de fiel pour tempérer notre sensualité, sa langue muette pour nous apprendre le silence : ses mains transpercées pour nous former aux bonnes œuvres ; ses pieds cloués à la croix pour nous inviter à veiller sur nos démarches ; son Cœur ouvert pour nous recevoir ; tout son corps flagellé défiguré pour nous apprendre que la beauté de l'âme est tout

1. Nous avons là un souvenir évident du premier point de la contemplation de la Nativité des Exercices de saint Ignace... « *faciendo me pauperculum et servulum indignum, spectando illos, contemplando illos et serviendo illis...* » Bérulle avait fait les Exercices. Cf. *Œuvres*, p. 1297 et sqq.

2. *Œuvres*, col. 1024.

intérieure. On pourra citer d'autres pages ; il restera toujours vrai que les membres et le corps sacré de Jésus n'intéressent pas Bérulle, sinon parce qu'en eux habite toute la plénitude de la divinité. *In ipso inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter* (col. II, 9). Il tressaille de joie en expliquant ces paroles de saint Paul : « Texte sacré profond et mystérieux qui contient en ce peu de mots, trois parties et propositions grandes et importantes à la dignité de ce mystère : la présence et HABITATION de la divinité en Jésus, la PLÉNITUDE de la Divinité qui habite en Jésus, la SINGULARITÉ de cette habitation, déterminée à la condition propre de ce mystère *corporaliter*<sup>1</sup>. » Fait pour comprendre, adorer, aimer le Cœur spirituel de Jésus, sa divine charité et tous les sentiments de son âme, Bérulle ne s'arrêtera donc guère au cœur de chair. Il en parle cependant ici ou là. Tout à l'heure il le voyait ouvert sur la croix. Dans la Préface qu'il écrit pour le livre de la Mère Madeleine de Saint-Joseph : *La Vie de la Sœur Catherine de Jésus*, après avoir rappelé le texte de saint Marc (ix, 35), *accipiens puerum statuit eum in medio eorum, quem cum complexus esset...* il écrit : « Enfant heureux d'être en un si bon lieu et si proche du Cœur où repose et triomphe la Trinité même<sup>2</sup> ». Le cœur de chair est ici simplement deviné, il s'agit pourtant bien de lui. Le voici dans sa réalité :

« Saint Jean seul, comme bien aimé disciple, fait mention de la blessure dont le côté et le Cœur de Jésus ont été ouverts. D'autant que c'est une blessure d'amour, il était convenable qu'elle fut rapportée par le disciple du Cœur et de l'amour de Jésus... Remarquons que le Cœur vivant de Jésus est assez navré d'amour, et c'est pourquoi cette navrure de la lance est réservée à son Cœur mort,

1. *Discours de l'État et des Grandeurs de Jésus*. Paris, 1866.

2. *La vie de Sœur Catherine de Jésus, avec un recueil de ses lettres et vieux écrits*. Paris, 1631. Cf. H. BRÉMOND, *Histoire du sentiment religieux en France*, t. II, p. 332.

comme si, avant la mort, ce fer ne l'eut pu navrer davantage, tant il était navré d'amour.

« Son Cœur est éternellement ouvert, éternellement navré; sa gloire n'ôte point cette plaie, car c'est une plaie d'amour; cette navrure de la lance n'est qu'une marque de la vraie et intérieure navrure de son Cœur<sup>1</sup>. »

D'un mot, d'un geste, d'un regard de son âme, après l'avoir vue au Calvaire, il la contemple dans la splendeur glorieuse du ciel : la navrure du Cœur de Jésus est une navrure d'éternité, elle restera toujours ouverte pour nous loger dans les siècles sans fin.

Voilà Bérulle et sa dévotion au Cœur de Jésus. L'idée qu'il en a est autant du ciel que de la terre, elle ne fait d'ailleurs que traverser sa vie spirituelle. Si, une fois, il s'y arrête, jamais il n'en parle comme d'une idée vivante et vivifiante, traduite en actes. Écrire qu'il fut un dévot du Cœur de Jésus c'est vider les mots de leur sens. Sa doctrine spirituelle si sublime — un peu trop haute et un peu trop aristocratique — n'aidera pas, au xvii<sup>e</sup> siècle, le développement de cette dévotion.

\*

\* \*

Le P. de Condren (1588-1641) est plus bérullien que Bérulle; il vit moins près encore de notre dévotion. Il aurait dû semble-t-il, la trouver dans la Passion, à laquelle il était fort dévot, qu'il conseillait de méditer. « Je suis d'avis qu'une fois la semaine vous fassiez oraison... de sa Passion<sup>2</sup>. » « C'est chose grande à la vérité de voir Dieu descendu du ciel, exprès pour chercher votre amitié, et faire en croix la pénitence de vos

1. *Œuvres*, col. 1046.

2. *Lettres du P. Charles de Condren*, A. Bruxelles, chez François Foppens M.DC.LV, lettre XVII, p. 120.



fautes » ; il est bon de contempler « les plaies qui ont percé son corps. » Mais le martyre du corps n'arrête pas le P. de Condren, c'est le martyre de l'âme qui l'attire : « Soyez toujours dévote à la passion intérieure du Fils de Dieu, c'est-à-dire aux peines de son âme... Je vous invite à honorer plus particulièrement les angoisses et les afflictions de la très sainte âme de Notre-Seigneur<sup>1</sup> ». Les souffrances de l'âme sont plus douloureuses à Jésus, plus précieuses à notre amour et à notre reconnaissance que celles du corps, qui donc y contredit ? Pourtant si le Rédempteur a souffert dans son âme, il a souffert aussi dans son corps ; nous, les rachetés, nous ne connaissons même bien, semble-t-il, les douleurs de l'âme que par la contemplation des plaies du corps. Le P. Condren n'est pas de cet avis ; « car Dieu et tout ce qui est vraiment divin, est insensible et incompréhensible, et nous ne ressentons que ce qui est nôtre ou conforme à nous ». Or c'est de nos impressions humaines qu'il veut nous détacher pour nous unir au seul divin « insensible et incompréhensible<sup>2</sup> ». Heureux ceux qui dès ici-bas peuvent vivre cette vie d'entier détachement, plus angéliques qu'humaine ; heureux même ceux qui, de temps en temps, peuvent, au delà des brumes de la terre, contempler l'éclat du soleil éternel. Mais comme nous voilà loin de notre dévotion, des symboles créés qui invitent à chercher la réalité incréée, de la blessure visible qui dévoile l'invisible. Nous ne nous consolons pas aisément de voir qu'un maître de la vie spirituelle, pratique<sup>3</sup>, profond, aimant, éloquent comme le P. de Condren, n'a jamais parlé du Sacré-Cœur.

1. *Lettres du P. Charles de Condren*. A Bruxelles, chez François Foppens, M. DC. LV., lettre XLVII, p. 240-246.

2. *Lettres du P. Charles de Condren*. A Bruxelles, chez François Foppens, M. DC. LV., lettre XLVIII, p. 248.

3. Il écrit à une scrupuleuse : « Je tiens qu'assurément vous ne faites point les fautes que vous appréhendez en cet état, n'en soyez pas en peine et ne laissez pas pour cela vos dévotions ordinaires ; et gardez pour vos confessions les règles que je vous ai données autrefois, qui sont de ne vous confesser des adhérences (un mot très bérullien) d'esprit à l'esprit malin, que quand *vous croirez avoir bien été un*



Mon défunt directeur, ce divin personnage, cet intérieur apostolique, ce vrai portrait de Jésus-Christ<sup>1</sup>. » C'est M. Olier qui parle et il parle du P. de Condren. On a remarqué l'expression, « cet intérieur apostolique » ; elle vaut une signature. Personne n'ignore l'importance donnée au mot *intérieur* par le vénéré fondateur de Saint-Sulpice. La fête de la *Vie intérieure de Notre-Seigneur*, est l'expression de la dévotion essentielle et fondamentale du séminaire de Saint-Sulpice ; elle a pour objet : « des dispositions intérieures dont Notre-Seigneur a accompagné tous ses mystères et toutes ses actions, comme sont ses sentiments de religion envers son Père, de charité envers le prochain, d'anéantissement à l'égard de soi-même, d'horreur pour le monde et le péché<sup>2</sup> ». Ce sont les mêmes dispositions intérieures que l'on adore, à l'Oratoire, dans la fête des *Grandeurs de Jésus*, et que l'on rappelle chaque jour dans la prière que M. Olier a redite si souvent : *Fac, nos, quæsumus, hanc ineffabilem et divinissimam vitam Verbi in humanitate, et humanitatis in Verbo vitæ jugiter celebrare*, prière dont se souviendra le P. Eudes, quand il composera son *Office du Cœur admirable de Marie*. Intérieur et cœur, dans la langue ascétique du XVII<sup>e</sup> siècle, se prennent l'un pour l'autre ; M. Olier s'en sert indifféremment. Les mots Cœur du Fils de Dieu, Cœur de mon

*quart-d'heure y consentant entièrement, sans résistance* : car encore que je croie que lors même que le consentement vous paraît évident, ce soit une illusion de tentation dans votre esprit, et non pas une faute véritable, je ne laisse pas pourtant de conseiller l'humiliation de la confession, car c'est un des fruits que Dieu veut tirer de telles tentations. » *Lettres...* lettre VII, p. 54, 55. C'est moi qui souligne.

1. FAILLON, *Vie de M. Olier*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 153 : « Ce bon Père, écrit encore M. Olier, connut ma façon de vivre, sans que je lui en eusse rien dit, pour l'avoir crue trop commune ; et il regardait, comme sa principale vocation, notre naissante société, qui devait réveiller, disait-il, le zèle du clergé et celui de la Congrégation de l'Oratoire. » *Vie de M. Olier*, t. I, p. 140.

2. *Catéchisme de la vie intérieure*, 1<sup>re</sup> partie, 1<sup>re</sup> leçon. Cf. FAILLON, *Vie de M. Olier*, 4<sup>e</sup> édit., t. III, p. 70.

Jésus, Cœur sacré, Cœur divin jaillissent avec le même élan de son âme :

« Les louanges de l'Église et tous les sentiments d'amour qu'elle rend dans le ciel à son Dieu, ne sont que les sentiments même de Jésus-Christ... D'où vient que tout ce que les saints ont jamais rendu de louanges et de respects à Dieu sont dérivés du Cœur de Jésus-Christ et de sa plénitude. *De plenitudine ejus nos omnes accepimus*, comme dit saint Jean (1, 16)... C'est en ce grand Cœur où est compris tout ce qui est si vastement répandu dans l'Église : *Plena est omnis terra gloria ejus*. Tous nos temples ne résonnent que des louanges qui se rendent à Dieu dans ce beau Cœur. Tous nos cœurs et nos temples ne sont que les échos qui redisent et répètent les sons harmonieux qui se rendent à Dieu par le Cœur de Jésus. O Cœur magnifique que celui de Jésus, source adorable de notre religion, mais source et plénitude de tout notre respect à Dieu, puisque tout dérive de vous en nous.

« Il en est des œuvres de sainteté qui se font dans l'Église, comme des louanges qu'elle rend à Dieu. Tous les actes de vertu pratiqués par l'Église entière, ont été pratiqués par le seul Cœur de Jésus-Christ, si bien que Notre-Seigneur seul a pratiqué en son intérieur ce que toute l'Église ensemble, et la succession de tous les siècles, a pratiqué dans l'étendue de sa durée. Saint Paul appelle l'Église *Plenitudo Christi*, si bien que, ce que Jésus-Christ a pratiqué dans son cœur, se répandant après dans l'Église, il a dilaté son cœur et s'est accru selon le même saint Paul, *in augmentum corporis facit, in ædificationem sui in caritate*<sup>1</sup>. » (*Eph.*, iv, 16.)

Toutes les louanges de l'Église, tous ses sentiments d'amour, toutes ses œuvres, toute sa vie intime sont les louanges, les sentiments d'amour, les œuvres, la vie du Cœur de Jésus ; expression toute bérullienne de notre foi chrétienne, vue très large et très profonde sur notre dévotion. C'est une joie de transcrire pareille page. M. Olier revient, dans ses lettres<sup>2</sup>, sur

1. *Mémoires* 27 avril 1642. Sur ces Mémoires, voir *Doctrine de M. Olier*, Lecoffre, 1891, 2<sup>e</sup> édit., p. 6.

2. *LETTRES*, t. II, p. 598, 599, lettre CCCCXVI.

cette idée. Il aime à voir, à contempler le Cœur de Jésus ; il semble que Notre-Seigneur ait voulu, par des grâces extraordinaires, aider cette divine contemplation : « O Jésus, souffrez que je vous adore en votre intérieur, que j'adore votre âme bénie, que j'adore votre cœur que j'ai vu encore ce matin. Je voudrais le décrire, mais je ne le puis, tant il est ravissant. Je l'ai vu comme un ciel tout rempli de lumière, d'amour, de reconnaissance, de louanges. Il exaltait Dieu, il exprimait ses grandeurs et ses magnificences<sup>1</sup>. » Qu'a-t-il vu exactement ? Vision corporelle, imaginative, intellectuelle ! Le vague de la description permet de l'entendre soit de l'intérieur, soit de l'âme, soit du cœur : les trois mots sont d'ailleurs chez lui synonymes ; ils désignent le Cœur spirituel de Jésus.

Dans l'office de la *Vie intérieure de Notre-Seigneur*, M. Olier propose encore à l'amour et à la vénération de ses enfants, l'intime de Jésus, toujours sans faire allusion au cœur de chair. Quelques métaphores des hymnes, permettent de l'entrevoir aujourd'hui ; au XVII<sup>e</sup> siècle, à Saint-Sulpice, personne n'y a pensé :

*Non tingat aras jam pecudum cruor ;  
En immolatur dignior hostia :  
Flammis adustum Cor supernis  
Ecce Deo Deus ipse libat.*

.....

*Agnum sub ara perpetuis sacri  
Tornax amoris conficit ignibus ;  
Una litandum cæde Natum  
Jugis amor sine cæde mactat<sup>2</sup>.*

« Nous reconnaissons volontiers, écrit M. L. Garriguet<sup>3</sup>, que, pour prétendre au titre de dévotion du Sacré-Cœur, la dévotion de la Vie

1. LETOURNEAU, *Pensées choisies de M. Olier*, p. 21.

2. Hymne des premières Vêpres.

3. *Le Sacré-Cœur de Jésus*, Bloud et Gay, 1920, p. 92.



intérieure manque d'un élément essentiel : l'objet sensible. Elle ne fait aucune part au cœur de chair ; elle est exclusivement spirituelle et c'est aux seuls sentiments, aux seules perfections de l'âme de Notre-Seigneur qu'elle s'adresse. En cela, elle n'est pas complètement en règle avec les prescriptions liturgiques, puisqu'une Congrégation des Rites a posé comme principe qu'un culte ne sera approuvé par elle qu'à la condition d'avoir un objet matériel à côté de l'objet spirituel ; mais la dévotion sulpicienne est complètement en harmonie avec la dévotion au Sacré-Cœur. De celle-ci elle a l'esprit, la moelle, toute la fine substance. Il ne lui manque que le nom et le symbolisme. Certains, il est vrai, trouveront que c'est beaucoup, et que là où il n'y a ni le nom, ni le symbolisme, il ne saurait être question de dévotion au Sacré-Cœur proprement dite. »

Nous sommes de ceux-là, nous le disons simplement, et, en le disant, nous n'apprenons rien à ceux qui ont bien voulu nous lire. Avec une netteté très loyale, M. L. Garriguet met les choses au point et les appelle par leur nom ; nous ne saurions trop le remercier. Les mots « Cœur de Jésus » n'ont pas nécessairement toujours le même sens, souvent même ils ont des sens très différents. Beaucoup d'écrivains, à notre époque, l'oublient pratiquement, il en est, non pas des moindres, qui arrivent, par cet oubli, aux plus étranges affirmations<sup>1</sup>.

Faut-il le répéter encore, au risque de fatiguer et même d'étonner : connaître et aimer Jésus, pénétrer les secrets les plus divins de l'âme du Verbe Incarné, toutes les merveilles de son intérieur, l'adorer dans ses mystères, dans ses états, dans ses grandeurs, dans son amour pour le Père et dans sa charité pour les hommes, c'est comprendre et goûter ce qu'il y a de meilleur, de plus divin et de plus sanctifiant dans la dévotion au

1. Qu'on veuille bien se reporter au tableau qui se trouve p. 645, tome III de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux* : peut-on croire vraiment que le texte cité en troisième colonne, donne toute la pensée de la Congrégation des Rites sur la fête du Cœur de Jésus. Il suffit pour être persuadé du contraire de relire le décret de 1765. *SYMBOLICE renovari memoriam illius divini amoris*. Je l'ai cité *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. xii, avec les réponses aux difficultés du Promoteur de la Foi, réponses si précises et si intéressantes.

Cœur de Jésus ; mais ce n'est pas la comprendre dans sa pleine réalité ; il ne faut pas « oublier le cœur de chair... négliger... le symbolisme du Cœur de Jésus élément qui, pris en soi, reste secondaire, mais faute duquel la dévotion au Sacré-Cœur ne se distinguerait plus de la dévotion à la personne même du Verbe Incarné<sup>1</sup> ». On ne saurait mieux dire, et nous sommes tout heureux de nous trouver ici en complet accord avec M. Henri Bremond.

Là où règne la spiritualité de Bérulle : à l'Oratoire, à Saint Sulpice, au Carmel, l'élément spirituel de la dévotion au Cœur de Jésus est admirablement étudié, l'âme de Jésus comprise, adorée, glorifiée comme nulle part ailleurs ; voilà pourquoi il est juste, il est nécessaire de dire que cette spiritualité aide à mieux comprendre notre dévotion. Mais aussi là où règne la spiritualité de Bérulle, les esprits et les cœurs songent très peu à l'élément matériel de notre dévotion, au cœur de chair ; ils y viennent, presque toujours, sous une influence étrangère ; la pente de leurs âmes ne les y porte pas ; et voilà pourquoi on peut dire que cette spiritualité ne favorise pas notre dévotion. En fait, on l'ignore à peu près au Grand Couvent, le premier Carmel français. La Mère Madeleine de Saint-Joseph, que le P. de Bérulle et le Tout-Paris du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle vénèrent, semble l'ignorer. Un jour pourtant elle écrit, à propos de Madeleine de Béthanie sa patronne aimée :

« Je l'ai vue en esprit qui m'a fait connaître que Jésus-Christ vivait en elle, et qu'elle ne vivait que de lui ; qu'il opérât en son âme, et qu'elle n'agissait que par sa vertu, mais ce sont choses qui ne se peuvent dire : j'ai su aussi que c'était aux pieds de Jésus-Christ que cette divine amante avait reçu tous ses avantages, et que c'était le lieu où elle était devenue digne de tenir la première place dans le Cœur de Jésus-Christ<sup>2</sup>. »

1. *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 669.

2. *La vie de la Mère Magdeleine de Saint-Joseph, religieuse carmélite déchaussée*, par un prestre de l'Oratoire de Jésus-Christ Notre-Seigneur (le P. Senault).

La duchesse de Longueville raconte aussi : « Elle m'a quelquefois parlé en particulier d'honorer le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui demander qu'il sanctifiât tous les mouvements du mien par ceux du sien très saint et divin, et j'ai connu par tout ce qu'elle m'en a dit, qu'elle avait une dévotion et très particulière application à ce très sacré Cœur du Fils de Dieu<sup>1</sup>. » Très Sacré-Cœur, il faut certainement traduire très sacré Intérieur ; ce témoignage est unique, rien dans la vie de la vénérable qui puisse le préciser.

\*  
\*   \*

Je le sais, et j'y viens, il y a le carmel de Beaune, la douloureuse et ravissante petite sœur que l'Église finira par mettre sur les autels, la vénérable Marguerite du Saint Sacrement. Elle aime ardemment le Cœur de Jésus, mais c'est Jésus lui-même qui lui a révélé son Cœur. Entrée au carmel le 24 septembre 1630, à onze ans et demi par un privilège spécial, elle revêt le petit habit le 6 juin 1631. Déjà elle est violemment attaquée par les démons, mais le bon Pasteur veille sur le jeune et faible agneau qu'il cache dans ses bras et jusque dans son sein. Le 12 octobre il lui ouvre son Cœur, et l'y enferme pendant trois semaines. Dans cette immense fournaise d'amour, si brûlante est la flamme qu'elle chauffe la tunique de l'humble carmélite. Comme sainte Gertrude elle perçoit les mouvements du Cœur divin : l'un monte vers le Père, l'autre descend vers les hommes. Elle voit ce Cœur noyé dans les douleurs et les amertumes de la Passion. « Nonobstant les palpitations, les syncopes où l'horreur du péché l'a réduit » elle le

A Paris, chez la veuve Jean Camusat. M. DC.XLV. Il est curieux de constater que, dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, les religieuses de Port-Royal connaissent mieux la dévotion au Cœur de Jésus que les Carmélites du Monastère de l'Incarnation, la Mère Angélique mieux que la Mère Madeleine de saint-Joseph.

1. V. COUSIN, *Lajeunesse de Madame de Longueville*. Paris, 1853, p. 437.

voit transporté d'amour pour ceux qui lui causent tant de maux.

« Elle trouvait dans le Cœur sacré de Jésus-Christ un supplément surnaturel qui la soutenait sans manger ni boire ; c'était un fruit de vie qui rétablissait toutes ses forces. Quelquefois il lui semblait qu'il lui coulait de ce Cœur dans tout le corps, une liqueur agréable, en forme d'huile, de lait très pur, de baume odoriférant, de manne ou d'un suc animé qui, fortifiant son corps, produisait dans son âme des effets merveilleux. D'autrefois Jésus-Christ lui disait : *« Je te lave dans mon sang, je te lave de pureté ! »*

Le sieur Phérothée de la Croix conclut : « Jésus-Christ nous introduit par la foi dans ce même secret, bien qu'il ne forme point dans nos esprits de pareilles visions ...chacun de nous s'y doit élever avec humilité par cette voie commune de l'Église, entrer en esprit dans le cœur adorable du Fils de Dieu et se revêtir de ses saintes dispositions<sup>1</sup> »

Le P. Amelotte raconte que le divin Enfant-Jésus descendit un jour entre les bras de la sœur Marguerite, petit comme au jour de sa naissance. Il lui dit, ouvrant son Cœur : « Puisse ce que tu voudras dans mon Cœur, et rien ne te sera refusé. Je t'accorde le dauphin que tu me demandes, et tu ne mourras point sans avoir la joie et la consolation de voir ma promesse accomplie<sup>2</sup>. » La naissance de Louis XIV a été obtenue, comme il fut révélé à sainte Marguerite-Marie « par la dévotion aux mérites de la sainte Enfance<sup>3</sup> ». Ce prince aurait donc été donné à la France par le Cœur de Jésus. Sans attribuer à des révélations privées plus d'autorité qu'elles n'en ont, l'historien a le devoir de les faire connaître. Simples jeux d'une imagination

1. *La vie abrégée de Sœur Marguerite du Saint-Sacrement*. A Lyon, chez Marce-lin Gautherin, sans date, p. 59. L'achevé d'imprimer pour la première fois est du 12 février 1685. Cf. p. 85.

2. *Vie de la Sœur Marguerite du Saint-Sacrement*, par le P. AMELOTTE de l'Ora-toire. Paris, Le Petit M.DC.LIV (B. N. Ln<sup>22</sup>, 15745), p. 296.

3. A. HAMON, S. J., *Vie de sainte Marguerite-Marie*, 5<sup>e</sup> édit., 1923, p. 416.



et d'une sensibilité trop ardentes, elles resteraient des témoins sûrs de la dévotion de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement

Quelques années plus tard, le 25 décembre 1642 — on sait l'importance du vingt-cinquième jour du mois pour les dévots de la sainte Enfance, au xvii<sup>e</sup> siècle, — M. de Renty se consacrait à l'Enfant-Jésus. Ce même jour le divin Enfant révèle à la Sœur Marguerite « qu'il se baillait à lui pour être son maître, sa lumière et son intelligence, et lui montrant son Cœur il lui dit : « Voilà la demeure de mon serviteur<sup>1</sup>. » Ces visions ne semblent avoir eu de retentissement ni dans l'intérieur du Carmel de Beaune, ni au dehors. La Mère Marie de la Trinité, la Mère Élisabeth de la Trinité (Élisabeth de Quatrebarbes), deux grandes prieures, deux carmélites admirables, les connaissent, comme les connaît M. de Renty ; ni lui, ni elles n'y attachent grande importance. La sœur Marguerite du Saint-Sacrement a pour mission de répondre non pas la dévotion au Cœur de Jésus, mais la dévotion à la sainte Enfance. Elle y réussit fort bien ; son brillant succès, et dans les milieux oratoriens, et au noviciat même des Jésuites de la rue Saint-Antoine, retarda sans doute les progrès du culte du Sacré-Cœur. Mais ce n'est pas à nous de raconter cette histoire ; nous ne pouvons qu'y toucher, quand nous la trouvons sur notre route.

\*

\* \*

L'influence de Bérulle ne reste pas confinée à l'Oratoire, au Carmel, à Saint-Sulpice ; elle rayonne plus ou moins sur tout notre xvii<sup>e</sup> siècle. Ses disciples, ses écrits, surtout après 1644<sup>2</sup>, répandent ses idées et sa spiritualité. Le bérullisme est à la mode ; les mots « état, intérieur, regard, adhérence » et quelques

1. *La vie de M. de Renty* par le P. Jean-Baptiste SAINT-JURE. Paris, Pierre le Petit. M.DC.LIII, p. 284.

2. *Les Œuvres complètes* de Bérulle ont été publiées en 1644 par le P. BOURGOING, troisième supérieur de l'Oratoire, mais les *Élévations à Jésus et à Marie* sont de 1622, et le *Discours sur l'état et les grandeurs de Jésus*, de 1623.

autres, caractéristiques, se répandent vite, on les retrouve dans beaucoup de livres ascétiques et mystiques. Grâce à la renommée et à la sainteté du fondateur de l'Oratoire, grâce à leur nouveauté un peu provocante, ils pénétrèrent partout. Tout, le monde bérullise, qu'on me pardonne le barbarisme, même les jésuites, au moins certains jésuites ; mais tous ceux qui bérullisent ne sont pas bérulliens. Malgré les luttes ardentes provoquées par le vœu de servitude et la juridiction des carmélites, luttes où tous les torts ne sont pas d'un seul côté, Bérulle qui, un moment avait pensé se faire jésuite, compta toujours des partisans convaincus et ardents dans la Compagnie. Le P. Coton avait un faible pour lui. Le P. Louis Lallemant, l'auteur de la *Doctrine spirituelle*<sup>1</sup>, l'a-t-il fréquenté ? Très ami du P. Coton qui, provincial, lui a recommandé la prudence au moins dans une circonstance<sup>2</sup>, il est un grand dévot du Verbe Incarné, « L'esprit d'anéantissement du Fils de Dieu dans l'Incarnation était le modèle d'humilité qu'il se proposait, écrit le P. Champion, son biographe, et le Sacré-Cœur du Verbe Incarné était l'école où il s'instruisait de la pratique de cette vertu. » Ce qu'il faisait lui-même, il le recommandait à ses tertiaires : « Pour avoir cet amour et ce désir du mépris, il faut aller puiser dans le Cœur de Jésus-Christ, y entrant souvent pour y considérer le Verbe anéanti et la très sainte humanité anéantie. » Il veut qu'ils estiment toutes choses au prix qu'elles ont dans le Cœur de Jésus, il faut bannir du nôtre tout ce qui n'a pas place dans le sien. « Quand nous sommes unis à Jésus-Christ dans la communion, ah ! quelle union de son Cœur avec le nôtre ! » Bérulle pourrait signer tout cela. La dévotion du P. Lallemant au Cœur de Jésus est une dévotion bérulienne, la dévotion aux

1. *La vie et la doctrine spirituelle du P. Louis Lallemant*, S. J., par le P. Aloys Pottier, Paris, Téqui, 1924. Cette édition reproduit celle de 1694 ; des notes et des tables la rendent très utile ; c'est la seule qui convienne à des travailleurs. Les textes cités sont p. 16, 358, 119, 371.

2. *La vie du P. Colon*, par le P. Pierre-Joseph d'Orléans, Estienne Michallet MDCLXXXVIII, p. 305.

états de Jésus, à l'intérieur de Jésus. Jamais elle ne montre à découvert, jamais elle ne laisse même entrevoir le cœur de chair. Je n'ose pourtant conclure à l'influence de Bérulle. A mon avis nous sommes en présence de deux spiritualités semblables — du point de vue où nous nous plaçons — mais indépendantes. Quand Bérulle publie son *Discours sur l'État et les Grandeurs de Jésus* en 1623, Lallemant est maître des novices depuis un an ; en 1619 il est déjà Père spirituel, c'est-à-dire chargé de diriger les consciences ; il a plus de quarante ans, ses idées sont faites. On cherche en vain comment, avant cette date, il aurait pu connaître les idées ascétiques ou mystiques du fondateur de l'Oratoire. Ce qu'ils ont de commun, tient surtout à la nature de leurs esprits. Jamais Lallemant ne nomme Bérulle ; le P. Rigoleuc, l'un de ses plus chers disciples estime beaucoup le *Traité de l'abnégation intérieure* du cardinal de Bérulle, mais c'est là une « œuvre de jeunesse, et qui ne présente presque rien de bérullien<sup>1</sup> ». Est-ce le P. Lallemant qui le lui avait signalé ? On peut poser la question ; il est impossible d'y répondre. Deux autres disciples du P. Lallemant sont connus ; ils ont leur place dans l'histoire de la spiritualité de la Compagnie de Jésus : le P. Surin et le P. Paul Le Jeune. Le premier est célèbre ; le second, supérieur de la Mission du Canada, de 1632 à 1638 revint en France en 1649. Pendant près de vingt ans, il fut à Paris, un directeur très consulté, il le méritait. Ni lui, ni Surin ne parlent de Bérulle. On trouve chez tous les deux et chez Rigoleuc quelques allusions à la dévotion au Cœur de Jésus, l'idée revient plusieurs fois dans leurs écrits. Rigoleuc, comme son Père Instructeur et comme aussi Bérulle, voit surtout le Cœur spirituel, l'Intérieur de Jésus (*Vie*, p. 11). Il a pourtant une certaine tendance à ne pas oublier le cœur de chair (p. 18, p. 304). Il nous engage à considérer les souffrances dans le Cœur de cet aimable

1. *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 24, note 1.

2. *La vie du P. Rigoleuc, de la Compagnie de Jésus*. Paris, Estienne Michallet 1686, p. 41.

Sauveur ; « de là elles sortent et descendent sur nous par un écoulement du même amour qui l'oblige de mourir pour nous sur la croix. » Le P. Le Jeune est plus net. Il écrit à une supérieure :

« MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Jésus soit votre amour et votre tout. Votre cœur et tous ceux de vos filles sont répandues dans votre lettre ; tous les cœurs m'écrivent par le vôtre et par vos mains ; je les ai tous présentés à Notre-Seigneur et les ai comme enchâssés dans le sien, sur lequel je désire en faire un sacrifice au Père Éternel... Ce Cœur adorable doit être la règle des nôtres... c'est un Cœur de sacrifice et qui jamais n'aime et ne retient rien pour soi, mais reporte tout à son Dieu et à son Père... puisqu'il eût toutes les lumières du paradis, il prit toujours les mouvements de Dieu, son Père, lui rendant obéissance jusqu'à la mort de la croix... Ce Cœur si plein de lumière, si plein de droiture, qui ne pouvait jamais s'égarer, qui se pouvait conduire si saintement, attendait ici-bas les ordres de son Père, de saint Joseph et de sa sainte Mère... Hélas ! où sont nos cœurs quand ils s'empressent, quand ils préviennent Dieu et nos supérieurs, et qu'ils se déterminent eux-mêmes. Ah ! mes chères Mères qu'ils se conforment peu au Cœur de Jésus ! »

Les cœurs des religieuses enchaînées dans le Cœur de Jésus, le Cœur de Jésus, autel sur lequel on offre des sacrifices ; images traditionnelles qui laissent entrevoir le cœur de chair<sup>1</sup>. Surin, beaucoup plus précis, est beaucoup moins bérullien ; sa dévotion au Cœur de Jésus est la dévotion traditionnelle.

1. *Lettres spirituelles*, par le R. P. Paul Le Jeune de la Compagnie de Jésus..., revues par le R. P. F. Fressencourt, de la même Compagnie. Paris, Victor Palmé 1875, p. 187-189. Cf. p. 124, 176. Né à Châlons-sur-Marne, de parents protestants en 1591, il se convertit au catholicisme à 16 ans, entre au noviciat de Rouen le 22 septembre 1613, il fait sa troisième année de probation, 1628-1629 (le P. Lallemand vient d'être nommé instructeur) ; supérieur à Dieppe, 1631, supérieur au Canada, 1632-1638 (le P. Lallemand avait ardemment désiré les missions du Canada), il revient en France pour être procureur de la mission, il meurt à Paris en 1664. Un grand spirituel, un vrai saint, la reine aurait voulu lui confier sa conscience. La lettre 165 (p. 352), sur l'état passif, est excessivement curieuse, et si sage !



C'est seulement au soir de sa vie, après la longue et mystérieuse maladie qui le torture près de vingt ans, qu'il trouve le Sacré-Cœur. Il en parle à Jeanne des Anges dans ses lettres. Trente années se sont écoulées depuis Loudun, depuis ces journées angoissantes (1632-1636), sur lesquelles il n'est pas encore possible de porter un jugement définitif<sup>1</sup>. Les sentiments

1. M. Henri Bremond dans le cinquième volume de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, a tracé de Jeanne des Anges un portrait d'une psychologie très pénétrante ; je ne suis pas certain de sa vérité historique. Le très brillant écrivain ne comprend pas la supériorité de Loudun, comme l'ont comprise le P. Surin, le P. Saint-Jure, le P. Jacquinot, le P. Bastide, Mme du Houx, sainte Jeanne de Chantal, ses filles et ses sœurs ursulines, beaucoup d'autres qui savaient voir, et qui ont vu, des mois, des années, des dizaines d'années. Ces témoins ont pu se tromper, tout le monde se trompe. Leur témoignage a pourtant sa valeur, une valeur exceptionnelle.

M. H. Bremond objecte qu'il préfère juger Jeanne des Anges sur ses écrits. Il est délicat de porter un témoignage sur soi-même ; néanmoins, le témoignage peut être excellent. Nous avons celui de la supérieure de Loudun ; MM. Gabriel Legué et Gilles de la Tourette l'ont publié dans un volume de la *Bibliothèque diabolique* (Collection Bourneville), intitulé *Sœur Jeanne des Anges*. De la page 53 à la page 256, on peut lire une longue autobiographie de la célèbre ursuline. Nul ne songe à mettre en doute la bonne foi des éditeurs ; ils transcrivent exactement le texte du manuscrit 1197 de la bibliothèque communale de Tours. On peut estimer cependant que si les docteurs Legué et de la Tourette avaient qualité pour publier et annoter certains passages, ils ne l'avaient guère pour d'autres. Ils placent résolument Jeanne des Anges et sainte Thérèse sous la même étiquette hystérique. Mais laissons cet aspect de la question. Quelle est la valeur du manuscrit 1197 ? Ce n'est pas un autographe de Jeanne des Anges, c'est une simple copie. Copie de l'autographe ou d'une autre copie ! Nous l'ignorons. Et la question revient : Quelle est la valeur de cette copie, faite au XVII<sup>e</sup> siècle. M. H. Bremond répond : *Docti videant*. Je le veux bien. Mais cependant avant de formuler un jugement aussi absolu que le sien, aussi cruel par certains considérants, ne conviendrait-il pas d'être fixé sur la valeur du document, seule justification de cette âpre critique. Bien des passages, à une simple lecture, soulèvent de nombreuses objections. Pour les résoudre, une connaissance approfondie de la littérature de la possession de Loudun paraît nécessaire. M. H. Bremond s'en rapporte, au livre du docteur Legué, qu'il complète, ici ou là, par le *Triomphe de l'Amour divin*, du P. Surin ; c'est peu.

En outre, pour M. H. Bremond le témoignage de la supérieure de Loudun, ne paraît pas avoir une valeur uniforme. Là où il est conforme à ses idées sur Jeanne des Anges, et à sa psychologie, il est admis et cité sans réserve. Dans le cas contraire ou bien il est passé sous silence, ou bien des restrictions, qui ne sont pas toujours justifiées par le contexte ou par les faits, en diminuent la valeur. Le procédé est-il le meilleur pour connaître une âme très compliquée, et qui ne se comprend pas toujours elle-même ! A moins d'être évidemment mensongères, toutes les affirmations doivent être discutées.

S'en tenir aux affirmations tendancieuses de Legué serait un tort. « L'histoire n'est pas claire », écrit M. H. Bremond (p. 180) ; il ajoute : « historiquement

d'estime mutuelle sont restés intacts dans l'âme du jésuite et dans celle de l'ursuline. Les sœurs de Jeanne des Anges qui ne peuvent rien ignorer de sa vie, écoulée jour à jour sous leurs yeux, viennent de la nommer de nouveau supérieure. Le 7 décembre 1663, le P. Surin rappelle les oraisons qu'il lui a fait faire, à Loudun.

« sur le mystère de l'*Ecce Homo*, car nous nous exerçâmes longtemps sur la Passion du Sauveur. Je m'arrêtai beaucoup à vous montrer combien il nous est avantageux de goûter cet état où le Fils de Dieu parut aux yeux du peuple, en posture de criminel, les mains liées, une couronne d'épines sur la tête, un vieux manteau de pourpre sur le dos, un roseau à la main en façon de sceptre, les yeux meurtris et enflés, le visage couvert de crachats et tout défiguré, le corps déchiré de coups de fouet<sup>1</sup>. »

Il semble, que pendant les premiers mois de l'année 1664, le P. Surin vive uniquement du souvenir de la Passion de Notre-Seigneur. Déjà il avait écrit en 1662 : « L'objet qui occupe maintenant mon cœur est la mort de Jésus-Christ. Elle y fait une profonde plaie que je sens jour et nuit (*Lettres*, 15 avril 1662. t. III, p. 78), La retraite de 1664, au mois d'octobre, consacre ces dispositions. Il souhaite, le 26, que Notre-Seigneur imprime dans son cœur et dans celui de Jeanne des Anges « comme dans celui de tant de saints, sa croix, ses clous, ses épines et ses plaies sacrées... que notre demeure ordinaire soit aux pieds de Jésus crucifié, que nous baisions cent fois le jour ses pieds, ses mains et son côté ». (t. III, p. 94). Le voilà bien près du cœur de chair ;

exacte ou à peu près, la notice de Legué manque par trop de sérénité, » (p. 202, note) Il l'accepte pourtant, ou à peu près. Hélas, les erreurs y sont nombreuses ; les faits obscurs plus nombreux encore. A travailler sur un pareil document, la meilleure des psychologies risque d'aboutir à des conclusions très discutables. Il est facile de rendre justice au talent très souple de l'auteur de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France* ; il est permis de regretter que, dans cette circonstance, sa perspicacité ne se soit pas exercée sur des faits plus incontestables : la vérité et Jeanne des Anges y auraient gagné.

1. *Lettres spirituelles*, par \*\*\*. A Paris, rue Saint-Jacques, chez Edme Couterot, MDCCIV, t. III, pp. 83, 84.

la Passion, le crucifix ne peuvent manquer de le lui révéler. Un mois plus tard le 27 novembre, il l'a découvert :

« Il faut que les mêmes clous qui ont percé les pieds et les mains vous transpercent le cœur et vous fassent languir et mourir de cette douleur si pleine de suavité que produit son saint amour... que vos promenoirs, vos galeries, vos lieux de visites soient le Jardin des Oliviers, la Maison d'Anne et de Caïphe, le Prétoire de Pilate, le Palais d'Hérode, les Rues de Jérusalem... Suivez votre Époux portant sa Croix au Calvaire... Voyez à sa mort le deuil de toute la nature. Voyez le coup de lance qu'il reçoit après sa mort pour vous donner la dernière preuve de son amour, en vous ouvrant un asile et une retraite dans son Cœur. » (t. III, p. 116.)

Jeanne des Anges, a été très frappée par les lettres du P. Surin elle lui envoie la figure de la plaie du côté, probablement une de ces représentations si peu artistiques dont nous avons parlé au volume précédent<sup>1</sup>, il est curieux de constater leur survivance au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Le P. Surin l'a mise devant lui, à son oratoire. C'est une fournaise, où il se consume dans le feu de l'amour, avant d'aller célébrer la sainte Messe et participer au Cœur sacré de Jésus. La Passion et l'Eucharistie s'accordent merveilleusement ensemble, l'une a été instituée pour être le mémorial de l'autre. Dans le côté ouvert de Jésus et dans ses plaies le P. Surin trouve la paix de Dieu ; à la sainte Table, il goûte, avec la paix, l'abondance des délices de la grâce (t. III, p. 125). La supérieure de Loudun tombe malade pendant le mois de décembre 1664. Le 27 le P. Surin revient sur les grandes idées dont il a le cœur plein. (*Lettres*... A Nantes, chez Jacques Maréchal, t. II, p. 97) ; il y revient encore un mois plus tard, le 21 janvier. Après avoir formulé, pour la mourante, un acte d'abandon et de sublime confiance.

« ...En considération du traitement qui a été fait à Jésus-Christ obéissant jusqu'à la mort de la croix, je me livre et m'abandonne à

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. II, p. xxiv.

tout ce que mon Dieu voudra faire de moi : et pour tenir compagnie à son Fils, je me sou mets à la loi qu'il a bien voulu subir, j'accepte avec lui la peine des enfants d'Adam et je veux de tout mon cœur passer par où il a passé et mourir avec lui..., »

il ajoute, ce sont les dernières lignes de lui que put lire Jeanne des Anges :

« Dites ainsi, ma très chère Fille, et dans ces sentiments, tenant votre esprit profondément anéanti, élevez-vous à Jésus-Christ avec grand amour, et d'une sainte impétuosité, autant que vous en êtes capable, élancez-vous à la plaie de son côté, jetez-vous dedans, et logez-vous dans cette sainte caverne, l'asile des pécheurs. Tenez-vous-y à l'abri de vos ennemis. Dieu leur a permis autrefois de vous approcher, mais ils n'ont point prévalu contre vous. Il vous a délivrée de leur puissance, et après vous avoir retirée de leurs pièges, il vous a donné pour sauvegarde et pour appui Jésus-Christ et ses mérites, sa doctrine et sa puissance. Demeurez-lui constamment attachée, et que les combats où vous pourrez être engagée ne vous séparent jamais de lui. Établissez votre demeure au milieu des trois personnes de la Sainte Trinité. Que la bonté du Père, la douceur du Fils, la consolation du Saint-Esprit inondent votre cœur. Comblée de ces grâces, armée de ce renfort, allez au-devant de l'Époux. Vous trouvant humble et vraiment pénitente il vous embrassera tendrement, et vous placera parmi ses chères épouses. C'est en lui que je suis... » (t. II, p. 112, 113.)

Le même jour le P. Surin écrivait à M<sup>me</sup> du Houx accourue à Loudun, au chevet de la mourante ; elle la connaissait et la vénérail depuis 1654<sup>1</sup> : « C'est pour vous prier, Madame, de rendre à notre chère Fille toute l'assistance charitable dont elle peut avoir besoin, dans l'état où l'on me l'a représentée jusqu'à l'extrémité... Attirez-la, je vous prie, à se reposer

1. J'ai prouvé ailleurs, *Revue pratique d'apologétique*, 1<sup>er</sup> avril 1921, que dom Lobineau, *Vie des Saints de Bretagne*, t. IV, p. 421-428, a faussé sciemment les textes afin de pouvoir affirmer que M<sup>me</sup> du Houx n'approuvait pas la conduite de Jeanne des Anges, et satisfaire ses rancunes jansénistes.



doucement sur le sacré côté de Jésus, où est cette ouverture qui donne entrée dans son Cœur, pour nous garantir des attaques de nos ennemis. » C'est là qu'elle doit pénétrer, c'est là qu'elle doit mourir. Le 4 février il lui mandait encore :

« Je désire que notre chère fille demeure dans l'amoureuse plaie de Jésus, dans ce sacré côté où les saints les plus ardents en amour se sont heureusement logés, et ont trouvé leur repos, leur nourriture et leurs délices ; que le Seigneur la fasse reposer sur son Cœur ; que dans ce doux lit il l'endorme du sommeil de sa sainte paix, et que rien ne l'éveille, ni ne la trouble dans son parfait acquiescement aux volontés de Dieu. » (*Lettres*, t. II, p. 120.)

Le lettre est du 4 février 1665 ; quand M<sup>me</sup> du Houx l'ouvrit à Loudun, Jeanne des Anges était morte dans la sainte paix du Cœur de Jésus<sup>1</sup>.

Le P. François Guilleré 1615-1684, est, à mon avis, le Jésuite le plus imprégné de la spiritualité de Bérulle. Il l'a connue, semble-t-il, surtout par les écrits de M. Olier. C'est elle qui, en partie, l'empêcha de comprendre et de pratiquer la dévotion traditionnelle. Né au Croisic, la nuit du 25 décembre 1615, entré au noviciat le 20 octobre 1638, le P. Guilleré traverse les épreuves les plus terribles. Il boit à longs traits le calice de la Passion, Jésus l'associe à ses mystères les plus douloureux. Calomnié, bafoué, couvert d'opprobres, comme son divin Maître, jamais il n'essaie de se justifier. Jésus le lui a défendu.

1. Le P. Surin écrivait quelques jours après la mort de Jeanne des Anges, à Madame la Première Présidente de Pontac, alors à Paris : « Outre ce que je vous ai déjà dit des saintes dispositions de son âme dans ce dernier passage, — cette lettre manque, — j'ai encore appris depuis des particularités qui marquent sa grande union avec Dieu. La veille de sa mort Notre-Seigneur la tint pendant un temps notable dans une peine qui paraît surnaturelle. Durant toute sa maladie n'ayant jamais donné aucune marque de douleur, elle en fit paraître une extraordinaire par de grandes plaintes pendant un certain espace de temps, Notre-Seigneur la crucifiant alors d'une manière qui lui faisait également sentir l'onction de la grâce et l'impression de la douleur. On me mande aussi qu'après qu'elle eut expiré, son visage parut avec une douceur et une majesté, qui marquait la sainteté de sa vie et son mérite devant Dieu. » *Lettres spirituelles...* Nantes, Jacques Maréchal, s. d., t. I, p. 305, 306.

Pendant plusieurs années il vit — était-ce une vie! — sous l'impression continue de sa réprobation éternelle. Grand et saint directeur, il a connu les divers états mystiques, il les décrit bien. Il y guide les âmes avec une sainte prudence et une austère fermeté. Il voit juste, et n'hésite pas à dire ce qu'il voit :

« L'on ne fit jamais tant profession de la vie intérieure qu'on le fait aujourd'hui (1683), et comme les personnes qui cherchent Dieu donnent toutes de ce côté-là, elles s'en font aussi des idées bien différentes... chacune... selon le caractère de son esprit et de son tempérament. La curiosité, le raffinement, la beauté, l'excellence de ces voies y a souvent bonne part, plutôt que l'attrait de la grâce, et, bien loin d'y chercher sa propre destruction, l'on n'y cherche que l'établissement d'une grandeur spirituelle<sup>1</sup>... Presque toutes les personnes qui se tournent vers Dieu se jettent indifféremment dans cette sorte d'oraison (de simple regard), où l'attrait de la grâce ne les a jamais appelées<sup>2</sup>. »

Le P. Guilloché traite longuement dans ses *Conférences spirituelles* du Cœur de Jésus, de l'Intérieur de Jésus, de l'Âme de Jésus. Les mots intérieur et âme sont à peu près synonymes, le cœur est une partie de l'intérieur qui comprend la mémoire, l'entendement et la volonté. Le P. Guilloché se sert indifféremment de ces termes. Il donne même parfois aux mots poitrine et sein, le sens de cœur spirituel :

« Que notre continuelle demeure soit dans votre adorable poitrine, que nous y soyons encore plus que la colombe dans le trou de la pierre, que nous en soyons d'éternels contemplateurs... enfin que l'Intérieur de Jésus soit tout l'attrait, l'objet, l'amour, la passion et le centre de nos cœurs<sup>3</sup>... Saint Jean seul a reposé sur cette sacrée

1. *Conférences spirituelles pour bien aimer Jésus*, par le P. F. GUILLORÉ de la Compagnie de Jésus. A Paris, chez Estienne Michallet, M.DC.LXXXIX, p. 223, l. II, conf. III.

2. *Conférences spirituelles pour bien aimer Jésus*, par le P. F. GUILLORÉ de la Compagnie de Jésus. A Paris, chez Estienne Michallet. M.DC.LXXXIX, t. I, p. 317, l. II, conf. V.

3. *Conférences spirituelles pour bien aimer Jésus*, par le P. F. GUILLORÉ, de la

poitrine, et est entré seul jusque dans la profondeur de ce sein divin pour nous en dire les mystères et nous mettre au jour la génération du Verbe<sup>1</sup>... »

Certaines expressions pourraient faire croire qu'il pense au cœur de chair :

« Cette sainte âme (de Jésus) avec son Cœur était dans des gémissements éternels pour les pécheurs, ce Cœur infini en douleur, comme en amour, était toujours gros de sanglots qui sans cesse parlaient et sollicitaient pour de pauvres pécheurs<sup>2</sup>... Petit cœur (humain) qui vous perdez aussitôt, et vous noyez dans une goutte d'amerume, approchez de ce grand et divin Cœur qui n'est seulement pas capable d'approcher du naufrage dans une mer tout entière<sup>3</sup>. »

Nous pouvons être certains qu'il n'y songe pas, au moins d'une pensée réfléchie. Il parle d'ailleurs admirablement de l'âme et du cœur de Jésus anéantis devant le Père ; leur vue suffirait pour occuper la contemplation des bienheureux toute l'éternité. Ils rendent gloire, par leur soumission absolue, par « la passivité de détresse et d'agonie dont ils sont incessamment pénétrés. Le Cœur recevait sans cesse de nouvelles plaies, et l'âme était toujours saisie de la tristesse la plus profonde et de l'absinthe la plus amère<sup>4</sup>. » Nulle consolation n'entre dans les sens ni dans le Cœur de Jésus parce qu'il est la caution des pécheurs, le grand criminel ; il condamne la vaine estime de soi, le grand soin de sa réputation, l'esprit politique en toutes ses

Compagnie de Jésus. A Paris, chez Estienne Michallet. M.DC.LXXXIX, t. II, p. 78, l. I, conf. III.

1. *Conférences spirituelles pour bien aimer Jésus*, par le P. F. GUILLORÉ, de la Compagnie de Jésus. Paris, chez Estienne Michallet. M.DC.LXXXIX, t. II, p. 79, 80, l. I, conf. III.

2. *Conférences spirituelles pour bien aimer Jésus*, par le P. F. GUILLORÉ, de la Compagnie de Jésus. A Paris, chez Estienne Michallet. M.DC.LXXXIX, t. II p. 89.

3. *Conférences spirituelles pour bien aimer Jésus*, par le P. F. GUILLORÉ, de la Compagnie de Jésus. A Paris, chez Estienne Michallet. M.DC.LXXXIX, t. II, p. 91. Cf. p. 375 et sqq.

4. *Conférences*, t. II, p. 89.

conduites, l'attache superbe à son propre sens, la recherche des plaisirs de la vie, l'amour des commodités. « Allons donc, cher Théonée, et entrons une bonne fois dans l'Intérieur de Jésus. C'est lui-même qui vous y invite, et qui vous le commande<sup>1</sup>. »

Il est inutile d'insister. Mieux vaut chercher les raisons pour lesquelles Guilloré passe à côté de cette dévotion au Cœur de Jésus, qu'il a rencontrée souvent dans ses lectures et dans sa vie. Le P. Saint-Jure fréquentait un milieu tout imprégné de bérullisme, il a écrit la *Vie de M. de Renty*, un grand ami de l'Oratoire, cela ne l'a pas empêché de laisser de bien belles pages sur le Cœur de Jésus ; le P. Nouet en parle mieux encore. Guilloré connaît leurs ouvrages. Quand il publie ses *Maximes spirituelles*, la première édition du *Livre des élus* du P. Saint-Jure est vieille de vingt-cinq ans. Il a résidé longtemps en province, à Vannes, à Nantes où l'influence de Bérulle est moins forte qu'à Paris, et cependant il en est marqué comme pas un. A Vannes, il a connu une grande dévote du Cœur de Jésus, la bonne Armelle, une Gertrude sans lettres, morte le 24 octobre 1671. Le 15 novembre il mandait de Nantes :

« Je vous suis obligé de la sainte nouvelle que vous m'apprenez ; car la bonne Armelle m'a été jusqu'ici d'une vénération tout extraordinaire, et maintenant je ne la puis regarder que comme une des grandes saintes du Paradis, l'ayant été en la terre, et un spectacle du martyre d'amour des plus signalés que bien des siècles aient porté<sup>2</sup>. »

En 1650 cette bonne Armelle a entendu Jésus lui dire : « Je te veux loger en ma maison. — Hé, Seigneur, où est votre maison, demande-t-elle ? Notre-Seigneur alors lui montre la plaie de son sacré côté, et la fait entrer dans son cœur : c'était là sa maison<sup>3</sup>. Le P. Rigoleuc instruit de tous les secrets de cette sainte fille, l'appelait ordinairement « un charbon ardent du sanctuaire. »

1. *Conférences*, t. II, p. 102, l. I, conf. III.

2. *Le triomphe de l'amour divin dans la vie d'une grande servante de Dieu nommée Armelle Nicolas*. A Vannes, chez Jacques de Henqueville, M.DCVII, p. 523.

3. *Le Triomphe de l'Amour divin...*, p. 110.



Si elle était morte avant lui : il eut demandé que son cœur fut enterré près de son confessionnal, « pour s'animer à la vue de ce sacré dépôt, à l'amour de Notre-Seigneur ». Le P. Guilloché, comme les autres jésuites du collège de Vannes, comme le P. Simon de Lesseau, le P. Adrien Daran a su tout cela, il a connu les liens d'amour qui unissaient la bonne Armelle au Cœur de Jésus.

Tout au moins n'a-t-il pu ignorer le livre du P. Huby, imprimé à Vannes, probablement en 1672, certainement avant 1678, livre plein de la dévotion au Sacré-Cœur<sup>1</sup>.

Pendant les cinq dernières années de sa vie (1679-1784), il a dirigé, par l'intermédiaire de M. Jean Briard, prêtre de Saint-Nicolas-du-Chardonneret, Louise-Agnès de Bellière du Tronchay. Elle a trente-neuf ans, et depuis trois ans, pour cacher son nom, elle signe : Louise de Néant<sup>2</sup>. Cette Louise de Néant n'a qu'un pauvre cœur « encore n'est-il pas neuf », elle l'a offert à Jésus comme un ciboire ; dans une grande tentation, elle s'est jetée dans la plaie du côté. Elle écrit à M. Briard, le 26 septembre 1680, et M. Briard communique ses lettres au P. Guilloché, sans l'avis duquel il ne fait rien.

« Vendredi dernier, je me laissai conduire à l'amour divin comme j'ai coutume de faire, il me mena voir mon Jésus crucifié, et me représenta si vivement tout ce qu'il avait souffert sur le Calvaire pour mes péchés, que je pensai mourir de douleur. L'amour me fit parler, et dire des choses fort tendres, et puis, je lui demandai à porter sa croix, et lui disais : Que souhaitez-vous de moi ; mon cher Jésus, dites-le moi, car je suis toute à vous. Il me répondit : Je suis tout à toi, ma bien-aimée. J'étendais les bras, comme si j'eusse voulu

1. *Pratique de l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. Vincent HUBY. A Vannes, chez la veuve de J.-N. Gally, s. d. L'approbation de M. Grandin est du 26 mars 1672.

2. *La vie de Mlle de Bellière du Tronchay, appelée communément Sœur Louise*. C'est le seul titre que porte l'édition que j'ai sous les yeux. Mais je crois que la première feuille a disparu. L'auteur est le P. MAILLARD, S. J., Dom Chamard a résumé ce livre dans *Vie des saints personnages de l'Anjou*, t. III, Paris, 1863. Le P. SOMMEROGEL (*Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*) donne ce titre : *Le triomphe de la Pauvreté et des Humiliations, ou la Vie de Mademoiselle...* Paris, Martin, 1732.

y recevoir mon Jésus, je croyais que mon âme sortait de son corps, pour aller s'unir à son Sauveur, j'étais toute embrasée ; je ne m'étais jamais trouvée en cet état... »

Elle disait encore dans la même lettre : « Ah ! que ferai-je mon Tout-Puissant ; que ferai-je, mon divin Sauveur pour vous plaire ? Mon cœur est prêt à tout. Ah ! je me trompe, c'est le Cœur de mon Jésus, car je ne possède plus rien<sup>1</sup>. »

Frère du P. Saint-Jure, du P. Nouet et du P. Huby, ayant vécu près de la bonne Armelle, au collège de Vannes, directeur de Louise de Néant, le P. Guiloré aurait dû, semble-t-il, trouver dans leurs écrits ou dans leurs confidences la dévotion au Cœur de Jésus ; son culte pour la Passion l'y avait préparé. Il l'ignore. Rappeler l'influence de Bérulle et de M. Olier, c'est donner déjà la vraie raison de cette ignorance qui étonne. Il y en a une autre à mon avis.

Guiloré a été détourné, à son insu, de la dévotion au Sacré-Cœur, non seulement par les idées de Bérulle, mais aussi par la manière un peu exclusive dont il comprend la vie mystique,

La vie mystique, il le dit bien haut, doit détacher de tout le créé. Le mystique, séparé des sens, doit vivre comme s'il n'en avait plus ; dès longtemps il s'est accoutumé à mourir à toutes les choses d'ici-bas. Il n'est point de ceux qui recherchent dans la vie intérieure, la curiosité, la beauté, l'excellence des voies, il ne l'estime que comme moyen de destruction et d'union indissoluble et spirituelle à Dieu. Cette vie « est toute spirituelle parce que la partie inférieure, ni les fantômes et les espèces n'y ont aucune part ; elle est insensible souvent à l'âme même qui ne comprend pas l'étroite union qu'elle a avec Dieu, quoi qu'elle fasse tout dans ce principe ; elle s'opère dans un certain fond perdu de substance qui lui est inaccessible et où Dieu seul entre pour se l'unir d'une manière ineffable<sup>2</sup>. » Guiloré s'excuse d'écrire

1. *Le triomphe de la Pauvreté et des Humiliations, ou la Vie de Mademoiselle.*, p. 295.

2. *Conférences spirituelles*, t. II, Conf. 3, § 4, p. 253.

ces lignes. A quoi bon, dit-il à son Théonée<sup>1</sup>, ces explications mystiques dont le lecteur ne tire guère avantage pour sa sanctification ? Tout au plus peuvent-elles satisfaire la curiosité et la vanité qui croient les entendre, et s'arrêtent à la superficie des mots ! Soit. Mais elles aident singulièrement à connaître les sentiments intimes de l'auteur ; à pénétrer cette âme détachée de toute créature. C'est sa vie intérieure qu'il vient de décrire, dans sa nudité mystique, morte aux choses d'ici-bas, perdue en Dieu ; la plus éloignée des impressions sensibles, la plus sublime des vies de foi, toute proche de la vie des purs esprits. Rares sont les âmes qu'y pousse l'attrait du Saint-Esprit ; âmes plus du ciel que de la terre. Leur grâce ne les porte guère à contempler l'extérieur, le corps des mystères de Jésus, avec délices elles se plongent dans son intérieur et son cœur spirituel. De la dévotion au Cœur de Jésus elles pénètrent, elles savourent l'élément le plus pur et le plus divin : l'amour qui monte vers le Père et descend vers les hommes ; elles ne s'arrêtent pas ou s'arrêtent fort peu d'ordinaire au cœur de chair, symbole de cet amour. D'instinct elles dépassent les réalités sensibles qui n'ont pas prise sur elles. Impuissance glorieuse, légère rançon d'un don magnifique, personne n'y contredit ; et tous s'inclinent très bas devant les élus divines. Mais sera-t-il défendu à l'historien de la dévotion au Sacré-Cœur de constater un fait et d'exprimer un regret. Une vie trop exclusivement mystique ne favorise pas la dévotion au Cœur de Jésus : que de pages, les meilleures sans doute, elle a enlevées au volume que nous écrivons !

---

1. Théonée (l'enfant de Dieu) n'est pas une personne déterminée, ayant telle ou telle voie spirituelle, c'est, quel qu'il soit, le lecteur de Guilleré.

## CHAPITRE IV

---

### AUTOUR DU P. SAINT-JURE

(1585-1651)

En France, vers 1650, les dévots du Cœur de Jésus vivent isolés, qui les réunira ?

Le P. Saint-Jure (1588-1651) aurait pu l'essayer. — Son influence est très grande, il connaît, il aime le Cœur divin ; il a écrit sur lui des pages admirables. — En 1643, dans le *Livre des Elus*, il invite ses lecteurs à vivre dans la plaie du côté, dans le Cœur de Jésus. — Malgré l'influence toute bérullienne de son très saint et très illustre pénitent, M. de Renty, il reste fidèle à la doctrine traditionnelle. — Il ne cherche pas à la répandre. — La Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus.

*L'Homme spirituel* (1646) ; pages superbes sur le Cœur de Jésus. Jeanne des Anges voit le P. Saint-Jure, son directeur pendant la maladie du P. Surin, lié au Cœur divin par une triple chaîne d'or.

La dévotion à l'Enfance de Jésus et la dévotion au Sacré-Cœur dans cette première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle. Confréries, registres, chapelet, prières, office, réunions du 25 de chaque mois, autant de signes extérieurs de la dévotion à l'Enfance de Jésus, de moyens de la propager ; rien de pareil dans la dévotion au Sacré-Cœur.

Un sermon de Bossuet.

En France, dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, nombreuses dans les cloîtres, dans la vie religieuse, dans le monde même, vivent les âmes qui aiment le Cœur de Jésus et adorent son amour sous le symbole de son Cœur de chair. Ames isolées ; ou bien elles ne se connaissent pas, et ignorent leur dévotion intime, toute personnelle ; ou bien elles n'ont rien qui les réunisse : aucun signe extérieur, aucune image commune, aucune prière, aucun manuel, aucun office qui leur soit propre et bien à elles. En vain cherchent-elles un livre écrit à leur intention qui expose les raisons théologiques et les pratiques de leur dévotion commune. Les auteurs n'en traitent qu'en passant, à propos de la dévotion aux Cinq Plaies ou de la Passion, jamais pour elle-



même. Bérulle et ses disciples l'ont à peine aperçue. Il semble pourtant qu'il aurait suffi d'une voix autorisée, d'un mot, d'un rien, pour cristalliser des éléments qui cherchaient d'instinct à s'unir. Pourquoi, par exemple, le P. Saint-Jure n'aurait-il pas prononcé la décisive et unifiante parole ?

Le P. Jean-Baptiste Saint-Jure (1585-1651) est un des grands spirituels du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle « célèbre par tout le royaume, écrit Jacqueline de Blémur, par sa piété et par son zèle incomparable pour le salut des âmes<sup>1</sup>. » Recteur d'Amiens, d'Alençon, d'Orléans, préposé à la maison professe de Paris, le grand et saint Jésuite est intimement mêlé à la vie des âmes, et dans son Ordre et au dehors. Il comprend fort bien, il expose longuement la dévotion au Cœur de Jésus ; il connaît, il dirige des âmes qui la pratiquent. Quelques-unes des pages où il en parle sont devenues un Manuel, on disait au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle une *Conduite intérieure*, à l'usage des Clarisses. A-t-il essayé de la faire rayonner autour de lui ?

Dès l'année 1634, dans son livre de *la Connaissance et de l'Amour du Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ*<sup>2</sup>, il parle du Cœur de Jésus. Il venait de traduire un beau texte de saint Bernard, à sa manière, c'est-à-dire de le développer légèrement. le développement n'est pas indigne du texte :

« Notre-Seigneur a enduré les plus grands travaux et les plus grandes souffrances, afin d'obliger l'homme à l'aimer beaucoup, et puisque la facilité de sa création avait rendu l'homme moins affectionné et moins reconnaissant, il a voulu qu'il fut porté à des grands sentiments de reconnaissance et d'amour par la difficulté de la rédemption. »

Il ajoute :

« C'est pour cela que ce même Seigneur voulut que son cœur fut ouvert par une lance, lorsqu'il était encore sur la croix, pour montrer

1. *Eloges de plusieurs personnes illustres...* Paris, Antoine Warin, 1696, t. I, p. 491.

2. *De la Connaissance et de l'Amour du Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Paris, Sebast. Mabre-Cramoisy, in-4° 1634.

aux hommes, par cette plaie extérieure, combien son cœur était brûlant et pour les blesser des traits les plus enflammés d'amour. Il voulut recevoir cette plaie la dernière de toutes, et après sa mort, pour donner à entendre que tous les travaux de sa vie et toutes les douleurs de sa mort tendaient à la plaie de l'amour, pour montrer aux hommes quel était le sien et attirer leur cœur<sup>1</sup>. »

La première fois qu'il la rencontre, dans son premier ouvrage, le P. Saint-Jure, familier des auteurs ascétiques et mystiques du Moyen Age, se fait une juste idée de la dévotion au Sacré-Cœur.

Trois ans plus tard, il publie à Paris ses *Méditations sur les plus grandes et plus importantes vérités de la Foi, rapportées aux trois vies spirituelles, à la Purgative, à l'Illuminative et à l'Unitive*<sup>2</sup>. Nous retrouverons bientôt cette division ; cadre précieux qui lui est cher. Le volume est curieux, et fort intéressant pour nous. Aucune mention de la dévotion au Cœur de Jésus. Mais la manière toute réaliste dont l'auteur étudie la Passion de Notre-Seigneur ne laisse pas d'être impressionnante. Il a vu Jésus « revêtu de la robe de pourpre toute pelée, comme un roi fantastique » (il dit ailleurs « d'une méchante casaque de pourpre ») ; un roseau à la main, et puis cette maudite canaille fléchissant un genou devant lui, le saluant par moquerie roi des Juifs, et lui frappant la tête de son roseau lui disait : « Toi qui te fais prophète, dis-nous qui t'a frappé, devine. Mais tu n'en sais rien, et c'est pourquoi nous t'avons voilé les yeux, afin de t'apprendre que tu es un aveugle et que si tu vois, tu ne vois pas plus loin que ton nez. » Qui donc, même aujourd'hui, oserait écrire ainsi. Le goût est discutable, mais, quelle audace de vision et de mots ! L'auteur assiste à la scène, il la voit, il la décrit dans sa réalité effroyable. Il s'est penché sur l'âme de Jésus pour en pénétrer les douleurs intimes, oui ; mais il a compté aussi les crachats qui

1. *De la Connaissance et de l'Amour*, liv. I, c. xi, au début.

2. Je cite d'après la 6<sup>e</sup> édition, Lyon, chez François la Bottière, M.DC.LXI. L'ouvrage, de 1642 à 1682, fut imprimé une quinzaine de fois : tous les ouvrages du P. Saint-Jure eurent la même vogue.

couvrent le visage, les poignantes épines de la couronne, « les écourgées, armées, au bout, d'osselets en formes d'étoiles, les nerfs de bœuf et les bâtons épineux » de la flagellation.

« O chair virginale de mon Seigneur ! ô corps miracle des corps, formé par le Saint-Esprit du sang le plus pur de la reine du ciel et de la terre, en quel état vous vois-je ! *Non est species ei neque decor*, disait avec grand sujet Isaïe, *vidimus eum et non erat aspectus, et nos putavimus eum quasi leprosum* (Is., I, III, 2 et 4). Ce beau visage n'a plus ni grâce ni beauté ; ce corps parfaitement accompli est si défiguré qu'il est méconnaissable, et nous l'avons pris pour le corps d'un ladre, tant il est hideux<sup>1</sup>. »

Si nous avons à juger la manière dont le P. Saint-Jure entend les *Exercices spirituels* de saint Ignace, il y aurait des réserves nécessaires. Il se rend toutefois, parfaitement compte de l'importance donnée par son bienheureux Père à la reconstitution des mystères médités : reconstitution intégrale : contemplation de l'âme et de ses sentiments les plus intimes, mais aussi vision des corps et des réalités matérielles : l'intérieur et l'extérieur du fait, l'un pour l'autre, mais l'un et l'autre. On me pardonnera cette insistance, on la comprend si bien. Habitué à cette méditation réaliste et complète des mystères et de la vie de Jésus, le P. Saint-Jure, quand il traitera *ex professo* de la dévotion au Sacré-Cœur l'abordera en maître.

Ouvrons le *Livre des Elus*, publié en 1643, c'est le chapitre xiv qui est nôtre<sup>2</sup>. A la suite de saint Bernard, de saint Bonaventure et du *Manuale*, le P. Saint-Jure, voit, par les ouvertures du corps, les secrets du cœur, il y trouve « des torrents de délices, la plénitude des grâces et la perfection des vertus. Lorsque quel-

1. *Méditations sur les plus grandes vérités*, 217, 221. « Ecourgées », mot vieilli, il signifie fouet composé de plusieurs courroies.

2. Je me sers du texte donné par Franciosi col. 451-459. Il suit, je crois, l'édition de Bruxelles 1859, qui reproduit l'ouvrage dans toute son intégrité ; les quelques modifications sont pour nous sans importance. Le chapitre a pour titre : *La demeure dans les plaies de Notre-Seigneur*.

que mauvaise pensée attaque mon esprit et vient débaucher mon cœur, j'ai recours aux plaies de mon Jésus ; quand ma chair m'importune et m'abat, la mémoire de ses blessures me relève. Si le diable me dresse des pièges, je cours aussitôt à ce refuge, et ses efforts demeurent inutiles » (col. 452).

La plaie du côté est sans controverse la principale « non pour avoir été la plus douloureuse, puisque Jésus l'a reçue après sa mort, mais pour avoir été la plus amoureuse, lui ayant été faite au Cœur où réside l'amour, et pour les grands mystères qu'elle contient » (col. 453). Elle est la source d'où sont découlés les sacrements de l'Église, d'où l'Église est sortie et tous les chrétiens avec elle. C'est la plaie d'amour reçue pour notre amour, au cœur où siège l'amour pour nous obliger à l'amour. Il faut avoir une dévotion toute particulière à cette adorable plaie, y entrer. Le côté de Jésus est le lieu le plus honorable, le plus délicieux, le plus amoureux et le plus assuré. Quand Notre-Seigneur, expirant sur la croix, baisse la tête, ne semble-t-il pas désigner ce logis ? Car ne pouvant avec les mains qui étaient clouées nous le montrer au doigt, il inclina le chef, comme nous faisant signe que c' « était là que nous devons établir notre demeure » (col. 457). Il faut donc pénétrer dans le côté et dans le cœur de Jésus. La plaie fut en effet, si profonde, au témoignage de saint Grégoire le Grand, qu'elle atteignit du côté droit au côté gauche, et donna jusques au cœur.

« Mais quand nous serons là qu'y ferons-nous ?... Je louerai ; je bénirai, j'adorerai, je glorifierai, je remercierai le Seigneur et je dirai avec saint Thomas : *Dominus meus et Deus meus* (JOAN., xx, 28)... Dans ce Cœur j'aurai une extrême horreur de tous les péchés, je me porterai puissamment à l'exercice de toutes les vertus... je prendrai de la patience et de la force pour porter mes afflictions... Mais comme cette plaie est la plaie de l'amour, c'est là aussi que l'on vaque particulièrement à l'amour, qu'on quitte toutes les créatures, qu'on renonce à toutes leurs affections déréglées, et qu'on aime excellemment Notre-Seigneur et son prochain... Enfin comme nous avons été



conçus et sommes nés dans cette plaie, c'est aussi dans cette plaie que nous devons mourir. L'Écriture dit que le grand ami de Dieu, Moïse, rendit l'âme sur la bouche de Dieu et dans ses baisers. Il faut que nous, qui sommes les frères et les membres de Jésus-Christ rendions la nôtre dans son Cœur... Et pour tout dire, comme nous sommes dans le Cœur de Jésus-Christ, attendu que l'amour extrême qu'il nous porte, nous y met et nous y tient inséparablement, nous devons aussi y faire toutes nos opérations, ce qui sera un moyen excellent de les bien faire<sup>1</sup>. »

Doctrine très nette, doctrine traditionnelle de la dévotion au Cœur de Jésus. Formés par les *Exercices* les fils de saint Ignace peuvent aisément et la comprendre et y adhérer. Le P. Saint-Jure cependant aurait pu y avoir eu plus de difficulté et plus de mérite qu'aucun autre. En 1643, depuis deux ans, depuis la mort du P. de Condren, il vit dans une atmosphère imprégnée de bérullisme, d'un bérullisme très saint mais très ardent, qui s'ignore quelquefois et pénètre avec d'autant plus d'aisance. Il en aspire, par toute son âme, les idées et les sentiments les plus élevés, il dirige M. de Renty.

\*

\*   \*

Je ne sais pas s'il existe, au XVII<sup>e</sup> siècle, une figure plus sympathique, une vie plus surnaturelle que celle de ce gentilhomme normand : charitable comme Vincent de Paul, apôtre comme le P. Eudes, ascète et mystique comme Bérulle et Olier, peu inférieur dans la conduite des âmes à ses deux directeurs le P. de Condren et le P. Saint-Jure. En douze ans, de vingt-cinq à trente-sept ans, il entasse prières, mortifications, aumônes, visites des malades, des prisonniers, des pauvres, il invente l'assistance par le travail, il apprend des métiers pour les enseigner aux autres. Dans son château du Bénv, en Normandie, il établit une clinique

1. *Franciosi*, col. 457-459.

pour les teigneux, il est le médecin et le chirurgien de ceux qui vivent sur ses terres ; à Paris, où il passe deux tiers de l'année, il visite les hôpitaux et soigne les infirmes. Il fait donner des missions à ses frais par le P. Eudes, il voudrait l'y accompagner et le servir, en Bourgogne, en Champagne, en Normandie. Il va chaque lundi à la porte Saint-Antoine chercher trois pauvres qu'il installe à sa table ; tête nue il sert lui-même les plats que sa femme et ses enfants apportent ; il fonde à Caen la compagnie du Saint-Sacrement, onze fois, à Paris, il est mis à sa tête. Ce qu'il a fait en douze ans, tout autre s'estimerait heureux de l'avoir pu accomplir en cinquante. Cet homme si occupé qui consacre au moins deux heures, chaque jour à l'oraison, trouve, précisément à partir de 1643, le temps d'écrire, tous les quinze jours, à la Mère Élisabeth de la Trinité des lettres, parfois de huit grandes pages ; il donne à cette admirable prieure du Carmel de Beaune, des conseils et une direction qu'on ne s'étonnerait pas de voir signés, Bérulle ou de Condren<sup>1</sup>. Pourquoi, sur quels avis, en 1641, à la mort de son premier directeur, s'adresse-t-il au P. Saint-Jure ? Il est sans doute attiré par sa réputation de sainteté. En outre, depuis un an, il appartient à la Congrégation érigée en l'honneur de la sainte Vierge, dans la maison professe de Saint-Louis.

Notre-Seigneur qui l'a déjà élevé à une haute contemplation ne lui permet ni de réfléchir, ni de méditer pendant son oraison. Quand il a voulu faire les Exercices de saint Ignace en 1641, sous la direction du P. Saint-Jure, il n'a pu y réussir, l'Esprit-Saint

1. Sur M. de Renty il faut consulter : *La Vie de Monsieur de Renty*, par le P. Jean-Baptiste Saint-Jure, religieux de la Compagnie de Jésus. A Paris, chez Pierre le Petit. M.DC.LI. Mes citations sont prises dans la 4<sup>e</sup> édition, 1653 ; *Deux Mystiques Normands...* par Maurice SOURIAU, PERRIN, 1913. La notice si intéressante de M. Souriau ne peut être considérée comme un travail définitif ; rien de complet ne sera fait sur M. de Renty avant le dépouillement méthodique des lettres admirables conservées au Carmel de Beaune. On y garde aussi une copie du *Recueil de quelques grâces et vertus singulières que j'ay remarquées en M. de Renty*, composé pour le P. SAINT-JURE, par la Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus, recueil précieux. M. de Renty dirigea la Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus et c'est le P. Saint-Jure lui-même qui exigea cette direction.

veut être et son seul maître et sa seule occupation. Il a lu le *Livre des Elus* ; il n'a pas été frappé par les pages, où l'auteur qu'il aime et vénère, parle avec toute sa foi et toute sa tendresse du Cœur de Jésus. Les paroles que la sœur Marguerite du Saint-Sacrement lui a transmises ne semblent pas l'avoir rapproché de notre dévotion. La sainte carmélite avait entendu l'Enfant Jésus lui ouvrant son Cœur, dire, parlant de M. de Renty : « Voilà la demeure de mon serviteur<sup>1</sup> ! » Les mots très nets témoignent d'une affection toute spéciale. Le P. Saint-Jure les cite sans faire la moindre remarque, ils passent dans son livre, inaperçus, comme ils avaient dû passer dans la vie de M. de Renty.

\*

\*   \*

La Mère Élisabeth de l'Enfant Jésus, religieuse dominicaine du Monastère de Saint-Thomas d'Aquin, à Paris, est une des grandes religieuses du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Toute jeune elle demande au Saint Enfant Jésus, de la recevoir et de la cacher, aux jours de lutte et de sécheresse, dans la plaie de son Cœur sacré. A quinze ans, en 1627, elle est, dès son entrée en religion, favorisée des grâces les plus extraordinaires. La fondatrice, la Mère Marguerite de Jésus, fort infirme, et qui ne sort plus guère de sa chambre, veut avoir près d'elle la jeune novice ; elle aime à l'interroger sur les voies surnaturelles. Elle l'oblige « à rendre compte de sa préparation et de ses actions de grâces à Mgr Virazel, évêque de Saint-Brieuc, et à d'autres grands hommes intérieurs qui demeurèrent surpris de l'abondance de sa grâce, dans un âge si peu avancé<sup>3</sup>. » Élisabeth de l'Enfant Jésus vit retirée dans le Cœur

1. *La Vie de M. de Renty*, p. 284.

2. En comparant la *Vie de M. de Renty* et un manuscrit de Beaune, œuvre de la Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus intitulé : *Recueil de quelques grâces et vertus singulières que j'ay remarquées en M. de Renty*, on pourrait, je crois, retrouver quelques passages supprimés par le P. Saint-Jure comme trop élevés. Le travail vaut d'être tenté ; mais il sort du cadre de mon travail, et je le regrette un peu.

3. *Vie de la Vénérable Mère Elisabeth de l'Enfant-Jésus, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique au Monastère de Saint-Thomas d'Aquin*, à Paris, Sébastien

divin, comme dans une fournaise d'amour, elle pense comme lui et ne veut parler que comme il a parlé lui-même (p. 36, 37). Dans sa dernière maladie trop saintement prudente, elle a brûlé toutes ses notes spirituelles. Quelques pages seulement des retraites de 1651, 1654, 1655, ont échappé aux flammes. Nous y retrouvons plusieurs fois le souvenir du Cœur de Jésus : « Notre-Seigneur m'a ouvert son Cœur divin, et m'a fait voir l'amour infini qu'il a pour moi » (p. 122) ; « le Cœur de Jésus est la source du pur amour » (p. 199). « *Introibo ad altare Dei* ». J'entends par cet autel de Dieu le Cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur lequel l'âme offre à Dieu un sacrifice en odeur de suavité »

Menée par les voies les plus élevées, la jeune religieuse a besoin d'une guide sûr. On la confie au « R. P. Saint-Jure de la Compagnie de Jésus, qui était connu partout, pour un homme des plus éclairés de son siècle, et fort expérimenté dans les voies de Dieu sur les âmes » (p. 102). Cette direction commence probablement vers 1644. Le P. Saint-Jure croit utile, nécessaire, de mettre la Mère Élisabeth en relation avec M. de Renty. Ils sont à peu près du même âge, trente-deux ou trente-trois ans. Tous ceux qui ont connu la religieuse dominicaine, élevée très vite aux premières charges du monastère, se plaisent à vanter ses merveilleuses qualités naturelles et surnaturelles. C'est la plus aimable et la plus aimée des saintes. Sans le désirer, à son insu, elle traîne « tous les cœurs après soi ». Le P. Saint-Jure disait « qu'elle était comme la glue, qu'il fallait bien prendre garde de ne pas s'y attacher. » Sa décision peut donc sembler audacieuse ; elle est sage, il est sûr des âmes qu'il met en contact. La Mère Élisabeth, à la première ouverture, ne goûte pas ce projet de direction laïque. Mais celui qui l'a décidé n'est pas homme à lui demander son avis : « C'est moi qui le veux, et cela doit vous suffire » (p. 164).

Mabre-Cramoisy, M.DC.LXXXI, p. 33. Le monastère Saint-Thomas d'Aquin était situé sur l'emplacement de la Bourse. La Sœur Élisabeth gardait en 1679, quatre cent lettres manuscrites du P. Surin, qui lui avaient été confiées par la Mère Buignon, religieuse de Notre-Dame de Poitiers. *Lettre inédite* (18 déc. 1679) de la Mère Buignon à Boudon, conservée aux archives de l'évêché d'Évreux.



Cela suffit en effet, et M. de Renty peut connaître les secrets de cette âme très sainte et très douloureuse. Il calme peu à peu des frayeurs exagérées. L'estime où il la tient ne se peut imaginer. Il dit un jour à l'un de ses amis intimes « que la Mère Élisabeth de l'Enfant Jésus était une des plus grandes âmes qui fut alors dans l'Église de France » (p. 166). Nous pouvons l'en croire. Il lit en elle comme dans un livre.

Il lui donne liaison avec M<sup>me</sup> de la Châtre, une de ses converties, avec M. de Bernières, que nous retrouverons bientôt, — je ne crois pas qu'elle ait été en rapport avec le P. Eudes — avec ses chères carmélites de Dijon, de Pontoise, avec les deux grandes et saintes prieures de Beaune : la Mère Élisabeth de la Trinité, et la Mère Marie de la Trinité, avec la merveille de ce petit Carmel, la sœur Marguerite du Saint-Sacrement. Désormais quand elle exprime des craintes sur son âme, le P. Saint-Jure se contente de lui répondre : « Consolez-vous, vous avez de bons Frères et de bonnes Sœurs qui prient pour vous. » Il la traite virilement, et il a bien raison.

Ces bons Frères et ces bonnes Sœurs ont tous, plus ou moins, l'idée de la dévotion au Sacré-Cœur. Ils ont tous lu et relu les belles pages du *Livre des Elus*, que nous citons tout à l'heure. La prieure du monastère de saint Thomas d'Aquin, la Mère François des Séraphins a coutume de dire à ses filles et d'écrire à ses amies : « Jésus nous tienne inséparablement unies à son divin Cœur... Le Cœur de Jésus soit l'unique retraite de nos cœurs vivant des flammes de son amour<sup>1</sup>. » Toutes ces âmes qui gravitent autour du P. Saint-Jure semblent donc prêtes à vivre la dévotion au Sacré-Cœur. Terre féconde, une de celles qui donne au centuple ; elles ont reçus la semence divine, jetée avec largesse, qu'ont-elles rapporté ?

1. *La Vie de la Vénérable Mère Agnez de Jésus, religieuse de l'Ordre de saint Dominique, avec l'abrégé de la vie de la Mère François des Séraphins, prieure du monastère de saint Thomas d'Aquin à Paris*, par un prêtre du clergé. Paris, chez Georges Josse. M.DC.LXI, p. 33.



L'âme bérullienne de M. de Renty ne rapporte rien ou à peu près : Un jour il écrivait à la Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus : « J'adore et je bénis de tout mon cœur Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il vous ouvre le sien, pour posséder tout le vôtre<sup>1</sup>. » J'ai trouvé une autre allusion au Cœur de Jésus, dans une lettre à la Mère Élisabeth de la Trinité. C'est tout. Nous savons déjà qu'il est plutôt gêné par les pratiques extérieures de dévotion. Un an avant la mort du P. de Condren, il a renoncé à dire le bréviaire ; il ne pouvait le terminer : « Toutes mes formes et toutes mes pratiques m'ont abandonné, et maintenant, au lieu de m'en servir de moyen pour aller à Dieu, elles m'y feraient des empêchements. Je porte pour l'ordinaire en moi, une vérité expérimentale et une plénitude de la présence de la Très Sainte Trinité, ou bien d'un mystère qui m'élève par une vue simple à Dieu... En un mot le fond qui m'est montré est de me rendre à Dieu par Jésus-Christ, avec un trait de pureté qui a pour son opération d'adorer Dieu en esprit et en vérité, d'une manière toute nue<sup>2</sup>. » Sans qu'il soit besoin d'ajouter un mot, on voit combien les images, les symboles, les réalités matérielles comptent peu pour lui. Une trop grande vie mystique ne favorise pas la dévotion au Cœur de Jésus. Elle fait pénétrer merveilleusement les mystères, les grandeurs, les états du cœur spirituel, du cœur divin plutôt que du cœur humain, elle ignore très souvent le cœur de chair.

Au contact de M. de Renty il semble que la Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus oublie la plaie du cœur où, petite novice, elle désirait établir sa demeure ; la Mère François des Séraphins quand elle écrit cœur entend toujours intérieur, et si, à Beaune, la sœur Marguerite du Saint-Sacrement reste en contact avec le cœur de chair, c'est que des visions très nettes le lui rappellent ;

1. *La Vie de M. de Renty*, p. 42.

2. *La Vie de M. de Renty*, p. 34, 36.

c'est peut-être aussi que l'influence de M. de Renty plus éloigné, se fait moins sentir. On me comprend bien. Je ne veux pas dire que M. de Renty soit opposé à la dévotion au Cœur de Jésus ; je dis simplement que sa spiritualité l'ignore. Elle n'est pas dans son fond, dans son trait, dès lors elle ne saurait avoir part au rayonnement de son âme si belle et si conquérante.

Sous cette influence, qu'advient-il de 1643 à 1649, de la dévotion du P. Saint-Jure. Le mot dévotion paraît impropre, il faudrait écrire de l'idée que se fait le P. Saint-Jure de la dévotion au Cœur de Jésus. En 1646, il publie l'*Homme spirituel*<sup>1</sup>. Dans la deuxième section du chapitre iv de la seconde partie il étudie le *Sacré-Cœur et les trois étapes de la vie chrétienne* : vie purgative, vie illuminative, vie unitive. Il y comprend la dévotion, comme il la comprenait dans le *Livre des Elus*. Il voit toujours le cœur de chair percé par la lance, il y cherche toujours avec joie l'asile dont il ne sortira jamais : « Oh ! qu'il est bon et qu'il y a de plaisir de demeurer et d'opérer dans ce Cœur. Oui, c'est dans le Cœur de Notre-Seigneur que nous devons faire toutes nos opérations, comme un homme fait les siennes dans sa chambre ou dans son cabinet ». Le cœur de chair ainsi rappelé, l'idée de la dévotion mise en pleine lumière il montre comment, unis à tous les sentiments du Cœur spirituel de Jésus, nous pouvons y exercer toutes les fonctions de notre triple vie surnaturelle : pleurer nos péchés dans ce Cœur qui en a conçu un regret inexprimable et en a été percé de douleur : « les tribulations, la faim, la soif, le chaud, le froid, les maladies, les douleurs du corps, les peines de l'esprit, les injures, les opprobres et généralement toutes sortes de maux venant à nous par le Cœur de Jésus s'y adoucissent extrêmement, et y perdent toute leur amertume et toutes les qualités malignes pour en prendre de salutaires ; ni

1. *L'homme spirituel, où la vie spirituelle est traitée par ses principes*, par le P. Jean-Baptiste SAINT-JURE, religieux de la Compagnie de Jésus. Paris, Sébastien Cramoisy. M.DC.XLVI.

plus ni moins que les eaux qui passent par les mines en tirent leur force et leur vertu et s'y rendent médicinales. »

Après la vie purgative, la vie illuminative. Il faut pratiquer la foi dans ce Cœur infiniment sage, école de toute sagesse ; l'espérance dans ce Cœur libéral et miséricordieux au delà de toutes nos pensées ; la charité dans ce Cœur tout brûlant de l'amour des hommes.

« Dans ce Cœur très humble, très patient, très débonnaire, très obéissant, très chaste et doué de toutes les vertus au souverain degré, produisez vos actions d'humilité, de patience, de mansuétude, d'obéissance, de chasteté et des autres vertus. Faites-y vos oraisons mentales et vocales, votre action de grâces après la communion, vous ne pouvez choisir un oratoire plus recueilli : comme ce Cœur très saint a toujours été élevé et appliqué à Dieu, vous y serez plus attentif et moins diverti qu'en tout autre lieu. »

Le Cœur de Jésus uni à Dieu hypostatiquement, et, dans chacun de ses actes, élevé infiniment au-dessus de toutes les choses de la terre, est le vrai sanctuaire et le propre domicile de la vie unitive, c'est là où elle se pratique excellemment.

« Nous devons y produire les actes de l'amour de choix, de complaisance, de bienveillance, de préférence, d'aspiration, y exercer les adorations, les glorifications, les louanges, les intentions très pures, les remerciements, les offrandes, les hommages, les abandonnements de soi, les abaissements, les anéantissements, les dégagements de toutes les créatures, et les élévations par dessus toutes les choses du monde, et là posséder la joie et le repos en Dieu comme dans notre centre. Voilà ce que nous devons faire dans le Cœur de Notre-Seigneur et comment il faut nous unir à lui<sup>1</sup>. »

On ne saurait mieux dire. Tout au plus est-il permis de formuler un regret. Pourquoi le P. Saint-Jure ne nous a-t-il pas fait connaître quelques-unes des formules qui montaient à ses lèvres

1. FRANCIOSI, col. 459-463.



pour dire au Cœur de Jésus sa reconnaissance, son amour, son âme tout entière ! Elles auraient échauffé notre dévotion, et nous aurions mieux compris la sienne. Nous la retrouvons en 1653, vraie, pénétrante, toujours hélas, un peu trop théorique, dans *l'Union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses principaux mystères, pour tous les temps de l'année*<sup>1</sup>. La spiritualité bérullienne de M. de Renty n'a eu aucune influence sur la dévotion au Cœur de Jésus du P. Saint-Jure ! elle arrivait trop tard, le Père avait lu saint Bernard, saint Bonaventure, sainte Gertrude et Louis de Blois ; ses idées étaient arrêtées<sup>2</sup>.

\*

\*   \*

Il avait en outre, à partir de 1643, des motifs tout personnels de ne pas oublier le cœur de chair de Jésus. Au mois de septembre, la Mère Jeanne des Anges, la célèbre supérieure des Ursulines de Loudun, lui avait écrit pour lui demander de prendre en main la conduite de son âme. Depuis quatre ans, depuis qu'une terrible et mystérieuse maladie avait réduit à l'impuissance le P. Surin, elle n'avait plus de directeur. Le P. Saint-Jure accepte, et pendant de longues années, jusqu'à sa mort, les lettres se succèdent très nombreuses et fort intéressantes. Nous n'avons pas le temps de nous y attarder. Notons seulement que la Mère Jeanne des Anges aperçut un jour « la plaie du divin Cœur tout

1. *L'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans ses principaux mystères...* A Paris, chez Pierre le Petit, M.DC.LIII.

2. Il faut noter cependant que, dans la spiritualité du P. Saint-Jure, on trouve des traces de bérullisme. Il se manifeste plus dans les mots que dans les idées ; il est pourtant aussi dans les idées et dans les actes. Un seul fait. Après cinq jours seulement de maladie le Père allait mourir : « Oh ! si j'endurais, comme il faut ! redisait-il en s'accusant lui-même ; je suis sur la croix, je suis donc bien, mais il ne suffit pas d'y être, il faut y être comme Jésus et souffrir comme lui ! O mon Sauveur, souffrez à présent en moi, de la même façon que j'ai souffert en vous dans votre Passion ! » Et quelqu'un cherchant à lui suggérer d'autres sentiments : « Ne troublez pas, reprit-il doucement, les pensées et les sentiments que Dieu met en moi. Suivons son attrait... » *Ménologe de la Compagnie de Jésus, assistance de France*, t. I, p. 563.

ouverte, bouillonnant de sang et jetant des flammes. L'homme de Dieu était enchaîné à ce Cœur sacré par une triple chaîne d'or. Il recevait dans ses mains le sang adorable que son divin Maître y versait à flots et, dans sa bouche, une flamme dévorante. Alors Jésus s'adressant à sa servante : « Regarde, ma fille, lui dit-elle, comme je donne à ton père mon sang précieux, et comme sa langue et son cœur sont embrasés des flammes de mon amour, pour qu'il les répande sur les âmes<sup>1</sup>. »

Prudent, le P. Saint-Jure n'admet pas d'emblée les révélations de Jeanne des Anges ; il l'interroge, il entre dans les plus minutieux détails. Si pendant plus de dix ans il continue à la diriger, c'est donc que, à son avis, elle mérite qu'il lui consacre un temps précieux. Même fausse, la vision que nous venons de rapporter, aurait eu pour effet, de rappeler au P. Saint-Jure le cœur de chair de Jésus, et dès lors elle garderait pour nous son intérêt<sup>2</sup>.

*L'homme spirituel* avait paru en 1646. Quelques années après, le P. Adrien de Maringues, récollet, faisait imprimer à Lyon une *Conduite intérieure*. Dédié à l'abbesse des Clarisses de Lyon, le petit volume est plein du Cœur de Jésus. L'auteur n'a trouvé rien de mieux pour le faire connaître et aimer, que de reproduire les pages du P. Saint-Jure. Impossible de s'y tromper, il cite à peu près mot pour mot<sup>3</sup>. Le P. Saint-Jure a-t-il connu le fait. Je n'en sais rien : au xvii<sup>e</sup> siècle la propriété littéraire n'est pas protégée comme au xx<sup>e</sup>. S'il en fut informé, il s'en réjouit certai-

1. *Ménologe de la Compagnie de Jésus*, assistance de France, t. I, p. 561, 562.

2. Le P. Huby, S. J., avait grande confiance en Jeanne des Anges ; dans un doute il la pria de consulter son Ange gardien : *La vie des fondateurs des Maisons de retraite*. Nantes, 1698, p. 194, cf. p. 198.

3. *Exercices spirituels très utiles et propres pour conduire les âmes religieuses et séculières à la perfection des actions des jours, des mois et des années*, par le P. Adrien de Maringues, récollet, Lyon, 1659, avec une épître dédicatoire à la bienheureuse Mère Charlotte-Octavienne, très digne et très méritante abbesse du très dévot monastère des religieuses de Sainte-Claire de Lyon. Ni le P. Henri de Grèzes (*Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 210-215), ni le P. Hilaire de Barenton (*La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 167) n'ont soupçonné le fait ; il n'a pas échappé à la perspicacité du P. Bainvel (*La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 348).

nement. L'Humanité très sainte de Jésus, pour laquelle il eut toujours la plus ardente dévotion, était mieux louée, mieux adorée, le reste importait si peu ! Signée ou non, c'était sa pensée qui révélait le Cœur de Jésus, son amour qui le faisait aimer ; Dieu le savait si les Clarisses de Lyon et d'ailleurs l'ignoraient.

Faut-il conclure, avec le P. Bainvel, que la grande place faite au Sacré-Cœur dans le livre du P. Adrien de Maringues, prouve l'importance de la dévotion au xvii<sup>e</sup> siècle. Je n'oserais pas être aussi affirmatif. Le P. Saint-Jure est l'un des spirituels qui, au xvii<sup>e</sup> siècle, la comprend le mieux. A son contact, autour de lui, la Mère Françoise des Séraphins, la Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus ; M. de Renty et les Carmélites de Beaune ; la Mère Jeanne des Anges et M<sup>me</sup> de Houx, auraient dû la pratiquer quelque peu sinon en vivre. Or il nous est impossible de préciser la place qu'elle occupe dans leur vie intérieure, les actes par où elle s'y manifeste. Pour essayer de mieux comprendre, ce qu'elle fut alors, comparons-la, un instant, à la dévotion à l'Enfance de Jésus.

\*

\*   \*

Bérulle l'a trouvée en Espagne, où il était allé chercher des Carmélites ; il vient de la faire entrer en France, avec elles. Perdu dans un labyrinthe de difficultés il avait rencontré à Madrid, le Frère François de l'Enfant-Jésus : « L'humble convers lui promit de recommander le succès de sa délicate entreprise, à son tout-puissant protecteur le faible enfant de la crèche. Quelques jours plus tard il lui dit tout bas : *El nino Jesu lo quiere*<sup>1</sup>. » La cause était gagnée, Bérulle pouvait emmener ses Carmélites. Reconnaisant, il prêche, dans ses Carmels et à l'Oratoire, la dévotion à l'Enfance de Jésus. Le P. de Condren a coutume de dire à

1. M. l'abbé DEBERRE, *Histoire de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement*. Paris, Poumelgue, 1907, p. 204.

M. Olier : « Prenez l'Enfant Jésus pour votre directeur » ; il donne le même conseil à M. de Renty.

Il semble pourtant que cette première flamme s'éteigne assez vite<sup>1</sup>. Ces premiers efforts eussent été vains sans la Sœur Marguerite du Saint-Sacrement. Du Carmel de Beaune jaillit l'étincelle qui allume l'incendie. La Prieure Élisabeth de la Trinité donnait déjà, en 1626, « à un grand nombre de personnes de petites images de cire ou d'autres choses qui représentaient l'Enfant Jésus couché dans sa crèche<sup>2</sup> ». Quatre ans plus tard, âgée de onze ans, Marguerite Parigot, entrait au monastère, par privilège spécial ; le lendemain (24 septembre) elle y faisait sa première communion. Dès lors les merveilles divines se multiplient. En 1636, quand la France du Nord est envahie, quand Piccolomini et Jean de Werth, à la tête des Impériaux, ravagent la Picardie, Marguerite Parigot, devenue sœur Marguerite du Saint-Sacrement, reçoit du ciel l'ordre de fonder la *Famille du Saint Enfant Jésus*. Des règles lui sont données pour la nouvelle dévotion<sup>3</sup>. Sur un registre on inscrit les noms des neuf premières associées, toutes religieuses du carmel de Beaune. « Les neuf susdites, comme domestiques (le beau mot qui garde alors toute sa plénitude de sens !) de sa famille, commenceront leur dévotion, le 24 mars 1636, à l'heure de minuit, où elles se consacreront et dédieront au Verbe Éternel, s'offrant à lui, en ce premier moment qu'il s'est incarné, pour lui appartenir, et pour être ses domestiques à jamais. »

Le vingt-cinquième jour du mois est spécialement consacré à la dévotion nouvelle : l'Enfant Jésus est né le 25 décembre, il a été conçu le 25 mars. Ce jour là les associés, ses domestiques, récitent un petit chapelet composé de quinze grains ; la sœur Marguerite l'appelle : la couronne du saint Enfant. A peine

1. M. l'abbé DEBERRE, *Histoire de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement*. Paris Poussielgue, 1907, p. 200-201. Archives de Beaune, Ms. 16, f° 130.

2. Archives de Beaune, Ms. 44, f° 89.

3. Archives de Beaune, Ms. 30, t. II, f° 492.



accompli l'acte de Beaune est imité un peu partout : au carmel de Dijon, dès le lendemain. Les chapelets sont distribués par centaines ; on en donne aux soldats qui partent au front, après s'être confessés et avoir communie. Les noms des associés affluent de partout. La sœur Marguerite aime à faire toucher le registre qui les contient « à l'image d'un petit Jésus en pierre, tenu dans les bras de la Vierge Marie<sup>1</sup>. » C'est la plus grande de ses joies. Noms très humbles, noms très illustres ; il en vient de Beaune, il en vient de Dijon, il en vient de Paris : le P. Gibieuf, le commandeur de Sillery, le chancelier Séguier, sa femme et M<sup>me</sup> la Duchesse de Sully, leur fille, M. Seguin, médecin du roi, le président Brulard, les Languet, M. Bossuet conseiller au Parlement et Mademoiselle sa femme. Le 25 août 1643, la sœur Marguerite inscrivait M. de Renty, « Gaston de nom de baptême, et Jean-Baptiste de Confirmation. » Il tenait surtout au second, « n'ayant point connaissance que le *premier* ait jamais été honoré de marquer aucun saint<sup>2</sup>. » La sœur Marguerite appelait toujours les personnes par leur nom de baptême.

A peine rentré à Paris, au mois de novembre 1643, M. de Renty, prie la Mère Elisabeth de la Trinité de vouloir bien agréer qu'il lui présente « deux bonnes âmes... l'une s'appelle le P. Jean-Baptiste, et l'autre Jean-Jacques, abbé et qui a refusé d'être évêque<sup>3</sup>. » Jean-Baptiste Saint-Jure, Jean-Jacques Olier, était-il nécessaire de le dire ! Nous savons, par une lettre sans date, de François Sublet, seigneur des Noyers, intendant des bâtiments qu'au noviciat des Jésuites<sup>4</sup>, « toute la jeunesse révere d'un culte tout particulier l'Enfance de notre cher Rédempteur. » Le Recteur, c'est le P. Saint-Jure, « me prie de l'associer aux exercices de

1. *Archives de Beaune*, Ms. 25, p. 5.

2. *Archives de Beaune*, Ms. *Lettres de M. de Renty à la Mère Elisabeth de la Trinité*, 19 août 1643. C'est la première lettre, elle est datée de Dijon.

3. *Archives de Beaune*, Ms. *Lettres de M. de Renty à la Mère Elisabeth de la Trinité*, c'est la dixième du recueil, elle n'est pas datée.

4. Le noviciat était rue du Pot-de-Fer, Saint-Sulpice.

dévotion que vous faites en l'honneur de l'Enfant Jésus, auquel il vous va aussi recommander de sa part<sup>1</sup> ».

Sur l'invitation de la vénérable sœur Marguerite, le P. Parisot, son confesseur, a composé un *petit office du saint Enfant Jésus*. Approuvé en 1653, il est imprimé en 1655 dans le *Manuel des dévotions de Sœur Marguerite*<sup>2</sup>, mais dès 1648 il en circule de nombreuses copies manuscrites. L'abbé Jean-Jacques, qui a visité Beaune en 1647, lors de son pèlerinage au tombeau de saint François de Sales, écrit le 26 mai 1648 à la Mère Élisabeth : « J'ai regu douze offices pour le divin Enfant que nous distribuons à douze de nos intimes frères et enfants<sup>3</sup>. »

Confrérie avec son registre couvert de noms, chapelet, office, réunions du 25<sup>e</sup> jour du mois ; toutes ces pratiques incarnent extérieurement la dévotion du saint Enfant Jésus, lui donnent un être propre. Les yeux, les oreilles, les corps entrent ainsi en rapport avec elle ; on la connaît, on la voit, on la pratique. J'allais oublier les petites images de cire et le *Roi de Grâce*, une statue envoyée en 1643 par M. de Renty. Il trône au Carmel de Beaune, dans les Carmels de Pontoise et de Saint-Denis, et dans combien d'autres maisons religieuses. A l'Hôtel-Dieu de Beaune, il est dans toutes les salles, et dans une grotte du jardin<sup>4</sup>.

\*

\* \*

Faisons un rêve. Nous vivons au XVII<sup>e</sup> siècle, vers 1645, nous fréquentons le P. Saint-Jure, M. de Renty, nous allons aux carmels de Beaune, de Pontoise, de Saint-Denis, de Dijon, nous sommes liés avec nombre d'associés, de domestiques de l'Enfant

1. *Archives de Beaune*, Ms. 39, t. II, f<sup>o</sup> 109. Cette lettre est au plus tard de 1645, et peut-être de 1644. Tallemant de Réaux (*Mémoires*, t. II, p. 17) dit que M. de Noyers a fait les vœux des Jésuites ! Cf. *Mémoires du P. René Rapin*, t. I, p. 45, note.

2. Publié par le P. Amelotte, chez Sébastien Huré.

3. Cf. Abbé DEBERRE, *Histoire de la Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement*, p. 152.

4. *Hôtel-Dieu de Beaune*, par l'abbé E.-B. curé de Volnay, 1881, p. 180

Jésus ; nous les interrogeons sur cette dévotion. Ils comprennent aussitôt, ils répondent sans hésiter. La Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus n'hésite pas davantage ; elle est au courant de tout ce qui se passe à Beaune ; ses novices tirent, chaque mois, au sort, une image du saint Enfant que la sœur Marguerite du Saint-Sacrement — elle lui ressemble beaucoup au dire de M<sup>me</sup> de Renty, — lui a envoyée depuis plus d'un an. Au noviciat des Jésuites, on honore le divin Enfant, Jeanne des Anges, M<sup>me</sup> du Houx, mille autres le prient, l'adorent, sont fidèles aux pratiques de Beaune.

Interrogeons-les maintenant sur leur dévotion au Cœur de Jésus. Le P. Saint-Jure, lui-même, celui qui la comprend mieux, ne saisira qu'à moitié le sens de la question. Il a écrit de belles pages sur le Cœur divin, sur l'intérieur, sur l'âme, sur les mystères de Jésus ; il a pénétré dans la plaie du côté sacré, vu le cœur de chair percé par la lance et l'amour. A-t-il jamais pensé à rendre un culte quelconque à ce cœur de chair, symbole de l'amour et des autres sentiments de Jésus. C'est peu probable. Je puis me tromper, mais je ne crois pas qu'il ait jamais écrit les cinq mots : *dévotion au Cœur de Jésus*. Il en conçoit l'idée, il ne la réalise pas. Ni lui, ni les contemporains que nous avons groupés autour de son nom, comme ils ont été groupés autour de sa vie, n'ont entendu parler d'une confrérie du Sacré-Cœur, d'un office du Sacré-Cœur, du chapelet du Sacré-Cœur, du jour consacré au Sacré-Cœur. Ils ont vu des représentations du Cœur de Jésus ; ont-ils jamais pensé à rendre à ces images le moindre culte ? Elles leur rappellent les plaies de Jésus, sa Passion, son amour. Mais le cœur de chair dont la vue ravive ces grands souvenirs, occupe une bien petite place dans leur esprit, même quand leurs yeux le contemplent. Il a été, pour eux, l'occasion de rendre un hommage au cœur spirituel, à l'intérieur, à l'âme du Rédempteur ; souvent il n'avait aucune place dans cet hommage. Tout au moins nous n'en trouvons pas.

Et pourtant les textes abondent alors, chez les auteurs ascé-

tiques et mystiques comme chez les orateurs, qui, plus ou moins directement, parlent du Cœur de Jésus ; Bossuet le chante dans le panégyrique de saint Jean prononcé à Metz le 23 décembre 1658 ? Au disciple bien-aimé, Jésus pendant sa vie donne sa croix, à sa mort, il donne sa mère, à la Cène il donne son Cœur.

« Son amitié n'étant pas contente de lui donner comme aux autres sa chair et son sang pour en faire un même corps avec lui, il le prend entre ses bras, il l'approche de sa poitrine ; et comme s'il ne suffisait pas de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire de son propre Cœur, sur lequel il lui donne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux à qui Jésus-Christ a donné... son Cœur pour n'être plus avec lui qu'une même chose<sup>1</sup>. »

Puisque tous les dons viennent de l'amour, et que l'amour prend au cœur son origine, Jésus en donnant son Cœur à Jean « le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple, je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité, viens la boire jusque dans la source pour y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelles tu attendriras mes fidèles : approche de ce Cœur qui ne respire que l'amour des hommes, et, pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui me consomment<sup>2</sup> ». Tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le Cœur de Jésus ; et ce Cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme. Tous ces mystères sont mystères de charité, leur origine est donc au Cœur ; le Cœur de Jésus est un Cœur tout pétri d'amour, toutes les palpitations, tous les sentiments de ce Cœur sont produits par la charité. C'est la charité qui a fait descendre Dieu du ciel et l'a revêtu de la nature humaine.

1. *Œuvres oratoires de Bossuet*, édition critique complète par l'abbé J. LEBARQ Desclées, de Brouwer et C<sup>ie</sup>, Paris, 1891, t. II, p. 528.

2. *Œuvres oratoires de Bossuet*, édition critique complète par l'abbé J. LEBARQ Desclées, de Brouwer et C<sup>ie</sup>, Paris, 1891, t. II, p. 541.



« Mais quel cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour ?... Qu'aura donc fait le Verbe divin en se faisant homme, sinon de se former un cœur sur lequel il imprimât cette charité infinie qui l'obligeait à venir au monde ? Donnez-moi tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de doux et d'humain, il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères sans être saisi de douleur... Il lui faut un amour qui le fasse courir au péril de sa vie, qui lui fasse baisser les épaules pour charger dessus sa brebis perdue... Enfin il lui faut un cœur qui lui fasse dire : Je donne ma vie parce que je le veux : *Ego pono eam a meipso* (JEAN x, 18). C'est moi qui ai un cœur amoureux, qui dévoue mon corps et mon âme à toutes sortes de tourments<sup>1</sup>. »

Le mystère du christianisme, c'est l'amour du Cœur de Jésus, dès lors, notre foi, c'est de croire à cet amour *Nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis* (I Jean., iv, 16). « Pour moi, je crois à sa charité, et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois, il est mort pour nous, je le crois ; il aime et qui aime fait tout<sup>2</sup>. »

Mais cette foi exige que nous l'imitions.

« Ayons donc un cœur de Jésus-Christ, un cœur étendu qui n'exclue personne de son amour. C'est de cet amour réciproque qu'il se formera une chaîne de charité, qui s'étendra du Cœur de Jésus dans tous les autres pour les lier et les unir inviolablement : ne la rompons pas ; ne refusons à aucun de nos frères d'entrer dans cette sainte union de la charité de Jésus-Christ. Il y a place pour tout le monde... Aimons nous donc dans le Cœur de Jésus... Ah ! qui me donnera des amis que j'aime véritablement par la charité. Lorsque je répands en eux mon cœur, je le répands en Dieu qui est charité. Ce n'est pas à un homme que je me confie, mais à celui en qui il demeure pour être tel. Et dans ma juste confiance, je ne crains point ces résolutions si changeantes de l'inconstance humaine... C'est ainsi que s'aiment les bienheureux esprits<sup>3</sup>. »

1. LEBARQ, l. c. p. 542.

2. LEBARQ, l. c. p. 542.

3. LEBARQ, l. c. p. 543.

On ne saurait mieux dire. Le fonds de notre dévotion, comme le fonds de la vie chrétienne, c'est de rapprocher nos cœurs du Cœur de Jésus, de les modeler sur le sien, de les lui unir si parfaitement qu'ils ne soient plus qu'un cœur, et avec lui et entre eux : *Ut sint consummati in unum* (JEAN, XVII, 23). Aujourd'hui, après cinquante années d'un règne glorieux du Cœur de Jésus sur les âmes chrétiennes, nous ne saurions ni mieux penser, ni mieux dire ; pourquoi donc les chrétiens de Metz qui entendaient ces paroles, qui réchauffaient leurs âmes à ces accents, n'ont-ils pas été des dévots du Cœur Sacré ? Pourquoi Bossuet lui-même ne lui a-t-il jamais peut-être adressé une prière d'amour et de reconnaissance ?

L'heure approche que nous attendons depuis si longtemps. Le P. Joseph vient de donner aux Bénédictines du Calvaire, des Exercices tout pleins du Cœur de Jésus ; le P. Eudes compose son Office en l'honneur du Cœur de Marie. Avant de raconter leurs efforts et leurs succès, deux tentatives intéressantes méritent de nous arrêter : celle du P. Huby, il donne à la dévotion des signes sensibles et comme des sacrements qui la rendront visible à tous les yeux : celle du P. Nouet, il la sépare nettement de la dévotion aux Cinq Plaies, pour la fixer dans une doctrine et l'animer d'une vie bien à elle.

---



## CHAPITRE V

---

### DEUX PRÉCURSEURS

#### Le P. Vincent Huby (1608-1693)

*Pratique de l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — Le P. Huby et les retraits de Vannes. — Un grand orateur populaire. — *Ah ! quelle fournaise d'amour pour les hommes dans le Cœur de Jésus-Christ ! — Ah ! quelle différence entre cœur et Cœur !* — Le chapelet du cœur. — Les médailles du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie. — La bonne Armelle et le Cœur de Jésus. — La Fille de l'Amour.

#### Le P. Jacques Nouet (1608-1680)

*L'Homme d'Oraison.* — Une prophétie du P. Lalleinant. — *Le Banquet de Myrrhe* du P. CARAFFA, général de la Compagnie de Jésus. — Une grande préface : La noblesse et l'excellence du Sacré-Cœur de Jésus ; les richesses spirituelles et les biens immenses que nous trouvons dans le Cœur de Jésus les plaies et les souffrances du Sacré-Cœur de Jésus ; la dévotion de tous les saints envers le Sacré-Cœur de Jésus. — L'heure de Dieu.

Les personnes qui, en grand nombre et de tous côtés, viennent, après 1672, faire une retraite dans la maison bâtie, à Vannes par M. de Kerlivio et le P. Huby : « abbés, chanoines, recteurs, curés, docteurs, missionnaires, confesseurs, présidents, conseillers du Parlement et du siège présidial, cavaliers, seigneurs et de la première qualité, juges, avocats, procureurs, notaires, marchands, artisans, écoliers et bonnes gens de la campagne<sup>1</sup> », trouvent, dans leur chambre, avec un *Busée*<sup>2</sup>, et *l'Imitation*, un livret intitulé : *Pratique de l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur*

1. *Retraite de Vennes*, à Vennes chez Jean Galles, imprimeur et libraire du Collège, 1678. Réimpression par la Société de Saint-Augustin, 1896. p. 8.

2. Le *Busée* est le *Manuel des méditations sur les Évangiles des dimanches et fêtes de l'année*, par le P. Jean BUSÆUS, S. J. Les traductions françaises de l'original latin ne se comptent pas au XVII<sup>e</sup> siècle.



*Jésus-Christ*<sup>1</sup>. Le R. P. Vincent Huby directeur des retraites, en est l'auteur. Les premières pages sont pleines du Cœur de Jésus :

« Prière dévote au crucifix.

« Que votre Cœur, mon Jésus ! vienne par cette plaie et par ma bouche dans mon cœur, ou que mon cœur aille par cette plaie dans le vôtre, afin que je vive en vous, et vous en moi, et que je ne sois jamais séparé de vous. »

Déjà, plusieurs fois, au cours de cette histoire, nous avons lu le même désir d'union entre le cœur du fidèle et le Cœur de Jésus. Les invocations, les appels se succèdent, confiants, émus, douloureux.

« O Cœur de Jésus ! chargé d'ennuis pour mes divertissements criminels !

« O Cœur de Jésus ! noyé de tristesse pour mes vaines joies !

« O Cœur de Jésus ! saisi de crainte pour la témérité de mes désirs !

« O Cœur de Jésus ! accablé de confusion pour l'infamie de mes crimes !

.....

« O Cœur de Jésus ! percé mille fois par le nombre infini de mes désordres !

« O Cœur de Jésus ! Cœur doux, Cœur tendre, Cœur paisible... O Cœur de Jésus ! fournaise de charité ; ô Cœur de Jésus ! trésor de toutes les grâces ; ô Cœur de Jésus ! aimable et inépuisable, source de toutes les grâces ; ô Cœur de Jésus ! aimable et inépuisable source de toutes les contritions, qui a entrée, qui entre et qui entrera dans le cœur des hommes ; faites couler dans mon cœur cette sainte contrition, ces précieux regrets, ces douleurs, ces tristesses, ces sanglots que vous avez répandus dans les cœurs de tant de saints pénitents... Venez donc, contrition du Cœur de Jésus, venez dans mon cœur, le voilà tout disposé pour vous recevoir ! Douleurs, ô Jésus ! regrets, sanglots, larmes, tristesse, confusion, haine, amour ! Un

1. Chez la veuve de J.-N. Galles, sans date. L'approbation de M. Grandin est du 26 mars 1672.

Sauveur si aimable, et qui aime tant et qui est si peu aimé, et tant offensé. Ah ! »<sup>1</sup>.

Le P. Saint-Jure et le P. Nouet exposent la doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur ; le P. Huby la vit et la fait vivre, il en est l'apôtre. Toujours la vue du crucifix excita dans son âme de merveilleux transports : « Il est donc vrai : Jésus est mort ! Celui-là est mort qui ne devait pas mourir... Le Fils de Dieu est mort pour le Fils de l'homme, l'Agneau est mort pour les loups, le Seigneur pour les esclaves, l'Innocent pour les coupables. » Ses yeux s'arrêtent sur les plaies sacrées : « C'est donc vous, ô tête adorable,... c'est donc vous, ô bouche bénie ;... c'est donc vous, ô mains toutes puissantes ;... c'est donc vous, ô pieds adorables ;... c'est donc vous, enfin, ô Cœur sacré de mon Jésus en qui sont renfermés tous les trésors de la divinité, et qui avez tant d'amour pour moi ! » Quand il a trouvé le Cœur divin, il ne peut le quitter. « C'est donc vous que je vois percé à jour et verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour moi !... O Cœur ! Cœur, source adorable de tout l'amour qui a purifié et sanctifié tant de cœurs, purifiez et sanctifiez aussi le mien, afin que je sois tout amour pour vous, comme vous avez été et comme vous êtes tout amour pour moi<sup>2</sup> ! »

Le retraitant qui lit ces lignes pour la première fois et déjà murmure en lui-même ces belles prières, est prévenu qu'il les doit réciter « à l'aise », lentement, s'arrêter de temps en temps, se tenir devant Dieu dans un humble et respectueux silence, la bouche sur le cœur du Crucifix. Le Père Huby veut l'instruire, « plutôt par voie de sentiments que de préceptes ». C'est le plus habile des maîtres parce qu'il est le plus aimant. Il a puisé et bu à longs traits l'amour tendre et miséricordieux dans le Cœur de Jésus.

1. *Pratique de l'amour de Dieu*, p. 11-12.

2. *Pratique de l'amour de Dieu*, p. 149.

Je suis au pouvoir de l'amour,  
 Je le servirai nuit et jour,  
 Je ne veux pas être un moment  
 Que je ne le passe en aimant<sup>1</sup>.

Les vers ne valent rien ; le désir est de toute beauté ; le P. Huby l'a réalisé. Toutes ses retraites annuelles il les emploie à contempler l'amour divin, à le pénétrer, à le goûter. Il s'y propose « d'être possédé de l'amour de Dieu, autant que lui-même veut que je le sois et de la manière qu'Il le veut... Votre pur amour, ô mon Dieu, m'est tout et sans lui tout ne m'est rien. Il est ma vie, mes délices, ma gloire, mon paradis, mon éternité, parce que c'est le seul bien que je vous puis procurer avec le secours de votre grâce, et que vous demandez de moi... Rien de moi ni pour moi, mais tout de Dieu et pour Dieu<sup>2</sup> ». Vers la même époque, le 6 novembre 1672, sainte Marguerite-Marie, au soir de sa profession, écrit de son sang : « Tout de Dieu et rien de moi ; tout à Dieu et rien à moi ; tout pour Dieu et rien pour moi<sup>3</sup> !... » Ils parlent tous la même langue, puisqu'ils sont tous de la même race. Insatiables d'humilité et dévorés d'amour, comment tous ne seraient-ils pas attirés par le Cœur de Jésus !

\*

\* \*

Pour prêcher l'amour divin et le Sacré-Cœur, Dieu a donné au P. Huby, un merveilleux talent d'orateur. Tous ceux qui l'ont entendu sont unanimes. Cet homme qui ne pense jamais à lui, qui jamais ne se préoccupe de sa parole, dont l'humilité se trouverait bien de la dernière place au ciel et en purgatoire, qui la désire sur la terre, fascine et ravit ceux qui l'entendent. Il est d'une rare éloquence. En lui tout parle, tout agit : la voix qui, hésitante au début — il a longtemps bégayé — s'affermite et

1. *La vie des fondateurs des maisons de retraites*, p. 185.

2. *La vie des fondateurs des maisons de retraites*, p. 287, 288.

3. A. HAMON, S. J., *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 92.

s'échauffe sous l'émotion ; le geste sobre ; les yeux qui pénètrent plus avant que les mots et percent les cœurs ; le silence auquel rien ne résiste. C'est le triomphe du P. Huby. Quand il a longuement préparé les âmes, quand il les sent vibrer à l'unisson de la sienne, quand il voit pleurer ses auditeurs, et qu'il va pleurer lui-même, il s'arrête : « Ici silence, et amour... » Les plus glorieuses paroles n'égaleront jamais cet amour silencieux.

Sur les lèvres du P. Huby, les expressions les plus simples, les plus usées, prennent une magnificence et un éclat sans pareils ; l'amour les rajeunit et les transforme. « La langue parle aux oreilles, avait-il coutume de dire après saint François de Sales, mais le cœur au cœur<sup>1</sup>. » Pratique, populaire, il veut être compris : Clercs, laïques, bourgeois, artisans, paysans, gentilhommes, mêlés les uns aux autres, — le P. Huby restera partisan de cette fusion, malgré les attaques — tous l'écoutent, dès lors tous doivent le comprendre. Il fait le catéchisme ; un petit catéchisme ; rien de plus utile, à son avis. Il voit juste et le succès lui donne deux fois raison. Il fait le catéchisme, mais avec son cœur.

Pas de périodes balancées ; des phrases courtes, des flèches qui s'enfoncent en pleine chair. Les idées qu'il développe sont les plus hautes de la théologie, elles sont si claires qu'elles paraissent simples. Toute le monde, semble-t-il, aurait pu les trouver, et les cueillir, tant elles sont lumineuses et à la portée des plus humbles intelligences. L'orateur suit dans les yeux de ses auditeurs le développement de sa pensée, il les interroge, il écoute leurs réponses, il s'enflamme au contact de leurs âmes qu'il vient d'embraser. Les mots sans effort coulent de ses lèvres, comme d'une source abondante ; il parle avec la facilité aimante d'un père qui laisse épancher sa tendresse<sup>2</sup>.

1. *La vie des fondateurs des maisons de retraite*, p. 210.

2. Je n'ignore pas le problème de l'authenticité du texte du P. Huby. Le P. Bainvel, dans la *Revue d'Ascétisme et de Mystique* l'a bien posé, quelle que soit la solution dernière, il paraît certain que la *Pratique de l'amour de Dieu*, imprimée du vivant du P. Huby, donne l'idée très juste de la manière dont il parlait, comme aussi de ce qu'il disait. Le terrain où nous marchons est solide.



« Ah ! quelle fournaise d'amour pour les hommes dans le Cœur de Jésus ! Il a aimé les hommes de toute éternité... Il aime dans son Incarnation, dans laquelle il s'est humilié infiniment, substantiellement, éternellement : infiniment puisqu'il unit la hauteur infinie de la divinité, au dernier de tous les êtres qui est la chair ; substantiellement puisqu'il s'unit à la substance humaine ; éternellement puisqu'il ne quittera jamais ce qu'il a pris une fois. Dieu sera homme à jamais, et à jamais l'homme sera Dieu.

« Qui l'a réduit à cet abaissement infini et éternel ? L'amour infini et éternel qu'il a eu pour nous : humiliation infinie qui vient d'un amour infini, humiliation éternelle qui vient d'un amour éternel !

« Ah ! que Jésus nous aime ! Ah ! que nous sommes aimés de Jésus !

« Il aime en sa Nativité... Il aime en sa Circoncision, qui lui fait souffrir que l'on tranche avec un couteau et avec tant de douleur. sa chair si tendre et si délicate, et qui le fait paraître comme un pécheur. Ah ! confusion ! Ah ! précieux sang ! Ah ! douleur ! O amour !

« Il aime en toute sa vie... Il aime en sa Passion, qui, toute cruelle qu'elle est, est encore plus une Passion d'amour qu'une Passion de souffrance ! »

Longuement l'orateur s'arrête à cette Passion de Jésus, voie royale de la dévotion au Sacré-Cœur. Il savoure la tendresse infinie du Rédempteur : dignité de la personne qui souffre, bassesse de celle pour qui elle souffre ; ignominie, désintéressement absolu de cette mort ; souveraine liberté de l'acceptation ; innocence de la victime immolée par le coupable lui-même ; bienfait de la croix qui expie, vivifie, glorifie ; ineffable martyre d'amour qui se contente d'un faible retour d'amour.

« Quelle sorte d'amour est-ce là ? Quel prodige ! Quel excès ! Mais où trouvera-t-on un tel amour ? Dans le Cœur de Jésus. Oui, dans le Cœur de Jésus, dans ce Cœur embrasé d'amour pour tous les hommes. »

\*

\*   \*

Jamais le P. Huby ne se lasse d'approfondir cet amour. Il nous invite à considérer une surprenante et admirable vérité.

De tous les bourreaux qui ont fait souffrir Jésus, il n'en est point qui l'ait fait souffrir plus que lui-même. C'est lui qui donne la force aux valets et aux soldats ; c'est lui qui aiguise la pointe des clous et durcit les épines de la couronne ; c'est lui qui, avec toutes les créatures, coopère à l'infâme et douloureux supplice. C'est lui qui s'abandonne aux peines intérieures : « j'entends ces tristesses mortelles, cette agonie, cette sueur d'eau et de sang, cette contrition infinie. »

Ne pouvant trouver des termes nouveaux, il se répète : les mêmes mots redisent le même étonnement et le même amour. « O rigueur ! O amour ! O rigueur de Jésus envers Jésus ! O amour de Jésus envers nous... O quel amour ! Jésus si grand ! Nous si petits ! Jésus si parfait ! Nous si imparfaits ! Jésus si saint ! Nous si méchants ! Jésus si aimable ! Nous si haïssables !... O amour ô mort ! O Jésus mort par son amour !... »

Comment connaître jamais l'infinie charité : « Tâchons de pénétrer plus avant dans le Cœur de Jésus. » Le P. Huby n'essaie pas d'établir une gradation ; il accumule au hasard les preuves d'amour ; petites ou grandes qu'importe, elles viennent toutes du cœur.

L'amour que nous avons pour nous-mêmes, si violent soit-il, est infiniment moindre que l'amour de Jésus pour nous, Nous sommes des coupables, lui est innocent ; jamais pourtant il ne nous demandera de souffrir ce qu'il a souffert : « Voulez-vous, ô mon Jésus que nous jeûnions quarante jours et quarante nuits sans boire ni manger, comme vous ? — Non, mes enfants, non. J'ai gardé pour moi ce grand jeûne ; mais ne faites plus d'excès ni dans le boire, ni dans le manger ; gardez les jeûnes qui vous sont ordonnés ; faites en quelques-uns de dévotion : dans vos repas, retranchez-vous quelque petite chose pour l'amour de moi, abstenez-vous de quelque morceau, ou de quelque coup de la boisson, dont vous usez...

« Mon Jésus vous plaît-il que nous soyons crucifiés, et que nous

mourrions chargés d'opprobres et de douleurs comme vous ? — Non, mes enfants, non je prends la croix pour l'amour de vous. Je la porte sur mes épaules déchirées, je veux bien y être cloué et y mourir ; mais vous, n'abusez plus ni de vos corps, ni de vos sens, à voir, à dire, à faire des choses qui m'offensent ; mais employez-les à entendre de bonnes choses, à regarder des objets qui vous portent à la dévotion, et à la charité, à tenir de bons discours, à donner le bon exemple, à faire de bonnes œuvres, à souffrir patiemment vos petits travers, comme la confusion, la maladie, la pauvreté, la mauvaise humeur de votre prochain, le travail et les autres peines, ou que vous avez déjà, ou qui vous arriveront. »

Tout cela c'est si peu de chose que ce n'est rien. Le P. Huby vaincu par cette tendresse délicate ne sait que répéter : « O Jésus que vous nous aimez ! je le dirai encore une fois, mille fois, cent mille fois : O Jésus, que vous nous aimez !... O que vous nous aimez... O Jésus ! Jésus. Qui dit Jésus ; ah qu'il dit de perfections et de grandeurs, mais qu'il dit de bonté, de douceur, de tendresse et de clémence<sup>1</sup> ! »

Ils sont là buvant ces paroles, cent, cent vingt, deux cents, deux cent quarante ; à Pâques 1677, deux cent soixante-quinze ; en vingt ans ils se sont assis plus de vingt mille sur les bancs de cette salle, dans cette chapelle<sup>2</sup>. Qui pourra dire l'influence de cet apostolat ! Il serait puéril évidemment de penser qu'au sortir de leur retraite, les auditeurs du P. Huby sont devenus des dévots du Cœur de Jésus. Pour le plus grand nombre, pour le Père lui-même peut-être, cette dévotion n'est qu'une forme de la dévotion aux Cinq Plaies. Mais demain, des âmes ainsi préparées n'auront aucune peine à recevoir les demandes de Jésus à sainte Marguerite-Marie. Elles les attendent. Si le P. Huby ne leur a pas donné

1. *Considérations propres à faire naître et entretenir l'amour divin dans nos cœurs*. A Paris, M.DCC.LXXIV, p. 100-101 et passim. Ce petit livre est extrait presque en entier de la *Pratique de l'amour de Dieu*. Le texte semble très sûr.

2. Lettre du P. H. Chaurand au R. P. Gallien, provincial de Lyon, 1<sup>er</sup> février 1682. *Bibliothèque des Exercices de Saint Ignace*, n° 2, p. 29.

la dévotion au Sacré-Cœur, il les a disposées à l'accepter avec joie, quand elles la rencontreront<sup>1</sup>.

\*  
\*   \*

A l'amour divin il faut répondre par un amour sans limite, offrir au Cœur de Jésus un cœur non pas digne de lui, c'est impossible, mais pas trop indigne non plus. Hélas !

« Ah ! quelle différence entre cœur et cœur ! Entre votre Cœur et le mien ! O Cœur pur de Jésus ! O cœur sale de la créature ! O Cœur patient de Jésus ! ô cœur impatient de la créature !... Ah ! quelle différence entre cœur et Cœur ! entre votre Cœur, ô mon Jésus et le mien ! Ah ! quelle différence ! Mais mon cher Sauveur permettez-moi de vous dire du fond de l'abîme de mon néant, que vous n'avez pris un cœur semblable au mien par nature, qu'afin que le mien fût semblable au vôtre par grâce. Faites donc, s'il vous plaît, mon adorable Rédempteur, que mon cœur soit semblable au vôtre. Votre Cœur est pur, que le mien soit pur... Votre Cœur est humble que le mien soit humble... Votre Cœur est tout amour, et amour tout saint ; que le mien soit tout amour et amour tout saint. Que votre Cœur, ô mon Jésus, possède entièrement le mien ; que le mien, ô mon Jésus, soit entièrement fondu et abîmé dans le vôtre... Plus de cœur à moi, mais à Jésus. Ce n'est plus mon cœur, c'est le vôtre, il est tout à vous. Ouvrez-le, fermez-le, purifiez-le, embrasez-le, il est à vous. Hélas il ne l'a pas toujours été, mais ô Cœur de Jésus, ô amour de Jésus, il l'est à présent par votre grâce, et il le sera s'il vous plaît à jamais. Jésus, Jésus, Jésus. » Ici, silence et amour tenant la bouche sur le cœur du Crucifix<sup>2</sup>. »

Sainte passion, tendresse divine ! L'amour qui a blessé le cœur du P. Huby, traverse, dard de feu, les cœurs de ceux qui l'écou- tent ; la douce et cruelle blessure ne se fermera plus.

1. Je ne puis songer à citer tous les textes du P. Huby sur le Sacré-Cœur. Le P. Bainvel : *la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* en donne quelques autres, p. 437-449, et il n'est pas complet.

2. *Pratique de l'amour de Dieu*, p. 16-17.



Mais la parole ne suffit pas au zèle insatiable. Elle sonne aux oreilles, les yeux ne la voient pas ; le P. Huby veut rendre sensibles aux yeux les dévotions et les vérités qu'il prêche. Il invente les tableaux symboliques : les tableaux pour retraites, différents des tableaux pour missions du P. Maunoir, dont trois ans (1649-1652) il a été le supérieur à Quimper. Il y montre l'âme coupable et l'âme fidèle, la tiédeur, l'attrition, la contrition, l'âme damnée et l'âme sauvée... etc... Il s'est manifestement inspiré du livre de M. de Querdu le Gall, docteur en théologie, et recteur de Servel en Bretagne : *l'Oratoire du Cœur, ou méthode très facile pour faire oraison, avec Jésus-Christ, dans le fond de son cœur*<sup>1</sup>. L'auteur rappelle le texte de saint Matthieu : *Quum oraveris intra in cubiculum tuum et, clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito* (VI, 6) ; cette chambre où il faut se retirer pour prier, c'est le cœur. Au début de chaque méditation, une image représente le cœur du fidèle et, dans ce cœur, le mystère à méditer. Les figures plus ou moins ingénieuses ne sont pas toujours faciles à comprendre ; M. Le Gall explique longuement leur symbolisme.

Presque toujours les représentations morales du P. Huby sont, elles aussi, enfermées dans un cœur<sup>2</sup>. Les retraitants, savants et ignorants, les goûtent beaucoup. « Une personne de robe d'un bel esprit, et reconnu dans le pays pour un homme de bon sens, m'a dit... qu'il fait plus d'état de l'explication du tableau qu'il venait d'entendre que de tous les sermons d'un Avent que l'on prêchait dans sa paroisse<sup>3</sup>. » Quand, après le dîner, vers 11 h. 1/2 les auditeurs du P. Huby se réunissent dans la salle pour cette explication, les paroles de feu entendues dans la matinée brûlent encore leurs âmes. A plus d'un sans doute

1. La première édition paraît chez Pierre de Bresche à Paris, en 1671 ; je me sers de l'édition de M.DCC.XIII, A Lyon, chez Nicolas de Ville, rue Mercière, à la Science.

2. Ces tableaux étaient, comme ceux de M. Le Gall, en vente chez Pierre de Bresche, à Paris, avec deux feuilles d'explication. (*La retraite de Vennes*, p. 15.)

3. *La retraite de Vennes*, p. 15.

l'image de ce cœur rappelle le divin et cher souvenir du Cœur de Jésus.

Quand il invente ses tableaux, le P. Huby ne pense peut-être pas au Sacré-Cœur, il y pense certainement quand il apprend aux retraitants à réciter le chapelet du cœur. Pratique très simple et très élevée : un enfant la comprend, l'âme sainte y repose et nourrit sa tendresse.

« Elle consiste à regarder amoureusement, ou à baiser ou serrer contre son cœur la médaille du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie... ce qu'on fait posément et sans dire ni *Pater*, ni *Ave*, ni aucune prière vocale, sinon peut être quelque mot de tendresse que l'affection du cœur suggère. »

Baiser, regard, pression d'amour répétés autant de fois qu'il y a de grains dans le chapelet<sup>1</sup>. Les détails nous manquent hélas sur ces médailles qui étaient fort mystérieuses ; des figures et des paroles y exprimaient divers points de perfection. Le P. Huby en donnait l'explication dans un petit livre que nous ne trouvons plus.

« Sa dévotion au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie, nous dit le P. Champion son biographe, était fondée sur des vues sublimes. Il les regardait comme les deux parfaits modèles de la vie intérieure. Les admirables dispositions qu'il y remarquait, le charmaient et l'instruisaient également. Il y trouvait toutes les vertus dans leur plus éminent degré, et il allait y puiser ce pur amour qu'il désirait avec tant de passion. Jamais son cœur ne s'embrasait davantage, ni n'était plus comblé de délices que quand il l'exposait aux divines influences du Cœur de Jésus et de celui de Marie<sup>2</sup>. »

\*

\* \*

Médailles, chapelet du cœur, tableaux symboliques, retraites toutes pleines du Cœur de Jésus, de son amour et de sa miséri-

1. *La vie des fondateurs*, p. 217-218.

2. *La vie des fondateurs*, p. 219.

corde, discours pratiques, chauds, éloquents, c'est la part du talent si personnel et du zèle du P. Huby, mais la dévotion elle-même dont il est l'heureux et infatigable propagateur, où l'a-t-il prise ? Connait-il le livre du P. Eudes : *la Dévotion au très saint Cœur et au très Sacré Nom de la B. V. Marie*, dont on vient d'imprimer à Caen la troisième édition en 1663 ? Je ne le crois pas. D'ailleurs le saint missionnaire normand, son contemporain, donne dans cet ouvrage une part bien petite au Cœur de Jésus, il s'occupe surtout du Cœur de Marie. Le P. Huby fait précisément le contraire : il nomme à peine le Cœur de Marie ; son culte, son amour vont directement au Cœur de Jésus. En 1672 seulement, saint Jean Eudes établit, dans ses communautés, la fête du Cœur de Jésus ; à cette date la dévotion du P. Huby est fixée. C'est la dévotion traditionnelle : dévotion à la Passion, à la Croix, aux Plaies, au Cœur ; le crucifix lui arrache ses plus beaux cris d'amour : la dévotion du P. Eudes est plus bérullienne que traditionnelle. Quand les filles du saint missionnaire normand s'établiront à Vannes, en 1683, les Jésuites, le P. Huby en particulier, favoriseront leur apostolat ; mais elles viennent trop tard pour agir sur sa dévotion. Le P. Rigoleuc qu'il a tant aimé n'a pu lui donner ce qu'il n'avait pas lui-même. Le P. Huby semble ignorer les grands dévots du Moyen Age et du xvi<sup>e</sup> siècle. Il a lu Saint-Jure, certainement le *Banquet de Myrrhe*, du P. Vincent Caraffa, général de la Compagnie de Jésus que le P. Nouet traduit dès 1663 ; je ne crois guère à l'influence de ces lectures. Huby n'est pas un intellectuel, il n'a pas l'esprit chercheur, original et puissant de Rigoleuc.

C'est le fondateur des retraites, au génie pratique, le plus humble des hommes, et le moins curieux. Il a fait les *Exercices* de saint Ignace ; il a médité la Passion de Jésus, c'est là qu'il a trouvé l'amour et le Cœur divin. Je crois aussi qu'il a été aidé par une grande servante de Dieu, Armelle Nicolas, qu'il a dirigée pendant une trentaine d'années ; nous l'appelons aujourd'hui la bonne

Armelle ; ceux qui viendront après nous diront peut-être : la bienheureuse Armelle<sup>1</sup>.

Née à Campénéac, dans les environs de Ploërmel de parents très modestes, le 19 septembre 1606, elle conçoit, toute petite, une tendresse d'amour et de compassion extraordinaire pour les tourments de Jésus en croix ; chaque jour elle salue dévotement les cinq Plaies par cinq *Pater* et cinq *Ave*. En 1649, elle est domestique à Vannes, et sous la direction du P. Huby. Le Père est nommé recteur à Quimper. Il va partir avec le P. Rigoleuc, de passage à Vannes. « Mes Pères, leur dit la bonne Armelle, fort attachée à tous deux, à la vérité je ressens votre absence, mais si je savais que vous aimassiez mieux Dieu en la ville où vous allez qu'ici, je vous y souhaiterais déjà, quand même je ne vous verrais jamais. » Le jour du départ, elle assiste à la messe du P. Huby, et communie. Pendant l'action de grâces, Notre-Seigneur lui dit intérieurement et intelligiblement ces paroles : « Ma Fille, je te fais comme aux enfants qu'on retire d'entre les bras de leurs nourrices, afin de les loger dans la maison de leur père, et leur donner une meilleure nourriture que celle qu'ils avaient auparavant, ainsi je veux te loger en ma maison. — Hé, Seigneur, où est votre maison ? » demande la pauvre affligée. Jésus lui montre la plaie de son côté, et la fait entrer dans son Cœur. Dans cette demeure, ne trouvant que vide et privation ; elle s'écrie : « Mon Seigneur vous disiez que c'était ici votre maison, et je n'y vois et n'y trouve rien du tout. » Nulle réponse ne lui est faite, mais elle reste bien en paix<sup>2</sup>.

Après la messe, elle raconte tout au P. Huby, ce qui le console fort. A partir de cette heure, la bonne Armelle vit comme enfermée

1. Le P. ORY (*les Origines de Notre-Dame de Charité*, Abbeville, 1891) revendique pour le bienheureux Eudes, la priorité d'apostolat, et il a raison ; il estime que « le P. Huby a reçu sa dévotion aux Sacrés-Cœurs du vénérable P. Eudes ou de ses enfants » (p. 421) ; à mon avis cela n'est pas exact. Il ne donne d'ailleurs aucune bonne preuve de son affirmation.

2. *Le triomphe de l'amour divin dans la vie d'une grande servante de Dieu nommée Armelle Nicolas*. Vannes, chez Jacques de Heuqueville, M.DCCVII, p. 110.



dans le Cœur de Jésus. Quand il lui faut agir, il semble qu'elle en sorte ; l'action achevée elle y rentre n'est-il pas sa demeure !

Le P. Huby revient à Vannes en 1652. Le 2 février 1653, Notre-Seigneur fait une nouvelle faveur à la bonne Armelle : « Je me trouvais enfermée dans le Cœur sacré de Jésus avec tant d'amour, de gloire et de liberté que je ne pouvais le comprendre. Je m'y trouvais au large et à mon aise ; rien ne m'oppressait. » Mille mondes pourraient y tenir, tous ceux qui s'y logent par amour jouissent de la vraie et entière liberté et d'une paix admirable. Mais la porte est étroite. « O mon Amour et mon Tout ! d'où vient que votre Cœur est si grand et si spacieux, et qu'on soit si au large quand on est dedans, et cependant que la porte pour y entrer soit si petite et si étroite ? » C'est que pour passer il faut être petits, nus, seuls. Les *petits* sont les humbles ; la porte est trop étroite pour laisser passer ceux qui sont gonflés d'orgueil. Les *nus* sont les détachés des biens et des commodités de la vie ; ceux qui portent des fardeaux d'or et d'argent ne peuvent passer. Les *seuls* sont ceux qu'aucune attache ne lie à d'autres créatures ; deux personnes ne sauraient à la fois franchir l'étroite ouverture<sup>1</sup>.

\*

\*   \*

De 1652 au 24 novembre 1671, jour où la bonne Armelle, âgée de soixante cinq ans, meurt en terre pour vivre dans le ciel, le P. Huby connaît les plus intimes secrets de cette « Fille de l'amour » ; c'est le nom que Jésus lui-même lui donna ; jour par jour il suit les opérations de la grâce dans ce brûlant séraphin ; il assiste aux transports qui le consomment. : « Mon amour et mon tout, disait-elle, je n'en puis plus, je meurs et je languis d'amour<sup>2</sup>. » Ces plaintes échappent à ses lèvres défaillantes, même

1. *Le triomphe de l'amour divin*, p. 181, 182. Le P. CROISSET, *La dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Lyon, M.DC.XCIV, p. 75, cite une grâce faite à la bonne Armelle : *Triomphe de l'amour divin*., p. 335.

2. *Le triomphe de l'amour divin*, p. 100.

sans qu'elle y pense. Le Père a entendu bien des fois, il a peut-être récitée avec elle, la belle prière que, pendant plusieurs années elle adresse, chaque jour, à Jésus Rédempteur :

« O Amour crucifié ! qui vous a porté à endurer et à souffrir une mort si cruelle pour moi dans la croix ! O mon Jésus, faites-moi la grâce de détacher mon âme de moi-même, et de l'attacher avec vous à cette croix ! O mon Jésus que mes mains soient clouées avec les vôtres ; que mon cœur soit percé d'un coup de lance comme le vôtre ; que mes pieds soient cloués comme les vôtres. O mon Jésus que mon sang bouillonne avec le vôtre ; soyez en moi ; et que je sois en vous et que je meure dans cette sacrée croix avec vous ! O mon Jésus, faites-moi la grâce de languir et de mourir de votre saint amour, et de regret de vous avoir offensé<sup>1</sup>. »

Au dire de la sœur Jeanne de la Nativité, une Jacqueline de Blémur et une Françoise-Madeleine de Chaugy ursuline, à qui nous devons de connaître ces merveilles, personne n'avait enseigné à la pauvre servante de Vannes, cette touchante prière, qui fut pleinement exaucée. Le même témoin affirme que, dans toutes les peines et afflictions, Jésus montrait à la bonne Armelle son sacré Cœur ouvert, afin qu'elle s'y cachât. Pendant longtemps elle aimait répéter à ses amis la parole de saint Elzéar de Sabran : « Si vous voulez me trouver, ne me cherchez point ailleurs que dans le Cœur de mon divin Amour, car je n'en sors ni jour ni nuit ; c'est là où je fais ma demeure, c'est mon asile et mon lieu de refuge, contre tous mes ennemis<sup>2</sup>. »

Ces visions, ces rappels continus du Cœur de Jésus, cette passion de l'amour divin, une direction continuée au moins pendant vingt ans, influèrent certainement sur les sentiments et la dévotion du P. Huby. Rien de plus suave et de plus conquérant, dans son humilité, que l'âme de cette pauvre fille sans instruction ; sa puissance est irrésistible. Elle vit seule au milieu des champs,

1. *Le triomphe de l'amour divin*, p. 390.

2. *Le triomphe de l'amour divin*, p. 335.

elle ne sait pas les premières lettres de l'alphabet, elle n'a encore jamais eu de directeur ; Dieu lui-même lui apprend à lire le grand livre de la nature.

« Quand je voyais disait-elle, un pauvre chien qui ne quitte jamais son maître, qui est si fidèle à le suivre, qui pour un morceau de pain lui fait mille caresses, bon Dieu ! que ce m'était une puissante leçon pour faire le semblable envers mon Dieu, qui par tant de biens m'avait liée et attachée à son service. Quand je considérais dans les champs ces petits agneaux si doux et si paisibles, qui se laissent tondre et tuer sans crier ni bêler, je me représentais mon Sauveur qui s'était ainsi laissé conduire à la boucherie et à la mort sans dire mot et en cela m'apprenait à l'imiter et me rendre semblable à lui, dans les rencontres fâcheuses et difficiles à la nature... Considérant la beauté des prairies et des champs couverts de verdure et de fleurs, je disais en moi-même : Mon Bien-Aimé est la fleur des champs et le lis des vallées, c'est la rose sans épines, desquelles mon Amour a voulu être couvert et couronné ; je l'invitais à faire de mon âme le jardin et le parterre de ses délices, et le conjurais de le tenir si bien clos et scellé, qu'autre que lui n'y eut entrée. Quand je voyais les arbres se plier au gré des vents, et la mer qui ne passait jamais ses bornes, je disais : O Dieu ! que ne suis-je aussi docile aux mouvements et inspirations de votre divin Esprit, et qu'à jamais je ne puisse passer les bornes de vos adorables volontés : les poissons qui nageaient et se délectaient dans la mer m'enseignaient à me noyer et délecter toujours dans mon divin Amour... Si je voyais cultiver et ensemer la terre, il me semblait voir mon Sauveur qui avait, tout le cours de sa vie, tant sué, peiné et travaillé pour cultiver nos âmes et y répandre la semence de sa céleste doctrine et de son divin Amour ; et que toutefois, il y avait si peu de terre qui portât de bon fruit, ce qui me causait des regrets très sensibles... Bref, il n'y avait créature au monde qui vint à ma connaissance, qui ne me servit d'instruction et ne m'apprit toujours chose nouvelle. C'est pourquoi je disais souvent à Dieu : O mon Amour ! que vous avez bien su plaire à mon ignorance ; car ne sachant ni lire, ni écrire, vous m'avez donné de si gros caractères pour m'instruire, qu'il ne faut que les voir pour apprendre combien

vous êtes aimable ; et souvent je voudrais ne les point voir, car ils me brûlent si fort de votre amour, que je ne sais que devenir<sup>1</sup>. »

Charme candide, charme souverain de l'amour ! Il triomphe du cœur de Dieu, il triomphe du cœur des hommes. Il suffit de lire le témoignage que le P. Huby a rendu de la bonne Armelle pour sentir l'impression qu'il en reçut : « Dieu à la vérité ne fait plus tant de miracles pour la guérison des corps comme à la naissance de l'Église, mais pour les merveilles de la grâces dans les âmes, il en opère tous les jours. Nous prions les saints pour être guéris des maux corporels dont ils ont souffert, prions ces grandes âmes pour obtenir les vertus dans lesquelles elles ont excellé. La bonne Armelle a pratiqué d'une façon toute admirable la reine des vertus, la charité, l'amour divin, tâchons d'imiter cette grande Amante « afin d'avoir le divin Amour avec lequel, dit saint Augustin après saint Paul, on a tout bien et toutes grâces<sup>2</sup> ».

Une remarque s'impose. Le P. Rigoleuc, le P. Simon de Lesseau<sup>3</sup>, le P. Guilloré, le P. Adrien Daran<sup>4</sup>, jésuites, ont vécu en rapports intimes avec la bonne Armelle ; le P. Lesseau la dirige pendant le séjour du P. Huby à Quimper ; ni lui cependant, ni Guilloré, ni aucun autre n'a prié, aimé, prêché le Cœur de Jésus avec le zèle du P. Huby. Al'influence de l'humble servante bretonne se joignit donc dans l'âme de ce dernier, une grâce de choix en parfaite harmonie avec son apostolat. L'auteur de la *Pratique de l'Amour de Dieu*, le merveilleux orateur qui soulève

1. *Le triomphe de l'amour divin*, p. 313-314.

2. *Le triomphe de l'amour divin* : témoignage de son directeur, à la suite de la page 538, les dernières pages ne sont pas numérotées.

3. Le P. Simon de Lesseau († 11 mars 1660, à Amiens), fut un grand religieux dévoré de l'amour divin. Recteur d'Alençon, il connut Marie des Vallées dont il approuva les voies. P. D. BOULAY, *Vie du vénérable Jean Eudes*, t. III, p. 130. Cf. B. N. Ms. 11942.

4. L. P. Adrien Daran (9 sept. 1615-1670), né à Rouen, missionnaire au Canada, dirige longtemps à Vannes la congrégation des artisans (1651-1670) ; son confessionnal est une école de sainteté ; aidé de M<sup>lle</sup> de Francheville, il commence avec dix écus la fondation de l'église de Vannes. La Mère Marie de l'Incarnation en fait le plus grand éloge, *Fondation des maisons de retraites en France*, Angers, 1827, p. 300-304.



les âmes, l'inventeur des tableaux symboliques, le propagateur du chapelet du cœur, des médailles du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie, doit dans la pensée divine, préparer ceux qui l'écoutent à recevoir la dévotion que Notre-Seigneur vient de révéler à sainte Marguerite-Marie, que ses frères prêchent, dès son vivant en Bourgogne, et qu'au lendemain de sa mort, (1693), ils répandent déjà dans toute la France, en Amérique, en Asie, dans le monde entier.

\*  
\*   \*

L'un d'eux, le P. Nouet, (1605-1680) vient d'en établir la noblesse et l'excellence, et d'en sonder les richesses comme personne ne l'a encore fait. Avant le P. Eudes, avant le P. Croiset, il écrit en théologien, en apôtre du Cœur de Jésus. Dans la troisième partie de son grand ouvrage : *L'homme d'oraison, ses méditations et entretiens pour tous les jours de l'année*<sup>1</sup>, il traite *ex professo*, le magnifique et divin sujet : toute la préface lui est consacrée. Il étudie les trois états de la vie glorieuse de Notre-Seigneur « le premier sur la terre depuis la résurrection, le second dans le ciel depuis son ascension, le troisième dans le très Saint Sacrement qui durera jusqu'à la consommation des siècles ». Il estime que la meilleure manière de participer à cette vie, c'est de remplacer dans nos âmes l'amour-propre par l'amour divin. Pour nous en former une excellente idée, il suffit de contempler le Sacré-Cœur de Jésus, ouvert par la lance sur la croix, et qui reste ouvert après la résurrection afin que nous puissions toujours y entrer.

Quand le P. Nouet écrit ces pages, il a soixante-dix ans. Brillant professeur de rhétorique, prédicateur de talent, supérieur des maisons d'Arras et d'Alençon, père spirituel de la

1. *L'homme d'oraison, ses méditations et entretiens pour tous les jours de l'année*. A Paris, chez François Muguet, M. DC.LXXV. Je me sers de l'édition de 1704.

maison professe de Paris, il a été, il est toujours un des religieux les plus en vue de son ordre. Dès 1634, le P. Louis Lallemand témoin, à Bourges, de ses dispositions à la vie intérieure, lui avait obtenu, le 19 mars, par saint Joseph, « la grâce de parler et d'écrire dignement de Notre-Seigneur ». Un peu lourd, embarrassé dans des distinctions scolastiques, il ne lui a pas suffi d'avoir raison pour triompher du génie, de la passion, de la verve souvent injuste de Pascal. Mais s'il n'a pas reçu les dons uniques prodigués à l'auteur des *Provinciales*, il possède la logique, la clarté, la chaleur, l'onction. Ses ouvrages n'ont guère vieilli ; ses *Méditations et ses Entretiens pour tous les jours de l'année* restent l'un des meilleurs développements des *Exercices* de saint Ignace.

C'est en méditant le livre de son bienheureux Père, que le P. Nouet a rencontré le Cœur de Jésus. La plaie sacrée est la porte du temple de la divinité ; la chair virginale en est le parvis ; l'âme, le sanctuaire ; la personne divine, le Saint des Saints : « O mon aimable Sauveur ! je vous conjure par ce cœur amoureux que vous nous avez ouvert, comme un asile pour nous servir de retraite, de me tenir toujours à votre droite, et de m'appliquer si fortement à votre sacré côté que je n'en sorte jamais<sup>1</sup>. »

Sa dévotion date peut être d'une traduction, faite en 1653, de l'ouvrage du P. Caraffa, général de la Compagnie de Jésus : *Bouquet de myrrhe, ou Considérations diverses sur les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ*<sup>2</sup>. La XXIV<sup>e</sup> Considération du troisième livre traite du Cœur de Jésus. L'auteur renvoie au texte de la *Vitis mystica*, qu'il attribue à saint Bernard ; il suit la doctrine traditionnelle.

1. *L'homme d'oraison, ses méditations*, seconde partie. Paris, 1675, p. 590-593

2. *Fascetto de mirra, ovvero considerationi sopra le piaghe di Christo*. In Roma per il Corletti. 1635, in-32, p. 372. La traduction du P. Nouet a été réimprimée chez Casterman, en 1858.

\*

\* \*

Le travail du P. Nouet est vraiment nouveau ; c'est un traité sur la dévotion au Cœur de Jésus. Le P. dominicain del Nente avait écrit des pages solides et chaudes sur le même sujet ; dans ses méditations, affections, exhortations, prières, offrandes, on trouve déjà tous les points essentiels, mais sans ordre, sans cohésion, dispersés. *La Solitude avec le Sacré-Cœur* est écrite pour toucher les âmes plus que pour les instruire. Le P. Nouet veut instruire d'abord, la piété n'y perdra rien. Il traite de la noblesse et de l'excellence du Sacré-Cœur de Jésus, de ses richesses et de ses trésors, de ses plaies et de ses souffrances, de la dévotion que les saints ont eue pour lui. Il l'étudie en lui-même, et dans ses rapports avec les hommes, il ne dit rien de son amour pour le Père.

Comme les grands dévots du Moyen Age et du xvi<sup>e</sup> siècle, le P. Nouet trouve le cœur de chair dans la plaie du côté. Il sépare nettement la dévotion au Cœur de Jésus de la dévotion aux Cinq Plaies. La place qu'il donne à son exposé doctrinal, est elle-même, très suggestive. A l'entrée de la vie glorieuse, après les méditations sur la Passion, avant celles du Temps Pascal, il dresse, comme un étendard céleste, un *Labarum* divin, le Cœur sacré source de l'amour infini, modèle et gage de notre union à Dieu. La dévotion isolée de ce qui n'est pas elle, s'affirme ; elle prend un être propre, et vit d'une vie à elle. L'initiative est originale, elle sera féconde. Il ne faudrait pas dire évidemment que les lecteurs du P. Nouet ont eu, dès 1675, conscience de la nouveauté de cette attitude ; il ne faut pas oublier cependant que, en marge de cette phrase : « Et parce que le Cœur adorable du Christ est un abîme de trésor, de grâce et de gloire, l'on ne pourra l'envisager longtemps sans y découvrir des richesses immenses », le petit livret de Dijon, le livret de la sœur Jeanne-Madeleine Joly porte, dès 1689, ces mots signi-

ficatifs : « Voyez ce qu'en dit le R. P. Nouet de la Compagnie de Jésus, dans la préface de ses *Méditations* pour le temps de Pâques<sup>1</sup>. » Dix ans plus tard, le P. Froment écrit : « Le P. Jacques Nouet n'a pas encore peu contribué à étendre cette dévotion par la préface de la troisième édition de l'*Homme d'oraison*, dans laquelle il traite de la dévotion au Cœur de Jésus, avec la solidité et la piété qu'on remarque dans tous ses ouvrages<sup>2</sup>. » Les livres du P. Saint-Jure sont, en 1699, aussi répandus que ceux du P. Nouet ; il a parlé, comme lui, du Sacré-Cœur ; mais ses pages un peu lentes sont comme perdues dans un volume très gros ; celles du P. Nouet frappent par leur précision et par leur place en tête de l'ouvrage.

\*  
\* \*

L'auteur étudie d'abord la noblesse et l'excellence du Sacré-Cœur de Jésus. Formé d'une matière très pure et très précieuse, du plus pur sang de la bienheureuse Vierge, il est animé de la plus belle âme que Dieu ait jamais tirée de ses trésors ; Cœur déifié, ou pour mieux dire le Cœur d'un Dieu, subsistant par la personne du Verbe, il est saint de l'onction divine de la sainteté incréée ; tous ses battements, tous ses soupirs, tous ses désirs, toutes ses affections, toutes ses demandes, toutes ses actions, sont des actions infinies en prix et en valeur. C'est le plus beau domaine, la plus riche pièce des trésors du Père éternel ; c'est le domicile du Verbe qui, sortant du Cœur du Père, devait être reçu dans un cœur digne qui ait quelque rapport au premier. C'est le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, le centre de son repos, c'est là qu'il ramasse ses élus ; en lui, par lui, il les aime, les gouverne, les perfectionne. C'est le cœur de l'Église. C'est le premier organe de la toute puissance divine, son obéissance est

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 399, note.

2. *La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, Besançon, Louis Rigoine, M.DC.XCIX, p. 20. Le P. Croiset qui cite la bonne Armelle et M. de Bernières, ne dit rien du P. Nouet, et pourtant il a sous les yeux le livret de Dijon.



égale à son pouvoir ; c'est le plus magnifique trône de la gloire de Dieu, l'autel sur lequel a été présenté le seul sacrifice digne du Créateur. C'est le roi de tous les cœurs et par sa grandeur et par son pouvoir et par son mérite : sa plaie est sa couronne, le droit qu'il a sur nous est légitime et universel. Le P. Nouet, en 1675, parle déjà comme Léon XIII en 1899, *Rex eslo*<sup>1</sup>.

Il a contemplé le Cœur divin en lui-même, dans sa noblesse et son excellence infinies, il envisage maintenant ses rapports avec les hommes.

Tous les desseins de notre salut ont été formés dans cet admirable Cœur. « Le Père, de toute éternité, les avait concertés avec son Fils, le Fils les avait acceptés, le Saint-Esprit les avait dictés, mais il fallait que le Cœur de Jésus les ratifiât et en entreprît l'exécution... C'est dans ce cœur que la justice et la paix ont fait une alliance éternelle, et qu'elles se sont donné le sacré baiser de l'amour. » En lui, l'Église a été conçue ; c'est donc le lieu de la naissance de tous les fidèles, tous le doivent aimer et n'en sortir jamais, que comme les saints du ciel, avec le désir d'y retourner. « Toute la grâce, toute la justice, toute la sainteté, toute la lumière, toute la gloire, toute la félicité du Paradis est dans ce cœur qui est la vie de notre mort, l'immortalité de notre corruption, et la résurrection de notre mortalité. » Le cœur donne le mouvement aux membres du corps, l'amour à tous les sentiments de l'âme. L'amour animait le grand cœur de Jésus ; ce cœur tout embrasé d'amour, a été le principe de tous ses actes. C'est lui qui pleurait par ses yeux sur le sépulcre de Lazare et sur la ville de Jérusalem ; c'est lui qui publiait par sa bouche les vérités de la foi et enseignait la voie du salut ; c'est lui qui, par l'attouchement des mains divines, guérissait les malades et ressuscitait les morts ; c'est lui qui conduisait tous les pas du bon Pasteur à la poursuite de la brebis infidèle ; c'est lui qui poussait, hors des veines, la sueur sanglante de

1. Encyclique *Annum Sacrum*, 25 mai 1699.

Gethsémani, qui pâlit et trembla, dont le cri puissant, jeté du haut de la croix, pénétra le ciel et fut exaucé pour la révérence qui lui était due.

On ne pouvait mieux dire ; nous sommes au centre de la dévotion : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (Galat., 2, 20). L'amour fait battre le cœur, le cœur est tout embrasé d'amour. Le P. Nouet unit puissamment et avec une netteté rare à cette époque, le cœur de chair et le cœur spirituel ; ils sont là tous deux, l'un près de l'autre, l'un dans l'autre, vivant la même vie, brûlant du même amour.

Le cœur ne dort jamais, il bat toujours ; mais s'agitant et travaillant pour le corps, il est aussi le principe de son repos. *Ego dormio et cor meum vigilat* (Cant. 5, 2). « O cœur de Jésus, cœur admirable, vous ne dormez jamais, vous êtes toujours en mouvement, vous veillez jour et nuit, et vous ne veillez que pour procurer mon bonheur et mon repos. »

Les plaies et les souffrances du Cœur de Jésus sont les témoins sanglants et glorieux, les sacrements de son amour. Ce n'est point le fer de la lance qui porte le premier coup ; la première plaie, la plus grande, est celle de l'amour. Jésus n'a pu la dissimuler : « *Vulnerasti Cor meum, soror mea, sponsa* (Cant. 4, 9). Le Cœur divin est encore blessé par la compassion de nos misères et la douleur de nos fautes. Cette croix fut plus lourde que celle du Calvaire ; il la porta toute sa vie et non pas seulement de la forteresse Antonia au Golgotha. Enfin, après la mort, le cœur est ouvert par le fer d'une lance que l'Église nomme cruelle : *lanceæ mucrone diro*, (*Vexilla regis*), et le P. Nouet, après saint Bonaventure, bienheureuse, « pour avoir eu le crédit d'entrer dans le sanctuaire, où aucun, avant elle, n'avait osé pénétrer. » Tous les saints l'honorent ; c'est la clef qui ouvre le Paradis. Saint Bernard, on s'en souvient, jouait déjà sur les mots *clavis* et *clavus* ; *clavis reserans, clavus penetrans factus est mihi* (Serm. in Cant. LXI). Toutes les plaies de Jésus sont autant de portes de salut ouvertes à tous ; celle du cœur est la plus

haute et la plus large. Toutes sont des fontaines de grâces et de joie ; celle du cœur est la plus claire la plus fraîche et la plus délicieuse... Toutes sont des caractères du livre de vie, celle du cœur enseigne une doctrine plus solide, plus profonde, plus céleste et plus divine. Toutes sont pour les criminels des asiles sûrs ; celle du cœur offre le plus profond et le plus favorable. Toutes sont des voix éloquentes qui parlent au Père, et dans le secret de nos consciences ; celle du cœur est la plus puissante, celle qui toujours se fait écouter.

Qui donc, en effet, sait parler au cœur comme le cœur ! Le P. Nouet n'y tient plus, il laisse le sien épancher doucement sa tendresse :

« O Cœur divin, Cœur amoureux, Cœur tout consacré, donné, livré, dévoué à l'amour des hommes ; je ne veux plus avoir de cœur que pour vous rendre un amour réciproque, et me donner irrévocablement à vous. O blessure amoureuse d'où découle l'eau et le sang pour le remède de toutes mes faiblesses, vous me blessez le cœur à la vue de tant de peines, de prodiges et de mystères. Divin côté où le fer et l'amour ont fait une brèche si favorable, recevez mon cœur avec celui de Jésus, vous êtes assez grand pour les loger tous deux et même pour contenir et porter tous les cœurs des hommes sans qu'ils y soient à l'étroit. Mon Sauveur, vous ne méprisez pas un cœur contrit et humilié ; je vous prie de briser le mien de douleur, afin de le faire entrer dans le vôtre, et que de deux cœurs il ne s'en fasse qu'un. Que si le mien ne vous semble pas assez pur, ôtez-le moi, s'il vous plaît, afin que je ne vive plus à moi-même ; donnez-m'en un nouveau, afin que je vive une vie nouvelle ; accordez-moi le vôtre afin que je ne vive plus que pour vous. Ah ! je ne veux plus rien aimer à l'égal de ce grand Cœur qui m'a aimé plus que sa vie.

« Je le dis en la présence de la Majesté divine qui me regarde du ciel comme du siège naturel de sa gloire. Je le dis en la présence de la bienheureuse Vierge qui n'eut jamais de cœur que pour aimer le Cœur de son Fils. Je le dis en la présence de tous les Saints, qui ne trouvent de délices ni de plaisirs que dans ce grand Cœur. Je dédie

et je consacre mon esprit, ma mémoire, ma volonté, mon corps, mon âme et tout ce que je suis à son honneur, et je renonce à tout ce qui peut m'en empêcher. »

Ceux qui ont médité les Exercices de saint Ignace n'auront aucune peine à trouver dans cette généreuse et riche offrande, le souvenir de l'offrande du Règne, et de celle de la contemplation *ad amorem* : *Sume et sucipe*. Le P. Nouet aime beaucoup le petit livre de son bienheureux Père ; il le comprend mieux que bien des jésuites du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle ; mieux, à mon avis, que le P. Saint-Jure.

Écoutons un dernier cri, une dernière oblation : « Cœur de Jésus, Cœur adorable, Cœur le plus grand et le plus saint de tous les cœurs, je quitte tout pour vous, je donne tout pour vous, je ne fais plus d'état que de vous, et comme vous êtes tout à moi, je veux être éternellement à vous. Ainsi soit-il. »

La dévotion qui brûle son âme, qui est née et qui a grandi dans la méditation des mystères de la vie de Jésus, le P. Nouet, l'a trouvée aussi dans la vie et les écrits des saints ; il cite saint Bernard, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, saint Pierre Damien, saint Elzéar, Lansperge, sainte Catherine de Sienne, sainte Gertrude, la bienheureuse Jeanne de France, fondatrice de l'ordre des dix vertus de la Vierge. Il a lu les merveilleuses inventions que leur suggère leur amour, il les conseille à ses lecteurs.

Ils s'approcheront du Cœur de Jésus en esprit de pénitence pour pleurer leurs péchés et en obtenir le pardon ; en esprit de recueillement et d'oraison pour se reposer, avec le bien-aimé disciple, sur la poitrine du Maître ; en esprit de confiance pour noyer tristesses, dégoûts, chagrins, ennuis dans cet abîme de douceur et de bonté, en esprit de ferveur pour apprendre la pratique de toutes les vertus et surtout de l'amour divin : il est le centre de la vie unitive où tendent tous les mystères de la vie glorieuse.



\*

\* \*

Le P. Nouet n'indique aucune formule, aucune pratique. C'est toute la vie spirituelle, toute l'âme qu'il dirige vers le Cœur de Jésus, pour la plonger dans cet abîme de grâces et d'amour. Il comprend bien la dévotion. Il semble qu'il l'ait pleinement vécue à certaines heures de sa vie intérieure ; elle a fleuri sur ses lèvres en prières magnifiques et dans sa conduite en actes de hautes et précieuses vertus. Les révélations de Paray-le-Monial n'ajouteront rien à son enseignement, elles offriront des moyens faciles de le pratiquer. Quand Jésus aura dit lui-même comment il faut adorer, remercier, aimer son Sacré Cœur, réparer les outrages qu'il a reçus et reçoit encore, les âmes s'empresseront d'obéir aux ordres divins<sup>1</sup>. Fête du Sacré-Cœur, communion réparatrice du premier vendredi du mois, heure sainte, amende honorable, rendez-vous de neuf heures et de quatre heures, petit et grand office, grouperont les dévots devant l'image du cœur de chair transpercé par la lance et l'amour. L'objet matériel et l'objet formel, le cœur matériel et le cœur spirituel, le corps et l'âme seront enfin définitivement unis. La parole de Jésus : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes » aura tout achevé, tout vivifié, elle aura été vraiment le *spiraculum vitæ*, le souffle de vie. Par elle, la nouvelle dévotion, prend conscience d'elle-même, vit, parle, agit, lutte, triomphe, grandit, *usque in virum perfectum* : le sang qui l'anime est un sang divin, rien n'arrêtera son développement, *in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (Eph., 4, 13).

1. Le P. Nouet ajoute un cinquième paragraphe : *Moyen d'unir notre cœur à celui de Jésus*. Ces dernières pages traitent presque uniquement de l'amour de Dieu, *Deus charitas est*, sans doute Jésus c'est Dieu, mais Dieu ce n'est pas Jésus. Elles n'ont donc qu'un rapport éloigné avec le Sacré-Cœur. Dans *la Dévotion envers Notre-Seigneur Jésus-Christ*... 3<sup>e</sup> et dernière partie, Paris, 1681, on trouve encore quelques belles pages sur le Cœur de Jésus : (p. 561-570), trône de l'amour divin, chef-d'œuvre du Saint-Esprit, uni personnellement au Verbe ; sur la singulière excellence de son très ardent amour envers Dieu.

\*  
\*   \*

L'heure n'est pas encore venue d'entrer à Paray-le-Monial pour écouter les divines confidences. Deux hommes, au XVII<sup>e</sup> siècle avant sainte Marguerite-Marie ont mieux que tous les autres, mieux que le P. Huby et le P. Nouet, mérité le titre d'apôtres de la dévotion au Sacré-Cœur : le P. Joseph, vers 1630, le P. Eudes, surtout à partir de 1672. Le P. Joseph la prêche aux Bénédictines du Calvaire dont il est le fondateur, le P. Eudes à ses congrégations de Prêtres de Jésus et Marie et de Notre-Dame de Charité. Par les âmes auxquelles il s'adresse, par son influence, par sa continuité, par son ardeur, par ses fruits, ce double apostolat dépasse ceux qui l'ont précédé. En lisant les pages qui suivent, plus d'une fois peut-être nous nous demanderons pourquoi l'élu du Sacré-Cœur ne s'est pas appelé le P. Joseph de Tremblay ou saint Jean Eudes.

---



## CHAPITRE VI

---

### LE P. JOSEPH

(1577-1638)

Le baron de Maffliers.— Un orateur de quatre ans. — Une passionnette. — Le noviciat d'Orléans. — Les premiers vers français sur le Cœur de Jésus. — Une octave du Saint-Sacrement à Saumur. — Les cœurs crucifiés du Sauveur et de saint François. — *O Cœur de Jésus, mon unique joie*. — Le Cœur de Jésus et l'Eucharistie.

Le P. Bernard d'Ozimo et le P. Jean de Carthagène.

Richelieu et le P. Joseph. — Le fondateur des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire. — Le Mont Calvaire et le Cœur de Jésus. — Le Cœur de chair du Fils de Dieu, symbole et siège d'amour, — droit chemin du Ciel, — demeure des Filles du Calvaire.

Les *Conférences* du Monastère du Marais, 1631-1638. — *Au banquet de Sion on mange le corps de Jésus ; le banquet du Calvaire est le cœur ouvert du Fils de Dieu*. — L'éloquence du P. Joseph. — Les *Exercices* prescrits aux Filles du Calvaire : *Exercice des Cinq Plaies ; Exercice du Calvaire ; Exercice de la Compassion de la Vierge* : ils sont pleins du Cœur de Jésus. Le P. Joseph fut un grand apôtre du Sacré-Cœur.

Le Cœur de Jésus au Calvaire, après la mort du P. Joseph. Pourquoi cette dévotion y est restée un trésor de famille.

Le 2 février 1599. François le Clerc de Tremblay, baron de Maffliers, le futur P. Joseph, prenait l'habit de capucin, au couvent de Saint-Jean le Blanc, près d'Orléans. Il était né le 4 novembre 1577. Son père, Jean le Clerc, seigneur de Tremblay, comptait parmi les savants du xvi<sup>e</sup> siècle. Sa mère, Marie de la Fayette de Saint-Romain, appartenait à la vieille maison auvergnate des Motier, plus riche de noblesse et de gloire militaire que des biens de la fortune. Veuve après dix ans d'un très heureux mariage, elle se dévoue à l'éducation et à l'établissement de ses trois enfants : deux garçons et une fille. François était l'aîné. Élève du collège de Boncourt à huit ans,



il y rencontre Pierre de Bérulle, le fondateur de l'Oratoire. A dix ans, il peut parler latin, pendant une heure, devant une illustre assemblée ; son père lui a enseigné le grec. En 1594, il entre à l'Université de Paris ; elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. La brutalité des mœurs, l'indifférence générale pour l'étude, lui ont fait rapidement descendre, pendant la Ligue, la pente où elle glissait déjà, au dire de Ramus, en 1562. Les auteurs de la *Salire Ménippée*, ils exagèrent comme tous les satiriques, représentent les collèges transformés en casernes et en étables, retentissant « de l'harmonie argentine et de la vraie idiome des vaches et veaux de lait et du doux rossignolement des ânes et des truies<sup>1</sup>. » François le Clerc apprend l'italien et l'espagnol. Il passe un an à l'Académie d'Antoine de Pluvinel, écuyer de la grande écurie du roi. Puis, avec douze jeunes nobles, académistes de la veille, comme lui, il part se perfectionner en Italie, dans l'escrime et dans l'équitation savante, dans l'italien et dans l'espagnol : langues nécessaires à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. En septembre 1595, les douze amis passaient à Marseille ; François le Clerc y tient fièrement tête aux Ligueurs, maîtres de la ville, très désireux de mettre la main sur la bourse des voyageurs qu'ils estiment bien garnie. Ils traversent Gênes, Pise, Florence, Rome « auquel, si l'on n'a demeuré quelque temps pour apprendre l'humeur de cette cour, on ne se doit vanter de rien rapporter des mœurs et des ruses de l'Italie ». Après avoir étudié le droit à Padoue sous Aurelio, le fameux jurisconsulte, visité Lorette, il revient en France par Trente, Augsbourg, Nuremberg et Strasbourg<sup>2</sup>.

Le brillant baron de Maffliers entre alors à la cour qui lui fait fête ; il gagne l'estime du roi qui admire sa jeune prudence et sa connaissance des affaires ; il se bat vaillamment au siège d'Amiens (1597), sous les ordres du connétable de Montmorency,

1. Gustave FAGNIEZ, *Le P. Joseph et Richelieu*, t. I, p. 43. Hachette, 1894.

2. FAGNIEZ, *op. cit.*, p. 48.

son parent ; il se révèle fin diplomate en Angleterre, où il accompagne Hurault de Maisse, un autre de ses parents. La cour, l'armée, la diplomatie, il peut choisir, sûr de réussir partout : il a l'imagination du poète, la flamme de l'orateur, les dames ne l'ont-elles pas nommé le *Cicéron de la France* ! Il ne sera ni poète, ni courtisan, ni soldat, ni ambassadeur, il sera capucin.

\*

\* \*

Ceux qui aiment à pénétrer les âmes et s'efforcent d'écarter les apparences pour découvrir les réalités, auraient peut-être pu le deviner. Tout enfant, François le Clerc de Tremblay s'émeut et pleure sur la Passion et les souffrances de Jésus. Agé de quatre ans, il assistait à un dîner donné par son père ; pendant le repas, grimpé sur son petit tabouret, il récite aux convives le drame du Golgotha ; la veille un vieux serviteur le lui avait raconté. Arrivé à la mise au tombeau, le pauvre petit éclate en larmes et s'arrête, incapable d'aller plus loin. Rarement, chez l'orateur puissant que fut le P. Joseph, nous retrouverons cette émotion. Le grand capucin, a peu de sensibilité. Il connut pourtant les indécisions et les luttes.

\*

\* \*

A douze ans il ressentit pour une enfant de son âge, une passionnette innocente<sup>1</sup>. « Un jour de Fête-Dieu, comme à la procession je marchais entre les autres, je me trouvai joignant cette fille... quand soudain, en la regardant, je me sens frémir d'unaise confus, la voyant avec d'autres yeux que les miens premiers, et il me semblait que des siens sortaient des éclairs, que son

1. *Discours en forme d'exclamation qu'il composa sur la conduite de la divine Providence en la disposition des divers événements de sa vie depuis sa naissance jusqu'à son entrée en religion.* Le P. Joseph écrivit ces pages sur l'ordre du P. Pacifique de Sousy, son maître des novices. Le P. Apollinaire de Valence les a éditées en 1895 : *Quatre opuscules du P. Joseph de Tremblay*, Gervais, Bedot, Nîmes.

visage reluisait... Je n'avais plus d'yeux que pour elle, mes oreilles étaient sourdes à tous autres discours que les siens<sup>1</sup>. » Il lutte deux ans. Dieu intervient ; il répand sur cette âme une rosée céleste de délectation. Pour la première fois François le Clerc du Tremblay pense à la vie religieuse.

« Voluptés, vous êtes en l'âme de l'homme, comme les farceurs et les ménétriers en une ville lascive. Quand on a rien à faire, on les écoute volontiers, mais à la première nécessité qui survient, ou d'une forte guerre, ou d'une grande peste, s'ils veulent par les rues faire sonner leur violon, chacun les bâtonne, chacun les fait taire. Et, comme aux maisons où l'on voit appeler le vendeur d'oublies ou celui qui mène l'ours, on se doute bien qu'il y a là-dedans des enfants à faire jouer ; ainsi partout où vous êtes reçues, on peut juger qu'il y a en ce corps un esprit bas, niais et ignorant, qui n'a rien encore connu des accidents de l'humaine misère. Fuyez donc de chez moi, vieilles enchanteresses, infâmes bateleuses. Mon Dieu m'a fait connaître que nous n'avons pas trop de loisir en cette courte vie à pourvoir aux choses nécessaires, sans perdre le temps à vos farces et à vos niaiseries<sup>2</sup>. »

Le récit biographique du P. Joseph s'arrête à sa quinzième année. Nous pouvons, en feuilletant son *Introduction à la vie spirituelle*, entrevoir les sentiments et les idées de son noviciat. Les règles qu'il y donne au maître des novices, sont celles du P. Pacifique de Sousy, celles qu'il suivra lui-même, à Meudon, en 1603. Le Père Maître doit, dès le début, conduire les jeunes religieux à la croix, et les façonner sur le modèle du Sauveur crucifié. « Ce n'est pas leur couleur grise qui distingue les capucins mais leurs livrées spirituelles toutes parsemées de croix, ils ont été choisis pour l'honneur de la souffrance ; ils portent le privilège de cette faveur imprimée dans les lettres patentes des

1. Louis DEDOUVRES, *Le P. Joseph. Etudes critiques sur ses œuvres spirituelles*, Paris, Poussielgue, 1903, p. 15. Tout le monde connaît du même auteur le bon petit opuscule : *Le P. Joseph et le Sacré-Cœur*. Angers, Germain et G. Grassin, 1899.

2. DEDOUVRES, *op. cit.*, p. 17. Cf. *Discours en forme d'exclamation*.

stigmates de leur saint Père<sup>1</sup>. » (P. 8). Il faut, de bonne heure, proposer aux écoliers de saint François crucifié, les merveilles du Calvaire, les allaiter de sang, ainsi que de petits aiglons (p. 17, 18). *Pulli ejus lambent sanguinem* (JOB., XXXIX, 30). Dans une préface très vivante, l'auteur compare son ordre à la reine Esther. L'épouse d'Assuérus tient, dans ses mains royales, le sceau du prince ; intendante de ses dépêches, elle envoie partout des courriers pour délivrer de la mort le peuple de Dieu. L'Esther capucine, pâle de jeûnes, et faible de veilles, est aussi dépositaire du cachet et des armes de son Roi crucifié ; les sacrés stigmates du Dieu vivant sont gravés au corps de saint François d'Assise, son père, et elle députe par le monde ses hérauts et ses prédicateurs de la croix et de la pénitence. Le plus précieux et le plus doux gage de la préférence d'amour de son Dieu, c'est d'être avec lui la plus crucifiée.

La dévotion au Cœur de Jésus entra-t-elle dans l'âme du novice d'Orléans avec celle de la Passion ? *L'Introduction à la vie spirituelle* contient des pages où elle rayonne. Le cœur de Jésus est un trésor unique :

« Pour jamais le mien veut habiter en lui, borner tous ses désirs et abîmer toute sa joie en cette mer d'innocentes délices. En cette mer, ma haine, mes fiertés, mes tristesses et mes larmes se changeront en perles et en diamants, quand désormais je les emploierai à haïr, fuir, détester et déplorer mes fautes... Du cœur de mon Sauveur s'élève une flammèche d'un très chaste et très net amour, non seulement en tant qu'il est Dieu, de la source de la charité essentielle, ains même en tant que cette charité découle, ainsi que de l'or fondu, par tous les sens de son humanité<sup>2</sup>. »

1. *Introduction à la Vie spirituelle par une facile méthode d'oraison pour toute âme dévotieuse et religieuse*. Edition nouvelle, revue et augmentée, composée par le R. P. Joseph de Paris, prédicateur Capucin, Paris, Jean Fouet, au Rozier, M.DC.XXVI. L'édition de 1620 est intitulée, *Introduction... toute âme dévotieuse ET SPÉCIALEMENT POUR LES NOVITIATS ET SÉMINAIRES DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS*.

2. *Introduction à la Vie Spirituelle*, 1626, p. 389-390.



Ces lignes écrites en 1614, sinon en 1613 expriment-elles les sentiments du P. Joseph en 1599 ? Peut-être. Dès 1604, alors qu'il est à Meudon, vicaire du P. Gardien et chargé des novices, il a découvert le Cœur divin dans la blessure du côté. Il le chante dans ses vers. Le P. Joseph est poète<sup>1</sup>. Riche imagination verbale, abondance, force et maturité de l'idée : venu trente ans plus tard, il aurait peut-être écrit son *Polyeucle*. Son manque de goût, des digressions sans fin, découragent l'attention et brisent l'intérêt. Il ne sait pas se borner, il ne sait pas composer. Et pourtant quels dons magnifiques ! Dans l'*Hymne à saint Joseph*, il voit le grand patriarche se dresser comme un bel orme ; vigne plantée près de lui, la vierge Marie grandit à son ombre et l'enlace de ses rameaux. Vierges, les deux époux unis de chastes nœuds...

Virent naître un enfant sans douleur et sans père,

.....

Tige des saints amours, Jésus, Joseph, Marie

Toujours sur vos rameaux une blancheur fleurie

Témoigne la beauté de l'avril éternel

De votre chasteté, dont l'honneur maternel

Augmente la merveille, et nous fait voir ensemble

Le printemps et l'automne, et qu'en vous Dieu rassemble

Ce que dans les saisons la nature a de beau,

Pour vous rendre en la grâce un miracle nouveau<sup>2</sup>.

La phrase se déroule lourdement, elle est mal rythmée, soit ; il y a de lamentables faiblesses, soit encore, mais ces lignes sont d'un poète.

Il écrit ailleurs, parlant de l'âme fidèle :

1. Ses poésies françaises manuscrites se trouvent à la Bibliothèque Marazine, Ms. 2301 ; p. 1175-1299 ; et son épopée latine imprimée, à la Bibliothèque Barberini à Rome où l'abbé Dedouvres a eu l'heureuse chance de la découvrir. Le 18 avril 1894, Faguet fit en Sorbonne une leçon sur quelques œuvres poétiques du célèbre capucin.

2. DEDOVRES, *le P. Joseph, études critiques sur ses Œuvres spirituelles*, p. 27.

Ce Dieu navré des traits du pur amour  
 Ne se peut taire, et, par sa fente large,  
 Son Cœur ouvert, ses secrets lui décharge<sup>1</sup>.

Ces vers sont peut-être les premiers qui chantent, en français, le Cœur de Jésus. Racontent-ils une expérience de la vie spirituelle du P. Joseph ? Le fait n'est pas dénué de vraisemblance. Il semble que, dès 1604, les plaies de Jésus lui ont révélé leurs secrets. Deux ans plus tard, lui-même le découvre aux âmes chrétiennes. Il prêche l'octave du Saint-Sacrement, dans l'église Saint-Pierre, à Saumur, avec un vrai succès. Ses auditeurs, ravis le supplient d'aider leur persévérance, et de les soutenir. Les protestants, maîtres de la ville, livrent à leur foi les plus rudes assauts. Du Plessis-Mornay « le pape des Huguenots » gouverne Saumur depuis 1589. Il y a fondé une célèbre Université, où de Hollande, d'Angleterre, d'Écosse, d'Allemagne, les fils des meilleures familles viennent étudier la philosophie, la théologie, les lettres, les langues classiques et modernes, même les langues orientales. Saumur est un brillant foyer de lumière protestante qui rayonne sur l'Europe<sup>2</sup>. Le Père Joseph, sa mère est parente de la femme de Du Plessis-Mornay, compose pour les catholiques une *Populaire et facile Méthode d'oraison*<sup>3</sup>. Aux âmes avides d'atteindre la parfaite charité, il rappelle les souffrances et l'amour de Jésus en croix. Une à une, il vénère les blessures du crucifié, les piquantes épines de la tête, les clous qui percent les mains ; il pleure les défaillances et les ingrattitudes du pécheur, qui offensent l'amour et qui renouvellent les

1. Je prie les filles du P. Joseph de vouloir bien agréer l'expression de ma respectueuse reconnaissance ; leur amour filial pour leur illustre fondateur, leur zèle pour sa gloire, leur charité délicate m'ont aidé à le mieux connaître, et à le mieux apprécier, comme aussi à goûter son amour pour le Cœur de Jésus, si peu connu et qui mérite tant de l'être.

2. J.-F. BADIN, *Recherches historiques sur la ville de Saumur*, Saumur, 1845, t. I, p. 350.

3. *La pratique intérieure des principaux exercices de la vie chrestienne, composée par le P. Joseph de Paris*. A Paris chez Jean Fouet, 1626, p. 47-94. Chaque page au recto et au verso porte le même chiffre, la *Méthode* a donc 188 pages.

plaies du Rédempteur : « Son Cœur fut entamé par le fer de la lance après avoir perdu le sentiment. Mais tous les jours ma cruauté le blesse de nouveau, sans se fléchir par les plaintes que, régnant éternellement dans le ciel, il pousse dans mon cœur. »

Il conclut, s'adressant au Sauveur :

« Je veux avec vous pencher ma tête ; je veux que maintenant mon propre amour expire, et que mon âme séparée des appuis et des intérêts de la terre, comme si elle était sur le point de rompre les liens du corps, s'abandonne entre les mains de votre Père, pour y trouver sa conduite et sa protection. Mes mains désormais s'étendront au secours du prochain, et s'appuyant dessus les vôtres, qui font tourner les cieux et soutiennent la terre, elles travailleront sans lassitude. Mon cœur sera ouvert pour recevoir vos volontés, qu'au lieu d'une lance poussée par un bras ennemi, vous y faites entrer comme des flèches d'or que votre Cœur m'envoie, ainsi que des présents de paix, qui ne retiennent ces marques de la guerre, que pour preuve qu'elle a cessé et pour servir d'ornements du triomphe<sup>1</sup>. »

Pour le Père Joseph, pour ses auditeurs et ses lecteurs, la dévotion au Cœur de Jésus fait partie de la dévotion à la Passion et aux Cinq Plaies. S'il n'avait rien dit ou rien écrit d'autre, nous n'aurions pas à lui faire une place bien large dans l'*Histoire de la dévotion au Cœur de Jésus*. Mais, fils du stigmatisé de l'Alverne, il trouve vite, dans la méditation des blessures, dans le sang des plaies, une connaissance intime du Cœur sacré.

Élu provincial des Frères Mineurs Capucins de la province de Touraine, au mois de septembre 1613, le P. Joseph, par le soin qu'il donne aux noviciats, aux séminaires, aux études de philosophie et de théologie, par son ardeur à développer l'habitude de l'oraison, transforme sa province. « Elle était appelée *sancta provincia*, la sainte province, pour l'excellence de la sainteté qui y éclatait plus qu'aux autres, quoique excellentes elles-mêmes. » C'est alors qu'il écrit son *Introduction* à

1. *La pratique intérieure*, p. 75 et 77.

*la vie spirituelle.* Les plus favoris seigneurs du Crucifié y apprennent à dresser leur train à sa mode. Venu du ciel « pour annoncer aux hommes le parfait mépris de la terre, il a enseigné à ses apôtres d'avoir pour vêtements la nudité, pour provisions la pauvreté, le méseise pour leurs délices et le jeûne pour leur banquet... Qui pourra soutenir le malheureux soi-même, en la vue de ces deux soleils : les cœurs crucifiés du Sauveur et de saint François, lesquels environnent nos têtes, par tant de flammes épandues de leurs exemples et paroles dans le ciel de notre Règle<sup>1</sup>. » Ce ne sont plus les seuls novices qui « comme enfants nouveau-nés s'attachent à la mamelle du Cœur du Sauveur, distillant un lait en douceur, rouge en amour, et dont la liqueur de sang les enflamme à la valeur et au mépris des peines<sup>2</sup>. » Tous les Frères Mineurs, tous les chrétiens doivent vivre à la clarté de l'astre divin : « C'est un paradis en terre que de jouir de sa lumière<sup>3</sup>. » Le P. Joseph est encore plus pénétrant dans l'*Exercice spirituel durant la sainte Messe*<sup>4</sup>. Après une courte préparation au pied de l'autel, comme si on était au pied de la croix, il faut depuis l'Épître jusques au *Sursum Corda* s'employer à la Méditation de la Passion du Sauveur. Lorsque sur l'autel résonne cette parole plus qu'humaine : *Sursum corda*, l'âme doit l'écouter comme un oracle du trône de Dieu : « Je vous commande, je vous prie, ma bien-aimée de m'envoyer promptement votre cœur. » Alors le Cœur de Jésus s'ouvre pour nous, comme une large porte du Paradis, faite par la flèche de l'amour divin et le fer de notre cruauté. « L'âme voyant qu'en revanche d'avoir ôté la vie au Sauveur, il lui donne et offre son cœur et son amour... elle s'embrase du désir d'entrer dans ce Cœur, désormais sa douce demeure<sup>5</sup>. » La dévotion

1. *Introduction à la Vie spirituelle*, édit. de 1626, p. 87.

2. *Introduction à la Vie spirituelle*, édit. de 1626, p. 24, 25.

3. Exhortation du 24 juin 1634.

4. *La pratique intérieure...*, 1626, p. 49-90.

5. *La pratique intérieure...* 1626, p. 64.



se précise dans la *Méditation durant la sainte Messe sur la mort de Jésus-Christ crucifié*<sup>1</sup>.

Le corps de Jésus déchiré, sanglant, apparaît au P. Joseph comme une lampe merveilleuse, illuminée et réchauffée par le soleil intérieur de la divinité :

« ...O que je laisse fondre ma dureté à ce feu céleste, et donne lieu à ses rayons de s'épancher dessus mon cœur pour le transformer en la clarté divine de Jésus, mon soleil !... Votre divinité m'éclaire comme un globe de splendeur inaccessible ; votre âme sainte m'apparaît comme un miroir sans tache rempli de vos divines perfections ; et sur cette glace luisante s'étend votre chair virginale, comme un voile admirable, façonné de mille figures exquises ouvragées par la pointe de ces clous et de cette lance. Mais beaucoup mieux par la main de votre bon Père, lequel a converti ces effets de ma cruauté, en des objets très accomplis de la plus rare perfection.

« O riche voile que le saint Corps de Jésus-Christ ! O cire transparente ! ô peau très délicate ! Ce que vous avez de mortel sert à Jésus pour y écrire ses victoires et ses trophées en caractères éternels. Je vous adore, ô corps mort de mon Dieu vivant, maintenant immortel, et le cristal luisant, ou plutôt le beau ciel où loge le soleil qui, comme d'un manteau lumineux, couvre tous les saints de sa gloire<sup>2</sup>. »

Dans le corps de Jésus, vêtement de la divine charité, le P. Joseph contemple le cœur divin ouvert, fournaise d'amour dont les flammes poursuivent, même ceux qui tentent de les fuir. Son cœur à lui, cœur froid et desséché, n'est pas une cire qui s'amollisse au feu, c'est une argile qui y durcit.

« Je résiste à vos volontés, je n'ai force qu'à vous contredire et suis très faible à persister en mes bonnes résolutions. Au moins, mon Roi, que ce vaisseau de terre vous serve à quelque chose. Mettez-y votre Cœur, lequel en se fondant verse tant de trésors que vous pouvez, sans les diminuer, en remplir tous ceux qui vous aiment. Car pourquoi

1. *La pratique intérieure*... 1626, p. 90.

2. *La pratique intérieure*... 1636, p. 136, 137.

ce Cœur précieux s'est-il épanché sur le Calvaire, sinon pour s'écouler dans les nôtres, comme une mer qui répand partout ses rivières.

« O belle cire, ô Cœur de Jésus, mon unique joie... ! ...O cire lumineuse qui seule me servez de flambeau dans les ténèbres de ce monde, où je ne puis avoir une plus claire et plus sûre conduite que de suivre les pas de mon Sauveur... O belle cire, ô Cœur de mon céleste médecin, étendez-vous sur mon cœur comme une gomme précieuse, et vous y attachez de telle sorte que plutôt que vous en séparer il me faille non seulement arracher la peau, mais la vie. O mon Cœur, quel doux rafraîchissement en tes langueurs, quand le Cœur de ton Dieu se repose sur toi et couvre partout tes ulcères. Seigneur, je commence à revivre, je ressens l'efficace de ce remède par le renouvellement des saints désirs qui me pressent de me purger de mes péchés, d'accomplir vos commandements, de me fortifier au dessein de la perfection, et d'être uni inséparablement à votre Cœur, d'où coulent tous les baumes salutaires de votre grâce, qui redonnent la vie aux morts, et maintiennent ceux qui vivent par votre amour dans une persévérance éternelle<sup>1</sup>. »

Pardonnée, purifiée, l'âme fidèle, au *Sursum corda*, désire avec ardeur unir son cœur souillé, pauvre, au cœur très pur, au cœur très riche, source de tous les biens. « Disons mon cœur en vérité : *Sursum corda* : Coule-toi dans le cœur de Jésus, conforme-toi entièrement à sa volonté. Détourne-toi de tous les autres désirs par lesquels pourrait s'écouler et s'amoindrir la plénitude du parfait amour que tu lui dois » (p. 151). Au *Sanctus*, il faut offrir au Père, au Fils, au Saint-Esprit, en l'honneur de leur ternaire sacré, un acte triple de volonté : obéir au Père, imiter les exemples du Fils, aimer à jamais l'Esprit d'amour très saint. Sur cette offrande qu'il inspire et qu'il reçoit, brille, comme un soleil, l'amour divin « luisant dans le Cœur de Jésus victorieux de tous les travaux de la mort, laquelle en lui ôtant la vie avait elle-même pris fin. » (P. 158, 159.)

Après la communion du prêtre, jusqu'à la fin de la messe,

1. *La pratique intérieure...*, p. 143-146.

l'amour du P. Joseph trouve des accents merveilleux. Dans un sentiment d'adoration très humble, il s'unit à Jésus, venu pour lui donner la vie :

« C'est en vous, ô Jésus, que le souverain bien habite, lequel ne s'est jamais communiqué avec un accès plus familier et favorable que lorsqu'il vous a plu de nous ouvrir cette large porte du Ciel dans votre Cœur.

« Et quand vous l'exposez ainsi aux yeux de notre foi qui adore votre saint Corps crucifié sous le voile de ces espèces, vous nous faites voir clairement votre charité admirable. Vous nous montrez comme cette plaie est une blessure d'amour, que vous soulagez en la découvrant à tous vos élus, après votre résurrection en la présence des Apôtres, et leur faisant connaître le lieu de leur béatitude durant le triste exil de cette vie... Ma condition mortelle ne me permet encore pas d'établir mon séjour en votre Paradis. Vous me le faites voir tout proche de mes yeux, dans votre Cœur, le Paradis des Cœurs, où j'apprends qu'il n'y a rien de si heureux au monde que de souffrir pour votre amour, et n'épargner aucun travail jusqu'à la mort et au-delà de la mort s'il était possible... O Cœur de Jésus vous ne deviez pas demeurer caché. Vous vous mettez avec grande raison en évidence. Vous comparez devant tous, parce que vous êtes le roi des cœurs de tous vos chers élus. Chacun d'eux vous donne son cœur et n'en a plus pour soi, l'ayant fait du tout vôtre. Leur seule volonté est de vous obéir et de vous aimer ; ce qu'ils ne pourraient faire, si l'esprit divin de Jésus qui vous remplit ne les animait puissamment par des mouvements tous conformes à ceux qu'il a gravés en vous, le modèle de tous les cœurs unis à Dieu. » (p. 187-188.)

Uni au Cœur de Jésus, un avec lui, animé des mêmes mouvements, des mêmes passions, le cœur du chrétien brûlera, comme lui, du zèle de la gloire de Dieu, et du salut des âmes. Le Cœur de Jésus a été ouvert sur le mont du Calvaire « situé au milieu du monde ». De ce très haut théâtre, Jésus fait briller sa dignité de souverain Médiateur et de monarque absolu de l'univers. A regarder la croix, nous comprenons qu'il est « le cœur, le

centre et le milieu du monde, venu pour dominer partout, pour être aimé partout... » A ceux qui l'aiment, d'étendre son règne d'amour, ce serait une honte de prétendre le loger chez soi, dans quelque étroite et obscure chambre, l'y enfermant sous clef comme un passant que l'on reçoit pour une nuit ; il faut contracter avec lui une amitié éternelle, entrer dans ses intérêts, les faire siens, vivre et s'immoler pour lui. Tous les cœurs, unis au Cœur de Jésus, doivent travailler ouvertement et courageusement à la conquête des âmes, étendre l'empire du Père et parfaire la victoire remportée sur Satan en la montagne du Calvaire. Une vertu privée et casanière ne saurait suffire ; citoyens du ciel, officiers de la couronne de Dieu, nous devons préférer aux charges et fonctions du monde le service et les affaires de l'éternité.

Nous n'avons pas à chercher une demeure ici-bas, les créatures nous doivent aider à monter à Dieu « comme par un long escalier qui lasse et donne de la peine, jusqu'à ce que l'on soit arrivé au lieu destiné pour se reposer. O Jésus, Fils de Dieu, mon cœur s'envole à vous, et ne veut point plier ses ailes, qu'il ne soit parvenu au sein de votre Père, où vous résidez éternellement, comme le cœur et la personne qui tient le milieu en la Sainte-Trinité » (p. 194).

En attendant le jour mille fois désirable où nous verrons à découvert Jésus, le cœur du Père, l'amour du Saint-Esprit, l'allégresse de tous les Anges, nous pouvons l'adorer sous les voiles de l'Eucharistie. Roi des cœurs, esprit et vie du monde, Jésus est là, tout entier,

« Bien qu'il soit couvert de cette blancheur circulaire, semblable aucunement à la forme d'un cœur ; son corps et son amour ne me sont moins présents... C'est son amour infini qu'il prend plaisir de me montrer à découvert. Si je ne vois le visage de mon roi ; j'entends sa voix qui me redit tous les jours ces paroles : *Voilà mon corps, voilà mon sang*. Voix véritable qui sort du profond de son cœur, dont il accomplit les effets, se donnant tout à nous par-dessus tout ce que



j'en puis comprendre. Son amour ne m'est point caché, sinon en ce qu'il est si grand, qu'il se rend incompréhensible. Il dévoile sa face céleste aux yeux de mon âme, en laquelle il daigne venir et y apporter tout le ciel, dont il me verse les trésors par l'ouverture de son cœur, qui fait place au mien, et doucement l'invite de s'approcher de lui, pour y faire son éternelle résidence et y trouver son Paradis. » (p. 197, 198.)

Le Cœur de Jésus nous aime, le Cœur de Jésus nous purifie, le Cœur de Jésus s'imprime sur le nôtre, nous unit à lui, nous fait un avec lui, il brûle nos âmes de sa charité, il y répand la flamme de son zèle, il est vraiment le centre de notre vie spirituelle ; nous la vivons avec lui, en lui, par lui ; son culte la résume, il est devenu l'âme de notre âme. La croix, le Golgotha, la blessure du côté, la lance qui pénètre la poitrine désignent, montrent continuellement le cœur de chair ; en lui, nous voyons, nous touchons l'amour du Rédempteur, sa victoire et notre pardon, sa grâce et notre sanctification, la flamme de son zèle qui brûle le nôtre. Jésus est le centre et le milieu du monde ; roi des cœurs, il règne partout, partout il est aimé. Son amour, son cœur de chair, vivent glorieux sous la blancheur de l'hostie. Les révélations de Paray-le-Monial, les deux siècles de luttes qui les suivent, le triomphe, chaque jour plus glorieux, que nous acclamons depuis cinquante ans, n'ont rien ajouté d'essentiel à ces larges et lumineuses idées sur la dévotion au Sacré-Cœur. Dès 1626, le P. Joseph la comprend, comme nous, il en est l'apôtre convaincu et pratique.

\*

\*   \*

La *Méditation durant la sainte Messe* est trop longue, pour être lue en une demi-heure, aussi conseille-t-il de s'arrêter tantôt à une considération, tantôt à une autre. « Les hommes ne sont pas moins différents au goût de l'esprit que du sens », il a voulu satisfaire tous les goûts. Quelle fut l'influence de son

opuscule sur les Frères Mineurs, et sur les âmes chrétiennes dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, il est difficile de le dire. Le P. Joseph n'était pas alors le seul fils de saint François à prêcher le Sacré-Cœur, s'il le prêchait mieux que tout autre. Le P. Bernard d'Osimo, né dans la province de la Marche en Italie, provincial de Paris de 1581-1588, fondateur des couvents de Rouen, Anvers, Bourges, Blois, qui admit dans l'Ordre, Ange de Joyeuse, Benoît de Canfeld, Honoré de Paris, aime le Cœur de Jésus, foyer de lumière, source de douceur, refuge, abri, arche de salut : « Vous avez blessé mon Cœur, ma sœur, vous avez blessé mon Cœur, mon épouse. Deux fois vous l'avez blessé : l'une avec la plaie d'amour quand je vous aimai pour l'amour de ma miséricorde, mettant en vous mes dons à ce qu'ils m'inclinaient à vous aimer ; et l'autre vous l'avez blessé avec le fer d'une lance... il fut ouvert à ce que par cette seconde plaie vous connussiez la première, et vissiez combien ardemment je vous aimai<sup>1</sup>. » Le P. Elzéar de Vire, mort en odeur de sainteté en 1626, le P. Bernardin de Paris, le P. Philippe d'Angoumois, vénérent, prêchent, chantent le Cœur de Jésus :

Heureux à tout jamais la sainte galiote  
 Qui sur la mer du monde, aux vents du Saint-Esprit,  
 Ayant l'espoir pour ancre et la foi pour pilote,  
 Arrive au port sacré du Cœur de Jésus-Christ<sup>2</sup>.

Peut-être le P. Joseph a-t-il feuilleté les *Homiliæ sacræ* du P. Jean de Carthagène, et médité les causes admirables pour lesquelles le côté de Jésus a été ouvert et son cœur transpercé : *Apertionis lateris Christi egregiæ redduntur causæ*<sup>3</sup>. Sa dévotion reste cependant personnelle. Il l'a trouvée dans la prière, en baisant les plaies du divin Crucifié, ses lèvres l'ont aspirée par la

1. HENRI DE GRÈZES, *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 185.

2. HENRI DE GRÈZES, *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 235.

3. HENRI DE GRÈZES, *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 190. Cf. P. F. Joannis de Carthagena, hispani, ex ordine Minorum de Observantia, de religionis christianæ arcanis homiliæ sacræ. Anvers, 1622.

blessure de la lance, il s'en est enivré dans le sang rédempteur. A ses filles du Calvaire il la fit boire à longs traits. Cet homme dont tous les instants étaient pris, a trouvé en effet le temps de fonder une congrégation religieuse.

Son activité dépasse l'imagination. Il avait rêvé une nouvelle croisade de tous les princes chrétiens contre le Turc infidèle, pendant six années il secoue l'Europe indifférente. Quand il a reconnu l'impossibilité de l'ébranler il crée les missions étrangères, pour porter en Orient « quelques rayons éclatants de la foi orthodoxe » ; il lutte et fait la guerre sur les Alpes, négocie la paix de Loudun ; à Ratisbonne il défend brillamment les intérêts de la France ; l'empereur Ferdinand reconnut « qu'un pauvre capucin l'avait désarmé avec son chapelet, et que tout étroit qu'était son capuchon, il avait su y faire entrer six bonnets électoraux<sup>1</sup> ». Richelieu est à peine nommé chef du conseil, en 1623, qu'il en informe l'infatigable religieux, alors au chapitre général d'Orléans, et le prie de hâter son retour « à cause qu'il y avait d'importantes affaires dedans et dehors le royaume, sur lesquelles il fallait prendre résolution et qui pressaient, qu'avant de les résoudre il lui voulait communiquer<sup>2</sup> ». En plus de ces travaux qui suffiraient à remplir plusieurs vies humaines, il doit satisfaire à ses obligations de provincial de Paris. Il trouve pourtant moyen de fonder, malgré tout, une nouvelle congrégation : les Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire, dites aussi Filles du Calvaire. Le 25 octobre 1617, il les établit à Poitiers, sous la conduite de la Révérende Mère Antoinette d'Orléans de sainte Scolastique, de la très illustre maison de Longueville, professe du monastère des Feuillantines de Toulouse. En 1638, la Congrégation compte seize couvents : la merveilleuse floraison s'arrête à la mort du fondateur ; Antoinette d'Orléans n'était plus depuis 1618.

1. Gustave FAGNIEZ, *Le P. Joseph et Richelieu*, t. I, p. 552.

2. Gustave FAGNIEZ, *Le P. Joseph et Richelieu*, t. I, p. 105.

Ce ne sont pas des maisons matérielles, maisons de bois et de pierres, qu'il veut édifier, il bâtit des maisons spirituelles, des maisons d'âmes. Dès leur installation à Poitiers, il expose à ses filles ses idées sur leur vocation : Bénédictines, elles doivent observer dans toute sa rigueur primitive la règle de saint Benoît, honorer par une tendre compassion les souffrances et la mort de Jésus, glorifier Dieu et sauver les âmes ; « obtenir la conversion des infidèles et des hérétiques, l'accroissement du royaume de Dieu dans les cœurs, l'exaltation de la sainte Église, la destruction de la fausse religion de Mahomet, et enfin le recouvrement des saints Lieux d'entre les mains des infidèles ». Les voilà enrôlées dans la croisade, collaboratrices de l'œuvre toujours rêvée. Elles y travailleront dans le secret de leur retraite et le silence de leur solitude, sur la montagne du Calvaire et dans la grotte de saint Benoît<sup>1</sup> ; elles y travailleront dans l'amour du Cœur de Jésus percé sur la croix :

« Le mont Calvaire est bien un Paradis et un jardin, mais il n'est pas terrestre. Les quatre fleuves qui l'arrosent ne sont pas d'eau pour se baigner et se désaltérer, ou pour se promener et prendre le frais sur le rivage, avec les dames que menait à sa suite la princesse d'Égypte, fille de Pharaon, s'ébattant sur les bords du Nil, en de folâtres passe-temps. Mais c'est la source du Cœur du Sauveur qui nous y verse les torrents dorés de son sang et de son amour, par les quatre canaux des mains et des pieds pour y noyer tous les plaisirs mondains. Ce sang chaud cause à l'âme des souffrances et la conduit en Paradis par le droit fil du martyre corporel ou spirituel<sup>2</sup>. »

Les Filles du Calvaire assisteront avec Marie, aux obsèques du Rédempteur, elles laveront ses plaies de leurs larmes. Saint Benoît les a nourries dès leur enfance d'un très bon lait, il a lui-même collé leurs lèvres sur le Cœur de Jésus, ouvert au Gol-

1. *Vie de Madame Antoinette d'Orléans-Longueville*, Ms. de Landerneau, p. 197. 198.

2. *La Vocation des religieuses de la première Règle de saint Benoît*, A Paris, chez Jean Fouet, M.DC.XXI, p. 49.



gotha, pour en boire à longs traits le fort et douloureux amour. La méditation du calvaire et des souffrances de Jésus, la bienheureuse solitude de la cellule où elles embrassent chastement leur époux crucifié étendu dans les linceuls de leur blanche innocence, et embaumé des vertus de leur cœur, adoucira toutes leurs peines. La victoire de Jésus sur la mort a rendu ses plaies impassibles ; leur amour triomphera de la douleur. Il conclut : « Consolez-vous, mes sœurs, un jour et peut être bientôt, s'accompliront les promesses de votre Seigneur, en la suite de la prédiction d'Isaïe dont ci-devant nous avons parlé quand il disait :

« Voyez la roche dont vous êtes taillées, et la grotte du lac dont vous êtes tirées, considérez le père et la mère qui vous ont engendrées. J'ai choisi votre père et de lui seul que j'ai béni, j'ai fait sortir si grand nombres d'enfants. »

Il ajoute :

« Dieu consolera Sion, il réparera toutes ses ruines, il remplira le désert de délices, la solitude fleurira comme le jardin du Seigneur ; en elle on trouvera la joie et l'allégresse, l'action de grâces et la voix des louanges... Mon Juste est proche, déjà mon Sauveur et celui que j'envoie pour vous racheter est sorti en campagne. C'est lui qui dit : Mes bras étendus jugeront les peuples, les nations d'outre-mer et cachées dans les coins des îles attendront que je vienne à eux, et que sur eux je repose ma dextre.

« Et maintenant ceux que le Seigneur a sauvés et tirés des abîmes, les faisant à pied sec passer parmi les flots, viendront en Sion avec des cantiques de réjouissances, l'allégresse éternelle couvrira leurs têtes, la joie ne les pourra quitter, et d'avec eux s'enfuiront les douleurs et gémissements. » (ISAÏE, LI, 3 et sqq.)

A mesure que les filles du P. Joseph entreront « plus avant dans le sanctuaire et dans l'intime secret de leur époux, par la porte de son Cœur ouvert en Calvaire, elles connaîtront plus clairement de jour en jour que ces paroles leur appartiennent ;

leurs yeux illuminés verront mieux les richesses inestimables de leur vocation céleste<sup>1</sup> ».

\*

\* \*

Même quand il pénètre dans les secrets les plus spirituels du Cœur de Jésus, le P. Joseph garde le souvenir du cœur de chair. C'est par lui, par sa blessure sacrée que nous sommes « entrés en l'amour et possession du Père et du Fils. Autrement nous n'eussions pu en approcher » (*Id.*, 86). « Mes filles, représentez-vous que le Père éternel vous parle distinctement et vous dit : Il faut que vous sachiez qu'il y a chez moi une caverne. (Tous les Pères de l'Église expliquent ce mot : *in caverna maceris*, disant que c'est cette muraille ouverte dont il est parlé au Cantique, qui est le Cœur percé du Fils de Dieu.) Il y a en moi un lieu qui est la chose la plus chère et précieuse que j'ai et que je préfère, s'il faut ainsi dire, à tout ce qui est en ma divinité. Car si en moi il pouvait y avoir quelque chose de plus parfait (ce qui ne se peut, parce qu'en Dieu tout est également aimable et aimé) ce serait ce Cœur de mon Fils.

« Vous me demanderez : Entendez-vous parler du Cœur matériel du Fils de Dieu ouvert en la croix ? — Oui ; d'autant que cet homme mort étant uni personnellement à la divinité, il s'ensuit que ce Cœur était le Cœur d'un Dieu mort. Et comme le cœur est le symbole et le siège de l'amour, ainsi le Cœur du Fils de Dieu mort était le siège de

1. *La Vocation des religieuses de la première règle de saint Benoît*. A Paris, chez Jean Fouet, rue Saint-Jacques, au Rozier, M.DC.XXI, p. 114-117. — Cf. *Les dix jours*, Toulouse, *Les Voies franciscaines*, 6, rue Sainte-Anne, p. 112, L. DE-DOUVRES, *Un précurseur de la bienheureuse Marguerite-Marie*, *Le P. Joseph et le Sacré-Cœur*, p. 69, 70. Le texte du P. Joseph n'est pas fixé et sans doute il ne le sera jamais : dans les manuscrits conservés, les variantes sont innombrables ; sur les flots tumultueux d'une parole qui ne tarit pas, étincellent les plus éblouissantes images et passent les plus invraisemblables négligences : l'Éminence grise a bien autre chose à faire que de penser au style. Et cependant : *Haec oportuit facere et illa non omittere*.

l'amour du Père, d'où est dérivé notre salut avec toutes sortes de biens pour enrichir le ciel et la terre<sup>1</sup>. »

Le Cœur de Jésus, symbole de son amour pour son Père et pour les hommes, est le lieu de notre origine : il nous a été ouvert après sa mort, afin que nous puissions retourner là où nous avons pris naissance<sup>2</sup>. Le Cœur de Jésus crucifié est la porte du chemin du ciel : chemin nouveau et vivant. La plaie du cœur est la porte du royaume éternel. Si notre vie est conforme à l'exemplaire divin, « Alors nous ferons un bon voyage, mes filles. *Ibimus in splendore*, nous irons en la splendeur de la face de Dieu. C'est pourquoi, derechef, je vous dis : Habitez continuellement en ce cœur ; en cela tout est compris. » (Dedouvres : *op. cit.*, p. 178, 179.)

« Voilà donc ce grand chemin ouvert, comme vous diriez le grand chemin de Paris à Lyon » (p. 181). Il n'y a plus qu'à y marcher, à y courir, à l'exemple de Jésus qui passe sa vie en voyages, qui, même au ciel, va et vient, au dire de saint Jean (*Apoc.*, xiv, 4), qui descend dans l'Eucharistie. Supérieure, officière, jardinière, portière, tourière, cuisinière, sœur converse, les Filles du Calvaire à peine éveillées entrent dans le Cœur de Jésus ; toujours leur première pensée est pour lui ; elles s'y enferment. Si, par fragilité, elles en sortent, promptement elles y rentrent. Cependant, si l'obéissance l'exige, comme des flèches, elles s'élancent du Cœur Sacré. Sortant de là, oh ! qu'elles iront loin ! *In luce sagittarum tuarum ibunt in splendore fulgurantis hastæ tuæ* (HABACUC, III, 11) ; âmes de feu « elles chemineront en lumière, d'autant qu'elles auront en leur cœur les sagettes de l'amour de Dieu<sup>3</sup> ».

1. IX. *Exhortation pour la retraite des dix jours*, Ms. 7, p. 353-357. DEDOUVRES, *op. cit.*, p. 85, 86. Cf. : *Les dix jours*, p. 127.

2. DEDOUVRES, *op. cit.*, p. 145-156.

3. VIII<sup>e</sup> *Exhortation sur les cinq Plaies*, Ms. 9 ; p. 400-405. DEDOUVRES, *op. cit.*, p. 179-194.



Dans le sacré cabinet du Cœur de Jésus il arrivera aux Filles du Calvaire des choses qu'elles n'ont point encore expérimentées. « *Ostendam tibi omne bonum* (*Exod.*, xxxiii, 19) ; leur volonté s'attachera si fortement à Dieu, comme à son souverain bien, que rien ne pourra l'en détacher ; c'est l'état des bienheureux au ciel. *Facies mea præcedite* (*Exod.*, xxxiii, 14) : leur intelligence sera tout illuminée des rayons de la face de Dieu. En paradis. le Sauveur montre sa face à découvert, c'est-à-dire sa nature glorieuse à l'âme qui est assez forte pour en soutenir l'éclat. Sur la terre il découvre son Cœur, par les effets de son amour. *Vocabo te in nomine Domini* (*Exod.*, xxxiii, 19).

« La troisième chose qui vous arrivera, quand vous serez dans ce céleste palais du Cœur de Jésus, sera une connaissance claire et distincte, une approbation intérieure de votre vocation : « Je t'appellerai au nom du Seigneur. » Je t'appellerai en telle sorte, illuminant ton entendement et enflammant ta volonté, que ton franc arbitre suivra ma vocation<sup>1</sup>. »

Clarté de l'intelligence, élan de la volonté, amour de sa vocation, la religieuse du Calvaire trouvera, dans le Cœur de Jésus, tout ce qui est nécessaire à sa perfection. Pauvre âme encore fragile, qu'elle ne gémissé pas sur sa misère, qu'elle ne se demande pas, anxieuse, comment elle pourrait entrer en cette fournaise d'amour, pour y jouir de la face de Dieu. Elle n'a rien à faire, elle n'a qu'à se laisser prendre par Dieu, qui la mettra là où il lui plaira : « *Ponam te in foraminibus petræ*. Je te prendrai si tu veux te laisser prendre et te mettrai dans la caverne de mon cœur, dans la vraie perfection du calvaire. C'est là qu'on se consume dans les élans d'un amour ardent, douloureux, apostolique, que Jésus imprime sur nos cœurs sa charité, sa bonté,

1. IX<sup>e</sup> Exhortation pour la retraite des dix jours, Ms. 8, p. 376. DEDOUVRES., *op. cit.*, p. 120-125.



sa douceur, sa force. » Cette impression se fait dans la flamme de l'amour.

« Tout ainsi comme la flamme est une exhalaison du feu, de même toutes nos âmes sont comme les exhalaisons qui sortent de cette divine fournaise, le Cœur du Fils de Dieu, et les flammèches qui volent de ce saint feu, duquel elles tirent leur subsistance. De sorte que nos âmes ont un continuel besoin de Notre-Seigneur, comme la flamme ne peut subsister sans le feu. C'est pourquoi il est nécessaire pour le soutien de leur être, qu'elles s'approchent le plus qu'elles peuvent de cette fournaise, et y soient toujours unies par amour<sup>1</sup>. »

\*  
\*   \*   \*

A ses filles du monastère de la Crucifixion fondé au Marais, en 1631, le P. Joseph prêcha, pendant plusieurs années, la dévotion au Cœur de Jésus. Cette maison, ce séminaire est créé pour garder intacte, dans la congrégation du Calvaire, la ferveur du premier esprit, et la préserver des faux spirituels. L'esprit pratique du grand capucin ne peut supporter les illuminés, qui font grand bruit en France, vers 1634. « Il est nécessaire, dit-il, à ses religieuses, que vous sachiez le mal afin de l'éviter<sup>2</sup>. » Il ne veut pas de ces personnes « obténébrées qu'on appelle illuminées par dérision. » Les belles pensées, les grands désirs, les grandes dénudations d'intellect et hautes compréhensions d'une perfection outrée, tout cela n'est que tromperie, bulles d'air sans consistance. Il n'est pas éloigné de considérer comme une orgueilleuse et un diabolin la religieuse qui pense : « J'ai l'oraison de quiétude et suis plus parfaite que celles qui sont dans l'oraison purgative » ; il préfère une douzaine de filles simples à un million de mystiques exaltées. « Souvent l'Apôtre dit qu'il ne veut rien connaître que Jésus-Christ crucifié. En cela,

1. *II<sup>e</sup> Exhortation des Cinq Plaies*, Ms. 21, 280-281 ; DEDOUVRES, *op. cit.* p. 112.

2. DEDOUVRES, *op. cit.*, p. 31.

il abrège toute la perfection chrétienne. Et moi je dis que je ne veux rien connaître que le Cœur de Jésus crucifié ; et qu'en cela je fais consister toute la perfection : d'avoir un dessein véritable d'entrer dans le Cœur divin avec plénitude de foi et d'amour. » Il insiste : « Voilà le vrai esprit de la religion chrétienne d'entrer en ce Cœur crucifié avec une bonne conscience, pure, nette, avec plénitude de foi et d'amour, avec un cœur simple, sincère et véritable, sans duplicité, ni finesse<sup>1</sup>. » Il fait venir de tous ses monastères au couvent du Marais, des professes jeunes, pieuses, intelligentes, qui devront enseigner aux autres ce qu'elles auront appris, et ainsi perpétuer le véritable esprit de l'ordre, et l'amour du Cœur de Jésus.

Pendant les sept dernières années de sa vie (1631-1638) le P. Joseph fait plus de quatre cents conférences<sup>2</sup>. Comment peut-il les préparer ? Il n'habite pas un monastère de son ordre, mais à Paris ou à Rueil chez Richelieu ; chargé des plus hautes affaires, il traite continuellement avec les ambassadeurs, les secrétaires d'État et les ministres, il se débat au milieu des difficultés les plus pressantes, les armées ennemies sont aux frontières, elles menacent Paris, Il doit faire face à tout. Il pense, en chemin, à ce qu'il va dire. Il entre, il parle ; c'est un père qui ouvre son âme ; son âme pleine de l'amour du Cœur de Jésus.

« Au Cénacle, Notre-Seigneur a fait son banquet en secret, devant un petit nombre de personnes, mais en celui du Calvaire, c'est à huis ouvert, solennellement, et en présence de tout le monde ; y vient qui veut. En celui de Sion la victoire n'était pas encore gagnée, ce n'était

1. *Exhortations des cinq Plaies*, 2 avril 1636.

2. DEDOUVRES, *Le P. Joseph du Tremblay*. Essai bibliographique, p. 28-30. On peut lire dans le *P. Joseph et le Sacré-Cœur*, du même auteur, comment ces conférences nous ont été conservées. Six religieuses prenaient des notes, deux autres les mettaient au net ; le P. Joseph lisait et corrigeait les rédactions. Dans un manuscrit du Calvaire de Vendôme, Ms. 33, p. 102, il est noté que la première *Exhortation sur la Compassion*, n'a pas été révisée, et dès lors ne peut être communiquée aux religieuses. Des femmes du plus haut mérite et d'une large culture vivaient alors au Calvaire, capables de comprendre les leçons élevées de la théologie et de la mystique de leur Fondateur.

que la préparation au combat, la table n'était pas encore ouverte. Mais en celui du Calvaire, Notre-Seigneur a ouvert la table, et non seulement il a déclaré la bataille, mais encore il a remporté la victoire sur la mort et le péché... Au banquet de Sion, on mangea son corps sous des formes étrangères et mystiques. Mais au Calvaire, nous voyons son corps tout à découvert, l'agneau occis y est brûlé dans le feu de son amour et sert de nourriture aux âmes pour les fortifier en la vie nouvelle qui s'acquiert par la mort. Il est vrai que l'on n'y mange pas son corps par une façon sanglante, mais que l'on s'y repaît de son Cœur, de manière que le banquet du Calvaire est le Cœur ouvert du Fils de Dieu ; c'est son amour et sa volonté qu'il nous donne pour nous nourrir et sustenter ; c'est ce dont il veut que nous nous repaissions, comme les aigles qui ne se nourrissent que des cœurs... Communiez tant qu'il vous plaira ; si vous ne mangez ce Cœur, si vous ne transformez votre amour, votre volonté dans celle du Fils de Dieu, dont le Cœur est le symbole... vous ne tirerez pas de profit de la communion ; et le banquet de Sion ne vous servira de rien si vous ne venez à celui du Calvaire. »

Il continue : Autour d'un corps mort les aigles s'assemblent pour choisir le cœur. Autour du Fils de Dieu mort sur la croix, les aigles, les âmes ferventes et fidèles se sont assemblées pour choisir le cœur. L'aigle des apôtres est là pour s'en nourrir. Sur la poitrine de Jésus au Cénacle, il avait « comme senti l'odeur de cette viande divine » ; ses yeux d'aigle, au banquet du Calvaire, fixent le Cœur percé avec une amoureuse insistance et une respectueuse avidité ; il voit toutes les circonstances du drame sanglant, et les notes : *Qui vidit testimonium perhibuit, et verum est testimonium ejus* (JOAN., XIX, 35).

« Sondez bien chacune le fond de votre cœur pour voir... si vous faites la communion avec ce dessein de vous repaître de ce Cœur de Notre-Seigneur, de vous transformer en sa volonté et en son amour. Car il nous l'ouvre, afin que nous y entrons et voyions en lui son ardente charité dont son Cœur est la source, et le désir qu'il a eu de souffrir pour nous, non seulement durant sa vie, mais encore après sa mort. Il semble bien en effet qu'il nous veuille dire par l'ouverture

de son Cœur : si je pouvais encore mourir mille fois pour vous, si cela était expédient pour votre salut, je le ferais encore... Ce Cœur ouvert du Fils de Dieu est une viande d'amour dont les bonnes âmes se repaissent, et même dans le ciel les bienheureux ne vivent d'autre chose que de l'amour. C'est pourquoi lorsque vous faites la communion, que vous assistez au banquet de l'Eucharistie, vous devez vous ressouvenir du banquet qui vous est préparé sur le Calvaire, où le Fils de Dieu vous donne son Cœur, et communier avec ce dessein de vous nourrir de ce Cœur<sup>1</sup>. »

\*  
\*   \*

Pour juger l'éloquence, il eut fallu entendre l'orateur. Le P. Joseph met, dans sa parole, la même fougue que dans sa vie ; même bouillonnement, même dévorante activité. Jamais à bout de ressources, il n'est jamais à bout d'idées. Dès les premiers mots, il tient son auditoire, il l'entraîne, il l'emporte comme il veut, là où il veut. C'est le plus puissant et le plus original, le plus indiscipliné et le plus incorrect des maîtres du verbe. Pendant vingt ans il prêche ses Filles du Calvaire ; personne n'a prêché, personne ne prêchera comme lui. Il parle de tout, à propos de tout, il se répète avec la plus inconcevable liberté, il annonce un sujet, il en traite un autre ; il commence un développement, il l'interrompt pour expliquer un beau texte d'Isaïe ou d'Habacuc. Les dernières pages de son exhortation du 10 mars 1633 sont une suite de digressions, du coq à l'âne. Le 2 avril 1636 il avait préparé pour son cher séminaire du Marais une très belle conférence, il parle d'autre chose : « Je vous en veux laisser dans le désir, et dans l'attente, vous assurant qu'en l'entendant votre esprit sera ravi d'admiration, par l'utilité que cela vous apportera<sup>2</sup>. »

1. 1<sup>re</sup> Exhortation sur le Saint-Sacrement, Ms. 4, f<sup>o</sup> 739-742. DEDOUVRES, *op. cit.*, p. 188-193.

2. Ms. de Landerneau. Cf. 24 juin 1634.



Utile. Il veut être utile. Comme saint Paul et Pascal, il fait fi de l'éloquence, ce qui ne l'empêche pas d'être éloquent. Sa parole simple, de bon sens, vivante, imagée, d'une inépuisable abondance, claire, féconde, coule dans les âmes avides de boire le délicieux breuvage. Il devait pourtant, à certaines heures, irriter le gosier. Le 2 avril 1636 on faisait la lessive au monastère de la Crucifixion ; le P. Joseph l'a vu : « Dieu prend plaisir de vous mettre souvent en lessive, dit-il à ses filles, comme des âmes qu'il aime, afin de vous blanchir. » Je n'ose citer une autre comparaison du même jour. Ses conférences, ses idées pénètrent les âmes, les mûrissent, deviennent leur substance. Les filles du P. Joseph ne vivent plus, c'est leur père qui vit en elles : intelligence, cœur, volonté, tout est transformé à son image. Au monastère du Marais, et par le monastère du Marais, aux quinze autres qu'il a fondés, sa lumineuse parole a révélé le Cœur de Jésus ; dans tous les Calvaires on le prie, on l'adore, on l'aime.

\*

\*   \*

Des paroles, des exhortations ne peuvent suffire à un homme d'action, le P. Joseph commande, exige des actes. Pendant la Semaine Sainte de 1636, il établit au monastère de la Crucifixion l'*Exercice des Cinq Plaies*, qu'on pourrait appeler l'*Exercice du Sacré-Cœur*<sup>1</sup>. Il a un faible pour les *Exercices*, il veut que ses filles les aiment. Il en a institué beaucoup, il le reconnaît, mais ne sont-ils pas un moyen excellent de communier à Dieu, à son esprit, à son cœur, de vivre la vraie vie d'oraison. L'âme ne peut toujours « exempte de toutes formes, s'unir à son principe, immédiatement, sans entre deux » ; les *Exercices* l'aideront. L'oraison a pour but d'atteindre la vie unitive par la considération des bienfaits divins. Ils sont résumés « dans le Cœur

1. Les citations sont extraites des *Exhortations* du 22 mars, matin et soir, 24 mars, 25 mars, 30 mars, 2, 5, 11, 17, 18 avril.

du Sauveur, non son cœur de chair qui est pourtant adorable et uni à la divinité, mais en son amour et en sa dilection éternelle dont le cœur est le symbole ». Les *Exercices* sont des chemins, Jésus a marché par divers chemins. Vie unitive ou méditation des mystères de Jésus, quel est le meilleur ? « Celui qui vous plaira, tous deux sont bons. Mais encore quel est le meilleur ? Celui qui vous aidera davantage à modifier vos imperfections, à pratiquer les vertus et à vous mépriser vous-mêmes. C'est le plus certain discernement que l'on puisse donner sur tout cela... Il faut s'exercer à l'un et à l'autre. »

S'exercer, c'est l'essentiel. L'*Exercice des Cinq Plaies* consiste à se mettre dès le début de l'oraison, au pied de la croix. « Quand vous auriez dix mille ans à vivre, vous y trouveriez toujours des connaissances nouvelles. Combien de temps dure-t-il ? Une œillade, un moment, un demi-quart d'heure, toute l'heure ? — Comme il vous plaira. » Le P. Joseph aime la liberté dans l'orthodoxie.

Après avoir fait vénérer les plaies des mains et des pieds, il ouvre le Cœur de Jésus : « Le Cœur est le principal vaisseau où le sang se forme puis pour après s'épandre et communiquer à toutes les autres parties du corps. Ainsi le Cœur de Jésus-Christ contient en soi la plénitude de toutes les grâces et des trésors du Père, biens qu'Il nous verse avec grande profusion lorsqu'il s'ouvre vers nous. C'est de son Cœur et de son amour dont le Cœur est le symbole que tout notre bien procède. » Sans cesse il revient sur le cœur de chair, symbole de l'amour, idée essentielle de la dévotion ; personne avant sainte Marguerite-Marie n'y insiste comme lui. Une bonne fille du Calvaire doit tenir son cœur ouvert, comme un vase, par en haut, pour y recevoir les écoulements du Cœur de Jésus et du Cœur de Dieu. Le vase ouvert de notre cœur a dû d'abord être vidé de tout ce qui est humain par le sacrifice des biens extérieurs, (vœu de pauvreté), des biens du corps (vœu de chasteté), des biens de l'âme (vœu d'obéissance). « La merveille qui se passe alors est

que Jésus-Christ prend le cœur de cette âme... et le met dans son Cœur, et dans celui de son Père. Il voit une pauvre fille du Calvaire toute faible et misérable, néanmoins humble et confiante, qui s'approche de sa croix pour lui présenter son cœur qu'il reçoit et fait entrer dans le sien ; il la rend le palais de ses délices, son bon plaisir et sa volonté. *Vocaberis voluntas mea*, en Isaïe : Il lui dit : « Tu seras appelée mon cœur et ma volonté. » Ainsi cette âme misérable se convertissant de tout son cœur au Fils de Dieu, est reçue dans son Cœur divin et rendue sa volonté et le cabinet où il se plaît d'habiter. Toute la Trinité loge désormais dans cette âme, qui n'a plus d'autre habitation que le Cœur de Dieu<sup>1</sup>. D'où s'ensuit une grande correspondance de ces deux cœurs un souvenir perpétuel l'un de l'autre<sup>2</sup>. »

Chaque vendredi, on fera l'*Exercice du Calvaire*, après None ; il dure un quart d'heure. Les religieuses y méditeront sur le crucifiement ou la mort de Jésus en croix, sur l'ouverture du sacré côté par le fer de la lance, ou la sépulture. En Carême cet Exercice a lieu chaque jour, chaque jour aussi pendant la retraite ; on peut le faire devant le Saint-Sacrement quand il est exposé. *Exercice des Cinq Plaies*, *Exercice du Calvaire*, ce n'est pas encore assez.

Chaque samedi une religieuse sur dix s'applique à l'*Exercice de la Compassion de la sainte Vierge*<sup>3</sup>, c'est un jour de retraite complète, la Mère Prieure « en privera celles qui ne seront pas fidèles à se dégager de leur sens ». Cet Exercice a pour but d'honorer la Passion de Notre-Seigneur et de se conformer aux senti-

1. « Nous nous servons, remarque le P. Joseph, de ces termes symboliques de cœur et de sein du Père, pour exprimer les incompréhensibles secrets et amour qui sont entre les trois personnes de la Trinité ; mais pour en parler clairement et sans métaphore, cette mutuelle habitation veut dire que les trois personnes sont liées et unies ensemble par le lien d'une indissoluble union, et ne sont qu'une même substance, nature, et essence. »

2. *Les Exercices spirituels des religieuses bénédictines de la Congrégation de Notre-Dame du Calvaire*. Paris, 1671, p. 186-199.

3. *Les Exercices spirituels des religieuses bénédictines*. Paris, veuve Edme Martin, 1671, p. 203-244.

ments de Marie au pied de la Croix, le Vendredi-Saint. L'âme s'enfonce dans le cœur de la Vierge douloureuse : cœur immolé, cœur brûlant d'amour, cœur courageux, *Stabat*. Entrée dans le cœur virginal, la religieuse du Calvaire supplie Marie de l'introduire dans le Cœur de Jésus. Cœur de Jésus, Cœur de Marie, le P. Joseph les réunit, les enlace du même filial amour ; il les montre tous les deux à ses Filles du Calvaire, sanglants ou glorieux, consumés de tendresse ; dans ces deux Cœurs sacrés seulement, elles trouveront le pur esprit de leur vocation. *L'Exercice de la Compassion de la sainte Vierge*, offre une occasion nouvelle de contempler les mystères du Cœur de Jésus : son amour qui l'a porté à mourir sur la croix, à laisser ouvrir son côté après sa mort, amour qui lui donne une souveraine joie de mourir pour les hommes ; sa haine du péché qu'il déteste infiniment, et qu'il faut détester comme lui. L'âme alors désire se couler, faire sa demeure dans ce Cœur sacré, y vivre au centre de son bonheur. « S'étant en cette sorte comme versée dans le Cœur du Fils de Dieu par la complaisance qu'elle a prise en la plénitude de ses perfections, et par la résolution de se vider de ses imperfections et propres intérêts, elle le supplie, avec profonde humilité, qu'il lui plaise de la remplir des mouvements et desseins de son Cœur crucifié, lui exposant et ouvrant pleinement le fond du sien pour recevoir cette grâce. Alors Jésus voyant la fidélité de cette âme, lui ouvre réciproquement son Cœur ; comme on ose espérer, il se verse, il se coule dans le fond de cette âme, il prend possession du milieu le plus intime de son cœur, et se fait une étroite conjonction d'un esprit fini avec un esprit infini. »

Ces enseignements, ces *Exercices* vivants, multipliés — et je suis loin d'avoir tout dit, — les *Dix jours*<sup>1</sup> par exemple, contiennent des pages superbes sur la dévotion au Cœur de Jésus — accueillis avec une tendresse filiale, pénètrent les âmes des reli-

1. L. P. JOSEPH, *Les dix jours*, Toulouse, Les voix franciscaines, 6, rue Sainte-Anne, p. 72-80, 94, 97, 127, 131, 132, 156, 165, etc.



gieuses du Calvaire, les sculptent sur le modèle de celle du grand capucin. Dès 1641, par commandement des supérieurs, on imprime *les Exercices spirituels qui se pratiquent dans la Congrégation des Religieuses bénédictines de Notre-Dame du Calvaire*<sup>1</sup>. Le P. Joseph, mort depuis trois ans, y parle encore à ses filles : *defunctus adhuc loquitur* (Hebr., XI, 4). Les choses essentielles que le ton et le geste ne soulignent plus; il les signale aux yeux. Il a fait écrire en gros caractères au-dessus de la première ligne de l'Avant-propos : IMPORTANT A ÊTRE LU SOUVENT. Il énumère tous les Exercices qu'il a établis : quatorze ! c'est beaucoup ! Cette diversité peut produire obscurité et distraction ; bien pratiquée elle donne force et lumière ; le seul but est « de conduire l'âme à l'union avec Dieu, ce qui se peut faire par un simple acte de foi et d'amour<sup>2</sup> ». Le volume est réimprimé en 1671, et aujourd'hui encore dans les huit monastères<sup>3</sup> des Calvairiennes on continue à pratiquer *l'Exercice des Cinq Plaies*, *l'Exercice du Calvaire*, *l'Exercice de la Compassion de la sainte Vierge*.

\*

\*   \*

Il serait intéressant de connaître les impressions faites par ces *Exercices* si pleins du Cœur de Jésus, dans les âmes des premières filles du P. Joseph, ces grandes contemplatives qui vécurent leur vie d'amour crucifié sur le « rocher sacré où saint Benoît, comme un aigle puissant, a exalté sa demeure jusque dans les nues ». Peu de temps après la mort de M<sup>me</sup> Antoinette d'Orléans-Longueville, fondatrice des religieuses de Notre-Dame du Calvaire (25 avril 1618), une de ses premières filles est guérie, au monastère de Poitiers, le seul qui existât, « par la vertu de son

1. A Paris, chez Christophe Lambon, rue Vieille Draperie.

2. Il convient d'y monter par degrés ; elle n'est pas absolument nécessaire à la perfection, p. 4.

3. Orléans, Angers, la Capelle — Marival, Landerneau, Machecoul, Poitiers Vendôme, Jérusalem.

secours uni au Cœur adorable de Jésus-Christ<sup>1</sup>. » M<sup>lle</sup> de Conflans († 19 nov. 1624), protestante convertie par la sainteté de M<sup>me</sup> d'Orléans, religieuse du monastère de Poitiers, professe une grande dévotion au Cœur de Jésus. A table elle fait autant d'actes d'amour qu'elle coupe de morceaux de pain, elle trempe spirituellement chaque bouchée dans les plaies de Jésus<sup>2</sup>. Même avant les exhortations enflammées de 1636, on invoque donc au Calvaire, le Cœur Sacré de Jésus ; on lui attribue une guérison miraculeuse. En 1636, la maîtresse des novices du monastère de Tours, se nomme la Mère Marie du Cœur de Jésus : c'est sans doute la première religieuse qui a porté ce nom. Elle vient de Paris, c'est le P. Joseph qui l'a choisie pour former les novices de Tours ; il est permis de penser qu'il lui a donné ce nom, tout au moins il l'a connu et approuvé<sup>3</sup>.

En 1672, la Mère Sainte-Radegonde de la Conception meurt au Calvaire de Nantes « d'une blessure au cœur, mais c'est le Cœur adorable de Jésus qui lui a fait cette blessure ». En 1680, la Mère Marie de la Passion laissait comme dernière recommandation à ses sœurs du Monastère du Marais, à Paris : « Honorez pour moi le Sacré-Cœur. Je m'y établis pour l'éternité. »

L'année précédente, Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de Retz, archevêque de Paris, et Mgr Abelly, ancien évêque de Rodez, retiré à Saint-Lazare, tous deux supérieurs majeurs des religieuses du Calvaire, vu la multitude des différents offices introduits dans la Congrégation, avaient décrété qu'on n'y célébrerait plus l'office du Cœur de Jésus. Cette défense de 1679 prouve que les filles du P. Joseph s'étaient empressées d'adopter l'office du P. Eudes, dès qu'elles l'avaient connu, en 1674 ou 1675 très probablement : c'est un nouveau témoignage de leur dévotion. La décision du cardinal de Retz et de Mgr Abelly

1. *Vie de Madame Antoinette d'Orléans-Longueville*, Ms. de Landerneau, p. 221.

2. *Les Annales calvairiennes*, Angers, chez P. Yvain, M.DC.LXXI, p. 65, 66.

3. *Les Annales calvairiennes*, p. 1071. A partir de 1670, on trouve presque dans chaque monastère une sœur qui porte le nom de Marie du Cœur de Jésus.

causa une grande peine : elle avait pour seul motif les difficultés qui naissaient « de la concurrence de plusieurs offices ». Elles n'étaient pas insurmontables, mais il fallut soixante ans pour en triompher. Dès 1687 les religieuses supplient très humblement leurs supérieurs de vouloir bien se rappeler que jadis on leur avait permis de célébrer l'office du Cœur de Jésus ; elles sont convaincues que si, de nouveau, on voulait bien leur accorder cette faveur, il y aurait là pour elles une source de grâces et de bénédictions. On leur donne des promesses qui ne se réalisent pas. Vers 1720 elles apprennent que le cardinal de Noailles vient d'approuver un office pour la fête du Sacré-Cœur ; aussitôt nouvelle supplique : ne pourrait-on pas leur laisser chanter cet office « selon qu'il est dans les cahiers de la Congrégation ? » — Non, il faut s'en tenir aux décisions de 1679. Nouvelle demande et nouveau refus en 1745.

Deux ans plus tard, 9 juin 1747, entrant au Calvaire Saint-Germain, à Paris, M<sup>lle</sup> Catherine Marie Félicité Aubert de Tourny. Le matin même, c'était le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, elle avait fêté le Cœur de Jésus, au monastère de la Visitation, où elle avait été élevée. Dans l'impuissance de reconnaître la grâce d'une telle vocation, elle avait résolu de « vivre dans le Cœur divin de son adorable Époux, et là, d'offrir en actions de grâces à la Sainte-Trinité, tous les mérites, souffrances et vertus de ce Sacré-Cœur, lequel se donne à nous en tout temps et sans réserve. » Au jour de sa profession, 22 juillet 1748, sous le drap mortuaire, elle demande de voir établir dans tout l'Ordre, la fête du Sacré-Cœur de Jésus. » Fille du Calvaire elle se regarde comme destinée à pénétrer et à suivre tous les mouvements de ce divin Cœur, dont le désir le plus ardent fut de souffrir et de mourir pour les hommes.

Le vœu de sa profession ne tarde pas à être exaucé ; les filles du P. Joseph célèbrent dès 1754, la fête si chère à leur piété. Maîtresse des novices, M<sup>lle</sup> de Tourny, devenue la Sœur Emmanuel de Tourny, est une vaillante apôtre du Cœur de Jésus.

Cachée en lui, vivant en lui, elle en a pris les pensées, les sentiments, l'amour ; elle les inspire à ses novices ; sa dévotion devient la leur ; le Cœur de Jésus est roi au noviciat du Calvaire de Saint-Germain, son règne est un délicieux règne d'amour.

\*

\* \*

En lisant ces témoignages, et j'abrège beaucoup les notes qu'un zèle filial a rassemblées pour moi, une question se présente certainement à l'esprit du lecteur. Pourquoi les religieuses du Calvaire, gagnées à la dévotion au Cœur de Jésus par les exhortations de leur saint et impétueux Fondateur, exhortations doctrinales, lumineuses, ardentes, fidèlement méditées et pratiquées de longues années, pourquoi les religieuses du Calvaire n'ont-elles pas, par leur piété et leur zèle, créé, dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, développé, en France et dans le monde chrétien, un irrésistible élan d'amour vers le Sacré-Cœur ?

Les idées du P. Joseph, claires, profondes, sont un résumé exact de la dévotion, telle qu'elle sera définie en 1765. La formation franciscaine de l'illustre capucin, l'attrait personnel de son âme l'ont fixé près de Jésus crucifié sur le mont Calvaire. Il a contemplé longuement, avec amour et reconnaissance, le Rédempteur sanglant, il a versé des larmes de pécheur, des larmes de fils, sur les plaies sacrées, il les a baisées de ses lèvres brûlantes ; à travers la blessure du côté il a pénétré jusqu'au cœur ouvert par la lance ; au ciel de sa vie et au ciel de sa Règle brillent comme deux soleils, les cœurs crucifiés de saint François, son père, et de Jésus son Sauveur<sup>1</sup>. Cette dévotion entrevue dans le stigmatisé de l'Alverne, méditée longuement dans les écrits de saint Bonaventure, reste pourtant la dévotion

1. *Introduction à la vie spirituelle*. A Paris, chez Jean Fouet, au Rozier, M.DC.XXVI, p. 87.



très personnelle du P. Joseph<sup>1</sup>. La Passion, le Calvaire, lui ont révélé l'amour du Cœur de Jésus, il ne l'oubliera pas. Cet amour, restera toujours, dans sa dévotion, ou bien symbolisé par le cœur de chair, ou bien en étroit contact avec lui. Le P. Joseph a pu approuver sans réserve le *Discours sur l'état et les grandeurs de Jésus*, de Bérulle ; il n'est pas de son école.

Symbole de l'âme et de l'amour de Jésus, le cœur de chair reste toujours si présent à son esprit qu'il n'éprouve aucun besoin de vénérer son image, ni de la montrer aux yeux des autres ; il a diminué ainsi son apostolat. Ce qui lui suffit, ce qui, peut-être, suffisait aux premières religieuses du Calvaire, quand la voix du Fondateur résonnait dans la chapelle des monastères du Marais et du Luxembourg, ne suffira plus demain. L'éloquence des écrits s'arrête à l'âme. Les yeux ne sont pas pris, les oreilles n'entendent pas, moins ému l'esprit est moins actif. Malgré leur vénération pour leur Père, malgré leur fidélité à ses enseignements, malgré l'*Exercice des Cinq Plaies* et du *Calvaire*, les religieuses s'intéressent moins à une dévotion, qui ne s'incarne pas dans un signe visible.

En outre, le P. Joseph ne l'a pas séparée nettement de la dévotion aux Cinq Plaies ; il l'a trouvée *in caverna maceriae*. Cette caverne, cette sûre et douce retraite, c'est évidemment la blessure du cœur ; il l'a répété trop de fois pour qu'on puisse l'oublier ; mais c'est aussi la blessure du côté, une des Cinq Plaies. L'exercice qui, chaque semaine, ramène ses filles sur le Calvaire pour y contempler le Rédempteur sanglant, peut ne durer qu'une œillade, un moment, un demi-quart d'heure. Attardées peut-être aux blessures des mains et des pieds, auront-elles toujours le loisir d'atteindre la plaie du côté, et le Cœur divin. Très habile directeur le P. Joseph laisse à ses filles la plus large liberté dans

1. *La Perfection séraphique, fragments d'une explication mystique sur la Règle du Séraphique P. Saint-François*. A Nyort, par la veuve Jean Bureau, M.DC.XLVI p. 59, 60, 200, 203, 287, 289, 306.

l'oraison et dans leur vie spirituelle : « C'est une règle générale que l'on peut toujours suivre la matière et le trait où l'on trouve plus d'entretien et de mouvement pour s'unir à Dieu. Toutes sortes de matières et de sujets sont bonnes, quand elles portent à Notre-Seigneur et excitent à la dévotion<sup>1</sup>. » Mais l'influence des *Exercices* ne va-t-elle pas être diminuée d'autant. Là où le P. Joseph voit, adore, loue, remercie ardemment le Cœur de Jésus, là où il l'ouvre aux yeux et à l'âme, les religieuses le contempleront-elles, le trouveront-elles comme lui ! Montées au Calvaire avec lui, elles s'attarderont peut-être à contempler Marie, son Cœur très pur, la croix rouge de sang, les épines de la couronne, les clous des mains et des pieds, sans atteindre le Cœur caché dans la poitrine, et qui, mort, ne la soulève plus. Insistant beaucoup, le P. Joseph a-t-il assez insisté ? Parce qu'elle n'était pas toute sa vie, la dévotion au Sacré-Cœur n'a pu être tout son apostolat ; il n'a pu donner aux autres ce qu'il n'avait pas lui-même.

Il écrit : « Ce qui est le plus nécessaire au salut, c'est d'habiter dans le Cœur de Jésus. Voilà le but et la fin heureuse où conduit l'*Exercice des Cinq Plaies*. » Vite allons établir notre demeure dans le Cœur sacré. Mais il écrit encore : « Le sommaire de votre profession, la vie et l'esprit de vos vœux et le but de tous vos désirs, *c'est* d'imiter au pied de la croix, votre sainte Mère<sup>2</sup>. » Le glorieux sommaire de la perfection c'est aussi de prononcer avec Jésus le *Consummatum est* du Golgotha, de « faire rendre le dernier soupir de la vie aux faux être de la nature », de pâtir et de mourir sur le Calvaire où leur bienheureuse fondatrice « a eu le mouvement de Dieu d'établir le siège et comme la citadelle du royaume de pénitence<sup>3</sup> ». La perfection des religieuses de Notre-

1. *Les Exercices spirituels*. Paris, Christophe Lambin, 1641. Avant-propos, p. 18.

2. *La vocation des religieuses de la première règle de saint Benoît*, M.DC.XXI, p. 33.

3. *La vocation des religieuses de la première règle de saint Benoît*, M.DC.XXI, p. 9 et 10.

Dame du Calvaire, c'est donc d'habiter dans le Cœur de Jésus ; mais c'est aussi de se tenir près de Marie au pied de la croix, les yeux sur le divin Crucifié, pour souffrir, pour mourir à l'exemple du Sauveur ; cette seconde vision retrouvée à chaque page des écrits du P. Joseph, ne va-t-elle pas cacher la première ? Les Calvairiennes ne peuvent ouvrir le livre de leurs règles, entrer au chœur ou dans leurs cellules, s'agenouiller dans la grotte de Saint-Benoît, elles ne peuvent prononcer leur nom, sans penser au Calvaire, sans voir Notre-Dame debout au pied de la croix. Les mêmes éloges sont prodigués à la dévotion au Sacré-Cœur et à celle de la Passion ; la seconde paraît même l'emporter sur la première, elle nuira sans aucun doute à son développement.



Ces raisons sont plausibles : l'heure de Dieu n'a pas sonné ; voilà la grande raison. Pour ne rien omettre, l'historien doit rappeler que, pendant plusieurs années, dans les maisons de Paris surtout, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la sécheresse et l'orgueil jansénistes essayèrent de refroidir les âmes. Les religieuses du Calvaire eurent pour supérieurs majeurs, les trois évêques appelants, les plus acharnés. Le P. Joseph n'était plus là pour écarter le danger. Il avait écrit :

« Quand vous verrez une prieure chercher des doctrines nouvelles vers qui que ce soit c'est mauvais signe. Elle court grand danger d'être trompée... Il est fort périlleux de se laisser enfermer en quelque chemin égaré et sentier détourné, sous la conduite du propre amour qui abandonne l'âme au milieu des bois, à la gueule des loups<sup>1</sup>. »

Les loups ont disparu ; aujourd'hui les filles de la Mère Antoinette d'Orléans de sainte Scolastique et du P. Joseph du Trem-

1. DEDOUVRES, *Le P. Joseph et le Sacré-Cœur*, p. 34, 35.

blay, sont toutes comme leurs premières Mères, des âmes dévouées au Cœur de Jésus. Elles continuent une tradition ininterrompue et glorieuse. Elles estiment une des meilleures gloires de leur congrégation, d'avoir, les premières, rendu au Cœur divin, un culte solennel, par des exercices réguliers qui reviennent encore aux mêmes jours et aux mêmes heures, dans leur vie conventuelle. Cette fidélité leur fait honneur ; c'est une joie de la constater et de les en féliciter. Les religieuses du Calvaire et le P. Joseph ont bien mérité du Cœur de Jésus.

---





## CHAPITRE VII

---

### SAINT JEAN EUDES

(1601-1680)

#### Sa doctrine

La lettre du 29 juillet 1672. — Le premier grand office du Cœur de Jésus, le plus beau.

Comment s'est formée la dévotion du P. Eudes. — Ses études au collège du Mont, à Caen. — Son entrée à l'Oratoire. — L'influence de Bérulle et du P. de Condren. — Les débuts du jeune missionnaire. — *La Vie et le Royaume de Jésus* ; son premier ouvrage, le meilleur peut-être, est tout bérullien. — Alors pour lui le Cœur de Jésus c'est toute la vie divine et humaine de Jésus ; à peine dans l'ouvrage est-il fait allusion au cœur de chair.

La sœur Marie des Vallées. — Saint Jean Eudes quitte l'Oratoire le 25 mai 1643. — Il fonde la Congrégation de Jésus et Marie ; il réunit dans un même culte le cœur de Jésus et de Marie qui ne sont qu'un même cœur. — Sens multiple de ces mots : cœur de Marie. — *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*.

Trois cœurs en Marie : cœur corporel, cœur spirituel, cœur divin. Ces cœurs ne sont pas symbolisés les uns par l'autre, ils sont juxtaposés. — L'élément matériel de la dévotion du P. Eudes au Cœur de Marie, c'est la personne de Marie.

La personne serait aussi l'élément matériel dans sa dévotion au Cœur de Jésus, si le P. Eudes n'avait pas eu des devanciers : saint Bonaventure, les Bénédictines d'Helfta. Avec ses devanciers, il voit dans le cœur de chair le symbole des sentiments de l'âme, mais garde néanmoins sa pensée première, d'où manque de netteté.

Beauté, puissance, ardeur de la dévotion de saint Jean Eudes au Cœur de Jésus.

Le 29 juillet 1672, le R. P. Jean Eudes, adressait aux prêtres de la congrégation de Jésus et Marie, dont il était le fondateur, une lettre enthousiaste. De toute première importance dans l'histoire que nous écrivons, elle doit être citée intégralement :

[Paris 29 juillet 1672.]

« MES TRÈS CHERS ET TRÈS AIMÉS FRÈRES,

« C'est une grâce inexplicable que notre très aimable Sauveur nous a faite de nous avoir donné dans notre Congrégation le Cœur admirable de sa très sainte Mère ; mais sa bonté qui est sans bornes, ne s'arrêtant pas là, a passé bien plus outre, en nous donnant son propre Cœur pour être, avec le Cœur de sa glorieuse Mère, le fondateur et le supérieur, le principe et la fin, le cœur et la vie de cette Congrégation.

« Il nous a fait ce grand don dès la naissance de la même Congrégation car, quoique jusques-ici nous n'ayons pas célébré cette fête propre et particulière du Cœur adorable de Jésus, nous n'avons pourtant jamais eu intention de séparer deux choses que Dieu a unies si étroitement ensemble, comme sont le Cœur très auguste du Fils de Dieu et celui de sa bénite Mère : au contraire notre dessein a toujours été, dès les commencements de notre Congrégation, de regarder et honorer ces deux aimables Cœurs, comme un Cœur en unité d'esprit, de sentiment et d'affection ; ainsi qu'il paraît manifestement en la salutation que nous disons tous les jours, au divin Cœur de Jésus et de Marie, comme aussi en l'oraison et en plusieurs endroits de l'Office et de la Messe que nous célébrons en la fête du Cœur sacré de la même Vierge .

« Mais la divine Providence qui conduit toutes choses avec une merveilleuse sagesse, a voulu faire marcher la fête du Cœur de la Mère avant la fête du Cœur de Jésus, pour préparer les voies dans les cœurs des fidèles à la vénération de ce Cœur adorable, et pour les disposer à obtenir du ciel la grâce de cette seconde fête, par la grande dévotion avec laquelle ils ont célébré la première. Car encore que celle-ci ait été combattue d'abord par l'esprit du monde qui ne manque jamais de s'opposer à tout ce qui procède de l'esprit de Dieu, aussitôt, néanmoins, qu'elle commença à paraître aux yeux de ceux qui font profession d'honorer particulièrement la très sainte Mère de Dieu, ils la regardèrent avec joie, l'embrassèrent avec ardeur, et l'ont célébrée depuis plusieurs années avec beaucoup de ferveur ; et aujourd'hui elle est solennisée par toute la France<sup>1</sup> et en plusieurs

1. Le P. Eudes parle *modo oratorio* : une dizaine d'évêques français approuvèrent son office et sa messe du Cœur de Marie.

Ordres et Congrégations religieuses, avec tant de bénédictions qu'il y a sujet d'espérer qu'elle se célébrera un jour très solennellement par tout l'univers.

« C'est cette ardente dévotion des vrais enfants du Cœur de la Mère d'amour qui l'a obligée d'obtenir de son Fils bien-aimé, cette faveur très signalée qu'il fait à son Église, de lui donner la fête de son Cœur royal, qui sera une nouvelle source d'une infinité de bénédictions pour ceux qui se disposeront à la célébrer saintement.

« Mais qui est-ce qui ne le ferait pas ? Quelle solennité plus digne, plus sainte, plus excellente, que celle-ci qui est le principe de tout ce qu'il y a de grand, de saint et de vénérable dans toutes les autres solennités : Quel cœur plus adorable, plus admirable et plus aimable que le Cœur de cet Homme-Dieu qui s'appelle Jésus ? Quel honneur mérite ce Cœur divin qui a toujours rendu et rendra éternellement à Dieu, plus de gloire et d'amour, en chaque moment, que tous les cœurs des hommes et des Anges ne lui en pourront rendre en toute l'éternité ? Quel zèle devons-nous avoir pour honorer ce Cœur auguste qui est la cause de notre salut, qui est l'origine de toutes les félicités du ciel et de la terre, qui est une fournaise immense d'amour vers nous, et qui ne songe nuit et jour, qu'à nous faire une infinité de biens, et qui enfin est crevé de douleurs pour nous en croix, ainsi que le Fils de Dieu et sa très sainte Mère, l'ont déclaré à sainte Brigitte, au rapport d'un excellent docteur M. Bail.

« Si on objecte la nouveauté de cette dévotion, je répondrai que la nouveauté dans les choses de la foi est très pernicieuse, mais qu'elle est très bonne dans les choses de la piété. Autrement il faudrait réprouver toutes les fêtes qui se font dans l'Église, qui ont été nouvelles quand on a commencé à les célébrer, spécialement celles qui ont été établies les dernières, comme les fêtes du très saint Sacrement, du saint Nom de Jésus, de la Conception immaculée de la sainte Vierge, de son saint Nom de Marie, de ses Grandeurs, de Notre-Dame de Pitié, de l'Expectation, de Notre-Dame de la Victoire, au diocèse de Paris ; et plusieurs autres, et un grand nombre de nouvelles fêtes de saints, qu'on a ajoutées au bréviaire romain. Si on dit que cela s'est fait par l'autorité de Notre Saint-Père le Pape, je répondrai avec saint François de Sales et avec un très grand nombre de très illustres et savants Prélats et de grands Docteurs, que chaque Évêque dans son diocèse,



spécialement dans la France, a le même pouvoir, en ce sujet que le Souverain Pontife en toute l'Église<sup>1</sup>.

« Reconnaissons donc, mes très chers frères, la grâce infinie et la faveur incompréhensible dont notre très bon Sauveur honore notre Congrégation, de lui donner son très adorable Cœur avec le Cœur très aimable de sa sainte Mère. Ce sont deux trésors inestimables qui comprennent une immensité de biens célestes et de richesses éternelles, dont il la rend dépositaire, pour ensuite les répandre par elle dans les cœurs des fidèles.

« Humilions-nous infiniment en la vue de notre indignité infinie au regard de choses si grandes. Entrons dans une profonde reconnaissance vers la bonté ineffable de notre très béni Sauveur et la charité incomparable de sa très chère Mère et la nôtre. Ne cessons point de les bénir, louer et glorifier et d'inviter tous les saints et toutes les créatures à les bénir et remercier avec nous. Embrassons avec joie et jubilation la solennité du divin Cœur de notre très aimable Jésus.

« En voilà l'Office et la Messe que je vous envoie, approuvés de tous Messieurs nos Prélats, employons tout le soin, la diligence et la ferveur possible pour la bien célébrer.

« Pour cet effet :

« 1. Invitez-y tous nos amis et toutes les personnes de dévotion.

« 2. Si vous recevez ce paquet assez tôt, faites-la publier ; s'il y avait du temps, il faudrait prêcher.

« 3. Jeûnez la vigile de la fête.

« 4. Faites dîner douze pauvres au réfectoire, en la veille ou surveille.

« L'octave n'est pas encore imprimée pour vous l'envoyer.

« Enfin je vous conjure, mes très chers frères, de célébrer cette fête, avec toute la dévotion et solennité que vous pourrez, et de me récrire ensuite comme elle se sera passée, et vous réjouirez extrêmement celui qui vous désire les plus saintes bénédictions de notre très bon Sauveur et de sa très douce Mère, et qui est dans l'amour sacré de leur divin Cœur, mes très chers frères,

Votre indigne serviteur,

Jean EUDES, *prêtre de la Cong. de Jésus et Marie*<sup>2</sup>.

1. Cette opinion est certainement erronée ; du temps du Bienheureux elle était communément admise en France, et le Saint-Siège laissait faire.

2. *Œuvres complètes du bienheureux Jean Eudes*... Paris, Gabriel Beauchesne et

Le premier, le P. Eudes donne à la dévotion au Cœur de Jésus la splendeur d'un culte liturgique. Les petits offices de J.-B. Anyès et du P. Druzicki étaient des offices privés, l'office du P. Eudes est approuvé par plusieurs évêques. J.-B. Anyès et le P. Druzicki n'avaient pas composé de messe en l'honneur du Sacré-Cœur ; à partir du 20 octobre 1672, les prêtres de la congrégation de Jésus et de Marie, les religieuses de Notre-Dame de Charité chantent : *Gaudeamus omnes in Domino diem festum celebrantes in honorem Cordis amantissimi Redemptoris nostri Jesu Christi, cujus amorem adorant Seraphim psallentes in unum. Ecce cujus imperium manet in æternum*<sup>1</sup>... Riche d'emprunts à l'Écriture et aux Pères, la pensée du P. Eudes exalte, en mots ardents, la miséricorde, la beauté du Cœur de Jésus, son amour pour son Père et pour les hommes. Œuvre originale, grande et belle liturgie, l'Office entier, ses hymnes, sa prose sont « pleins de grâce, de lumière, et d'onction<sup>2</sup> ». Les idées et les strophes tressaillent de joie, la charité les enflamme : « C'est la Messe de feu, l'éternel amour éclatant en notes suppliantes et attendries<sup>3</sup>. »

*Gaudeamus exsultantes,  
Cordis Jesu personantes  
Divina præconia.*

.....

*Flammis sacris inflammata  
Corda, voces atque facta  
Cor amoris prædicent*<sup>4</sup>.

Cle, t. X, p. 459-463. Il faut consulter sur saint Jean Eudes la *Vie du Vénérable Jean Eudes* par le P. BOULAY, 4 vols. Paris, Haton ; Henri Joly, *Le vénérable Jean Eudes*, collection *les Saints*, Lecoffre ; R. P. LEBRUN, *Le bienheureux Jean Eudes, et le culte public du Cœur de Jésus*, Paris, Lethielleux ; *La dévotion au Cœur de Marie*, étude historique et doctrinale. Paris, Lethielleux ; *Les sacrés Cœurs et le vénérable Jean Eudes...* par le R. P. Ange Le Doré, Paris, Lamulle et Poisson, 1891.

1. *Œuvres complètes du vénérable Jean Eudes*, t. XI, p. 506. Beauchesne, Paris.

2. HÉRAMBOURG, *Vie du P. Eudes*, liv. II, c. XI. Cf. *Œuvres complètes*, t. XI, p. 480.

3. P. de Curley, *Marie-Françoise de Saumaise*, Desclées, 1884, p. 181.

4. *Œuvres complètes*, t. XI, p. 508. La fête du Sacré-Cœur ne fut célébrée au séminaire de Rouen, qu'en 1673. Le P. MARTINE, *Vie du P. Eudes*, l. VII, n° 12,

Ce premier office du Cœur de Jésus est resté le plus beau. Inférieur à celui du Saint-Sacrement, que souvent il imite : il a le grand mérite de rappeler le chef-d'œuvre de saint Thomas d'Aquin.

\*  
\*   \*

C'est au soir de la vie, dans la soixante et onzième année, que le P. Eudes donne à ses enfants la fête du Cœur de Jésus. Pourquoi avoir attendu si longtemps ! D'où vient sa dévotion, comment a-t-elle grandi ? Questions intéressantes et qui sont toutes nôtres. Essayons d'y répondre.

« Je suis né le 14 de novembre de l'année 1601, un mercredi, et j'ai été baptisé le vendredi suivant au soir, qui était le commencement du samedi ; et là le nom de Jean m'a été donné par un parrain qui s'appelait de même, et une marraine qui s'appelait Marie. » Dans son *Memoriale beneficiorum Dei*<sup>1</sup>, le P. Eudes aime à repasser les événements et les grâces de sa vie ; nous nous servirons largement de ces pages précieuses. Isaac Eudes et Marthe Corbin, son père et sa mère, habitaient le petit village de Ri, à neuf kilomètres d'Argentan, au diocèse de Séez. Ils n'avaient pas d'enfants. Ils promirent de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Recouvrance, si le ciel leur en donnait un. Offert à Jésus et à Marie, même avant sa naissance, le P. Eudes se regarda toujours comme leur bien propre, et comme le fils du miracle<sup>2</sup>.

écrit que cette fête fut établie au séminaire de Rennes dès le 30 août 1670. C'est peu vraisemblable. Cf. Ch. LEBRUN, C. J. M. *Le bienheureux Jean Eudes et le culte public du Cœur de Jésus*, Lethielleux, p. 49, note

1. Le *Mémorial* du P. Eudes se trouve dans *Œuvres complètes*, t. XII, p. 103-135. Les mots entre guillemets de ce paragraphe et du suivant en sont extraits.

2. Le *Mémorial*, p. 104. *Tuus sum ego, o Domine Jesu, tuus sum ego, o Domina Maria ; sit nomen Domini benedictum qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum lactantem*. Le P. Eudes eut quatre sœurs : Marie, Madeleine, Jacqueline, une autre Marie, et deux frères : Charles et François. Ce dernier s'illustra sous le nom de Mézerai, il est l'auteur de l'*Histoire de France*, il remplaça Voiture à l'Académie (1649).

Il fit ses premières études, « aux champs », c'est-à-dire à la campagne, à Ri sans doute « sous un prêtre qui s'appelait M. Jacques Blanette ». En 1615, à la Saint-Denis (9 octobre), son père l'envoie à Caen, au collège du Mont, dirigé par les jésuites. Il entre en quatrième. Trois ans de suite il a pour professeur le P. Robin<sup>1</sup>, « régent vertueux et très pieux, qui nous parlait souvent de Dieu, et avec une ferveur extraordinaire ; ce qui m'aida beaucoup plus que je ne puis dire pour les choses du salut ».

A chaque page du *Mémorial*, s'exprime la reconnaissance du P. Eudes : textes de la sainte Écriture, paroles de la liturgie, psaumes de David, traits enflammés des Prophètes, accents personnels, il ne sait comment traduire une gratitude que rien ne saurait contenir : *Benedic anima mea Domino et noli oblivisci retributiones ejus... Gratias Deo super inenarrabili dono ejus... Benedicamus Jesum Filium Mariae, et Mariam Matrem Jesu. Laudemus et superexallemus eos in saecula...*

En 1618, le jeune élève est admis dans la Congrégation de Notre-Dame ; il y reçoit de très grandes faveurs : *Confitebor tibi Domine, in toto corde meo, in concilio Justorum et congregatione*<sup>2</sup>. Reine, Maîtresse, Mère, il aime à saluer Marie de tous les noms qui disent sa puissance et révèlent son amour ; il ose même humblement, à l'exemple de saint Edmond de Cantorbéry, la choisir pour épouse et passe au doigt d'une de ses statues, l'anneau de fiançailles célestes ; il signe, de son sang, le contrat de cette haute et sainte alliance. Il aime à contempler Marie, à la dextre de Jésus, Marie qui a « formé, sanctifié et fait régner Jésus dedans elle d'une manière si admirable, et dans laquelle *Jésus* a toujours été vivant et régnant si parfaitement<sup>3</sup>. » Nos grands spirituels du XVII<sup>e</sup> siècle sont d'admirables serviteurs de Marie.

1. Le P. Robin avait 25 ans en 1615 ; il fit ses vœux de profès le 18 juin 1628 et mourut à Amiens, âgé de quatre-vingt dix ans, en 1684, un an après le P. Eudes.

2. *Mémorial, Œuvres complètes*, t. XII, p. 106.

3. *Œuvres complètes*, t. I, p. 83.



Jean Eudes fit au collège du Mont d'excellentes études. Fier des succès de son aîné, Isaac Eudes, pour le garder près de lui, songe à le marier. Jean a déjà entendu l'appel divin ; il refuse, il sera prêtre. Le 19 septembre 1620, il reçoit à Séez la tonsure et les ordres mineurs ; le 25 mars 1623, il entre, rue Saint-Honoré, à Paris, dans la congrégation de l'Oratoire, toute rayonnante de la jeune gloire de Bérulle.

Fondée en 1611, à l'hôtel du Petit Bourbon, avec les encouragements de M<sup>me</sup> Acarie, de la marquise de Meignelay, de Mgr de Gondy, évêque de Paris, et du P. Cotton, la nouvelle société avait dû quitter son berceau trop étroit, et s'établir en 1616, dans l'hôtel du Bouchage<sup>1</sup>. Le « premier et principal but de l'Oratoire est de s'appliquer totalement à la perfection de l'état sacerdotal<sup>2</sup>. » C'est « une congrégation de prêtres vivant en société, desquels le principal but est de tendre à la perfection de prêtrise selon son ancien usage et institution<sup>3</sup> ». Paul V et Louis XIII parlent le même langage. Ordonné prêtre le 5 juin 1599, après une retraite de quarante jours chez les Capucins de la rue Saint-Jacques, Bérulle est presque aussitôt nommé aumônier honoraire de la chapelle du roi. Il jouit à la cour d'une influence très grande. Conseiller de Marie de Médicis, il négocie le mariage d'Henriette de France avec le prince de Galles. Après de laborieuses démarches il amène à Paris, au mois de février 1604, les filles de sainte Thérèse ; il est le supérieur de tous les carmels français. En février 1623, quelques semaines avant l'entrée de Jean Eudes au noviciat, Bérulle publie le *Discours sur l'Etat et les Grandeurs de Jésus*<sup>4</sup>. Acclamations unanimes en France, à

1. Construit par Henri de Joyeuse, comte du Bouchage, l'hôtel habité plus tard par sa fille, femme de Henri de Bourbon, duc de Montpensier, change alors de nom et s'appelle hôtel de Montpensier. La duchesse mariée en secondes nocces, au duc de Guise, le vend à Bérulle, 70.000 écus, le 20 janvier 1616.

2. Bulle *Sacrosanctae*, par laquelle Paul V, approuve la Congrégation de l'Oratoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ en France.

3. Lettres patentes de l'approbation royale, décembre 1611, confirmées 2 janvier 1612 ; enregistrées au Parlement le 4 septembre 1613.

4. *Discours sur l'etat et les grandeurs de Jésus*, nouvelle édition, par l'abbé PIQUAND, aumônier du lycée impérial d'Angoulême, MDCCCLXVI, p. XI.

Rome, dans toute l'Europe ; c'est la gloire. « Il n'a rien paru de semblable jusques à présent sur ce sujet » écrit Mgr Henry-Louis de la Rocheposay, évêque de Poitiers. « Celui qui est une lumière sans ombre, que les ténèbres ne peuvent accueillir, déclare l'évêque de Belley, Pierre Camus, a fait paraître ce livre aux yeux du monde, conduisant par la main droite son auteur en la vérité, en la douceur et en l'équité, pour remplir d'une respectueuse crainte, ou, s'ils n'en sont capables, de confusion, ceux qui ont proféré des paroles de malignité contre la sincérité de sa créance<sup>1</sup>. » Richelieu lui-même célèbre l'art parfait, la clarté avec lesquels l'auteur révèle, aux esprits les moins pénétrants, les secrets mystères, en même temps qu'il échauffe à la flamme de sa piété les volontés les plus froides. Il faut de toute nécessité imprimer cet ouvrage qui vivra toujours au Temple de mémoire : « *lypis numquam moriluris, semper vicluris, mandatum censemus*<sup>2</sup> »



On devine l'impression faite sur le nouveau venu par tout ce qu'il voit et entend. La doctrine, les écrits, la personne de Bérulle, du Père qu'il aime et vénère, lui deviennent sacrés :

« Il se fit un devoir, écrit le P. Hérambourg, de régler les actions de sa vie sur celles de Bérulle et du P. de Condren, et peut être aucun portrait n'a mieux représenté que lui l'extérieur de ces deux grands

1. Les derniers mots de Camus font allusion à d'âpres et longues disputes. Dans l'histoire lamentable des démêlés carmélitains, bien des points restent obscurs. Le P. Coton prit nettement parti pour le fondateur de l'Oratoire ; son témoignage est d'un grand poids. Ce n'est pas cependant une raison suffisante de penser que les Jésuites qui ne partageaient pas sa manière de voir eurent toujours tort. Ces luttes pénibles, nous n'avons pas à les raconter ; nous cherchons seulement à préciser l'influence exercée sur Jean Eudes, novice de l'Oratoire, par celui qu'il appelle « son très honoré Père l'illustrissime cardinal de Bérulle » (*Vie et Royaume de Jésus*, 1642, Préface) ; et ailleurs « son oracle, son prophète, son ange ». (Cf. D. BOULAY, *Vie du vénérable Jean Eudes*, t. I, p. 118. *La vie du P. Pierre Coton de la Compagnie de Jésus*, par le P. Pierre d'ORLÉANS, de la même Compagnie, Paris, Éstienne Michallet. MDCLXXXVIII, p. 171, 290, 296. 302).

2. *Discours de l'estat et des grandeurs de Jésus*, X.

serviteurs de Dieu. Il sut même pénétrer jusque dans l'intérieur de leurs âmes, et par les entretiens familiers et intimes dont ils voulurent bien l'honorer, il découvrit les trésors immenses de grâces cachés dans ces sanctuaires, dont il n'approchait jamais sans quelque profit<sup>1</sup>. »

Il estima toujours devoir aux livres de Bérulle, ce qu'il y avait de meilleur dans les siens.

Prêtre le 20 décembre 1625, Jean Eudes « dit sa première messe, le jour de Noël, à minuit, en la maison de l'Oratoire de Paris, dans une chapelle et un autel dédiés à l'honneur de la très sainte Mère de Dieu : *Gloria tibi Domine, qui natus es de Virgine...* etc.<sup>2</sup> ». Jésus, Marie, dès les premières heures de sa vie sacerdotale les deux noms vivent unis dans son cœur.

Il passe les années 1625 et 1626 à Aubervilliers, près de la chapelle de Notre-Dame des Vertus. Malade, il s'adonne à l'oraison, aux exercices spirituels, à la lecture des livres de piété « ce qui me fut une grâce très particulière dont je dois bénir et remercier éternellement la divine bonté<sup>3</sup>. »

Absorbé, de 1624 à 1627, par les grands intérêts du royaume : négociation du mariage d'Henriette de France, séjour en Angleterre, traité d'alliance avec l'Espagne, Bérulle confie au P. de Condren le soin des jeunes sujets de l'Oratoire. « Bienheureux sont ceux qui recueillent les miettes qui tombent de cette table céleste » écrit M. Olier, le P. Eudes pendant trois années, a sa place au banquet. Il estime que ce maître éminent n'a, guère moins que les Apôtres, instruit sur les mystères de la religion ; plus tard il fera lire sa vie tous les ans, dans les maisons des prêtres de la Congrégation de Jésus et Marie. Condren, Bérulle, c'est la même nourriture, le même enseignement. D'un maître à l'autre le jeune Jean Eudes n'a pas à modifier ses idées ; les applications deviennent seulement plus précises, plus nombreuses. La doctrine de Condren « c'est la doctrine de Bérulle

1. *Œuvres complètes du vénérable Jean Eudes*, t. I, p. 59, 60.

2. *Œuvres complètes*, XII, p. 107.

3. *Œuvres complètes*, XII, p. 107.

réalisée avec une puissance et une ferveur particulière par le plus haut génie religieux des temps modernes<sup>1</sup> ».

En 1626, le P. Eudes dont la santé s'est rétablie, quitte avec la permission du R. P. de Bérulle, Notre-Dame des Vertus. Il va secourir les pestiférés du diocèse de Séez. Ses débuts de missionnaire sont héroïques. Un bon prêtre de la paroisse de Saint-Christophe, nommé M. Laurens, l'a reçu charitablement chez lui : « là où étant, nous disions tous les jours, lui et moi, la sainte Messe dans une chapelle de Saint-Evroult, qui n'était pas loin de sa maison, puis je mettais des hosties que j'avais consacrées dans une petite boîte de fer blanc, qui est au fond de mon bahut, laquelle je portais à mon cou. Après quoi nous allions, ce bon prêtre et moi, chercher les malades, tantôt en une paroisse, tantôt en une autre, que nous confessions, puis je leur donnais le Saint-Sacrement. Nous fîmes cela depuis la fin du mois d'août jusques après la Toussaint, que la peste fut entièrement cessée, et Dieu nous conserva de telle façon que nous ne ressentîmes aucune incommodité » *Confiteor tibi, Domine... Confitebor nomini tuo quoniam adjutor et protector factus es mihi*<sup>2</sup>.

Les Supérieurs, dans ces apostoliques débuts, reconnaissent la vocation du jeune Oratorien ; il est né missionnaire. On le fait prêcher des missions, en Normandie d'abord, bientôt après au diocèse de Saint-Malo en Bretagne. Ses succès sont merveilleux. Dans ses rapports quotidiens avec les âmes, dans les quatre ou cinq grandes missions qu'il donne chaque année, le P. Eudes s'instruit et voit mieux les besoins de ses auditeurs. La doctrine de Bérulle, devenue la sienne, goûtée si doucement dans la paix d'Aubervilliers, il la vit toujours dans son existence agitée, à l'intime de l'âme. Apôtre, missionnaire il sent que pour la faire vivre « à tous les chrétiens<sup>3</sup> », il faut, sans la rabaisser, la mettre

1. HENRI BREMOND, *Histoire littéraire du Sentiment religieux*, t. III, p. 358.

2. EUDES, *Œuvres complètes*, XII, p. 107-108.

3. « Je dis à tous les chrétiens, car ne pensez pas que ce livre soit fait seulement pour les personnes religieuses, mais pour tous ceux qui désirent vivre chrétiennement et saintement. » *Œuvres*, I, p. 90.



à la portée de tous, et il écrit *La Vie et le Royaume de Jésus. Vie de Jésus*, son livre enseignera par « des moyens très faciles, très doux et très puissants... à regarder, aimer, glorifier Jésus en toutes choses et à faire toutes nos actions dans sa sainteté ; *Royaume de Jésus*, il apprendra aux âmes comment former et faire vivre Jésus en elles, comment l'y faire régner pleinement « par des moyens très suaves et efficaces<sup>1</sup> ».

Son expérience de missionnaire lui fait laisser de côté les termes scolastiques fréquents dans Bérulle. Il se sert des mots les plus simples, les seuls clairs pour les lecteurs auxquels il s'adresse. Qui sait son catéchisme n'aura pas de peine à le comprendre. Son amour pour Jésus n'est pas plus grand que celui du fondateur de l'Oratoire ; mais moins intellectuel, il est plus affectif : il multiplie les élans, les élévations, les prières. Je n'exagère pas beaucoup en écrivant que la moitié des paragraphes de la sixième et de la septième partie sont des Élévations : « Élévation à Dieu pour le commencement de la messe, Élévation à Jésus durant la sainte Messe, Élévation à Jésus considéré comme souverain Prêtre... Élévation à Jésus considéré comme hostie<sup>2</sup> », etc. Je ne sais rien de plus touchant que son « Exercice d'amour divin contenant trente-quatre actes d'amour vers Jésus, en l'honneur des trente-quatre années de la vie toute d'amour qu'il a eue dans le monde<sup>3</sup> ».

« Je désire, ô mon Jésus, que toutes les puissances et perfections de votre divinité et humanité, tous vos états, mystères, qualités, vertus, pensées, paroles, actions et souffrances, toutes vos sacrées plaies, toutes les gouttes de votre précieux sang, tous les moments de votre éternité, s'il m'est permis de parler ainsi, et généralement toutes les choses qui ont été et sont en votre Corps et en votre Ame, en votre Divinité, soient autant de voix qui vous disent pour moi éternellement : *Amo te, amantissime Jesu, amo te, bonitas infinita,*

1. *Œuvres*, I, p. 92.

2. *Œuvres*, I, p. 462, 466, 468, 470.

3. *Œuvres*, I, p. 384-404.

*amo te ex toto corde meo, ex tota anima mea, ex totis viribus meis, et magis atque magis amare volo.* Je vous aime, ô très aimable Jésus, je vous aime, ô bonté infinie, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces, et je veux vous aimer toujours de plus en plus... Bon Jésus, quand sera-ce qu'il n'y aura plus rien en moi qui m'empêche de vous aimer ? Hélas, je vois bien que ce ne sera point en la terre, mais seulement dans le ciel. O ciel que tu es désirable ! C'est en toi qu'on aime Jésus parfaitement, c'est en toi que l'amour de Jésus règne pleinement ; c'est en toi qu'on ne voit point de cœurs qui ne soient tout transformés en ce divin amour. O terre, ô monde, ô corps, prison obscure de mon âme, que tu es insupportable. Infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort<sup>1</sup> ! »

\*  
\*   \*

Ces mots de feu sont-ils déjà une effusion du cœur du P. Eudes s'adressant au Cœur de Jésus ? Plus que Bérulle, il aime contempler l'extérieur, le corps des mystères de Jésus. Au jour de la naissance du Verbe fait chair il médite « la nudité, la pauvreté, le froid, l'impuissance et la petitesse... les petits drapeaux dont il a été enveloppé, sa résidence dans la crèche. entre l'âne et le bœuf, ses larmes et ses cris enfantins, les petits mouvements de ses pieds et de ses mains sacrées<sup>2</sup>. » Son amour voit tout ; mais il ne s'attarde pas, il se hâte vers l'intérieur, vers l'âme « c'est-à-dire la vertu et la grâce particulière qui réside dans le mystère et qui lui est propre... tout ce qui s'est passé en icelui dans l'esprit. dans le cœur et dans l'âme de Jésus lorsqu'il a opéré ce mystère<sup>3</sup> ». *Le Cœur de Jésus* ; il entend par là, les affections, les sentiments

1. *Œuvres*, I, p. 402-403.

2. *Œuvres*, I, p. 323, 324. Cf. BÉRULLE, *Œuvres*, p. 1052, 1053. Le P. Eudes, dès 1629, dans une lettre à M<sup>me</sup> de Budos, abbesse de Sainte-Trinité, à Caen, parle du Cœur de Jésus, Cœur paternel, plein de grâce et d'amour, Cœur de douleur. *Œuvres*, t. XI, p. 10. Les vingt-deux pages de cette lettre sont un traité sur la douleur. Le P. Eudes console M<sup>me</sup> de Budos, dont le frère Antoine-Hector vient d'être tué au siège de Privas.

3. *Œuvres*, I, p. 324.

de Jésus ; il prend ces mots dans un sens métaphorique, c'est l'évidence même.

Il recommande de réciter chaque mois le *chapelet du Père éternel de Jésus*. Sur chaque petit grain il faut dire : « *Pater clarifica Filium tuum ut Filius tuus clarificet te*, et se rappeler que cette prière « est sortie du Cœur et de la bouche de Jésus<sup>1</sup> »

« O bon Jésus, s'écrie-t-il, imprimez ces sentiments et dispositions dans mon cœur et dans les cœurs de tous les hommes, et spécialement dans les cœurs de toutes les personnes pour qui vous savez que je dois et que je désire vous prier particulièrement. O roi des cœurs les voilà je vous les offre et sacrifie tous ces pauvres cœurs que vous avez créés pour vous aimer et qui ne veulent plus respirer que votre amour... Ah ! que bienheureux sont les cœurs qui ne feront autre chose en toute l'éternité que d'adorer, louer et aimer le très adorable et très aimable Cœur de Jésus<sup>2</sup>. »

Les affections, les sentiments, le Cœur de Jésus, sont aussi les affections les sentiments, le Cœur de Marie ; les affections, les sentiments, le cœur des anges et des saints ; les affections, les sentiments, le cœur du P. Eudes et de tous les justes. Quand nous disons à Jésus : Je vous aime de tout mon cœur, « il faut entendre cela du Cœur de Jésus, de celui de la sainte Vierge, et de tous les cœurs des Anges et des Saints du ciel et de la terre, lesquels tous ensemble ne sont qu'un seul cœur avec le très saint Cœur de Jésus et de Marie par l'union qui est entre tous les cœurs, et ce cœur est notre cœur puisque saint Paul nous assure que toutes choses, sans exception sont à nous : *Omnia vestra sunt* (I Cor. III, 22), et par conséquent nous le pouvons et devons employer comme chose nôtre à aimer Jésus<sup>3</sup> ». Le P. Eudes explique de la même façon les mots : *ex tota anima mea, ex totis viribus meis*, il unit il identifie les âmes, les forces de Marie, des Anges, des

1. *Œuvres*, I, p. 382.

2. *Œuvres*, I, p. 397.

3. *Œuvres*, I, p. 411.

Saints, des justes avec l'âme et les forces de Jésus. Jésus vit en nous, son Cœur est notre cœur, c'est bien la doctrine de Bérulle.

Le Cœur de Jésus, dans la pensée du P. Eudes, c'est toute la vie divine de Jésus, son amour pour son Père et pour les hommes, toutes les puissances de sa divinité et de son humanité, tous les désirs et tous les sentiments de son âme, tous ses états, tous ses mystères, tous ses actes, tout lui-même ; le Cœur de Jésus c'est Jésus tout entier adoré, aimé dans son Cœur. Bientôt le P. Eudes dira plus nettement encore ce qu'il entend par « le Cœur de Jésus » : Cœur corporel, cœur spirituel, cœur divin, il expliquera chacun de ses termes ; et nous admirerons sa forte spiritualité.



En 1637, quand il parle du Cœur de Jésus, pense-t-il au cœur corporel, au cœur de chair ? Son livre en main, et c'est notre seul moyen de répondre, il faut dire : Non, le plus souvent. Jusqu'à lui les chrétiens ont trouvé la dévotion dans les souvenirs du Golgotha, dans les plaies du Rédempteur. Par la blessure du côté, ils ont atteint le cœur de chair, symbole ou siège de l'amour. Le P. Eudes en bon bérullien, procède autrement. Il s'arrête d'abord et longuement aux sentiments divins et humains du Sauveur, à son intérieur, à son âme : l'extérieur, le corps ne vient qu'ensuite. Il aime pourtant à méditer le drame du Calvaire, il baise avec amour les plaies divines : « O Jésus, je désire, s'il vous plaît, baiser vos pieds sacrés. » Il baise les mains, il invite son lecteur à baiser, la plaie du côté : « ou plutôt vous estimant indigne de baiser cette sainte plaie, priez la sainte Vierge qu'elle la baise pour vous, en cette façon : O Mère de Jésus, baissez, s'il vous plaît, pour moi, la plaie sacrée du côté de votre Fils et par ce saint baiser, rendez-lui au centuple, tout l'amour que j'aurais dû lui rendre en toute ma vie<sup>1</sup> ». N'est-ce pas délicieux

1. *Œuvres*, I, p. 407-408.



de surnaturelle réserve, d'ardent et pur amour<sup>1</sup> ! Cette plaie du côté sur laquelle, indigne, il n'ose appliquer ses lèvres émues, ne lui a pas encore révélé son secret ; il n'a pas vu le cœur de chair. Et pourtant il a lu Gertrude et Mechtilde<sup>2</sup> ; il cite un texte du *Legatus divinae pietatis* sur lequel il suffit de se pencher un peu pour percevoir distinctement les divines pulsations ; il n'a entendu, lui, qu'un appel à la confiance filiale.

Une fois pourtant il fait nettement mention du cœur de chair. Il invite son lecteur à méditer les « quatre choses principales qui sont en Jésus : sa divinité, sa personne divine, son âme sainte, son corps sacré avec tous les membres, sentiments et parties de ce corps déifié, entre lesquels son précieux sang et son Cœur divin<sup>3</sup>. » Le P. Eudes considère ce Cœur en lui-même, et non comme le symbole de l'amour.

Bérulle, son maître et son modèle, est bien plus précis.

« Saint Jear seul, comme bien-aimé disciple, fait mention de la blessure dont le côté et le Cœur de Jésus ont été ouverts. D'autant que c'est une blessure d'amour, il était convenable qu'elle fut rapportée par le disciple du Cœur et de l'amour de Jésus. Remarquons que le Cœur vivant de Jésus est assez navré d'amour, et c'est pourquoi cette navrure de la lance est réservée à son Cœur mort, comme si, avant la mort, ce fer ne l'eut pu navrer davantage, tant il était navré d'amour. Son Cœur est éternellement ouvert, éternellement navré ; sa gloire n'ôte point cette plaie, car c'est une plaie d'amour ; cette navrure de la lance n'est qu'une marque de la vraie et intérieure navrure de son Cœur<sup>4</sup>. »

En 1637, le P. Eudes n'a pas rejoint Bérulle qu'il dépassera bientôt, et de si loin. Il identifie cœur, âme, intérieur, comme le

1. « Un rude saint » a-t-on dit du P. Eudes. Soit. Mais dans cette âme qui n'est pas toujours souple, quels trésors de délicatesse !

2. *Œuvres*, t. I, p. 106, 236, 520 ; 141, 237.

3. *Œuvres*, t. I, p. 320.

4. Les *Œuvres complètes* de Bérulle furent publiées par le P. BOURGOING, en 1644. Le passage cité se trouve p. 1046, dans l'édition Migne *Opuscules de piété*, *Opuscule* LXIX ; en 1637 le P. Eudes ne le connaissait sans doute pas.

fait, presque à la même date (1642), M. Olier, un autre disciple de Bérulle : « Ce divin intérieur... est la chose du monde la plus belle... O intérieur admirable ! ô âme divinisée !... « Oh ! béni soyez-vous Cœur adorable de mon Jésus<sup>1</sup> ! »

De 1637, année où paraît la *Vie et le Royaume de Jésus*, à 1648, année où l'office du Cœur de Marie est célébré dans la cathédrale d'Autun, que deviennent les idées du P. Eudes. Il est assez difficile de le dire : ses premiers biographes ne sont ni précis, ni d'accord<sup>2</sup>. En 1641, le grand apôtre normand fonde Notre-Dame de Charité, et donne la fameuse mission de Coustances, dont l'importance ne saurait être exagérée. Voici ce qu'il écrit :

« En cette même année, au mois d'août, Dieu me fit une des plus grandes faveurs que j'aie reçues de son infinie bonté ; car ce fut en ce temps, que j'eus le bonheur de commencer à connaître la sœur Marie des Vallées, par laquelle sa divine Majesté m'a fait un très grand nombre de grâces très signalées. Après Dieu j'ai l'obligation de cette faveur à la très sainte Vierge Marie, ma très honorée Dame et ma très chère Mère dont je ne pourrai jamais assez la remercier<sup>3</sup>. »

La sœur Marie des Vallées ! Singulière et troublante vision. Plusieurs de ses écrits, certaines de ses démarches ont été discutées et sont très discutables, on ne peut nier ses admirables vertus. Ceux qui l'ont vue de près, et qui sont parmi les meilleurs spirituels de la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle : le bienheureux Eudes, le P. Coton, le Père Saint-Jure, M. de Renty la vénèrent comme une sainte, et ce ne sont pas des naïfs. Sans pouvoir affirmer qu'elle eut une large influence sur les événements de 1641, 1642, et 1643, il faut remarquer qu'elle entre alors dans la vie

1. *Mémoires*, 8 juillet 1642. Cf. *Doctrine de M. Olier*, par H.-J. Icard. Paris, Lecoffre, 1891, p. 243, 244.

2. Cf. *La dévotion au Cœur de Marie*, par Ch. LEBRUN, C. J. M. Paris, Lethielleux p. 47, note.

3. *Œuvres*, t. XII, p. 111. Les éditeurs trouvent entre l'expression *m'a fait* et cette autre *me fit*, une différence bien subtile et en tirent une conclusion qui ne paraît pas exacte. Cf. *Ibid.*, p. 35, p. 112.

du P. Eudes, qui considère le fait « comme une des plus grandes faveurs qu'il ait jamais reçues de l'infinie bonté<sup>1</sup>. »

\*

\*   \*

Le 25 mai 1643, il quitte l'Oratoire. A cette date il rappelle simplement dans son *Mémorial*, l'établissement de la congrégation de Jésus et de Marie, qu'il veut toute dévouée au divin Cœur de Jésus et de Marie ; elle a été établie « pour honorer particulièrement ce Cœur très auguste qu'elle regarde et respecte comme son premier et principal patron, et comme la règle et l'exemplaire qu'elle propose à ses enfants<sup>2</sup>. »

Le P. Eudes réunit donc en 1643, dans une même pensée et un même culte, le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie, dont il fait un même cœur. A cette même date il compose pour ses enfants deux prières qu'ils doivent réciter chaque jour : *Benedictum sit Cor amantissimum et dulcissimum nomen Domini nostri Jesu Christi, et gloriosissimæ virginis Mariæ Matris ejus in æternum et ultra*<sup>3</sup>. Béni soit le Cœur très aimant et le très doux nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la glorieuse Vierge Marie sa mère, dans l'éternité et au delà.

*Ave Cor sanctissimum...*

*Ave Cor mitissimum...*

*Ave Cor amantissimum Jesu et Mariæ...*

*Te adoramus, te laudamus, te glorificamus, tibi gratias agimus...*

*Te amamus ex toto corde nostro, ex tota anima nostra, ex totis viribus*  
[*nostris*]

*Tibi cor nostrum offerimus, donamus, consecramus, immolamus...*<sup>4</sup>

1. M. l'abbé J.-L. ADAM a écrit tout un volume sur Marie des Vallées : *Le Mysticisme à la Renaissance, ou Marie des Vallées*. Ce livre est à consulter, l'auteur a travaillé, mais il faut se garder d'admettre à l'aveugle, ses affirmations. Elles doivent être toujours discutées et souvent rejetées.

2. *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*, l. VIII, c. III, sect. XII. Cf. *Œuvres*, t. VI, p. 411.

3. Cette prière n'est que la formule indulgenciée en 1269 par Clément IV, à la demande de saint Louis ; le P. Eudes ajoute les deux mots *Cor amantissimum*.

4. L'*Ave Cor* est empruntée à sainte Mechtilde (*Revelationes Gertrudianæ*,

Salut, Cœur très saint, salut Cœur très doux, salut Cœur très aimant de Jésus et Marie. Nous vous adorons, louons, glorifions, nous vous remercions ; nous vous aimons de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces ; nous vous offrons notre cœur, nous vous le donnons, nous vous le consacrons, nous vous l'immolons.

Dans ces deux prières, par les mots Cœur de Jésus et de Marie, le P. Eudes entend l'Intérieur de Jésus et de Marie<sup>1</sup>.

Dès 1643, peut-être, il inaugure, au séminaire de Caen, c'est-à-dire dans sa congrégation des Prêtres de Jésus et Marie, avec l'autorisation verbale de Mgr d'Angennes, évêque de Bayeux, la fête du Cœur de Marie<sup>2</sup>. En 1646, Marie des Vallées la célèbre, la sainte Vierge lui ordonne de réciter chaque jour de l'octave un *Magnificat*<sup>3</sup>. Fixée d'abord au 20 octobre, elle est, dès 1647, transférée au 8 février. Fête intime, fête de famille, elle a son office et sa messe propres.

\*  
\*   \*

Au mois de janvier 1648, le P. Eudes, pendant une mission à Autun, fait approuver par les chanoines Claude Saunier, Philippe de Montaigu, et Claude Desprez *l'office et la messe du Cœur de Marie, l'Ave Cor sanctissimum*, une salutation à Marie : *Ave, Maria Filia Dei Patris*, un office et une messe du saint Nom de Marie ; le tout imprimé chez Blaise Simonnot avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Autun, Claude de la Madeleine de Ragny<sup>4</sup>.

t. II, p. 217.) Le P. Eudes ajouta trois invocations à celles de la sainte et joignit au Cœur de Marie le Cœur de Jésus. Le P. DAUPHIN, *Œuvres*, t. II, p. 278, pense que l'*Ave Cor* fut composé dès 1640 ; c'est peu probable. Cf. Ch. LEBRUN, *La dévotion au Cœur de Marie*, p. 55, note.

1. Le P. Eudes écrit dans son *Testament* (1671) : « Je souhaiterais que mon corps fut enterré dans notre église de Caen, consacrée à ce même Cœur de Jésus et de Marie. » *Œuvres*, t. XII, p. 171. Cf. p. 177.

2. Ch. LEBRUN, *La Dévotion au Cœur de Marie*, p. 64.

3. *Œuvres complètes*, t. XI, p. 311.

4. *La Dévotion au très saint Cœur et au très sacré Nom de la bienheureuse Vierge*



Le titre de l'opuscule ne mentionne que le Cœur de Marie, l'office vise à la fois d'une manière *immédiate*<sup>1</sup> le Cœur de Jésus et celui de Marie. La plus large part est faite à ce dernier. Les leçons du second nocturne du deuxième jour de l'octave empruntées à la *Vitis mystica*, sont pleines du Cœur de Jésus ; plusieurs strophes des hymnes de Matines et de Laudes chantent les deux Cœurs :

*Cordis Nati, Cordis Matris  
Unitatem mirabilem  
Venerantur Cœlicolæ  
Laudant quoque terrigenæ*<sup>2</sup>...

Le P. Eudes prend soin de noter dans les manchettes des premières éditions, que le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie ne font qu'un seul cœur. En 1650, il réédite à Caen l'opuscule d'Autun<sup>3</sup>. Peut-être avait-on aitaqué<sup>4</sup> sa doctrine et la fête du très saint Cœur de Marie, peut-être lui avait-on demandé des explications, peut-être va-t-il de lui-même au-devant d'éclaircissements qui lui semblent nécessaires, toujours est-il qu'après avoir justifié cette dévotion aussi ancienne que la religion chrétienne, et qui s'appuie sur les raisons les plus indiscutables, il expose comment il faut la comprendre et quel est son objet spécial : « Si vous me demandez ce qu'on entend par le très saint Cœur, de la bienheureuse Vierge auparavant que de satisfaire à votre

*Marie*. Sur la feuille qui suit le titre on lit : *Officium solemnitatis sanctissimi Cordis Beatissimæ Virginis Mariæ*. Augustodini, Typis Blasii Simonnot MDCXLVIII. Cf. *Œuvres*, t. VIII, p. 401, 402.

1. Ce sont les éditeurs du P. Eudes qui soulignent. *Œuvres*, t. XI, p. 154.

2. *Œuvres*, t. XI, p. 257, note.

3. *La dévotion au très saint Cœur et au très saint Nom de la bienheureuse Vierge Marie*, avec un discours qui précède déclarant l'origine, le fondement et le sujet de cette dévotion. Caen, Poissons, 1650.

4. « La sœur Marie ayant su que quelques personnes murmuraient contre la fête du très saint Cœur de la Bienheureuse qui se fait le 8 de février, elle en parla à Notre-Seigneur qui lui dit que c'était lui qui l'avait inspirée et qu'il châtierait ceux qui s'y opposeraient » *Vie de Marie des Vallées*, l. VII, c. III, cf. Ch. LEBRUN, *La dévotion au Cœur de Marie*, p. 67. Cette révélation eut lieu après 1647. Avant 1650 ? Nous l'ignorons.

demande, je vous prie de considérer que ce nom de cœur a plusieurs significations dans l'Écriture sainte.

« 1<sup>o</sup> Il signifie ce cœur matériel et corporel que nous portons dans notre poitrine... le siège de l'amour, de la haine, de la joie et de la tristesse, de la colère, de la crainte et de toutes les autres passions de l'âme...

« 2<sup>o</sup> Le nom de cœur est employé dans les saintes Écritures pour signifier la mémoire...

« 3<sup>o</sup> Il dénote l'entendement...

« 4<sup>o</sup> Il exprime la volonté libre...

« 5<sup>o</sup> Il donne à entendre cette partie suprême de l'âme que les théologiens mystiques appellent « la pointe de l'âme » par laquelle se fait la contemplation...

« 6<sup>o</sup> Il donne à connaître quelquefois tout l'intérieur de l'homme...

« 7<sup>o</sup> Il signifie le Saint-Esprit qui est le Cœur de la très Sainte Trinité...

« 8<sup>o</sup> Le Fils de Dieu est appelé le Cœur du Père Éternel...

« 9<sup>o</sup> Ce nom de Cœur signifie toute la faculté et capacité d'aimer qui peut être en la partie supérieure et inférieure de l'âme, tant naturelle que surnaturelle... »

De toutes ces significations laquelle convient au Cœur de Marie dans la dévotion du P. Eudes ? Elles lui conviennent toutes.

« Afin de parler plus clairement je dirai que, par le bienheureux Cœur de la glorieuse Vierge, on entend ces neuf sortes de cœurs dont je viens de parler... Mais surtout nous entendons et désirons révéler et honorer premièrement et principalement cette faculté et cette capacité d'aimer tant naturelle que surnaturelle qui est en cette Mère d'amour et qu'elle a toute employée à aimer Dieu et le prochain ; ou pour mieux dire tout l'amour et toute la charité de la Mère du Sauveur au regard de Dieu et au regard de nous. »

Il insiste en terminant :

« C'est donc cet amour incomparable et cette charité ineffable que nous regardons et révérerons spécialement en notre très honorée Dame

et en notre très chère Mère. C'est ce que nous entendons principalement par son très saint Cœur. C'est sous cette belle qualité et sous ce glorieux titre de *MATER PULCHRAE DILECTIONIS*, *Mère d'amour et de charité*, que nous désirons honorer et louer singulièrement cette Vierge très aimable et cette Mère admirable<sup>1</sup>. »

Il voulait parler clairement ; il a parlé clairement. Le Cœur de Marie c'est d'abord et surtout l'amour de Marie pour Dieu et sa charité pour les hommes. C'est encore le cœur de chair de Marie, principe de sa vie, siège de l'amour et de toutes les passions de l'âme, c'est la mémoire, la volonté, l'entendement, l'intérieur de Marie, c'est enfin l'Esprit-Saint, c'est Jésus le divin Fils de Marie. Si pour plus de netteté nous cherchions, dans les divers éléments de cette dévotion ce qui constitue son objet formel et son objet matériel, peut-être serait-il assez difficile de bien préciser ce dernier objet. Laissons la pensée du P. Eudes mûrir, dans quelque vingt ans il lui donnera sa dernière expression.

En 1663, il publie une troisième édition de son opuscule d'Autun ; elle ne nous apprend rien de nouveau, quinze évêques ont approuvé la Messe et l'Office du Cœur de Marie. Dix-sept ans plus tard, dans son Mémorial il note avec joie :

« Aujourd'hui, vingt-cinquième de juillet de la même année 1680, Dieu m'a fait la grâce d'achever mon livre du *Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*,

*O Sacrosancta Trinitas,  
Æterna vita cordium,  
Cordis Mariæ sanctitas  
In corde regnes omnium. Amen*<sup>2</sup>.

Il mourait le 19 août.

Le *Cœur admirable* est vraiment le testament de son âme.

1. *Œuvres*, t. VIII, p. 425-432.

2. *Œuvres*, t. XI, p. 135.

Commencé dès 1652<sup>1</sup> ce volume l'occupe pendant près de trente années. En 1676, il supplie Marie de lui obtenir de son divin Fils la grâce de l'achever « afin que je consomme, *ô Reine de mon cœur*, le peu qui me reste de vie dans les louanges du Cœur admirable de ma très aimable Mère, des bontés duquel j'ai reçu des faveurs innombrables<sup>2</sup> ».

L'ouvrage édité par le successeur du P. Eudes, M. Blouet de Camilly paraît le 28 avril 1681, à Caen, chez Jean Poisson<sup>3</sup>. Il donne la dernière pensée du P. Eudes sur la dévotion au saint Cœur de Marie. Il faut donc y insister. Quand nous aurons compris la dévotion du P. Eudes au Cœur de Marie, il sera facile d'entendre sa dévotion au Cœur de Jésus.



La Bienheureux distingue en Marie trois cœurs : le cœur corporel, le cœur spirituel et le cœur divin.

Le cœur corporel, le cœur de chair de Marie est la plus noble partie de son corps, le principe de sa vie ; il a fourni le sang dont fut formé le corps de Jésus, il a été pendant neuf mois le principe de sa vie, souvent il fut le lit de repos du divin Maître ; il y a entre ce cœur de chair et certains sentiments de Marie une étroite et permanente relation<sup>4</sup>.

Le cœur spirituel de Marie, c'est la partie supérieure de son âme « avec toutes les perfections naturelles et surnaturelles qu'elle renferme, savoir ses facultés naturelles, la mémoire, l'intelligence et la volonté, la plénitude de grâce et de vertus dont elle a été comblée, la vie admirable dont elle est le principe ».

1. *Œuvres*, t. VIII, p. 357.

2. *Œuvres*, t. V, p. 477. Cf. t. VIII, p. ix-x.

3. *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*. Avec approbation et privilège du Roi. C'est un gros in-4° de 774 pages ; sans compter les dédicaces, la préface et les tables. Il est dédié au saint Cœur de Marie ; le Bienheureux en fait hommage à son Altesse Royale, M<sup>me</sup> de Guise.

4. *Œuvres*, t. VI, m. xxiv, xxv ; Cf. VI, 71, 72, 75, 76, 77.



Comme en 1652, le P. Eudes insiste sur l'amour et la charité : « Nous avons à honorer premièrement et principalement en elle la source et l'origine de la dignité et de la sainteté de tous ses mystères, de toutes ses actions, de toutes ses qualités et de sa personne même : c'est-à-dire son amour et sa charité puisque l'amour et la charité sont la mesure du mérite et le principe de toute sainteté<sup>1</sup>. »

Le Cœur divin de Marie, c'est Jésus parce que de Jésus procède la vie divine dont elle jouit. « O Jésus, disait déjà le P. Eudes dans *Vie et royaume de Jésus*, je vous contemple et adore comme vivant et régnant en votre très sainte Mère ; et comme celui qui êtes tout et qui faites tout en elle : car vous êtes sa vie, son âme ; son cœur, son esprit, son trésor. » ...« Qui peut douter qu'il ne soit vivant dans sa précieuse Mère et qu'il ne soit la vie de sa vie et le cœur de son cœur, d'une manière incomparablement plus excellente que dans saint Paul et dans les autres fidèles<sup>2</sup> ? »

Le Cœur divin de Marie c'est encore le Saint-Esprit. Le P. Eudes reste fidèle à lui-même, à la pensée qu'il développait déjà dans son opuscule de 1652 : le Cœur de Marie c'est « le Saint-Esprit qui est le Cœur du Père et du Fils, qu'ils nous veulent donner pour être notre esprit et notre cœur<sup>3</sup> ». Comme il est le cœur de Marie, le Saint-Esprit aussi est le cœur de tous les fidèles.



Les dévotions que l'Église approuve contiennent toujours un élément sensible et un élément spirituel. Le postulateur de 1756,

1. *Œuvres*, t. VIII, p. 132. « Par amour il semble entendre ici des actes d'amour puisqu'il parle aussitôt du *mérite*, mais comment ces actes peuvent-ils être appelés la source et l'origine de la dignité et sainteté de tous les mystères de Marie ? » H. BRÉMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 650, note.

2. *Œuvres*, t. I, p. 433 et t. VI, p. 100.

3. *Œuvres*, t. VI, p. 36. Cf. t. I, p. 427. Je dois beaucoup pour l'exposé de la doctrine du P. Eudes aux éditeurs de ses *Œuvres complètes* ; je suis heureux de leur adresser un cordial merci, et de les féliciter de leur beau travail. Même quand je ne pense pas comme eux, je reste leur débiteur.

donnait comme élément sensible de la dévotion au Cœur de Jésus, le cœur de chair du Rédempteur, comme élément spirituel toutes les vertus, tous les sentiments, tout l'intérieur de Jésus dont le cœur de chair blessé est ou le symbole ou le siège naturel. Cœur corporel, cœur spirituel, cœur divin de Marie, voilà l'objet complexe de la dévotion du P. Eudes au Cœur admirable de la bienheureuse Vierge ; quel est pour lui l'élément sensible et l'élément spirituel ?

Le Cœur divin de Marie, c'est-à-dire le Saint-Esprit et Jésus, ne peut entrer directement dans l'objet propre de la dévotion au Cœur de Marie : cet objet est nécessairement limité à la personne de Marie.

Le Cœur divin écarté, il semble facile de répondre. Dans la dévotion au Cœur de Marie, telle que la conçoit le P. Eudes, l'objet sensible c'est le cœur corporel, le cœur de chair ; l'objet spirituel c'est « la partie intellectuelle de l'âme qui comprend la mémoire, l'entendement, la volonté et la suprême pointe de l'esprit<sup>1</sup> ? » On peut penser ainsi, je crois que le P. Eudes pense autrement.

Il a défini le cœur corporel de Marie :

« La plus noble partie de son corps virginal, lequel a donné un corps au Verbe éternel... le cœur qui a disposé et donné le très pur sang dont le corps adorable du Fils de Dieu a été formé dans les entrailles de sa Mère... le principe de la vie d'une Mère de Dieu et d'un Homme-Dieu... le cœur qui a contribué à former le lait lequel a servi à nourrir et à conserver la vie du Sauveur du monde... le cœur sur lequel un Enfant-Dieu a tant de fois reposé, et qu'il a comblé de tant de faveurs... le saint Autel où se fait un grand et continuel sacrifice et très agréable à Dieu de toutes les passions naturelles qui ont toutes leurs sièges dans le cœur là où réside la partie concupiscible et irascible de l'âme<sup>2</sup>. »

Ce cœur de chair, principe de vie de Marie, réservoir sacré du

1. *Œuvres*, t. VI, p. 89.

2. *Œuvres*, t. VI, p. 83, 77.

sang divin et du lait qui alimente la vie de Jésus, séjour qu'il habita neuf mois, le lit de son repos, l'autel où s'immolent les passions naturelles de la Vierge Mère, ce bienheureux cœur « qui n'a jamais eu d'autre objet de son amour, de ses désirs, de ses craintes, de ses espérances, de ses joies que Dieu seul<sup>1</sup> », le P. Eudes ne le présente jamais comme le symbole du cœur spirituel.

Comment l'idée pourrait-elle lui venir de symboliser par le cœur corporel de Marie, cette mémoire intellectuelle, cet entendement, cette volonté, cette partie suprême de l'esprit, ces facultés les plus spirituelles dont les opérations ne procèdent pas du cœur de chair ; facultés qui constituent le cœur spirituel de Marie !

Qui le lit de près reste convaincu que, dans sa pensée comme aussi dans sa dévotion, les trois cœurs de Marie : cœur corporel, cœur spirituel, cœur divin, sont plutôt juxtaposés que réunis dans l'unité d'un même objet, l'un n'est pas le symbole de l'autre ; ils sont tous les trois honorés pour eux-mêmes.

Mais alors quel sera l'objet sensible dans la dévotion du P. Eudes ? Le seul possible, à l'exclusion du cœur de chair : la personne de Marie. Cette affirmation ne surprendra pas les familiers des écrits du Bienheureux. Quand, pour la première fois, en 1637, nous avons trouvé sous sa plume les mots Cœur de Marie, Cœur de Jésus, ils désignaient l'intérieur, les sentiments, l'âme de Marie et de Jésus. Ces mots expriment une seule et même réalité : ce qu'il y a de plus personnel en Marie et en Jésus, leur personne dans ses états les plus profonds. A l'école de Bérulle, du P. de Condren, le P. Eudes et M. Olier ont appris à connaître cette vie intime de Marie et de Jésus et à l'honorer. C'est elle que le pieux fondateur de Saint-Sulpice, célèbre par la fête de *l'Intérieur de Jésus* et celle de *l'Intérieur de Marie*, c'est elle aussi que le P. Eudes chante dans la fête du Cœur de Marie et celle du Cœur de Jésus. En 1648, il réunit les deux fêtes, les deux vies,

1. *Œuvres*, t. VI, m. 83.

et les deux cœurs dans un même office, dans une messe unique, comme il les avait déjà réunis, quelques années plus tôt, dans les deux prières : *Benedictum sit* et *Ave Cor*. Il ne les confond pas ; mais Dieu lui-même les a si rapprochés, ils se sont si intimement pénétrés, que l'on peut dire, sans exagération, que le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie ne sont qu'un même cœur « parce qu'ils ont toujours été animés d'un même esprit, et remplis des mêmes sentiments et affections<sup>1</sup>. » « O Dieu, demande le Bienheureux dans la collecte de sa messe *Gaudeamus*, qui avez voulu que votre Fils unique vivant *dans votre Cœur* de toute éternité vécût et régnât dans le cœur de la Vierge Mère, faites, nous vous en supplions, que nous puissions célébrer toujours cette vie très sainte de Jésus et Marie en un seul cœur<sup>2</sup>. »

Comment le P. Eudes aurait-il pu avoir la pensée de symboliser dans un même cœur de chair les deux vies intimes de Jésus et de Marie ? Ce cœur de chair, sera-t-il le cœur de chair de Jésus ou celui de Marie ? D'autre part comment le Cœur divin de Marie c'est-à-dire Jésus et le Saint-Esprit pourrait-il être symbolisé par un cœur de chair ! N'est-il pas évident que, pour le Bienheureux, l'objet sensible qui seul peut rappeler les trois cœurs : corporel, spirituel et divin, c'est la seule personne de Marie. Le cœur de chair bat dans sa poitrine ; le cœur spirituel, c'est la cime de son âme ; le cœur divin, Jésus et le Saint-Esprit vivent dans cette âme, c'est leur demeure bien-aimée.

\*

\*   \*

Comme dans le Cœur de Marie, le P. Eudes, dans le Cœur de Jésus distingue trois cœurs : le cœur corporel, le cœur spirituel,

1. *Œuvres*, t. VIII, p. 490. Les éditeurs des *Œuvres* écrivent t. XI, p. 154 « Au début, l'office du P. Eudes semblait avoir un double objet. Il visait à la fois d'une manière immédiate le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie. »

2. La Congrégation des Rites a supprimé les mots que nous avons soulignés *dans votre Cœur*, *in Corde tuo*, et les a remplacés par *tecum*.



le cœur divin : le Saint-Esprit. L'objet sensible, dans la dévotion au Cœur de Jésus, est-il la personne de Jésus, comme dans la dévotion au Cœur de Marie, c'était la personne de Marie ? Je ne crois pas que de lui-même, dans l'exposé de sa doctrine, le saint ait écrit, une seule fois, nettement, que le cœur de chair de Jésus est le symbole des sentiments de l'âme de Jésus, de son amour. Nous rappelant sa formation toute bérullienne, nous aurions donc le droit de penser que le P. Eudes conçoit les deux dévotions d'une même manière. Cette première vue serait un peu superficielle. Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle la dévotion au Cœur de Jésus a déjà une longue histoire, le P. Eudes la connaît en partie ; sa pensée dès lors n'est plus entièrement libre. Il subit l'influence de ceux qui avant lui, ont adoré, aimé, chanté le Cœur divin. Depuis 1645 ou 1646, depuis plus longtemps sans doute il connaît, il médite, les belles pages de la *Vitis mystica* : *Foderunt Judaei et perfoderunt non solum manus, sed et pedes, latus quoque et sanctissimi Cordis intima ; furoris lancea perforaverunt quod jamdudum amoris lancea fuerat perforatum*. Blessure de l'amour, elle peut n'ensanglanter que le cœur spirituel ; blessure de la lance, il faut qu'elle perce le cœur de chair ; et voilà les deux blessures faites par le même amour, par la même lance, lance de la fureur et lance de la tendresse, réunies dans une même phrase, contemplées d'un même regard. Penser à l'une c'est penser à l'autre ; le cœur entr'ouvert découvre l'amour, la blessure visible, la blessure invisible. Les pages de la *Vitis mystica* se lisent au second jour de l'Octave, dans l'Office du Cœur de Jésus ; le P. Eudes les a choisies pour leçons du second nocturne. Ailleurs encore il chante le cœur de chair blessé, il souhaite y pénétrer par la plaie béante :

*O Cor...*

*Te dissecat mors impia*

*Et hasta dire perforat.*

*Ave dolorum victima,*

*Centrum crucis, Rex martyrum...*

*O Cor amore saucium*

*Amore corda saucia...*

*En cernitur patescere*

*Fornax amoris flammea<sup>1</sup>...*

Ce cœur blessé par l'amour et la lance, brûlante fournaise de charité, roi des martyrs, victime de douleur, c'est le cœur de chair, le cœur de chair en contact avec l'âme de Jésus et les divers sentiments qui l'animent ; le cœur de chair, siège ou symbole de l'amour et des sentiments de l'âme, de l'intérieur. Cependant à lire le livre XII du *Cœur admirable*, livre consacré tout entier au Cœur de Jésus, et dernière expression de la pensée du P. Eudes, il semble qu'il garda jusqu'au bout, ses idées de 1648. En 1680, l'année même de sa mort il voit, étudie, aime, adore dans Jésus et dans Marie les trois mêmes cœurs : corporel, spirituel, divin ; cœurs en harmonie parfaite, et en parfaite dépendance ; il les vénère « parce qu'ils appartiennent tous trois à la même personne<sup>2</sup> ». La personne semble bien être pour lui, l'objet sensible de la dévotion au Cœur de Jésus. Malgré les textes cités plus haut, ne serait-ce pas en effet, la pensée profonde du saint auteur, le cœur de sa pensée, oserait-on dire. Les trois cœurs restent toujours juxtaposés plutôt qu'unis, l'un n'est pas le symbole de l'autre ; ils sont adorés en eux-mêmes, indépendamment de leurs rapports. Je ne crois pas le trahir, en écrivant ces lignes, ni enlever, même un rayon, à son auréole de docteur du Cœur de Jésus.

1. *Œuvres*, t. XI, p. 467, 468. D'autres passages font allusion au cœur de chair : *Per Cor tuum, amantissime Jesu, amoris et doloris impetu pro nobis in morte disruptum, exaudi nos clamantes ad te* (Communion). La Collecte que nous avons citée plus haut est manifestement calquée sur celle de l'*Office de la Solennité du Seigneur Jésus*, composé par Bérulle : « *Deus qui Unigenitum tuum apud te ab aeterno Deum pro nobis hominem esse voluisti, fac nos, quaesumus hanc ineffabilem et divinissimam vitam Verbi in humanitate, et humanitatis in Verbo vitae jugiter celebrare.* Cf. Migne, *Œuvres complètes de Bérulle*, p. 1707. L'office de Bérulle a été approuvé à Rome le 1<sup>er</sup> février 1625.

2. P. Ch. LEBRUN, *Le bienheureux Jean Eudes et le culte public au Cœur de Jésus*, p. 59.

\*

\* \* \*

Le livre XII du *Cœur admirable* contient des pages pleines de doctrine et de piété. Le P. Eudes y célèbre avec toute son âme et tout son amour le Cœur spirituel et le Cœur divin de Jésus.

Le Cœur spirituel c'est la partie supérieure de l'âme : mémoire, entendement, volonté. L'auteur insiste sur la volonté de Jésus soumise, sacrifiée entièrement à la volonté du Père, et sur l'amour du Rédempteur pour les rachetés ; il ne sait comment reconnaître les dons d'une libéralité sans limite. Jésus « nous a donné l'être et la vie. Il nous donne ce grand monde rempli d'une si grande multitude et diversité de choses pour nos usages et nécessités, et même pour nos divertissements...

« Il nous donne tous ses saints pour nos avocats et intercesseurs devant sa divine Majesté... Il nous donne sa très sainte Mère pour être notre très bonne Mère. Il nous donne son Église, pour être notre seconde mère... Il nous donne son Père éternel pour être notre vrai Père. Il nous donne son Saint-Esprit pour être notre lumière et notre conduite : Il nous donne toutes ses pensées, ses paroles, ses actions et ses mystères, toutes ses souffrances et toute sa vie qu'il emploie et qu'il sacrifie pour nous entièrement jusqu'à la dernière goutte de son sang.

« Mais outre cela il nous donne son très aimable Cœur qui est le principe et l'origine de tous ces autres dons. Car c'est son Cœur divin qui l'a fait sortir du sein adorable de son Père et qui l'a fait venir en la terre pour nous faire toutes ces grâces, et c'est son Cœur humainement divin et divinement humain qui nous les a méritées et acquises par toutes les douleurs et angoisses qu'il a portées pendant qu'il était en ce monde. Après cela que rendrons-nous à ce très bénin Rédempteur ? Rendons-lui amour pour amour et cœur pour cœur<sup>1</sup>. »

Il faut dès lors, adorer, admirer cette bonté incompréhensible

1. *Œuvres*, t. VIII, p. 341.

du très aimable Rédempteur qui a permis l'institution de cette fête. La fête du Cœur de Jésus est un océan de grâces, la fête des fêtes « la source de tout ce qu'il y a de grand, de saint et de vénérable dans toutes les autres fêtes<sup>1</sup>.

Le Cœur divin de Jésus, c'est le Saint-Esprit. Quand le P. Eudes fait suivre le mot cœur du mot divin, il veut désigner le Cœur de Jésus, divin par nature, et non le Cœur de Jésus divinisé par la personne à laquelle il est uni. Le Saint-Esprit est le Cœur divin de Jésus pour deux raisons : « d'abord parce qu'il est le Cœur du Père et du Fils qu'ils nous veulent donner pour être notre esprit et notre cœur : *Et dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri* » (EZECH., XXVI, 26)<sup>2</sup> ; en second lieu le Saint-Esprit est le Cœur divin de Jésus parce que l'Humanité très sainte reçoit de lui une vie plus haute et plus abondante que de son âme propre et de son propre cœur.

La pensée du P. Eudes n'est pas évidemment de faire entrer l'Esprit-Saint dans l'objet immédiat de la dévotion au Cœur de Jésus, mais de nous rappeler que, membres du corps mystique de Jésus, nous devons avoir les mêmes sentiments, et le même esprit, c'est-à-dire nous laisser conduire, comme lui, par le Saint-Esprit<sup>3</sup>.

Le Cœur divin de Jésus, c'est aussi, dans Jésus lui-même, l'amour infini, incréé. Cet amour peut être considéré comme

1. Bérulle parle à peu près ainsi de la *Fête de Jésus*, qu'il institua dans sa Congrégation : « fête générale, universelle et qui le regarde, non en quelque mystère particulier de sa vie, mais en tout ce qu'il est en sa personne divine et en ses deux natures inséparablement unies par l'Incarnation. » Cf. H. BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 639-640. Le P. Eudes écrit en 1634, à une religieuse converse de l'Abbaye de Sainte-Trinité de Caen une lettre sur la solennité de Jésus, « une des trois grandes solennités qui se font continuellement dans le ciel. » *Œuvres*, t. XI, p. 22.

2. *Œuvres*, VI, m. 36.

3. C'est l'idée du graduel de la Messe du Cœur de Jésus : *Quoniam estis filii Dei, misit Deus Spiritum et Cor Filii sui in corda vestra clamantem : Abba, Pater. Hoc sentite in cordibus vestris quod et in corde ipsius : et ambulate in dilectione, sicut et ipse dilexit nos*. M. Batureil va trop loin quand il écrit : « le vénérable P. Eudes comprend deux personnes en lesquelles le culte se termine : 1<sup>o</sup> la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; 2<sup>o</sup> la personne du Saint-Esprit ». *Genèse du culte du Sacré-Cœur*, p. 103.



l'amour par lequel il est avec le Père, le principe du Saint-Esprit : *amour notionel, spiration active*, disent les théologiens ; ou bien comme l'amour commun aux trois personnes divines, *amour essentiel*<sup>1</sup>. C'est à cet amour essentiel, que le P. Eudes, donne ordinairement le nom de « Cœur divin » de Jésus ; pas exclusivement toutefois ; il écrit dans l'hymne des Matines :

*Ave Patris mirabilis  
Et Unici Cor unicum ;  
Origo sacri Flaminis,  
Terraëque polique vinculum.*

Cet amour essentiel, incréé appartient, tout le monde l'admet, au moins indirectement à la dévotion au Cœur de Jésus, parce que cette dévotion atteint la personne même de Jésus et dès lors ses perfections et ses beautés infinies. Cet amour incréé fait-il partie de l'objet propre de cette dévotion : le P. Eudes le croit et beaucoup de théologiens avec lui ; d'autres le nient. Nous retrouverons plus loin cette question. Aux jours de 1680, et longtemps encore après, elle ne se pose pas historiquement<sup>2</sup>.

Très haute, très large, la dévotion du saint est aussi très pratique. Nous devons rendre au Cœur sacré quatre devoirs principaux : l'adorer ; le louer, bénir, glorifier et remercier ; lui demander pardon ; l'aimer cordialement et fervemment : « *O Cœur tout aimable et tout amour, hé ! quand sera-ce que je vous aimerai comme je dois ! Hélas, j'ai une infinité d'obligations de vous aimer, et je ne puis pas dire que j'aie encore commencé à vous aimer, comme il faut. Faites, s'il vous plaît, que je commence tout maintenant ; détruisez en mon cœur tout ce qui vous déplaît, et y établissez parfaitement le règne de votre saint amour*<sup>3</sup>. »

Pour mieux louer, aimer, glorifier, remercier, ce divin Cœur,

1. S. Thomas, I, q. xxxvii, a. 2.

2. Cf. BAINVEL, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 142-158.

3. *Œuvres*, t. VIII, p. 315.

le P. Eudes multiplie les exercices, les élévations, les aspirations ; il compose deux séries de méditations, pleines de doctrine et débordantes de tendresse : « Que le très saint Cœur de Jésus est notre refuge, notre oracle et notre trésor ; que le divin Cœur de Jésus est le modèle et la règle de notre vie ; que Jésus nous donne son Cœur pour être notre cœur ; que le Cœur de Jésus est le Temple, l'Autel et l'Encensoir du divin Amour... etc... » Il a des élans magnifiques, qui ne seront pas dépassés. On peut estimer que sa doctrine qui laisse trop de côté le symbolisme du cœur de chair, manque de précision, qu'elle atteindra difficilement les foules, avides d'idées simples et d'images concrètes, mais on ne saurait nier la ferveur de sa charité, la sainte et brûlante passion de son cœur pour le Cœur de Jésus !

« Audience, audience, ô grande fournaise d'amour ! C'est une petite paille qui demande très humblement et très instamment d'être plongée, absorbée, perdue, dévouée et consumée dans vos sacrées flammes pour jamais !... O Cœur immense qui m'aimez partout, que je vous aime aussi partout et en toutes choses !... O Cœur, fournaise ardente de charité, détruisez et consommez en nous tout ce qui s'oppose à cette divine vertu, et faites-la régner dans tous les cœurs des enfants de Dieu<sup>1</sup>. »

Nous venons d'entendre l'amour qui prie ; il reste à contempler l'amour qui agit : les actes sont dignes de la prière.

---

1. *Œuvres*, t. VIII, p. 308, 306. Audience, audience, ô grande fournaise d'amour... » Ce texte magnifique se retrouve, mot pour mot, dans la LXXII<sup>e</sup> lettre du P. Eudes. *Œuvres*, t. XI, p. 130. Cette lettre fut adressée à une religieuse de Montmartre ; il est impossible de savoir à quelle date.



## CHAPITRE VIII

---

### SAINT JEAN EUDES

(1601-1680)

#### Son apostolat

Saint Jean Eudes, apôtre du Cœur de Marie et puis du Cœur de Jésus. La mission d'Autun, 1648.

Confréries en l'honneur du Cœur de Marie : Beaune, 1648, Morlaix, 1667. — *L'Office du saint Cœur de Marie*. — La société des Bons Amis. — Le tableau du faubourg Saint-Marcel. — Opposition. — La fête est supprimée et la société dissoute. — Gontier et le saint Cœur de Marie à Dijon. — Le vénérable M. Joly et la sœur Jeanne-Madeleine Joly. — Henri-Marie Boudon, archidiacre d'Évreux : un zèle ardent qui manque de mesure.

Saint Jean Eudes et la *Société du Cœur de la Mère Admirable*. La première chapelle en l'honneur du Cœur de Marie. Sollicitée d'approuver la messe et l'office du Cœur de Marie, la Congrégation des Rites répond : *Non approbanda*. — Le Cœur de Marie fêté chez les bénédictines de Montmartre et du Saint-Sacrement. — Violentes attaques.

La fête du Cœur de Jésus et la lettre du 29 juillet 1672. — Mgr de Médavy, archevêque de Rouen, d'abord opposé. — Les bénédictines l'adoptent à Montmartre. — Une bulle de Clément X permet d'ériger une confrérie *in ecclesia seu capella Cordis Jesu et Mariæ Constansiensis*. — La même faveur est accordée aux maisons de Caen, Rouen, Lisieux, Évreux.

Place de saint Jean Eudes dans l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur. — Son zèle admirable. — Pie X l'appelle un père, un docteur, un apôtre du culte liturgique des Sacrés Cœurs. Son apostolat ne sort guère des congrégations qu'il a fondées. — Sa dévotion difficile à comprendre, sans signe extérieur ne pouvait être populaire. — Son office ne fut approuvé à Rome qu'au xix<sup>e</sup> siècle. — Il n'avait reçu aucune mission miraculeuse.

A partir du mois d'octobre 1672, dans la Congrégation de Jésus et Marie, et dans les monastères de Notre-Dame de Charité, quand les évêques le permettent, le Cœur de Jésus a sa fête très solennelle, distincte de la fête du Cœur de Marie. C'est seulement pendant les huit dernières années de sa vie (1672-1680) que le



P. Eudes propage, pour elle-même, la dévotion au Sacré-Cœur. Toutefois la fête du Cœur de Marie, l'office et la messe imprimés à Autun dès 1648, avaient préparé les esprits. Pour le grand missionnaire normand d'ailleurs, le Cœur de Marie c'est le Cœur de Jésus ; penser à l'un c'est déjà penser à l'autre, fêter l'un c'est déjà fêter l'autre : il ne veut pas qu'on les sépare. Dans l'office du Cœur de Marie, les leçons du second nocturne du second jour de l'octave, empruntées à la *Vilis mystica*, chantent le Cœur divin ; plusieurs passages des hymnes s'y rapportent ; on ne peut donc bien connaître l'apostolat du P. Eudes en faveur du Cœur de Jésus, sans étudier ce qu'il a fait pour le Cœur de Marie.

\*

\*   \*

En 1644, peut-être même dès 1643, la fête du Cœur de Marie est célébrée, au Séminaire de Caen, par les prêtres de la Congrégation de Jésus et Marie, et probablement aussi à Notre-Dame de Charité par M<sup>lle</sup> de Taillefer et ses compagnes. Dans les rudes années qui suivent, le P. Eudes et ses congrégations persécutées y trouvent, sans doute, le courage et la confiance, s'ils n'y trouvent pas la paix.

Dans ses missions, le saint prêche avec ardeur sa chère dévotion : à Autun en 1648, la même année à Citry en Brie, à Fère en Tardenois. Mgr de Ragny, évêque d'Autun, Mgr Simon Legras, évêque de Soissons, Mgr de Baradat, évêque de Noyon, Mgr de Hardivilliers archevêque de Bourges, Mgr Jacques du Perron évêque d'Évreux, en 1648 ; Mgr Claude Auvry, évêque de Coutances, et Mgr Léonor de Matignon, évêque de Lisieux en 1649, approuvent les offices du saint Cœur et du saint Nom de Marie ; ils exhortent leurs diocésains à célébrer ces deux fêtes, mais ils ne les y obligent pas. Probablement leurs exhortations ne furent pas suivies ; il est certain que nous ne retrouvons presque aucune trace d'un culte rendu alors au Cœur de Marie, sauf dans les séminaires et les congrégations du P. Eudes. Nous ne pou-

vous même assurer que les grandes solennités du 8 février 1648 à la cathédrale d'Autun, eurent un lendemain ; rien ne prouve qu'elles aient été renouvelées en 1649. Les missionnaires partis, la fête tombait. Il restait pourtant dans les âmes un souvenir que les livres du P. Eudes entretenaient ici et là.

Dès 1648, des confréries du Cœur de Marie sont fondées qui, plus que la fête, aident le culte naissant. La première est établie à Beaune, où le saint prêche une mission, immédiatement après celle d'Autun<sup>1</sup>. Réservées d'abord aux femmes, ces congrégations s'ouvriront dans la suite à tous indistinctement. Dès le début peut-être, mais rien ne le prouve, les membres de ces congrégations, s'engageaient à porter « une médaille en forme de cœur où étaient gravés d'un côté un regard de Jésus et de Marie, et de l'autre ces mots : Vive Jésus et Marie<sup>2</sup> ». Au jour de leur entrée dans l'association les confrères adressaient cette belle prière à Marie : « Unissez tellement ce mien cœur avec celui de mon Jésus qui est votre vrai cœur, que je n'aie plus d'autres sentiments, affections ni volontés que les vôtres, et que je ne fasse rien que ce qui sera le plus agréable au très aimable Cœur de Jésus et de Marie, et ce pour la pure gloire et le seul contentement du Fils et de la Mère, et afin que, par ce moyen, je sois véritablement du nombre des enfants de votre cœur<sup>3</sup>. » Le P. Eudes, à cette date de 1648, aime revenir sur cette idée : « Jésus est le vrai cœur de Marie. » Deux lettres, l'une du 16 août, l'autre du 20 décembre commencent ainsi : « Jésus le très saint Cœur de Marie, soit le cœur de votre cœur pour jamais<sup>4</sup> ».

1. P. D. BOULAY, *Vie du vénérable Jean Eudes*, Paris, Haton, 1906, t. II, p. 346.

2. *Œuvres*, t. VIII, p. 545, note.

3. *Œuvres*, t. VIII, p. 544.

4. *Œuvres*, t. XI, p. 50. J'ai trouvé l'une de ces lettres dans les riches et belles Archives du Carmel de Beaune ; je la crois inédite, elle est, comme l'autre adressée à la Mère Prieure :

MA TRÈS RÉVÉRENDE ET TRÈS CHÈRE MÈRE,

Jésus, le très saint Cœur de Marie, soit le cœur de votre cœur, pour jamais. Je ne puis dire la joie que mes confrères et moi nous avons eue des précieuses médailles que vous nous avez fait la faveur de nous envoyer par notre cher frère de Renty,

L'histoire des confréries établies par le saint, permettrait de suivre le développement de la dévotion au Cœur de Jésus et de Marie. Ardent missionnaire il a dû les multiplier. Nous savons que celle de Beaune, garde, à la fin de 1648, sa ferveur; elle est fondée depuis quelques mois<sup>1</sup>. Nous ne savons hélas rien de plus sur elle, et nous manquons absolument de détails sur ses sœurs, les autres confréries. Le P. Eudes ne prêcha jamais à Morlaix; par une bizarrerie extraordinaire, la confrérie établie dans la chapelle de Notre-Dame des Vertus de cette ville, est la seule sur laquelle nous ayons quelques détails.

Mgr de Visdelou, évêque de Léon faisait parvenir le 4 septembre 1667, à tous les chefs de paroisse de son diocèse, une bulle d'Alexandre VII, donnée le 14 août 1666, à Sainte-Marie-Majeure, qui accordait à la confrérie du Cœur de Jésus et de Marie, de Notre-Dame des Vertus, des pardons et des indulgences, le vendredi de la semaine de la Passion, le jour de Noël, le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur et les jours et fêtes de la Visitation et de la Présentation de la bienheureuse Vierge Immaculée<sup>2</sup>.

dont nous vous remercions très humblement, mais quant et quant ayez agréable, ma très chère Mère, que je vous réitère la supplication que je vous ai faite par lui, de nous donner quelque alliance et liaison spéciale avec votre sainte communauté, en l'honneur de l'union très intime de Notre-Seigneur Jésus-Enfant et de sa très sainte Mère. Tous nos confrères le désirent ardemment et vous en supplient instamment avec moi. Ne nous refusez donc pas cette faveur, s'il vous plaît. De notre côté, nous vous disons de bon cœur en l'amour sacré du très saint Enfant Jésus vers sa très aimable Mère : *Omnia nostra, vestra sunt*. Après cela nous attendons et espérons la même chose de votre côté.

Au reste s'il s'est passé quelque chose de particulier depuis le décès de notre très honorée et très chère Sœur (la Sœur Marguerite du Saint-Sacrement), vous nous obligerez certainement de nous en faire part.

Je suis de tout mon cœur,  
Ma très chère et Révérende Mère,  
Tout vôtre,

Jean EUDES, prêtre miss.

De Caen ce 20 de déc. 1648.

1. P. BOULAY, *Vie du vénérable Jean Eudes*, t. II, p. 346.

2. *Archives départementales*. Quimper 149 G. 6. En tête de la bulle une gravure représente un grand cœur surmonté d'une croix nue rayonnante, trois clous y sont enfoncés aux endroits des blessures des mains et des pieds. Dans le cœur l'image de Jésus à droite, celle de Marie à gauche, entre les deux un cœur plus petit d'où jaillissent des flammes, les monogrammes de Jésus et de Marie sur-

Cette bulle d'Alexandre VII est la première qui accorde des indulgences aux confréries, le P. Eudes semble l'avoir ignorée.

\*

\*   \*

S'il est impossible de connaître l'influence des confréries, nous sommes mieux renseignés sur l'*Office du Saint-Cœur de Marie*. Il fut imprimé pour la première fois en 1648, pour la seconde en 1650. M. l'abbé Gontier, vicaire général de Langres, permettait en 1654, aux sœurs de la Maison du Refuge de Dijon, dédiée au Sacré-Cœur de Marie, d'en faire une nouvelle édition. Comment M. Gontier avait-il connu ce volume ? L'histoire est curieuse et peut-être n'a-t-elle pas encore été nettement racontée. Liée à la dévotion du Cœur de Marie, elle n'est pas étrangère à celle du Cœur de Jésus : c'est en outre, une page intéressante du mouvement religieux au xvii<sup>e</sup> siècle.

Vers 1650 cinq jeunes gens, François de Laval, François Pallu, Jean-Baptiste Bernard Gontier, Luc Fermanel, Henri-

montés d'une petite croix, au-dessous de ces monogrammes les trois clous. Autour du grand cœur ces mots : *Honneur au Cœur de Jésus et de Marie sa Mère*, et puis au bas de l'image : *En Jésus et Marie est l'Esprit de ma vie*. L'influence du P. Eudes est manifeste, mais il est manifeste aussi qu'elle n'est pas seule à agir. D'où viennent les autres ? Pour en décider nous n'avons pas les documents nécessaires. Cf. *Les Sacrés-Cœurs et le vénérable Jean Eudes*, par le R. P. Ange le Doré ; t. I, p. 184 ; Ch. LEBRUN, C. J. M. *La dévotion du Cœur de Marie*, p. 84. Voici les noms de quelques confrères : Jean Trebaut, Jean l'Ars, Christophe Pirion, Jean Colin de Karpio, Yves Jesequet, Jean Boulie, René Plonfane, Romain Grandjean, François Guennègues, Christophe Corpieo... etc. Le 16 mai 1697 dans un bref d'Innocent XII, l'autel de la chapelle de Notre-Dame des Vertus est désigné *sub titulo Cordium Jesu et Mariæ*, il en est de même dans un bref de Clément XI, 27 novembre 1705. On me permettra d'ajouter à cette note un merci reconnaissant pour M. le chanoine Peyron, mort en 1920, chancelier archiviste de l'évêché de Quimper, le plus aimable et le plus obligeant des archivistes.

Le 6 novembre 1687, le Pape Alexandre VII accordait aux Bénédictines de Saint Césaire d'Arles, un bref approuvant, dans leur église, une confrérie du Cœur de Marie ; elle fut érigée le 28 avril 1688 ; la fête se célébrait le troisième dimanche après la Pentecôte : « Il n'est pas douteux que cette confrérie, comme celle de Morlaix, se rattache d'une manière plus ou moins médiate à l'apostolat du Bienheureux », écrit le P. Lebrun : *la Dévotion au Cœur de Marie*, p. 85. Il ne donne aucune preuve de cette affirmation qui, pour la confrérie d'Arles, paraît bien discutable.



Marie Boudon<sup>1</sup>, louaient des chambres à l'hôtel de la Rose blanche : ils avaient résolu de vivre en commun. Anciens élèves des jésuites, François de Laval à la Flèche, Pallu à Tours, Gontier à Dijon, Fermanel et Boudon à Rouen, ils sont aussi tous, membres de la fameuse congrégation du P. Bagot, dont le siège est au collège de Clermont, plus tard Louis le Grand. Le P. Bagot jadis professeur au collège royal de la Flèche, était préfet au collège de Clermont ; depuis le mois d'octobre 1643, il dirigeait la congrégation des Externes. Caractère droit, cœur ardent, sage et pieux, le célèbre jésuite avait le don d'attirer les âmes. Il devint vite le confesseur à la mode, mode toute masculine ; c'étaient les hommes les plus distingués de Paris : laïcs, prêtres, évêques, qui venaient chercher appui et conseil près de lui. Ses préférences étaient pour les jeunes : à eux la meilleure part de sa vie et de son apostolat.

Avant des'établir à l'hôtel de la Rose Blanche, non loin du collège de Clermont, nos cinq amis avaient demandé son avis ; Laval et Pallu étaient prêtres, Gontier et Fermanel le seraient bientôt, Bourdon hésitait. Le P. Bagot approuve leur dessein assez original : ils rêvent une vie religieuse au milieu du monde, vie en commun, mêmes exercices, même règle. Ils s'aperçoivent vite, et le P. Bagot avait dû les prévenir que l'hôtel de la Rose Blanche, avec son va et vient de voyageurs aux humeurs et aux goûts différents, ne se prête guère à leur projet. Ils louent rue des Copeaux, au faubourg Saint-Marcel, une vaste maison : des amis viennent les rejoindre : Vincent de Meurs, de Tonqué-

1. On peut consulter : *Vie de Mgr de Laval*, par l'abbé Auguste GOSSELIN, 2 vols., Québec, 1890 ; la *Vie de M. Henri Boudon*, par Collet, elle se trouve au début du premier volume des *Œuvres complètes de Boudon*, Migne 1856, 1857 ; la *Vie nouvelle de Henri-Marie Boudon*, Besançon, Outhenin-Chalandre, 1837 ; P. Camille DE ROCHEMONTEIX : *Les Jésuites et la nouvelle France*, Letouzey, 1896, t. II, l. II, c. II ; *Mgr de Montmorency-Laval*, premier évêque de la Nouvelle France par GAILLARD DE CHAMPRIS, professeur à l'Université Laval. Bloud et Gay, 1924. C'est à tort, croyons-nous, que M. Gaillard de Champris appelle l'évêque de Québec Mgr de Montmorency-Laval ; la branche des Montmorency à laquelle il appartient, avait abandonné ce nom au XIII<sup>e</sup> siècle. Cf. *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, avril-juin, 1925, p. 264.

dec, en Bretagne, Ango de Maizerets, de Rouen, Gazil, poitevin, Chevreuil de Rennes, Pierre de la Motte-Lambert et Nicolas Lambert de Boissière, tous les deux de Lisieux<sup>1</sup>. Bientôt à l'étroit, rue de Copeaux, nos amis s'installent, rue Saint-Dominique, au faubourg Saint-Jacques.

Longtemps Henri-Marie Boudon est l'âme de la société ; le premier il a en conçu l'idée. Né à la Fère le 14 janvier 1624, il a pour marraine Henriette-Marie de Bourbon, la future reine d'Angleterre qui lui donne ses deux noms. Marie de Médicis et Anne d'Autriche assistent au baptême. Des protections royales ne suffisent pas aux pieux parents ; ils portent l'enfant à Notre-Dame de Liesse : la reine du ciel est plus puissante que les reines de la terre. Henri-Marie perd son père encore enfant. Sa mère se remarie, c'est une mésalliance. Délaissé dans la maison de son beau-père, Henri-Marie est mis, à l'âge de neuf ans, en pension, à Rouen, chez M. Duhavel ; il va en classe chez les jésuites. Frappés de sa candeur, ses condisciples l'appellent la vierge, ils sont persuadés que la très sainte Vierge lui apparaît. Un moment il songe à se faire franciscain.

Vers 1641, il vient à Paris suivre les cours de philosophie et de théologie. Sa fortune a été dissipée par sa mère qui n'a qu'une idée : anoblir son second mari, simple chirurgien de campagne. Henri-Marie est obligé de mendier pour vivre. Ses vertus et ses talents lui gagnent l'admiration et le respect des congréganistes du P. Bagot, du P. Bagot lui-même. Vers 1649<sup>2</sup>, François Laval lui offre l'hospitalité. Boudon accepte. Il gagne son jeune protecteur à l'idée de la vie en commun. Tous ceux qui font partie du groupe appartiennent à la congrégation du P. Bagot ; ils forment la *Société des Bons Amis*.

1. Arch. nat. M. 203, 204, 516. Le manuscrit 204 est intitulé : *Origine du Séminaire des missions étrangères*.

2. Il est très difficile, impossible même de fixer les dates de ces premières années de la vie de Boudon ; celles que je donne me paraissent les plus vraisemblables et certainement ne s'écartent que peu des dates réelles.



Au début, la jeune société se montre très dévouée au Cœur de Marie, elle reçoit des marques particulières de sa protection<sup>1</sup>. Boudon a fait faire un petit tableau que l'on pouvait voir en 1667, chez les Messieurs du faubourg Saint-Marcel. Ce tableau occupe la place d'honneur dans la salle des réunions ; au-dessous on lit :

*Cor Jesu et Mariæ*  
*Cætus nostri gloria*<sup>2</sup>.

Devant cette image chaque jour les jeunes associés, récitent « les litanies qui sont dans le livre qu'a composé le P. Eudes » ; tous les ans ils choisissent un jour pour célébrer la fête de ce saint Cœur ; le jour change avec les années. Nos fervents amis aiment alors faire un pèlerinage dans une église consacrée à Marie. Tous, chacun selon la mesure de sa grâce, rivalisent de zèle et d'amour<sup>3</sup>.

Les Bons Amis fêtent le Cœur de Marie ; ils lisent le petit livre du P. Eudes imprimé à Caen en 1650, connaissent-ils le P. Eudes ? Le saint apôtre a prêché à Saint-Sulpice pendant le carême de 1651, une mission qui fut un gros succès. Elle a commencé le 2 février. Qu'ils habitent rue des Copeaux, ou rue Saint-Dominique les membres de la Société n'ont pas un long chemin à parcourir pour entendre les missionnaires ; ils suivent certainement leurs sermons. De son côté le P. Eudes, élève des Jésuites, garde à ses anciens maîtres une reconnaissance dont nous avons déjà lu plusieurs témoignages, il n'a pas manqué d'aller les voir au collège de Clermont. L'année

1. *Œuvres complètes de Boudon*, t. III, col. 981, édit. Migne.

2. *Vie nouvelle de Henri-Marie Boudon*, p. 45. Dans l'hymne des premières Vêpres de l'*Office du très saint Cœur de Marie* du P. EUDES se trouve le vers :

*Cætusque nostri gloria.*

3. *Œuvres complètes*, t. III, col. 959. Lettre du 13 juin 1669.

suivante, quand les désordres de la Fronde obligeront les Bons Amis à quitter Paris, quelques-uns iront en Normandie. Dévots de Marie ils feront un pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande, et, passant à Caen visiteront « le fameux P. Eudes<sup>1</sup> ». On peut donc sans crainte d'erreur, croire que le P. Bagot les a mis en rapport, et aussi qu'ils tiennent de l'auteur lui-même le livre où ils ont trouvé, avec la dévotion au Cœur de Marie, leurs pieuses pratiques. Boudon a toujours ardemment chéri la très sainte Vierge. Tout jeune, avant d'entrer à la Rose Blanche, il a composé le *Saint Esclavage de la Mère de Dieu*<sup>2</sup> ; le 8 décembre 1651, il fait cette généreuse offrande au Cœur divin de Jésus et à celui de Marie.

« Oui, ô Cœur suraimable, Cœur précieux, Cœur inestimable, quand je devrais être privé du ciel et de la terre, je le veux, s'il y va d'un seul petit brin de votre gloire, vous serez à jamais mon cher tout ; que je meure, que je vive, qu'il m'arrive tout ce qui pourra, n'importe, je ne pense, je ne veux, je n'aime que vous seulement... O amour, ô pur amour, ô divin amour, anéantissez-moi entièrement dans vos pures et divines flammes<sup>3</sup>. »

Il a été l'un des premiers parmi les jeunes congréganistes à se rendre aux désirs du P. Eudes et à célébrer la fête du Saint Cœur de Marie. Dès le début, hélas, il y eut des opposants. Quelques-uns trouvent trop longue la récitation quotidienne des litanies du P. Eudes, devant le tableau du Cœur de Marie. Boudon avoue qu'il eut suffi de dire *l'Ave Cor*. Vers 1654, le mécontentement grandit. Aux environs de Pâques, dans une réunion plénière, on délibère pour savoir si l'on continuera les

1. *Mémoires sur la vie de M. de Laval, premier évêque de Québec*. A Cologne, 1761, p. 5. Le livre est de M. l'abbé Bertrand de la Tour.

2. M. Pain, de Tours, dans une lettre de novembre 1651, remercie Boudon de lui avoir communiqué le manuscrit du *Saint Esclavage de la Mère de Dieu*. *Vie nouvelle de Henri-Marie Boudon*, p. 92, note.

3. *Œuvres complètes*, t. III, col. 1393, 1394. Je ne suis pas sûr, qu'en 1651, le P. Eudes lui-même ait écrit une plus belle consécration au Cœur de Jésus.

4. *Œuvres complète*, t. III, col. 982.



pratiques habituelles, et si le Cœur de Marie sera fêté chaque année. A la pluralité des voix, il fut décidé que l'on cesserait. Boudon eut un triste pressentiment : ce vote malheureux lui semblait mettre fin à la société.

« Quand je sortis de la maison, très peu après, pour faire un voyage, je vous avoue, écrit-il à M. Bosguérard, son fils spirituel, que j'eus quelque chose de particulier en sortant dans les rues de Paris, qui ne venait ni d'imagination, ni de préoccupation ; cela n'était pas naturel et j'étais pressé d'une très grande douleur quasi jusqu'à pleurer sans en savoir bien le sujet. Mais je l'appris bientôt, un mois ou deux après, quand on me manda que la résolution était prise de quitter. »

Tout ému encore — les faits datent pourtant d'une quinzaine d'années — il demande le secret et il ajoute : « M. Gazil fut celui qui travailla le plus, ce qu'il avait fait dès le commencement, pour ôter cette dévotion et d'autres encore<sup>1</sup>. »

La scission dut se faire en 1654. L'arrivée du P. de Rhodes, missionnaire en Extrême-Orient ; sa visite à la Société des Bons Amis, l'année précédente, l'élan qui pousse ces jeunes gens à partir avec lui pour les missions lointaines, le choix fait dès 1653 de François Pallu, de François de Laval et de Bernard Picquet (ou Piques) pour l'épiscopat, contribuèrent à la rendre plus complète... Boudon, sur les instances du P. Bagot, accepte de succéder à de Laval comme archidiacre d'Évreux ; Gontier « celui de tous qui avait le plus d'habileté, d'insinuation et de talent, qui, quoique jeune, entraînait dans toutes les œuvres » se retire à Dijon. Quatre des cinq fondateurs quittent Paris et la société : mais ils n'oublieront pas le Cœur de Marie.

1. Nous ne pouvons entrer dans le détail des événements assez obscurs qui précèdent et suivent la scission ; c'est toute l'histoire de l'origine du Séminaire des Missions étrangères qu'il faudrait reprendre. Cf. Launay : *Histoire de la Société des Missions étrangères*, t. I ; P. DE ROCHEMONTEIX, *les Jésuites et la Nouvelle France*, t. II ; *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, édition de dom Beauchet-Filleau, 1900. Paris, Oudin et les *Œuvres complètes* de Boudon, passim.

\*

\* \*

A peine installé à Dijon, Gontier<sup>1</sup> est nommé prévôt de la Sainte Chapelle et vicaire général de l'Illustrissime et Révérendissime évêque duc de Langres, il fonde un refuge pour les repenties, comme le P. Eudes à Caen. Il dédie au très saint Cœur de Marie « l'asile des pauvres pécheresses, où elles peuvent se retirer avec confiance, vivre avec sûreté, mourir avec joie, puisque le charitable cœur de cette bonne Mère ne souhaite rien avec plus d'ardeur que la conversion des âmes rachetées au prix du sang de son cher Fils<sup>2</sup>. » En même temps il approuve pour le diocèse de Langres, le petit livre du P. Eudes, qu'il avait lu dans la Société des Bons Amis. Il le fait imprimer en 1654 ; il y joint une préface et quelques *Aspirations affectueuses* : « il exhorte un chacun de s'en servir et de célébrer la mémoire du Cœur et du Nom de Marie ». Boudon que Gontier tient au courant de son apostolat écrit en 1667, que « la ville de Dijon se rend considérable par les honneurs extraordinaires qu'elle rend à son précieux Cœur » (de Marie)<sup>3</sup>.

Le volume de 1654 a son histoire. Gontier est, à Dijon, le véritable chef de la Compagnie du Saint-Sacrement ; il trouve dans Jean Cœurderoy trésorier au bureau des finances, nommé président aux requêtes du Palais le 28 décembre 1655, son plus ferme collaborateur. En 1673 Bénigne Joly vient se joindre à eux. Gontier meurt le 1<sup>er</sup> juin 1678, Bénigne Joly prend la

1. *Œuvres complètes*, t. III, col. 959. Lettre du 13 juin 1669. Gontier, sur le conseil de Boudon, avait retardé sa première messe pour la célébrer le jour d'une fête de la très sainte Vierge.

2. *La dévotion au très saint Cœur et au très sacré Nom de la bienheureuse Vierge Marie*. A Dijon, chez Philibert Chavance, rue Saint-Jean devant les Pères de l'Oratoire au Petit Jésus, 1654, in-8° de 260 pages, préface ; la préface n'est pas paginée. Cf. C. LEBRUN, C. J. M. *La dévotion au Cœur de Marie*, p. 105, (L'approbation de Gontier est du 12 avril 1654) ; de GALLIFFET, *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, Nancy, 1745, p. 249.

3. *Le saint esclavage de l'admirable Mère de Dieu*. Paris, Estienne Michallet, 1674, p. 181.

direction de la Maison du Refuge. Ce Bénigne Joly — il est vénérable — avait une cousine au monastère de la Visitation de Dijon que nous retrouverons bientôt, la sœur Jeanne-Madeleine Joly. En 1689, peut-être même dès 1687, la sœur Jeanne-Madeleine, à l'instigation de la Mère de Saumaise et de sainte Marguerite-Marie compose un petit office du Cœur de Jésus, avec l'aide de M. Charollais, confesseur de la communauté. Dans ce petit office le Graduel et l'Alleluia du temps de Pâques sont calqués sur le Graduel et l'Alleluia du temps de Pâques, de l'office du Cœur de Marie, composé par le P. Eudes<sup>1</sup>.

Le vénérable M. Joly, mis au courant du travail de sa cousine, la sœur Jeanne-Madeleine, aura communiqué à M. Charollais, le livre du P. Eudes, imprimé par M. Gontier ; et les deux textes ont glissé dans le livret de Dijon.

M. Joly et M. Charollais savent-ils le nom de l'auteur de l'*Office du très saint Cœur de Marie* ? Cela m'étonnerait. Les premières éditions (1648-1650), ne le donnent pas plus que l'édition de Dijon (1654)<sup>2</sup>. M. Gontier ne l'ignorait pas, mais il est mort depuis dix ans. Je n'ai trouvé aucune mention du P. Eudes, ni dans la *Vie*

#### 1. Messe de la sœur Jeanne-Madeleine.

...Hoc sentite in cordibus vestris, quod in corde Jesu, et omnia vestra in humilitate et caritate fiant.

Tempore paschali... Alleluia, Alleluia  
Ego diligentes me diligo et omnes recti corde diligunt me : et qui me oderunt diligunt mortem. Alleluia. ✕. Gratia cum omnibus qui diligunt Cor meum, quia diligunt Christum ex toto corde suo. Alleluia.

#### Messe du P. Eudes.

...Hoc sentite in cordibus vestris quod et in corde ipsorum (Jesu et Mariæ), et omnia vestra in humilitate et caritate fiant.

Tempore paschali : Alleluia, alleluia.  
Ego diligentes me diligo, et omnes recti corde diligunt me, et qui me oderunt diligunt mortem. Alleluia, alleluia. ✕. Gratia cum omnibus qui diligunt te, o Mater pulchrae dilectionis quia Dominum Jesum amasti ex toto corde tuo. Alleluia.

Les deux introït se ressemblent : *Gaudeamus omnes in Domino diem festum...* etc... mais l'introït *Gaudeamus* n'est pas rare dans le Missel ; cette similitude n'a pas d'importance. Il n'en va pas de même pour les textes du Graduel et de l'Alleluia ; leur similitude prouve que la sœur Joly connaît l'office du Cœur de Marie du P. Eudes.

2. Il se trouve dans l'édition de Caen, 1663, chez Jean Poisson, mais M. Bénigne Joly a-t-il connu cette édition ? Je ne le crois pas. Gontier lui-même a dû l'ignorer. Il est resté en rapport avec Boudon, mais non avec le P. Eudes.

de *M. Bénigne Joly*<sup>1</sup>, ni dans les archives du monastère de la Visitation de Dijon. Ce contact anonyme entre les deux principales influences qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, développent la dévotion au Cœur de Jésus, est certainement curieux, il semble l'effet d'un simple hasard. J'ai dit contact. Il est en effet impossible de conclure à une action réelle, en 1689, du mouvement parti du P. Eudes, sur celui de Paray-le-Monial. Une simple transcription de textes de l'Écriture, à peine modifiés, c'est tout ce qui les rapproche. Je crois, inutile de rappeler que le volume du P. Eudes traite de la dévotion au Cœur de Marie et non de la dévotion au Cœur de Jésus<sup>2</sup>.

\*

\* \*

Gontier à Dijon est resté fidèle au Cœur de Marie, Boudon ne l'oublie pas à Évreux. Avant de prendre possession de son archidiaconé, il fait une retraite à Rouen. De là il écrit le 6 juillet 1654 aux curés d'Évreux une lettre humble et belle, pleine du « Dieu seul » devise de sa vie et de ses ouvrages. Après avoir demandé leurs prières, il les avertit qu'il « a offert l'archidiaconé d'Évreux, à la très digne Mère de Dieu », et il leur envoie copie de l'acte d'oblation fait à Paris le 5 mai. C'est par le Cœur de Marie que la donation a été présentée. Dans cet acte, comme dans sa consécration de 1651, Boudon n'oublie pas le Cœur de Jésus :

« C'est donc... à vous, ô aimable Cœur de ma très chère Mère, qu'appartient l'archidiaconé d'Évreux, puisque la divine Providence me l'a mis entre les mains. Ce sera vous, ô Cœur ravissant ! qui en serez le maître, et non pas moi ; puisque je n'ai rien qui ne soit à

1. *La vie de messire Benigne Joly, docteur de la Faculté de Paris*. Paris, 1700, in-12. M. l'abbé Tresvaux a publié une nouvelle édition en 1854.

2. La cinquième édition du livret de Dijon (1696), ajoute la séquence : *Gaudemus exultantes* (p. 65-72), de l'office du P. Eudes, au texte de la messe. Les sœurs de Dijon connaissent cette séquence par le livre : *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, Eustache Hérault, Rouen, 1694, édité par le premier monastère de la Visitation de Rouen. Nous retrouverons ces faits .



vous : je renonce pour toujours à l'avoir pour moi. Souffrez, ô divin Cœur ! que je ne le prenne que pour vous le donner ; je ne m'y considérerai jamais que comme l'instrument de vos ordres. O mon cher Ange ! ô amoureux Séraphins ! ô glorieux saint Michel ! ô vous tous illustres esprits de l'empyrée ! présentez cet archidiaconé au cœur de l'aimable Marie ; le présent en sera mieux accepté venant de vos mains angéliques...

« O mes pensées, mes desseins, mes actions, mon cœur, mon âme ! allez, courez, volez, perdez-vous, abîmez-vous dans le pur amour du Cœur incomparable de Jésus et de Marie, pour l'honneur et la gloire de la suradorable Trinité qui seule doit être tout en toutes choses. O Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul, toujours Dieu seul à jamais, au grand jamais ! Dieu seul pour toutes choses, Dieu seul en toutes choses, en Marie, dans les anges et les saints, dans toutes les créatures, mais Dieu très uniquement seul et rien autre chose.

« Ce 5 mai, la veille des souffrances du bien-aimé disciple, saint Jean l'évangéliste devant la Porte latine, mon très illustre ami, un mardi de l'année 1654, jour dédié à la mémoire des saints Anges, mes très honorés maîtres, Henri Marie Boudon, l'esclave de Jésus, Marie, Joseph, des anges et des saints, le très indigne archidiacre d'Évreux<sup>1</sup>. »

La réponse des curés d'Évreux est correcte ; elle manque d'enthousiasme et paraît froide à qui vient de lire la consécration de Boudon. La démarche de l'archidiacre ne fut pas du goût de tout le monde : « J'ai passé pour fou, écrit Boudon, pour lui avoir dédié (au Cœur de Marie) l'archidiaconat d'Évreux... On a même fait une impression de l'oblation... pour me rendre ridicule, l'on en a fait des plaisanteries parmi les savants et enfin j'ai passé pour fou : *Nos stulli propter Mariam*<sup>2</sup>. »

Ceux qui attaquent la nouvelle dévotion et le nouvel archidiacre ont tort, mais n'a-t-il pas été lui-même imprudent. Très pieux, très zélé, Boudon resta toujours un impulsif, parfois même

1. *Œuvres complètes*, t. III, p. 790, 791. Il renouvela cette offrande en 1674, le 3 avril jour de la fête de l'Annonciation transférée, et le 15 août 1680 ; mais dans ces deux occasions, il s'adresse à Marie, et non plus au Cœur de Marie.

2. *Œuvres complètes*, t. III, p. 1287, 1236.

un naïf. Avant de proposer aussi solennellement une dévotion nouvelle aux curés d'Évreux, il aurait dû attendre : en Normandie, on aime à être prévenu, et à réfléchir avant de prendre une décision. En quoi les Normands n'ont pas tort. L'ardent dévot de Marie manque d'expérience et de sens pratique : cela tient à son caractère et à son éducation. Il est trop entier : il a grandi loin de sa mère ; mais comme il est droit, humble et pieux !

\*

\*   \*

Le P. Eudes aussi pieux est plus sage. Il continue, là où il peut, à prêcher dans ses missions le Cœur de Marie, qui est le Cœur de Jésus ; ces deux cœurs qui ne font qu'un. Ici et là s'établissent des confréries sans que nous puissions toujours dire où. Vers 1659, il organise la *Société du Cœur de la Mère admirable*, qu'il rattache à la congrégation de Jésus et Marie et à Notre-Dame de Charité. Elle est destinée aux personnes qui, dans le monde, veulent rester vierges et tendre à la perfection.

« Aucune marque extérieure ne distingue les associés. Chacun d'eux garde les habits de sa condition, mais au jour de leur admission dans la société, ils reçoivent un petit habit qu'ils portent sous leurs vêtements ordinaires et qui se compose de trois pièces, savoir : une tunique de toile ou de laine blanche ayant ordinairement la forme d'un scapulaire, une ceinture de soie blanche, et une croix de soie rouge cousue sur la tunique, et au-dessous de laquelle on coud deux cœurs également de soie rouge, qui représentent les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie<sup>1</sup>. »

Pendant la vie du P. Eudes, il n'y avait qu'un seul cœur qui représentait à la fois le Cœur de Marie et celui de Jésus<sup>2</sup>. Le jour de leur réception, les associés se consacrent au Cœur de Marie.

1. CH. LEBRUN, C. J. M. *La dévotion au Cœur de Marie*, p. 86.

2. *Œuvres complètes du vénérable Jean Eudes*, t. XII, p. 171. Cf. t. VIII, 590 et sqq. surtout 664, note.

Les premiers historiens du P. Eudes font de rares allusions à cette Société ; elle ne se développa en Normandie et surtout en Bretagne qu'après sa mort<sup>1</sup>.

Les Eudistes s'étaient installés à Coutances, en 1651. Le 6 décembre, ils achetèrent l'auberge de la Pomme d'or et ses dépendances. Les premiers bâtiments d'un séminaire à peine achevés, ils songent à construire une chapelle en l'honneur du Cœur de Marie. La première pierre fut posée le 3 juillet 1652 ; le 4 septembre 1655, on y célébrait la sainte Messe. Le P. Eudes note dans son mémorial : « Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très digne Mère nous ont fait la grâce de faire une église à Coutances en trois ans de temps, qui est la première église qui ait été bâtie et dédiée en l'honneur du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge, qui n'a qu'un même Cœur avec son Fils bien-aimé. »

Dix ans plus tard, M<sup>me</sup> de la Croisette, femme du gouverneur

1. *Œuvres complètes du vénérable Jean Eudes*, t. VIII, p. 610, 611. Le P. LEBRUN, *la dévotion au Cœur de Marie*, dit que le P. Eudes pour mieux répandre sa chère dévotion fit graver une image de Notre-Dame des Cœurs. Cette gravure est reproduite en tête du VI<sup>e</sup> volume des *Œuvres complètes*, voici la description qui en est donnée : « Le centre de la gravure est occupé par un cœur de grandes dimensions, tout rayonnant de gloire et dont le sommet projette des flammes activées par le souffle du Saint-Esprit. Dans l'intérieur du cœur, la sainte Vierge en pied, supportée par des anges, tient son Fils sur son bras gauche et lui offre de la main droite un cœur qu'il cherche à saisir. La Mère et le Fils portent tous les deux un diadème royal. Au-dessus du cœur, deux anges soutiennent d'une main un écusson qui porte l'inscription : *Notre-Dame des Cœurs*, et de l'autre une banderolle où on lit : *Cor Jesu et Mariæ fornax amoris*. Au bas de la gravure, à genoux devant le Sacré-Cœur (?), deux prêtres en surplis, qui, d'une main offrent leurs cœurs à Jésus et à Marie et de l'autre allument une torche aux flammes, qui jaillissent de la fournaise (le cœur central), et s'efforcent d'embraser le globe terrestre, tandis que de leurs lèvres s'échappent les paroles suivantes inscrites sur de légères banderolles qui montent vers le Cœur de Jésus et de Marie (le cœur central) : *Regina cordis nostri — Cor nostrum in manu tua* » (p. 88, 89). Cette image a certainement été composée sous l'influence des idées du P. Eudes, c'est donc son apostolat qu'elle propage. Est-ce le P. Eudes qui la fit graver ? Le P. Lebrun l'affirme, sans donner de preuve. Il suppose que le saint en fit faire des réductions pour mettre dans les livres de piété ?... Je n'ai vu aucun de ses livres, et lui-même n'en signale aucun. Le P. Lebrun croit que le P. Eudes expose au 3<sup>e</sup> livre du *Cœur admirable* (*Œuvres complètes*, t. VI, p. 335) les idées dont cette image est le symbole. En remettant les lignes qu'il cite dans leur contexte, on aura de la peine à penser comme lui.

2. *Œuvres complètes*, t. XII, p. 118.

de Caen, le 20 mai 1664, surville de l'Ascension, pose la première pierre de l'Église du séminaire, au nom et de la part de la divine Fondatrice, la très sainte Mère de Dieu. Mgr de Nesmond, évêque de Bayeux, assisté de quinze officiers ecclésiastiques célébra pontificalement la messe du très saint Cœur de Marie. *Benedictum sit in æternum Cor Mariæ, pars nostra, spes et gaudium, cælusque nostri gloria*<sup>1</sup>.

Dans la troisième édition de la *Dévotion au très saint Cœur et au très sacré Nom de la bienheureuse Vierge Marie*, le P. Eudes insère, en 1663, une longue lettre de Mgr Maupas du Tour, évêque du Puy, toute à la louange du Cœur de Marie et du Cœur de Jésus... : « Quel Cœur plus fortement et plus saintement lié au Cœur de Jésus que celui de Marie... Approchez donc du Cœur de Marie pour approcher de celui de Jésus... Si le cœur dans l'homme est le centre de la vie... nous pourrions dire que, dans la vie chrétienne, la dévotion au Cœur de Marie doit commencer et finir nos actions, pour les rendre dignes de les offrir au Cœur de son divin Fils<sup>2</sup>. »

Ces louanges et ces approbations épiscopales ne suffisent pas au P. Eudes ; il obtient, le 2 juillet 1668, celles du cardinal de Vendôme, légat *a latere* de Clément IX<sup>3</sup>. Sa joie est grande : « Remarquez, écrira-t-il, que les actes de la légation de Mgr le cardinal de Vendôme ont été confirmés à Rome par le saint

1. *Œuvres complètes*, t. XII, p. 124.

2. *La dévotion au très saint Cœur et au très sacré Nom de la bienheureuse Vierge Marie*. A Caen, chez Jean Poisson, 1663, p. 295, 296, 297. Cette nouvelle édition contient les approbations de Mgr Servien, de Mgr de Nesmond, évêques de Bayeux, de Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis, de Mgr du Saussoy, évêque de Toul, de Mgr Harlay de Champvallon, archevêque de Rouen, de Mgr de Montmorency-Laval, vicaire apostolique du Canada, évêque de Pétrée. Cf. *Œuvres complètes*, t. VII, p. 360-361.

3. La Mère Mechtilde du Saint-Sacrement avait obtenu la même permission du cardinal de Vendôme, le 26 mai 1688. « Nos, viso libro cujus titulus est Officium Cordis sanctissimi beatissimæ Virginis Mariæ ab archiepiscopis episcopis et doctoribus approbato, Apostolica auctoritate qua fungimur in hac parte, laudamus approbamus et confirmamus hanc laudabilem et utilem erga sanctissimum Cor et gloriosissimum Nomen Virginis Mariæ devotionem. » Le cardinal de Vendôme mourut à Aix-en-Provence, le 6 août 1669.



Siège apostolique et par notre Saint Père le Pape, Clément IX. Et ainsi, voilà la dévotion et la fête du divin Cœur de la Mère de Dieu autorisée et confirmée non seulement par un légat *a latere*, mais encore par le Souverain Pontife Clément IX<sup>1</sup>. »

C'est conclure un peu vite. Une démarche faite près de la Sacrée Congrégation des Rites, en 1669, pour obtenir l'approbation de l'office et de la messe du Cœur de Marie fut rejetée : *Non approbanda*. Elle ne venait ni du P. Eudes, ni d'un évêque, mais probablement d'une communauté religieuse ; ce refus d'approbation paraît avoir été ignoré au xvii<sup>e</sup> siècle.

Dans son grand ouvrage terminé en 1680, le P. Eudes constate joyeusement que le Cœur de Marie est fêté « dans tous les couvents des religieux et religieuses de Saint-François, de la province de France... le premier jour de juin, avec une piété singulière, sous la permission et approbation du Saint-Siège apostolique<sup>2</sup>. » On la célèbre aussi le huitième jour de février en plusieurs abbayes de religieuses de Saint-Benoît, et même en plusieurs églises paroissiales, spécialement dans la ville d'Évreux et celle de Vernon<sup>3</sup>. » M<sup>me</sup> Françoise de Lorraine, abbesse de Montmartre, l'a établie avec la permission des supérieurs, dans son monastère, les Bénédictines du Saint-Sacrement la solennisent avec une ferveur extraordinaire<sup>4</sup>. Peu à peu, lentement, l'idée de la dévotion

1. *Œuvres complètes*, t. VII, p. 343.

2. C'est le R. P. Chancerel, provincial, grand ami du P. Eudes, qui obtient cette faveur. *Œuvres complètes*, t. VII, p. 341. Approbation apostolique signifie ici approbation du légat *a latere*.

3. *Œuvres complètes*, t. VII, p. 409. Si la fête du Cœur de Marie avait été célébrée dans beaucoup d'églises paroissiales, le P. Eudes parlerait-il comme il parle, et si d'autres diocèses que celui d'Évreux solennisaient le 8 février, omettrait-il de nous le dire, en 1680 ?

4. *Œuvres complètes*, t. VII, p. 410. Le P. Eudes écrit (t. VII, p. 406) que les religieuses de la Visitation Notre-Dame ont beaucoup de part en l'amour du Cœur de Marie, que les religieuses Ursulines, et celles de la Congrégation Notre-Dame « portent le caractère de la charité très ardente qui règne dans le Cœur de la Mère du bel amour ». Il ne dit pas que ces religieuses célèbrent la fête du Cœur de Marie. Les pamphlets du bénédictin de Barbéry (B. N. Ms 11942, Préface) ; l'affirmation du P. de Montigny qui écrit cent ans après la mort du P. Eudes, n'en sont pas des preuves suffisantes ; le silence du P. Eudes et celui des Archives des Ursulines et de la Visitation est d'une autre valeur.

au Cœur de Marie se répand, et avec elle, indirectement, l'idée de la dévotion au Cœur de Jésus.

\*  
\*   \*

Les enfants du P. Eudes manifestent le plus filial empressement à entrer dans les intentions de leur Père. Chaque jour, ils remercient Jésus et Marie de les avoir appelés et regus dans une Congrégation qui appartient d'une manière très spéciale à leur aimable Cœur. Comment pourraient-ils jamais l'oublier ; qui pourrait les en séparer ?

« Sera-ce la tribulation ou l'angoisse, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou la persécution, ou le glaive ? Non, non, je suis certain que, moyennant sa grâce, ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Vertus, ni les choses présentes, ni celles qui sont à venir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra jamais séparer mon cœur du très aimable Cœur de mon Jésus, et de sa très sacrée Mère, qui est aussi la mienne<sup>1</sup>. »

Mgr d'Angennes, évêque de Bayeux qui, verbalement, avait autorisé la fête du Cœur de Marie, meurt le 16 mai 1647. Mgr Molé (1647-1652) se montre très hostile au P. Eudes, à ses Congrégations et à ses œuvres. L'abbé de Sainte-Croix qui lui succède ne prend même pas possession du siège épiscopal. Mgr Servien, d'abord opposé au saint, revient de ses préventions, et permet d'ériger en institut diocésain, le séminaire des Eudistes de Caen. Il accorde aux prêtres de ce séminaire, par un acte du 7 janvier 1659, de célébrer chaque année la fête du Cœur de Marie « avec toute la plus grande solennité que l'Église donne aux fêtes de première classe ». Le prélat meurt le 2 février. Mgr de Nesmond confirme le 15 décembre 1662, la permission de son prédécesseur ; le 8 février 1662, il célèbre lui-même la messe, et officie pontificalement aux vêpres. L'année suivante, on s'en souvient, il

1. *Œuvres complètes*, t. VII, p. 413.

bénissait la première pierre de la nouvelle chapelle du séminaire ; véritable et magnifique église dédiée, comme celles de Coutances, au Cœur de la très sainte Vierge.

Les religieuses de Notre-Dame de Charité, sont, elles aussi, consacrées à la Mère de la belle dilection ; la fête de son Cœur sacré est leur fête patronale. Pendant plusieurs années, elles ne peuvent la célébrer solennellement ; en 1672 seulement, Mgr de Nesmond autorise un culte extérieur et public. A cette nouvelle, le P. Eudes jette un cri d'ardente reconnaissance : « Que Dieu fasse un grand saint de Mgr de Bayeux. Je vous assure que j'ai une très grande joie, *Alleluia, alleluia, alleluia alleluia*<sup>1</sup>. » Hélas, pour s'opposer à la volonté épiscopale, il suffit de la mauvaise humeur d'un chapelain ; celui de Notre-Dame de Charité refuse d'user de l'autorisation. Il faut attendre encore sept années. La fête n'en sera que plus belle en 1679, mais elle a bien tardé !



Raconter les violentes attaques contre la dévotion au Cœur de Marie, de Charles Dufour, abbé d'Aulnay, d'Abraham Bazire grand vicaire de Coutances, du bénédictin de Barbery et de quelques Pères de l'oratoire, serait sortir du sujet<sup>2</sup> ; peut-être même trouve-t-on déjà longues ces pages sur saint Jean Eudes apôtre du Cœur de Marie. Faut-il rappeler que pour lui le Cœur de Marie c'est le Cœur de Jésus, prêcher l'un c'est prêcher l'autre. L'heure vient pourtant où lui-même juge bon de les séparer. Le 29 juillet 1672, il écrit à ses enfants, la lettre citée au début du chapitre précédent, et institue la fête du Cœur royal de Jésus, « nouvelle source d'une infinité de bénédictions pour ceux qui se disposeront à la célébrer saintement<sup>3</sup> ».

1. *Œuvres*, t. X, p. 571.

2. R. P. BOULAY, *La vie du vénérable Jean Eudes*, t. IV.

3. *Œuvres*, t. X, p. 461.



Comme le Cœur de Marie, le Cœur de Jésus a son office et sa messe propres, approuvés par Mgr de Harlay, archevêque de Rouen, et plus tard de Paris, par Messieurs les évêques de Lisieux, d'Évreux, de Rennes, de Bayeux, de Coutances, par l'ancien évêque de Rodez<sup>1</sup>. Ces approbations sont entre les mains de l'auteur qui les montrera à quiconque désire les voir. Fixée d'abord au 31 août, la fête est bientôt transférée au 20 octobre : les enfants du P. Eudes la célèbrent toujours ce jour-là.

L'institution de cette fête est une des grandes dates de l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur. Elle lui donne des apôtres par vocation, par filiale hérédité. « Humilions-nous infiniment, écrit le saint fondateur, en la vue de notre indignité infinie... Embrassons avec joie et jubilation la solennité du divin Cœur de notre très aimable Jésus. » Dans les cinq maisons où grandissent les prêtres de la Congrégation de Jésus et de Marie, la dévotion pénètre les esprits et les cœurs. Jamais les fils du P. Eudes n'oublieront les souvenirs de leur jeunesse sacerdotale ; toujours ils seront heureux de faire connaître aux âmes, de chanter, d'aimer le Cœur divin. On leur en parlait si bien et ils le célébraient avec un amour si confiant, le 20 octobre de chaque année.



Les œuvres de Dieu s'affermissent par l'épreuve. Mgr de Médavy, successeur de Mgr de Harlay, refuse aux prêtres du sémi-

1. *Propre de la Congrégation de Jésus et de Marie*, 1672. Cf. LEBRUN. *Le bienheureux Jean Eudes et le culte public du Cœur de Jésus*, p. 28. Louis Abelly avait donné sa démission en 1666 ; retiré à Saint-Lazare, il mourut le 4 octobre 1691. L'office du Sacré-Cœur fut approuvée par Mgr de la Vieuville évêque de Rennes, le 8 mars 1670 ; par Mgr de Loménie de Brienne, évêque de Coutances, le 20 avril 1670 ; par Mgr de Maupas, évêque d'Évreux, le 8 octobre 1670, par Mgr de Harlay de Champvallon, archevêque de Rouen, le 3 février 1671 ; par Mgr de Nesmond, évêque de Bayeux, le 24 septembre 1671.



naire de Rouen, enfants du P. Eudes, la permission de célébrer la fête du Cœur de Jésus. On lui reproche d'être nouvelle. « Il est vrai, Monseigneur, que la nouveauté dans les choses de la foi est très pernicieuse et tout à fait damnable, répond le P. Eudes mais je vous prie, Monseigneur de considérer que ce n'est pas de même dans les choses de la piété. Une fête est toujours nouvelle quand on l'institue. L'archevêque de Rouen ne voudra pas causer un très grand déplaisir au fondateur de son séminaire, et sembler condamner ce qu'avait approuvé son prédécesseur Mgr de Harlay, ainsi que les évêques de Coutances, Bayeux, Évreux et Lisieux. » Mgr de Médavy revint sur sa décision et le 20 octobre 1673, les prêtres du séminaire fêtaient le Cœur de Jésus<sup>1</sup>.

En 1672, la ville de Caen seule possédait une maison de Notre Dame de Charité ; les religieuses ne purent obtenir qu'en 1693 de Mgr de Bayeux la permission de célébrer le Cœur divin<sup>2</sup>. Les monastères de Rennes (1673), d'Hennebout (1676-1687), de Vannes (1683) furent plus heureux ; l'année même de leur fondation les filles du P. Eudes y solennisèrent « la fête des fêtes, qui est le principe de tous les mystères qui sont contenus dans les autres fêtes qui se font dans l'Église<sup>3</sup> ».

Dès l'année 1661, le P. Eudes avait conclu une union de prières avec les religieuses bénédictines de Montmartre ; nous avons des lettres adressées à M<sup>me</sup> l'abbesse Françoise de Lorraine, à la sœur Saint-Gabriel de Chaulnes, à la sœur Saint-Henri. Le Cœur de Marie était fêté dans la célèbre abbaye ; l'abbesse et

1. MARTINE, *La vie du P. Eudes*, I. VII, n. 25 ; Cf. LEBRUN, *Le bienheureux Jean Eudes*, p. 49-51. Il y eut aussi des difficultés à Rennes. En 1725, le Cœur de Jésus n'était plus fêté dans les deux séminaires de Rouen et de Rennes ; la solennité fut rétablie à Rennes par Mgr Charles-Louis-Auguste Le Tonnelier de Breteuil ; sacré le 15 juillet 1725, il mourut le 24 avril 1732.

2. P. Joseph-Marie ORY, *les Origines de Notre-Dame de Charité*. Abbeville, Imprimerie, C. Paillart, 1891, p. 206. Comme la permission n'avait été donnée que peu avant le 20 octobre, les sœurs n'eurent pas le temps d'étudier l'office et la première solennité fut remise à l'année suivante.

3. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 313.

les religieuses accueillirent avec joie la messe et l'office du Cœur de Jésus. « Ce fut vers ce temps (1674), écrit le P. de Galliffet, que dans l'ordre de saint Benoît, en France, on commença aussi à célébrer cette double fête des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, avec messes et offices propres, comme il conste par le recueil des nouveaux offices de cet ordre, imprimé à Paris, 1674, chez Louis Billaine<sup>1</sup>. » Entrant à Montmartre, la dévotion du P. Eudes se trouvait chez elle : Marguerite d'Arbouze, Marie Granger, Charlotte le Sergent connaissaient le secret divin. Jésus le leur avait manifesté ; elles l'avaient lu dans les écrits de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde ; elles l'avaient fait connaître à quelques-unes des moniales, leurs sœurs ; notre colline sacrée était déjà chère au Cœur de Jésus à cause du passé, à cause surtout de l'avenir dont personne alors ne soupçonnait la splendeur incomparable. Il convenait que, sur les hauteurs de Montmartre, on entendit, dès la première heure, résonner et se répandre sur Paris et la France ces cris brûlants d'amour :

*O Jesu, raptor cordium  
Amore fragrans mentium,  
Cor tuum trahet omnium  
Mentes et prae cordia.*

*O Cor ! summa benignitas,  
Immensa liberalitas,  
Incomprehensa caritas,  
Cordis vera felicitas,  
Cor esto supplicibus<sup>2</sup>.*

1. *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus*, Nancy, 1745, p. 27. Contrairement à ce qu'écrit le P. de Galliffet on ne commença pas à célébrer en même temps la double fête : le Cœur de Marie fut fêté avant le Cœur de Jésus, Voici le titre du Propre : *Nova officia Sanctorum a Sancta sede apostolica approbata et alia quaedam ad libitum recitanda, ad normam breviarii Pauli V. P. M. auctoritate editi accommodata*. Parisiis apud Ludovicum Billaine in Palatio regio, 1674.

2. *Office du Cœur de Jésus*, sequence : *Gaudeamus exsultantes*. Le Propre du diocèse de Paris, rappelle ce fait : Parisiis, in civitatis regione, ubi nunc basilica sanctissimi Cordis Jesu aedificata consurgit, videlicet in Monte Martyrum, festum ejusdem celebrari fecit, anno millesimo sexcentesimo septuagesimo quarto.

« O Jésus, qui ravissez des Cœurs, et brûlez de l'amour des âmes, que votre Cœur attire tous les esprits et tous les cœurs. O Cœur ! Suprême bénignité, libéralité infinie, charité incompréhensible, seule félicité du cœur ; soyez tout cœur à ceux qui vous implorent. »

L'office du Cœur de Jésus introduit dans le Propre des Bénédictins était un office *ad libitum*. D'autres monastères bénédictins suivirent-ils l'exemple de Montmartre ? C'est vraisemblable, mais nous ne pouvons dire lesquels<sup>1</sup>. Il n'est pas certain que, même les Bénédictines de Sainte Trinité de Caen, aient fêté le Cœur de Jésus du vivant du P. Eudes. Le saint avait été très lié avec M<sup>me</sup> Laurence de Budos ; nous sommes moins renseignés sur ses rapports avec M<sup>me</sup> de Rouanez, abbesse du monastère<sup>2</sup>, après 1650.

La Mère Mechtilde du Saint-Sacrement avait obtenu du cardinal de Vendôme, l'approbation de l'office du Cœur de Marie en 1668. Dans l'édition du Propre de 1671, qui servait à ses religieuses, on ne trouve pas l'office du Sacré-Cœur ; il est pourtant composé et approuvé. Il est dans le Propre de 1699 ; les filles de la Mère Mechtilde du Saint-Sacrement doivent alors s'en servir depuis plusieurs années. Nous ne savons pas si elles ont commencé avant 1680, année de la mort du P. Eudes. Seules donc, les Bénédictines de Montmartre, et ses enfants de la Congrégation de Jésus et Marie et de Notre-Dame de Charité, donnèrent, au grand dévot du Cœur divin, la joie de les voir s'unir à lui pour adorer, louer, bénir, glorifier, remercier ce Cœur infiniment libéral, pour lui demander pardon de toutes les douleurs, tristesses, angoisses et martyres très sanglants qu'il a soufferts pour nos péchés, pour l'aimer cordialement pour ceux qui ne

1. « Cet office se répandit rapidement dans les communautés des Bénédictines. » P. LE DORÉ, *les Sacrés-Cœurs*, t. I, p. 256. Aucun fait ne confirme cette affirmation.

2. *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété de l'ordre de Saint-Benoît*, t. II, p. 123.

l'aiment point, et lui offrir l'amour de ceux qui lui appartiennent<sup>1</sup>.

\*

\*   \*

Les dernières années du grand missionnaire furent particulièrement rudes ; la sainteté est un long martyre. Accusé injustement il eut à se défendre devant Louis XIV et devant Mgr de Nesmond. Des pamphlets odieux s'acharnent contre l'humble et pieuse Marie des Vallées, morte depuis dix ans ; mais c'est lui, c'est la fête du Cœur de Marie — les libelles ne disent rien de celle du Cœur de Jésus — que l'on veut atteindre. Des démarches faites à Rome pour obtenir l'approbation de la Congrégation de Jésus et Marie échouent. Une lettre de cachet enferme le saint dans le séminaire de Caen. Il ne rentre en grâces près du roi que le 16 juin 1679, un an avant sa mort. Sur cette longue tempête passe un rayon de joie. Le 27 novembre 1674, il écrit au P. de Bonnefonds, son mandataire à Rome :

« Oh ! quelle consolation, mon très cher et bien-aimé frère votre lettre nous a donnée ! Louanges éternelles au très adorable Cœur du bon Jésus, d'avoir si bien inspiré le vôtre ! Bénédiction immortelles au très aimable Cœur de notre divine Mère, de vous avoir si bien conduit en cette affaire ! Que tout le Paradis redouble ses prières pour la conservation et la sanctification de notre très Saint-Père le Pape ! Que Jésus et Marie vous fassent parfaitement selon leur Cœur, mon très aimé frère, et qu'ils vous inspirent et conduisent si bien, que vous fassiez, s'il est possible, pour les autres maisons ce que vous avez fait pour la maison de Coutances<sup>2</sup> ?

Il avait obtenu de Clément X en faveur de la Confrérie érigée ou à ériger *in ecclesia seu capella Cordis Jesu et Mariæ*

1. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 314, 315. On n'a pas oublié (Cf. p. 169), que les Bénédictines du Calvaire, fondées par le P. Joseph, célébrèrent, pendant quelques années, 1673-1675 (?), la fête du Cœur de Jésus, en se servant de l'Office et de la messe du P. Eudes. Cette fête, supprimée par les Supérieurs majeurs, ne fut rétablie que vers 1750.

2. *Œuvres complètes*, t. X, p. 471.



*Constantiensis*<sup>1</sup>, dans la chapelle ou église du Cœur de Jésus et de Marie de Coutances, une approbation et des indulgences ; indulgence plénière pour les membres de cette confrérie qui, visitant cette chapelle le 20 octobre, après s'être confessé et avoir communie, y prieraient aux intentions du Souverain Pontife. Il obtint la même faveur, quelque temps après, pour les maisons de Caen, de Rouen, de Lisieux, d'Évreux. Dans son Mémorial, le P. Eudes ne sait comment exprimer sa joie : les églises et chapelles de ses séminaires « sont nommées dans lesdites Bulles, de la Sainte bouche de notre Saint-Père, et par conséquent de la bouche adorable de Notre-Seigneur : *les églises et chapelles du divin Cœur de Jésus et de Marie. Gralias infinitas, immensas, æternas, amantissimo Cordi Jesu et Mariæ*<sup>2</sup>. »

Vieilli, cassé par l'âge et les souffrances, le vaillant ouvrier peine et travaille comme s'il avait quarante ans. En 1674, 1675, 1676 il donne des missions dans les diocèses de Bayeux, de Coutances, de Lisieux, de Rennes ; à Saint-Lô pour la troisième fois. Par un testament daté de 1671 il recommande à ses fils de faire dans toutes leurs missions quelques exhortations sur le divin Cœur de Jésus et de Marie. Il n'y manque pas lui-même ; les derniers accents de sa voix apostolique célèbrent les louanges de ce Cœur qu'il a aimé et chanté comme personne avant lui. Le 25 juillet, 1680 il achevait son beau livre : *Le Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu*. Le livre XII<sup>e</sup>, le dernier, est consacré au divin Cœur de Jésus. L'auteur a mis toute son âme, dans les « quarante aspirations, quarante flammes d'amour », qui brûlent le dernier chapitre et montent, suprême hommage, vers le Cœur sacré, joie et orgueil de sa vie :

1. La supplique est citée tout au long dans *Vie de Jean Eudes*, par le P. D. BOULAY, t. IV, p. 38 de l'Appendice, note V. La bulle ressemble à toutes les bulles données en pareille circonstance, à celle accordée à la chapelle de Notre-Dame des Vertus, à Morlaix ; les circonstances de lieu, de fête, seules varient. Cf. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 519-522 ; et p. 565-568.

2. *Œuvres complètes*, t. XII, p. 132. Cette joie qui ne laisse pas de paraître un peu extraordinaire, semble bien indiquer que le P. Eudes ne connaissait pas la bulle accordée à la Confrérie du Cœur de Jésus et de Marie, de Morlaix, en 1667.

« O Cœur de Jésus et de Marie, trésor inestimable de toutes sortes de biens, soyez mon unique trésor, mon refuge et ma sauvegarde ! C'est à vous que je veux avoir recours en tous mes besoins et nécessités. Car quand tous les cœurs de tous les hommes me tromperaient, j'ai une très grande confiance que le très bon et très fidèle Cœur de mon aimable Jésus et de sa très douce Mère ne me tromperont point et ne m'abandonneront jamais<sup>1</sup>. »

Un mois plus tard, le 19 août, le P. Eudes remet ses fils, groupés autour de lui, entre les mains de Marie, et il expire doucement. « Après avoir conduit tant d'âmes au ciel, écrit le P. Martine, mené une vie si sainte et si pure, après avoir tant souffert d'afflictions et de persécutions pour Dieu, que n'était-il pas en droit d'espérer ? »<sup>2</sup> Dans la collecte de la messe du Sacré-Cœur, il avait émis ce désir : *Cordibus nostris inter se et cum corde Jesu in unum consummatis*. Ce désir était réalisé ; son cœur, non plus dans les obscurités de la foi, mais dans l'éternelle clarté de la gloire, s'unissait pour toujours au Cœur de Jésus ; nous le savons de science certaine : Pie X a béatifié le vénérable Jean Eudes, le 25 avril 1909, Pie XI l'a canonisé le 31 mai 1925. Voici comment celui qui peut parler au nom de Dieu s'exprime sur le grand apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur :

« Jean (Eudes) mit le comble aux services qu'il rendit à l'Église, lorsque, dévoué d'un singulier amour pour les Cœurs très saints de Jésus et de Marie, il pensa le premier, non sans une inspiration de Dieu, à leur rendre un culte liturgique. De cette très douce dévotion il doit donc être regardé comme un Père<sup>3</sup>, il voulut en effet que, dès l'origine, ses fils, les prêtres de sa Congrégation célébrent la fête solennelle de ces très saints Cœurs, comme un Docteur, lui-même

1. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 308. Ces dernières lignes tombées de la plume du P. Eudes, montrent que jusqu'au bout, il reste fidèle à unir, dans un seul cœur, les Cœurs de Jésus et de Marie.

2. MARTINE, *Vie du R. P. Eudes*, t. II, l. VIII, p. 361. Cf. BOULAY, *Vie du vénérable Jean Eudes*, t. IV, p. 470.

3. Traduire les mots, *pater, doctor, apostolus*, par un père, un docteur, un apôtre, me paraît plus exact que de dire le père, le docteur, l'apôtre : ces titres ne conviennent pas exclusivement au P. Eudes.

composa un office propre et une messe en leur honneur, enfin comme un Apôtre, il mit tout son âme à répandre partout cette dévotion très salutaire<sup>1</sup>. »

Cet éloge très beau a été inséré dans la troisième leçon du deuxième nocturne de l'office du saint. La collecte le résume ainsi : « *Deus qui beatum Joannem confessorem tuum ad cultum sacrorum cordium Jesu et Mariæ rite promovendum mirabiliter inflammasti*, O Dieu qui avez brûlé d'une ardeur admirable le bienheureux Jean pour l'aider à promouvoir dignement le culte des saints Cœurs de Jésus et de Marie !... »



Dans l'histoire de la dévotion aux sacrés cœurs de Jésus et de Marie, le P. Eudes occupe une place de choix : la première si, comme le fait Pie X, nous réunissons les deux cultes dans une seule dévotion ; ce fut là, on s'en souvient, l'idée initiale du saint apôtre ; une des premières si, séparant les deux cultes, comme il fait lui-même en 1672, nous envisageons la seule dévotion au Cœur de Jésus. Historien de cette dévotion, c'est du second point de vue que nous avons eu à étudier sa pensée et son apostolat. Il fut glorieux et fécond, c'est une joie de le reconnaître et de rendre justice au mérite et aux efforts du grand apôtre. Des circonstances diverses ont gêné leur développement.

Nourri des idées de Bérulle et du P. de Condren, imprégné jusqu'à la moëlle de leur doctrine, le P. Eudes va droit à l'intime, à l'intérieur de Jésus et de Marie. L'étude qu'il en fait est cepen-

1. Verum enim vero ad Joannis in Ecclesiam merita cumulus accessit, quum ipse singulari erga sanctissima Jesu et Mariæ Corda flagrans amore, de liturgico eis cultu præstando, non sine aliquo divino afflatu, primus cogitavit. Cujus ideo suavissimæ religionis tum Pater existimandus est, quippe qui usque ab instituta sacerdotum congregatione solemnia Sacrorum eorumdem Cordium inter suos filios celebranda curavit, tum Doctor, nam propria officia et missam in eorum honorem composuit ; tum denique Apostolus, toto enim est pectore nisus, ut saluberrimus eorum cultus in quemcumque locum evulgaretur.

dant moins intellectuelle que celle de ses deux maîtres. Il le doit à un naturel plus aimant, aussi et surtout, à des grâces spéciales. En Marie et en Jésus, rien de plus intérieur, de plus intime que le cœur ; il s'attache à ces cœurs sacrés, il les pénètre, il les chante, il les aime avec toute son âme. Puisque Jésus vit en Marie, puisque le Cœur de Marie est le Cœur de Jésus, il réunit les deux cœurs en un seul, les distinguant sans les séparer. Il éclate en reconnaissance de leurs bienfaits mutuels, il les supplie tous deux de secourir sa misère.

Quand il prend la résolution de les honorer par un culte liturgique<sup>1</sup>, celui des deux cœurs qui, le premier, se présente à son amour et à sa louange est le Cœur de Marie : peut-être au rappel du vœu de ses parents à Notre-Dame de Recouvrance, peut-être en souvenir de la congrégation de Notre-Dame du Collège des Jésuites de Caen, où il reçut de si grandes grâces, peut-être parce que sa vie n'est qu'une longue suite des faveurs de Marie, peut-être enfin parce que le Cœur de Marie conduit au Cœur de Jésus.

L'idée ne semble pas lui être venue de symboliser dans le cœur de chair de Marie, son intérieur, son âme, ou pour parler comme lui, son cœur spirituel ; c'est la personne de Marie qui, dans sa dévotion, est l'objet sensible. Sa dévotion au Cœur de Jésus a été conçue de façon identique : cœur corporel, cœur spi-

1. Il est bien difficile de connaître les raisons dernières qui ont déterminé le P. Eudes à instituer la fête du Cœur de Marie. L'abbé J.-L. Adam (*Le mysticisme à la Renaissance ou Marie des Vallées dite la sainte de Coutances*) pense que l'influence de Marie des Vallées fut très grande. Il ne le prouve pas. Son travail édité chez Poussielgue en 1894, doit être sévèrement contrôlé. Les traits si curieux de la Marie des Vallées ne sont pas fixés ; peut-être ne le seront-ils jamais. Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible d'établir la valeur exacte des documents conservés à la Bibliothèque nationale. Ms. 1942-1949, et à la Mazarine Ms. 3177. M. Émile Dermenghem vient de publier à la librairie Plon la *Vie admirable et les révélations de Marie des Vallées*, d'après des textes inédits. Le chapitre I de la troisième partie a pour titre : Le Sacré-Cœur. L'auteur essaie d'établir que Marie des Vallées a révélé à saint Jean Eudes sa mission d'apôtre des Sacrés Cœurs. Tous ses arguments se trouvent déjà dans M. l'abbé Adam, le P. Boulay et le P. Le Doré. Ils n'ont pas convaincu le P. Lebrun, ni moi plus.



rituel, cœur divin de Jésus sont honorés séparément, dans l'unité de la personne. Mais le P. Eudes a lu sainte Gertrude et sainte Mechtilde, Lansperge et saint Bonaventure ; il connaît la vie de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement, l'humble carmélite qu'il a dû voir à Beaune en 1648 ; ces grandes âmes toutes dévouées au Cœur de Jésus lui ont ouvert la plaie du côté, fournaise ardente de l'amour ; après elles, il y a vu le cœur de chair.

Assez souvent il en fait mention. Il rappelle qu'il s'est fendu en deux sous la pression de la douleur, et cite le témoignage de sainte Brigitte<sup>1</sup> ; il le contemple ouvert par la lance, navré d'amour « dans les palpitations et les syncopes ou l'horreur de nos péchés l'avait réduit<sup>2</sup> » ; il le chante, victime de douleurs, roi des martyrs :

*Ave, dolorum victima,  
Centrum crucis, rex martyrum.  
O Cor amore saucium  
Amore corda saucia ;  
Vitale nectar cœlitum  
Amore nos inebria<sup>3</sup>.*

La troisième antienne de Laudes est expressive : *Ecce cor Jesu, amoris et doloris impetu, pro nobis in morte disruptum est*. Le cœur brisé de douleur et d'amour, c'est le cœur de chair ; la blessure mortelle est la meilleure preuve de son amour. Le cœur de chair a donc sa place dans la dévotion du P. Eudes, c'est l'évidence même.

Géné cependant par la manière dont il a compris la dévotion au Cœur de Marie, il ne présente pas ce cœur de chair comme le symbole des sentiments de l'âme et en premier lieu de l'amour :

1. Pauci enim cogitant quam dolorosus stabam in illo ligno quando cor meum crepuit prae violentia passionis. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 280, note.

2. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 301.

3. Hymne des premières Vêpres de l'Office du Cœur de Jésus.

*symbolice renovari memoriam illius divini amoris*<sup>1</sup> : les trois cœurs de Jésus : cœur matériel, cœur spirituel, cœur divin sont réunis dans l'unité de la personne, ils ne sont pas réunis dans l'unité du symbole. La dévotion du P. Eudes ne se présente pas avec la netteté qui conquiert et fixe les esprits. L'influence du saint, dès lors, ne saurait être aussi féconde que le faisait présager son amour.

Pour se développer pleinement après 1674, il a manqué à son apostolat, de prendre contact avec Rome. Son office du Cœur de Jésus n'a été longtemps approuvé que par des évêques. L'approbation épiscopale finit avec celui qui l'a donnée ; le successeur peut la révoquer. Il arrive même, et nous l'avons constaté à Notre-Dame de Charité de Caen, qu'un chapelain, peut la rendre inutile. Les offices du saint Cœur de Marie et du Cœur de Jésus ne seront guère en usage, dans les dernières années du xvii<sup>e</sup> siècle et au xviii<sup>e</sup><sup>2</sup>, que chez les enfants du P. Eudes et chez les Bénédictines du Saint-Sacrement. Il n'est pas certain que même chez les Bénédictines de Montmartre, la fête du Cœur de Jésus, inaugurée en 1674, ait été longtemps maintenue. L'office est *ad libitum*. Les décisions d'une abbesse n'engagent pas l'abbesse qui lui succède. Saint Jean Eudes se plaint vivement d'une abbesse bénédictine qui avait cru devoir supprimer la fête du Cœur de Marie. « Si vous réprouez cette fête, ose-t-il écrire, après qu'elle a été pendant plusieurs années dans votre monastère, il est bien à craindre que vous ne la fassiez pas avec les saints qui la solennisent dans le ciel éternellement<sup>3</sup>. » Nous savons par une lettre du P. Croiset, que les Bénédictines de Saint-Pierre, à Lyon, ne connaissent pas en 1692, l'office du Sacré-Cœur<sup>4</sup>, introduit,

1. *Decretum S. R. C.*, datum die 26 januarii 1765.

2. Je reviendrai plus loin sur cette affirmation qui peut paraître exagérée. On jugera les raisons.

3. *Œuvres complètes*, t. XI, p. 126. Nous ne connaissons pas cette abbesse.

4. Lettre du P. Croiset à la Supérieure de la Visitation de Paray-le-Monial. « Les Dames de Saint-Pierre de cette ville de Lyon, ayant goûté extraordinairement cette dévotion, apprirent qu'elle avait été autrefois fort ordinaire dans l'Ordre de Saint-Benoît, dont elles font profession, et qu'il y avait eu, il y a beau-

vingt ans auparavant, dans le propre bénédictin. Leurs sœurs de Montmartre qui, sous l'inspiration du P. Eudes, l'ont adopté, ne semblent pas avoir songé à le faire connaître aux autres monastères.

Dès 1687, au contraire, du vivant de sainte Marguerite-Marie, on essaie de faire approuver à Rome l'office et la Messe du Sacré-Cœur, composés à Dijon par la sœur Jeanne-Madeleine Joly. Rome refuse ; elle refuse encore en 1697 et en 1729. Mais les démarches très connues et réitérées des dévots de Paray, démarches qui, tout le monde en est convaincu, finiront par aboutir, donnent à leur apostolat un retentissement qui fait sa force et assure le succès ; non pas un succès local mais un succès universel ; il finira par s'imposer à Rome et par devenir romain. c'est-à-dire catholique.

\*  
\*   \*

Saint Jean Eudes a-t-il reçu de Dieu une mission miraculeuse pour être l'Apôtre du Sacré-Cœur ? Le P. Le Doré, en 1891, et l'abbé J.-L. Adam en 1894, ont répondu affirmativement. Ce dernier estime que Marie des Vallées « reçut du ciel des communications nombreuses et miraculeuses... dont elle a fait part à son directeur<sup>1</sup>. » Dans les quatre révélations qu'il cite, on ne trouve aucun détail original sur la dévotion au Sacré-Cœur, trois d'entre elles ont lieu alors que l'apostolat du P. Eudes est en pleine activité ; nous ignorons la date de la quatrième, elle est certainement postérieure à l'institution de la fête du Cœur de Marie. Le saint avait donc commencé son apostolat

coup d'années (vingt exactement) une fête dans l'Ordre et un office à l'honneur de ce Sacré-Cœur. Dieu a permis qu'elles aient trouvé à Paris cet office à neuf leçons, avec une messe très bien composée à l'honneur de ce Sacré-Cœur, le tout approuvé à Rome (le Père se trompe), avec permission à tout l'Ordre de Saint-Benoît de faire tous les ans cette fête. Dès qu'elles eurent reçu cet office et cette messe imprimée... elles voulurent solenniser cette fête. » *Le R. P. Jean Croiset*, par le R. P. Emile REGNAULT. Toulouse, 16, rue des Fleurs, 1888. p. 30,

1. *Marie des Vallées*, p. 106 et sqq.

avant les grâces faites à « la sainte de Coutances ». Seule la quatrième est intéressante pour nous :

« Notre-Seigneur lui dit (à Marie des Vallées) qu'il avait inspiré de célébrer la fête du Cœur de la Vierge, et qu'il châtierait ceux qui s'y opposeraient. Elle raconte aussi qu'il lui dit que c'était la fête de son Cœur. La Vierge lui a dit que le Cœur de Jésus était le sien propre, et que cette fête serait, quelque jour, en l'Église, une seconde fête du Saint-Sacrement, et que la salutation à ce Sacré-Cœur conférerait beaucoup de grâces à ceux qui la récitaient dévotement<sup>1</sup>. »

Même en admettant l'authenticité de cette vision dont plusieurs détails ne laissent pas d'être inquiétants, on ne doit pas oublier qu'à l'époque où elle est faite à Marie des Vallées, l'apostolat du P. Eudes est commencé ; elle a pu l'encourager, elle ne l'a pas suscité.

Saint Jean Eudes a connu cette prédiction c'est à elle qu'il fait allusion dans la circulaire de 1672. « Aujourd'hui elle (la fête du Cœur de Marie) est solennisée par toute la France et en tous les Ordres et Congrégations religieux, avec tant de bénédictions, qu'il y a lieu d'espérer qu'elle se célébrera un jour très solennellement par tout l'univers. » Il étend même à la fête du Cœur de Jésus ce que Marie des Vallées affirme de la fête du Cœur de Marie. « Si on célèbre une si grande fête dans l'Église en l'honneur du divin sacrement, quelle solennité ne doit pas se faire en l'honneur de son très Sacré-Cœur, qui est l'origine de tout ce qu'il y a de grand et de rare et de précieux dans ce divin Sacrement<sup>2</sup>. » Ces paroles furent considérées comme prophétiques par les enfants du P. Eudes. Lors de l'institution de la fête du Sacré-Cœur, en 1765, la maison de Notre-Dame de Charité de Caen se réjouissait de voir le Cœur divin « connu, honoré de tout le royaume, selon que notre Père l'a prédit

1. B. N. Ms. 11943, Cf. *Marie des Vallées*, p. 111, 112 et *les Sacrés-Cœurs*, t. I, p. 52.

2. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 243.



avant sa mort<sup>1</sup> ». Les paroles du saint fondateur : « Il y a lieu d'espérer... quelle solennité ne doit pas se faire », semblent exprimer un simple désir. Elles ne permettent pas de conclure que le P. Eudes croyait avoir reçu mission de Dieu pour établir la dévotion au Cœur de Jésus. Le P. Ch. Lebrun dans son livre : *Le Bienheureux Jean Eudes et le culte public du Cœur de Jésus* (p. 99 et sqq.), n'aborde le problème qu'indirectement. Il cite la conclusion du *Cœur* admirable : « Je n'ai point de paroles qui puissent exprimer l'excellence infinie de la faveur incompréhensible que vous nous avez faite lorsque vous nous avez donné à mes confrères et à moi, le Cœur adorable de votre bien-aimé Fils avec le vôtre tout aimable, pour être le Cœur, la vie et la règle vivante de la susdite Congrégation<sup>2</sup>. » Il rappelle avec un filial orgueil le paragraphe 10 du testament de son bienheureux Père :

« De toute l'étendue de ma volonté, je me donne à l'amour incompréhensible par lequel mon Jésus et ma toute bonne Mère, m'ont donné leur très aimable Cœur d'une manière spéciale, et en union de ce même amour, je donne ce même Cœur, comme une chose qui est à moi et dont je puis disposer pour la gloire de mon Dieu ; je le donne, dis-je, à la petite Congrégation de Jésus et de Marie, pour être le partage, le trésor, le patron principal, le cœur, la vie et la règle des vrais enfants de la Congrégation. »

Le paragraphe 11 est également curieux : « Je donne aussi ce Cœur très précieux à toutes mes chères Filles, les Religieuses de Notre-Dame de Charité, aux Carmélites de Caen, et à tous mes enfants spirituels, spécialement à ceux qui ont une affection particulière pour leur très indigne Père, dont les noms sont écrits au livre de vie<sup>3</sup>. »

Ces dons et ces déclarations sont graves, très volontiers nous

1. Archives du Monastère de Rennes. Cf. *Revue du Sacré-Cœur de Marie*, 15 sept. 1889, et *les Sacrés-Cœurs*, t. I, p. 53.

2. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 355. *Le bienheureux Jean Eudes*, p. 99.

3. *Œuvres complètes*, t. XII, p. 172, 173.

le reconnaissons avec le P. Lebrun sans tirer d'autre conclusion que la sienne. Saint Jean Eudes estime avoir des droits personnels sur le Cœur de Jésus et Marie. Il n'a pas cru devoir nous révéler la nature des grâces qui lui permettent de parler et d'agir, avec une confiance si sûre d'elle-même. Ce serait, croyons-nous, une présomptueuse audace d'essayer de lire dans son âme ; nous n'avons aucun moyen de soulever le voile derrière lequel il l'a très volontairement cachée. Son secret est à lui ; qu'il nous donne de connaître et d'aimer, comme lui, les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie :

« O Dieu qui avez donné au bienheureux Jean, votre Confesseur, une ardeur admirable pour propager le culte liturgique des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, et qui avez voulu, par son entremise, grouper dans votre Église, de nouvelles familles religieuses, accordez-nous, nous vous en supplions, que celui dont nous vénérons les pieux mérites, nous instruisse et nous fortifie par l'exemple de ses vertus<sup>1</sup>. »

---

1. Deus qui beatum Joannem confessorem tuum, ad cultum sacrorum Cordium Jesu et Mariae rite promovendum, mirabiliter inflammasti, et per eum novas in Ecclesia tua familias congregare voluisti : praesta, quaesumus, ut ejus pia merita veneramus, virtutum quoque instruamur exemplis.



## CHAPITRE IX

---

### SAINTE MARGUERITE-MARIE

(28 juillet 1648 — 17 octobre 1690)

#### L'élue du Sacré-Cœur

Naissance et premières années. — *Un jour de la fête du Cœur de Marie*. — Le P. de Barry et la fête du Cœur de la sainte Vierge. — Sainte Marguerite-Marie, en 1675, ignore saint Jean Eudes et ses écrits.

Le Cœur de Jésus et la Visitation avant 1670. — Saint François de Sales, étudiant le droit à Padoue, aime à dormir dans le Cœur amoureux de l'amoureux Sauveur. — *O qu'il fait bon avec le Crucifix !* — Le Cœur de Jésus et les origines de la Visitation.

Les religieuses de la Visitation sont les *Filles du Cœur de Jésus*. — *Méditations pour les solitudes annuelles*. — La Mère Hélène-Angélique Lhuillier : les *Petites méditations*. — La Mère Anne-Marie Rosset. — La Sœur Marie-Michel Bouffard. — La Sœur Jacques-Bénigne Gojoz.

La Sœur Marguerite-Marie, novice. — Premières grâces. — *Les Insinuations de la divine piété de sainte Gertrude*. — Les grandes révélations, ce qu'elles ont de particulier, d'original. — Le 27 décembre 1673 : *Je t'ai choisie*. — Place donnée au cœur de chair. — Le Cœur de Jésus et l'Eucharistie. — *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes*. — La fête du vendredi qui suit l'Octave du Saint-Sacrement ; le choix du P. de la Colombière.

La Mère Greyfié et sainte Marguerite-Marie. — Dijon, Moulins. — La retraite de 1684 : ce que sainte Marguerite-Marie entend par ces mots : le Cœur de Jésus. — Livres qu'elle a pu consulter vers 1685. — Elle n'a pas connu, même alors, les écrits du P. Eudes. — Ses défis aux novices, ses lettres.

Sa dévotion envisage surtout l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes, amour méconnu qui demande un amour réparateur. — Cependant elle s'élargit, ici et là elle atteint tous les sentiments de l'âme de Jésus, hostie et victime du Père.

L'élue du Sacré-Cœur s'appelle sainte Marguerite-Marie. Sa vie qui s'est écoulée inconnue derrière les grilles du monastère de Paray-le-Monial, a marqué la dévotion d'une empreinte ineffaçable ; elle lui a donné un élan irrésistible qui, depuis deux siècles et demi, emporte le monde.



Marguerite Alacoque, fille de Claude Alacoque, notaire royal, et de dame Philiberte Lamyn, est née le 22 juillet 1648 et a été baptisée le 25 du même mois, à Verosvres, sur les confins du Charollais et du Mâconnais. Elle est entrée au monastère de la Visitation le 20 juin 1671. Avant cette date, ni dans la maison paternelle, ni au château de Corcheval, chez sa marraine, M<sup>me</sup> de Fautrières, ni chez les Urbanistes de Charolles, ni à Macon, chez son oncle M. Philibert Lamyn, elle n'a entendu parler du Cœur de Jésus.

Mgr Claude de la Madeleine de Ragny, évêque d'Autun, avait exhorté, en janvier 1648, tous et chacun de ses diocésains, tant réguliers que séculiers, à se servir des offices du très saint Cœur et du très saint Nom de Marie « pour rendre l'honneur et la vénération qui est due à deux choses si sacrées et si vénérables<sup>1</sup> ». Le P. Eudes et ses missionnaires prêchaient alors une mission dans la cathédrale d'Autun. La recommandation de Mgr de Ragny demeura lettre morte. Nous ne connaissons aucune paroisse, aucune communauté de son diocèse qui en ait tenu compte ; les archives des cinq monastères de la Visitation placés sous sa juridiction l'ignorent<sup>2</sup>.

Une phrase de sainte Marguerite-Marie semblerait y faire allusion. Dans des écrits faits sur l'ordre de la Mère de Saumaise, on lit : « Un jour de la fête du Cœur de la sainte Vierge, après la sainte Communion, Notre-Seigneur me fit voir trois cœurs<sup>3</sup>... » S'agit-il dans ce texte, comme on le dit souvent, de la fête avec messe et office, instituée par le P. Eudes, et qui se célèbre le 8 février ? Je ne le crois pas. Il paraît impossible que la célébration d'une

1. *La dévotion au très sacré Cœur et au très sacré Nom de la bienheureuse vierge Marie*, Caen, chez Jean Poisson, M.DCLXIII, p. 281. Il est inutile de rappeler que le premier volume de notre travail raconte la vie de sainte Marguerite-Marie.

2. Mgr Bougaud dit nettement le contraire, mais il ne donne aucune preuve de son affirmation. Cf. *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie*, 10<sup>e</sup> édit., p. 204.

3. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 164. Sainte Marguerite-Marie a écrit ces lignes avant 1678 ; du moins c'est infiniment probable. Le P. Ch. Lebrun estime que les trois cœurs auxquels elle fait allusion sont le Cœur de Jésus, le Cœur de Marie, son cœur à elle. (*Le bienheureux Jean Eudes et le culte du Cœur de Jésus*, p. 113.) Peut-être. Cependant il faut noter que cette vision ressemble beaucoup à celle

pareille solennité par les Visitandines de Paray, n'ait laissé aucune trace dans leurs archives et dans leurs circulaires. Nous raconterons bientôt les difficultés auxquelles se heurta, dans l'Ordre même de la Visitation, la fête du Cœur de Jésus ; elles viendront et d'Annecy, la sainte source, et de l'évêché d'Autun. Si, depuis 1648, la fête du Cœur de Marie avait été célébrée solennellement à Paray, Annecy et surtout Autun auraient-ils fait une opposition si nette et si constante ?

Sainte Marguerite-Marie dit : « la fête du Cœur de la sainte Vierge », le P. Eudes disait : « la fête du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge Marie. » Les deux formules se ressemblent, elles diffèrent aussi. On peut penser que sainte Marguerite-Marie cite de mémoire ; on peut penser le contraire. Les fêtes ne seraient-elles pas différentes comme les titres ? Voici qui le ferait penser. Le P. de Barry, de la Compagnie de Jésus, avait imprimé en 1636, douze ans avant la mission d'Autun, un petit livre intitulé : *Le Paradis ouvert à Philagée, par cent dévotions nouvelles à la Mère de Dieu*. Une de ces dévotions nouvelles fête, le 1<sup>er</sup> juin, le *Sacré-Cœur de la sainte Vierge*. Le volume eut un grand succès. J'ai sous les yeux la douzième édition publiée à Lyon, en 1647, chez Pierre et Claude Rigaud. L'auteur veut « donner vogue à cette sacrée dévotion au Cœur de la Mère de Dieu, eu égard aux grandes obligations que nous avons à ce Cœur, le parangon des cœurs<sup>1</sup> ». En 1626, supérieur du collège des Jésuites de Paray-le-Monial, le P. de Barry a voulu faire lui-même, près de Mgr de Ragny, toutes les démarches nécessaires à l'établissement, dans cette petite ville inconnue, des religieuses de la Visitation<sup>2</sup>. Il y eut le 14 septembre

racontée dans l'*Autobiographie* (*Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 39). Dans cette dernière, les trois cœurs sont le Cœur de Jésus, le cœur du P. de la Colombière, le cœur de sainte Marguerite-Marie. N'avons-nous pas là deux rédactions d'une même vision ? Si les deux visions sont distinctes ; je ne crois pas qu'il y ait dans ce fait, un motif suffisant de penser que le monastère de Paray célébrait la fête du Cœur de Marie, instituée par le P. Eudes, et j'en donne les raisons.

1. *Le Paradis ouvert à Philagée*. Lyon, 1647, p. 160.

2. *Vie et Œuvres*, G. t. III, p. 182-184.

1632, entre les deux communautés, Jésuites et Visitandines, échange de domicile. Les filles de saint François de Sales ne pouvaient pas ignorer les ouvrages du P. de Barry, leur insigne bienfaiteur. *Le paradis ouvert à Philagée* était dans leur bibliothèque. A mon avis, elles y ont trouvé leur dévotion au Cœur de la sainte Vierge ; « dévotion qui n'avait aucun caractère liturgique... qui n'avait regu de l'autorité ecclésiastique aucune approbation, et qu'un petit nombre de personnes dévotes célébraient dans le secret de leur vie privée, et en se servant de pratiques de leur choix<sup>1</sup> ». Cette fête, à Paray-le-Monial, était fixée au 1<sup>er</sup> juin<sup>2</sup>, comme le demande le P. de Barry, la fête du P. Eudes au XVII<sup>e</sup> siècle, et encore maintenant, dans ses familles religieuses, est solennisée le 8 février. Cette hypothèse de fête intime et toute spontanée explique le silence des archives, elle aide à comprendre pourquoi, après 1690, les Visitandines n'ont pas eu l'idée de rappeler à Mgr l'Évêque d'Autun qui leur refuse l'autorisation de célébrer la fête du Cœur de Jésus, qu'elles fêtaient déjà et depuis longtemps le Cœur de Marie ; notre hypothèse ressemble bien à une réalité !

D'ailleurs si, contre toute prévision, on arrive à prouver que, vers 1670, on connaît et on solennise, au monastère de Paray, la fête du 8 février, il ne faudra pas, de ce fait, conclure à une influence de la dévotion au Cœur de Jésus du P. Eudes sur celle de sainte Marguerite-Marie : leurs deux manières de concevoir une même dévotion, légitimes l'une et l'autre, restent très personnelles et fort différentes.

1. P. Ch. LEBRUN, *La dévotion au Cœur de Marie*, p. 44.

2. Le P. Froment qui vécut à Paray-le-Monial de 1688 à 1696, intimement lié à sainte Marguerite-Marie de 1688 à 1690, écrit, en 1699, que les dévôts du Cœur de Marie ont choisi « le premier juin pour honorer le Cœur de cette Mère du bel Amour ». (*La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, Besançon, 1699, p. 387). Parlerait-il ainsi, si, chaque année, il avait vu célébrer, solennellement, à la Visitation de Paray-le-Monial, la fête du Cœur de Marie, le 8 février ! J'ai dit ailleurs, que le P. Eudes ne cite pas les visitandines parmi les religieuses qui ont accepté sa fête du Cœur de Marie. Il mourut, on se le rappelle, en 1680.



Avant les grandes révélations de 1673, 1674 et 1675, la sœur Marguerite-Marie Alacoque, ignore tout du saint missionnaire normand, même le nom. Elle a pourtant entendu parler du Cœur de Jésus. Elle a lu, dans les écrits de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal, qu'elle doit vivre « humble, douce et simple afin que par ce moyen, *son... cœur* soit un vrai Cœur de Jésus<sup>1</sup> » ; que Notre-Seigneur nous présente son Cœur à découvrir pour avoir le nôtre<sup>2</sup>. Depuis longtemps, depuis toujours, dans les monastères de la Visitation Sainte-Marie, le Sacré-Cœur est un peu chez lui.

Pie IX, dans le bref du 16 novembre 1877, le bref du doctorat, déclare que les Lettres du grand évêque de Genève « sont un trésor inépuisable de vie ascétique. Elles ont ceci d'admirable : le saint rempli de l'esprit de Dieu et très uni à l'auteur de toute suavité, y jette la semence de cette dévotion envers le très Sacré Cœur de Jésus que nous voyons, avec une extrême joie de notre âme, se répandre merveilleusement dans les jours difficiles où nous vivons, grâce à l'élan magnifique de la piété chrétienne<sup>3</sup> ». Rien de plus exact. Le souverain Pontife aurait pu ajouter que la semence bénie germe non seulement dans les Lettres, elle féconde tous les écrits, elle embaume les pages du *Trailé de l'Amour de Dieu*.

Est-il possible de suivre la marche de la dévotion au Sacré-Cœur, dans l'âme de saint François de Sales ? Nous ne savons rien sur les premières années. De 1588 à 1591, il étudie le droit

1. *Sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, Œuvres diverses*, t. IV, 177.

2. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XIV, p. 335.

3. Uberrimam etiam rei asceticæ segetem Epistolæ ipsius ad plurimos datæ suppeditant, in quibus illud mirabile est quod, spiritu Dei plenus, et ad ipsum suavitatis æternæ auctorem accedens, devotè cultus erga sacratissimum Cor Jesu semina miserit, quem in hac nostra temporum acerbitate, maximo pietatis incremento, mirifice propagatum, summa cum animi nostri exultatione conscipimus. *Œuvres de saint François de Sales*, t. I, p. XIX.



à Padoue. Il a comme directeur le célèbre P. Antoine Possevino<sup>1</sup>, de la Compagnie de Jésus. Voici une des admirables règles de conduite qu'il s'impose à vingt-deux ans :

« Il est nécessaire que l'âme ait quelque temps pour sommeiller et se reposer entre les chastes bras de son céleste Époux, afin de réparer, par ce moyen, les forces et la vigueur de ses puissances spirituelles abattues et fatiguées ; partant je destinerai tous les jours certain temps pour ce sacré sommeil, à ce que mon âme, à l'imitation du bienheureux disciple, dorme en toute assurance sur l'aimable poitrine et dans le Cœur amoureux de l'amoureux Sauveur<sup>2</sup>. »

Ce repos quotidien, cette suave contemplation attirent certainement le cœur du jeune étudiant vers le Cœur adorable. François est si humain que rien plus ; il écrit au soir de sa vie : « Il n'y a point d'âmes qui chérissent plus cordialement, tendrement, et, pour le dire tout à la bonne foi, plus amoureusement que moi, car il a plu à Dieu de faire mon cœur ainsi<sup>3</sup>. » Toujours il mit le prochain en la poitrine du Sauveur ; il prend un tel plaisir à aimer ses ennemis que si Dieu lui avait défendu de les aimer, il aurait bien de la peine à obéir ; il ne voudrait pas garder un seul bien de son cœur qui ne fût marqué au Crucifix ; quels flots de sainte et divine tendresse n'a-t-il pas puisé aux fontaines sacrées, aux plaies du Rédempteur, pendant les heures bénies où il respirait sur son aimable poitrine ! Il aime toujours lire le livre du Crucifix, toujours il fut dévot à la très sainte Passion. Jeune prêtre, il est nommé prier de la Confrérie de Sainte-Croix. Il combat vaillamment sous cet étendard sacré, il aime suivre de près Jésus qui souffre, Jésus qui meurt, il adore et

1. Antoine Possevino naquit à Mantoue, 1533 ou 1534, il fut chargé d'importantes missions en Allemagne, Hongrie, Suède, Pologne, Russie et mourut à Ferrare, le 26 février 1611.

2. *Sacro igitur huic somno, singulis diebus praefigam tempus aliquod ut anima mea, ad instar dilecti discipuli, in amabili gremio, imo in amantissimo amatissimo amantissimi amatissimique Salvatoris Corde dormiat. L'Esprit de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, par M\*\*\*, docteur en Sorbonne. Paris, Jacques Estienne 1727, p. 492 et 494.*

3. *Saint François de Sales, Elévations, Prières et Pensées, de Gigord, p. 112.*

baise les plaies rédemptrices : « O aimables blessures de mon Sauveur, ô plaies qui ne respirez qu'amour<sup>1</sup>. » *O amantissima vulnera Domini nostri Jesu Christi*. Son premier ouvrage est la *Défense de l'étendard de la sainte Croix*<sup>2</sup>.

Le 12 avril 1594, il prêchait sur le texte *Videte manus meas et latus meum*. « Avez-vous besoin de force, voici mes mains, avez-vous besoin de cœur voici le mien ; êtes-vous colombelles, voici des trous ; êtes-vous malades, voici la médecine. » Jésus prend nos misères, il les ennoblit, il les met sur son Cœur. Mais il faut lui rendre amour pour amour<sup>3</sup>. Le 3 mai, jour de l'Invention de la Sainte-Croix, l'âme remplie du souvenir de François d'Assises qui ne connaît que le livre de la croix, de l'angélique Thomas qui, avant d'écrire, a toujours recours au crucifix, du séraphique Bonaventure qui n'a pas eu « autre papier que la Croix, autre plume que la lance, autre encre que le sang du Sauveur », il laisse son amour jaillir librement :

« O qu'il fait bon avec le Crucifix ! J'y veux faire trois tabernacles : l'un en ses mains, l'autre en ses pieds, et le troisième en la plaie de son côté : là je veux reposer, je veux veiller, je veux lire, je veux parler. Là a appris ses saintes leçons la dévote Madeleine, là la dévote Catherine Siennoise qui, peu après, nous a laissé ses dévots mémoires<sup>4</sup>. »

\*  
\*   \*

Pendant dix ans, de 1594 à 1604, la dévotion de saint François de Sales ne paraît ni se développer, ni se préciser. Après le carême de Dijon, au cours des années qui préparent la fondation de cette Visitation qui aura mission de travailler à répandre la dévotion au Cœur de Jésus, il en va tout autrement. Ses lettres

1. *Œuvres de saint François de Sales*, t. VIII, p. 429.

2. *Œuvres de saint François de Sales*, t. II.

3. *Œuvres de saint François de Sales*, t. VII, p. 169, 170 ; cf. p. 80.

4. *Œuvres de saint François de Sales*, t. VII, p. 175 ; cf. p. 451.

à celle qu'il voit toujours mieux « être sa fille dans le Cœur de Notre-Seigneur » fille tellement sienne qu'elle n'a qu'un cœur avec lui : « Je vais faire un peu d'oraison... où je prierai le Cœur royal du Sauveur pour le nôtre<sup>1</sup> ; » ses lettres à M<sup>me</sup> de Chantal, dès 1604, sont pleines du souvenir de ce Cœur adorable.

Le 13 mai, à peine de retour en Savoie, il écrit d'Annecy : « Jetez doucement votre cœur ès-plaies de Notre-Seigneur<sup>2</sup> ; » Le 24 juin, il engage la sainte à cacher ses ennuis au fond des blessures sacrées ; elle attendra, dans les saintes cavernes que la douleur soit passée<sup>3</sup>. On ne peut s'attarder à la plaie du côté, sans trouver le trésor qu'elle renferme, aussi quatre mois plus tard, le 14 octobre, le saint est-il beaucoup plus net. Il permet chaque soir, avant souper, un instant de recollection ; cela se pourra faire : « avec une entrée de l'âme en l'une des cinq plaies de Notre-Seigneur pour cinq jours, le sixième dans les épines de la couronne et le septième dans le côté percé, car il faut commencer par là, et finir de même, c'est-à-dire le dimanche il faut revenir à ce cœur<sup>4</sup>. » Il n'avait pas nommé le cœur, mais il le voit si nettement dans la plaie du côté, qu'il suppose chez la sainte, la même netteté de vision ; qui vit dans le côté, vit dans le cœur.

Vers la fin de février 1605, il trouve une image dévote qui fait sur lui une vive impression, elle représente un cœur sur lequel est assis l'enfant Jésus, à cet âge de parfaite simplicité et douceur : « Et communiant au jour auquel je savais que vous en faisiez de même, écrit-il gracieusement, je logeais par désir ce béni Hôte, en cette place et chez vous et chez moi<sup>5</sup>. » En février 1606, il revient à cette pensée et à cette image. Elle n'atteint que par un détour notre dévotion, je le sais bien, mais elle nous fait pénétrer cette atmosphère de bénignité, de tendresse humaine et divine, où baigne l'âme du saint évêque,

1. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XIV, p. 312, 313.

2. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XII, p. 266.

3. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XII, p. 287.

4. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XII, p. 359.

5. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XIII, p. 17.

et où se développe comme naturellement l'amour du Cœur adorable. Les Lettres des années 1606-1607 ramènent fréquemment le souvenir de la Passion : « Représentez à votre imagination Jésus-Christ crucifié entre vos bras et sur votre poitrine, et dites cent fois en baisant son côté : c'est ici mon espérance, c'est la vive source de mon bonheur, c'est le cœur de mon âme, c'est l'âme de mon cœur<sup>1</sup>. » « Le doux Jésus soit toujours le cœur de nos cœurs<sup>2</sup>... le roi de nos cœurs<sup>3</sup> »... Il recommande à M<sup>me</sup> Charmoisy de garder une inviolable fidélité, « au cœur de ce débonnaire, de ce doux et cher Jésus<sup>4</sup> ».

Les années passent. Au début du carême de 1610, il donne rendez-vous à la baronne de Chantal dans le côté percé de notre cher Sauveur, il ajoute :

« Hier je vous vis, ce me semble que, voyant le côté de Notre-Seigneur ouvert, vous vouliez prendre son cœur pour le mettre dans le vôtre, comme un roi dans un petit royaume ; et bien que le sien soit plus grand que le vôtre, si est-ce qu'il le raccourcirait pour s'y accommoder. Que ce Seigneur est bon, ma chère Fille, que son Cœur est aimable ! Demeurons-là, en ce saint domicile, que ce Cœur vive toujours dans nos cœurs, que ce sang bouillonne toujours dans les veines de nos âmes. » (xiv, p. 253.)

L'heure est venue de réaliser sa grande pensée, et de fonder la Visitation Sainte-Marie, « hâvre de grâce et de consolation ». De cœur, d'intention, de confiance, il faut se loger pour jamais « dans le côté percé du Sauveur ». Tout en lui, tout par lui, tout avec lui, tout pour lui, tout lui (xiv, p. 289). Deux mois plus tard, quand les premières novices se groupent à Annecy, près de leur mère, quand il regarde si fort la petite congrégation, qu'il y est nuit et jour, il mande à la sainte fondatrice : « Je salue ces chères filles qui sont autour de vous, ce sont mes douces amours

1. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XIII, p. 210.

2. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XIII, p. 274.

3. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XIII, p. 281.

4. *Œuvres de saint François de Sales*, t. XIV, p. 59.



en Jésus-Christ, et vous, ma chère fille, vous êtes mon propre cœur en celui qui, pour avoir le nôtre, nous présente le sien tout à découvert<sup>1</sup>. » Quelle prophétique image ! Vraiment, et nous allons encore le mieux comprendre, le Cœur de Jésus veut que les filles de la Visitation soient à Lui et pour Lui dès leur berceau.

Le 29 avril 1611, la veille de la fête de sainte Catherine de Sienne, le saint évêque, avant de célébrer la sainte Messe, envoie ces mots à la fondatrice :

« O Dieu, ma chère Sœur, ma fille bien-aimée, à propos de notre cœur, que ne nous arrive-t-il comme à cette bénite sainte de laquelle nous commençons la fête ce soir, ...que le Sauveur nous ôtât notre cœur et mit le sien au lieu du nôtre. Mais n'aura-t-il pas plus tôt fait de rendre le nôtre tout sien, absolument sien, purement et irrévocablement sien ? Oh ! qu'il le fasse, ce doux Jésus ! je l'en conjure par le sien propre et par l'amour qu'il y enferme, qui est l'amour des amours. Que s'il ne le fait (oh ! mais il le fera sans doute, puisque nous l'en supplions), au moins ne saurait-il empêcher que nous ne lui allions prendre le sien, puisqu'il tient encore sa poitrine ouverte pour cela. Et si nous devons ouvrir la nôtre, pour, en ôtant le nôtre, y loger le sien, ne le ferons-nous pas ? » (xv, p. 47.)

\*  
\*   \*

Depuis le mois de juillet 1610, depuis que les premières Visitationnes vivent, au bord du lac, dans la petite maison de la Galerie, il les voit toujours dans sa pensée et dans son cœur, unies à leur mère, et formant, avec elle, cette maison de la Visitation « assez noble et assez considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes ». Il vient d'y réfléchir longuement, la nuit du 9 au 10 juin 1611. Au matin, il remet à M. Roland ces lignes pour celle qui avait la charge de ses plus chères brebis. « Bonjour, ma très chère fille... J'ai pensé, ma chère Mère, si

4. Cf. *Œuvres*, t. XIV, p. 14.

vous en êtes d'accord, qu'il nous faut prendre pour armes un unique cœur percé de deux flèches, enfermé dans une couronne d'épines, ce pauvre cœur servant d'enclavure à une croix, qui le surmontera, et sera gravée des sacrés noms de Jésus et Marie. » (xv, p. 67). La suite montre clairement que, dans la pensée du saint, cet unique cœur percé de deux flèches représente le cœur de la Visitandine et non le Cœur de Jésus ; mais elle affirme très nettement aussi que le vrai fondateur de la Visitation Sainte-Marie est le Cœur de Jésus,

« Ma Fille, je vous dirai à notre première vue mille petites pensées qui me sont venues sur ce sujet ; car vraiment, notre petite congrégation est un ouvrage du Cœur de Jésus et de Marie. Le Sauveur mourant nous a enfantés par l'ouverture de son Sacré-Cœur ; il est donc bien juste que notre cœur demeure, par une soigneuse mortification, toujours environné de la couronne d'épines qui demeura sur la tête de notre chef, tandis que l'amour le tint attaché sur le trône de ses mortelles douleurs. »

Le 10 juin 1611 était le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. Rien ne permet de croire que saint François de Sales ait entrevu la glorieuse destinée de ce jour<sup>1</sup>, la divine élection d'une de ses filles et de tout son Institut. Nous qui lisons son billet matinal à la clarté des révélations de Paray-le-Monial, nous comprenons comment la Visitation Sainte-Marie est vraiment « l'ouvrage du Cœur de Jésus et de Marie », nous saisissons toute la vérité des mots qui, même pour lui, gardent leur secret.

En 1609, paraît à Lyon, chez Pierre Rigaud, en rue Mercière, au coin de rue Ferrandière, à l'Horloge, l'*Introduction à la vie*

1. Le saint commence cette lettre du 10 juin, en disant à sainte Jeanne de Chantal, qu'il est retenu par un raccommodement à faire entre deux prêtres de Gex, il l'achève par ces mots qui suivent sans transition, les lignes citées dans notre texte : « Bonjour encore, ma Fille ; j'aperçois, entrer nos plaideurs qui viennent interrompre la paix de mes pensées. » Sa lettre, eut débuté et fini d'une autre façon, semble-t-il, s'il eut estimé que sa pensée de la nuit, venait de Dieu, autrement que par une inspiration ordinaire de la grâce et s'il avait même simplement entrevu la glorieuse destinée de ses filles.

dévote par François de Sales, évêque et prélat de Genève ; sept ans plus tard, toujours à Lyon et chez le même Pierre Rigaud, mais cette fois à l'Enseigne de la Fortune, le *Traité de l'Amour de Dieu*, par François de Sales, évêque de Genève. Les deux volumes ont un énorme et légitime succès. Nous y retrouvons, sur le Cœur de Jésus, les mêmes idées que dans les lettres du saint. Philotée et Théotime doivent loger «ès-plaies» de Notre-Seigneur, comme le bienheureux Elzéar, comte d'Arian en Provence (*Introduction*, p. 94) ; elles pleurent tendrement, sur le coup de lance qui transperce le cœur de Jésus-Christ crucifié (*Id.*, p. 320) ; ce Cœur débonnaire et humble (*Id.*, p. 161) ; ce Cœur divin, amoureux de notre amour, voyait chacun de nous, dès l'arbre de la croix, « autant comme s'il n'eût point eu d'autre âme au monde en qui il eût pensé ; ainsi que le soleil éclairait un endroit de la terre ne l'éclaire pas moins que s'il n'éclairait point ailleurs, et qu'il éclairât cela seul. (*Id.*, p. 358, 359) ; ce cœur de la miséricorde du Seigneur recevra toujours nos âmes à merci ; la véritable échelle mystique du grand Jacob aboutit au sein amoureux du Père Éternel, et elle est plantée sur le sein et le flanc percé du Sauveur mort... sur le mont du Calvaire », (*Traité de l'Amour de Dieu* I, p. 185) ; « l'amour divin assis sur le trône royal, regarde par la fente de son côté percé tous les cœurs des enfants des hommes, car ce cœur étant le roi des cœurs tient toujours les yeux sur les cœurs », (*Id.* I, p. 294). Après nous avoir mis de nouveau en présence du disciple bien-aimé dormant sur la poitrine du Maître (*Id.* I, p. 332-340), le saint nous invite à entrer plus avant toujours dans le Cœur de Jésus qui nous aime, à le prier de nous tirer chaque jour plus à lui (*Id.*, II, p. 8, 20).

Pour saint François de Sales, la dévotion au Cœur de Jésus c'est la dévotion à l'amour de Jésus manifesté surtout par sa mort et par sa Passion. La plaie du côté, c'est l'asile où les âmes trouvent la sécurité, s'enivrent de sainte dilection et d'amoureuse reconnaissance : « O amour souverain du Cœur de Jésus, quel cœur te bénira jamais assez dévotement ! » (*Id.*, II, p. 344.)

Cœur de Notre-Seigneur, Cœur de Dieu, les deux expressions paraissent avoir plus d'une fois, dans les écrits du saint, la même valeur ; divers manuscrits donnent, pour un même texte, l'une ou l'autre (*Les vrais entretiens spirituels, Œuvres*, t. VI, p. 398). Souvent le mot cœur ne semble pas avoir d'autre signification que celle d'intérieur, d'âme, d'amour, et surtout d'amour pour les hommes. Mais le souvenir de la Passion rappelle la blessure du côté, celle du cœur ; le cœur transpercé devient le symbole de la divine charité, il reste ouvert sous nos yeux.

Toutefois si le grand évêque de Genève n'avait pas fondé la Visitation Sainte-Marie, sa part ne serait pas aussi large dans l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur. Mais de ses écrits purs et doux comme le miel des avettes, de sa vie et de son cœur plus purs et plus doux encore, sa dévotion s'est écoulée dans l'âme de quelques-unes de ses filles, elle a embaumé ses monastères, elle y a créé peu à peu et largement fécondé une vie de charité, d'humilité, d'amour de Dieu qui devait attirer les faveurs du Cœur de Jésus. A-t-il, comme il fut révélé à la vénérable Mère-Anne-Marguerite Clément, fondé la Visitation pour « honorer l'adorable Cœur de Jésus-Christ », alors « qu'il n'y avait point d'ordre qui fit profession de rendre hommage au divin Cœur<sup>1</sup> ? » Rien dans ses livres, ni dans sa vie qui permette de l'affirmer ; mais ce que nous ne lisons pas dans ses ouvrages est si nettement écrit dans l'histoire de la Visitation, qu'il ne nous est pas difficile d'admettre les révélations de la Mère Anne-Marguerite. Dieu voyait plus haut et plus loin que saint François de Sales ; le fondateur de la terre exécutait une pensée divine qu'il n'avait pas pénétrée entièrement, le premier et seul vrai fondateur n'ayant pas jugé bon de lui en révéler tout le secret.

1. *Vie et Œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*. G. I, p. 223. Cf. *la Vie de la vénérable Mère Anne-Marguerite Clément*. A Paris, chez Jean Coignard, M.DC.LXXXVI, p. 42. La Mère Anne-Marguerite Clément vécut de 1593 à 1661 ; sainte Marguerite-Marie (Cf. *Vie et Œuvres*, G. II, p. 550), a certainement connu et lu sa vie.





Très vite, semble-t-il, se répand, chez les Visitandines, l'idée que leur congrégation est appelée à vivre dans une étroite intimité avec le Cœur de Jésus. Nous lisons dans les *Paroles consolantes* de sainte Jeanne Frémiot de Chantal, recueillies par ses contemporaines : « En somme, on ne saurait mieux définir l'esprit de l'Institut qu'en rappelant ces paroles qui résument celles de notre Bienheureux Père :

« Les Religieuses de la Visitation qui seront si heureuses d'observer leurs règles fidèlement, pourront véritablement porter le nom de FILLES ÉVANGÉLIQUES, établies particulièrement en ce dernier siècle pour être les imitatrices des deux plus chères vertus du SACRÉ-CŒUR du Verbe Incarné, la douceur et l'humilité, qui sont comme la base et le fondement de leur Ordre et leur donnent ce privilège particulier et cette grâce incomparable de porter la qualité de FILLES DU CŒUR DE JÉSUS<sup>1</sup>. »

Ces lignes ne sont pas de saint François de Sales ; je l'ai cru<sup>2</sup> sur la foi de Mgr Bougaud et de la seconde édition de *Vie et œuvres* (I., p. 257). Je ne le crois plus, aujourd'hui. Sont-elles de sainte Jeanne de Chantal ? Peut-être, peut-être aussi de Mgr de Maupas<sup>3</sup>, presque certainement de la Mère Hélène-Angélique Lhuilier. Peu importe d'ailleurs qui les a écrites, elles nous intéressent pour elles mêmes, par ce qu'elles expriment. Du vivant même de la fondatrice, nous le savons par ce témoignage, les filles de saint François de Sales se reconnaissent pour filles du Cœur de Jésus. Il n'est pas impossible que la révélation faite à la Mère Anne-Marguerite Clément ait favorisé et peut être créé cette glorieuse tradition. La Mère Anne Marguerite avait

1. *Sainte Jeanne-Françoise Fremyot de Chantal, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1876, t. III, p. 489.

2. A. HAMON, *Vie de sainte Marguerite-Marie*, 5<sup>e</sup> édit., p. 129.

3. *Vie de saint François de Sales*, 5<sup>e</sup> part., c. I, p. 510.

été reçue à la Visitation par les fondateurs eux-mêmes ; sainte Jeanne de Chantal n'hésitait pas à penser « que si on eût commandé à cette chère Mère d'écrire ce qui se passait en elle, on y pourrait remarquer des effets de grâce aussi miraculeux qu'on en ait jamais vu dans les âmes les plus favorisées du divin Époux<sup>1</sup> ». Quelles confidences avait-elle reçues pour parler ainsi !

L'attirance vers le Cœur de Jésus est si visible, dans les premières années, que le P. A. Fichet, S. J., résume ainsi, au lendemain de la mort de sainte Jeanne de Chantal, l'impression qui se dégage de la vie des premières Mères de la Visitation : « Toutes [étaient] dans le Cœur de Jésus, Jésus dans le cœur de toutes<sup>2</sup>. » Dans la dix-huitième de ses *Méditations pour les solitudes annuelles*, la fondatrice recherche « Par quel moyen l'âme religieuse ravit le Cœur de son Bien-Aimé ? »

« Ma Sœur, répond Jésus, tu as ravi mon Cœur par un de tes yeux et un de tes cheveux... Au corps humain il n'y a que deux yeux et quantité de cheveux, votre Époux fait voir par une clémence incomparable, que vous lui puissiez ravir le Cœur par un cheveu. Hélas, à toute heure, vous pourriez avoir ce divin Cœur, car qu'est-ce autre chose les cheveux que les menues observances, ces petites cérémonies, ces vertus quotidiennes qui se peuvent quérir à tout bout de champ<sup>3</sup> ? »

Saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal ont répété sur tous les tons aux religieuses de la Visitation, que l'humilité et la douceur résument tout l'esprit de leur Institut. Ces deux vertus, ils n'ont cessé de le redire, sont les deux vertus

1. Ces lignes sont tirées du *Livre des Vœux*, du premier monastère d'Annecy ; elles sont de la Mère Françoise-Madeleine de Chaugy ; je dois de les connaître à l'inépuisable bienveillance des religieuses de la Visitation d'Annecy ; qu'elles veuillent agréer ici l'expression d'une reconnaissance que je ne puis exprimer comme je le voudrais et comme je la sens.

2. *Vie de la Mère Jeanne Frémyot de Chantal, fondatrice des religieuses de la Visitation*, de la main du P. Alexandre FICHET, de la Compagnie de Jésus. Lyon, 1642, p. 289. Cette vie a été faite sur les Mémoires de la Mère de Chaugy ; souvent elle ne fait que les reproduire.

3. *Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, sa vie et ses œuvres*, t. III, p. 44.

où semble s'incarner le Cœur de Jésus : « Inculquez à toutes vos filles, écrit la fondatrice à la Mère de Blonay, la pratique de ces paroles de Notre-Seigneur : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ! Elles sont la moëlle et la vie de notre sainte vocation<sup>1</sup>. » Et saint François de Sales : « Puisque ce Cœur sacré n'a point de loi plus affectionnée que la douceur, l'humilité et la charité, il faut s'en tenir ferme à ces chères vertus<sup>2</sup>. » De cet enseignement, la Mère Hélène-Angélique Lhuilier fait sortir, du vivant même de sainte Jeanne de Chantal, une douce et glorieuse conséquence : les religieuses de la Visitation, si elles sont fidèles à suivre les conseils paternels, pourront à bon droit porter le titre de filles du Cœur de Jésus. C'est elle sans doute qui, la première, trouva la belle formule. Mgr de Maupas la lui aurait empruntée.

« Tirée à la vie religieuse par des cordages d'amour, lisons-nous dans de vieux mémoires, cette Mère fut un vrai enfant de joie au cœur de notre unique Fondatrice, et de bénédiction au monastère de Paris<sup>3</sup>. » Saint François de Sales qui l'avait arrachée aux séductions du monde, sut la conduire à la plus haute perfection. C'est elle qui fonda le célèbre monastère de Chaillot. Les vies de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal qu'a signées Mgr de Maupas, sont bien plus son œuvre que celle de l'évêque d'Évreux. Elle a composé les *Exercices spirituels*, connus sous le nom de *Petites méditations* de sainte Jeanne de Chantal. C'est dans la huitième qu'elle unit le Cœur de Jésus et la Visitation par des nœuds que les années resserreront toujours plus.

Après avoir fait ressortir l'amour que Jésus-Christ porte aux

1. Mgr BOUGAUD, *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie*, 10<sup>e</sup> édit., p. 218.

2. *Vie de la vénérable Mère Clément*, édit. de 1685, p. 264. On trouvera d'autres textes de sainte Jeanne de Chantal sur le Sacré-Cœur, dans *sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal, sa vie et ses œuvres*, t. II, p. 52, 121, 482, 488, 489 ; *Lettres* t. I, p. 96, 177 ; t. IV, p. 461, etc...

3. *Sainte Jeanne Frémyot de Chantal. Lettres*, t. II, p. 65, note.

religieuses de la Visitation dans l'Incarnation, l'Eucharistie, la Passion, elle ajoute :

Considérez que non seulement notre doux Sauveur nous montra son amour par toute l'œuvre de notre rédemption avec tous les chrétiens, mais qu'il nous oblige spécialement, nous autres de la Visitation, par le don et faveur qu'il a fait à notre Ordre, et à chacune de nous en particulier, de son Cœur, ou pour mieux dire des vertus qui y résident, puisqu'il a fondé notre très aimable institut sur ces deux principes : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. C'est le partage qui nous est échu de tous ses trésors ; ayant donné aux autres ordres : à l'un l'éminence de l'oraison, à l'autre, la solitude, à l'autre l'austérité ; mais à nous, ce qu'il estimait sans doute le plus cher, puisque son précieux Cœur en est le dépositaire. Si nous pouvons avoir cette satisfaction, si nous apprenons et pratiquons bien la leçon que cet amoureux Sauveur nous donne, nous aurons l'honneur de porter le titre de Filles du Cœur de Jésus !... Cela est bien doux, ô ma chère âme, que ce débonnaire Jésus nous ait choisies pour nous faire les Filles de son Cœur. Pourquoi, ô mon Sauveur, n'en avez-vous point favorisé quelqu'autre en votre Église ? Qu'avons-nous fait à votre Bonté, de nous avoir destiné ce trésor de toute éternité, en ces derniers siècles<sup>1</sup> ! »

Le livre de la Mère Hélène-Angélique Lhuillier, elle ne l'avait pas signé, fut vite dans les mains de toutes les religieuses de la Visitation. Lu, médité, il fit pénétrer plus avant dans les âmes la douce croyance à une prédilection du Cœur de Jésus. Dans l'ardeur des prémices, avides d'humilité et de douceur, elles se sentent attirées par une force toute suave vers le Cœur divin qui se révèle comme l'idéal des deux vertus, apanage de leur Institut.

1. *Exercices spirituels pour les dix jours de la solitude, selon l'esprit du bienheureux François de Sales, tirés pour la plupart de ses écrits*, petit in-18, sans nom d'imprimeur ni date. Mgr Bougaud pense que ce volume est de sainte Jeanne de Chantal ; il n'en donne aucune bonne raison ; le manuscrit de la fondation de Chaillot, conservé au monastère de la Visitation de Caen, tranche la question avec une netteté qui ne laisse aucun doute. Cf. *Etude sur le Sacré-Cœur*, par le P. E. LETIERCE, t. I, p. 27. Les *Exercices* sont de la Mère Hélène-Angélique Lhuillier.



Paisible et lente attirance ; elles la subissent, mais presque à leur insu. « Filles du Cœur de Jésus ! » Ces mots, semble-t-il, auraient dû les transporter d'enthousiasme, et revenir, à chaque instant, sur leurs lèvres et dans leurs écrits. C'est à peine si nous les retrouvons ici ou là ; la dévotion au Sacré-Cœur s'insinue, comme par une sourde infiltration ; presque rien ne la révèle. Ignorée dans les actes officiels et dans la vie des communautés, elle se manifeste seulement dans des âmes isolées, mais parfois avec une magnificence qui laisse entrevoir les desseins éternels.



C'était au premier monastère d'Annecy, quatre ans après la fondation, la sœur Anne-Marie Rosset passait devant l'oratoire du noviciat. Elle s'arrête et baise les pieds du grand crucifix. Jésus s'incline vers elle, elle sent sur ses lèvres la plaie brûlante du côté : « Il me serait impossible, avoua-t-elle, de dire ce qui se passa en moi dans cet emportement de mon cœur et de mon esprit dans le cœur de mon Dieu. Il me semblait que le cœur divin disait au mien chétif : « Nous ne nous séparerons jamais ; nous nous aimerons éternellement cœur à cœur ; je te reçois pour ma fille et mon épouse, j'aurai toujours soin de toi<sup>1</sup>. » « Je te reçois pour ma fille », le choix est tout personnel, c'est Anne-Marie Rosset qui a droit au titre de fille du Sacré-Cœur, et non pas toutes les religieuses de la Visitation, comme dans la célèbre méditation de la Mère Hélène-Angélique Lhuilier. A Grenoble, la Mère Marie-Constance de Bressand voit son cœur uni très intimement au Cœur de Jésus ; il y imprime ses vertus et le ferme à tout autre amour<sup>2</sup>. A Nantes, Jésus découvre son Cœur à la sœur Marie-Michel Bouffard : « Voici, lui dit-il, le lieu où vous devez passer le reste de vos jours dans l'exercice de

1. *Archives de la Visitation d'Annecy*. Cf. *Sainte Jeanne Frémyot de Chantal. Lettres*, t. I, lettre XXIV, note.

2. *Année Sainte*, t. X, p. 610.

l'amour. » Cette vue et ces paroles la ravissent : « Cœur de Jésus, s'écrie-t-elle, Maison d'oraison, on y voit tout, on y entend tout, on y apprend tout, on y contemple cette beauté souveraine qui captive les cœurs<sup>1</sup>. » A Saint-Étienne, la sœur Marie-Marthe le Sieur a pris l'habitude de renouveler en son cœur le souvenir de son Bien-Aimé, chaque fois qu'elle trempe sa plume dans l'encre : elle abîme alors intérieurement son âme dans le Cœur de Jésus<sup>2</sup>. Dans les monastères d'Aix, d'Avignon, de Chartres, de Melun, de Montpellier, dans quelques autres encore sans doute, nous rencontrerions, de 1650 à 1670, quelques âmes privilégiées à qui Jésus révèle plus ou moins nettement son Cœur sacré<sup>3</sup>. Ces révélations sont peu connues. Celles qui en sont gratifiées n'ont pas mission de les répandre ; on les trouve mentionnées dans leurs écrits. La sœur Jacques-Bénigne Gojoz, morte à Turin, le 5 novembre 1692, deux ans après sainte Marguerite-Marie, avait reçu du Cœur divin les faveurs les plus merveilleuses ; elle connut même plusieurs des grâces faites à la voyante de Paray<sup>4</sup>. Au monastère de l'Antiquaille, à Lyon, la Mère Suzanne-Marie des Riants de Villerey, en 1666, le jour du Vendredi Saint, contemplait Jésus mort sur la croix :

« De son sacré côté, sortait une fontaine où la divine Bonté me convenait à boire. Je me conformai à ce désir, et aussitôt mon esprit ressentit une délectation si grande que de ma vie je n'en eus de pareille. Il me semblait que cette divine liqueur se répandait en mon âme, lui donnant un nouvel esprit, et allumant les flammes du divin amour, m'unissait à Jésus-Christ d'une manière très singulière, puis

1. *Année Sainte*, t. V, p. 721.

2. *Année Sainte*, t. VII, p. 414.

3. *Archives de la Visitation d'Annecy*, voir les lettres circulaires de ces différents monastères de 1660 à 1680. Cf. *Année Sainte*, t. IV, p. 461 ; t. VII, p. 215 ; t. VIII, p. 635, etc.

4. *Le charme du divin Amour, ou la vie de l'humble sœur Jeanne-Bénigne Gojoz*, par la Mère Marie-Élisabeth-Gertrude de Provane de Leyni. Besançon, 1901. Une première édition parut à Turin, en 1846. La Mère de Provane composa son ouvrage du vivant même de la sœur Gojoz, qui l'assura que tout était clair et fidèle.

que la substance de ce Cœur amoureux se répandait dans le mien, n'en faisant qu'un des deux. C'était à mon avis le festin des noces sacrées où Il avait convié mon âme, la nourrissant de Lui-même<sup>1</sup>. »

Jésus préparait cette grande supérieure à devenir une apôtre de la dévotion à son Cœur sacré ; quand la Mère Suzanne-Marie des Riants de Villerey connut, quinze ans plus tard, les révélations de Paray, elle était, depuis longtemps, gagnée au nouveau culte.

\*

\*   \*

Il est impossible de savoir quelle idée les Visitandines de Paray-le-Monial avaient, vers 1670, de la dévotion au Cœur de Jésus, où même si elles en avaient une. On ne trouve, dans les documents contemporains, aucune trace de grâces qui leur auraient été accordées. Quelques circulaires des autres monastères leur avaient peut-être appris les faveurs divines faites à la Mère Françoise de la Fléchère († 1665), à la sœur Claude Garnier († 1667), à la Mère Anne de Rosset († 1667), à quelque autre de leurs sœurs privilégiées. Je dis peut-être, car beaucoup de faits contenus dans l'*Année sainte de la Visitation*, étaient parfois assez longtemps ignorés. C'est d'ailleurs, les dates l'indiquent, quelques années seulement avant les révélations de Paray-le-Monial, que l'on a pu connaître les toutes premières grâces faites, par le Cœur de Jésus, aux filles de saint François de Sales.

Vers 1670, on lit à Paray-le-Monial comme dans les autres maisons, les écrits de saint François de Sales et ceux de sainte Jeanne de Chantal : les *Lettres*, l'*Introduction à la vie dévote*, le *Traité de l'Amour de Dieu* ; on y connaît la fameuse méditation de la Mère Hélène-Angélique Lhuillier. Nous nous tromperions, toutefois, en pensant que les religieuses du xvii<sup>e</sup> siècle

1. La Mère Suzanne-Marie des Riants de Villerey. Monastère de la Visitation. Lyon, 1922, p. 158. Cf. p. 44, 77, 78, 88, 92, 95, 149, 156, 168, 270, 287, 374, 401, 424, 438, 440, 445, 449, 455.

parcouraient les pages de leurs saints fondateurs où il est question du Cœur de Jésus, avec nos yeux, nos idées et nos sentiments. Les mots ne portent pas alors l'auréole qui les divinise aujourd'hui. Toutes lisent, combien comprennent dans les cent quarante monastères que compte, en 1673, l'Institut de la Visitation Sainte-Marie !

Pendant les premiers mois passés dans « le lieu de son bonheur », à Paray, sainte Marguerite-Marie semble avoir été frappée de certaines pensées chères à son bienheureux Père. Les premières grâces qui lui sont faites semblent bien en découler. Elle a peine à obéir ; Jésus lui apparaît couvert de plaies, il lui reproche sa lâcheté : « Que voulez-vous donc, mon Dieu, que je fasse, puisque ma volonté est plus forte que moi ? » Il me dit que si je la mettais dans la plaie de son sacré côté, que je n'aurais plus de peine à me surmonter. Je lui dis : « O mon divin Sauveur, mettez l'y si avant et l'y fermez si bien que jamais elle n'en sorte<sup>1</sup>. » Elle veut vivre dans cette plaie du côté ; elle cherche à unir son cœur au Cœur de Jésus, qu'elle voit par la suprême pointe de l'entendement, plus éclatant qu'un soleil et d'une infinie grandeur<sup>2</sup>. Elle chante :

*Plus l'on contredit mon amour,  
Plus cet unique bien m'enflamme.  
Que l'on m'afflige nuit et jour,  
On ne peut l'ôter à mon âme.  
Plus je souffrirai de douleur,  
Plus il m'unira à son cœur<sup>3</sup>.*

Saint François de Sales recommande de rester es-plaies du Sauveur, dans son cœur sacré ; sainte Marguerite-Marie aime et vit la dévotion paternelle.

En 1672 et en 1673, on devait connaître au monastère de

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 125, 126.

2. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 129.

3. *Vie et Œuvres*, G., t. II, p. 58.



Paray-le-Monial, les *Insinuations de la divine piété de sainte Gertrude vierge, abbesse de l'Ordre de Saint-Benoît, avec l'abrégé de sa vie*<sup>1</sup>. Cette traduction nouvelle paraît en 1671, chez Jean Hénault ; on la lit peut-être au réfectoire<sup>2</sup>. Plusieurs rapprochements s'imposent entre les révélations des deux privilégiées du Cœur de Jésus. Dans l'année qui suit sa profession, sainte Marguerite-Marie contemple, comme la vierge d'Helfta, le Cœur sacré sous l'image de différents symboles. C'est le livre de vie où elle lit : « Mon amour règne dans la souffrance ; il triomphe dans l'humilité, et il jouit dans l'unité » (*Vie et Œuvres*, I, 103 ; II, 150-151) ; c'est un parterre délicieux pour ranimer l'âme languissante (*Id.*, I, 113 ; II, 151), on y cueille des fleurs d'une admirable beauté. Notre-Seigneur a montré son Cœur à sainte Mechtilde sous la forme d'une lampe de cristal lumineuse, dont l'huile déborde et répand une douceur inexprimable (*Revelationes gertrudianæ*... t. II, p. 219, cf. p. 159) ; à sainte Marguerite-Marie, il dit qu'il remplira son cœur, comme une lampe d'un baume précieux (*Vie et Œuvres*, t. I, p. 100 ; t. II, p. 152). Le Cœur de Jésus, dit Gertrude, est un autel d'or brillant de flammes, les anges y déposent les prières et les bonnes œuvres des hommes (*Revelationes*..., t. I, p. 489) ; le cœur de Marguerite-Marie est comme un autel sacré où rien de souillé ne touche ; « je l'ai choisi, ajoute Notre-Seigneur, pour offrir à mon Père Éternel, des sacrifices ardents » (*Vie et Œuvres*, édit. 1876, t. I, p. 95, 96). La moniale bénédictine a vu sortir du cœur divin une source d'eau vive (*Revelationes*... t. I, p. 38) ; la vierge de Paray contemple « le Sacré-Cœur de Jésus comme une source d'eau vive où il y avait cinq canaux qui coulaient avec

1. A Paris, chez Jean Hénault, imprimeur, libraire-juré, rue Saint-Jacques, à l'Ange-Gardien, MDCCLXXI.

2. La Mère Greyfié la faisait lire à Semur en 1690. *Vie et Œuvres*, G. II, p. 341. Il n'y a pas lieu de s'étonner si la pensée n'est pas venue aux Visitandines de Paray, de rapprocher les révélations de sainte Marguerite-Marie de celles de sainte Gertrude ; seule la Mère de Saumaise les connaît en 1673 ; elles ne deviendront publiques qu'en 1685.

complaisance dans cinq cœurs » de religieuses de la Visitation (*Vie et Œuvres*, G. t. I, p. 153). Gertrude doit vivre dans le Cœur de Jésus comme dans un temple, il doit être sa demeure, son cloître (*Revelationes*, t. I, p. 476) ; Marguerite-Marie reçoit l'ordre de vivre dans la solitude du Sacré-Cœur, Jésus y sera avec elle comme un ami avec sa bien-aimée (*Vie et Œuvres*, t. I, p. 170). Jésus habite dans le cœur de Gertrude ; du cœur de Marguerite-Marie, il veut faire le trône de ses délices ; il a changé les cœurs de ses deux privilégiées ; toutes deux sont ses élues, à toutes deux il a fait les promesses les plus magnifiques pour le temps et pour l'éternité ; les pensées, les paroles, les pardons de Gertrude seront ratifiés dans le ciel (*Revelationes*, t. I, p. 94-100) ; Marguerite-Marie est l'héritière de son cœur et de ses trésors : « Tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance ; tu en seras toujours la disciple bien-aimée » (*Vie et Œuvres*, édit. 1876, t. I, p. 159).

Plusieurs de ces faveurs n'ont pas été spéciales à la vierge d'Helfta ; la jeune professe de Paray-le-Monial pouvait avoir lu ou entendu lire le récit de semblables grâces dans les lettres circulaires des monastères de la Visitation. Ces rapprochements, et j'aurais pu les multiplier, ne laissent pas cependant de faire impression. Je veux encore rappeler un fait. On n'a pas oublié les rapports intimes et fréquents de Gertrude avec saint Jean l'apôtre bien-aimé ; c'est le jour de la fête de celui que Jésus aimait, le 27 décembre 1673, que Marguerite-Marie est gratifiée de la première grande révélation ; à cette même date, 27 décembre, la sainte bénédictine d'Helfta avait reçu les confidences du disciple bien-aimé<sup>1</sup>.

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur* t. II, p. 136. Saint François d'Assise a été présenté par Jésus à sainte Marguerite-Marie comme « un des plus aimés favoris de son Sacré-Cœur », et lui a été donné pour conducteur « pour la conduire dans les peines et souffrances qui lui arriveraient ». *Vie et Œuvres*. G. II, p. 160, 161.

\*

\* - \*

On peut donc le croire, pendant son noviciat, ou la première année de sa profession, j'inclinerais vers la seconde hypothèse, notre sainte a connu les révélations de sainte Gertrude ; elles ont nourri et grandi sa piété. Sa dévotion envers le Cœur de Jésus n'en garde pas moins toute son originalité divine. L'idée qu'elle s'en fait, de 1673 à 1675, lui est personnelle en ce sens qu'elle ne l'a trouvée nulle part dans les écrits de ceux qui, avant elle, ont traité le même sujet. Nous savons encore, elle nous l'a dit, qu'elle n'est pas le fruit de son travail ; un Maître céleste lui-même a voulu la lui révéler ; écoutons ce récit :

« Le 27 décembre 1673 la date sans être absolument certaine, est très probable la sœur Marguerite-Marie, agenouillée dans le chœur des religieuses, près de la grille qui était à la même place qu'aujourd'hui, investie de la divine présence, s'abandonne à la force toute puissante qui la saisit. Notre-Seigneur la fait reposer longtemps sur sa poitrine divine, et lui découvre « les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son Sacré-Cœur », qu'il lui avait cachés jusque-là. »

Elle traduit ainsi les célestes confidences :

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, et *pour toi* en particulier, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande *par ton moyen*, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires, nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition ; et *je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance* pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi<sup>1</sup>. »

Dans cette première révélation, Notre-Seigneur attire l'atten-

1. A. HAMON, *Sainte Marguerite-Marie, sa vie intime*, 2<sup>e</sup> édit., p. 153. C'est moi qui souligne.

tion de la sainte sur le fait de son élection ; elle a été choisie pour être l'apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur : « Je t'ai choisie. » Ce choix est un fait unique, on ne saurait trop y insister ; il distingue, de tous les autres, l'apostolat de sainte Marguerite-Marie. Ni le P. Joseph, ni le bienheureux Eudes n'ont de mission divine ; celle de Gertrude est si vague, qu'on ne peut l'établir nettement. La nouvelle élue reçoit un nom nouveau : « Jusqu'à présent tu n'as pris que le nom de mon esclave, je te donne celui de disciple bien-aimée de mon Sacré-Cœur<sup>1</sup>. » Jésus laisse un signe sensible de son intervention. Après avoir demandé à la sainte son cœur, il l'introduit quelques instants dans le sien, puis le remettant à sa place, flamme ardente en forme de cœur, il prédit à celle qui l'écoute, que la plaie de son côté la fera toujours douloureusement souffrir. Seule une saignée pourra la soulager ; qu'elle prie humblement sa supérieure de vouloir bien la permettre.

Quelques semaines plus tard, un premier vendredi du mois très probablement, sainte Marguerite-Marie contemple :

« Ce Cœur divin... dans un trône de flammes plus resplendissant qu'un soleil et transparent comme un cristal, avec cette plaie adorable, et il était environné d'une couronne d'épines qui signifiait les piqûres que nos péchés lui faisaient, et une croix au-dessus qui signifiait que, dès les premiers instants de son Incarnation, c'est-à-dire dès que ce Sacré-Cœur fut formé, la croix y fut plantée, et il fut rempli dès les premiers instants de toutes les amertumes que lui devaient causer les humiliations, pauvreté, douleur et mépris que la sacrée humanité devait souffrir pendant tout le cours de sa vie et en sa sainte Passion<sup>2</sup>. »

Il semble bien que Notre-Seigneur montre à la sainte, dans cette révélation, son divin cœur de chair, séparé de sa personne ; il

1. *Vie et Œuvres*. G. t. II, p. 69, 70. Cf. A. HAMON, *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 141.

2. *Lettre au P. Croiset*, 3 nov. 1689 ; Cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 149.



veut mettre en évidence le signe sensible de la dévotion. Nous l'avions déjà vu ce cœur de chair au milieu des blessures des pieds et des mains, dans les *arma christi*, il figurait la plaie du côté ; Lansperge invitait ses novices de Cologne à le baiser ; nous l'avions retrouvé plus ou moins reconnaissable dans un assez grand nombre d'images au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle. Jamais Jésus lui-même ne l'avait montré aussi nettement ; jamais, sauf dans le tableau de Jean Boucher<sup>1</sup>, nous ne l'avions contemplé au milieu des flammes, avec la plaie, entouré de la couronne d'épines, surmonté d'une croix<sup>2</sup>. Jésus veut être aimé, il veut arracher les âmes à Satan et manifester son Cœur avec tous les trésors de charité, de miséricorde, de grâces et de salut qu'il contient ; mais cet amour, cette miséricorde, il faut l'honorer sous la figure du cœur de chair, du cœur de chair qu'il montre à sa servante. Cette image doit être exposée partout, présentée à tous les yeux comme à tous les cœurs, sainte Marguerite-Marie devra la porter sur elle, sur son cœur ; le Cœur de Jésus protégera le sien, il le remplira de son amour. Des grâces sont assurées à ceux qui honorent cette image.

On entend parfois regretter la part, beaucoup trop large, faite dans la dévotion au Sacré-Cœur au cœur de chair ; plusieurs personnes sont choquées de cette matérialisation. D'après les révélations de Paray-le-Monial, c'est Notre-Seigneur lui-même qui matérialise ; il veut être « honoré sous la figure de ce cœur de chair » ; il matérialise, comme il a matérialisé dans l'Incarnation, parce qu'il traite non avec des anges, mais avec des hommes. La suite du récit fera comme toucher du doigt la féconde nécessité

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. II, p. 251.

2. Il n'est pas impossible que le monastère de la Visitation de Paray connût en 1673, la *Morale du bienheureux François de Sales, composée et tirée mot à mot de tous ses écrits*, par Maistre François le Goulx, prêtre. Ce livre contient une représentation du Cœur de Jésus, en tout semblable à celle que vit sainte Marguerite-Marie ; il parut chez Sébastien Hervé en 1669. On n'a guère coutume, à la Visitation, de mettre les livres qui paraissent entre les mains des novices ou des jeunes professes ; il pourrait pourtant se faire que la sœur Marguerite-Marie ait parcouru celui-là.

de la tactique divine. L'apostolat par l'image fut l'une des causes du succès de sainte Marguerite-Marie, et c'est pour ne pas l'avoir compris qu'échouèrent, en partie, ceux et celles qui, avant elle, ont essayé d'établir la dévotion au Cœur de Jésus. Quelle que soit d'ailleurs l'idée que l'on se fasse du rôle du cœur dans l'organisme, il est de toute évidence que le symbole naturel de l'amour humain, c'est le cœur de chair vivant dans la poitrine ; et c'est comme symbole de son amour pour les hommes que Jésus montre son cœur de chair.

Blessé, entouré d'épines, surmonté d'une croix, le Cœur divin nous est présenté, en rapport intime avec la Passion et la mort du Rédempteur, comme l'a vu, aimé, adoré la dévotion traditionnelle de saint Anselme au P. Joseph. Le Maître de sainte Marguerite-Marie n'exclut pas évidemment les autres formes que peut revêtir cette dévotion, et le cœur de chair symbolise toute l'âme de Jésus, tous les sentiments qui y battent pour les hommes et pour son Père. Toutefois, dans sa liberté divine, Notre-Seigneur a voulu préciser. La dévotion au Cœur de Jésus est un dernier effort de son amour « qui voulait favoriser les hommes, en ces derniers siècles<sup>1</sup>, de cette rédemption amoureuse pour les retirer de l'empire de Satan. »

\*  
\*   \*

A lire le récit de sainte Marguerite-Marie, il apparaît que le Maître divin a voulu d'abord mettre deux choses en évidence : le choix de son apôtre, l'importance du cœur de chair. C'est seulement dans la troisième apparition qu'il insiste sur son amour. Il venait de se manifester à son élue, « tout éclatant de gloire, avec ses plaies brillantes comme cinq soleils, et de cette sacrée humanité sortaient des flammes, mais surtout de son

1. *Lettre au P. CROISSET*, 3 nov. 1689. *Vie et Œuvres*, G., t. II, p. 568. « En ces derniers siècles », on se rappelle le *moderno tempore* de sainte Gertrude. Cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. II, p. 136.

adorable poitrine qui ressemblait [à] une fournaise ». Il l'entrevue et le cœur de chair apparaît source vive et unique de ces flammes. « Ce fut alors, continue la sainte, qu'il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur [amour], et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitude et méconnaissances<sup>1</sup>. »

Jésus nous présente son amour comme un amour méconnu. Le cœur de chair, dans la dévotion qu'il révèle, symbolisera d'abord sa tendresse qui n'est pas payée de retour. Le divin oublié veut notre reconnaissance ; il ne trouve, hélas, que froideurs et rebuts. « Mais du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude, autant que tu en pourras être capable. » La pauvre visitandine objecte son impuissance. « Tiens voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque. » Du Cœur de Jésus qui s'entr'ouvre sort une flamme si ardente que Marguerite-Marie demande grâce pour sa faiblesse : « Je serai ta force », lui est-il répondu. L'heure n'est pas venue où la plainte divine retentira par toute la terre ; c'est une faible jeune fille agenouillée qui seule l'entend aujourd'hui ; seule aussi, elle doit suppléer à l'ingratitude universelle.

Sainte Marguerite-Marie est l'élue du Sacré-Cœur, le cœur de chair a sa place nécessaire dans la dévotion, il y symbolise surtout l'amour méconnu de Jésus pour les hommes. Voilà où nous en sommes à la fin de 1674, un an après la première grande vision, voilà ce que la vierge de Paray-le-Monial a entendu et compris.

Timide, défiante d'elle-même, elle n'a rien osé dire. Elle doit cependant parler. Notre-Seigneur va l'y contraindre et l'obliger de recourir à sa supérieure, la Mère de Saumaise. Il y met une insistance solennelle :

« Sois attentive à ma voix et à ce que je te demande, pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins. Premièrement, tu me

1. *Vie et Œuvres* ; G. t. II, p. 71. L' [a] est de Mgr Gauthey ; il est superflu : au xvii<sup>e</sup> siècle, le verbe ressembler est souvent actif.

recevras dans le Saint-Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre, quelques mortifications et humiliations qui doivent t'en arriver, lesquelles tu dois recevoir comme des gages de mon amour. Tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois, et toutes les nuits du jeudi au vendredi je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au Jardin des Olives... Tu te lèveras entre onze heures et minuit, pour te prosterner pendant une heure avec moi, la face contre terre, pour apaiser la divine colère<sup>1</sup>. »

Dès la première heure, le Dieu de l'Eucharistie et du Calvaire a voulu unir au sacrement d'amour et à la rédemption d'amour, la dévotion à l'amour. Cette dévotion doit nous agenouiller devant le tabernacle. Le Cœur de Jésus est là : non plus seulement dans une représentation morte, mais dans sa réalité vivante ; là comme le cœur d'un père, d'un ami, d'un frère ; là dans sa fonction d'aimer, faisant uniquement œuvre d'amour. Il y est si oublié, si délaissé que souvent pas un cœur n'y bat à l'unisson du sien. J'entends mon Sauveur qui m'appelle : Venez à moi, « car j'ai choisi et sanctifié ce lieu, pour que mes yeux et mon cœur y demeurent tous les jours, à tous les instants<sup>2</sup>. » Mieux que toute autre encore, la dévotion au Cœur de Jésus nous fait pénétrer le mystère du crucifix que saint Paul nous révèle : « Marchez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous. » (*Eph.*, v, 2.) Donc si Jésus-Christ, pour nous laver de nos crimes, nous arrose de son sang (*Apoc.*, i, 5), c'est par amour ; s'il nous conquiert à son Père afin que nous régnions un jour avec lui (*Apoc.*, i, 6) ; s'il accepte la mort, pour que d'ennemis que nous étions nous devenions ses amis les plus intimes (*JOAN.*, xv, 13) ; il faut en chercher la raison dans l'excès de son amour, *propter nimiam charitatem qua dilexit nos* (*Eph.*, ii, 4 )<sup>3</sup>.

1. *Vie et Œuvres*, G., t. II, p. 264.

2. *II Paral.*, VII, 16. J. B. TERRIEN, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 265, 266.

3. *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 278, 279.



Sur l'ordre divin, sainte Marguerite-Marie transmet les demandes de Notre-Seigneur à sa supérieure, qui ne veut rien entendre, et se plaît à humilier la jeune professe dont elle admire en secret la vertu. Prudente et sage, elle se hâte de consulter les meilleurs directeurs de Paray : prêtres du Mépart, bénédictins et jésuites. Tous sont d'accord ; cette fille est une visionnaire ; qu'on lui fasse manger de la soupe !... Il faut condamner son attrait pour l'oraison, et lui défendre de s'arrêter à ces imaginations sans réalité<sup>1</sup>. Pour obéir à cette décision et lutter contre Dieu lui-même, sainte Marguerite-Marie s'épuise en efforts qui la tuent.

\*  
\*   \*

Vers le milieu de février 1675, le P. de la Colombière remplace à Paray le P. Papon, supérieur des Jésuites. D'une vertu éminente, d'un rare discernement, il voit juste au premier coup d'œil. Il parle avec autorité à la Mère de Saumaise. Elu du ciel lui aussi, il va être le premier confident intime de la sainte dont il doit aider l'apostolat. Au mois de juin, peut-être le 16, Jésus intervient de nouveau :

« Étant une fois devant le Saint Sacrement, un jour de son octave, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour, et me sentis touchée du désir de quelque retour et de lui rendre amour pour amour. Et il me dit : « Tu ne m'en peux rendre un plus grand qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé. » Alors me découvrant son divin Cœur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitude, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore plus sensible est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 159.

vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels<sup>1</sup>. »

L'idée de la dévotion reste la même. Le cœur de chair, symbole de l'amour méconnu du Rédempteur, n'est plus surmonté de la croix, entouré d'une couronne d'épines, brûlant de flammes, il est montré vivant dans la poitrine vivante : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » Plus clairement que dans les visions précédentes, Notre-Seigneur se plaint de l'ingratitude des hommes, les outrages les plus sensibles lui viennent des cœurs qui lui sont consacrés ; il fixe le jour où l'on devra fêter le Sacré-Cœur. Somme toute, rien de bien nouveau jusqu'ici. La suite est plus importante. Un homme est choisi qui devra aider sainte Marguerite-Marie. La quatrième révélation semble avoir pour but de contraindre le P. de la Colombière à intervenir ; certainement ce fut son résultat. Écrasée par la demande de Jésus et la vue de son impuissance, la pauvre visitandine s'écrie :

« Mais, mon Seigneur, à qui vous adressez-vous ? A une si chétive créature et pauvre pécheur que son indignité serait même capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein. Vous avez tant d'âmes généreuses pour exécuter vos desseins. — Eh ! pauvre innocent que tu es, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts<sup>2</sup>, que c'est ordinairement les plus petits et les pauvres d'esprit sur lesquels je [fais voir<sup>3</sup>] ma puissance avec plus

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 102. En cette année 1675 où Notre-Seigneur attire si manifestement l'attention de sainte Marguerite-Marie et par elle, celles des âmes chrétiennes sur son cœur de chair, Molinos publie la *Guide spirituelle*. La 35<sup>e</sup> des soixante-huit propositions condamnées en 1687 par la bulle d'Innocent XI, *Cælestis Pastor*, défend de faire des actes d'amour envers l'humanité du Christ. Cf. *Michel Molinos*, par le P. Paul Dudon, Beauchesne 1921, p. 296.

2. *Infirmi mundi elegit Deus ut confundat fortia*, I Cor., I, 27.

3. Le texte de 1684 porte, je vois ma puissance. *Retraite spirituelle* du P. Claude de la Colombière, jésuite, Lyon, Anisson, p. 250.

d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes. Donnez-moi donc, je lui dis, le moyen de faire ce que vous me commandez. Pour lors il m'ajouta : Adresse-toi à mon serviteur N... (le P. de la Colombière), et lui dis de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion, donner ce plaisir à mon divin Cœur ; qu'il ne se décourage point pour les difficultés qu'il y rencontrera, car il n'en manquera pas, mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant qui se défie entièrement de soi-même pour se confier uniquement à moi<sup>1</sup>. »

Les quatre révélations que nous venons de citer ont transformé la piété chrétienne. Les faits qui le prouvent sont évidents ; c'est leur magnifique histoire que nous raconterons désormais. En 1675, la dévotion au Cœur de Jésus est la dévotion de deux familles religieuses, celle du P. Eudes et celle du P. Joseph, de quelques âmes privilégiées disséminées dans les divers royaumes chrétiens ; aujourd'hui c'est la dévotion de l'Église universelle ; elle alimente toutes nos âmes ; elle est notre force, notre joie, la source inépuisable de notre confiance. La parole d'une jeune religieuse a fait cette merveille.



Que deviennent de 1675 à 1685, dans l'âme de sainte Marguerite-Marie et en dehors, les révélations divines ? La sainte les fait connaître au P. de la Colombière et à ses deux supérieures : la Mère de Saumaise et la Mère Greyfié ; après 1678 elle en parle, mais sans trahir son secret, dans quelques lettres adressées à des Visitandines de Dijon et de Moulins, avec lesquelles la Mère de Saumaise l'a mise en rapport. C'est toute leur histoire extérieure. Ont-elles une histoire intérieure ? L'idée très simple de la dévotion : amour méconnu de Jésus symbolisé dans le cœur de chair et qui demande un amour réparateur, cette

1. *Retraite spirituelle du P. de la Colombière*, p. 249-251. Sur l'authenticité de ce texte, cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 174, note 2.

semence divine se développe-t-elle comme les semences humaines, avec le temps qui s'écoule et les influences qui se succèdent ? Les lectures, les réflexions, les grâces du Père des lumières, les avis donnés et reçus, la font-elle sortir des limites où les paroles du Maître céleste l'ont comme resserrée ? Ces dix années de recueillement ne sont certes pas inutiles ; la lente et féconde préparation continue, mais bien peu d'événements la révèlent.

En 1678, la Mère Greyfié permet à sainte Marguerite-Marie d'offrir, dédier et consacrer « purement et inviolablement au Sacré-Cœur de l'adorable Jésus tout le bien qu'elle pourra faire pendant sa vie et celui que l'on fera pour elle après sa mort, afin que la volonté de ce Cœur divin en dispose à son gré, selon son bon plaisir et en faveur de quiconque il lui plaira soit vivant, soit trépassé<sup>1</sup> ». Notre-Seigneur, pour reconnaître cette héroïque offrande, donne tout ce qu'il peut donner à celle dont la générosité n'a pas voulu connaître de bornes : « Je te constitue héritière de mon Cœur et de tous ses trésors pour le temps et pour l'éternité, te permettant d'en user selon tes désirs ; je te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance<sup>2</sup>. » Don pour don ; testament pour testament.

En 1679, sainte Marguerite-Marie écrit à la Mère Louise-Henriette de Soudeilles, hier encore supérieure du monastère de Moulins. Pour la première fois, elle lui parle du Cœur de Jésus, « trésor des vrais pauvres, dont la céleste abondance peut contenter, sans défaut, notre nécessaire indigence ». Délicieuse retraite, abri sûr dans la tempête, le Cœur adorable s'ouvre aux seuls cœurs vides d'affection et de désirs terrestres, aux cœurs abandonnés au bon plaisir de l'amour<sup>3</sup>. Dans une lettre de 1684, elle la prie de vouloir bien adoucir les amertumes que

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 237.

2. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 239. Je discute dans la note les termes de cette promesse ; le pouvoir qu'elle donne à sainte Marguerite-Marie sur le Cœur divin est sans limite, il est éternel.

3. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 253.



reçoit le Cœur divin<sup>1</sup> ; elle lui conseille de se consacrer à son service, par un entier sacrifice d'elle-même, un premier vendredi du mois après la communion, « lui rendant même action de grâces dans les mauvais comme dans les bons succès de nos entreprises, demeurant toujours contentes, sans nous troubler de rien, car, pourvu que ce divin Cœur soit content, aimé et glorifié, cela doit nous suffire<sup>2</sup>. » Sans se livrer à fond, elle sort peu à peu des généralités, elle commence à demander aux autres ce que le Cœur adorable lui demande à elle-même. Trois choses ont triomphé de sa réserve : l'approbation, par la Mère Greyfié, après de longues épreuves, des grâces reçues ; le choix de la Mère Melin, la nouvelle supérieure, qui vient d'en faire son assistante ; les merveilleuses faveurs de sa retraite de 1684.

Le premier jour, Jésus lui présente « son Sacré-Cœur comme une ardente fournaise ». Elle s'y sent jetée, embrasée des divines ardeurs qui la consomment. Elle entend ces paroles : « Voilà le divin purgatoire de mon amour, où il te faut purifier le temps de cette vie purgative ; puis je t'y ferai un séjour de lumière et ensuite d'union et de transformation<sup>3</sup>. » Les trois jours consacrés à la vie purgative écoulés, Jésus épouse son âme dans l'excès de sa charité ; son cœur est changé en « une flamme de feu » ; elle connaît qu'elle doit rendre un continuel hommage au Dieu de l'Eucharistie, hostie et victime au Très Saint Sacrement, à son anéantissement, à sa vie de mort. Pauvreté, obéissance, silence de Jésus au tabernacle, voilà l'idéal de sa pauvreté, de son obéissance et de son silence. « Mon repos sera pour honorer celui qu'il prend dans l'hostie, mes peines et mortifications pour réparer les outrages qu'il reçoit dans la sainte hostie. » Elle unira ses prières, aux louanges que le Cœur de Jésus y donne à son Père Éternel. Quand, faisant la gémulation, elle s'inclinera devant lui, elle pensera aux gémulations impies des soldats

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 254.

2. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 280.

3. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 193.

de Pilate, aux railleries insultantes de la Passion. « En tout ce que je ferai ou souffrirai, j'entrerais dans ce sacré Cœur pour y prendre ses intentions, pour m'unir à Lui et pour demander son secours. Après chaque action, je l'offrirai à ce divin Cœur pour réparer tout ce qu'il y trouvera de défectueux<sup>1</sup>. »

Cette retraite de 1684 est de grande importance. Elle nous apprend ce qu'est devenue la dévotion au Cœur de Jésus chez l'élue divine, à la veille de son apostolat. Elle est vraiment toute son âme, ce ne serait pas assez dire qu'elle la remplit. Elle l'a tellement pénétrée, si pleinement transformée, qu'il devient impossible de l'en séparer. Cette prise de possession absolue de tout son être par l'idée, par l'amour, par le souvenir continuel du Cœur sacré, est un des traits qui la caractérisent le plus nettement. Pour le P. Eudes, pour sainte Gertrude même, la dévotion au Cœur de Jésus est une dévotion ; c'est la dévotion de sainte Marguerite-Marie. Toutes les autres disparaissent dans son éclat.

Triomphante clarté, soleil qui illumine son âme, elle sera étroitement liée au culte de l'Eucharistie. Les révélations de 1674 et de 1675 avaient laissé entrevoir cette union, la retraite de 1684 la met en pleine lumière. Hostie et victime sur l'autel, le Cœur divin est le modèle que doivent imiter tous ceux qui, à son exemple, voudront être victimes et hosties. Notre amour ne peut être réparateur que par l'union à l'amour réparateur de Jésus au Très Saint Sacrement. C'est Notre-Seigneur lui-même qui rapproche les deux cultes et révèle leurs si intime rapports : dans la dévotion à l'amour une large part sera donc faite au sacrement d'amour.

Deux mots seulement rappellent la Passion. Le Maître n'avait pas à insister : la croix au-dessus du cœur, la blessure qui l'entr'ouvre, les épines qui l'enserrent, sainte Marguerite-Marie ne les oubliera jamais, et ses disciples, à leur vue, n'auront aucune

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 195, 196.

peine à se souvenir des souffrances et de la mort du Golgotha. Sauf peut-être à la Cène, jamais l'amour n'a battu, dans le Cœur sacré, aussi fort et aussi miséricordieux que sur la croix : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* (Galat., II, 20).



La retraite de 1684 permet aussi de préciser quel sens la bienheureuse donne à ces trois mots : *Cœur de Jésus*. Ils signifient d'abord le cœur de chair. Ce cœur qui lui a été présenté, le premier jour, « comme une fournaise ardente ». Ils signifient ensuite les sentiments, les vertus, l'intérieur, l'âme de Jésus. Elle désire les connaître pour s'y unir ; elle offrira au Père Éternel, après chaque faute, « une des vertus de ce divin Cœur pour payer l'outrage », qu'elle lui aura fait. Ils signifient enfin Jésus tout entier, sa personne adorable. C'est Jésus qui épouse son âme dans un excès de charité ; c'est devant lui qu'elle fait sa génuflexion pour réparer les dérisions et les moqueries du Prétoire ; c'est Jésus qui doit « imprimer dans son cœur la sainte vie qu'il mène en l'Eucharistie ». Du cœur de chair, la dévotion de sainte Marguerite-Marie, passant par l'amour et tous les sentiments de l'âme, atteint la personne, terme où viennent aboutir toutes les dévotions.

L'élue divine n'oubliera jamais le rôle du cœur de chair que la main de Jésus lui a montré ; très souvent, néanmoins, elle parlera du Sacré-Cœur sans y faire allusion. Ni elle, ni ceux qui la lisent ou l'entendent ne pourront, même alors, s'empêcher de le voir plus ou moins distinctement. L'image de 1674, reproduite et répandue partout, à son instigation, est entrée par les yeux jusqu'à l'intime, jusqu'au cœur des âmes chrétiennes, elle n'en sortira plus. Nous l'y voyons toujours, et ceux qui viendront après nous la trouveront encore.

Toujours aussi, le but premier et comme la moëlle de la dévotion de Paray-le-Monial, sera de rendre un amour réparateur

à l'amour méconnu. Mais à cet hommage fondamental se joindront tous les actes d'amour, de prière, d'offrande qui peuvent monter vers le Dieu Rédempteur, tous les actes par lesquels s'est déjà manifestée, au cours des siècles, la dévotion au Cœur de Jésus.

\*  
\*   \*

Jusqu'ici les idées de sainte Marguerite-Marie se sont développées sous l'action d'une grâce intérieure extraordinaire ; à partir de 1685 les circonstances extérieures et naturelles vont aider le travail surnaturel. Pendant deux années, 1685 et 1686, elle est maîtresse des novices. Dans sa famille, à Verosvres, les quinze premières années de sa vie religieuse, à Paray-le-Monial, elle n'a guère eu le temps de lire. Sa nouvelle charge lui fait une obligation d'instruire les âmes qui lui sont confiées. Travaillant pour les autres, elle travaille pour elle-même. Dans les ouvrages qu'elle consulte, écrits de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal, livres du P. Nouet, du P. Guilleré, de M. de Bernières<sup>1</sup>, il est souvent question de la dévotion au Cœur de Jésus. Timide, elle est heureuse de pouvoir appuyer ses idées sur celles des autres : ses saints fondateurs, les Pères Jésuites à qui sainte Jeanne de Chantal désire que ses filles recourent dans leurs difficultés, le directeur que le Sacré-Cœur lui-même a choisi pour soutenir sa faiblesse, et qui a reçu mission, lui aussi, de répandre la divine dévotion. Dans sa Retraite spirituelle, dans ses *Sermons*, le P. de la Colombière parle plusieurs fois du Sacré-Cœur. Aux jours de la Passion, il le voit « plongé dans une horrible amertume, toutes les passions sont déchaînées au dedans de lui, toute la nature est déconcertée, et à travers tous ces désordres, toutes ces tentations, le cœur se porte droit à Dieu, ne fait pas un faux pas, ne balance point à prendre le parti que la vertu et la plus

1. C'est peut-être le P. de la Colombière qui a fait connaître le *Chrestien intérieur* de M. de Bernières à sainte Marguerite-Marie ; il en parle dans sa *Retraite spirituelle*, édit de M. DCCII, p. 3.



haute vertu lui suggèrè<sup>1</sup> ». Il admire « la disposition de ce même cœur à l'égard de Judas qui le trahissait, des Apôtres qui l'abandonnaient lâchement, des Prêtres et des autres qui étaient les auteurs de la persécution qu'il souffrait<sup>2</sup> ». Plusieurs fois dans le Carême de 1677 et celui de 1678, prêchés tous deux à Londres, au palais Saint-James, devant la duchesse d'York, le P. de la Colombière parle du Cœur de Jésus. Il le contemple à Gethsémani, au Calvaire, sur l'autel, là où Notre-Seigneur l'a fait voir à sainte Marguerite-Marie. A peine s'il fait mention du cœur de chair, de la blessure extérieure. C'est l'intime, c'est la passion intérieure qui l'attire. « C'est à ce Cœur affligé que je veux donner toute ma tendresse. Je veux désormais m'occuper à pleurer ses douloureuses blessures. Je veux surtout déplorer avec lui tant de souffrances devenues inutiles, ce peu d'amour qu'il s'est attiré par un amour si excessif, le malheur de tant d'âmes si chèrement rachetées et néanmoins perdues. O Jésus, qui pourrait guérir cette plaie, que toutes les autres seraient bientôt fermées ! Quel soulagement pour vous, quelle douceur dans l'extrême désolation où je vous vois abîmé<sup>3</sup>. » C'est la pure dévotion de Paray. Penché, deux ans et demi plus tôt, sur les mêmes douleurs du Cœur de Jésus, pendant la grande retraite de sa troisième année de probation, il n'avait fait aucune allusion à cet amour réparateur.

Ni le P. Nouet, ni Guillerô, ni M. de Bernières, ni saint François de Sales<sup>4</sup>, ni les autres auteurs ascétiques que lit sainte Mar-

1. *Retraite spirituelle* du R. P. Claude DE LA COLOMBIÈRE, A Lyon, chez Anisson et Posnel, M.DCC.II, p. 104, 105.

2. *Retraite spirituelle*, p. 105. Dès 1686, sainte Marguerite-Marie connaît les quatre volumes des *Sermons*. Cf. *Vie et Œuvres*, t. II, p. 317.

3. *Histoire du vénérable P. Claude de la Colombière*, par le P. Pierre CHARRIER. Delhomme et Briguët, 1894, t. II, p. 88.

4. Je ne mets pas le bienheureux Eudes parmi les auteurs ascétiques que sainte Marguerite-Marie lit vers 1684 ; voici pourquoi. Le seul ouvrage qu'elle pourrait avoir connu à cette date est la *Dévotion au très saint Cœur et au très saint Nom de la bienheureuse Vierge* ; or, rien ne prouve qu'elle ait parcouru ce volume. Les raisons que donne le R. P. Ch. LEBRUN (*la Dévotion au Cœur de Marie*, Paris, Lethielleux, p. 177-180), ne me paraissent pas convaincantes. J'ai dit plus haut, (p. 248),

guerite-Marie, ne conçoivent la dévotion au Sacré-Cœur comme elle et le P. de la Colombière la conçoivent en 1677. Le P. Nouet, après avoir considéré le cœur de Jésus comme le domicile du Verbe, le chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint, le cœur de l'Église, le trône

comment il faut entendre ces mots de la sainte : « Un jour de la fête du Cœur de la très sainte Vierge » (*Vie et Œuvres*, G. II, p. 164). Elle n'y fait pas allusion à la fête établie par le P. Eudes et qui se célèbre le 8 février. Les lignes du défi de l'Avent 1685 (*Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 749), et d'une prière à la sainte Vierge (*Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 781), que le Révérend Père cite pour appuyer sa thèse, s'expliquent aisément sous la plume de la sainte, si l'on veut bien se rappeler que le P. de la Colombière parle du Cœur de Marie et du Cœur de Jésus dans sa *Retraite spirituelle* (p. 106, 107, édit. de 1702), et ne pas oublier le *Paradis ouvert à Philagée*, du P. de Barry, qui précisément (p. 166, douzième édition) compare le Cœur de Marie à l'autel du saint amour. Dans la prière à la sainte Vierge : « O très sainte, très aimable et très glorieuse Mère de Dieu », les mots *offrir, dédier, consacrer, immoler* se succèdent comme dans l'*Ave Cor* du P. Eudes ; c'est la seule raison donnée pour prouver que cette prière est une imitation de l'*Ave Cor*. Elle est faible ! D'ailleurs, il y a tout lieu de croire que le *petit livret* de l'hôpital, d'où le texte est tiré, livret certainement autographe, contient des prières non pas composées par sainte Marguerite-Marie, mais copiées par elle dans différents auteurs. La prière VI, par exemple, est tirée du *Chrestien intérieur* de M. DE BERNIÈRES (Rouen, MDXLI, p. 44). Il faudrait donc attribuer l'imitation du P. Eudes, s'il y avait imitation, à l'auteur et non à la copiste.

Le P. Lebrun rappelle que sainte Marguerite-Marie prescrit à ses novices, dans une circonstance célèbre, de réciter l'*Ave Maria, Filia Dei Patris*, pour demander l'esprit d'union et la charité les unes pour les autres ; c'est parfaitement exact (*Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 317). Il ajoute : « Ce n'est que dans le livre du bienheureux (Eudes) que les Visitandines trouvaient cette prière » (*la Dévotion au Cœur de Marie*, p. 177), cela paraît moins certain. Je crois que sainte Marguerite-Marie veut désigner, dans son billet aux novices, les quatre invocations écrites en lettres d'or dans la sacristie de Notre-Dame de Lorette. Elles sont les quatre premières de l'*Ave Maria Filia Patris* du P. Eudes ; mais les Visitandines de Paray pouvaient les lire dans la *Triple couronne* du P. Porée (Traité IV, c. ix, p. 672), aussi et surtout dans le *Paradis ouvert à Philagée*, p. 55. Si je m'en tenais là, le M. Lebrun pourrait faire observer — il a oublié de citer ce texte beaucoup plus favorable à sa thèse — que sainte Marguerite-Marie demande, vers 1684, à la Mère Greyfié la permission de réciter « le samedi, le grand *Ave Filia Dei Patris* » (*Vie et Œuvres*, G. t. I, p. 403). Elle en connaît donc deux, un petit, celui de Notre-Dame de Lorette, et un grand, celui du P. Eudes. Dès lors l'affirmation du P. Lebrun pourrait paraître exacte. La preuve qu'il donne ne vaut rien ; l'idée reste. Eh bien, je ne le crois pas.

Dans le volume du P. Eudes, quelques pages avant l'*Ave Maria, Filia Dei Patris*, se trouve une *Salutation aux très saints Cœurs de Jésus et de Marie*, nous l'avons déjà lue :

*Ave Cor sanctissimum...*

*Ave Cor amantissimum Jesu et Mariae.*

Texte français et texte latin se suivent. Si la sœur Marguerite-Marie lit la *Dévotion au très saint Cœur*, elle connaît nécessairement cette prière. Depuis plu-

magnifique de la gloire de Dieu, l'autel sur lequel a été offert le sacrifice seul digne du Créateur, y admire des richesses et des biens infinis : toute la grâce, toute la justice, toute la félicité du Paradis. Le Cœur divin ne pense qu'à nous, ne veille que pour nous, de nous seulement il s'inquiète. Ravis d'un tel amour, comprendrons-nous enfin qu'il faut penser à lui, vivre et mourir pour lui. Retirons-nous dans la plaie du côté pour y pleurer nos fautes :

« O blessure amoureuse d'où découle l'eau et le sang pour le remède de toutes mes faiblesses, vous me blessez le cœur à la vue de tant de peines, de prodiges et de mystères. Divin côté où le fer et l'amour ont fait une brèche si favorable, recevez mon cœur avec celui de Jésus, vous êtes assez grand pour les loger tous deux, et même pour contenir et porter tous les cœurs des hommes sans qu'ils y soient à l'étroit<sup>1</sup>. »

sieurs années toute au Cœur de Jésus, elle cherche des prières qui puissent aider sa dévotion. Elle a copié quelques textes pour son usage ; ils serviront demain à ses novices. Comment a-t-elle pu laisser de côté l'*Ave Cor*, et prendre l'*Ave Maria Filia Dei Patris* ; invocation très belle, sans doute, mais beaucoup moins précieuse à sa dévotion !

On insiste. Et cependant elle récite l'*Ave Maria Filia Dei Patris*. Eh oui ! — Alors où l'a-t-elle prise ? — Elle seule pourrait le dire. Voici ce que l'on peut supposer. En 1648, quand le P. Eudes fit imprimer à Autun la *Dévotion au très saint Cœur*, il fit tirer à part les deux salutations *Ave Cor sanctissimum* et *Ave Maria Filia Dei Patris*, afin de les répandre plus facilement (*Œuvres du vénérable Jean Eudes*, t. VIII, p. 403). Une des petites feuilles, peut-être par l'intermédiaire des Visitandines d'Autun, serait parvenue à Paray-le-Monial. On insiste encore. Les deux salutations sont sur la même feuille, pourquoi sainte Marguerite-Marie choisit-elle pour elle-même et pour ses novices celle qui n'a aucun rapport avec la dévotion au Cœur de Jésus, et laisse-t-elle de côté l'*Ave Cor*, qui semble fait pour elle ? Nous voilà réduits à supposer que seule la prière *Ave Maria Filia Patris* est connue de la sainte et de ses sœurs, l'*Ave Cor* est perdu. Nous sommes en 1680, la feuille de 1648 n'existe plus. Les petits cahiers personnels où chaque religieuse note les prières qui lui conviennent auraient conservé l'une et laissé l'autre. Sans doute c'est une hypothèse, mais elle en vaut une autre, elle vaut mieux que plusieurs autres.

D'ailleurs, on me permettra de le répéter, le jour où l'on aura prouvé que les Visitandines de Paray-le-Monial connaissaient, au <sup>xvii</sup>e siècle, le livre du P. Eudes, il suffira d'y lire les pages consacrées à la dévotion au Cœur de Marie, de les comparer à celles de sainte Marguerite-Marie, pour constater la divine originalité des révélations de 1674 et 1675. Les différences sont manifestes ; la dévotion de sainte Marguerite-Marie dans ce qu'elle a de plus intime, est entièrement indépendante et du P. Eudes et de toute influence humaine.

1. *L'homme d'oraison, ses méditations et entretiens*, III<sup>e</sup> partie, depuis Pâques

Il faut noyer tous nos chagrins, peines, tristesses, ennuis, dégoûts, dans cet abîme de douceur et de bonté. C'est dans ce Cœur admirable que tous les desseins de notre salut ont été formés, que la justice et la paix ont fait alliance éternelle et qu'elles se sont donné le sacré baiser de l'amour.



Beaucoup de ces idées reviennent dans les lettres de sainte Marguerite-Marie, dans les Avis ou Défis qu'elle donne à ses novices. Jésus lui-même l'a faite dispensatrice des trésors et des richesses dont parlait le P. Nouet : « Tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance. » Ce Cœur de Jésus où le P. Nouet voyait l'abîme de douceur et de bonté creusé pour noyer nos chagrins, la sainte y contemple un abîme infini de soumission au bon plaisir divin, de suavité, de force, de richesses, de charité, où il faut jeter notre pauvre cœur, abîme d'amour-propre, de résistance à la volonté de Dieu, de sécheresse, de misère, de faiblesse, d'infidélité, d'indigence, de colère et de ténèbres<sup>1</sup>. Il faut se perdre dans cet abîme sacré et n'en plus sortir.

Dans le sacré Cœur de Jésus, infini en miséricorde, elle trouve tout ce qui manque à son indigence : cœur libéral, cœur pitoyable, cœur très aimant, magnifique, incomparable, très humble, très patient, cœur illustre et parfait, cœur divin, cœur des bénédictions éternelles, cœur de mon Sauveur, de mon Juge, de mon Père, de mon Époux, de mon Ami, cœur de mon Jésus. Elle a beau multiplier les titres, ajouter aux noms les plus sacrés les noms les plus doux, jamais elle ne trouve les mots qui pourraient épuiser sa reconnaissance et son amour, la reconnaissance et

jusqu'à la fête du Très Saint Sacrement, par le R. P. Jacques NOUET, S. J., Paris, 1704, p. 23. Le livret de Dijon de 1689 cite le P. Nouet ; le P. Froment, qui écrit son livre à Paray pendant la vie de sainte Marguerite-Marie, affirme que le P. Nouet a beaucoup contribué à étendre la dévotion au Cœur de Jésus. : *La véritable dévotion...* p. 20

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 751.



l'amour de toutes les âmes. N'a-t-elle pas été choisie pour être leur intermédiaire, adorer, expier à leur place : « Donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude, autant que tu en pourras être capable<sup>1</sup> », lui a dit Jésus !

\*  
\*   \*

Ici ou là, deux ou trois fois peut-être, sainte Marguerite admire dans le Cœur de Jésus les sentiments qui expriment son amour, sa reconnaissance, son abandon aux divines volontés du Père ; il est son hostie, sa victime. Mais elle n'insiste pas ; elle le voit surtout dans ses rapports avec les hommes. On trouve quelques passages où elle nomme le Cœur de Marie. « Un jour de la fête du Cœur de la Vierge<sup>2</sup> » ; elle parle à plusieurs reprises des litanies du cœur de la très sainte Vierge<sup>3</sup> ; elle invoque les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie<sup>4</sup> ; elle termine ainsi une de ses lettres, mais le texte n'est pas sûr : « Je suis à vous de la plus tendre affection de mon cœur, dans l'amour de celui de Jésus et de Marie<sup>5</sup>. » Très rares dans ses écrits, ces mots expriment des pensées rares aussi dans son âme et dans sa dévotion. Elle reste fidèle à la direction donnée par Jésus lui-même. Sans doute les actes d'amour pur, d'entier abandon se pressent sur ses lèvres ; mais, victime d'abord, elle doit d'abord expier :

« Je vous adore, ô Sacré-Cœur de Jésus pour tous ceux qui ne vous adorent pas. Je vous aime, ô tout aimable Cœur de Jésus, avec les séraphins, pour moi et pour tous ceux qui ne vous aiment pas. Je vous glorifie, ô divin Cœur de Jésus, avec les Chérubins, pour tous ceux qui ne vous glorifient pas. Je vous demande pardon, ô Cœur de Jésus,

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 151.

2. *Vie et Œuvres*, t. II, p. 164.

3. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 534, 550, 613.

4. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 782.

5. *Vie et Œuvres*, édit. 1876, t. II, p. 51. L'édition de Mgr Gauthey, t. II, p. 241, donne : « dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Les deux formules se trouvent dans la Retraite du P. de la Colombière, p. 107, 108 ; et la première au moins dans les écrits de saint François de Sales.

plein de bonté, avec les Archanges, pour moi et pour tous ceux qui vous ont offensé et qui vous méprisent<sup>1</sup>. »

L'idée d'expiation se lie très intimement au souvenir de la Passion et de l'Eucharistie. Les passages copiés dans M. de Bernières<sup>2</sup>, une prière imitée de saint Bonaventure sont pénétrés des humiliations et du sang du Rédempteur :

« O amoureux Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ !... Blessez donc... mon cœur par vos sacrées plaies, et enivrez mon âme de votre sang, en sorte que, de quel côté que je me tourne, je ne puisse rien voir que mon divin Crucifié, et que tout ce que je regarderai me paraisse teint de votre sang. O mon bon Jésus faites que mon cœur ne se repose point qu'il ne vous ait trouvé, vous qui êtes son centre, et son amour et sa félicité<sup>3</sup>. »

Au P. Guilloché, elle emprunte quelques lignes qui expriment son désir d'être victime avec Jésus victime au Saint Sacrement :

« O mon doux Jésus, l'unique amour de mon cœur, le doux supplice de mon âme, et le martyre agréable de ma chair et de mon corps, toute la grâce que je vous demande pour honorer votre état d'hostie au Saint Sacrement, c'est que je vive et que je meure victime de votre Sacré-Cœur, par un amer dégoût de tout ce qui n'est point vous : victime de votre sainte âme par toutes les angoisses dont la mienne est capable ; victime de votre corps, par l'éloignement de tout ce qui peut satisfaire le mien, comme par la haine d'une chair criminelle et maudite<sup>4</sup>. »

Cette pensée revient sans cesse sous sa plume, parce qu'elle

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 713.

2. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 784.

3. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 789. Ce texte est tiré de l'*Aiguillon de l'amour divin : Œuvres spirituelles de saint Bonaventure*. Paris, Vives, t. IV, p. 270. Le texte n'est pas copié mot pour mot ; l'imitation est évidente. La prière se trouve dans le petit *Livret* de l'hôpital : c'est encore une preuve que ce livret contient non pas des prières composées par la sainte, mais copiées par elle ; qu'elle aimait et récitait, qui répondaient à ses pensées et dès lors doivent nous être très chères.

4. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 805. Cf. GUILLORÉ, *Conférences spirituelles pour bien mourir à soy-mesme*. Paris, Estienne Michallet, M.DC.LXXXIX, p. 437. Le texte est dans l'édition de 1683.

ne quitte pas son âme. Qu'on me permette une dernière citation. un souvenir évident de saint François de Sales la termine :

« C'est pour honorer votre état de victime en ce sacrement d'amour que je me viens offrir à vous en cette qualité, vous suppliant de vouloir être mon sacrificateur, pour m'immoler sur l'autel de votre aimable Cœur. Comme cette victime est criminelle en toutes ses parties, je vous supplie, ô mon divin sacrificateur, de la vouloir purifier et consommer dans les ardeurs de votre divin Cœur, comme un holocauste parfait d'amour et de grâce, pour me donner une nouvelle vie, et que je puisse dire avec vérité : Je n'ai plus de moi ni de mien, soit que je vive ou que [je] meure, mon Jésus est mon moi, mon mien c'est d'être sienne. Amen<sup>1</sup>. »

Amour réparateur de l'amour méconnu, voilà l'idée centrale de la dévotion de sainte Marguerite-Marie. Mieux encore que dans ses écrits, nous allons la voir illuminer son apostolat. D'autres idées, d'autres sentiments agrandissent sa dévotion. Dans le Cœur sacré, elle admire toutes les vertus divines et humaines, trésor inépuisable dont elle a été constituée l'héritière et qu'elle doit distribuer avec une libéralité qui ne compte pas : trésor d'humilité, de silence, de soumission, de miséricorde, de force, de science, de fidélité, de lumière, de compassion, de joie, de paix, d'amour. Mais elle entend toujours, elle n'oubliera jamais la parole de juin 1675 : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour ! »

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 801. Cf. *Œuvres de saint François de Sales*, t. III. *Introduction à la vie dévote*, 5<sup>e</sup> partie, c. xvi, p. 362. Le P. Hilaire de Barenton écrit : « Dieu s'est servi de la Bienheureuse, comme d'un instrument, pour propager la dévotion à son divin Cœur, spécialement dans ce milieu de la classe laïque dirigeante qui, alors lui était devenue hostile, qu'on relise attentivement toutes ses visions et l'on verra que tout converge vers cette mission. » (*La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 216). Je les ai relues souvent, mais je n'y ai jamais vu cela.

## CHAPITRE X

---

### SAINTE MARGUERITE-MARIE

#### L'apôtre du Sacré-Cœur

Difficultés spéciales de l'apostolat de sainte Marguerite-Marie.

Le P. de la Colombière se consacre au Cœur de Jésus. — Il le prêche à la cour de la duchesse d'York. — Sa dévotion est plus large que celle de la sainte. — Son apostolat à Lyon : le P. de Gallifet.

Sainte Marguerite-Marie, maîtresse des novices. — La *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière, au monastère de Paray. — Le 20 juillet 1685. — Le Cœur de Jésus fêté à la Visitation de Paray, 20 juin, 1686. Images, tableaux du Sacré-Cœur. — La petite consécration. — *La dévotion au Cœur de Jésus par les premiers vendredis du mois*. — Le monastère de Dijon et la sœur Joly. — Une demande à Rome échoue ; le livret de la sœur Joly est approuvé à Langres.

Sainte Marguerite-Marie demande au P. Froment et au P. Croiset d'écrire sur la dévotion. — Un nouveau livret à Lyon. — *Abrégé de la vie de la sœur Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation Sainte-Marie*.

La petite chapelle de Paray-le-Monial — du Bois Sainte-Marie.

La messe *Gaudeamus* au monastère de Dijon. — Une lettre circulaire de la Mère Desbarres à toutes les supérieures de l'Ordre, 11 avril 1689.

Le message à Louis XIV : le Cœur de Jésus veut être honoré à la cour.

Le 2 juillet 1688 : le Cœur de Jésus, la Visitation et la Compagnie de Jésus.

Promesses du Sacré-Cœur : la grande promesse...

L'apostolat de sainte Marguerite-Marie est pratique, universel, fort et suave ; la mort de l'humble visitandine lui donnera toute sa fécondité.

L'apostolat de sainte Marguerite-Marie se heurte à des difficultés spéciales<sup>1</sup>. Quand le P. Joseph et le bienheureux Eudes, dans les missions qu'ils donnent dans les monastères qu'ils ont fondés, prêchent le Cœur de Jésus, on les écoute avec respect

1. Sur cet apostolat, il faut consulter le premier volume de l'*Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, p.325-437 et *sainte Marguerite-Marie, sa vie intime*, 190-233.



toujours, avec joie, avec amour très souvent. Leurs paroles, presque sans résistance, pénètrent les âmes et s'y gravent. Pour leurs auditeurs ils sont prêtres, témoins et apôtres de Jésus, pour leurs enfants, ils sont des pères bien-aimés.

En 1673, la sœur Marguerite-Marie Alacoque a juste un an de profession. sa place au monastère de Paray-le-Monial est une des dernières. Presque toutes ses sœurs sont de meilleure naissance et mieux douées. Son année de noviciat écoulée, elle n'a pas été admise à faire profession, elle a dû attendre. Les longues épreuves de Lautecour ont aggravé sa timidité naturelle ; jamais elle n'eut osé, d'elle-même, parler de ses révélations. Son Maître divin l'y a contrainte. On n'a pas oublié le froid accueil de la Mère de Saumaise, ses railleries aux premières ouvertures de sa pauvre fille bouleversée. La réponse des supérieurs ecclésiastiques consultés : « Qu'on lui fasse manger de la soupe », n'est pas faite pour rassurer. Elle se tait non par susceptibilité froissée : les humiliations font la joie de son âme, mais parce que, dans de pareilles circonstances, il est inutile de parler.

Le P. de la Colombière est venu à Paray en février 1675. A la première rencontre, l'humilité et l'obéissance de la sainte l'ont impressionné favorablement. Très vite convaincu de son élection divine et des grâces qu'elle reçoit, il fait, peu à peu, passer sa conviction dans l'âme de la supérieure. C'est un progrès, mais extérieurement rien n'est changé ; plusieurs religieuses continuent à critiquer l'illuminée, l'adroite visionnaire qui réussit à tromper le P. de la Colombière et la Mère de Saumaise. Tous les deux, d'ailleurs, partiront bientôt, le jésuite en septembre 1676, la Mère de Saumaise, au printemps de 1678 ; de nouveau la sœur Marguerite-Marie est seule. La Mère Greyfié, qui l'apprécie très vite, n'en laisse rien paraître ; elle éprouve pendant six ans l'esprit qui la dirige ; elle ne favorise pas ses démarches dans le monastère de Paray. Les secours humains n'importent guère ; la volonté divine est toute-puissante. L'apostolat de l'élue du Sacré-Cœur commencé depuis 1675, et que rien ne révèle,

est déjà d'une fécondité merveilleuse. Le P. de la Colombière a été sa première conquête, conquête magnifique.

Le 21 juin, quatre ou cinq jours après la grande révélation : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes », révélation dont il a demandé le récit par écrit, il s'est consacré au Cœur de Jésus. Il accepte la mission qui lui est donnée de faire connaître et de publier l'utilité de ce nouveau culte : « Adresse-toi à mon serviteur et dis-lui de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et donner ce plaisir à mon divin Cœur<sup>1</sup>. » Dès lors, écrit un contemporain : « il se consacra lui-même au Cœur de Jésus et, songeant au mépris que presque tous les hommes font de ce divin Cœur, il commença à lui en faire plus souvent amende honorable ; il se mit aussi à établir et à répandre parmi les fidèles la dévotion dont nous parlons<sup>2</sup>. » Avant son départ de Paray, il avait sans doute jeté la semence bénie ; les lettres écrites de Londres en font foi. C'est pourtant dans les premiers mois de son séjour en Angleterre, qu'il entre pleinement dans les désirs du Cœur de Jésus. N'est-ce pas là pour l'île jadis si catholique une immense espérance ! Il sortira un jour le germe divin du sol où, tout d'abord, il fut déposé par le prédicateur de S. A. R., M<sup>me</sup> la duchesse d'York ; convertie par le Sacré-Cœur, la grande île redeviendra et cette fois pour jamais, la terre aux riches moissons d'élus, l'île des saints<sup>3</sup>.

Le troisième mercredi de Carême 1677, le P. de la Colombière invite ses auditeurs du palais Saint-James à pénétrer dans le Cœur de Jésus, à prendre ses sentiments, à imiter son silence, sa résignation, sa constance invincible, son amour pour ses ennemis. Il décrit ses douleurs intimes. Il ne suffit pas de jeter en passant les yeux sur le corps déchiré et percé de clous, il faut entrer dans les plaies secrètes, dans les plaies du cœur, océan d'affliction, abîme de confusion, gouffre de douleurs, « aussi ténébreux et

1. *Retraite spirituelle* du R. P. de LA COLOMBIÈRE, 1702, p. 250.

2. *La véritable dévotion au sacré Cœur de Jésus-Christ*, par le P\*\*\* (Froment) de la Compagnie de Jésus. Besançon, MDCXCIX, p. 14.

3. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 199.

plus profond que les enfers ». Les plus grands maux du Rédempteur sont les plus inconnus. : « C'est à ce Cœur affligé que je veux donner toute ma tendresse. Je veux désormais m'occuper à pleurer ses douloureuses blessures. Je veux surtout déplorer avec lui tant de souffrances devenues inutiles. Ce peu d'amour qu'il s'est attiré par un amour si excessif, le malheur de tant d'âmes si chèrement rachetées et néanmoins perdues pour toujours<sup>1</sup>. »

\*

\* \*

Nous ignorons ce que fut l'apostolat intime, d'âme à âme, du P. de la Colombière, pendant son séjour à Londres. Nous devons pourtant rappeler que la duchesse d'York, demain reine d'Angleterre, fera, en 1696, la première démarche officielle pour obtenir la célébration de la fête du Cœur de Jésus « de préférence le vendredi après l'octave du *Sanctissimo*<sup>2</sup> ». Sans doute, elle est toute dévouée aux religieuses de la Visitation Sainte-Marie, mais toujours aussi elle garda pour le P. de la Colombière une profonde reconnaissance. Elle lui ouvrait son cœur, dès 1677<sup>3</sup>, avec une confiance toute filiale. Les souvenirs du palais Saint-James l'excitèrent sans doute à donner son royal appui au culte si cher à ses bonnes amies du monastère de Chaillot. A les écouter, elle comprit les réticences voulues du P. de la Colombière ; il ne pouvait, à Londres, dire tout ce qu'il savait.

Il est aussi très réservé dans les lettres qu'il écrit à Paray-le-Monial, à la Mère de Saumaise, aux congréganistes de Saint-Nicolas, à la Mère Rousseau des Anges, à sainte Marguerite-Marie elle-même. Un simple mot rappelle la place que la dévotion occupe dans son âme : « J'espère que nous aimerons Dieu sans

1. *Œuvres complètes du vénérable P. Claude de la Colombière*, Grenoble, 1900, t. I, p. 277.

2. *Calendars of Stuart Papers*, preserved at Windsor Castle. Vol. I. London, 1902, p. 166, Cf. p. 173.

3. *Circulaire du première monastère de la Visitation de Rouen*, 1694. Cf. *Histoire du vénérable Père de la Colombière*, t. II, p. 56.

réserve en tous les états où il lui plaira de nous mettre. C'est tout ce que je désire pour vous et pour moi qui suis tout à vous dans le Cœur de Jésus<sup>1</sup>. » Une seule fois, dans une lettre aujourd'hui perdue, il semble avoir été plus net. Voici d'ailleurs comment il résume lui-même, en 1677, son premier apostolat : « J'ai inspiré cette dévotion à bien des gens en Angleterre, et j'en ai écrit en France et prié un de mes amis de la faire valoir à l'endroit où il est, elle y sera fort utile, et le grand nombre d'âmes choisies qu'il y a dans cette communauté me font croire que la pratique dans cette sainte maison en sera fort agréable à Dieu<sup>2</sup>. » Un cri d'amour achève ces lignes si calmes : « Que ne puis-je, mon Dieu, être partout et publier ce que vous attendez de vos serviteurs et amis ! »

Une magnifique *Offrande* au Cœur sacré de Jésus-Christ suit les notes de la retraite de 1677. Le P. de la Colombière y expose l'idée qu'il se fait de la dévotion. Le Cœur divin est le siège de toutes les vertus, la source de toutes les bénédictions, la retraite de toutes les âmes saintes. Siège, source, retraite, ces images traditionnelles, assez vagues, sont les seules allusions et lointaines au cœur de chair. Dans l'intérieur de Jésus, dans son cœur spirituel, pour parler comme le P. Eudes, il voit « un amour très ardent de Dieu son Père, joint à un regret profond et à la plus grande humilité qui fut jamais... une compassion très sensible pour nos misères, un amour immense malgré ces mêmes misères ». Ces divers mouvements, « dont chacun était au plus haut point qu'il put être », ne pouvait troubler l'égalité inaltérable de ce Cœur sacré, en parfaite conformité avec la volonté du Père.

Sainte Marguerite-Marie envisage surtout l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes. Théologien, le P. de la Colombière pense d'abord à son amour pour le Père, il le met à la première place, mais il n'oublie pas l'amour pour les hommes. Il montre

1. *Œuvres complètes du vénérable P. Claude de la Colombière*, t. VI, p. 383.  
2. *Retraite spirituelle*, 1702, p. 246.



le Cœur divin toujours brûlant, toujours ouvert pour répandre grâces et bénédictions, toujours touché de nos maux et pressé du désir de nous faire part de ses trésors, de se donner lui-même, « toujours disposé à nous recevoir et à nous servir d'asile, de demeure, de paradis dès cette vie ». Comme la voyante de Paray, le retraitant de Londres se plaint de la dureté, de l'oubli, du mépris, de l'ingratitude des hommes envers le Cœur sacré : il aime, il n'est point aimé, on ne connaît même pas son amour.

« Pour réparation de tant d'outrages, et de si cruelles ingrattitudes, ô très adorable et très aimable Cœur de mon aimable Jésus... je vous offre mon cœur avec tous les mouvements dont il est capable, je me donne tout entier à vous, et, dès cette heure, je proteste très sincèrement que je désire m'oublier moi-même... pour lever l'obstacle qui pourrait m'empêcher l'entrée de ce divin Cœur que vous avez eu la bonté de m'ouvrir, et où je soubaite entrer pour y vivre et mourir avec vos plus fidèles serviteurs, tout pénétré et embrasé de votre amour. »

La prière qui termine l'offrande est fort belle :

« Sacré-Cœur de Jésus, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous... ; puisque tout ce que je ferai à l'avenir sera à vous, faites en sorte que je ne fasse rien qui ne soit digne de vous ; enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour, duquel vous m'avez inspiré le désir. Je sens en moi une grande volonté de vous plaire, et une plus grande impuissance d'en venir à bout sans une lumière et un secours très particulier que je ne puis attendre que de vous ; faites en moi votre volonté, Seigneur ; je m'y oppose, je le sens bien, mais je voudrais bien ne m'y opposer pas. C'est à vous à tout faire, divin Cœur de Jésus ; vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification, si je me fais saint ; cela me paraît plus clair que le jour, mais ce sera pour vous une grande gloire, et c'est pour cela seulement que je veux désirer la perfection. Ainsi soit-il<sup>1</sup>. »

1. *Retraite spirituelle*, MDCCII, 261-269.



Le P. de la Colombière aime ardemment le Cœur de Jésus. Appelé à répandre son culte, il veut répondre à sa vocation et satisfaire son amour. Banni de Londres, après avoir souffert pour sa foi, il revient en France. Malade, épuisé, ses dernières forces seront pour l'apostolat. Au mois de mai 1679, il écrit à sa sœur, religieuse de la Visitation de Condrieu, à la Mère de Thélis, supérieure de la Visitation de Charolles, à la Sœur Marie, religieuse anglaise du même monastère, pour leur recommander de faire la sainte Communion, le vendredi qui suit l'Octave du Saint-Sacrement, « pour réparer les irrévérrences qui auront été commises contre Jésus-Christ, durant tout le temps de l'Octave qu'il aura été exposé sur les autels, dans tout le monde chrétien<sup>1</sup>. » Il ne nomme pas le Cœur de Jésus, mais il est probable que ses correspondantes n'ignorent pas le sens plénier de sa recommandation ; la Mère de Saumaise qui reçoit une lettre à la même date, sait tout, et aujourd'hui à Dijon, demain à Moulins, elle raconte à certaines privilégiées quelques-unes des merveilles dont elle a été la confidente<sup>2</sup>.

Le P. de la Colombière fut, en 1679 et 1680, père spirituel des jeunes religieux qui faisaient leur philosophie à Lyon, au collège de la Trinité. Que disait-il du Cœur de Jésus ? Il en parlait certainement.

« L'an 1680, écrit le P. de Galliffet, au sortir de mon noviciat, j'eus le bonheur de tomber sous la conduite spirituelle du R. P. Claude de la Colombière, le directeur que Dieu avait donné à la Mère Marguerite, laquelle était alors encore vivante. C'est de ce serviteur de Dieu que je reçus les premières instructions touchant la dévotion au Sacré-Cœur

1. *Histoire du vénérable P. Claude de la Colombière*, t. II, p. 221. Les termes sont exactement les mêmes dans les trois lettres, sauf une ou deux variantes de nulle importance.

2. La Mère de Saumaise fut élue supérieure du Monastère de Moulins le 18 mai 1679 ; elle retourne à Dijon le 9 mai 1682.

de Jésus-Christ, et je commençai dès lors à l'estimer et à m'y affectionner<sup>1</sup>. »

L'apostolat du P. de la Colombière n'aurait-il eu d'autre résultat que d'exciter, dans l'âme du jeune P. de Galliffet, la dévotion au Cœur de Jésus, serait, par cela seul, un grand apostolat, nous le verrons plus tard ; mais Notre-Seigneur, qui l'avait choisi, voulut rendre évidente, dès 1685, cette élection divine.

Il mourait à Paray-le-Monial, le 15 février 1682, à sept heures du soir. Le lendemain à dix heures du matin, sainte Marguerite-Marie écrivait à M<sup>lle</sup> de Bisefranc : « Cessez de vous affliger. Invoquez-le. Ne craignez rien ; il est plus puissant que jamais pour vous secourir<sup>2</sup>. » Son apostolat allait devenir, par sa mort, plus fécond et plus universel.



Le 31 décembre 1684, la sœur Marguerite-Marie Alacoque avait été nommée maîtresse des novices. Tout naturellement, elle leur parle de ce qui cause la joie et le tourment de son âme. Elle peut le faire sans paraître innover quoi que ce soit ; saint François de Sales n'a-t-il pas chanté les vertus, la tendresse et la miséricorde du Cœur de Jésus ! A la Visitation, une novice regarde sa maîtresse et l'écoute comme son Jésus-Christ en terre ; la dévotion germe et grandit doucement au noviciat de Paray<sup>3</sup>, telle une bonne semence, aux premiers rayons du printemps. Mais elle y reste en serre close ; comment la répandre dans le monastère ? La sœur Marguerite-Marie n'osera jamais l'essayer ; sa démarche serait mal accueillie ? L'heure de Dieu est venue.

Le 26 mars 1684, Anisson, libraire à Lyon achève d'imprimer

1. *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, Nancy, MDCCXLV, seconde partie, p. xviii.

2. *Histoire du vénérable P. Claude de la Colombière*, t. II, p. 253.

3. *Circulaire du monastère de Paray*, 23 novembre 1735. Abrégé de la sœur Claude Rosalie de Farges, p. 2.

la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière. Dans les premiers mois de 1685, on la lit au réfectoire du monastère de Paray. Plusieurs religieuses, à l'entendre, éprouvent de cruels remords ; elles ont jugé avec une déplorable légèreté un religieux d'une si haute vertu et d'une intelligence si droite ; d'autres ressentent une joie intime d'avoir pu exposer leurs doutes et leurs désirs de perfection à un tel directeur, à un tel saint : le mot est sur toutes les lèvres. L'estime qu'on a pour lui rejaillit sur la sœur Marguerite-Marie.

Le livre est presque terminé. Les notes de la retraite du troisième an, à Lyon, sont achevées ; celles de la retraite de Londres commencent : « J'ai reconnu que Dieu voulait que je le servisse en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion qu'il a suggérée à une personne à qui il se communique fort confidemment et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse... » A celles qui écoutent, les yeux modestement baissés, il n'est pas difficile de nommer la personne dont parle le P. de la Colombière ; tout bruit a cessé ; dans le silence impressionnant, la voix de la lectrice tremble un peu : « Étant donc, dit cette âme, devant le Saint Sacrement, un jour de son octave, je regus de mon Dieu des grâces excessives de son amour. » Mot par mot, ligne par ligne, les sœurs entendent les paroles brûlantes et les divines demandes que nous connaissons : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... je te demande que le premier vendredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur. » La petite sœur de Farges n'y tient plus, malgré la règle, elle lève les yeux et voit sa pauvre maîtresse qui écoute anéantie. C'est donc vrai ; c'est bien elle dont il s'agit. Personne ne peut s'y tromper. Enfant terrible, elle ose mettre le point sur l'i, et, volontairement espiègle : « Ma chère sœur, dit-elle au début de la récréation, vous avez bien eu votre compte aujourd'hui et le R. P. de la Colombière ne pouvait pas mieux vous désigner. » Il n'y avait rien à répondre<sup>1</sup>.

1. Cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 344-347.



Mort, le P. de la Colombière a dévoilé ce qu'il devait cacher pendant sa vie ; l'apostolat direct de sainte Marguerite-Marie peut commencer. Elle lance un défi<sup>1</sup> à ses novices. Pour se préparer à la fête du Sacré-Cœur, elles entrèrent dès leur réveil dans le Cœur de Jésus ; elles s'uniront, à l'oraison, aux louanges qu'il donne à son Père dans le divin sacrement, cinq fois par jour leur bon ange ira offrir leur cœur à celui de Jésus sur l'autel<sup>2</sup>. Le vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, les novices et leur maîtresse viennent, tour à tour, s'agenouiller devant une humble image à la plume qui représente le Sacré-Cœur. De cette première solennité tout intime, nous ne savons pas autre chose.

Un mois plus tard, le 20 juillet, les novices fêtent leur maîtresse. La sœur Marguerite-Marie a voulu disparaître et laisser la place au Sacré-Cœur. Dans la salle du noviciat on dresse un autel, on y attache l'image déjà chère à toutes ; après prime, la mère et les enfants, dans la joie de leur âme, viennent se prosterner devant elle et se consacrer au Cœur de Jésus. Il est là tel qu'il fut montré à la sainte en extase, couronné d'épines, surmonté de la croix, jetant des flammes. Trois clous y sont enfoncés. Une large blessure l'ouvre tout entier sur laquelle se détache en majuscules le mot CHARITAS<sup>3</sup>. En haut de l'image : Jésus, Maria, Joseph ; en bas : Joachim, Anna. Dans une ardeur de séraphin, la sœur Marguerite-Marie chante sa joie et sa tendresse, elle s'offre avec un bonheur que les mots ne peuvent révéler, trop étroits pour le contenir. Chacune à son tour, les novices viennent unir leur offrande et leur voix à celle de leur maîtresse ; elles jurent au Cœur divin un amour et un dévouement qui gardera toujours l'ardeur de cette première effusion. La consécration du 20 juillet 1685 reste, sans aucun doute, l'une des plus ferventes qui soit montée de la terre ; les paroles triomphantes de

1. On appelle *Défi* à la Visitation, certaines pratiques proposées aux religieuses ; elles s'y excitent à l'envi les unes des autres ; qui sera la plus fidèle ?

2. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 717.

3. Cette image est conservée depuis 1738, au monastère de la Visitation de Turin.

Montmartre ne couvrent pas ces voix qui firent si peu de bruit.

La joie dilate, elle cherche à rayonner. Devenue audacieuse jusqu'à la témérité, sainte Marguerite-Marie envoie une de ses novices, la sœur Françoise-Rosalie Verchère, prier quelques-unes des sœurs anciennes de venir au noviciat fêter le Cœur de Jésus. Elle voudrait surtout obtenir l'assentiment de la sœur Marie-Madeleine des Escures, et l'amener au nouveau culte. C'est une sainte, la *Règle vivante*, vénérée, aimée ; elle gagnée, toutes suivraient. La demande est mal accueillie : « Allez dire à votre maîtresse, répond la sœur Marie-Madeleine, que la bonne dévotion est la pratique de nos Règles et de nos Constitutions, et que c'est ce qu'elle vous doit enseigner, et vous autres bien pratiquer<sup>1</sup>. »

La sœur des Escures aime et estime la sœur Marguerite-Marie ; sa réponse loyale ne renferme aucune animosité ; d'autres religieuses y mettent moins de réserve et de charité. Elles se plaignent à la supérieure, c'est leur droit ; elles interprètent et faussent la démarche ; elles ont tort. A les entendre, les novices voudraient diriger la communauté ; leur maîtresse a une manière de les former bien peu visitandine. On murmure, les esprits s'échauffent, allons-nous avoir à déplorer une division dans le Monastère ! La Mère Supérieure intervient : on pourra continuer de fêter le Sacré-Cœur au noviciat, mais défense d'y attirer ou associer d'autres religieuses, défense même « de mettre en évidence aucune image ou représentation qui servit à inspirer cette dévotion<sup>2</sup> ».

« Ne crains rien, dit alors le Maître à son élue, je régnerai malgré mes ennemis et ceux qui s'y opposeront. » Il n'y a que des opposantes, au monastère de Paray, et quelques-unes bien intentionnées, les ennemis ne viendront que plus tard : Gallicans, Jansénistes, Joséphistes, Protestants, mauvais chrétiens. A ceux qui lutteront contre eux pour le Cœur de Jésus, la parole de

1. *Vie et Œuvres*, G. t. I, p. 215.

2. Mgr LANGUET, *La vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie*, p. 195.

force et de lumière : « Je régnerai malgré mes ennemis », apportera toujours la meilleure des consolations.

Les triomphes du Sacré-Cœur doivent germer sur les souffrances et les humiliations de la sœur Marguerite-Marie. La Mère Melin juge bon de lui supprimer la communion des premiers vendredis du mois. Quelques jours après, le renvoi de M<sup>lle</sup> de Vichy-Champrond soulève contre la maîtresse des novices une famille puissante, les bénédictins de Paray et le cardinal de Bouillon. On parle de mettre en prison cette visionnaire, cette entêtée, jouet de son imagination, victime de ses illusions. Le P. Rolin est obligé de rassurer la pauvre malheureuse qui voit avec terreur une partie de la communauté donner raison à ceux qui l'accusent : la victoire du Cœur de Jésus est toute proche.

\*

\*   \*

Nous sommes au soir du 20 juin 1886, veille de sa fête. La sœur Marie-Madeleine des Escures, depuis un an, a tout examiné, tout jugé ; elle a prié, elle a consulté la Très Honorée Mère Melin, elle vient trouver la sœur Marguerite-Marie et lui demande une miniature que la Mère Greyfié lui a envoyée au mois de janvier : le divin Cœur y est représenté avec la plaie du côté, la croix, les trois clous, la couronne d'épines. Elle veut, le lendemain, la placer sur un petit autel, et proposer elle-même à la communauté de venir la vénérer ! Quelle réponse aux prières des novices de la semaine précédente. La divine parole : « Je régnerai » se réalise. Comme il est la Bonté infinie, le Cœur de Jésus est aussi la Puissance infinie. Sans un mot, la sœur Marguerite-Marie donne l'image ; ses yeux seuls expriment son bonheur ; les paroles seraient trop impuissantes

Le vendredi 21 juin, les religieuses, à leur entrée au chœur, voient un autel adossé à la grille, là même où la sœur Marguerite-Marie se tenait à genoux, lors des grandes extases. Autel bien et modeste, c'est une simple chaise recouverte d'un tapis et qu'en-

tourent quelques fleurs de l'été. L'image du Cœur de Jésus dans un cadre doré; attire les yeux. Étonnées, les premières venues s'approchent; deux lignes de la sœur des Escures invitent « toutes les épouses du Seigneur à venir rendre leurs hommages à son Cœur adorable ».

Singulière invitation et de sa part surtout. Elle a donc changé d'avis ! La supérieure approuve évidemment, rien n'a pu se faire sans sa permission. Le voile tombe et la vérité paraît. D'un coup d'œil, les religieuses revoient les événements depuis le 20 juillet 1685 : les réclamations des sœurs anciennes, les défenses de la Mère Melin, la maladie et la guérison de la sœur Verchère, le renvoi de M<sup>lle</sup> de Vichy-Champrond, la douceur, l'obéissance, l'humilité de la sœur Marguerite-Marie. Ces faits d'hier grandissent encore au souvenir des merveilles des quinze dernières années. Si la sœur des Escures, la *Règle vivante*, avoue qu'elle s'est trompée, elles peuvent bien, à son exemple, tomber à genoux devant le Cœur adorable du miséricordieux Jésus. Le même repentir, la même commune allégresse les prosternent devant la chère image. La Mère Melin et ses quatre conseillères, les religieuses professes, choristes ou associées, les sœurs converses, les novices, les ferventes de toujours et les converties d'aujourd'hui adorent celui qui les a tant attendues, celui qui a choisi leur pauvre petit monastère pour manifester son amour et son Cœur. La prophétie de juin 1685 est accomplie : celles qui étaient les plus opposées sont devenues les plus empressées. La sœur Marguerite-Marie s'agenouille à son tour et, après elle, ses novices. Il faudrait son cœur et son amour pour exprimer sa joie et sa reconnaissance. Elle peut mourir, elle a vu de ses yeux le triomphe du Cœur de Jésus dans son cher Paray, le lieu de ses délices.

Les cœurs sont trop pleins, leur joie déborde. Il faut un signe sensible, et comme un sacrement, qui rappelle à jamais et à toutes les âmes, les merveilles de cette journée de juin. Ce n'est plus la sœur Marguerite-Marie qui veut et dirige; le souffle de l'Esprit passe sur le monastère, nouveau Cénacle. La minia-



ture de la Mère Greyfié doit faire place à un grand tableau. Il occupera la place d'honneur dans une chapelle qui sera construite dans le jardin et dédiée au Cœur de Jésus. Les premiers fonds sont trouvés : les pensionnaires vident leurs petites bourses, elles promettent des aumônes plus abondantes de leurs familles ; les religieuses qui ont une pension l'offrent joyeusement ; les sœurs converses travailleront de tous leurs bras. Le jardin, cette année, rapporta au double.

Le soir, après les émotions de la journée, le noviciat eut sa fête intime. Lentement la sœur Marguerite-Marie et ses enfants récitent le *Te Deum*, puis, une reconnaissance infinie dans l'âme, des larmes dans les yeux, la mère dit à ses filles : « Je n'ai plus rien à souhaiter, je ne désire plus rien, puisque le Sacré-Cœur est connu et qu'il commence à régner sur les cœurs. Faites en sorte, mes chères sœurs, qu'il règne à jamais dans les vôtres, comme souverain Maître et Époux. » La première fête du Cœur de Jésus, célébrée le vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement, jour choisi par Jésus lui-même, était terminée<sup>1</sup>.

\*

\* \*

Ce même 21 juin 1686, à Dijon<sup>2</sup>, à Moulins, à Semur, la Mère de Saumaise, la Mère de Soudeilles, la Mère Greyfié fêtaient certainement dans leur âme le Cœur de Jésus, et plus d'une de

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, c. XI ; A. HAMON, *Sainte Marguerite-Marie, sa vie intime*, c. VII.

2. On m'envoie de Dijon un bien curieux renseignement. La Mère Françoise-Angélique Brulart, que nous retrouverons bientôt, faisant rebâtir le monastère de Dijon, en 1675, avait introduit dans l'intérieur du tabernacle un carton recouvert d'une étoffe de soie blanche brochée, sur laquelle reposait une feuille de papier très fort. Sur cette feuille, autour d'un grand cœur, elle avait écrit la prière de Notre-Seigneur pour ses disciples, au XVII<sup>e</sup> chapitre de l'Évangile de saint Jean. Dans le haut du cœur, on lit cette parole : *omne quod dat mihi Pater, ad me veniet, et eum qui venit ad me, non ejiciam foras* (JEAN, VI, 37). Dans le grand cœur, s'entrelacent de petits cœurs, portant chacun deux, trois, quelquefois quatre lettres initiales. Sur une large bande rouge qui limite le cœur, sont écrits en haut les mots *consummati in unum*. Il paraît difficile de ne pas donner à ce des-

leurs filles s'unissaient à elles. La dévotion est connue dans ces trois monastères par les récits de la Mère de Saumaise et de la Mère Greyfié, par les lettres de sainte Marguerite-Marie, par la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière. Semur s'occupe des images à répandre ; dès la première heure, leur importance a été comprise ; on les distribue par milliers. Les sœurs de Paray, les sœurs de Dijon, les monastères de Paris, le P. Rolin, la sœur Joly, la Mère de Saumaise, plus ou moins heureusement, mais avec le même zèle, s'y emploient pendant les derniers mois de 1686. La Mère Louise-Eugénie de Fontaine, supérieure du premier monastère de Paris, fait graver un dessin envoyé de Dijon qui représente le cœur divin surmonté de la croix, environné de flammes et couronné d'épines. La sœur Marguerite-Marie accueille l'image avec des transports de joie.

Une image se perd, s'oublie, se déchire, un tableau reste et

sin l'explication qui d'abord se présente. Le grand cœur est le Cœur de Jésus, les petits cœurs, les cœurs des Visitandines de Dijon. Ce document du 12 novembre 1677, porte sur l'envers ce texte, *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum Deus, non despicies* (Ps. L. 19), et les noms des deux économes : sœur Marie-Thérèse de Languet, économe de la communauté, sœur Marie-Dorothée Desbarres, économe pour les bâtiments et l'église.

N'y a-t-il pas là comme une espèce de consécration de la communauté de Dijon au Cœur de Jésus ? Et cette consécration de 1677 est-elle une conséquence des révélations de Paray ? Bien des raisons permettent de le croire. Les grandes révélations de Paray ont eu lieu de 1673 à 1675. La Mère de Saumaise, supérieure de Paray, est professe du Monastère de Dijon. Elle a consulté la Mère Boulier quand il s'est agi d'admettre la sœur Alacoque à la profession ; peut-être l'a-t-elle consultée sur ses révélations. Sans entrer dans des détails que les sœurs de Paray ignorent elles-mêmes, la Mère de Saumaise a pu, en termes voilés, parler de la dévotion au Sacré-Cœur. La Mère Brulart, comme la Mère Desbarres, ont été d'infatigables apôtres du Cœur divin. Au moment de la consécration de l'église en 1678, la Mère Brulart excita ses filles à se donner pleinement au Dieu de l'Eucharistie. Un fait est certain : la première messe en l'honneur du Cœur de Jésus, à Dijon, fut célébrée sur l'autel dont le tabernacle renfermait le curieux document qui vient de nous être révélé.

Cet autel et ce tabernacle se trouvent aujourd'hui à l'hospice Sainte-Anne. Ils traînaient sous le péristyle de Saint-Bénigne depuis la Révolution, quand ils furent achetés 20 fr. en 1814. En vain les Visitandines de Dijon ont demandé de rentrer en possession du précieux dessin ; elles l'auraient payé plus de 20 fr. Le comité des Hospices a refusé. Il reconnaît donc la valeur de cette feuille de papier ; nous aimons à croire qu'il saura la conserver. Elle serait pourtant plus en sûreté entre les mains des Visitandines et plus à sa place. Pourquoi ne pas faire le beau geste de leur rendre ce bien de famille.

prend les yeux. Il s'entrouve un dans l'oratoire de Semur qui représente le Cœur de Notre-Seigneur, entouré d'une couronne d'épines, avec la croix et la blessure ; d'autres cœurs y sont peints, les uns au milieu des épines de la couronne, les autres dans des lacs d'amour. Les premiers symbolisent les âmes qui aiment dans la souffrance, les seconds, celles qui aiment dans la joie. Aux angles quatre têtes de chérubins. La sœur Joly n'a jamais manié un crayon. Sur l'ordre de sa supérieure, elle dessine un tableau. On le place dans l'avant-chœur, au moment des retraites de 1688. Paray, à la même date, en possède deux, l'un dans l'oratoire donnant sur l'escalier qui conduit à la tour du noviciat, l'autre dans la chapelle du jardin.

Images, tableaux parlent aux yeux ; par les yeux à l'imagination, à la sensibilité, à l'âme entière. Les Visitandines ne peuvent entendre nommer le Cœur de Jésus sans voir aussitôt le cœur de chair avec sa blessure, ses épines, sa croix, ses flammes ; cœur de chair, blessure, épines, croix, flammes se mêlent, s'unissent aux sentiments, aux vertus, à l'amour, à l'intérieur qu'ils symbolisent ; symbole et chose symbolisée se sont tellement pénétrés qu'ils sont devenus inséparables. Les premières images et les premiers tableaux ne représentent pas la personne adorable du Sauveur ; mais qui pourrait l'oublier à Paray, à Semur, à Dijon, à Paris ! L'Époux est toujours présent à l'âme de l'épouse ; la sœur Marguerite-Marie ne se lasse pas d'ailleurs de répéter qu'elle a vu le cœur de chair vivant, dans la poitrine vivante de son Maître adoré. Le danger d'erreur est nul dans ces premières années de confiance candide et d'amour pur ; il est pourtant réel, et l'Église, un jour, défendra de rendre un culte public au cœur de chair isolé de la personne divine du Rédempteur. Images, tableaux ne peuvent longtemps suffire. Ils parlent clair ; ils ne disent pas tout ce qu'il faut dire. Ils ont leur histoire qu'ils ne racontent pas, un sens profond qu'on ne saurait pas toujours découvrir ; un livre est nécessaire.



Le 15 septembre 1686, la sœur Marguerite-Marie fait parvenir à la Mère de Soudeilles, supérieure de Moulins, la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière : « Vous ne sauriez croire la grande dévotion que nos sœurs de Semur en l'Auxois témoignent avoir pris [au Sacré-Cœur] par la lecture de ce livre<sup>1</sup>. » Qu'on ne lui envoie pas d'argent ; ce serait le moyen de rompre union et amitié : sa plus belle récompense est de savoir que la Mère de Soudeilles veut être toute au Cœur de Jésus. Peut-être la Mère supérieure de Moulins se pique-t-elle au jeu ; elle n'enverra pas d'argent, mais elle aussi enverra son petit volume. Sans prévenir la maîtresse des novices de Paray-le-Monial, elle extrait de la *Retraite spirituelle* le passage qui raconte la grande apparition de juin 1675 ; à ces quelques pages, elle joint une amende honorable au Cœur de Jésus ; (qui nous dira où elle l'a prise et si peut-être elle ne l'a pas composée elle-même !) des litanies au même Cœur divin, d'autres au Cœur de Marie une petite consécration que la sœur Marguerite-Marie lui a envoyée et dont Notre-Seigneur lui-même a voulu choisir les pensées sinon les mots :

« Je N. N. me donne et consacre au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ma personne et ma vie, mes actions, peines et souffrances pour ne plus vouloir me servir d'aucune partie de mon être que pour l'honorer, aimer et glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable d'être toute à lui et faire tout pour son amour, en renonçant de tout mon cœur à tout ce qui lui pourrait déplaire. Je vous prends donc, ô Sacré-Cœur ! pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède de mon inconstance, le réparateur de tous les défauts de ma vie et mon asile assuré à l'heure de ma mort. Soyez donc, ô Cœur de bonté, ma justification envers Dieu le Père, et détournez de moi les traits de sa juste colère. O cœur d'amour, je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 330.



malice et de ma faiblesse, mais j'espère tout de votre bonté. Consommez donc en moi tout ce qui vous peut déplaire ou résister. Que votre pur amour vous imprime si avant dans mon cœur, que jamais je ne vous puisse oublier, ni être séparée de vous, que je conjure, par toutes vos bontés, que mon nom soit écrit en vous, puisque je veux faire consister tout mon bonheur et toute ma gloire à vivre et à mourir en qualité de votre esclave. Ainsi soit-il<sup>1</sup>. »

Extrait de la *Retraite spirituelle*, amende honorable, consécration, litanies, la Mère de Soudeilles fait porter les quelques feuilles chez la veuve de Claude Vernoy, imprimeur de la ville et du collège royal, aux Armes de France. Quelques semaines plus tard, partait de Moulins, à l'adresse de sœur Marguerite-Marie, un petit in-12 d'une quinzaine de pages. Il a pour titre : *La dévotion au Cœur de Jésus-Christ pour les premiers vendredys de chaque mois*. Grande joie à l'arrivée de l'humble volume, mais aussi profonde confusion ! Méprisant la confusion, la sœur Alacoque laisse libre cours à la joie ; seule, elle favorise les desseins de son divin Maître. Sans tarder, elle expédie un exemplaire à la Mère de Saumaise. Voici « un petit livret que la Mère de Soudeilles a fait imprimer, après que quelques personnes de considération et que je ne connais pas lui eurent fait présent des litanies de ce Sacré-Cœur, de l'amende honorable *et le reste*, qui m'a donné ce qui m'est dû, qui est des confusions effroyables. En le lisant, vous comprendrez bien ce que je veux dire sans qu'il soit besoin que je m'en explique davantage, et dont j'aurais sujet en quelque façon de vous accuser, mais la volonté de Dieu soit faite<sup>2</sup>. » *El le reste !* Elle n'ose désigner autrement la Petite Consécration, et l'Extrait de la *Retraite spirituelle*, mais elle sait triompher de la timidité quand les intérêts du Cœur de Jésus sont en cause. Il faut qu'il règne ! Le petit livret est à Dijon ; où ne

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 332, 333.

2. *Vie et Œuvres*, 1876, t. II, p. 152. G. II, p. 353, 354. Mgr Gauthey, toujours pour suivre le Ms 6, coupe ce texte après les mots : de l'amende honorable. De toute évidence le Ms 6 a tort.

sera-t-il pas demain, porté par le souffle de Dieu et le zèle des religieuses de la Visitation Sainte-Marie. Devant les tableaux de Semur, de Paray, de Dijon, devant les images répandues un peu partout, mille voix, mille cœurs vont répéter la petite consécration, sortie du Cœur de Jésus lui-même, et l'amende honorable venue on ne sait d'où : « Faites, Cœur débonnaire, que mon cœur ne s'éloigne plus de vous, que ses affections soient réglées par les vôtres, que ses désirs, ses pensées soient conformes aux vôtres. Faites, enfin, qu'il ne vive, qu'il n'agisse, qu'il ne respire, qu'il ne soupire, qu'il n'ait aucun mouvement que pour vous. Soyez son Roi, son Époux, son Ami, son Guide, son Espérance, son Appui, sa Joie, son Tout dans le temps et dans l'éternité. Amen. » Dès cette première heure ; le Cœur de Jésus est tout pour l'âme aimante qui déplore ses égarements et ses infidélités, qui en fait amende honorable, comme aussi « de toutes les indignités, profanations, tiédeurs et mépris que vous souffrez tous les jours de moi et de toutes les créatures dans le plus aimable de nos mystères ». C'est bien là répondre aux demandes divines. Le murmure paisible de ces consécérations et de ces amendes honorables, après avoir rempli quelques chapelles de la Visitation, franchira les grilles, il résonnera dans tout l'univers chrétien. Les peuples viendront implorer miséricorde et chanter l'immortel cantique de la bonté, de la tendresse, de la royauté du Cœur adorable de Jésus : *Cor Jesu bonilalis oceanus, Cor Jesu fornax amoris, Cor Jesu rex et centrum omnium cordium, miserere nobis.*

\*

\*   \*

Quinze pages, c'est bien court. La Mère Desbarres, la Mère de Saumaise, tout le monastère de Dijon qui, par son zèle apostolique, semble alors devancer les autres, même Paray, voudraient faire mieux. Les yeux et les cœurs se tournent d'instinct vers la sœur Jeanne-Madeleine Joly ; après avoir tenu le crayon, elle doit prendre la plume. Même avant d'avoir reçu le livret de Mou-

lins, les religieuses ses sœurs aimaient à s'entretenir pendant les récréations de la nouvelle dévotion. La très honorée Mère Desbarres, supérieure, et la Mère de Saumaise excitaient leur zèle. On avait composé des litanies à l'honneur du Sacré-Cœur. M. Charolais, confesseur de la communauté, corrige et traduit en latin le travail de la sœur Joly. Il recherche les textes de la Sainte Écriture qui paraissent en harmonie avec le nouveau culte, il emprunte deux versets qu'il modifie légèrement à *La dévotion au très saint Cœur et au très saint Nom de Marie*, que M. Gontier a fait éditer à Dijon en 1654<sup>1</sup> ; la Mère Desbarres fait imprimer en secret son travail, et, par une audacieuse mais fort habile démarche, tente d'obtenir l'approbation de Rome. M. le chevalier Féret, frère d'une visitandine de Dijon, emporte le précieux paquet. La très honorée Mère Supérieure de Rome le fait parvenir au cardinal Cibo, qui veut bien lui-même présenter la requête. Les cœurs, à ces nouvelles, battent à se rompre ; Dijon et Paray tressaillent ; toutes les prières de sœur Marguerite-Marie implorent la faveur tant désirée. Elle y intéresse la très sainte Vierge et le P. de la Colombière ; d'avance elle attribue un insuccès possible à ses infidélités.

Le beau rêve ne pouvait aboutir, la requête de la Mère Desbarres devait échouer. M. Charollais aurait pu le prévoir. Rome, en refusant, indique la marche à suivre : la démarche, pour être accueillie, doit être faite par l'Ordinaire, c'est-à-dire, par l'évêque de Langres, dont la ville de Dijon dépend. L'affaire est à recommencer. Mais c'est une idée heureuse d'avoir, dès les premiers débuts, pris contact avec Rome. Pour réussir, la dévotion au Cœur de Jésus doit être romaine, c'est le seul moyen d'être un jour catholique. Avant dix ans, on aura fait une nouvelle demande.

La Mère de Saumaise raconte sa peine et celle de ses sœurs à sainte Marguerite-Marie, qui répond, radieuse de vaillance

1. Cf. ch. VIII p. 215

et d'espoir : « Enfin, ma bonne Mère, votre bon cœur est tout affligé par le refus qu'on vous fait à Rome au sujet de celui de notre adorable Sauveur. » A cette nouvelle, « j'allai me jeter à genoux devant son image pour lui en faire mes plaintes, mais je regus cette réponse : « Pourquoi t'affliges-tu de ce qui sera à ma gloire, car à présent l'on se porte à l'honorer et aimer sans autre appui que celui de la Providence et de l'amour même, et cela me plaît beaucoup ». Quand la flamme de ce pur amour s'affaiblira, des faveurs naturelles et surnaturelles viendront l'exciter, en attendant : « Demeurez en paix. Ce que j'ai fait depuis sans me troubler aucunement<sup>1</sup>. »

A Dijon, on s'empresse de suivre les indications de Rome. Sollicité, M. Amat, vicaire général de Mgr Louis-Marie-Armand de Simiane de Gordes, évêque de Langres, donne son approbation. Le 26 février 1689, le procureur du roi permet à Claude Michard, d'imprimer et vendre *La dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, c'est le titre du livret de Moulins avec, en plus, les deux mots : *Notre-Seigneur*. La Mère de Soudeilles avait simplement groupé différents passages ayant trait au Cœur de Jésus ; le petit volume de Dijon est plus personnel. Peut-être pour ménager l'humilité de sa fille de Paray, la Mère de Saumaise n'a pas voulu citer les lignes de la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière ; en marge seulement on renvoie au volume. Ce fut un tort. Nous le constaterons : c'est par le contact avec les révélations de Paray, que la dévotion au Cœur de Jésus gardera sa force d'expansion ; la manière dont elle se développe est une nouvelle preuve de l'élection de sainte Marguerite-Marie.

Les dix premières pages du petit livre exposent nettement l'objet de la dévotion :

« L'amour immense du Cœur du Fils de Dieu qui l'a porté à se

1. *Vie et Œuvres*, 1876, t. II, p. 212 ; G. et. II, p. 413. Mon texte est emprunté au manuscrit de Roanne.



livrer pour nous à la mort et à se donner à nous au Très Saint Sacrement, sans que toutes les ingratitude, les négligences, les tiédeurs, les irrévérences, les injures, les opprobres et les outrages qu'il devait recevoir en cet état d'hostie immolée jusqu'à la fin des siècles (et qui lui étaient tous parfaitement connus) aient pu empêcher ce Cœur amoureux de se livrer de nouveau aux insultes et aux opprobres des hommes... C'est ce qui a excité le zèle et la piété de plusieurs personnes, qui prenant à cœur les intérêts de leur divin Maître, ne peuvent souffrir de voir son amour méprisé ou du moins oublié, sans lui en témoigner leur juste douleur et le désir qu'elles ont de lui en faire réparation par quelque retour d'amour et d'hommages. »

Ceux qui veulent honorer particulièrement ce Cœur sacré se consacrent à lui, dans une communion fervente, le vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement. Ils doivent s'appliquer beaucoup plus à méditer les souffrances de l'âme que les douleurs extérieures de la sainte Humanité.

Le Cœur de Jésus est un trésor, un abîme de grâce et de gloire. On y découvre des richesses immenses ; il en est prodigue à ceux qui compatissent à ses douleurs. L'auteur, — et j'ai grand peine à croire que ce soit la sœur Madeleine Joly qui tienne la plume, tout le début est d'un théologien et sans doute de M. Charolais, — l'auteur renvoie au R. P. Nouet, de la Compagnie de Jésus, dans la Préface de ses *Méditations pour le temps de Pâques*. Voici les vertus qu'il admire dans la vie intérieure du Cœur adorable : sa tendresse, ses désirs, ses affections, son zèle pour la gloire de Dieu son Père et pour le salut des âmes ; son amour filial pour sa très sainte Mère ; son amour pour tous les élus et ses soins et sa vigilance sur l'Église, son épouse, sa charité immense et sa compassion pour les pécheurs. Il convient d'imiter surtout son humilité, sa douceur, son obéissance, sa simplicité, sa pureté, sa patience, sa pauvreté, son amour pour les mépris et les souffrances, son ardente charité.

Offrons-lui nos âmes vides des affections de la terre, il les remplira des siennes ; présentons ce Cœur adorable du Fils au

Père, comme le supplément de nos impuissances. Si Dieu est, dans le ciel, toutes choses en tous et à tous ses saints, comme dit saint Paul, le Cœur amoureux de Notre-Seigneur est de même sur la terre, tout à tous ceux qui l'aiment et qui l'adorent en esprit et en vérité.

Dans ces premières pages, il n'y a pas d'allusion au cœur de chair. L'auteur semble vouloir éviter d'en parler. « Par tout ce qui vient d'être dit, a-t-il soin de noter, il est facile de juger que les tableaux et les images qui représentent le Sacré-Cœur de Jésus-Christ, sont tous emblématiques, et qu'en les honorant, on honore sa sacrée Personne, en la manière qui est marquée ci-dessus. » C'est-à-dire que pour M. Charolais, si nous comprenons bien, l'objet sensible de la dévotion est la personne et non pas le cœur de chair. Il pense comme le P. Eudes. Heureusement, tableaux et images qui deviennent toujours plus nombreux ne permettent pas d'oublier le cœur de chair ; heureusement encore le petit office du P. Gette, S. J., — il suit, dans le livret de la sœur Joly, les pages de M. Charolais, — chante, avec l'amour et tous les sentiments de Jésus, son cœur de chair :

*Formatum ab almo Spiritu  
In ventre casto Virginis,  
Fit deitatis particeps  
Templumque dignum Numinis...*

*Te perforatum lancea  
Ampla repandit vulnere  
Ut certa cum peccavimus  
Nobis dares perfugia<sup>1</sup>.*

1. Le petit livret de Dijon valait trois sols avec l'office du P. Gette et la messe de la sœur Joly ; sans l'office et la messe, un sol marqué, c'est-à-dire quinze deniers. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 442. Sur le P. Gette, S. J., voir *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 443, note.



Livret de Dijon, livret de Moulins, sainte Marguerite-Marie les tient, tous les deux, dans ses mains ; les progrès de la dévotion au Cœur de Jésus la ravissent. Elle voudrait pourtant faire plus et mieux. Les deux volumes lui paraissent insuffisants. A l'automne de 1688, le P. François Froment, de la Compagnie de Jésus, a été nommé préfet du collège de Paray-le-Monial. Très vite il connaît sainte Marguerite-Marie, très vite elle lui demande d'écrire un livre sur la dévotion au Cœur de Jésus. Le Père accepte. C'est chose vraiment merveilleuse de voir les désirs de l'humble maîtresse des novices accueillis presque sans opposition. Elle garde toute sa vie une grâce conquérante et un charme indéfinissable. Son frère Chrysostome remarquait déjà, aux jours de Lautecour, qu'on ne pouvait lui résister.

Le travail du P. Froment est très avancé, probablement terminé, à la mort de la sœur Marguerite-Marie, 17 octobre 1690. C'est un gros volume intéressant que nous retrouverons. Il est imprimé à Besançon en 1699. L'auteur a certainement communiqué à la sainte les idées et les pratiques de son livre. S'il ne l'a pas publié plus tôt, c'est qu'il a voulu s'effacer devant le P. Croiset.

En même temps qu'elle voit le P. Froment au parloir, la sainte correspond avec ce dernier. Un livre en l'honneur du Cœur de Jésus, c'est bien ; deux, c'est mieux. Elle demande au jeune professeur du collège de la Trinité de Lyon d'écrire, sur un sujet si beau, quelques méditations pour une solitude de dix ou douze jours. Voulant stimuler un zèle qui n'en a pas besoin, elle envoie au jésuite un des livrets de la sœur Joly. D'une piété tendre et solide, — il n'a pas encore trente-trois ans, — le P. Croiset rêve de partir pour les missions lointaines, il a fait part à la religieuse de Paray de ses désirs apostoliques. Celle-ci l'encourage ; mais

son Maître divin lui a révélé que le P. Croiset sera un apôtre du Cœur de Jésus en France.

Dans les jours où il recevait la lettre de Paray, le P. Croiset voyait entrer chez lui un des principaux libraires de Lyon. Molin venait lui proposer d'ajouter quelques considérations au livret de la sœur Joly que des écoliers enthousiastes lui demandaient d'imprimer. Il se charge de tous les frais. Il presse fort le Père d'accepter. Comment pourrait-il résister ! La sœur Marguerite-Marie l'appelle « son frère très cher au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur ». Il reverra le volume et l'augmentera. C'est l'affaire de quelques semaines. Une première édition est épuisée le 19 juin, le 21 août on parle d'imprimer la troisième. Comme le livret de Moulins, comme le livret de Dijon, celui de Lyon a pour titre : *La Dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

A Paray, un cri de bonheur accueille le nouveau volume : « Il faut donc vous dire que la lecture de la vôtre avec les livres que vous avez eu la bonté de nous envoyer m'a fait sentir un si grand transport de joie, que je n'en pus contenir mes larmes. » Sur le P. Croiset, sur le libraire Molin, sur tous ceux qui se sont intéressés à l'entreprise, le Cœur de Jésus répand ses bénédictions. La sainte ne renonce pas d'ailleurs à son idée du mois d'avril ; elle demande à nouveau des « dévotions courtes, enflammées » : méditations, oraisons jaculatoires, petites pratiques très simples où le pauvre esprit humain puisse trouver plus de plaisir que d'ennui. Le P. Croiset se remet au travail ; il est soutenu jusqu'au mois d'octobre 1690, par les conseils et les lettres de la sœur Marguerite-Marie. Son travail paraît en 1691. L'élue du Sacré-Cœur n'est plus là pour tourner avec reconnaissance les pages vibrantes d'amour, mais sa mort permet à l'auteur de parler plus librement, et, surtout, d'ajouter au volume *l'Abrégé de la vie de la sœur Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation Sainte-Marie*. Cet abrégé explique toutes les publica-



tions qui, depuis 1686, traitent du Cœur adorable de Jésus, et dont peut-être s'étonnent quelques lecteurs. Sans doute, il fut toujours utile et doux de parler du Cœur divin ; la dévotion qui monte vers lui trouve dans les vérités de la foi et sa raison d'être et sa beauté ; les révélations de Paray-le-Monial n'ajoutent rien à la doctrine catholique. Mais, parce que Dieu le veut ainsi, l'heure a sonné, dans cette fin du xvii<sup>e</sup> siècle, de manifester à toutes les âmes la dévotion réservée jusqu'alors à une élite, et d'en faire une dévotion universelle. On a connu la pensée divine par les révélations faites à la sœur Alacoque. Elles seules ont créé le mouvement que beaucoup ne parvenaient pas à comprendre ; elles seules expliquent tout.



A Moulins, Dijon, Semur, Lyon, Paris, les livrets visitandins et la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière, font connaître la pensée divine, et voici qu'à Paray s'achève une petite chapelle qui, elle aussi, parle du Cœur de Jésus, dans son langage de pierre. Promise le 21 juin 1686 par la Mère Melin et ses filles, elle est solennellement bénite par les prêtres du Mépart et les curés des paroisses voisines, le 7 septembre 1688. Une foule recueillie est entrée dans l'enclos du monastère ; c'est le premier pèlerinage à la Visitation Sainte-Marie de Paray. Commencée à une heure, la cérémonie se termine à trois. Quelle joie, quelle reconnaissance dans toutes les âmes ! Depuis deux années, sous l'influence du Cœur de Jésus, il s'est fait dans la communauté un changement profond. L'oraison, le silence, la mortification, toutes les vertus religieuses saintement pratiquées ont attiré, sur les religieuses, les flots des grâces promises à ceux qui rendent à l'amour divin le culte qu'il demande. Au milieu de ses sœurs, près de la Mère Melin, l'assistante de la communauté est à genoux, immobile dans son recueillement, « tout ainsi qu'une statue », perdue en Dieu. Qui dira son bonheur ! Notre amour

est trop froid, nos mains ne sont pas assez pures pour essayer d'écarter le voile qu'elle tient baissé sur son âme. Beaucoup étaient venus avec le secret désir de voir l'élue divine, et de lui parler, car, malgré toutes les précautions, il devient impossible de cacher entièrement les divines merveilles. Mais sa prière ne cesse pas ; prêtres et fidèles se retirent ; « ils n'osent éveiller et rappeler sur la terre cette bien-aimée du Bien-Aimé ». Les habitants de Paray-le-Monial ne pourront plus, désormais, longer les murailles du monastère sans voir la petite chapelle, sans penser au Cœur de Jésus.

Sainte Marguerite-Marie a deux frères, Chrysostome, maire, et Jacques, curé du Bois-Sainte-Marie, non loin de Charolles, à quelques lieues de Paray. Tous deux ont été gagnés à la nouvelle dévotion. Chrysostome bâtit et orne à ses frais, dans l'église de sa paroisse, une chapelle au Sacré-Cœur ; Jacques y fonde une messe pour chaque vendredi de l'année ; le premier vendredi du mois, elle est chantée solennellement. Voilà le Cœur de Jésus connu et adoré à Bois Sainte-Marie. « Que de consolations pour moi de vous voir si libéral envers cet aimable Cœur de Jésus », écrit la sainte à Jacques. « O mon cher frère, écrit-elle à Chrysostome, que vous serez heureux s'il vous fait une si grande grâce que de pouvoir venir à bout de votre entreprise<sup>1</sup> ! »

\*

\*   \*

Livres, chapelles, apostolat, foules agenouillées devant le Cœur de Jésus, ces actes, ces démarches, pour avoir toute leur influence, doivent être approuvées par l'autorité ecclésiastique. Rome s'est dérobée ; elle veut qu'on aille d'abord aux évêques.

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 391. La paroisse du Bois Sainte-Marie se dépeupla très vite. Le 15 avril 1697, Jacques Alacoque demandait son changement, « n'ayant eu que seize gueux de communiant à Pâques. » Il signait la supplique : « J. Alacoque, pauvre prêtre et curé sans paroissien du désert du Bois Sainte-Marie. » GAUTHEY, *Vie et Œuvres*, t. III, p. 700.

La Mère Desbarres, la Mère de Saumaise, M. Charolais ont compris ; par M. Amat, vicaire général de Mgr de Langres, *le bon Langres*, comme l'appelait Saint-Simon, elles obtiennent avec l'approbation du livret, l'autorisation de célébrer une messe solennelle, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. A cette date, la Mère Desbarres ne sera plus supérieure, ses six années finissent à l'Ascension. Après avoir été à la peine, elle doit être à l'honneur. M. le vicaire général, avec une charmante délicatesse, permet aux Visitandines de Dijon de célébrer, cette année, la fête du Sacré-Cœur le premier vendredi de février ; c'est précisément l'octave de saint François de Sales. On pourra exposer le Saint Sacrement. M. Bouhier, supérieur de la communauté, doyen de la sainte Chapelle, tient à honneur de chanter cette première messe du divin Cœur : *Gaudeamus omnes in Domino diem festum celebrantes sub honore sacratissimi Cordis Jesu*. Il la célèbre avec tous les encensements et la pompe des grandes fêtes. « Prions, c'est la collecte : O Dieu, qui, par les sentiments ineffables de sa charité, avez rendu aimable à vos fidèles le Cœur très saint de Jésus-Christ, votre Fils, Notre-Seigneur, accordez-nous pendant cette vie, la grâce de le vénérer et de l'aimer Lui-même, comme aussi d'être aimé de vous et de Lui, dans le ciel, éternellement<sup>1</sup>. » Précieuse par les idées et les sentiments qu'elle exprime, cette oraison est précieuse encore par son origine. La sœur Joly et M. Charolais ont eu la délicate pensée de choisir la prière qui termine les litanies du Cœur de Jésus, dans le livret de Moulins ; ils en font l'âme de leur messe *Gaudeamus*. Tous les premiers efforts, Moulins, Dijon, Paray qui les inspire, se rejoignent dans une même pensée, les voix chantent, les cœurs battent à l'unisson. Dans cinq ans, la messe *Gaudeamus* sera insérée dans le missel de Besançon. C'est un triomphe du

1. Deus qui sacratissimum Cor Jesu Christi Filii tui Domini nostri, fidelibus tuis, summo caritatis affectu amabile reddidisti ; concede propitius, sic nos illum venerari et amare in terris, ut, per ipsum, et cum ipso, et te, et ipsum amare, et a te et ab illo æternum amari mereamur in cœlis. Per eundem... etc.

Cœur de Jésus. La Mère Marie-Dorothée Desbarres informe les monastères de la Visitation Sainte-Marie de ces événements. Elle écrit, le 11 avril 1689, à toutes les supérieures de l'Ordre :

« Nous sommes pressées et animées au solide bien par les grâces intimes que notre communauté reçoit de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Elle n'est point nouvelle aux âmes saintes qui le considèrent comme le centre de l'unité et la source de toutes les ardeurs. Mais nous la croyons nouvelle pour l'institution de sa fête et la permission d'en célébrer la messe<sup>1</sup>; c'est ce que nous avons obtenu de Monseigneur notre illustre prélat, qui a approuvé notre piété et a permis qu'elle se répandît dans tout son diocèse. Il y a déjà plusieurs de nos maisons qui ont voulu participer à notre ferveur et ont souhaité que nous leur envoyassions un imprimé de la messe qui a été composée à l'honneur de ce Sacré-Cœur. »

En même temps que la messe, la Mère Desbarres propose à ses sœurs de la Visitation le petit livret qui contient les motifs du nouveau culte. Qu'on ne s'effraie pas de cette nouveauté, les prières, les pratiques, la communion du vendredi après l'octave du Saint-Sacrement sont en parfait accord avec la règle et les coutumes visitandines.

Toutes les supérieures, toutes les religieuses, liront cette lettre. Elles ne seront pas toutes de l'avis de la Mère Desbarres, mais leur attention à toutes est attirée sur la dévotion au Cœur adorable. La Supérieure de Dijon ne dit rien des révélations de Paray, elle n'a pas nommé la voyante; l'heure ne lui paraît pas encore venue.

\*

\*   \*

Pendant que le Sacré-Cœur est fêté à Dijon, une idée lentement se fait jour dans l'âme de la sœur Marguerite-Marie; grande,

1. La manière dont parle la Mère Desbarres montre clairement qu'à Dijon, en 1689, quand on chante la messe *Gaudeamus*, on estime que c'est la première messe du Sacré-Cœur célébrée et approuvée; on ignore donc l'office du bienheureux Eudes.



belle, sa réalisation donnerait à son apostolat une prodigieuse fécondité. Au mois de février, dans les jours qui suivent la messe *Gaudeamus*, tout au bonheur des succès de la Mère de Saumaise et de la Mère Desbarres, la sainte voit en esprit la dévotion au Cœur de Jésus reçue avec magnificence dans le palais des rois : les hommages des princes de la terre doivent réparer les outrages et les ignominies du prétoire de Pilate. Ces triomphes ne lui semblent pas tout proches ; ils se réaliseront avec le temps<sup>1</sup>. Le 21 juin, Paray-le-Monial a célébré la fête du Cœur de Jésus. Les Jésuites ont exposé le Saint Sacrement toute la journée ; les Visitandines ont fait de leur mieux, « selon leur petit pouvoir ». La sainte écrit à ses frères, à la Mère de Saumaise : « Il régnera. ce divin Cœur, malgré Satan et ses suppôts. » Il régnera par les filles de la Visitation ; elles doivent distribuer les fruits de l'arbre sacré avec une royale abondance ; qu'elles donnent sans mesure, la récolte est inépuisable. Sans transition, avec la conviction qu'elle va dire une chose étonnante mais qu'elle doit la dire, elle continue : « Mais il ne veut pas s'en arrêter là : il a encore de plus grands desseins qui ne peuvent être exécutés que par sa toute-puissance, qui peut tout ce qu'il veut. » Elle voit bien la portée de ce qui va suivre. Indécise, persuadée que son intervention suffit à gâter les meilleures chances de succès, qu'elle est à charge à tout le monde, la dernière de toutes, elle ose pourtant déclarer sans ambages qu'il faut transmettre au roi Louis XIV des demandes étonnantes, invraisemblables, faites à elle pour lui, par le Sacré-Cœur.

« Il désire donc, s'il me semble, entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion, et qu'il reçoive autant de plaisir de voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui ; comme il a senti d'amertume de se voir anéanti à leurs

1. A. HAMON, *Le Message du Sacré-Cœur à Louis XIV, à la France*, Beauchesne, 1918, p. 8.

pieds. Et voici les paroles que j'entendis sur ce sujet : Fais savoir au fils aîné de mon Sacré-Cœur, — parlant de notre roi, — que comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte Enfance, de même il obtiendra la naissance de gloire et de grâce par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien et par son entreprise de celui des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes, pour les rendre victorieuses de tous ses ennemis, en abattant à ses pieds ces têtes orgueilleuses et superbes, pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte Église<sup>1</sup>. »

Ce n'est donc pas simplement dans les monastères de la Visitation, dans les maisons des Jésuites, à Paray, Lyon, Dijon, Langres, Moulins, que la dévotion pénétrera pour y régner ; le Cœur adorable doit être « honoré avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois ». Le désir divin dépasse le roi et le royaume de France, il atteint tous les rois et tous les royaumes : deshonorée chez Hérode et chez Pilate, la Victime d'amour appelle à ses pieds tous les grands de ce monde : elle réclame des hommages réparateurs universels. La demande plus précise qui suit l'appel à Louis XIV, est un moyen, le plus puissant, de réaliser la volonté de Jésus, mais ce n'est qu'un moyen. L'apostolat de sainte Marguerite-Marie se présente donc, nettement, comme un apostolat universel : sa mission n'est pas une mission limitée, visitandine ou nationale ; elle est catholique comme l'Église. Où donc la craintive jeune fille de Lautecour, qui n'osait avancer la main pour prendre un morceau de pain à la table de famille, a-t-elle été chercher, avec un aussi magnifique et déconcertant programme, l'audace de prier la Mère de Saumaise d'aider à sa réalisation !

1. Je cite d'après le manuscrit de Roanne : le texte me semble meilleur que celui de *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 434. Sainte Marguerite-Marie connaissait peut-être la vie de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement. Cf. *Année sainte*, t. XI, p. 748.

Pauvre Mère de Saumaise, la lettre de juin 1689 a dû bien l'embarrasser. Dès le premier moment, elle a compris que le succès est impossible ; elle essaiera pourtant. Cette résolution de tenter l'irréalisable montre bien l'estime qu'elle a de la vertu, de la loyauté et des grâces surnaturelles de sa fille de Paray. Quand la sainte la félicite d'avoir été choisie pour travailler à établir le règne du Cœur de Jésus, elle croit à cette vocation ; quand la sainte la prie de continuer son apostolat malgré les obstacles et les contradictions, elle passe par-dessus ses doutes et triomphe de sa timidité. Est-elle, dans cette circonstance, intervenue près de la supérieure de Chaillot, comme elle y a certainement pensé ? Ce n'est pas impossible. Sainte Marguerite-Marie avait conseillé d'atteindre le R. P. de la Chaise, confesseur de Louis XIV, jésuite, comme le P. de la Colombière ; a-t-elle suivi ce conseil ? Nous l'ignorons, nous ignorons le résultat de ses démarches, nous ignorons même si elle a fait des démarches. Qu'importe, après tout ? Ses hésitations, son silence, si facile à comprendre, ne changent rien aux idées et au projet de la sœur Marguerite-Marie. La manière dont ils sont accueillis : elle estime avoir été choisie pour répandre dans l'Église universelle la dévotion au Cœur de Jésus. Les faits ont prouvé qu'elle pensait juste<sup>1</sup>. Rome s'est dérobée en 1688, Louis XIV n'a pas reçu le Message qu'elle voulait lui faire parvenir. Rome dans quatre-vingts ans, approuvera la messe du Cœur de Jésus, et dans deux siècles les rois et les princes s'inclineront devant le Sacré-Cœur pour réparer les ignominies du Prétoire. Le doigt de Dieu est là.

\*

\*   \*

En 1675, Notre-Seigneur avait élu le P. de la Colombière comme apôtre de la dévotion à son Cœur sacré ; en 1688, il

1. Cf. A. HAMON, *Le Message du Sacré-Cœur*, deuxième partie, et *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 416 et sqq.

révèle à sainte Marguerite-Marie qu'il compte, pour réaliser le règne de son Cœur dans le monde, sur les religieuses de la Visitation et sur les Pères de la Compagnie de Jésus. Il lui donne des collaborateurs et nombreux et puissants. C'était le 2 juillet, en la fête de la Visitation : la sainte venait de passer la plus grande partie de la journée devant le Saint Sacrement ; elle y avait reçu des faveurs précieuses. Elle se sent attirée et comme enfermée dans le Cœur de Jésus. Elle voit alors un lieu fort « éminent, spacieux et admirable en sa beauté ». Au centre, un trône de flammes ; sur ce trône, le Cœur adorable avec sa plaie qui jette des rayons ardents ; toute la terre est éclairée et réchauffée. Marie est là ; près d'elle, saint François de Sales et le P. de la Colombière ; remplissant tout l'espace libre, des religieuses de la Visitation, un cœur à la main.

La Mère de Jésus invite ses filles bien-aimées à s'approcher. Elles ont été choisies pour posséder le précieux trésor du Cœur divin, formé par le Soleil de justice, dans la terre vierge de son cœur, où il est demeuré neuf mois. Montrant le Cœur adorable, elle dit :

« Voilà ce divin trésor qui vous est particulièrement manifesté par le tendre amour que mon Fils a pour votre Institut, qu'il regarde et aime comme son cher Benjamin, et pour cela le veut avantager de cette possession par-dessus tous les autres. Et il faut que non seulement celles qui le composent s'enrichissent de ce trésor inépuisable, mais encore qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir, avec abondance, en tâchant d'en enrichir tout le monde, sans craindre qu'il défaille. Car plus elles y prendront, plus il aura à prendre<sup>1</sup>. »

La Mère de toute bonté se tourne alors vers le P. de la Colombière :

1. *Vie et Œuvres*, 1876, t. II, p. 205. Le texte me paraît préférable à celui de *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 406. Cf. *Lettres au P. Croiset*, 15 septembre 1689, *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 554.



Et vous, fidèles serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor ; car s'il est donné aux Filles de la Visitation de le faire connaître, aimer et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de votre Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite en le recevant avec le respect et la reconnaissance dûs à un si grand bienfait. Et à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce divin Cœur, source féconde de bénédictions et de grâces, les répandra si abondamment sur les fonctions de leur ministère, qu'ils produiront des fruits au delà de leurs travaux et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de chacun d'eux en particulier<sup>1</sup>. »

Il est d'autres mentions explicites de ce double choix ; aucun doute n'est possible sur une pensée aussi nettement exprimée. La Visitation Sainte-Marie et la Compagnie de Jésus sont compromises ; elles ne peuvent se désintéresser du nouveau culte. On voit d'ailleurs, on verra mieux tout à l'heure les divines récompenses personnelles et apostoliques promises à leur zèle. Dieu prend ses élus où il veut ; il n'a de compte à rendre à personne. Il nous est permis cependant de rechercher, avec une humble et respectueuse curiosité, les motifs apparents de ses décisions éternelles ; au ciel seulement, il nous en révélera les raisons profondes et dernières. Les élus du 2 juillet 1688 n'avaient aucun droit strict à leur glorieuse élection ; si Dieu pourtant a voulu les regarder, il a trouvé dans l'un et l'autre de ces ordres, des mérites et des grâces qui ont pu incliner son choix. J'ai dit, dans les premières pages du chapitre précédent, comment Dieu avait préparé, dès leur fondation, les filles de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal à devenir les filles du Cœur de Jésus. Le P. Bouzonié, S. J., écrivait déjà en 1697, sept ans après la mort de sainte Marguerite-Marie, que le grand évêque de Genève avait « établi une congrégation destinée au culte particulier du Cœur de Jésus... Il a voulu cet admirable panégyriste

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 406.

du Cœur de Jésus-Christ que non seulement ses filles en fussent les disciples pour l'étudier, mais aussi les oracles pour le faire connaître aux autres, les adoratrices pour lui rendre un perpétuel hommage, les favorites pour lui faire continuellement leur cour, les épouses choisies pour en conserver éternellement les feux<sup>1</sup>. Depuis 1610, c'est justice et bonheur de le reconnaître, les Visitationnaires, par les vertus de douceur et d'humilité, héritage de famille, « huile sacrée » dont leur saint fondateur a voulu les oindre, par les grâces de choix dont quelques-unes avaient été favorisées, avaient acquis à l'apostolat du Cœur de Jésus des droits qu'il lui a plu de consacrer.

Comment justifier le choix de la Compagnie de Jésus ? Les révélations de 1673, 1674 et 1675 montrent, à l'évidence, que Notre-Seigneur veut surtout, dans la nouvelle dévotion, manifester son amour miséricordieux pour les hommes. Or c'est une vérité écrite à chaque page de son histoire, la Compagnie de Jésus a toujours combattu pour maintenir, dans toute leur intégrité, les droits de la miséricorde infinie. Elle a lutté, elle a souffert ; peut-être aurait-on le droit d'ajouter, elle est morte pour défendre l'humanité et la bénignité du Sauveur notre Dieu. Sans doute, en cette fin du xvii<sup>e</sup> siècle, les Jésuites sont les ouvriers de la onzième heure ; avant eux, les autres grands ordres ont porté noblement le poids du jour et de la fatigue. Dieu aussi a voulu traiter en bons serviteurs ces premiers travailleurs : Dominicains, Franciscains, Carmes ont reçu de glorieux privilèges, ils ont une part réservée dans le champ de la dévotion universelle : à leurs familles religieuses se rattachent les dévotions du Rosaire, du Chemin de la Croix, du Scapulaire. En faisant des Jésuites les champions du Sacré-Cœur, Dieu reste fidèle à lui-même et à l'ordre de sa Providence ; il récompense un siècle et demi de bon combat à travers le monde, et quarante années de luttés en

1. *Entretien de Théotime et de Philothée sur la dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Montreuil-sur-Mer, 1895, p. 78. Cf. Letierce, *Étude sur le Sacré-Cœur*, t. I, *Le Sacré-Cœur et la Visitation*.

France contre les dogmes désespérants du Jansénisme. Pour-quoi encore ne voudrait-il pas à ceux qui, dans un siècle, mourront pour lui, offrir, comme suprême asile et tombeau glorieux, son Cœur divin. Ce sépulchre, comme celui de Joseph d'Arimathie, ne garde pas éternellement ses morts : dès ici-bas, il s'ouvre pour laisser sortir les ressuscités<sup>1</sup>. Comme la Visitation Sainte-Marie, la Compagnie de Jésus comptait, au moment des révélations de Paray-le-Monial, beaucoup d'enfants passionnés pour le Cœur de Jésus. Personne, en France, si ce n'est le P. Eudes ou le P. Joseph, ne l'avait prêché comme le P. Huby, personne n'en avait parlé comme le P. Nouet et le P. Saint-Jure<sup>2</sup>. Il faut le répéter : le choix de Dieu se justifie lui-même, nos approbations ne peuvent que lui rendre hommage, sans rien ajouter à sa valeur. Nous avons pourtant le devoir de reconnaître que les deux élus de Paray pouvaient justifier le choix qui les honore.



Pour soutenir le zèle des apôtres, sainte Marguerite-Marie reçoit et répand les divines promesses. Il en est pour les filles de saint François de Sales, il en est pour les religieux de la Compagnie de Jésus : leurs paroles brûlantes de charité « seront comme des glaives à deux tranchants, qui pénétreront les cœurs les plus endurcis des plus obstinés pécheurs, pour en faire sortir la sainte Source qui purifie et sanctifie les âmes<sup>3</sup>. » Mais il en est aussi pour tous les apôtres et tous les dévots du Cœur de Jésus.

« Il m'a promis, écrit la sainte à la Mère Greyfié, que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront pas ; et que, comme il est la source de toutes les bénédictions, il les répandra avec abon-

1. Cf. BOUGARD, *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie*, 10<sup>e</sup> édit., p. 166. Letierce, *Étude sur le Sacré-Cœur*, t. I, p. 35-86.

2. Cf. ch. IV et V.

3. *Vie et Œuvres*, G. t, II, p. 436, 454.

dance dans tous les lieux où sera exposée et honorée l'image de son divin Cœur ; qu'il réunira les familles divisées et protégera et assistera celles qui seraient en quelque nécessité et qui s'adresseront à lui avec confiance ; qu'il répandra la suave onction de son ardente charité sur toutes les communautés qui l'honoreront et se mettront sous sa spéciale protection ; qu'il en détournera tous les coups de la divine justice pour les remettre en grâces lorsqu'elles en seront déchues<sup>1</sup>. »

On remarquera les bénédictions promises aux personnes qui rendront un culte à l'image du Cœur de Jésus : cette image garde toujours, dans la dévotion de Paray, sa place très en vue. Bien d'autres textes de sainte Marguerite-Marie énumèrent des faveurs générales ou particulières ; répandues à pleines mains, elles assurent aux dévots du Sacré-Cœur les récompenses du temps et celles de l'éternité. Elles sont d'abord des promesses surnaturelles. La sainte écrit à la Mère Greyfié : « Je ne crois pas, à vous parler simplement, que les grâces qu'il vous promet — à elle et à sa communauté — consistent dans l'abondance des choses temporelles, car il dit que c'est souvent ce qui nous appauvrit de sa grâce et de son amour. C'est de quoi il veut enrichir vos âmes et vos cœurs<sup>2</sup>. » Il suffit d'ailleurs de lire pour s'en rendre compte.

Plusieurs cependant, et dans le Message à Louis XIV et dans quelques autres révélations, ont pour objet la vie du temps et les biens de la terre. C'est même un trait curieux et populaire de la nouvelle dévotion : dès son origine, elle a été considérée comme le dernier et suprême espoir des situations désespérées. Vers 1723, Marseille, Aix, Arles, Avignon, Toulon, demandent au Cœur de Jésus de les sauver ; le R. P. Laurent Ricci, général de la Compagnie de Jésus, y cherche, en 1767, un abri dans la tem-

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 300, Cf. p. 296, et la lettre du 10 août 1689 au P. Croiset, p. 528. Nous avons l'autographe de cette lettre. Cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 380 et 381, note ; BAINVEL, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, 6<sup>e</sup> mille, p. 75 et sqq.

2. *Vie et Œuvres*, G. t. I, p. 373.



pête qui le menace lui et les siens ; en 1789, les images sauvegardes se répandent, en France, par millions ; en 1814, les catholiques, enthousiasmés par le vœu de Louis XVI lu en chaire, le dimanche, se consacrent en masse au Cœur de Jésus ; en 1832, il est le refuge de nos villes et de nos campagnes dépeuplées par le choléra ; les événements de 1870 et ceux de 1914 à 1918 sont trop présents à nos cœurs pour insister. Nous retrouverons d'ailleurs ces faits, il suffisait ici de signaler un caractère bien spécial de notre dévotion. Il la marque à sa naissance ; on le retrouve dans toute la suite de son histoire.

La grande promesse doit nous arrêter un instant. Elle eut peu d'influence sur l'apostolat de sainte Marguerite-Marie : les premiers traités : livrets de Dijon et de Moulins, les ouvrages du P. Croiset, du P. Froment et même du P. de Galliffet, n'en parlent pas, mais elle est si particulière, les théologiens l'ont tellement discutée, qu'il est bon de l'étudier, dès cette année 1688, à l'heure même où la Mère de Saumaise en reçoit la première communication.

« Un jour de vendredi, pendant la sainte communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : « Je te promets, dans « l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant « accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois tous de suite, la grâce finale de la pénitence ; ils ne mourront point en sa disgrâce, ni sans recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier moment<sup>1</sup>. »

Souvent la sainte affirme que les dévots du Sacré-Cœur ne sauraient périr. L'affirmation générale se précise ici ; absolue, elle prend corps dans une pratique déterminée : la persévérance finale est assurée aux personnes qui, neuf fois de suite, auront fait la sainte communion le premier vendredi du mois. Cette

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 397. Cf. A. HAMON, *Le texte de la grande promesse du Sacré-Cœur, Études*, 20 juin 1903 ; t. XCV, p. 854. Les variantes, dans les différents textes que nous possédons, sont de pure forme et sans importance.

promesse est quelque chose d'unique ; d'autres qui ont une certaine analogie avec elle s'en distinguent cependant d'une manière très nette<sup>1</sup>. Si nous nous étonnons, si notre âme émerveillée, mais toujours défiante, craint de s'abandonner à une aussi large et divine espérance, relisons lentement les claires et dures paroles. C'est un Dieu qui promet : il ne s'agit ni de mérite acquis, ni de justice qui exige ; c'est une vague immense d'amour qui envahit la terre et la submerge, un excès, un de ces coups divins inattendus qui ravissent et les hommes et les anges. « Excessive miséricorde, amour tout-puissant » ; une telle ampleur d'expressions dépasse une promesse banale et légitime les espoirs les plus audacieux. *Misericordias Domini in aeternum cantabo*<sup>2</sup>. Il dépend de nous de chanter à jamais les miséricordes du Seigneur ; il faut donner à la grande promesse la plus large signification que permet la théologie ; elle veut dire cela ou elle ne veut rien dire.

\*  
\*   \*  
\*

Images, livrets, offices, messes, chapelles, lettres de la sainte, visites, longues séances au parloir, par tous ces moyens, à Paray, à Dijon, à Paris, à Moulins, à Semur, à Lyon, se répand suavement mais fortement la dévotion au Cœur de Jésus. Depuis trois ou quatre ans au plus, la source a commencé de répandre son eau de grâce, et, par des infiltrations profondes, elle pénètre déjà des milliers d'âmes, qu'elle purifie et sanctifie.

La sœur Marguerite-Marie le sait très bien, — et son Maître divin le sait mieux encore, — il faut au pauvre esprit humain des pratiques qui le guident, le réveillent et l'enflamment. Aussi

1. « Bien entendu, écrit sagement le P. Bainvel, l'assertion de notre sainte n'a pas, ici plus qu'ailleurs, de valeur absolue ; mais elle garantit, vu la sincérité du témoin, l'expérience psychologique d'une âme d'élite ; et comme nous avons des raisons solides de croire à la mission surnaturelle de la sainte voyante, ces mêmes raisons militent pour la réalité de la promesse. » *La dévotion au Sacré-Cœur*, 6<sup>e</sup> mille, p. 88, note. Cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 434.

2. Ps. LXXXVIII, 2.

s'efforce-t-elle de donner à ses novices et à toutes les personnes qu'attire la nouvelle dévotion des moyens très simples pour la faire entrer dans leur vie spirituelle et l'y fixer. Son apostolat, est insatiable ; comme la flamme, il ne dit jamais : c'est assez.

« Aimons-le donc, cet unique amour de nos âmes, puisqu'il nous a aimées le premier, et qu'il nous aime encore avec tant d'ardeur, qu'il en brûle continuellement au Très Saint Sacrement. Il ne faut que l'aimer, ce Saint des Saints, pour devenir saint. Qui nous empêchera donc de l'être, puisque nous avons des cœurs pour aimer et des corps pour souffrir<sup>1</sup> ? » Ces désirs sans limite, cette dévotion brûlante n'empêchant pas la sainte d'agir avec un merveilleux sens pratique. En la choisissant comme maîtresse des novices, la Mère Melin avait eu la main heureuse, la sœur Marguerite-Marie Alacoque possède admirablement l'art de guider les âmes et les cœurs. Son Maître, sans doute, l'aide beaucoup, mais il trouve en elle un esprit droit et ferme.

Dès le début de son apostolat, la sainte répand à profusion *l'image* du Cœur de Jésus, dont elle a compris la valeur symbolique et la puissance sur les yeux et les âmes. Notre-Seigneur lui a demandé de faire, dans une *consécration* intime, le sacrifice de sa liberté et de tout son être<sup>2</sup> ; elle a dû même écrire, en sa faveur, un testament contresigné par la Mère Greyfié ; il est du 31 décembre 1678. Elle a compris toute la force de ce don plénier de l'âme ; elle y poussait le P. de la Colombière dès 1675 ; la première fête du Sacré-Cœur au noviciat se termine par une consécration solennelle ; la Mère de Soudeilles et la sœur de la Barge reçoivent une copie de la petite consécration, reproduite par les livrets de Dijon et de Moulins et dans la première édition du livre du P. Croiset.

Pour réparer les injures faites à son amour méconnu, Notre-Seigneur demande aux dévots du Sacré-Cœur un amour qui

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 467.

2. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 65.

répare, « une *amende honorable*<sup>1</sup> ». Elle en indique une à ses novices, elle en copie une autre dans son livret de l'hôpital, Mgr Languet croit qu'elle a composé celle du livre du P. Croiset ; il est au moins certain qu'elle lui a communiqué la petite consécration, et une formule d'amende honorable<sup>2</sup>.

La dévotion au Sacré-Cœur est intimement liée à la dévotion à la sainte Eucharistie ; Notre-Seigneur exige que la sœur Marguerite-Marie *communie* aussi souvent qu'elle le pourra<sup>3</sup>. A son tour, elle pousse les âmes à communier le premier vendredi du mois ; c'est une des pratiques conseillées par le livret de Dijon.

Pendant des siècles, la dévotion au Sacré-Cœur s'est confondue avec la dévotion à la Passion ; les révélations de Paray, pleines des douleurs du Crucifié divin, sont en accord avec le culte traditionnel. Sur l'ordre de Jésus, son élue, après en avoir obtenu la permission, se lèvera toutes les nuits du jeudi au vendredi, entre onze heures et minuit, et se prosternera, la face contre terre, aux côtés de la Victime de Gethsémani, pour apaiser, avec elle, la divine colère, et adoucir l'amertume causée par l'abandon des apôtres<sup>4</sup>. C'est l'*heure sainte*, tribut d'amour payé au Cœur sacré par ses fidèles. La sœur Marguerite-Marie, après avoir, la première, veillé avec Jésus, pousse les autres à faire comme elle. C'est par millions que ses disciples l'imitent aujourd'hui.

Dans une lettre du 10 août 1689 au P. Croiset, elle conseille de faire une *association*, où tous les membres « participeraient au bien spirituel les uns des autres<sup>5</sup>, je pense que cela ferait un grand plaisir à ce divin Cœur ». Le P. Croiset, le P. Froment surtout s'efforceront de réaliser cette idée. Ces associations deviendront, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le plus puissant moyen de dévelop-

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 344.

2. *La dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 1693, p. 246.

3. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 72.

4. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 72.

5. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 535.



per la dévotion ; leur rapide et merveilleux accroissement sera la vraie cause du bref de 1765. Elles sont devenues aujourd'hui l'Apostolat de la prière, la Garde d'Honneur, les Archiconfréries du Sacré-Cœur, du Cœur agonisant, de la Communion réparatrice, de Prière et de Pénitence. Il est inutile, cela deviendrait fastidieux, d'énumérer les multiples groupements où l'on retrouve, modifiée mais toujours facile à reconnaître, l'humble idée première de sainte Marguerite-Marie. La frêle semence a donné son opulente moisson. Le doigt de Dieu est là.



Universel, ardent, inconfusable, le zèle apostolique de la sainte n'est ni imprudent, ni téméraire ; mais d'une inlassable douceur et de la suavité même du Cœur de Jésus. Rarement elle parle la première ; son bonheur est d'exciter et d'encourager ; l'initiative doit descendre de plus haut, du ciel. « Les dévotions ne sont jamais bien solides, si elles ne viennent du mouvement de la grâce<sup>1</sup>. » Elle écrit à la Mère de Saumaise, parlant de ses deux frères : « Je ne leur en ai point parlé, quelque envie que j'en eusse, aimant beaucoup mieux que cela soit venu d'eux-mêmes<sup>2</sup>. » Sa timidité s'accommode assez bien de cette manière d'agir ; mais en face d'une volonté divine évidente, il n'y a pas de timidité qui tienne, elle bravera tout aux dépens de son honneur ; un jour même il y allait de sa vocation et de son cher Paray<sup>3</sup>. Si donc, volontairement, elle maîtrise un zèle qui brûle de tout atteindre, c'est uniquement parce que Dieu le veut ainsi. Dijon s'agite, la sœur Jeanne-Madeleine Joly, la Mère Desbarres, la Mère de Saumaise multiplient les démarches ; les sœurs, un peu

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 358.

2. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 450.

3. Il s'agit du renvoi de M<sup>lle</sup> de Vichy-Champrond. Cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 358.

fiévreuses, se hâtent et se préoccupent : « J'espère, écrit-elle, que tout ce que vous me marquez touchant la dévotion de ce divin Cœur, se fera avec le temps, mais il faut attendre avec patience. Car sa grâce agit doucement et suavement, quoique fortement et efficacement<sup>1</sup>. » Doucement et suavement, elle y revient sans cesse. Les âmes ne doivent pas être contraintes ; d'elles-mêmes elles viendront, séduites par les charmes de Jésus, attirées par ses parfums. Le P. Croiset lui a été désigné comme l'un de ceux qui travailleront efficacement à introduire la dévotion dans la Compagnie de Jésus, c'est une grande faveur : « Oh ! quelle grâce pour vous, si cela est, écrit-elle, — très sûre que cela est, — et si vous secondez ses desseins ; mais le tout, doucement et suavement, suivant les moyens qu'il vous en fournira, en lui laissant le succès de tout<sup>2</sup>. » La Mère de Saumaise tient la place du P. de la Colombière parti pour le ciel ; elle est, dans la pensée de sa fille de Paray, l'ouvrière principale choisie par le Maître, la grande propagatrice de la dévotion. Avec elle, la sainte agit librement et montre son âme à nu : désirs souffrances, rêves apostoliques, elle communique tout à sa Mère très aimée. Comme aux autres, elle lui recommandera d'agir doucement et suavement. « La dévotion ne veut pas être forcée, mais il (le Sacré-Cœur) veut s'insinuer doucement et suavement dans les cœurs, par la suave onction de sa charité, à la façon d'une huile, ou plutôt d'un baume précieux dont l'odeur et la liqueur se répand doucement. » Parfum, liqueur, huile, baume précieux, suavement, doucement, il ne lui a pas suffi d'écrire une fois ces mots, il faut qu'elle les répète. Elle verse son âme pleine de la divine onction dans chacune de ses phrases, pour la faire couler doucement et efficacement dans l'âme de la Mère de Saumaise, et par elle dans tous les cœurs et dans toutes les âmes. La douceur de son apostolat fait sa fécondité.

1. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 460.

2. *Vie et Œuvres*, G. t. II, p. 392.

\*

\* \*

Cinq années se sont écoulées depuis le 20 juillet 1685 ; l'élu du Sacré-Cœur, après avoir gagné au nouveau culte ses sœurs de Paray-le-Monial, a répandu, sans sortir du Monastère, la divine semence, par la Mère de Saumaise à Dijon et à Moulins, par la Mère Greyfié à Semur, par des milliers de livrets un peu partout, à Lyon, à Paris, à Chaillot ; grâce à elle, on récite les litanies du Cœur de Jésus, on se consacre à lui, on lui fait amende honorable, on chante une messe à son honneur ; le P. Froment et le P. Croiset achèvent deux livres que tout le monde lira demain ; une chapelle a été érigée dans le jardin du monastère de Paray-le-Monial, une autre dans l'église de Bois-Sainte-Marie ; des associations se fondent où les membres mettent en commun leurs mérites et les offrent. chargés d'amour réparateur, à l'Amour divin méconnu ; des milliers d'images du cœur de chair couronné d'épines, surmonté d'une croix, enveloppé de flammes, disent aux yeux la charité infinie de Celui qui a tant aimé les hommes ; on se passe de main en main des lettres de la sainte, on cite des paroles qui triomphent des résistances les plus déterminées. Malgré les résultats évidents de ce magnifique et continuél apostolat, malgré les assurances réitérées du Maître : « Crois-tu que je le puisse faire ? Si tu le crois, tu verras la puissance de mon Cœur dans la magnificence de mon amour<sup>1</sup> », sainte Marguerite-Marie garde la conviction de son impuissance ; elle est un obstacle aux desseins éternels. Elle le dit, elle le répète, elle s'efforce de convaincre ceux qui l'écoutent et ceux qui lisent ses lettres. Elle a tort, et elle a raison.

Quelques instants avant d'expirer, dans cette calme soirée du 17 octobre 1690, où elle entre dans la mort comme dans une paisible convalescence, la chère mourante disait à sa novice,

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 440.

la sœur de Farges qui l'assistait : « Ma mort est nécessaire à la gloire du Cœur de Jésus<sup>1</sup>. » Les saints, à la dernière heure, ont souvent de ces intuitions lumineuses : au rayonnement de la sainteté éternelle, leur vie, si belle pourtant, se manifeste dans la nudité de son néant, l'horreur et la honte de ses fautes. Alors, confus, ils se réfugient, ils se cachent dans l'humilité confiante, où ils ne trouvent plus que la miséricorde infinie : c'est le dernier et le plus pur de leurs actes d'amour. En face de sa misère, à la clarté de la mort, elle aussi, la noble et vaillante élue, se croit un obstacle au développement de la dévotion sortie de son âme. sous l'action souveraine du Dieu qui l'a choisie et qui, sans elle, sans ses affirmations, n'eût pas existé.

Et bien soit, il y a un obstacle, il faut l'enlever ; il est en elle, ce n'est pas celui dont elle se plaint. Ni ses imperfections, ni son impuissance ne sont en cause ; l'obstacle est ailleurs. Pour que le règne du Cœur de Jésus s'étende glorieux sur les âmes gagnées à son amour, le P. Croiset doit ajouter quelques pages au livre qu'il achève dans une cellule du collège de la Trinité, à Lyon : l'abrégé des vertus de la sœur Marguerite-Marie Alacoque. Elle vivante, c'est impossible. Puisque le récit des merveilles cachées jusqu'alors dans le monastère de Paray-le-Monial est nécessaire au plein succès de sa mission ; puisque, seul, il lui donne sa pleine raison d'être et toute sa force conquérante, il faut qu'on puisse l'écrire ; il faut donc qu'elle disparaisse, il faut qu'elle meure. Alors sera brisé le sceau qui ferme les lèvres, alors il sera possible de chanter les grâces de choix, les divines prédilections de Jésus. Oui, elle a raison, sa mort est nécessaire à la fécondité de son apostolat.

1. *L'Année Sainte des religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, t. V, p. 289.





Dans le grain de blé qui meurt, l'épi trouve la vie. Après la mort du P. de la Colombière, seulement après sa mort, son apostolat devient merveilleusement fécond. Les prédications et les lettres de Londres, les exhortations du collège de la Trinité et la conquête du P. de Galliffet ne peuvent se comparer aux succès de la *Retraite spirituelle*. Les notes intimes, imprimées en 1684, donnent à la timide maîtresse des novices de Paray-le-Monial l'audace de parler du Cœur de Jésus ; elles provoquent le mouvement qui soulève les âmes : une goutte d'eau a fait déborder le vase. Après sa mort aussi, et seulement après sa mort, la sœur Marguerite-Marie réalisera toute sa mission d'apôtre. Nous venons d'applaudir aux succès de ses dernières années : fortement, suavement, tout s'ébranle autour d'elle ; la Visitation Sainte-Marie et la Compagnie de Jésus ont pris comme une première conscience de leur élection et de la volonté divine, une élite travaille pour le Cœur divin : clarté d'aurore, ce premier rayonnement est déjà glorieux. Mais demain, dans les années qui vont suivre, brillera le midi de lumière et de flamme. Malgré des obstacles venus de partout et même d'où ils sont le moins attendus, Innocent XII concède un bref d'indulgence le 19 mai 1693 ; Marie d'Este, hier duchesse d'York, aujourd'hui femme de Jacques II et reine d'Angleterre, prend dans ses mains de reine malheureuse les intérêts du Cœur de Jésus ; la Sacrée Congrégation des Rites permet de célébrer la fête des Cinq Plaies, dans les églises de la Visitation, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement ; les associations se multiplient en France, en Europe, en Amérique, en Asie ; Mgr de Belzunce et les évêques de Provence décrètent que la fête du Cœur de Jésus sera célébrée dans leurs diocèses ; en 1726, le P. de Galliffet édite à Rome son livre :

*De Cultu sacrosancti Cordis Dei ac Domini nostri Jesu Christi* ; Auguste, roi de Pologne, Philippe V, roi d'Espagne, sollicitent de Benoît XIII l'approbation de la messe et de l'office du Cœur de Jésus. Rome refuse, mais elle approuvera demain ; elle-même le sent et personne n'en doute.

Voilà les préludes de la grande histoire qu'il nous reste à raconter. Elle est toute à la gloire de sainte Marguerite-Marie ; fruit glorieux de son apostolat, moisson de grâce germée sur son tombeau et fécondée par sa mort<sup>1</sup>.

---

1. M. A. Gastoué écrivait le 10 juillet 1915, il avait déjà écrit, le 16 juin 1912 : « L'Ordre de la Visitation, plusieurs années après (1648), était à peu près la seule Congrégation de religieuses qui n'eut pas encore le culte du Sacré-Cœur. Ainsi s'explique la mission de la bienheureuse Marguerite-Marie, destinée à faire connaître et à implanter cette dévotion dans un Ordre aussi important. » Il est inutile d'essayer de comprendre, et l'idée ne viendra jamais, de réfuter pareille affirmation. J'estime beaucoup le journal et la revue où l'on peut lire ces lignes ; et voilà pourquoi je ne donne pas leurs noms.



## CHAPITRE XI

---

### PREMIÈRE DIFFUSION

(1690 — 1697)

Le P. Croiset publie la *Dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. — Nature de cette dévotion, sa pratique. — Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie. — La Mère Marguerite-Marie, élue du Cœur de Jésus. — Le livre du P. Croiset et la Visitation.

Dom Le Masson et la dévotion au Sacré-Cœur ; isolé des révélations de Paray, le nouveau culte paraît sans autorité.

La Mère Greyfié traverse la France pour se rendre au second Monastère de Rouen. — Le Sacré-Cœur à Bordeaux. — Un petit livre, une grande précision, une influence considérable. — Un bref d'Innocent XII, 19 mai 1693. — Le vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement.

La Fête du Sacré-Cœur et la XVIII<sup>e</sup> constitution. — Une lettre de la Mère de Lucinge, supérieure d'Annecy, blâme des *pratiques singulières*. — Troubles, réclamations, hésitations. — La Mère de Villars calme les esprits. — La décision de Mgr d'Arenthon d'Alex, évêque d'Annecy.

Le P. Croiset disgracié et approuvé.

Rien ne peut arrêter l'élan. — Un livre du P. Bouzonié. — La reine d'Angleterre prie le Souverain Pontife d'approuver la fête du Cœur de Jésus, le vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement. — Un grand débat à la Sacrée Congrégation des Rites, elle répond : *Non expedire*.

Sortie voilà cinq ans du monastère de Paray, accueillie à Dijon, à Moulins, à Semur, à Lyon, à Marseille, à Rouen, approuvée par l'archevêque de Vienne et l'évêque de Langres, la dévotion au Cœur de Jésus est connue en Italie, en Hainaut, en Savoie, en Pologne et au Canada<sup>1</sup>. Cette rapide et brillante diffusion est toutefois plus en surface qu'en profondeur : le nouveau culte

1. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 462.



n'a pas pénétré les masses chrétiennes. Au soir du 18 octobre, un pessimiste aurait pu se demander, si on ne venait pas de le murer dans le *loculus* du caveau de la Visitation de Paray-le-Monial, avec le corps de la sœur Alacoque. Quelqu'un n'en croit rien, c'est le P. Croiset.

Il termine à Lyon son livre : *La dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, et il y ajoute un *Abrégé de la vie d'une religieuse de la Visitation Sainte-Marie*. Le travail est achevé au début d'avril 1691. M. de Cohade, docteur en théologie de la maison et société de Sorbonne, custode de Sainte-Croix à Lyon, l'approuve le 21 avril ; le 9 mai un privilège du roi permet à Antoine et Horace Molin, libraires à Lyon, de le faire imprimer, de le vendre et débiter, le P. Antoine Billet, provincial des Jésuites, l'approuve le 18 mai, le 20 juin le volume est prêt.

Il paraît, on l'acclame. Livre populaire, simple et clair ; il expose les *motifs* de la nouvelle dévotion, les *moyens* de l'acquiescer et sa *pratique*. Dès la première ligne, l'auteur s'explique : « L'objet particulier de cette dévotion est l'amour immense du Fils de Dieu qui l'a porté à se livrer pour nous à la mort, et à se donner tout à nous dans le très Saint Sacrement de l'autel, sans que toutes les ingratitude... aient pu l'empêcher de s'exposer encore tous les jours aux insultes et aux opprobres des hommes, pour nous témoigner plus efficacement l'excès de son amour<sup>1</sup> », et quelques lignes plus loin : « Parce que nous avons besoin dans l'exercice des dévotions même les plus spirituelles, de je ne sais quels objets matériels et sensibles qui, nous frappant davantage, nous en renouvellent le souvenir et nous en facilitent la pratique, on a choisi le Sacré-Cœur de Jésus comme l'objet sensible le plus digne de nos respects, et le plus propre en même temps de la fin

1. *La dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 1, 2, édit. de 1691. Sur le succès du volume on peut lire *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, du P. de Gallifet, p. 20, édit. de M.DCC.XLV, et *La Vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie*, de Mgr LANGUET, p. 360, édit. de M.DCC.XXIX. Il ne faut pourtant pas prendre à la lettre tout ce qu'on lit à ce sujet dans ce dernier ouvrage.

qu'on se propose dans cette dévotion<sup>1</sup>. » Voilà nettement indiqués les deux objets de la dévotion au Sacré-Cœur, objets nécessaires tous les deux, inséparablement unis, comme l'âme et le corps dans la nature humaine. On peut envisager de plus près l'un ou l'autre, le P. Croiset insiste davantage sur l'amour de Notre-Seigneur, le P. de Galliffet sur le cœur de chair, symbole de cet amour, mais il n'est pas permis de les séparer sans anéantir la dévotion elle-même : séparer l'âme du corps, c'est donner la mort.

Cette notion doctrinale établie — six pages y suffisent — l'auteur raconte brièvement comment la publication de la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière a fait connaître les révélations de Notre-Seigneur à une religieuse dont il ne donne pas le nom, et il cite le fameux texte de juin 1675 : « cette solide dévotion s'est répandue et établie avec un succès merveilleux... elle s'est répandue jusque dans les Indes et dans la Chine<sup>2</sup>. » Dévotion juste et raisonnable, utile et douce, l'exemple des saints nous invite à en vivre.

Avant tout le P. Croiset, suivant les conseils de sainte Marguerite-Marie, vise à être clair. Il s'étend longuement sur les *moyens* d'acquérir la dévotion, et sur sa *pratique*. Il faut fuir le péché, avoir une foi vive, un grand désir d'aimer ardemment Jésus-Christ, s'habituer au recueillement intérieur, lutter contre la tiédeur, l'amour-propre, l'orgueil, par la mortification, l'humilité, la prière, la communion fréquente, la visite du Saint-Sacrement, la fidélité aux pratiques demandées, une tendre dévotion envers la sainte Vierge et le bienheureux Louis de Gonzague. L'auteur tient à préciser le but spécial de la dévotion « réparer, autant qu'il est possible, par notre amour, par nos adorations et par toutes sortes d'hommages, toutes les indignités et les outrages que Jésus-Christ a souffert et souffre encore tous les jours dans le Saint Sacrement<sup>3</sup>. » Le pauvre esprit humain a

1. *Op. cit.*, p. 4 et 5.

2. *Op. cit.*, p. 14, 15.

3. *Op. cit.*, p. 204.

besoin d'être tiré de sa torpeur et comme fouetté par des « dévotions courtes et enflammées<sup>1</sup> », aussi le P. Croiset multiplie-t-il les amendes honorables, les consécration, les offrandes et surtout les méditations : il y en a pour tous les vendredis de l'année.

Chaque chapitre est court, pratique, substantiel, les répétitions n'effraient pas l'auteur si elles sont utiles ; un jeune élan emporte le livre, il s'achève dans un cri d'amour :

« Cœur adorable de mon divin Sauveur, siège de toutes les vertus, trésor de toutes les grâces, retraite de toutes les âmes saintes ; Sacré-Cœur qui est l'objet de la complaisance du Père Éternel ; Cœur digne de régner sur tous les cœurs, de posséder tous les cœurs et des hommes et des anges, Cœur adorable de mon aimable Jésus qui nous aime avec une tendresse si prodigieuse et qui cependant est si peu aimé de ceux qu'il aime si tendrement, que ne puis-je, ô mon aimable Jésus, aller par toute la terre et faire sentir à tout le monde les douceurs ineffables et les grâces extraordinaires que vous répandez avec tant d'abondance sur tous ceux qui vous honorent et qui vous aiment de tout leur cœur ! Agréez du moins le sacrifice qui je vous fais du mien et le désir extrême que j'ai que vous soyez béni et loué de tous les anges et de tous les hommes, éternellement aimé, éternellement honoré et glorifié. Ainsi soit-il<sup>2</sup>. »

Dans la ferveur première de son sacerdoce, étonné, ému du choix de Notre-Seigneur, confiant dans cette divine prédilection, le P. Croiset écrit des pages admirables sur Jésus dans l'Eucharistie, sur sa tendresse et sur notre ingratitude. La flamme du zèle le brûle, il ne disserte pas, il prie. Son livre est vivant. Qu'on lise par exemple le premier chapitre de la troisième partie ; il n'a rien perdu de son actualité ; les critiques d'aujourd'hui sont déjà celles de 1691. La passion de l'auteur, sa fougue ne l'ont pas empêché d'étudier à fond les écrits de sainte Marguerite-Marie et ceux du P. de la Colombière. Il s'abrite toujours, quand

1. *Lettre au P. Croiset*, 10 août 1689.

2. *La dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, p. 512.

il le peut, derrière leur parole et leur autorité. Voulant expliquer le choix fait par Notre-Seigneur du Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, il interprète d'une manière beaucoup trop restrictive, à mon sens, certaines paroles de la révélation de juin 1675 ; mais pour se justifier il peut citer une lettre du P. de la Colombière<sup>1</sup>.

Le succès de son livre tient surtout aux pages qui racontent la vie de sainte Marguerite-Marie. Ce récit admirable donne à la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière, une autorité qu'elle ne pouvait avoir jusque là<sup>2</sup>. Sauf de rares exceptions, les lecteurs ne connaissaient pas le nom de cette personne à qui « le Seigneur se communiquait fort confidemment » ; ils ont cru le jésuite sur parole, les faits prouvent qu'ils ont eu raison. Les grilles de Paray s'ouvrent, chacun peut voir et juger de ses propres yeux. Le P. Croiset a composé son livre avec les *Lettres* de la sainte, son *Autobiographie* et le *Mémoire* de la Mère Greyfié<sup>3</sup> ; quelques pages (4-7) nous font assister à sa vie dans le monde, sa vie dans le cloître est plus longuement exposée (7-58) ; la moitié du récit (58-106) traite des révélations et des grâces qui se rapportent à la dévotion au Sacré-Cœur. L'auteur cite surtout, en les modifiant hélas ! selon le goût de l'époque, les écrits de la sainte. De sobres remarques, quelques rapprochements avec sainte Thérèse, sainte Gertrude, sainte Catherine de Sienne, le récit de la mort, une ou deux phrases qui relient les citations, c'est à peu près toute sa part. Cette réserve plait, c'était la meilleure manière de convaincre. Le Père dépose en témoin, au lecteur de conclure.

« Plusieurs personnes assurent avoir obtenu depuis sa mort des grâces particulières qu'ils avaient demandées par son intercession.

1. *Ibid.*, p. 216. Cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 172, note.

2. Le P. Croiset fait preuve d'une grande justesse de vue « Du premier coup écrit le P. Daniel, il lui (à la Bienheureuse) assigne son rang, sa place dans les annales de la sainteté il semble que sa foi lui ait découvert d'avance l'auréole dont l'Église couronnera un jour ce front virginal » *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie*, 4<sup>e</sup> édition, p. 407.

3. *Abrégé de la vie d'une Religieuse de la Visitation de Sainte-Marie*, p. 2, 3.



On a des preuves qui paraissent convaincantes qu'elle a reçu de Jésus-Christ des grâces extraordinaires, et qu'elle a eu de ces révélations, qu'on juge être du nombre de celles auxquelles on peut sûrement ajouter foi. Mais on peut dire que son amour extrême pour Jésus-Christ, cette parfaite obéissance, cet amour prodigieux des souffrances, et cette profonde humilité qu'elle a conservée jusques au dernier soupir la rendent plus estimable aux yeux de ceux qui savent juger de la sainteté, que ne feraient les plus grands miracles<sup>1</sup>. »

C'est ainsi qu'il fallait écrire en avril 1691. L'auteur n'a pas songé à être habile ; sa réserve est la meilleure des habiletés.

Malgré son réel succès, le volume ne se répand pas aussi vite que le livret de 1690 ; il faut, pour le réimprimer, attendre 1694. Les sœurs du premier monastère de Lyon le recommandent à toutes les maisons de l'Ordre, le 4 novembre 1692 ; elles l'ont déjà à cette date, envoyé de différents côtés<sup>2</sup>. Mais c'est la Visitation de Paray, comme il convenait, qui a lancé l'ouvrage. Le 8 août 1691, dans la lettre, annonçant le décès de la sœur Marguerite-Marie-Alacoque, on en fait un très vif éloge.

Le livre pénètre bientôt dans tous les monastères où il n'est pas encore entré ; avec lui, presque partout, s'introduit la dévotion au Sacré-Cœur. Elle est à Paris, Marseille, Saint-Étienne, Rouen, Autun, Besançon, sans parler de Dijon, Lyon, Semur, Moulins<sup>3</sup> ; elle est à Fribourg. Dans cette dernière ville, une sœur converse peint un tableau du Sacré-Cœur, environné d'anges « parmi lesquels est placée notre vertueuse sœur Marguerite-Marie Alacoque ; une pauvre femme donne cinq écus pour l'entretien de la lampe qui brûle continuellement devant ce tableau<sup>4</sup>. »

1. *Abrégé de la vie d'une Religieuse de la Visitation de Sainte-Marie*, p. 106.

2. *Annales du monastère de la Visitation Sainte-Marie, de Meaux*, Ms. p. 65.

3. *Collection de lettres circulaires émanées des religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, B. N. Ld 173. Outre cette collection, j'ai consulté celle des religieuses d'Annecy, beaucoup plus riche. Comme, d'ordinaire, il n'existe pas différentes circulaires pour une même année, quand je ne donne pas de référence précise, il suffit de consulter, pour chaque monastère indiqué, la lettre circulaire de l'année.

4. *Histoire chronologique des fondations de tout l'ordre de la Visitation de Sainte-*



En dehors de la Visitation Sainte-Marie, l'année même qui suit la mort de la sainte, on commence à s'occuper de la nouvelle dévotion. Des moniales de l'Ordre des Chartreux ont eu entre leurs mains le livret de Dijon ; elles écrivent à leur supérieur général Dom Le Masson pour demander de pratiquer les différents exercices recommandés par le petit volume. « Je ne consens pas seulement à ce que vous mettiez cette sainte dévotion en pratique, répond le Père général, mais je vous y exhorte. » Il compose même pour elles un ouvrage sur le modèle de celui qu'elles lui ont envoyé<sup>1</sup>.

La dévotion au Sacré-Cœur telle que la comprend dom Le Masson, diffère de celle de Paray. Les moniales lui ont parlé des pratiques nouvelles : un rendez-vous quotidien dans le Cœur de Jésus, des prières spéciales, une consécration, une amende honorable, elles ajoutent que l'on demande, le vendredi après l'octave du Saint Sacrement, une communion réparatrice : cette communion « était comme une sorte de fête en l'honneur du Sacré-Cœur<sup>2</sup>. » Dans son *Introduction* Dom Le Masson les met en garde contre les pratiques extérieures qui ne sont que « l'écorce » des dévotions, elles doivent pénétrer jusqu'à l'esprit. Voici d'ailleurs comme il entend la nouvelle dévotion : elle « consiste à préparer votre cœur en le vidant et en le désoccupant des affections et des attaches aux créatures, afin de l'attirer (*sic*) par ce moyen à occuper le vôtre entièrement, sans qu'il s'y rencontre ni partage ni mélange du vôtre, avec ce qui n'est point conforme aux affections et aux désirs du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>3</sup>. » Le fait est intéressant. L'auteur pendant

Marie. B. MAZARINE. Ms 2430. Fondation du Monastère de Fribourg. Cf. la Collection des *Fondations* du monastère de Dijon, Fribourg, p. 76.

1. *Semaine du Sacré-Cœur de Jésus*, par le très R. P. Innocent le Masson, Toulouse, 1886 (réimpression).

2. *Semaine du Sacré-Cœur de Jésus*, par le très R. P. Innocent le Masson, p. xi.

3. *Ibid.*, p. 8.

qu'il écrit, a sous les yeux le livret de Dijon, il le cite textuellement. Il permet aux chartreuses de faire une communion générale et extraordinaire, comme « pour célébrer une fête à l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus par reconnaissance et actions de grâces à son amour, et en réparation d'honneur de toutes les indignités qu'il reçoit<sup>1</sup> », et cependant il semble ne pas voir l'importance, dans la dévotion de Paray, de l'acte d'amour réparateur offert par les hommes à la charité infinie du Cœur de Jésus.

Le livre qu'il transcrit, commence ainsi : « L'objet particulier de cette dévotion, c'est l'amour immense du Fils de Dieu qui l'a porté à se livrer pour nous à la mort, et à se donner à nous au très Saint Sacrement de l'autel. » Ce texte ne l'a pas frappé. Il est très clair cependant, mais il n'a aucune autorité. C'est l'auteur inconnu du Livret de Dijon qui parle ; dom Le Masson peut estimer qu'après tout il a droit, lui aussi, de choisir, pour ses moniales, un aspect différent de la nouvelle dévotion. On se rappelle peut-être que, sur les instances de sainte Marguerite-Marie elle-même, la Mère de Saumaise avait engagé la sœur Joly à ne pas citer le texte de la *Retraite spirituelle* qui affirmait l'origine surnaturelle de la dévotion de Paray<sup>2</sup>. C'était une faute ; la Mère de Soudeille avait vu juste en transcrivant dans le livret de Moulins les paroles mêmes de Notre-Seigneur. La remarque est essentielle ; dans l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, la précision et l'unité viennent toujours des révélations de Paray.

\*

\*   \*

Dans ce mois de juin qui a vu paraître le volume du P. Croiset, la Mère Greyfié quitte Semur pour se rendre au second monastère de Rouen ; les religieuses l'ont choisie comme supérieure. Elle part heureuse de constater chez les filles qu'elle quitte une « piété et

1. *Ibid.*, p. 86, 87.

2. Cf. ch. x p. 311

dévotion intime au Cœur adorable de notre divin Sauveur, qui les porte à la pratique fervente des vertus convenables à notre sainte vocation<sup>1</sup>. » Il est probable que, dans ce voyage, à Auxerre et à Melun où elle s'arrête, elle parle des révélations de Paray, peu à peu elles sont mieux connues dans les monastères de la Visitation. Il est certain qu'à Paris, toutes les personnes qu'elles voient, ou bien sont déjà gagnées à la nouvelle dévotion, ou bien deviendront ses plus ardentes zélatrices. C'est, au premier monastère, rue Saint-Antoine, la sœur déposée Louise-Eugénie de Fontaine, qui, laissant au mois d'avril sa charge de supérieure, demandait à Notre-Seigneur de la remplacer par une religieuse « selon son Sacré-Cœur<sup>2</sup> » ; ce sont à Chaillot, la Mère Croiset, et la reine d'Angleterre ; au monastère du Faubourg Saint-Germain, la sœur Marie-Xavier de Lorraine, fille du duc d'Elbœuf et nièce du cardinal de Bouillon, intime amie de la reine d'Angleterre qui aimait à lui répéter : « Vous deviez être ce que je suis et moi ce que vous êtes<sup>3</sup>. » Il avait été question en effet de faire épouser M<sup>lle</sup> de Lorraine au duc d'York, et nous n'avons pas oublié les secrets désirs de la princesse Marie d'Este<sup>4</sup>. La Mère Greyfié terminait le long récit de son voyage, adressé à tous les monastères de la Visitation, par l'expression de ses vœux les plus humbles et ses plus affectionnés saluts à chaque communauté ; elle assurait les aimer toutes, et leur souhaiter « le bonheur de l'être parfaitement du Cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au temps et en l'éternité. C'est en l'amour de ce Cœur adorable que je suis,

Ma très chère et honorée Sœur,

Votre très humble, indigne sœur et servante en Notre-Seigneur,

Sœur PÉRONNE-ROSALIE GREYFIÉ,

de la Visitation Sainte-Marie. Dieu soit béni.

1. *Circulaire* du second monastère de Rouen, 14 janvier 1692.

2. *Circulaire* du premier monastère de Paris, 26 avril 1691.

3. *Année Sainte*, t. V, p. 63.

4. *Mary of Modena*, queen of James II, by Martin Haile, p. 9 ; Cf. A. HAMON, *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 439.



A partir de 1692, cette manière de terminer les lettres circulaires, va devenir classique. Les religieuses de la Visitation tiendront presque toutes à prendre le Cœur de Jésus comme témoin de leur affection et à se donner en lui un céleste rendez-vous : c'est là un sûr et doux moyen d'apostolat.

Il y en a d'autres et des plus modernes. En 1693, les religieuses du monastère de Bordeaux célèbrent très solennellement, au mois de décembre, la fête du Sacré-Cœur. La vénérable supérieure, la Mère Aimée-Angélique Chambon, dont sainte Jeanne de Chantal avait écrit à la Mère de Blonay, supérieure d'Annecy : « Vous ferez bien de prendre M<sup>lle</sup> Chambon<sup>1</sup> », avait pour ce divin Cœur une singulière dévotion. En 1689, elle avait reçu de la Mère Marie-Éléonore de Ponsein, supérieure du premier monastère de Lyon, deux exemplaires du livret de la sœur Joly. Dès qu'il parut, elle s'était procuré le livre du P. Croiset ; elle en fit faire un abrégé qu'elle répandit à profusion. Le P. Meslerand, jésuite, l'aida de toutes ses forces. M. d'Alaire, père spirituel de la Communauté, se joint à eux pour obtenir un mandement de Mgr l'Archevêque. Le mandement est accordé, une chapelle est bâtie en l'honneur du Cœur de Jésus, on l'inaugure magnifiquement ; Monseigneur lui-même vient présider un *Te Deum* d'actions de grâces. Les fidèles accourent nombreux, l'église ne peut les contenir tous, ils s'agenouillent en pleine rue et suivent la cérémonie avec la plus édifiante dévotion. La mère Chambon a fait imprimer à part l'Office du Sacré-Cœur, les Litanies et quelques autres prières. Pendant le Triduum des fêtes on les vend à la porte de l'Église, avec l'abrégé de la vie de la sœur Marguerite-Marie Alacoque. « Achetez, criait le vendeur, le livre du Cœur de Jésus et la vie de la sainte religieuse dont je ne sais pas le nom<sup>2</sup>. » C'était là de bonne publicité. La lettre circulaire des sœurs de Bordeaux est un vrai chant de triomphe : elles regrettent bien que pour cette fête il n'y ait pas encore de

1. *Année Sainte*, t. I, p. 175.

2. *Circulaire* du Monastère de Bordeaux, 18 février 1694.

messe approuvée, mais on espère que le crédit de la grande et pieuse reine d'Angleterre l'obtiendra bientôt. L'élan ne fait que grandir pendant toute l'année 1694 : archevêque, grand-vicaire, membres du clergé séculier et régulier, tous fêtent le Cœur de Jésus. Chaque premier Vendredi du mois est solennisé dans la chapelle de la Visitation<sup>1</sup>.

\*

\*   \*

Le 1<sup>er</sup> mars 1694, paraît Rouen, chez Eustache Hérault, un petit volume de 136 pages, intitulé *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*<sup>2</sup>, il mérite de nous arrêter. L'auteur inconnu s'est servi du livret de la sœur Joly, et du volume du P. Croiset. Le manuscrit est approuvé le 30 mai 1693 par M. Bulteau, prêtre et docteur en théologie de la Faculté de Paris et curé de la paroisse de Saint-Laurent de Rouen ; le 1<sup>er</sup> juin, M. Clément, prêtre et docteur de la même Faculté, grand vicaire et official de Rouen, l'approuve à son tour. En 1698, lors des fêtes organisées par la Mère Croiset, on publiait la troisième édition. Imprimé en pleine capitale de la Normandie, cette province où la dévotion a été établie par le P. Eudes, dans ses séminaires, il est du plus haut intérêt de connaître la pensée de l'auteur sur le nouveau culte. Le confond-il avec l'ancien ? Il répond avec une netteté qui ne laisse rien à désirer : « Ce mot, Cœur de Jésus, peut s'entendre ou de la partie du corps adorable du Sauveur qui porte ce nom, ou des sentiments intérieurs de Jésus-Christ en général, ou enfin en particulier de son amour pour nous. C'est dans le second de ces trois sens que l'ont pris les auteurs des deux excellents offices consacrés par l'usage qu'en font encore aujour-

1. *Circulaires* du Monastère de Bordeaux, 18 février 1694, 16 février 1695. (1. Année sainte, t. I, p. 182 ; DE LANTENAY, *La dévotion au Sacré-Cœur dans la ville de Bordeaux* ; LETIERCE, *Etude sur le Sacré-Cœur*, t. I, p. 390, sqq.

2. Le P. de Franciosi pense que ce livre est l'œuvre de la Mère de Bourdeny, souvent supérieure du premier monastère de la Visitation de Rouen ; il a peut-être raison.

d'hui deux des plus illustres sociétés de l'Église qui, toutes deux héritières de la piété de leurs saints Fondateurs et de leur attachement singulier à la personne sacrée de Jésus-Christ, en font tous les ans une fête particulière. » On pourrait, je crois facilement deviner les deux sociétés dont il est ici question et désigner leurs deux saints fondateurs ; l'auteur nous évite ce léger effort. Il nomme lui-même MM. de Saint-Sulpice et les RR. PP. Missionnaires du P. Eudes, M. Olier et le R. P. Eudes « qui a composé lui-même un office en l'honneur de l'intérieur de Jésus-Christ, lequel office a été approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris, alors évêque de Rouen et par six autres illustres prélats<sup>1</sup>. » L'auteur poursuit : « Le troisième sens (amour de Notre-Seigneur pour nous) est ordinaire ; c'est en cette signification que nous prenons tous les jours ce même mot, lorsque nous disons qu'une personne est selon le cœur de Dieu, etc... et c'est encore en ce sens qu'on le doit prendre dans la dévotion dont nous parlons. Cette dévotion n'a donc pas seulement le Cœur matériel de Jésus-Christ pour objet, mais aussi tous ses mouvements adorables et particulièrement l'amour infini qu'il a pour nous, amour dont il nous a voulu laisser un gage continuel dans le très Saint Sacrement et dont nous nous efforçons de lui marquer notre reconnaissance de la manière qu'il a témoigné lui être agréable. » L'auteur aurait le droit de s'en tenir à cette dernière formule, après le récit des apparitions de Paray qu'il a donné dans la première partie ; il tient à préciser, il ajoute : « C'est aussi ce qui fait que la fin particulière de cette dévotion est de réparer, autant que nous le pourrons, l'indifférence et le peu de respect que l'on a pour Jésus-Christ, et les insultes qui lui sont faites pendant tout le cours de l'année dans un état où l'a mis son amour pour nous. C'est ce désir qui doit animer toutes les pratiques inventées pour cet effet<sup>2</sup>. » Ces pratiques sont celles de Paray.

1. *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, p. 32, 33, 34, édit. de M.DC.XCIV. On remarquera le titre donné à l'office du P. Eudes, *l'Intérieur de Jésus-Christ*.

2. *Ibid.*, loc. cit.

L'auteur connaît donc la dévotion établie par le P. Eudes ; c'est, d'après lui, la dévotion à tous les sentiments intimes de l'Homme-Dieu. Le P. Eudes l'a nommée dévotion au Cœur de Jésus, mais, pratiquement, elle ne se distingue pas de la dévotion de M. Olier à l'*Intérieur de Jésus*. La dévotion au Cœur de Jésus qu'il expose, lui, a pour objet le cœur matériel de Jésus-Christ, tous ses mouvements adorables, et particulièrement l'amour infini qu'il a pour nous. Le cœur de chair est nettement mis en évidence comme aussi l'amour réparateur qui veut consoler l'amour méconnu de Jésus pour les hommes. C'est la dévotion de Paray qui s'affirme, qui se répand, et qui, même en Normandie, prend la première place : Jacob supplante Esaü.



Comme à Rouen, comme à Bordeaux, nous constatons, un peu partout, le juvénile élan qui emporte les âmes, dans ces années 1693 et 1694. Nous avons des documents qui le signalent dans une vingtaine de monastères de la Visitation<sup>1</sup> ; et sans doute bien des lettres circulaires ont disparu qui révélaient la même ardeur dans beaucoup d'autres. Toujours ou presque toujours les Sœurs de la Visitation sont aidées dans leur apostolat, par les Pères de la Compagnie de Jésus. Notre-Seigneur a fait lui-même la double élection ; saint François de Sales, comme sainte Jeanne de Chantal ne peuvent qu'approuver le choix divin. Dès la première heure, les Jésuites ont, de tout leur pouvoir, favorisé la nouvelle Congrégation ; le saint évêque voyait là une particulière protection du ciel et, quelques jours avant sa mort, il disait à sainte Jeanne de Chantal : « C'est par une spéciale providence

1. Voir les lettres circulaires des monastères d'Amiens, d'Aurillac, de Chambéry, de Dole, de Grenoble, de Meaux, de Paray, de Saint-Étienne, de Turin, de Valence pour 1693, d'Aix, d'Alençon, de Bourges, de Brioude, de Bruxelles, de Dieppe, de Gray, de Lyon, de Marseille, de Mons, de Moulins, de Saint-Étienne, de Troyes, etc... pour 1694.



de Dieu sur votre Ordre, que ces Pères ont une affection de si grande charité pour vous. Il la faut conserver, leur correspondant avec respect et confiance, et faut que nous écrivions ceci en quelque part, afin que les Monastères le conservent<sup>1</sup>. » La recommandation du saint fut suivie à la lettre, et, je n'exagère rien, il faudrait un volume pour contenir les témoignages de reconnaissance, et d'affectueux respect pour la Compagnie de Jésus, contenus dans les Lettres circulaires des cent cinquante monastères de la Visitation. La Mère Louise-Eugénie de Fontaine, morte en 1694, supérieure du premier monastère de Paris, femme d'un très haut esprit et qui fut une des premières grandes dévotes du Sacré-Cœur — je ne citerai que ses seules paroles — écrivait que l'esprit de la Compagnie de Jésus « convenait plus à celui de ses saints fondateurs que pas un autre, ainsi qu'ils l'ont dit et laissé par écrit. Elle les appelait les véritables amis de sa maison, auxquels elle avait un grand recours pour les prédications et pour les confessions extraordinaires<sup>2</sup>. »

Dès 1693, d'ailleurs, on ne l'a pas assez remarqué jusqu'ici, un précieux encouragement est venu de Rome. Le cardinal de Forbin-Janson représentait Louis XIV près du Saint-Siège, et ménageait un accommodement au sujet des évêchés français pourvus par le roi, sans l'autorisation de Rome. La sœur du cardinal, Marie-Claire de Forbin-Janson, alors déposée du Monastère de Forcalquier, demande à son frère, nous ne savons au juste dans quels termes, d'obtenir d'Innocent XII, des faveurs spirituelles pour la nouvelle dévotion. Le Pape consent. Un bref donné à Rome le 19 mai 1693, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du pêcheur, concède une indulgence plénière chaque année à tous les fidèles qui « après s'être confessés, vraiment repentants, et avoir reçu la sainte Communion visiteront dévo-

1. *Réponses de notre sainte Mère. Réponses sur le coutumier*, p. 588, édit. d'Annecy, M.DCCC.XLIX.

2. *La vie de la vénérable Mère Louise-Eugénie de Fontaine*, p. 116. s. l. n. d. ni privilège du Roi. Le monastère d'Annecy en possède un exemplaire.

tement, en quelque lieu que ce soit, l'église d'un monastère des Religieuses de la Visitation de la bienheureuse Vierge Marie Immaculée, fondées par saint François de Sales, le vendredi après l'octave de la fête du très Saint Sacrement, depuis les premières vêpres jusqu'au soleil couchant dudit jour, et là adresseront à Dieu de ferventes prières pour l'union entre les princes chrétiens la destruction des hérésies, et le triomphe de notre sainte Mère l'Église<sup>1</sup> ».

L'année 1693 n'était pas achevée et le bref d'Innocent XII avait pénétré dans la plupart des monastères de la Visitation. En France comme à l'étranger; à Bordeaux, à Bourges, à Brioude, à Dieppe, à Gray, à Limoges, à Lyon, à Marseille, à Saint-Étienne, à Toulouse, à Troyes, à Bruxelles, à Mons et à Turin<sup>2</sup>, la fête du Sacré-Cœur est célébrée solennellement, les lettres

1. Voici la teneur du bref.

Universis Christi fidelibus, praesentes litteras inspecturis salutem et apostolicam benedictionem.

Ad augendam fidelium religionem et animarum salutem caelestibus Ecclesiae thesauris, pia charitate intenti, omnibus utriusque sexus Christi fidelibus vere poenitentibus et confessis, ac sacra communione relectis, qui aliquam ex ecclesiis monasteriorum monialium Ordinis Visitationis Beatae Mariae Immaculae a sancto Francisco Salesio instituti ubique existentibus, feria sexta post Octavam festi sanctissimi corporis Christi, a primis vespers usque ad occàsus solis diei hujusmodi singulis annis devote visitaverunt, et ibi pro christianorum principum concordia, heresum extirpatione, ac sanctae Matris Ecclesiae exaltatione pias ad Deum preces effuderint, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem misericorditer concedimus. Præsentibus ad septennium tantum valituris. Volumus autem quod si pro impetratione, præsentatione, admissione seu publicatione præsentium aliquid vel minimum datur, aut sponte oblatum, recipiatur, praesentes nullae sint, quodque præsentium transcriptis etiam impressis manu alicujus notarii publici subscriptis, et sigillo personae in dignitate ecclesiastica constitutæ munitis, eadem prorsus fides adhibeatur, quæ ipsis præsentibus adhiberetur, si forent exhibitæ vel ostensæ. Datum Romae, apud sanctam Mariam majorem, sub annulo piscatoris, die 19 maii 1693, pontificatus nostri anno secundo, L.-F. card. Albani. Les deux premières demandes d'association furent faites à Rome par les religieuses de Notre-Dame de Poitiers, 24 déc. 1693 pour une confrérie du Cœur de Marie, 18 janv. 1694 pour une confrérie du Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *De cultu sacrosancti Cordis Dei*, auctore R. P. J. de Galliffet, Romae, 1726, p. 161. Les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie étaient représentés sur les arcades des deux chapelles de sainte Anne et de la sainte Famille. Cf. *Histoire de l'Ordre des Religieuses Filles de Notre-Dame*, 2 vols. gr. in-8°. A Poitiers, chez la veuve de Jean-Baptiste Braud, imprimeur et libraire de l'Université, rue des Cordeliers, 1697, t. I, p. 198-199.

2. Voir les *Circulaires* de ces différents monastères, année 1694

circulaires sont pleines de reconnaissance pour la sœur déposée de Forcalquier ; on la remercie vivement des indulgences obtenues. Les Visitandines de Troyes rappellent, à cette occasion, que Dieu avait fait connaître à leur vénérable fondatrice, Anne-Marguerite Clément, que pendant sa vie, saint François de Sales faisait son séjour ordinaire dans ce Sacré-Cœur, et qu'il avait institué la Visitation Sainte-Marie pour honorer ce divin Cœur et ses deux plus chères vertus, la douceur et l'humilité<sup>1</sup>. A Mons, il y a ce jour là grand'messe et salut en musique ; « tout le monde non seulement de cette ville, mais de plusieurs lieux des environs ont témoigné un zèle ardent et merveilleux pour se prévaloir de cette sainte dévotion<sup>2</sup>. » On réclame partout le livre du P. Croiset, l'*Abrégé de la vie de la sœur Marguerite-Marie Alacoque* est très goûté ; on assure que les vertus héroïques de la religieuse de Paray, sa parfaite obéissance en particulier favorisent beaucoup le progrès du nouveau culte.

Dans leur ardeur, les religieuses de la Visitation vont trop vite, mais qui donc le leur reprochera !... Innocent XII accorde une indulgence plénière le Vendredi dans l'Octave du Saint Sacrement, il ne dit rien de la fête du Sacré-Cœur. Je le sais bien, le rapprochement se fait presque de lui-même entre le jour choisi par Rome et la requête de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie : « Je te demande que le premier Vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur en communiant ce jour-là<sup>3</sup>. » Mais le Souverain Pontife ne l'a pas fait, et sans doute eut-il été mieux d'imiter sa réserve<sup>4</sup>. Était-ce possible ? Attrait de la grâce, secret désir des âmes chrétiennes, et, si l'on veut, entraînement naturel vers la

1. Circulaire du 15 juillet 1694. Cf. *La vie de la vénérable Mère Anne-Marguerite Clément*, Paris, M.DC.LXXXVI, p. 266 et surtout le Ms conservé à Annecy, p. 357, 358.

2. Circulaire du 12 septembre 1694.

3. *Vie et Œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie*, t. II, p. 414, édit. 1876.

4. C'était ce que conseillait Mgr Jean d'Arenthon d'Alex dans une lettre à la supérieure d'Annecy. Circulaire du premier monastère d'Annecy, 15 février 1695.

nouveauté, il se produit alors une poussée irrésistible que rien n'arrêtera ; toutes les barrières céderont. L'élan ne vient pas des hommes, il vient d'en haut. Nous le savons aujourd'hui ; on pouvait douter en 1693 et en 1694. Des succès vont naître les difficultés.

\*  
\*   \*

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus n'a rien qui puisse effrayer les filles de saint François de Sales, *les filles du Sacré-Cœur*<sup>1</sup> ; il est pourtant difficile, qu'elle ne rencontre pas d'opposition. A Paray même, de saintes religieuses s'étaient élevées contre les tentatives de la sœur Marguerite-Marie, au nom de la célèbre constitution 18<sup>e</sup> : « ...Il ne sera pas loisible à la Congrégation, sous quelque prétexte que ce soit, de se charger d'autres offices ou prières ordinaires que celles qui sont marquées en ces Constitutions et Directoire. » La défense vaut pour toutes les Visitations. La fête du vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, la communion du premier vendredi du mois, l'Heure sainte, les pieux Rendez-vous, les Confréries, les Litanies, l'Office du Sacré-Cœur, les Consécrations, sont des pratiques nouvelles donc un peu effrayantes. Les unes ont été demandées par Notre-Seigneur, les autres venues, on ne sait trop d'où parfois, ne se recommandent que d'elles-mêmes : ce n'est pas toujours assez. Il arriva donc, en cette année 1693, que plusieurs supérieures, n'osant prendre une décision, crurent devoir demander au premier monastère d'Annecy, à la sainte Source, une ligne de conduite<sup>2</sup>. L'uniformité est nécessaire ; sans elle, comment garder la charité religieuse, vertu chère entre toutes à la Visitation.

Depuis l'année précédente, 1692, le monastère d'Annecy est de nouveau dirigé par la très Honorée Mère Aimée-Bénigne de

1. *Vie de saint François de Sales*, par Mgr Henry de Maupas, 5<sup>e</sup> partie, c. 1, p. 310.

2. Le recours à Annecy est formellement recommandé au chapitre xxvii, du *Directoire*, p. 111 et sqq., édit. d'Annecy, M.DCCC.L.



Lucinge, déjà supérieure de 1683 à 1689. D'une des plus anciennes familles de Savoie, elle a eu comme directrice du noviciat la sœur Françoise-Agnès Flocard, passionnée des écrits de saint François de Sales et qui allait répétant : « Notre saint Fondateur est assez riche pour nourrir ses filles, sans aller chercher ailleurs<sup>1</sup>. » Dans la lettre qu'elle écrivit à tout l'Institut, lors de son élection en 1683, elle priait les religieuses de la Visitation de l'aider, par leurs prières, à gouverner le monastère d'Annecy comme ses illustres devancières, et à le conserver comme elles « dans le premier esprit de nos saints Fondateurs ». On était sûr en s'adressant à elle, de recevoir la décision du pur esprit salésien.

En 1693, la Mère de Lucinge venait de faire imprimer *le livre des Douze Mères*, de la Mère de Chaugy. Le chanoine que Mgr d'Arrenthon d'Alex avait nommé pour l'examiner, fit « retrancher beaucoup de choses des états intérieurs et de l'oraison, à cause de ces nouveautés qui ont fait tant de bruit à Rome et en France. Tout passe maintenant pour suspect d'erreur<sup>2</sup>. » Nous sommes en pleine lutte quiétiste, la plus grande réserve s'impose. Aussi, quand elle veut répondre le 14 novembre aux demandes qui lui ont été faites sur la dévotion au Sacré-Cœur, la Mère de Lucinge semble oublier les textes favorables de son bienheureux Père, et ne se souvenir que des prescriptions restrictives :

« Plaise au Seigneur, que nous concevions un nouveau désir de conserver nos plus petites pratiques, et qu'à l'exemple de ces vraies filles de la Visitation nous n'ajoutions à nos saints exercices qu'une nouvelle ferveur ! Que la Supérieure de chaque monastère et toutes les sœurs prennent soigneusement garde qu'on n'introduise aucune nouveauté, retranchant toute prétention de faire plus ou moins que ce qui est compris dans l'Institut (*Directoire*, art. xxiv). Voilà le motif, nos intimes sœurs, qui nous a engagées à n'entrer point dans ces pratiques si singulières qu'on a introduites depuis peu pour honorer le

1. *Année sainte*, t. IV, p. 391.

2. *Année sainte*, t. IV, p. 396.

Sacré-Cœur de Jésus. Nous ne voulons pas pour cela avoir moins de religion envers le Cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous le regarderons toujours comme le centre de tous nos désirs et le comble de tous nos vœux<sup>1</sup>. »

Au début de 1694, tout l'Institut connaît cette lettre. Quand elle l'écrit la Mère de Lucinge a-t-elle reçu le bref du 19 mai ? Nous n'en savons rien : bref et lettre arrivent dans les monastères à quelques mois d'intervalle. A qui croire ? Rome semble approuver une des pratiques singulières que blâme Annecy. Les supérieures locales demandent conseil sur la conduite à tenir le vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement. Forts du bref d'Innocent XII, les prêtres auxquels elles s'adressent les invitent à célébrer solennellement la fête du Sacré-Cœur ; elles suivent cet avis presque partout. Certains évêques sont favorables. Antoine-Pierre de Grammont, archevêque de Besançon, ordonne en 1694, que la messe propre du Sacré-Cœur de Jésus soit insérée dans le Missel du Diocèse<sup>2</sup> ; Mgr de Franqueville, évêque de Périgueux, préside lui-même, au monastère de la Visitation les fêtes de 1695<sup>3</sup> ; Mgr Louis d'Anglure de Bourlemont, archevêque de Bordeaux, est aussi ardent en 1694 et 1695 qu'en 1693<sup>4</sup> ; Mgr de Brias, archevêque de Cambrai, permet aux Visitandines de Mons de faire connaître aux fidèles les indulgences accordées par Innocent XII<sup>5</sup>. Bossuet interrogé approuve le nouveau culte

1. *Circulaire* du 14 nov. 1693. Cette circulaire est curieuse : la mère de Lucinge y donne aux religieuses de la Visitation nombre de conseils détaillés, et arrête certains abus qui menaçaient de s'introduire.

2. DE GALLIFFET, *L'excellence de la Dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, 2<sup>e</sup> partie, p. 151. La messe insérée dans le Missel de Besançon est la messe *Gaudemus* du livret de Dijon, et non pas celle du P. Eudes. Sur cette messe on peut lire : *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 417 ; elle est ainsi annoncée dans le Missel de Besançon : *Missa de Sacratissimo Corde Jesu Christi feria sexta post octavam Christi. De cultu sacrosancti cordis Dei ac Domini nostri Jesu Christi, Auctore R. I. Josepho de GALLIFFET, partie II, p. 132.*

3. *Les Origines du culte public du Sacré-Cœur, en Périgord*, par l'abbé G.-J. Abdon, p. 64.

4. *Circulaire du monastère de Bordeaux*, 16 février 1695.

5. *Circulaire du monastère de Mons*, 12 septembre 1694.

dans l'intérieur de la Visitation de Meaux, il ne permet pas de le rendre public<sup>1</sup>.

La lettre de la Mère de Lucinge n'a pas convaincu tous les esprits ; les sœurs de Bordeaux, avec un grand respect, mais aussi avec une forte conviction, s'efforcent, dans la Circulaire du 15 février 1695, de montrer que la dévotion nouvelle n'est pas contraire au *Directoire*, ni même au *Coutumier*. Les sœurs de Marseille pensent de même<sup>2</sup>. L'intervention d'Annecy n'a pu faire l'unité. La Mère de Lucinge, est partie pour le ciel le 14 avril 1694 ; c'est à la Mère Marguerite-Joseph Costa de Villars d'y pourvoir.

\*

\*   \*

La disposition des esprits n'est plus la même ; on a senti à la sainte source, que les expressions de la Mère de Lucinge étaient trop fortes. On ne parle plus des « singulières pratiques », de la dévotion au Cœur de Jésus. La lettre d'Annecy fait une respectueuse mention de notre vénérable sœur Marguerite-Marie Alacoque, et l'on reconnaît que, comme chrétiennes et comme filles de saint François de Sales surtout, les religieuses de la Visitation doivent montrer une profonde vénération pour le Cœur de Jésus. La Communauté d'Annecy honore ce divin Cœur ; les sœurs y ont établi leur domicile ; elles ont pour lui un attrait particulier et lui rapportent toutes leurs pensées, paroles et actions. Mais elles s'abstiennent encore de communions ou prières extraordinaires pour l'honorer, car elles veulent observer jusqu'à un iota, tout ce que nos saints Fondateurs ont ordonné.

Les religieuses sentent d'ailleurs que leur décision n'a pas toute l'autorité désirable, aussi ont-elles demandé à Mgr d'Arenthon d'Alex, évêque de Genève, de donner, par écrit, son sentiment.

1. *Annales du Monastère de la Visitation Sainte-Marie de Meaux*, Ms. p. 65. Cf. BOSSUET, *Lettres du 1<sup>er</sup> juin et du 3 juillet 1695, à la sœur Cornuau*.

2. *La Vénérable Anne-Madeleine Rémuzat*, p. 99. Circulaire du premier monastère, 1<sup>er</sup> septembre 1695.

Elles envoient la lettre du prélat à tous les monastères de l'Ordre. Cette lettre est fort intéressante. Mgr d'Arenthon d'Alex ne songe pas un instant à s'opposer à la dévotion qui emporte les filles de la Visitation vers le Cœur de Jésus ; lui-même y céderait volontiers. Le 2 juin 1670, avant les révélations de Paray, il affirmait à la Mère Greyfié partant pour Thonon, qu'il lui conserverait une correspondance dans le Sacré-Cœur qui durerait autant que sa vie<sup>1</sup>, et le 27 juin 1695, quelques jours avant sa mort, il écrivait à sa nièce, religieuse de la chartreuse de Mélan : « Tenez-vous cachée dans son Sacré-Cœur et prenez-y tous vos penchants et mouvements<sup>2</sup>. » Il commence donc par des éloges « Mes très honorées et chères filles en Jésus-Christ. Je vous avoue que je suis édifié et charmé de la dévotion que tous vos monastères ont au Sacré-Cœur de Jésus. » Toutefois les Constitutions 18<sup>e</sup> et 49<sup>e</sup>, certaines expressions du *Coutumier* et des *Réponses* doivent les rendre très prudentes et difficiles pour admettre de nouveaux exercices de piété. Le bref d'Innocent XII est là qu'il n'est plus permis d'ignorer. Aussi Mgr de Genève estime-t-il qu'on peut célébrer la fête du Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement.

« Mais cette fête n'étant que dans vos églises et non dans tout un évêché, ni même dans toute une ville, on ne peut la mettre au rang de celles que vous appelez les fêtes du diocèse, ou les fêtes particulières des lieux ; il faudrait donc que ce fut une fête de l'Ordre, et, en ce cas, tous vos Monastères gardant en cela, comme en toute autre chose une même conduite, vous conserveriez entre vous cette précieuse uniformité qui a toujours été si chère, si utile, si glorieuse à votre Institut. Mais parce que tous vos Monastères ont différents supérieurs immédiats, il n'y a que le Pape, qui est le Supérieur commun qui puisse en faire une fête de l'Ordre et la rendre aussi commune à toute votre

1. Lettre manuscrite conservée au deuxième monastère de Rouen. Cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I, p. 239, et *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, 1907, p. 238, note.

2. *La vie de Mgr Jean d'Arenthon d'Alex*, par Dom Innocent LE MASSON, p. 375, édit. 1895.



Congrégation. Si l'on veut donc être uniforme, il faut avoir recours à sa Sainteté, afin d'obtenir l'établissement de cette Fête, l'approbation d'une Messe et la permission à tous les prêtres qui célébreront dans vos églises, du moins à tous vos chapelains, de dire cette messe, qui sera reçue, par ce moyen, dans tous les diocèses. Le Bref qu'on a obtenu pour l'indulgence du vendredi après l'Octave ne suffit pas pour établir la fête, puisqu'on n'y parle pas de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et qu'il n'y est point dit quel est le motif qui a obligé le Pape à donner ces indulgences<sup>1</sup>. »

Mgr d'Arenthon d'Alex parle d'or. Sa lettre, écrite quelques mois avant sa mort (4 juillet 1695) rend un grand service à la dévotion au Sacré-Cœur. Nettement elle indique la marche à suivre : dans toutes les ruches visitandines, les abeilles salésiennes vont se mettre au travail. Plusieurs monastères ont conscience d'avoir été un peu vite : les sœurs de Mons, par respect pour le sentiment de feu Mgr de Genève et des religieuses d'Annecy suppriment toute solennité ; elles exposent simplement le tableau du Sacré-Cœur pendant l'Octave de la Fête-Dieu et, le lendemain, elles publient l'Indulgence d'Innocent XII, mais sans faire mention du Sacré-Cœur. Toutefois, comme en 1696, le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement se trouve justement être le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, il lui emprunte sa solennité, comme en outre le R. P. de la Compagnie de Jésus prié de faire le Panégyrique des saints Apôtres trouve bon de parler sur la dévotion au divin Cœur avec tant d'onction qu'il eût fallu être de bronze pour ne pas en être touché, tout se passe, comme les années précédentes, au grand profit du nouveau culte<sup>2</sup>. Au Monastère d'Amiens, la fête de saint Pierre et saint Paul a les honneurs, l'autre est tout intime<sup>3</sup>.

1. Cette lettre de Mgr d'Arenthon d'Alex se trouve dans la *Circulaire* du 15 février 1695.

2. *Circulaire* du 27 août 1696.

3. *Circulaire* du 9 octobre 1696.

\*  
\*   \*

Malgré leur bonne volonté et leur résolution de suivre les conseils d'Annecy, les religieuses de la Visitation ne sont pas libres d'agir partout comme elles voudraient; le courant est trop fort, il les emporte. A Pont-à-Mousson, on célèbre pour la première fois en 1695, la nouvelle fête; on a bien le désir de se conformer le plus exactement possible aux intentions de la sainte source, on fait pourtant distribuer au peuple une grande quantité d'opuscules sur le Sacré-Cœur et le R. P. Mauparty, régent de théologie du Collège des R. P. Jésuites, prononce un sermon admiré par tout ce qu'il y a d'habiles et de grands esprits dans l'Université<sup>1</sup>. Au second monastère de Grenoble, on exprime de vifs regrets de la mort de Mgr de Genève, on suivra son conseil; la fête du Sacré-Cœur est néanmoins célébrée chaque année dans l'Église de la Visitation depuis 1693, et le peuple la goûte fort. Détail curieux: on chante ce jour là la Messe et les Vêpres de l'Office des Grandeurs de Jésus qui se célèbre à l'Oratoire, le 28 janvier. Ce sont des Pères de l'Oratoire qui dirigent ce monastère<sup>2</sup>. A Turin, la Mère de Valpergue, en 1695, voudrait faire des merveilles: les familles des religieuses, les pensionnaires sont mises à contribution, les filles de service même offrent le denier de la veuve, un tableau est commandé à un peintre excellent. L'archevêque et le R. P. Gubernati, inquisiteur de la province, approuvent qu'on l'expose dans l'église: plusieurs exemplaires du livre du P. Croiset sont demandés à Lyon; on en fait un abrégé qu'on distribue par centaines, un triduum magnifique précède la fête célébrée avec splendeur. Grand'messe, vêpres, salut en musique, sermons plus éloquentes les uns que

1. *Circulaire du 28 novembre 1695.*

2. *Circulaire du 1<sup>er</sup> avril 1696.* Une nièce du P. de la Colombière, la sœur Anne-Marie de la Colombière, vivait dans ce monastère. A l'occasion de sa mort (1699), les sœurs rappellent le souvenir du Jésuite « dont le zèle pour la gloire de Dieu et pour faire honorer le Sacré-Cœur de Jésus a si fort contribué à l'établissement de cette dévotion » (*Circulaire du 22 mars 1699*).

les autres, fanfares, à l'élévation décharge de cinquante mortiers ; les musiciens de la chapelle du roi se surpassent. Madame royale suivie de sa cour et de ses dames d'honneur vient, aux vêpres, se prosterner devant l'image du divin Cœur, Madame la sérénissime Princesse de Carignan, et Mesdames les princesses ses deux filles assistent au salut avec leur cour, Monseigneur l'Archevêque accorde cent jours d'indulgence à tous ceux qui, pendant l'Octave, viendront au salut, ou même visiteront simplement l'Église « pour y rendre leurs hommages au Cœur de Jésus ». Toutes les communautés de la ville brûlent de pratiquer la nouvelle dévotion, « les vertueuses et cordiales mères Capucines, nos voisines, firent tant d'instances qu'elles obtinrent de garder tout un jour chez elle, notre tableau du Cœur de Jésus. » La Cour, le Parlement, les provinces sont ébranlées<sup>1</sup>. Pendant ces fêtes, cachée parmi les sœurs converses, une humble religieuse rendait gloire à Dieu, et le remerciait de lui avoir fait connaître, par d'admirables révélations, plus de dix ans déjà passés, et le nom de la Bien-Aimée de son divin Cœur, et les grâces qu'il lui faisait : la sœur Jacques-Bénigne Gojoz voyait ce qu'elle avait cru. C'était pour elle une grande joie et aussi une immense confiance, une nouvelle preuve de la réalité des faveurs qui avaient rempli sa propre vie<sup>2</sup>.

Le culte du Sacré-Cœur se répand d'année en année, de ville en ville, expression magnifique et soudaine de la piété chrétienne. Chaque monastère de la Visitation a son Cénacle ; les Pères de la Compagnie de Jésus, bien d'autres avec eux, sont ses apôtres.

\*

\*   \*

Les difficultés n'étaient pourtant pas finies. Dans une circulaire du monastère d'Arles, écrite par la Mère de Grille le 3 avril 1696,

1. *Fondation du Monastère de Turin*. Bibliothèque Mazarine, Ms 2434, p. 496, sqq.

2. *Le charme du divin Amour ou la vie de l'humble sœur Jeanne-Bénigne Gojoz*, Besançon, 1901.

nous lisons que la fête du Sacré-Cœur fut particulièrement douce à la communauté, grâce aux exhortations du R. P. Croiset « C'est un religieux d'une vertu extraordinaire lequel a composé le livre de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, qui s'est voulu servir de ce bon religieux après la mort du P. de la Colombière pour inspirer cette solide dévotion partout. » En écrivant cet éloge, la Mère de Grille ne se doute guère du motif qui a fait venir dans la ville d'Arles le P. Croiset. Comme à la Visitation, dans la Compagnie de Jésus les débuts de la dévotion au Sacré-Cœur furent difficiles.

Professeur de rhétorique au Collège de la Trinité et père spirituel, le P. Croiset profite de toutes les occasions pour faire connaître le culte qui lui est cher. Dès 1693, au plus tard, il a établi, parmi les jeunes gens qu'il dirige une association qui lui permettra de demander à Rome des indulgences. Persuadé que Paray convient mieux que Lyon pour une pareille initiative, il charge le P. de Villette, son compagnon de 1690, de s'en occuper. Le P. de Villette est supérieur des Jésuites de Paray<sup>1</sup>. La fondation faite, le P. Croiset prévient la reine d'Angleterre qui obtiendra les indulgences. M. du Feu, vicaire général d'Autun, depuis longtemps déjà supérieur de la Visitation de Paray, approuve, cette même année, la Confrérie de l'Adoration du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ établie dans l'église du Monastère. Les Pères jésuites donnent tous leurs noms, le P. de Villette choisit pour jour et heure d'adoration, le 15 juillet de 4 à 5 du matin, le P. Froment le 10 septembre et la même heure<sup>2</sup>.

L'Association de Paray marche à merveille, pourquoi ne pas tenter ailleurs ce qui a si parfaitement réussi ! Par ses maîtres dont plusieurs sont de toute première valeur<sup>3</sup>, par ses deux mille

1. Lettre manuscrite du P. Croiset conservée au Monastère de Paray. Cf. *Le R. P. Jean Croiset*, par le R. P. Émile REGNAULT, p. 29.

2. Ms de Paray.

3. Le R. P. Billet, provincial, rappelait quelques noms illustres du collège de la Trinité, le 20 mai 1690 : « Les Edmond Auger, les Coton, les Arnoux, les Théophile



élèves et ses quatre mille congréganistes, le collège de la Trinité de Lyon possède à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle une énorme influence : y établir la dévotion de Paray c'était lui donner un élan irrésistible et dans la Compagnie de Jésus et en dehors. Le P. Croiset est trop habile et trop zélé pour négliger une pareille chance de succès. Il a bientôt fait de mettre en honneur la communion du premier vendredi du mois et d'établir une confrérie du Sacré-Cœur. On s'étonne un peu, on parle de nouveauté. Mais, tous le savent, le R. P. Billet, provincial de Lyon, a une haute estime pour le jeune régent de rhétorique, d'ailleurs mieux que personne, il connaît la nouvelle dévotion ; les murmures n'éclatent donc pas, on dissimule. Le P. Croiset est jeune, il est soutenu par son provincial, il est ardent, il a dans les révélations faites à la sœur Marguerite-Marie une pleine confiance, les promesses de Notre-Seigneur aux dévots de son Sacré-Cœur, l'assurance du secours divin pour ses apôtres l'enflamment ; il a été choisi, il le sait ; fort de ce choix il n'hésite pas à menacer plus ou moins nettement de la vengeance divine ceux qui s'opposeraient à ses desseins : il prend sur les religieux de la Compagnie de Jésus ; qui font leurs études au Collège de la Trinité, une grande influence ; philosophes et théologiens s'enrôlent d'enthousiasme ; à la fin de chaque année c'est une bande d'apôtres qui s'en va porter au dehors la bonne nouvelle.

Ce zèle, sans être dangereux, dépasse la mesure, et plusieurs Pères d'un esprit et d'un âge moins bouillants désapprouvent un enthousiasme excessif. Le P. Billet quitte la charge de provincial le 18 janvier 1694, il est nommé recteur de la maison, Saint-Joseph et instructeur des Pères qui font leur troisième année de probation. Ce départ découvre le P. Croiset. Tout porte à croire qu'il ne change pourtant rien à sa conduite. Les plaintes redoublent : on l'accuse de faire le prophète et cela sans mis-

Raynaud, les Gibalin, les Fabry, les de Rhodes, les de Bussièrès, et cinquante autres qui ont rempli l'Europe savante de leurs ouvrages immortels ». *Le R. P. Jean Croiset*, p. 32, note.

sion ; on l'accuse surtout de mettre en danger la formation des jeunes religieux par de nouvelles pratiques de dévotion. Le P. Marc-Antoine de Noyelles, austère défenseur des vieilles traditions, réunit toutes ces plaintes, et le 27 janvier 1695, les fait parvenir, au très R. P. Général Thyrese Gonzalez. Rome demande une enquête. Le R. P. Gabriel Jacob, provincial, et quatre autres jésuites, le P. Pierre Viollet, préfet des études, au collège de Lyon, le P. Jacques Gérard, recteur de Chambéry, le P. Jean-Baptiste Revirand, recteur de Dole et le P. Jean-François de Malétra, lecteur de théologie à Roanne, en sont chargés. Elle est défavorable ; chose curieuse ce sont les recteurs de Chambéry et de Dole, et le professeur de théologie de Roanne, les moins bien informés évidemment qui sont les plus durs. Leur témoignage l'emporte à Rome, et le 19 avril 1695, le très R. P. Thyrese Gonzalez, écrit au P. Provincial que, sans vouloir trancher, pour ses religieux, la question de la dévotion au Sacré-Cœur, il défend la Confrérie établie, comme aussi la communion du premier vendredi du mois. Il va plus loin. Les lettres reçues insinuent que l'esprit du P. Croiset « paraît tourné aux opinions singulières », il recommande donc de l'éloigner du collège de la Trinité et de ne pas l'envoyer, au moins pendant quelque temps, dans les maisons où se forment les jeunes scolastiques de la Compagnie, ni même dans les autres séminaires de la Province ».

L'ordre est exécuté sur le champ le P. Croiset part pour le Collège d'Arles où il doit enseigner la philosophie. Cela fait, le R. P. Provincial, trois des consultants de Province, et le P. Billet estimèrent qu'il était de leur devoir de mettre l'affaire au point ; parmi eux se trouve le P. Mayaud, recteur du Collège de la Trinité, l'homme le mieux renseigné sur la question. Le 27 mai, partait de Lyon une lettre, véritable apologie du P. Croiset et de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Le R. P. Général répond le 21 juin. Le témoignage des deux provinciaux et des trois consultants de Province a fait sur lui grande impression. Il reconnaît dans le P. Croiset une sainteté

de vie exceptionnelle « *morum sanctilale conspicuum* », un esprit excellent et distingué, une aptitude tout à fait remarquable à exciter la piété dans l'âme des jeunes gens « *promovendae apud juniores pietati valde idoneum* », aussi veut-il qu'on ait égard à la vertu éminente de ce parfait religieux. Il faut avant tout sauvegarder sa réputation, les reproches qu'on lui fait sont insignifiants et peu prouvés « *praesertim cum dubia sint ac levia quae ipsi objecta fuere* ». Cependant une décision a été prise, il vaut mieux, pour l'instant, s'y tenir. Plusieurs Pères de haute vertu et de grande autorité croient de l'intérêt de la Province qu'il ne soit pas encore rappelé à Lyon, il faut attendre le moment favorable.

Sainte Marguerite-Marie avait annoncé au P. Croiset qu'il trouverait des souffrances sur la route de son apostolat, il devait y voir le signe surnaturel de son élection<sup>1</sup>. Il ne s'étonne donc de rien, et la décision si dure de ses supérieurs ne met dans son âme, ni une ombre de ressentiment, ni la moindre décourageante tristesse. Il ne peut plus prêcher le Sacré-Cœur à Lyon, il le prêche à Arles, puis à Avignon, puis à Marseille. Sa vie lui est consacrée, il n'en dérobera rien<sup>2</sup>.

\*  
\*   \*  
\*

La même solution pratique a donc été donnée, presque en même temps, par la Supérieure d'Annecy et par le Général des Jésuites. Aimer le Cœur de Jésus rien de mieux, mais il ne faut pas innover. Mgr Jean d'Arenthon d'Alex a émis une idée : agir pour que Rome veuille bien ajouter, aux indulgences accordées par le bref d'Innocent XII, la permission de célébrer, le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, une fête en l'hon-

1. *Lettre au P. Croiset*, lettre 6 et surtout 10.

2. Tous les détails qui précèdent sont tirés des sources les plus authentiques, des Archives de la Compagnie de Jésus. On peut d'ailleurs se référer au livre du P. REGNAULT, *Le R. P. Jean Croiset*, p. 31 et sqq, comme aussi à celui du P. LETIERCE, *Etude sur le Sacré-Cœur*, t. II, p. 89, sqq.

neur du Cœur sacré de Jésus. Là désormais tendront tous les efforts.

La réponse du R. P. Thyrese Gonzalez est une réponse à des difficultés locales. Donnée au Provincial de Lyon, elle blâme l'abus d'une dévotion et non pas la dévotion elle-même ; dans les autres provinces de France, en Italie, en Belgique, au Canada, en Chine, dans les Indes, on ignore cette lettre ; rien n'est donc changé. Même si elle avait été connue partout, même si au lieu d'être peu favorable à la dévotion de Paray elle y eût été nettement hostile, le mouvement paraît trop puissant et surtout trop universel pour être arrêté. Cinq ou six évêques au moins ont déjà pris parti, les communautés religieuses, en dehors de la Visitation, s'ébranlent. Nous le constatons naguère à Turin ; à Lyon, les dames bénédictines de Saint-Pierre, ont fait venir de Paris un office à neuf leçons, et une messe en l'honneur du Sacré-Cœur, l'office et la messe du P. Eudes approuvés pour l'Ordre de Saint-Benoît tout entier, « il y a beaucoup d'années ». Elles veulent solenniser cette fête, elles ont prié le P. Croiset de dire la messe de communauté ; il accepte on le devine bien<sup>1</sup>. A Rennes une association fondée au premier monastère de la Visitation réunit, en quatre mois, mille huit cents religieuses de la province, dans un même culte et un même amour du Sacré-Cœur<sup>2</sup> ; deux ans plus tard elles sont cinq mille. Pareil élan de la piété chrétienne ne s'arrête pas ; les circulaires d'Annecy et les lettres du très R. P. Thyrese Gonzalez n'y peuvent rien, les âmes vont où les poussent leur attrait et la grâce divine. Strasbourg acclame le Cœur de Jésus, et malgré les Luthériens, la dévotion s'établit dans la ville, sur plusieurs points de l'Allemagne et surtout à

1. *Lettre du P. Croiset*, Archives de Paray.

2. On pensera peut-être que les monastères de Notre-Dame de Charité établis à Rennes (1673), à Hennebont (1676), à Guingamp (1676) à Vannes (1683), aidèrent la propagation de la dévotion au Sacré-Cœur et cela est vraisemblable, bien qu'il soit impossible de le démontrer par des faits. Mais la dévotion des deux monastères de la Visitation de Rennes vient de Paray ; pour le second monastère, la circulaire du 24 novembre 1695 le prouve, pour le premier celles du 2 mai 1695 et du 14 mai 1697.



Augsbourg<sup>1</sup>, Il règne à Angers, Auxerre, Amiens, Aoste, Arles, Beaune, Besançon, Bordeaux, Bourges, Condrieu, Dieppe, Dijon, Fribourg, Gray, Grenoble, Langres, Limoges, Lyon, Montferrand, Périgueux, Poitiers, Pont-à-Mousson, Rouen, Saumur, Semur, Troyes, Turin, Valence, Vannes<sup>2</sup>, et cette énumération n'est pas complète, il faut pourtant réparer une omission et ne pas oublier Moulins, où la vénérable amie de la sœur Marguerite-Marie, la Mère de Soudeilles continue à propager de toutes ses forces la chère dévotion.

A Bordeaux, à Poitiers, à Pont-à-Mousson, à Périgueux, des Pères Jésuites ou des prêtres séculiers composent des brochures courtes, substantielles, qu'on répand par milliers, et qui jettent dans le peuple chrétien la semence des moissons de demain. La forme importe peu, avant tout la clarté. « Quoique la dévotion au Cœur de Jésus-Christ ait été nouvellement reçue en plusieurs endroits avec une ardeur extraordinaire, et qu'on ait donné aux personnes qui l'ont érigée en Confrérie, sous l'autorité du Saint-Siège, les louanges qu'elles méritent, plusieurs néanmoins n'en distinguent pas assez le véritable objet, ou en ignorent les pratiques... C'est ce qui m'engage à éclaircir cette matière, et à donner des preuves solides et des instructions familières pour animer le zèle des fidèles et pour l'entretenir<sup>3</sup>. » Le livre où le

1. *Fondation du monastère de Strasbourg*, Ms., p. 450.

2. *Circulaires de 1695, 1696*.

3. *Entretien de Théotime et de Philotée sur la dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. Bouzonié, Poitiers, 1697. Avertissement. Le petit volume a été réimprimé par le P. X. de Franciosi, S. J., à Montreuil-sur-Mer en 1905. En 1696, paraît à Périgueux chez Pierre Mazeau, un opuscule intitulé : *La dévotion au Cœur de Jésus établie dans l'église des religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, l'auteur est inconnu ; la même année le P. Mauparty public chez l'imprimeur de l'Université un petit livre pour ceux qui font partie de la Confrérie du Sacré-Cœur (Circulaire du 4 mars 1697) ; nous n'avons pas le titre de cet ouvrage. A Aurillac, la sœur Marie-Rose Joly, compose « un livre à l'honneur de ce Sacré-Cœur... » et ce livre « a tant de débite qu'on travaille à la 4<sup>e</sup> édition » (1701). Le livre du P. Bouzonié, ne fait qu'une part assez petite aux révélations de Paray, qui lui servent à expliquer le nouvel attrait des âmes vers le Cœur de Jésus, mais non à préciser l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur, aussi sur cet objet même est-il beaucoup moins net que le P. Croiset et le P. Froment par exemple : c'est une nouvelle preuve de l'importance des révélations de Paray.

P. Bouzonié parle ainsi, paraît avec l'autorisation du R. P. Provincial Ignace Tartas, donnée le 21 janvier 1696 ; la même année le 20 novembre, le R. P. Gabriel Jacob, provincial de Lyon, approuve le volume commencé du vivant de sainte Marguerite-Marie par le P. Froment. Le 16 juin 1796, l'archevêque de Besançon constate que, dans cet ouvrage non seulement il n'y a rien de contraire à la foi ni à la doctrine de l'Église, mais encore qu'il y a reconnu « une solide piété fondée sur l'autorité des Docteurs de l'Église, et sur les sentiments des saints les plus éclairés des siècles passés. Ce qui fait voir que cette dévotion étant fort ancienne, elle mérite d'être renouvelée en celui-ci pour exciter dans les âmes des fidèles un ardent amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Goutte à goutte, et sur les points les plus divers de notre terre de France, comme aussi des pays voisins, Pays-Bas, Italie, Allemagne, Suisse, comme encore au Canada<sup>1</sup>, se forme lentement, le grand courant de foi et de dévotion chrétienne, qui emportera tous les obstacles.

\*  
\*   \*

Ils se dressent un peu de tous les côtés ; le P. Bouzonié à mots couverts, sans doute, mais d'une façon nette nous indique les critiques faites vers 1695, à la nouvelle dévotion. On objecte d'abord sa nouveauté et il semble évident que ce reproche, sans les révélations de Paray, en eût changé l'objet particulier : le Cœur de Jésus fut devenu, dès cette première heure, le symbole de tous les sentiments qui le firent battre, et non pas spécialement de l'amour qu'il a ressenti pour nous. Les théologiens, avides d'établir sur des textes anciens leurs affirmations d'aujourd'hui, prennent dans saint Paul et chez les Pères, le mot cœur un peu partout où ils le rencontrent ; ils lui donnent les significations

1. Une religieuse ursuline de Québec fait profession le 21 février 1695 « sous le nom de sœur du Sacré-Cœur de Jésus », *Les origines de la Devotion au Sacré-Cœur de Jésus au Canada*, p. 37, note.

les plus variées et le sens le plus large. « C'est dans ce Cœur sacré que nous comprenons tous ses mystères qui vont à la consommation de l'amour, toute sa doctrine qui tend à l'adoucissement de la loi et de notre joug, tous ses voyages qui marquent les recherches de la grâce, toutes ses actions et toutes ses vertus qui portent le caractère de la douceur<sup>1</sup>. »

On a reconnu l'idée de Dom le Masson.

Outre sa nouveauté, on reproche à la dévotion au Sacré-Cœur de diviser Jésus-Christ, *divisus est Christus*<sup>2</sup>, de faire des partages et des exclusions dans sa divine Personne ; quelques esprits pointilleux blâment l'expression : aimer le Cœur de Jésus<sup>3</sup>. Tous ces griefs, nous les retrouverons plus tard, et nous entendrons les éloquentes et décisives réfutations faites devant les membres de la Sacrée Congrégation des Rites ; il suffit de les avoir signalés ici.

Tout élan de la piété chrétienne pour devenir catholique, doit recevoir de Rome l'impulsion victorieuse. Le bref d'Innocent XII accordé sur la demande du cardinal de Forbin-Janson, ne suffit pas ; il faut, suivant le conseil de Mgr de Genève, obtenir l'approbation de la fête du Sacré-Cœur, au jour demandé par sainte Marguerite-Marie. On s'en préoccupe de tous les côtés. Pour signer la requête, on songe naturellement à la reine d'Angleterre, toute dévouée aux religieuses de la Visitation et au Cœur de Jésus. Déjà en 1692, la Mère Priolo, supérieure de Chaillot, avait usé de son crédit en Cour de Rome<sup>4</sup> ; le P. Croiset écrivait en 1693, au P. de Villette : « Je n'attends que votre réponse pour faire agir la Reine d'Angleterre<sup>5</sup>. » Le 23 mars 1696, elle écrit à Innocent XII. Au milieu de ses royales angoisses, — le roi Jacques II, à ce moment là même, tente de passer en Angleterre, pour

1. *Entretien des Théotime et de Philotée*, p. 18. Voir p. 31, le sens donné par l'auteur au mot cœur.

2. *I Cor.*, I, 13.

3. *Entretien de Théotime et de Philotée*, p. 8-21.

4. Circulaire du premier monastère de Lyon, 4 nov. 1692.

5. *Le R. P. Jean Croiset*, p. 29.

lutter contre Guillaume d'Orange, et son épouse se prépare à boire un nouveau calice d'amertume<sup>1</sup> — elle trouve pourtant le loisir et la confiance de demander au Souverain Pontife de vouloir bien accorder une bulle, autorisant tous les monastères de la Visitation à célébrer la fête du Cœur de Jésus « de préférence le vendredi après l'Octave du Santissimo<sup>2</sup> ». La reine d'Angleterre est malheureuse, son malheur est celui de l'Église ; avec Jacques II c'est la religion catholique que Guillaume d'Orange veut expulser de Grande-Bretagne. Innocent XII ne pourra manquer d'accueillir la pétition de la princesse qui souffre pour la foi. Il le pourra d'autant moins que Marie-Béatrix d'Este n'accepta d'épouser le duc d'York que sur les instances personnelles de Clément X ; ce pape n'a pas hésité, le 19 septembre 1673, à écrire un bref à une jeune fille de quinze ans, fait peut-être unique<sup>3</sup>.

\*

\*   \*

On résout donc à Rome d'étudier la question. Pendant l'année 1696 et les premiers mois de 1697, le cardinal de Forbin-Janson, ponent de la cause, et le postulateur Frigidiano Castagnori, travaillent au mémoire qui doit être présenté à la Sacrée Congrégation des Rites. La principale difficulté, il est facile de le prévoir, viendra de la nouveauté du culte du Sacré-Cœur<sup>4</sup>. Très adroite-

1. *Mary of Modena*, p. 322. 14 mars « I found Her Majesty prepared with a constant mind for a fresh chalice of bitterness. . »

2. *Calendar of Stuart Papers* belonging to His Majesty, the King, preserved at Windsor Castle vol. 1, London, 1902, p. 166. Le 23 septembre la Reine écrivait de nouveau, cette fois au cardinal de Forbin-Janson ; elle lui demandait d'obtenir que les indulgences concédées par sa Sainteté pour le culte du Sacré-Cœur, en 1693, pour sept ans, le fussent à perpétuité. *Ibid.*, p. 173. Les deux lettres sont écrites en italien, elles sont résumées par l'éditeur du *Calendar*, les originaux sont au château de Windsor.

3. *Mary of Modena*, p. 20, 21. Dilectae in Christo filiae Nobili Puellae Mariae Principissi Estensi, Clemens P. P. X, Cet empressement de Rome à examiner la requête de la reine d'Angleterre est d'autant plus remarquable que Benoît XIV demande que pareilles supplications soient répétées plusieurs fois pour obtenir leur effet. *De Serv. Dei beatificat.*, l. II, c. xxxvi, n. 7, 8, et l. IV, c. vi, n. 2.

4. Le P. Eudes avait déjà répondu à cette objection. Lettre du 29 juillet 1672. Cf. *Les Origines de Notre-Dame de Charité*, p. 157.



ment, Frigidiano commence par louer l'admirable développement des fêtes chrétiennes, établies par l'Église successivement et selon les besoins des fidèles. Dieu aurait pu créer toutes choses en un moment, il a voulu pendant six jours continuer son travail, et toujours ainsi son ineffable bonté et sa miséricorde, par une admirable Providence, donnent, à chaque époque, ce qui lui convient. De nos jours, quand la charité se refroidit dans les âmes, voici que l'on pense enfin à rendre au Cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le culte qui, en toute justice lui est dû. Des hommes à l'ardente piété<sup>1</sup>, se sont rencontrés, pendant ces dernières années, qui lui offraient leurs hommages, en Angleterre, en France, et dans les autres contrées de l'Europe ; des autels, des confréries ont été érigées en son honneur, et enrichies d'indulgences par notre très Saint-Père le Pape Innocent XII, lui-même. Voilà pourquoi les religieuses de la Visitation et la Sérénissime Reine d'Angleterre, qui a si bien mérité de la foi catholique, demandent qu'une fête, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus soit établie le vendredi après l'Octave de la fête du Saint-Sacrement, avec messe propre. Castagnori développe ensuite les raisons favorables à sa thèse, raisons tirées, soit de l'objet de la dévotion elle-même : le divin Cœur de Notre-Seigneur, soit de l'autorité des Écritures, des Saints-Pères ou des pieux auteurs, il a réuni plus de trente textes : textes de l'Ancien Testament et du Nouveau : du livre des Rois (*I Reg.*, II 35), des Actes des Apôtres (XIII, 22) du *Cantique des Cantiques* (IV, 9), de l'évangile (St Jean XIII, 23) ; textes de saint Jean Chrysostome (*Hom. 23 in Epist. ad Romanos : Cor ilaque Chrisli erat Cor Pauli*), de saint Augustin *in Manuali*, de saint Bernard, *in Passione Domini : Summi Regis Cor aveto*, de saint Pierre Damien (*Serm. I, de excell. Joan. Evang.*), de saint François d'Assise dans Cornélius à Lapide, de sainte Claire, saint Elzéar, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, sainte Lutgarde, sainte

1. *De rationibus festorum sacratissimi Cordis Jesu*, édit. tertia, p. 18, 19. Le M. Nilles croit qu'il s'agit des confréries établies par le P. Eudes, rien dans le texte ni dans le contexte ne me paraît justifier cette opinion.

Mechtilde, sainte Gertrude, sainte Catherine de Siëne, sainte Thérèse, sainte Marie-Madeleine de Pazzi, sainte Rose de Lima, saint Laurent Justinien, saint François de Sales, du bienheureux Louis de Gonzague, du bienheureux Henri Suso, de la vénérable Catherine de Ricci, de Louis de Blois, Lansperge, du cardinal Bona, de quelques autres encore. Il est doux de retrouver tous ces grands noms, salués déjà dans cette histoire. Castagnori ignore les conférences du P. Joseph, et le *Cœur admirable* du P. Eudes ; il y aurait trouvé de bons arguments pour sa thèse<sup>1</sup>. Il conclut : « De tout ce que nous avons dit, puisqu'il est juste de rendre au Cœur sacré de Jésus, siège et source d'amour, un culte privilégié en souvenir de ses innombrables bienfaits, ainsi que l'ont fait, avec grande raison, les saints les plus illustres, il semble donc bien qu'il faille exaucer, selon le désir de la sérénissime Marie, Reine d'Angleterre, la demande des Religieuses de la Visitation, et leur permettre de célébrer cette fête dans leurs églises<sup>2</sup>. »

Prosper Bottini, archevêque de Myre, promoteur de la foi, reconnaît, dans sa réponse, l'équité de la demande et ne lui reproche que sa nouveauté. Mais il le fait avec force rappelant les termes de la fameuse lettre de saint Bernard aux chanoines de Lyon : « Je m'étonne vraiment qu'il ait paru bon de nos jours, à quelques-uns de vous, de changer les bonnes coutumes et d'établir une fête nouvelle qu'ignore la liturgie, que la raison n'approuve pas et que ne recommande aucune antique tradition ; sommes-nous donc ou plus savants ou plus dévots que les Pères. Il est toujours dangereux de vouloir introduire, en pareille matière, ce que dans leur prudence, ils avaient négligé<sup>3</sup>. » Le Pape Innocent I et différents conciles, nous mettent en garde contre les nouveautés que la sagesse de l'Église eut toujours en horreur.

Castagnori avait rappelé un bref d'Innocent XII, du 8 janvier

1. *De rationibus festorum sacratissimi Cordis Jesu...* I, p. 302-316.

2. *De rationibus festorum sacratissimi Cordis Jesu*, p. 21.

3. *P. L. t. CLXXXII*, p. 332.

1694<sup>1</sup>, approuvant, dans l'église des religieuses de Notre-Dame à Poitiers, une Confrérie du Cœur de Jésus, et l'enrichissant d'indulgences. Les abbesses de Fontevault et de la Mothe, avec leurs communautés, les religieuses de l'Assomption de Paris, de Sainte-Croix de Poitiers, de Saint-François de Fontenay, de Sainte-Ursule de Pau y avaient adhéré. Bottini répond avec raison, qu'une faveur à une confrérie n'est pas une raison suffisante pour instituer une fête avec messe propre. — Sans doute, riposte Castagnori, mais c'est pourtant une raison de le demander. On m'objecte la nouveauté : il y a nouveauté et nouveauté. Cassiodore remarquait déjà au vi<sup>e</sup> siècle qu'il ne faut pas avoir peur de celle qui est selon la justice<sup>2</sup> ; si l'argument était irréfutable comment aurait-on pu établir les fêtes de la Très Sainte Trinité, du *Corpus Christii*, de la Passion, de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, de saint Joseph, pour n'en pas rappeler d'autres encore plus récentes ? Saint Bernard attaquait les chanoines de Lyon surtout parce qu'ils n'avaient pas au préalable consulté le Saint-Siège ; il ne pourrait qu'approuver les religieuses de la Visitation qui viennent de recourir à Rome.

Les objections ne portent donc pas. Théoriquement, Castagnori a raison ; pratiquement il ne parut pas évident à la Sacrée Congrégation des Rites que le culte du Cœur de Jésus devait être approuvé aussitôt. A bien envisager les faits, la demande ne laissait pas d'être un peu singulière. Séparée des révélations de Paray qui lui donnent, non pas sa force intime, mais son opportunité, qui, en même temps, précisent son objet, la requête au premier abord, semble avoir été introduite sans grande raison et pour la faire admettre, il fallut sans doute l'autorité du cardi-

1. Le P. de Galliffet le date du 18 janvier ; deux autres confréries du Cœur de Jésus avaient été approuvées en 1695, l'une à Nantes, l'autre à Bordeaux. Il faut sans doute ajouter celle fondée à Versailles dans l'église des Récolets, cependant pour la même confrérie dans la même église, je trouve deux brefs d'approbation, 3 mai 1695 (de GALLIFFET, p. 180), 5 déc. 1741 (DE GALLIFFET, 3<sup>e</sup> page non numérotée entre 198 et 199). Cf. *Entretien de Théotime et de Philotée*, p. 60.

2. Non sit novitas molesta quae proba est. *P. G.*, t. LXVIX, p. 585.

nal de Forbin-Janson, et le grand désir que l'on avait à Rome d'apporter une consolation aux malheurs de la si méritante reine d'Angleterre et de son époux Jacques II. Le moment d'ailleurs était assez mal choisi. La querelle quiétiste battait son plein. Les esprits inquiets s'agitaient à la recherche des dévotions nouvelles, aucune, d'ailleurs, n'obtenait d'approbation<sup>1</sup>. Il était sage d'attendre. La Sacrée Congrégation des Rites ne voulut pas toutefois rejeter simplement une demande que plusieurs de ses membres approuvaient. Elle passa entre les deux solutions extrêmes. Par son décret du 30 mars 1697, elle concède à tous les prêtres qui célébreront le saint sacrifice dans l'église des monastères de la Visitation, le vendredi qui suit l'Octave du Saint-Sacrement, le pouvoir de dire, chaque année, la messe des Cinq Plaies, Innocent XII, approuve ce décret le 3 avril<sup>2</sup>.

Les Ursulines de Vienne, appuyées par le Nonce et la comtesse de Valdestheim, demandèrent, la même année, la permission de célébrer la fête du Sacré-Cœur, le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement. Après mûr examen, la Congrégation des Rites répondit : *Non expedit*<sup>3</sup>. Elle confirmait, au contraire son décret du 30 mars 1697, par une réponse du 5 juillet 1698<sup>4</sup>.

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Blasius prétendit que, en 1697, la Sacrée Congrégation des Rites avait rejeté le culte du Sacré-Cœur

1. Hoc tempore (25 mai 1697) quo tot novae devotiones in dies introducuntur et magna facilitate ab Ecclesia rejiciuntur. » *Archives de la Compagnie de Jésus*.

2. « Sacrarum Rituum Congregatio ad supplices preces Serenissimae Mariae Angliae Reginae Sanctissimo Domino Nostro porrectas, eidem sacrorum Rituum Congregationi remissas, et ab Emo et Rmo D. Cardinali de Janson relatas, Monialibus Visitationis Beatissimae Virginis sub Instituto s. Francisci Salesii militantis benigne indulsit atque concessit, ut in earundem ecclesiis quotannis feria sexta immediate post Octavam augustissimi Corporis Christi, sacerdotibus tam inservientibus eisdem ecclesiis, quam exteris ad easdem talidie confluentibus, liceat Missas quinque Vulnerum Jesu Christi celebrare, si Sanctissimo Domino Nostro videbitur, die 30 Martii 1697. Facta igitur deinde per me secretarium de praedictis SSmo D. N. relatione, Sanctitas Sua benigne annuit, die 3 April. ejusdem anni 1697. » Cf. *De servorum Dei Beatific. et Beat. Canoniz.*, l. IV, p. 2, c. xxxi, n. 19 ; *Analect. J. P.* an. 1860, p. 1237 et ann. 1865, p. 1367.

3. *Analect. J. P. ann.* 1865, p. 1374.

4. *Analect. J. P. ann.* 1865, p. 1376.



Cœur ; il traduisait mal<sup>1</sup>. La Congrégation ne voulut pourtant pas l'approuver. Toutefois, dans la plupart des monastères de la Visitation, et dans le peuple chrétien, son décret fut reçu comme une approbation. La raison est simple. Depuis que les révélations de sainte Marguerite-Marie sont connues, le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement est devenu pratiquement, le jour consacré à honorer le Sacré-Cœur, le jour de sa fête. Dans son bref du 19 mai 1693, Innocent XII n'a pas dit un mot du Cœur de Jésus, mais, parce qu'il accorde des indulgences à ceux qui, le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, visiteront l'Église d'un monastère de la Visitation, les religieuses et tous, avec elles concluent, que ces indulgences sont accordées à la fête du Cœur de Jésus. Ce n'est pas un plan arrêté d'avance : la foule est simpliste, voilà l'explication humaine. L'explication divine est plus haute ; l'action de la grâce, l'action du Saint-Esprit dirige les âmes et les conduit où elle veut ; nous l'oublions trop parfois. Les choses se passent en 1697, comme en 1693. La Congrégation des Rites autorise une messe dans les églises de la Visitation, le Vendredi dans l'Octave du Saint-Sacrement ; elle ne dit rien de la fête du Cœur de Jésus ; elle permet seulement ce jour-là, de célébrer la messe des Cinq Plaies. Pratiquement, pour tous les fidèles, ce jour devient la fête du Cœur de Jésus. Vraiment on ne voit pas trop quel autre nom pourrait bien lui convenir. Ainsi, d'une façon naturelle et providentielle à la fois, va disparaître le seul reproche sérieux fait à la demande des religieuses de la Visitation, le reproche de nouveauté<sup>2</sup>.

1. Camilli Blasii Auximatis. J. U. D. et in Romana curia advocati, *de Festo Cordis Jesu Dissertatio Commonitoria...* in prolus. n. 2.

2. Le cardinal Gerdil va même plus loin, je n'ose le suivre, il croit que par son texte même la Congrégation des Rites préparait la décision affirmative ; on ne saurait, pense-t-il, parler des cinq plaies sans rappeler la blessure du Cœur et la blessure du Cœur n'est-ce pas le Cœur blessé ? Cf. *Analect. J. P.*, ann. 1855, p. 505. Sur l'interprétation trop large, mais très loyale du bref d'Innocent XII, on me permettra une seule citation. Les sœurs de Périgueux écrivent, le 15 juin 1697, qu'elles ont « une joie indicible que la sérénissime reine d'Angleterre ait obtenu un bref du Saint-Père pour la solennité du divin Cœur de Jésus, dans tout leur institut. » *Les origines du Culte public du Sacré-Cœur en Périgord*, p. 72.

## CHAPITRE XII

---

### LENTS PROGRÈS

La fête de 1698 à Rouen. — Sœur Marie-Éléonore de Lorraine et la chapelle du Sacré-Cœur, au monastère de la rue Saint-Jacques, à Paris. — La Mère Greyflé à Chaillot, son retour à Annecy. — La Mère Angélique Brulart à Périgueux, son retour à Dijon. — Les confréries du Sacré-Cœur en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, au Canada.

*La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, par le P. FROMENT, S. J. — Curieux détails sur les confréries du Sacré-Cœur.

La dévotion du P. Eudes, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La Mère Greyflé, supérieure à Annecy. — Ses démarches à Rome. — Un bref de Clément XI, 27 avril 1704. — Nouvelles démarches, nouveau bref, 4 juin 1707. — Il faut attendre.

Les confréries se multiplient. — Nouveaux opuscules. — Apostolat par la prédication.

Le livre du P. Croiset à l'index. — *Entretien de Théotime et de Philoïée*, par le P. Bouzonié, S. J.

La dévotion au Sacré-Cœur du bienheureux de Montfort. — Une lettre de Simon Gourdan.

Le 2 avril 1697, la veille même du jour où Innocent XII, approuvait la décision de la Congrégation des Rites, la très honorée Mère Costa de Vilars, supérieure du Monastère d'Annecy, à qui l'on continuait de demander une règle de conduite touchant la fête du Sacré-Cœur, écrivait : « Nous nous en tenons aux sentiments de feu Mgr d'Alex, d'heureuse mémoire... jusqu'à ce qu'enfin le Saint-Siège ait prononcé sur cette dévotion, pour en célébrer la fête dans l'Institut. La Reine d'Angleterre ayant écrit à Rome pour cela avec un zèle digne de sa rare piété, il faut espérer que Notre Saint-Père le Pape accordera bientôt à

Sa Majesté, une demande si chrétienne et qu'il en fera une fête de notre Ordre<sup>1</sup>. »

Expédié de Rome en avril, le bref dut arriver trop tard pour être utilisé en 1697, le vendredi après l'Octave du Saint Sacrement ; la communauté de Dieppe l'ignorait encore le 18 août<sup>2</sup>. Connu ou non, c'est seulement en 1698 que nous pouvons constater son influence sur la solennité de la fête du Sacré-Cœur. Elle tombait, cette année là le 6 juin. Bien avant cette date, à Dijon<sup>3</sup>, toujours à l'avant-garde quand il s'agit d'honorer le divin Cœur, à Rouen<sup>4</sup>, à Paris<sup>5</sup>, des demandes ont été faites pour établir des confréries du Cœur de Jésus, des brefs particuliers concédés, Castagnori n'avait-il pas dit que ces brefs étaient le moyen très sûr d'obtenir l'office et la messe tant désirés. Mgr Colbert, jadis il avait eu pour précepteur le P. de la Colombière, autorisa le 3 mai, pour le diocèse de Rouen, la publication des indulgences accordées par le Souverain-Pontife. La Mère Croiset, supérieure du premier Monastère de la Visitation, fit placarder de larges affiches. A Rouen, comme à Chaillot elle se montrait ardente zélatrice du nouveau culte. Les hésitations d'Annecy, les lettres de la Mère de Lucinge et de la Mère Costa de Vilars, avaient pourtant fait sur elle une grande impression ; à ses religieuses de Rouen qui la pressaient d'aller de l'avant, elle opposait la Constitution XVIII. Pour obtenir qu'elle songeât à établir la fête du Sacré-Cœur, il fallut sa guérison, et un vœu de toute sa communauté. En juin 1698, elle a recouvré sa confiance, son entrain. Voici ce qu'on lisait sur les affiches :

« Vous êtes avertis que dans l'église du premier monastère de la Visitation Sainte-Marie de cette ville de Rouen, il s'établit (sous l'au-

1. Circulaire du 2 avril 1697.

2. Circulaire du 10 août 1697.

3. *Annales du Monastère de la Visitation* de Dijon, p. 149, 150.

4. *Annales manuscrites du monastère de Rouen*. Cf. Circulaire du 6 décembre 1700.

5. Circulaire du 25 mai 1698.

torité et permission de Mgr l'Archevêque) une société pour l'invocation du Sacré-Cœur de Jésus avec indulgence plénière à perpétuité, accordée par notre Saint-Père le Pape, aux Associés de l'un et l'autre sexe, lesquels gagneront ladite indulgence pour la première fois le jour qu'ils se feront enrôler après s'être confessés et communies à cette intention.

« Ceux qui voudront entrer en cette sainte société, apporteront leurs billets audit monastère pour être inscrits, et recevoir un imprimé de l'explication de cette dévotion, avant la fête principale qui se fera, à perpétuité, le vendredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement qui arrivera, cette année 1698, le 6 juin. Il y aura indulgence plénière, exposition du Saint-Sacrement et prédication par M. Moisson, à quatre heures, et ensuite bénédiction<sup>1</sup>. »

Les imprimés, distribués à ceux qui viennent se faire inscrire, contiennent la bulle des Indulgences, le visa de l'Archevêque et l'approbation des statuts de la confrérie, un avertissement sur la nature de la dévotion et le texte de la bulle. L'empressement fut incroyable et la fête célébrée avec un concours extraordinaire : dès cinq heures du matin les trois autels étaient occupés, plusieurs prêtres ne purent cependant célébrer la sainte Messe ; dix fois plus grande l'église eut été insuffisante ; « les communions sont en si grand nombre qu'on ne peut les nombrer ce jour-là ». Dès ce premier jour, la nouvelle fête se classe parmi les plus solennelles, à côté de celles de la Visitation et de saint François de Sales. « La Messe du Sacré-Cœur a été chantée par Messieurs du Grand Séminaire (ce sont les Pères Eudistes) à qui il appartenait de faire l'ouverture de cette dévotion établie depuis longtemps dans leur Congrégation<sup>2</sup>. » Le sermon de M. Moisson fut magnifique, il provoqua un grand nombre d'adhésions à la nouvelle confrérie. La Mère Croiset tint d'ailleurs à informer les divers monastères de la Visitation que sa conduite avait eu l'approbation d'Annecy.

1. Le premier monastère de Rouen conserve encore quelques-unes de ces précieuses affiches.

2. Circulaire du 15 juin 1698.



La confrérie du second monastère de Paris, alors rue Saint-Jacques, aujourd'hui rue de Vaugirard, 110, a le même succès. Si elle n'existait pas quand parut le décret de la Sacrée Congrégation des Rites, elle fut certainement fondée, cette année même. Elle est florissante en 1698. La sœur Marie-Éléonore de Lorraine la dirige, cette direction ne nuit pas au succès. Fille du duc d'Elbœuf, presque fiancée au duc de Cadaval, héritier présomptif de la couronne de Portugal, M<sup>lle</sup> de Lorraine pouvait escompter le plus brillant avenir ; elle préfère le cloître. La reine Marie-Thérèse lui donna le voile blanc, toute la Cour assistait à la cérémonie. Le cardinal de Bouillon, son oncle, reçut ses vœux, la reine, ce jour-là encore déposa sur le front de la jeune religieuse le voile noir des professes. Quelque temps après, son père demande pour elle à Louis XIV, l'abbaye de Notre-Dame de Soissons. Elle écrit au cardinal de Bouillon : « Je suis et j'ai toujours été dans la résolution de ne point accepter d'Abbaye et de me conformer aux Règles de l'Institut dans lequel je suis entrée... c'est du meilleur de mon cœur que je préfère la *Croix* à la crosse<sup>1</sup>. » Le Cœur de Jésus aime les humbles, les humbles aiment le Cœur de Jésus. Marie-Éléonore de Lorraine était gagnée d'avance à la dévotion de Paray. Elle voulut avoir, dans le couvent, une chapelle du divin Cœur. Sa sœur, la princesse de Vaudemont, tous les membres de sa famille se firent un plaisir de lui donner l'argent nécessaire. La reine d'Angleterre posa la première pierre. Cette chapelle est un petit bijou, œuvre des meilleurs artistes, Mansart a dessiné la magnifique boiserie qui revêt tout l'intérieur. La place d'honneur est occupée par un grand tableau du Sacré-Cœur. Mais sur la manière de représenter le Cœur de Jésus on eut bien de la peine à se mettre d'accord ; on sentait déjà la difficulté de bien traiter pareil sujet.

Voir cette chapelle, en parler, c'est parler du Sacré-Cœur et de la confrérie, Madame la princesse de Vaudemont ne perd pas

1. *Année sainte*, t. III, p. 135.

une occasion. Toute la cour sait que, depuis son entrée dans ladite confrérie, tout réussit à Madame la princesse ; aussi nombre de grandes dames n'hésitent pas à monter la rue Saint-Jacques et à se faire inscrire. Les registres de la sœur Marie-Éléonore se couvrent des plus beaux noms de France. La petite chapelle du Sacré-Cœur est sa vie ; on est sûr de l'y trouver le balai à la main. Agréablement les religieuses lui font la guerre. « Elle se donne, écrivent-elles, à peine le loisir de prendre ses repas, et plus heureuse encore que le Prophète, elle peut, non seulement dire que le zèle de la maison de Dieu la dévore, mais aussi qu'il la soutient et la nourrit<sup>1</sup>. »

\*

\* \*

La Mère Greyfié eut la joie d'admirer cette chapelle, lors de son passage à Paris en 1697. Elle avait été six ans supérieure au second monastère de la Visitation de Rouen, elle retournait à Annecy, sa maison de profession. Avant de quitter Rouen elle voit longuement la Mère Croiset, supérieure du premier monastère. Elle s'arrête à Saint-Denis et visite tous les couvents de Paris. La reine d'Angleterre, qui déjà l'a vue en 1691, exige qu'elle retarde son départ pour s'entretenir avec elle. A la grande joie des sœurs de Chaillot, elle reste plusieurs jours. Elle arrive le 13 juin. Les religieuses n'ont pas oublié sa visite de 1691, ni ce qu'elle leur dit alors de la sœur Marguerite-Marie Alacoque, du P. de la Colombière et de la confiance qu'il faut avoir dans le Cœur de Jésus. Depuis qu'elles ont lu la circulaire de Paray-le-Monial et le livre du P. Croiset, elles sont encore plus curieuses de connaître tout ce qui s'est passé. La Mère Greyfié a été pendant six années supérieure de la sœur Alacoque, elles l'interrogent de nouveau. « Nous fîmes plusieurs demandes à cette vertueuse déposée, fille de notre sainte Source, elle y répondit avec autant

1. *Circulaire du 25 mai 1698, deuxième monastère de Paris.*

de prudence que de cordialité. Je lui demandai si elle croyait les visions des âmes au Purgatoire et autres choses extraordinaires de notre chère sœur Marguerite-Marie Alacoque<sup>1</sup>. »

Voilà des questions qui nous font bien plaisir. Les religieuses de Chaillot, — et ce qui se fait à Chaillot se fait dans les autres monastères — veulent se rendre compte de ce qu'elles ont lu ; elles discutent, elles se renseignent, elles ne donnent leur foi qu'à bon escient. Elles ont raison. Les révélations de Paray ne sont pas des dogmes ; il ne faut rien rejeter sans motif, mais il peut exister des motifs de rejeter tel ou tel détail.

La Mère Greyfié répond : « Dès que je vois une sœur qui aime la souffrance, le rebut, oubli, mépris, qui fuit d'être aimée, honorée, connue, estimée, qui fait tout ce que font les saints, je crois facilement toutes les choses extraordinaires qui arrivent. J'ai reconnu dans le livre qu'on a imprimé de sa vie, les mémoires que j'ai donnés qui sont fort justes. J'en avais plusieurs écrits de sa main, je n'ai pas osé les produire, m'ayant priée de les brûler<sup>2</sup>. » Réponse de bon sens et toute surnaturelle. L'humilité avide d'humiliations, l'amour des souffrances ne trompent pas, ne peuvent pas tromper. Pendant six années la Mère Greyfié a pu admirer les merveilles qu'elle raconte aux Visitandines de Chaillot ; on devine comment elles écoutent cette parole si pleinement autorisée.

Le 17, à trois heures, la reine d'Angleterre arrive avec le roi. Jacques II après avoir adoré le Saint Sacrement, salué les religieuses qui l'accompagnent, « dit quelques paroles d'honnêteté à la bonne sœur Greyfié, puis laissa la reine qui l'entretint en particulier plus d'une heure<sup>3</sup>. » Qu'ont-elles dit ? Comme nous serions heureux de le savoir. Est-il impossible de le deviner, et d'assister pour ainsi dire, à leur entretien ?

La reine a voulu voir la Mère Greyfié ; en 1691, elle n'avait pas

1. *Manuscrit de Chaillot*, conservé au monastère de la Visitation de Caen.

2. *Manuscrit de Chaillot*, conservé au monastère de la Visitation de Caen.

3. *Manuscrit de Chaillot*.

manifesté ce désir. Elle ignorait alors, ou à peu près, tout de sainte Marguerite-Marie et de Paray. En 1697, elle vient de demander à Rome une fête en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. Elle est intervenue en souvenir du Père de la Colombière, de son apostolat de Londres, poussée aussi par le P. Croiset et les religieuses de la Visitation. Et voilà que le Cœur de Jésus lui-même envoie à Chaillot, la supérieure qui, au moment le plus critique, a vu, entendu, dirigé, mortifié, aimé la voyante de Paray ; ah ! oui elle veut la voir, elle veut être avertie de son passage. Il y a six ans, l'humilité et l'obéissance de cette grande religieuse l'avaient frappée ; elle veut l'interroger, maintenant qu'elle est au courant de tout, et lui demander de vouloir bien lui dire tout ce qu'elle peut dire. Peut-être la Mère Greyfié ignore-t-elle encore le résultat des démarches à Rome de la reine d'Angleterre ; nous sommes au 17 juin, et les sœurs de Chaillot ont été informées le 1<sup>er</sup> mai. Elle apprend avec joie tous les détails qu'elle devra transmettre à Annecy. Les dispositions de la sainte Source changeront après l'arrivée de la Mère Greyfié. N'est-ce pas la preuve de l'intervention de l'ancienne supérieure de Paray ? La religieuse si loyalement dévouée au Cœur de Jésus a été mise par la reine d'Angleterre elle-même au courant de ses démarches, de ses espoirs, de son insuccès, qui pourtant n'est qu'à moitié un insuccès.

Partie de Paris, la Mère Greyfié s'arrête à Melun, à Dijon, à Lyon :

« Elle nous a charmées, écrivent les religieuses, par ses discours et ses entretiens : elle a satisfait pleinement notre juste curiosité sur les rares vertus de notre Sœur Alacoque, et sur son grand amour envers le Cœur adorable de Jésus-Christ. Comme elle l'avait gouvernée pendant six ans, elle avait eu toute sa confiance, et avait pénétré tous les secrets de ce grand cœur qui attire maintenant l'imitation de tant de saintes âmes. Après de si saintes conversations nous comprenons aisément comment cette très heureuse Mère a fait la joie,



l'édification et le bon ordre de toutes les maisons ou elle a été supérieure pendant vingt-quatre ans, depuis qu'elle est sortie d'Annecy<sup>1</sup>. »

Par ces récits nous assistons au développement de la dévotion au Sacré-Cœur dans les monastères de la Visitation. Doucement, suavement, selon le vœu de sainte Marguerite-Marie, elle pénètre les esprits, elle embaume les cœurs.



L'année suivante, la Mère Françoise-Angélique Brulart, une autre grande Visitandine, passionnée elle aussi, pour le Cœur de Jésus, parcourt la France, et entretient le feu sacré dans tous les monastères qu'elle visite. Supérieure de Périgueux depuis 1691, elle y avait apporté de Dijon, la dévotion bénie. Elle avait entendu la Mère de Saumaise, elle avait chanté la messe de la sœur Joly, et prié devant le tableau du Cœur de Jésus. Mgr de Francheville, neveu de M<sup>lle</sup> de Francheville, fils spirituel du P. Huby, lui a donné toute liberté d'établir en Périgord le culte naissant. Elle en profite. Les fêtes de février 1695 ont été magnifiques. Pendant les Quarante-Heures, 22, 23 et 24 février, chaque jour, dans la chapelle de la Visitation il y eut amende honorable au Cœur de Jésus, sermon, bénédiction du Saint Sacrement donnée par Mgr de Francheville, assisté de Mgr Gilles de la Baume Le Blanc de la Vallière, oncle de la future sœur Louise de la Miséricorde, et ancien évêque de Nantes, « un second François de Sales, en douceur, bénignité et union avec Dieu<sup>2</sup> ». Au-dessus de l'autel on voit un grand tableau, que possède encore la Visitation, la première image du Cœur de Jésus publiquement vénérée dans le diocèse de Périgueux. En 1696, un livre est publié à Périgueux, chez Pierre Mazeau : *La dévotion au Cœur*

1. Circulaire du 22 septembre 1697, premier monastère de Lyon.

2. *Les origines du culte public du Sacré-Cœur en Périgord*, par l'abbé G.-J. Abdon, aumônier de la Visitation de Périgueux, Périgueux, Cassard, 1895, p. 84.

*de Jésus-Christ établie dans l'église des religieuses de la Visitation Sainte-Marie.* Il est répandu dans tout le diocèse, et le 15 juin 1697, les religieuses constatent que « la dévotion est grandement goûtée à Périgueux... Elles ont une joie indicible que la sérénissime reine d'Angleterre ait obtenu un bref du Saint-Père pour la solennité du divin Cœur de Jésus dans tout leur institut. Elles sont aussi reconnaissantes à cette auguste princesse de l'honneur qu'elle a fait à leurs sœurs de Chaillot de choisir leur maison pour le lieu de ses retraites. Pour elles, elles ont choisi le Sacré-Cœur de Jésus<sup>1</sup>. »

Quittant Périgueux, pour retourner à Dijon, la Mère Brulart s'arrête à La Rochefoucauld, Loudun, Saumur, Tours, Blois, Orléans, visite les trois monastères de Paris et Chaillot, s'entretient longuement avec la reine d'Angleterre à qui elle prend « la liberté d'offrir un saint Suaire tiré sur celui de Notre-Seigneur qui se garde à la cathédrale de Besançon, » et par Melun, Auxerre Semur elle arrive enfin à Dijon. Partout on l'accueille avec enthousiasme, partout, les documents contemporains en font foi, elle parle du Sacré-Cœur, et, après son passage, dans tous les monastères qu'elle a visités, on voit s'établir « l'usage de chanter, le premier vendredi de chaque mois, après les vêpres, le psaume *Miserere* suivi de l'Amende honorable et de la bénédiction du Saint Sacrement<sup>2</sup> ».

Arrivée à Dijon elle admire le zèle de ses anciennes filles, ses sœurs d'aujourd'hui, à répandre le culte du divin Cœur. La Confrérie établie dans le monastère compte de douze à treize mille membres. « Il y en a d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre, de Savoie, de Piémont, d'Allemagne, de Beaucaire, de presque toutes les villes de France et même du Canada<sup>3</sup>. » Plusieurs associés ne

1. *Les origines du culte public du Sacré-Cœur en Périgord*, par l'abbé G.-J. ABDON, aumônier de la Visitation de Périgueux. Périgueux, 1895, p. 72.

2. *Annales du monastère de Dijon*, p. 122. Cf. *Année Sainte*, t. II, p. 177 sqq, et les circulaires contemporaines des divers monastères dont nous avons donné les noms.

3. Circulaire du 14 janvier 1698, monastère de Dijon.

se contentent pas d'une heure d'adoration par année ; la confrérie entière en fait près de trente mille. En six mois, deux bulles ont été obtenues de Rome : la première concède trois indulgences plénières, l'une au jour de l'entrée, la seconde à l'heure de la mort, la troisième le jour de la fête de la confrérie ; ce jour avait été laissé aux choix des associés qui ne pouvait être douteux : c'est le Vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement. Elle accorde encore, quatre fois l'année, une indulgence de sept ans et de sept quarantaine, aux jours choisis ; ce sont les premiers vendredis de mars, de mai, d'août et d'octobre ; enfin soixante jours d'indulgence à chacun des exercices de piété et de charité indiqués dans la bulle qui est à perpétuité. La seconde bulle est pour sept ans : l'autel de la chapelle du Sacré-Cœur est privilégié pour les associés défunts, au jour des Morts et pendant l'Octave, un jour chaque semaine, au choix des associés, c'est le vendredi. La Mère Brulart devait d'ailleurs être renseignée sur ces bulles. C'était M. l'abbé Boucher, frère d'une religieuse professe de Périgueux qui avait fait les démarches pour les obtenir. Il habitait Rome, il était confrère du Sacré-Cœur ; M. Renault, riche banquier, l'avait aidé. La Mère Desbarres, supérieure de Dijon, demande que ces faveurs soient étendues à toutes les maisons de l'Institut qui ont ou auront une confrérie du même genre. On refuse ; chaque monastère devra faire sa requête.

M. Renault se charge de toutes les démarches, il suffit de lui envoyer douze livres pour les écritures.

\*

\*   \*

L'élan est donné ; pendant les trois années, 1698, 1699 et 1700, trente bulles d'indulgences sont demandées à Rome et obtenues : quatorze par des monastères de la Visitation, cinq par les religieuses Ursulines, trois par les religieuses de Notre-Dame, une par les religieuses Hospitalières, une par les Récollets, trois par les Carmes, une par les Capucines, deux par les églises paroiss-

siales de Séverac et de Châteaubriand, au diocèse de Nantes<sup>1</sup>. Cette magnifique floraison de confréries ne représente pas tout le développement du culte du Sacré-Cœur ; la sève bénie, dans ces mêmes années, pousse bien d'autres rejets. Elle bouillonne à Fribourg. « On ne donne son cœur qu'aux favoris, s'écrie le prédicateur de la fête du Sacré-Cœur en 1697, à la fin de son discours ; vous en êtes donc, mes sœurs ; avisez ce que vous donnerez : cœur pour cœur<sup>2</sup> » ; à Mons, où Fénelon permet en 1699 ou en 1700, de chanter la messe propre du Sacré-Cœur ; l'archevêque de Cambrai se montre plus favorable que l'évêque de Meaux<sup>3</sup>. Elle bouillonne à Marseille, à Grenoble, à Angers, à Aurillac, un peu partout dans notre terre de France ; et si, à Paray-le-Monial, là où elle puise sa première force, nous ne pouvons plus suivre son développement, c'est que les circulaires de ce monastère nous manquent. On vient de retrouver, en 1907, cinq pages signées par la Mère de la Garde, compagne de noviciat de sainte Marguerite-Marie, supérieure du monastère en 1695. On y lit : la Mère de Lévy Châteaumorand, « avait un recours particulier au Sacré-Cœur de Jésus, sous la protection duquel elle avait mis tous les intérêts de sa Communauté, disant pour cela trois fois le jour les Litanies de ce Cœur adorable... ». La chapelle du jardin, la chapelle de 1688, où pria la sœur Alacoque, est chère aux religieuses. « Après le Très Saint Sacrement, c'est le séjour de nos délices<sup>4</sup>. » Dans le diocèse d'Autun, la bienheureuse l'avait prédit, l'autorité diocésaine n'approuva que fort tard, après 1720, le culte public rendu au Cœur de Jésus ; c'est donc par

1. Voir le catalogue du P. de Galliffet, *L'excellence de la Dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, 2<sup>e</sup> partie, p. 178 sqq. Les Ursulines sont presque aussi actives que les Visitandines ; en 1733 elles ont établi 78 confréries, les Visitandines 82.

2. *Circulaire du 4 avril 1698*, Monastère de Fribourg. Le P. Jésuite avait rappelé « que le divin Sauveur avait donné son portrait au roi d'Edesse, Abagarus, son effigie à Véronique, la croix au grand Constantin, la sainte ampoule au roi de France, les plaies à Saint François... ».

3. *Circulaire du 11 juin 1700*, monastère de Mons.

4. *Circulaire du 10 avril 1695*, monastère de Paray-le-Monial.



les seules circulaires des religieuses de la Visitation, que nous pourrions connaître les progrès de la chère dévotion, là où elle naquit ; espérons qu'un jour ou l'autre, une heureuse chance fera trouver de nouveaux fragments inconnus.

\*  
\*   \*

En 1699, paraît à Besançon, chez François-Louis Rigoine, imprimeur du roi, de Mgr l'Archevêque et de l'illustre chapitre métropolitain, le livre du P. Froment ; *La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*. Achevé avant la mort de la sainte, il est resté, près de dix ans, en portefeuille. Pourquoi ? L'auteur en donne la raison<sup>1</sup>. Je ne crois pas qu'il faille en chercher une autre dans les difficultés faites à Rome à l'apostolat du P. Croiset, ou dans les remarques des réviseurs du Collège romain sur un volume intitulé *De cultu sacrosancti Cordis Dei Jesu*. Le R. P. Gabriel Jacob, provincial, approuve le volume du P. Froment, le 20 novembre 1696, un peu plus d'un an après le départ de Lyon du P. Croiset. On ne l'a pas oublié, le P. Froment vécut à Paray, pendant deux années en relations très suivies avec la sœur Marguerite-Marie ; il fut un des premiers à s'inscrire parmi les confrères de l'Association érigée dans la chapelle de la Visitation en 1693 ; à Besançon où il réside depuis 1697, il est un des apôtres de la dévotion ; de tout ce qui l'intéresse rien ne lui est indifférent. Son succès, « elle a passé au delà des Mers et jusqu'aux extrémités du monde avec de fervents Missionnaires », il l'attribue aux Pères Jésuites et aux Religieuses de la Visitation. Il nomme le P. de la Colombière et aussi le P. Jacques Nouet ; la Préface du troisième volume de *l'Homme d'oraison*<sup>2</sup> a eu grande influence. Il désigne fort nettement le P. Croi-

1. « C'est que l'on en composait un autre... qui en est comme la suite. » Préface, I.

2. *L'homme d'oraison*. Troisième partie. Depuis Pâques jusqu'à la fête du très Saint Sacrement. Paris, François Muguet, M.DC.LXXV.

set, il fait allusion à plusieurs Jésuites de grand savoir et d'une piété distinguée : sans doute les PP. Rolin, Gette, Leau, de Villette, Bouzonié, Meslereau, Mauparty. Des religieuses de la Visitation il ne dit rien que nous ne connaissions, il en sait même moins long que nous, mais il émet une gracieuse idée. A chacun de leurs monastère, il voudrait donner le nom qui, dans le duché d'Angoulême, désignait au XIII<sup>e</sup> siècle, l'un des couvents des Frères Mineurs : le *Cœur de Jésus-Christ*<sup>1</sup>.

Sur la nature de la dévotion au Cœur de Jésus, il est du même avis que le P. Croiset : ils ont puisé à la même source. Entre eux pourtant il y a des nuances. Le P. Froment écrit : « On regarde le Cœur de Jésus comme le siège de cet amour excessif qui l'a porté à se livrer pour nous à la mort, et à se donner à nous jusqu'à la fin des siècles dans le très Saint Sacrement<sup>2</sup>. » C'est fort net. Ailleurs il dit qu'il prendra le mot cœur en divers sens : cœur de chair, volonté divine, volonté humaine de Jésus, amour de Notre-Seigneur pour les hommes<sup>3</sup>. Il a certes le droit de faire ainsi ; mais le lecteur prévenu doit s'efforcer de le bien comprendre.

Le P. Froment donne une large place au cœur de chair, et par là sa dévotion est bien de Paray. Comme le P. Croiset il a fait graver, à la première page de son livre, une image du Cœur de Jésus, blessé par la lance, entouré d'épines, surmonté de flammes que domine la croix. Cette image de la voyante de Paray, il l'explique comme elle, et nous connaissons cette explication. Au bas du dessin, une âme représentée sous une figure humaine, s'écrie : *Nunc mihi aperuit Cor Suum*<sup>4</sup>. C'est Dalila qui, au livre des Juges, parle ainsi de Samson. Que Samson soit la figure de Notre-Seigneur, le docte Salien le prouve par dix-huit raisons et saint Jérôme pense ainsi, voilà qui permet au P. Froment de

1. *La véritable dévotion*, etc., p. 24.

2. *La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, p. 27.

3. *Ibid.*, p. 26, 1.

4. *Judic.*, c. XVI, 18.

faire parler l'âme dévouée au Cœur de Jésus, comme Dalila. Mais cela nous touche assez peu. La blessure du cœur nous intéresse davantage : nous y lisons en lettres de sang, l'amour de Jésus-Christ pour les hommes : « Le Fils de Dieu a voulu, selon la remarque de saint Bernard<sup>1</sup>, que son Cœur reçût après sa mort une plaie visible afin que nous puissions y voir la plaie profonde, qu'y avait fait son amour dès le premier moment de sa vie : *propterea vulneratum est latus ejus, ut per vulnus visibile, vulnus amoris invisibile videamus*.

Déjà, cependant, on fait une difficulté. La tradition catholique, — il cite Salmeron, il aurait pu citer Cornélius à Lapse, — veut que Longin ait frappé le côté droit ; ce n'est pas le côté du cœur. Sans doute, répond le P. Froment, mais la tradition veut aussi que « la lance entrant de biais parvint jusques au cœur sans rompre aucun os, et qu'elle fit dans ce cœur une grande ouverture<sup>3</sup>. »

Le livre donne de curieux détails sur les confréries ou associations du Sacré-Cœur qui se forment un peu partout. Elles ont pour fin d'honorer le Cœur de Jésus, siège de l'amour infini de cet aimable sauveur, amour manifesté surtout dans la Passion et dans l'Eucharistie ; elles visent à réparer l'ingratitude des hommes, leur froideur, leur négligence, leur oubli. L'auteur s'étend longuement sur les avantages généraux et particuliers, sur les prescriptions pour chaque année, chaque mois, chaque jour. Il y a deux sortes d'Associations.

La première, tout intime, que rien ne révèle. Les associés ne se connaissent pas, ils sont unis sans le savoir. Il suffit, pour en faire partie, d'observer les pratiques de dévotion indiquées : communions, visites au Saint Sacrement, lectures, prières, avec la volonté de faire participer à ses mérites les personnes qui ont

1. Ce texte est de la *Vitis mystica*. Cf. *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. II, p. 169, n. 2.

2. *La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*. Préface c. III, a la fin.

3. *La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*. Préface, c. II à la fin.

les mêmes habitudes pieuses. Le P. Froment, il se donne comme témoin bien informé, affirme que la sœur Marguerite-Marie Alacoque conçut ainsi, de son vivant, les premières associations du Sacré-Cœur ; il a raison<sup>1</sup>. Vous voulez entrer dans cette association. Rien de plus simple : vous faites la sainte communion un vendredi, pour remercier le Cœur de Jésus de son amour infini et pour réparer les outrages qui lui sont faits ; vous vous engagez à observer les règles ; vous avez l'intention de faire participer les associés à vos mérites, comme aussi d'avoir part aux leurs. L'auteur donne une formule très simple et très belle de cet engagement.

La seconde sorte d'association est visible ; elle a pris corps. Les associés ont des réunions dans une église, une chapelle, un oratoire. Un prêtre, séculier ou régulier, les dirige. Parmi eux ils choisissent quatre conseillers, deux secrétaires, un trésorier, deux sacristains : chaque fonction a ses devoirs. Les élections se font le dimanche qui suit la fête du Sacré-Cœur, elles ont lieu chaque année. Le directeur peut être nommé pour trois ans. Groupés dans ces cadres, les associés qui se connaissent, s'estiment et s'aident les uns les autres, n'ont pas d'ailleurs d'autres obligations que les associés isolés. On voit pourtant combien plus décisive est leur influence, sur le développement de la dévotion au Cœur de Jésus. Le P. Froment y insiste ; il indique la marche à suivre pour établir ces associations : demander l'agrément de l'Ordinaire, choisir une chapelle, établir les registres, faire les élections, fixer le prix de la cotisation, demander une bulle d'indulgence, l'autel privilégié. Très au courant de ce qui se pratique à Dijon, l'auteur donne comme modèle la congrégation de ce monastère. Le Souverain Pontife l'a enrichie d'indulgences, elle compte déjà douze à treize mille associés.

Dans une conclusion éloquente, il engage toutes les âmes chrétiennes à s'enrôler dans les confréries et à devenir les apôtres du

1. *La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 403.



Cœur de Jésus. Ne dites pas : je ne puis rien faire, je ne sais ni prêcher, ni exhorter. Faites ce que vous pourrez. Entraînez les autres avec vous ; si vous allez à Dieu, prenez garde de n'y pas aller seul. Agir ainsi, c'est plaire à Notre-Seigneur, c'est être utile à soi-même et aux autres. « Encore une fois, âme chrétienne, quel sujet de consolation pour vous, si vous pouviez contribuer à de si saints établissements ? Ah ! le concevez-vous bien ? Toute la gloire que Dieu recevrait jusqu'à la fin des siècles ensuite de ces sortes d'Associations, c'est vous qui la lui aurez procurée. Vous l'aimerez sur la terre avec autant de cœurs que vous en aurez engagé à l'aimer à aimer le Cœur de son Fils, et à se rendre semblables à ce divin Cœur<sup>1</sup>. »

A la lecture de ces pages, au contact de cette flamme d'apôtre, bien des ardeurs se sont animées ; des élites nombreuses, gagnées à la nouvelle dévotion, se sont enrôlées d'enthousiasme dans la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus. Moins répandu que le livre du P. Croiset, le volume du P. Froment est très lu au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.

\*

\*   \*

Et l'apostolat du P. Eudes que devient-il dans ces premières années ? Comment les Congrégations qu'il a fondées travaillent-elles à répandre la dévotion qu'il leur a enseignée, et qu'elles doivent vivre si pleinement ? Les prêtres de la Congrégation de Jésus et Marie, ont chanté la messe et prêché au premier monastère de la Visitation de Rouen en 1698, quand la Mère Croiset fit publier la bulle d'indulgence accordée par Innocent XI. Là où ils sont établis, là où les filles de Notre-Dame de Charité ont des maisons : à Rouen, Caen, Rennes, Vannes, Lisieux, Coutances, Évreux, Hennebont, Guingamp, les enfants du P. Eudes unissent sans doute leurs efforts à ceux des Visitandines et des Jésuites. Toutefois ils ne sollicitent des bulles d'indulgence

1. *La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 413.

qu'après l'initiative de Paray : la maison de Notre-Dame de Charité de Caen en 1699, celle de Guingamp en 1702. Le P. de Galliffet a fait le *Catalogue des royaumes provinces, îles, diocèses, villes et autres lieux où sont dressées des confréries des S. S. Cœurs de Jésus et de Marie* : avant 1700 six ou sept se sont constituées sous l'influence du P. Eudes<sup>1</sup>. Cette influence n'a aucune part dans les démarches faites à Rome et en 1693 et en 1697, elle n'en aura pas plus dans celles de 1726. Très ardente à l'intérieur des maisons de l'ordre, la piété eudistine ne semble guère en sortir. A Rouen et à Rennes elle fut même entravée par l'autorité diocésaine<sup>2</sup>. Dans plusieurs communautés bénédictines, un premier élan s'arrête vite : à Lyon, par exemple, où il reprend grâce aux Visitandines et au P. Croiset<sup>3</sup>. Les filles du P. Joseph, on ne l'a pas oublié, récitent pendant quelques années, vers 1674, l'office du Cœur de Jésus, du P. Eudes ; leurs Supérieurs le suppriment dès 1679, elles n'obtiendront de le rétablir qu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En 1700, le P. Edme-Bernard Bourrée, de l'Oratoire, publie à Lyon un volume : *Offices dressés en l'honneur des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, avec leurs octaves, messes, antiennes, litanies, hymnes et panégyriques particuliers*<sup>4</sup>. Ce sont les offices du P. Eudes. Les hymnes ont été traduites en vers français par M. de la Monnaie, ancien correcteur à la Chambre des Comptes de Dijon. L'ouvrage n'eut qu'une influence très limitée, il fallut près d'un siècle pour épuiser l'édition, il ne fut réimprimé qu'en 1792. Deux faits nous aideront à voir combien les offices du P. Eudes sont peu connus à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup>. Le P. Quesnel écrit le 26 décembre 1712 à du

1. *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*. A Nancy, chez la veuve Baltasard M.DCC.XIV, p. 178, seconde partie.

2. Le P. Costil rapporte qu'à l'assemblée générale de 1725 « on se plaignit qu'on ne célébrait point la fête du Cœur de Jésus dans les deux séminaires de Rennes et de Rouen » Ch. LEBRUN, C. J. N. *Le bienheureux Jean Eudes et le culte public du Cœur de Jésus*, p. 51.

3. Lettre du P. Croiset, Archives de Paray. Cf. Le R. P. Jean Croiset, p. 30.

4. A Lyon chez Jean Coste, rue Maizière à la Trinité.

Vaucel<sup>1</sup>, à Rome : « Je n'ai point ouï parler de l'office du Cœur de Jésus. Le P. Eudes en a fait un du Cœur de la Vierge. Je ne sais s'il en a eu l'approbation, mais on faisait dans sa Congrégation cet office. Celui de Jésus ne vient-il pas de l'Oratoire ? A Saint-Sulpice, ils ont la dévotion à l'intérieur de la Vierge<sup>2</sup>. » Quesnel est d'ordinaire bien informé, Quesnel est de l'Oratoire, il y entre quinze ans après la sortie du P. Eudes, il a été mêlé aux luttes pénibles qui l'ont suivie. Il devrait mieux que bien d'autres, semble-t-il, connaître l'office du Cœur de Jésus ; il l'ignore. Le P. Quesnel est janséniste dira-t-on, Mgr Languet et le P. de Galliffet ne sont point jansénistes : tous les deux, en 1726 et 1729, cherchent, dans l'histoire de l'Église, des précurseurs à la dévotion de Paray ; ils veulent se couvrir de leur autorité, mettre leurs ouvrages à l'abri de leurs noms. Ils ne connaissent pourtant ni le P. Eudes, ni son office du Cœur de Jésus : il faut que le Supérieur général des Eudistes les leur révèle. L'aide donnée au mouvement de Paray de 1690 à 1730, par la dévotion eudistine, est donc de très faible importance, presque négligeable<sup>3</sup>.

1. Louis-Paul du Vaucel, ancien chanoine et théologal d'Aleth, habite Rome pendant quinze ans, il y représente officieusement les jansénistes : il meurt en 1715. Sa correspondance originale et inédite se trouve aux archives de l'église vieille catholique d'Utrecht.

2. *Correspondance de Pasquier Quesnel*, avec des notes par M<sup>me</sup> Albert le Roy, t. I, p. 241. Perrin, 1900.

3. Jean-Marie Boudon, grand archidiacre d'Évreux a connu, quelques années avant sa mort, la dévotion de Paray-le-Monial ; il a lu avec grand intérêt le livre du P. Croiset. « Depuis peu d'années notre bon Sauveur a fait connaître à une religieuse de la Visitation de la petite ville de Paray, en Bourgogne, qu'il voulait établir la dévotion de son Sacré-Cœur dans ces temps-ci, et qu'il se servirait des Pères Jésuites pour ce sujet, qui, en effet, l'ont déjà établie, non seulement en Europe, mais dans les Indes et au Canada. Ils en ont fait un excellent livre imprimé à Lyon, dont j'ai été touché, et, à Rouen, on a fait un extrait de ce livre qui se vend chez Héroult, au Palais. J'ai connu par mon expérience ce qui y marqué que Notre-Seigneur fera de grandes grâces à ceux qui auront dévotion à son Sacré-Cœur. Il nous faut faire tout de notre mieux en sa divine vertu, pour coopérer à l'établissement de cette dévotion. Le Pape a accordé indulgence plénière à toutes les maisons de la Visitation qui en feront la fête, et notre bon Sauveur a révélé à sainte Gertrude qu'il réservait cette dévotion pour les derniers temps. » *Œuvres complètes de Boudon*, édit. Migne, t. III, col. 1108. Datée du 15 juillet, la lettre est certainement postérieure à 1694.

Le Père Le Beurrier qui prêcha en 1767, à Caen, les fêtes de la canonisation de

\*

\* \*

En mai 1700, la mère Péronne-Rosalie Greyfié, fut élue supérieure du premier monastère d'Annecy ; arrivée au mois

sainte Jeanne de Chantal, écrit en 1778, dans sa *Vie du P. Eudes*, liv. VI (Cf. le *bienheureux Jean Eudes et le culte public du Cœur de Jésus*, par Ch. Lebrun C. J. M. p. 144) : « Quand les religieuses de la Visitation, eurent obtenu du Pape et des évêques la permission de célébrer la fête du Sacré-Cœur de Jésus et que quelques églises eurent obtenu de célébrer celle du Cœur de Marie, trouvant ces deux fêtes déjà établies dans les séminaires des Eudistes et dans les couvents des religieuses de Notre-Dame de Charité, elles en empruntèrent l'office et la messe, dont elles se sont servies pendant un temps très long (ailleurs il dit cinquante ans), et dont on se sert encore en plusieurs endroits. » Plusieurs points seraient à éclaircir dans ces lignes, ne discutons que cette affirmation : Pendant cinquante ans les religieuses de la Visitation se sont servies de l'office et de la messe du P. Eudes. Les religieuses de la Visitation récitent l'office de la sainte Vierge, et non le grand office : on ne comprend pas bien ce que veut dire le P. Le Beurier, parlant de l'office du Sacré-Cœur du P. Eudes, dont elles se seraient servies. Reste la messe du P. Eudes. Le P. Le Beurier affirme que, pendant cinquante ans, elle a été dite chez les Visitandines ; il ne donne aucune preuve. J'ai lu plusieurs milliers de lettres circulaires des religieuses de la Visitation ; je n'ai pas trouvé la moindre allusion à ce fait. On peut penser que c'est un oubli ; l'oubli ne laisserait pas d'étonner. Regardons de plus près.

De 1689 à 1693, une messe du Sacré-Cœur a été chantée à Dijon, peut-être dans quelques monastères environnants ; celle de la sœur Joly. En 1693, le 19 mars, Innocent XII donne un bref par lequel il accorde une indulgence plénière à tous les fidèles, qui après s'être confessés et avoir communie, visiteront une église d'un monastère de la Visitation, le vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement. Dans un grand nombre de monastères de la Visitation il y eut, à cette occasion, en 1694 et 1695, des cérémonies qu'on appela fêtes du Sacré-Cœur. J'ai dit pourquoi au chapitre précédent. Chantait-on une messe du Sacré-Cœur ? Le plus souvent, non. La fête consistait en une bénédiction du Saint-Sacrement, avec sermon. Dans plusieurs monastères on a cependant célébré une messe du Sacré-Cœur. Quelle messe ? Le plus ordinairement celle de la sœur Joly. Dès 1694, Annecy fait des difficultés et réclame contre ces pratiques singulières. Les monastères hésitent, beaucoup s'abstiennent. Le 3 avril 1697, Innocent XII permet de dire, dans les églises de la Visitation, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement la messe des Cinq Plaies et non une autre messe. De toute évidence les Visitandines se conformèrent à une décision qu'elles attendaient depuis deux ans au moins. Le décret d'Innocent XII reste en vigueur jusqu'en 1765. Comment dès lors les religieuses de la Visitation ont-elles pu, le jour de la fête du Sacré-Cœur, chanter la messe du P. Eudes, pendant cinquante ans !

Il reste que dans les diocèses de Coutances, Bayeux, Lisieux, Évreux, Rennes, Rouen, là où il y a des monastères de la Visitation : à Rennes, à Caen et à Rouen, les Visitandines ont pu, l'évêque ayant approuvé pour son séminaire la messe du P. Eudes, demander une autorisation semblable. C'est une hypothèse. Un seul fait est certain. Le 6 juin 1698, une messe du Sacré-Cœur fut chantée, au premier monastère de la Visitation de Rouen, par « Messieurs du Grand Séminaire (les Eudistes) à qui il appartenait de faire l'ouverture de cette dévotion établie de-



d'août 1697, elle avait joui, à peine deux ans, du bonheur de se retrouver simple religieuse dans une « petite cellule pauvre et

puis longtemps dans leur Congrégation ». Dans cette occasion, on chanta sans doute la messe du P. Eudes. Régulièrement il eut fallu dire la messe des Cinq Plaies, mais Mgr Colbert, archevêque de Rouen, aura facilement permis à la Visitation, vu surtout la présence des Eudistes, ce qu'il avait permis dans son grand Séminaire. Voilà où s'arrêtent nos certitudes.

Grâce à l'opuscule imprimé chez Hérault en 1694, auquel Boudon fait allusion dans la lettre du 15 juillet, grâce encore aulivre du P. Bourrée la messe du P. Eudes, en tout ou en partie, se trouve reproduite, au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans plusieurs livres sur la dévotion au Sacré-Cœur. Il n'y a pas évidemment dans ce fait, sur lequel nous reviendrons, au volume quatrième de cette Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, un motif d'affirmer que cette messe a été chantée pendant cinquante ans, dans les monastères de la Visitation ! La chose est matériellement impossible, nous venons de le démontrer. Il ne faut même pas conclure de cette diffusion de la messe ou de parties de la messe du P. Eudes, à une influence notable de la dévotion eudiste, pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle. J'ai dit ailleurs (*Sainte Marguerite-Marie*, sa vie intime, 6<sup>e</sup> mille, p. 255) que « l'on peut écrire l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, sans parler d'une autre influence que de celle de Paray, et cependant ne rien omettre d'essentiel au récit ». La phrase a été attaquée : je n'ai pas à la changer : ce volume et le suivant en donnent les raisons. Je n'ajouterai qu'un mot. Si les religieuses de la Visitation s'étaient servies pendant cinquante ans de 1690 à 1750, de l'Office du Cœur de Jésus et de la messe du P. Eudes, Mgr Languet et le P. de Galliffet auraient-ils ignoré, en 1726 et 1729, cette messe et cet office, eux qui, alors, n'ignorent rien de la dévotion au Cœur de Jésus chez les Visitandines ! Mais j'ai déjà trop insisté.

Les documents nous manquent qui permettraient de constater ce que fut, en Bretagne et en Normandie, de 1690 à 1715, l'apostolat de la Société du Cœur de la Mère admirable. Il ne paraît pas être sorti de ces deux provinces, et dans ces deux provinces, nous ne connaissons guère ses résultats. Nous sommes mieux renseignés sur celui des Visitandines. Dès 1695, les religieuses du premier monastère de Rennes, songent à bâtir une chapelle en l'honneur du Cœur de Jésus ; elle est achevée en 1697 ; à cette époque plus de 1.800 religieuses de la province ont choisi une heure pour adorer le Cœur de Jésus ; le 26 décembre 1699, plus de 5.000 religieux et séculiers sont inscrits dans l'association : cependant Mgr de Beaumanoir de Lavardin n'a pas voulu l'approuver. Au second monastère de Rennes, la Mère Marguerite-Thérèse de Chatellier, élue supérieure en 1693, mit « son gouvernement sous la protection du divin Cœur de Jésus et fit ériger un autel en son honneur : le tableau représente ce divin Cœur entouré d'anges et de saints ; au-dessous, du côté droit, est notre saint Fondateur accompagné de notre vénérable sœur Marguerite-Marie Alacoque ; de l'autre côté est saint Louis de Gonzague et le P. Claude de la Colombière, mort en odeur de sainteté... L'autel fut béni par M. Blouet de Camilly, général des Missionnaires (Eudistes). Après la bénédiction un P. Eudiste fit un beau sermon, pour nous animer à vénérer ce divin Cœur si rempli d'amour pour nous, et qui semble avoir choisi notre Congrégation pour être dépositaire des grâces qu'il veut répandre par cette dévotion sur tous ceux qui l'embrasseront. Ce bon Père nous promit ensuite une participation à tous les biens spirituels de sa Congrégation. » *Fondation de notre deuxième monastère de Rennes*. Manuscrit du monastère de Dijon. Cette circulaire, dont je n'ai pas la date, doit être de 1699 ; ainsi, presque en même temps, à Rennes et à Rouen, les Pères Eu-

dénuée de tout<sup>1</sup> ». Ses compagnes l'avaient préférée à deux autres supérieures déposées l'une du monastère d'Annecy, l'autre des monastères de Billon et de Charolles. Si elle avait pu deviner cette élection, la Mère Greyfié, c'est elle-même qui l'avoue, n'aurait jamais pensé à demander son rappel dans son monastère de profession, malgré son désir de le revoir. Une chose la console : la confusion qu'elle éprouve à se voir, elle si indigne, succéder à de si illustres devancières. Amie de sainte Marguerite-Marie, ses sentiments en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur ne sont ignorés de personne, elle-même n'en fait pas mystère. Mais, ardente, elle est sage et prudente. Elle connaît les luttes des dernières années et ne veut rien compromettre. Dans sa première circulaire, aucune mention du nouveau culte<sup>2</sup>. Elle était beaucoup plus libre à Rouen. A Rome même, la supérieure de la Visitation ne craint pas de faire des démarches pour obtenir ce que refuse le bref d'Innocent XII, la permission de célébrer, dans tous les monastères de la Visitation, la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Le nouveau Pontife Clément XI, se montrera peut-être plus bienveillant que son prédécesseur. Plusieurs monastères ont demandé aux sœurs de Rome d'essayer une tentative. Une démarche a été faite près du Souverain Pontife et près des cardinaux de la Congrégation des Rites. La réponse a été la même : au Sacrement de l'autel se trouvent l'âme et le corps et par conséquent aussi le Cœur de Notre-Seigneur, il suffit donc de le vénérer dans l'Eucharistie. Les pauvres religieuses de la Visitation de Rome avaient n'avoir plus qu'à « baisser la tête et attendre que Notre-Seigneur fasse lui-même son affaire » ; elles restent d'ailleurs convaincues qu'à célébrer ou à ne pas célébrer cette fête il n'y a rien de contraire à l'union qui doit exister entre les

distes s'unissent aux Visitandines pour célébrer le Cœur de Jésus, A Rennes et à Rouen, la fête se célèbre à la Visitation ; elle répond au désir exprimé à la sœur Marguerite-Marie Alacoque par Jésus lui-même, c'est la fête de Paray-le-Monial ; mais les enfants du P. Eudes y ont leur part et ils l'ont bien méritée.

1. *Circulaire* du 13 juillet 1718, Monastère d'Annecy.

2. *Circulaire* du 3 septembre 1701, Monastère d'Annecy.

monastères, l'observance reste sauve puisque les supérieurs permettent cette diversité<sup>1</sup>.

La Mère Greyfié, sur ces entrefaites, abandonne ses premières hésitations et donne à ses désirs un libre essor. On commence à s'occuper de la béatification de sainte Jeanne de Chantal. En même temps qu'elle demande à Clément XI, par l'entremise du cardinal Colloredo de s'y montrer favorable, la supérieure d'Annecy le supplie de vouloir bien autoriser l'institut tout entier à célébrer la fête du Cœur de Jésus. Clément XI semble écouter favorablement cette requête et le cardinal Colloredo écrit le 27 avril 1704 que le Souverain Pontife « a daigné donner une bonne espérance du bref désiré ». Le bref en effet, paraît quelques jours après, le 6 mai.

« A nos bien-aimées filles en Jésus-Christ, la Supérieure et les Religieuses de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie d'Annecy, en Savoie.

...« La fête pour laquelle vous agissez auprès de Nous et que vous souhaitez pouvoir célébrer, mérite des réflexions mûres et sérieuses : cependant la demande que vous nous en faites Nous persuade avec plaisir que vos cœurs sont solidement ardents de l'amour des choses spirituelles, et que vous les nourrissez d'une ferveur intérieure qui n'est pas commune<sup>2</sup>... »

C'est, hélas ! un nouvel échec, il ne décourage pas la Mère Greyfié. L'année suivante, 1705, la châsse renfermant le corps de saint François de Sales est ouverte, la supérieure d'Annecy fait enlever l'étole que portait le saint depuis 1662 pour l'offrir au Souverain Pontife. Elle ne trouve pas, avant l'Ascension de 1706, époque où elle quitte sa charge, l'occasion de la lui faire porter. La Mère Françoise-Madeleine Favre de Charmettes qui lui succède est plus heureuse. Le R. P. Augustin-Maxis, barnabite part pour Rome, il emporte le précieux trésor<sup>3</sup>. Clément XI

1. *Circulaire* du 1<sup>er</sup> janvier 1703, Monastère de Rome.

2. *Circulaire* du 9 juillet 1705, Monastère d'Annecy.

3. *Année Sainte*, t. II, p. 44.

le reçoit avec grande joie, et veut garder sur lui la clef de la cassette qui le contient. Mais en même temps que l'étole de saint François de Sales, le R. P. Maxis remet au Souverain Pontife, une supplique des religieuses d'Annecy ; elles reviennent à la charge et demandent l'autorisation tant désirée de célébrer la fête du Sacré-Cœur. Le pape prend la requête et commence à la lire tout haut. Il s'interrompt bientôt et témoigne tout son déplaisir de ne pouvoir l'exaucer. Cependant il promet au Père de tenir sur ce sujet une nouvelle congrégation de cardinaux, peut-être sera-t-elle plus favorable que la précédente ; les raisons de cette deuxième supplique seront étudiées sérieusement, d'ailleurs il enverra un nouveau bref. Il tient parole le 4 juin 1707.

« Clément XI, Pape, A nos bien aimées filles en Jésus-Christ, la supérieure et les religieuses de l'Ordre de la Visitation de Sainte-Marie d'Annecy, en Savoie. »

Après avoir remercié les religieuses de leur présent et leur avoir demandé des prières, il continue. « Cependant de peur que... nous ne vous donnions lieu de croire que nous oublions ce que vous écrivez souhaiter si fort, savoir que nous approuvions l'établissement de la dévotion particulière au Très Saint Cœur de Jésus-Christ notre Rédempteur, pour la consolation spirituelle des fidèles et principalement pour celle de votre Institut, nous vous faisons savoir que la supplique que vous nous faites, ayant déjà été examinée, il y a longtemps... à cause des nouvelles raisons que vous en apportez, subira encore un examen dans la sacrée Congrégation des Rites. Mais vous faites sagement et pieusement, en attendant, de soumettre à la volonté de Dieu le succès de vos vœux et toute la sollicitude que vous avez pour l'établissement de cette dévotion et d'attendre tranquillement le jugement de l'Église qui n'est autre que d'aller droit et par le plus court chemin dans le Cœur du Seigneur<sup>1</sup> ». En commu-

1. *Circulaire* du 21 septembre 1707, Monastère d'Annecy.



niquant ce bref à tout l'Ordre de la Visitation, les sœurs d'Annecy recommandent d'attendre la décision du Saint-Siège, et affirment leur intention de continuer à honorer ce divin Cœur d'un culte tout intérieur, comme par le passé.

A partir de cette année 1707, les lettres circulaires d'Annecy sont presque uniquement pleines des démarches pour obtenir la béatification de sainte Jeanne de Chantal, la dévotion au Sacré-Cœur est un peu oubliée. C'est ailleurs qu'il faut se renseigner sur sa marche en avant.

\*  
\*   \*

Les confréries du Sacré-Cœur se multiplient. Les sœurs de Dijon dont la confrérie est le type de toutes les autres, constatent que les listes de noms leur arrivent de toutes parts<sup>1</sup>. Certaines réunions, d'abord rattachées à la leur, s'en séparent pour devenir autonomes. A Périgueux, par exemple, l'Association établie par la Mère Brulart prend une telle extension qu'il devient difficile d'envoyer tous les noms à Dijon. A Sarlat, les religieuses de sainte Claire ont obtenu un bref particulier, le 14 mai 1697 ; les religieuses de la Visitation, en demandent un et l'obtiennent le 15 mai 1700, par l'entremise de leurs sœurs de Rome. En vertu de ce bref, donné à sainte-Marie-Majeure, une confrérie est solennellement établie dans leur église le 6 mai 1701, et un registre est ouvert. A la première page s'inscrivent :

« Mgr de Francheville, Mgr de la Baume, Gervais, comte de Francheville, et Pierre de Francheville, frères du prélat ; Martial-Joseph de Vertamon, de la Compagnie de Jésus, puis les membres du clergé séculier et régulier de Périgord, chanoines de Saint-Front, missionnaires diocésains, chanoines réguliers de l'abbaye de Chancelade et de la Commanderie de Saint-Antoine-les-Aubeterre, jésuites, frères mineurs, cordeliers ; toutes les communautés de femmes résidant à

1. *Circulaire* du 12 mars 1704, Monastère de Dijon.

Périgueux, les Dames de Saint-Benoît, de Sainte-Claire, de Sainte-Ursule, avec leurs pensionnaires, les Dames de la Foi ; les communautés de Limoges, d'Agen, et de beaucoup d'autres villes, les pensionnaires de la Maison Royale de Saint-Cyr, puis les fidèles par milliers dont un grand nombre appartenant à la plus haute noblesse de France<sup>1</sup>. »

Je ne crois rien exagérer en disant que les choses se passent ainsi, au moins dans une vingtaine de monastères de la Visitation ; on voit, dès lors, la marche et l'élan irrésistible de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus : chaque confrère devient un apôtre. A quoi bon donner une nouvelle liste ; il est plus simple de rappeler un fait caractéristique. En 1698, les Visitandines réimprimaient à Paris, *La solitude religieuse ou méditations propres pour se disposer à recevoir le saint habil et à faire les vœux solennels de religion*<sup>2</sup> ; malgré leur grande réserve, elles ne peuvent s'empêcher de constater, dans ce document quasi-officiel, la diffusion extraordinaire de la dévotion au Sacré-Cœur ; elles s'en réjouissent comme religieuses de la Visitation et rappellent le glorieux nom de Filles du Sacré-Cœur qui leur a été donné par leur saint Fondateur. Aussi jugent-elles tout à fait à propos d'ajouter au livre qu'elles réimpriment « quelque chose des motifs et de la pratique de cette dévotion, mais on n'en a mis que deux mots, parce que ce ne pouvait être qu'une répétition de tout ce qui a déjà paru sur ce sujet<sup>3</sup>. »

En même temps ou peu après, de nouveaux opuscules sont lancés. A Aurillac, le livre de la sœur Marie-Rose Joly atteint, en 1703, sa quatrième édition, en 1705, on tire la sixième édition à 2000 exemplaires<sup>4</sup> ; à Naples, en 1700, paraît une traduction du livre du P. Croiset ; dédiée au souverain Pontife, elle est distribuée dans toute l'Italie, elle y répand la dévotion au Cœur

1. *Les origines du culte public du Sacré-Cœur en Périgord*, p. 76, 77.

2. A Paris, chez Nicolas Couterot, rue Saint-Jacques, aux Cicognes, M.DC.XCVIII.

3. *La solitude* p. 230-243.

4. *Circulaires* du 17 avril 1702 et du 4 février 1705, monastère d'Aurillac.

de Jésus<sup>1</sup>. Les Pères Jésuites continuent leur apostolat : en 1705, le P. Rolin prêche à Grenoble, le P. Patouillet à Besançon, dans la même ville en 1706, le P. de Galliffet fait ériger dans le collège de Jésuites, une chapelle au Sacré-Cœur : c'est la première à droite en entrant vis-à-vis de la chapelle des Saints Anges<sup>2</sup> ; le P. Croiset est à Marseille. La condamnation de son livre par la Congrégation de l'Index (11 mars 1704) n'arrête pas son zèle, et ne diminue pas la confiance de ses supérieurs, puisque cette même année, 20 octobre 1704, il est mis à la tête de la résidence de Sainte-Croix. Les difficultés et les humiliations qui l'assaillent expliquent la fécondité de son apostolat. « Telle était la suavité de ses mœurs, son affabilité, le charme de sa parole que, l'avoir rencontré une fois, suffisait pour lui rester attaché [par une affection pleine d'estime<sup>3</sup>. » Avec ses joies et ses souffrances, ses succès et ses revers, la vie du P. Croiset n'est pas loin de réaliser la vie idéale de l'apôtre du Sacré-Cœur de Jésus, telle que sainte Marguerite-Marie l'a conçue.

Rien d'ailleurs de plus extraordinaire, de plus bizarre oserait-on dire, que la mise à l'index de son livre. L'ouvrage, depuis treize ans, est dans toutes les mains, Castagnori s'en est servi, pour donner une juste idée de la dévotion au Cœur de Jésus, dans son Mémorial adressé à la Sacrée Congrégation des Rites<sup>4</sup> ; il a été répandu par milliers en France et à l'étranger. Vingt

1. Fondation du monastère de Naples, Ms. La traduction est faite par M. de Saint-Félix, qui fait les frais de l'édition.

2. *Vie de Mme d'Herculais*, par l'abbé F. TOURNIER, p. 264. Le P. Bonucci, jésuite italien publiait en 1703 *Anatome Cordis Christi Domini lancea perforatum*, Romae, typis Bernabo... superiorum licentia. Cf. : *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, I, 1764, 4.

3. « Ea erat suavitas morum, et humanitas, is in fabulando lepos, ut illum omnes, quotquot in ipsum inciderent, amore benevolentiaque constringerent. *Athenoeum Massiliense*, p. 451. Cf. *Le R. P. Jean Croiset*, par le R. P. Émile REGNAULT, Toulouse, 1888, p. 40.

4. *De rationibus fectorum sacratissimi Cordis Jesu et purissimi cordis Mariae*, t. I, p. 207. Castagnori traduit mot pour mot le P. Croiset. Cf. La dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, édit. 1691, p. 1. « L'objet particulier de cette dévotion... »

ans plus tard, le P. de Galliffet lui-même, pour qui les Archives romaines ont été largement ouvertes, ne pourra donner à Mgr Languet une raison plausible de cette condamnation : nouveauté de la dévotion, omission de certaines formalités « un peu de malignité de la part des hommes et beaucoup certainement de la part de l'enfer<sup>1</sup>. » Le volume n'en continue pas moins à être réimprimé, et on le traduit en italien. Je rappelle que Mgr Joseph Stadler, archevêque de Bosnie obtint, après quatre années de démarches, la levée de l'Index le 29 août 1887<sup>2</sup>.

Quelle fut sur le progrès de la dévotion l'influence de cette condamnation ? A Rome, elle dut l'entraver momentanément ; elle manifestait un état d'esprit peu favorable. On semblait dire aux dévôts du Cœur de Jésus qu'ils allaient trop vite. Leurs démarches, qu'elles viennent de Paris ou d'Annecy, de la reine d'Angleterre ou de la Mère Greyfié, ne font pas bonne impression. Les Souverains Pontifes ont tenu à mettre dans leurs réponses une paternelle bienveillance, ils ont voulu faire les concessions les plus larges, mais ni Innocent XII, ni Clément XI n'ont voulu ou ne veulent, pour l'instant, approuver la dévotion au Cœur de Jésus. Le P. de Galliffet estime qu'on s'y est mal pris. Cela est vrai ; oui on s'est montré trop pressé ; mais il faut reconnaître que lui-même, vingt ans plus tard, en s'y prenant le mieux possible, n'aura pas un meilleur succès. Rome ne voit pas nettement ce qu'on désire, Rome attend la lumière, celle qui vient du Saint-Esprit, mais aussi celle qui vient des évènements. Dieu semble disposer à la faire luire, mais peu à peu « doucement et suavement » comme écrivait sainte Marguerite-Marie.

1. *Lettre du 6 nov. 1726.* Archives du Monastère de Paray-le-Monial. Cette lettre contient de curieux détails sur l'intervention de Mgr de Forbin-Janson en 1697.

2. *Etude sur le Sacré-Cœur*, par le P. E. Letierce, t. II, p. 96. Le cardinal Monaco en permettant, au nom de la Sacrée Congrégation, de réimprimer le volume du P. Croiset, dit que « les Eminentissimes Pères, sont d'avis qu'il faut supprimer l'Office qui s'y trouve annexé. »





On commence à s'entretenir, en effet, un peu partout, de merveilles obtenues par l'intercession du Cœur de Jésus. Le P. Bouzonié, en parlait déjà en 1697 ; il s'est fait à la chapelle de Bordeaux « plusieurs miracles dont les attestations sont publiques<sup>1</sup> ». Les religieuses de la Visitation sont plus explicites : « Notre Sœur économe se trouvant souvent n'avoir pas le sol pour l'entretien de la Communauté, ni avoir à qui recourir pour en avoir, faisait dire des messes en l'honneur du Cœur de Jésus, elle recevait du secours d'où elle l'attendait le moins<sup>2</sup>. » De pareilles coïncidences peuvent être l'effet d'un pur hasard, mais on accordera aussi qu'il peut en être autrement. Naturelles ou surnaturelles, voulues ou permises de Dieu, elles servent, pratiquement, à grandir la foi dans la miséricordieuse bonté du Cœur de Jésus. A Bordeaux on signale, en 1703, de nombreuses guérisons. Avec les offrandes reçues en reconnaissance on dore la chapelle du Sacré-Cœur<sup>3</sup>. Sept ans plus tôt, le P. Bouzonié, rappelant les nombreuses neuvaines faites par les Ecclésiastiques et les Religieux dans cette chapelle, écrivait que, presque tous les jours, il s'y faisait des « guérisons miraculeuses ». Une d'entre elles avait surtout attiré l'attention : opérée en faveur d'une sœur de la Visitation elle avait causé dans toute la ville un grand émoi, et plusieurs médecins en avaient témoigné<sup>4</sup>. Les sœurs de Mamers ont fait un vœu au Sacré-Cœur en 1701 : deux ans après, le 9 avril 1703, elles estiment que, grâce à ce vœu, elles ont pu sortir de diverses difficultés temporelles et trouver l'argent nécessaire à la construction de leur église<sup>5</sup>. Il est bien impossible de se prononcer sur ces prodiges et autres

1. *Entretien de Théotime et de Philotée*, p. 59.

2. *Circulaire* du 13 août 1696, monastère de Bordeaux.

3. *Circulaire* du 10 septembre 1703, Monastère de Bordeaux.

4. *Entretien de Théotime et de Philotée*, p. 57.

5. *Circulaire* du 9 avril 1703, monastère de Mamers.

semblables ; on peut et peut être même doit-on y faire large la part de l'enthousiasme. Cet enthousiasme lui-même n'est-il pas cependant le signe de la foi populaire. Dès le début, elle accueille la dévotion au Cœur Sacré de Jésus, comme une dévotion éminemment catholique et surnaturelle, et, dès lors, trouve fort simple ces interventions extraordinaires. Il était dans la logique des choses, et, dans la logique du plan divin, que l'influence miraculeuse de la nouvelle dévotion, se manifestât par l'intermédiaire de sainte Marguerite-Marie. Déjà de son vivant, on croyait à la toute-puissance miraculeuse de sa prière, et l'on citait plusieurs prodiges<sup>1</sup>. Sa mort n'arrête pas les merveilles. Les sœurs de Paray recueillent avec grand soin, les faits qui, peut-être un jour, recevront l'approbation de l'Église. Sur la première page du manuscrit, conservé dans leurs Archives, on lit : « Notre très honorée Mère Melin a été une des premières qui ressentit son pouvoir auprès de Dieu ; elle avait une grande faiblesse à un bras, jointe à une violente douleur qui faisait qu'elle ne pouvait s'en aider, elle se sentit inspirée de l'invoquer, et le même jour fut exaucée : elle nous a dit en avoir reçu de très grands secours<sup>2</sup>. » Un peu plus loin les sœurs rapportent que, peu de jours après la mort de la sœur Marguerite-Marie, une demoiselle de Marcigny, prise de violentes douleurs de tête, mit sur son front une couronne de grains qu'elle avait reçue de la sainte, dit trois *Pater*, trois *Ave*, trois *Gloria* pour remercier la sainte Trinité des grâces faites à l'humble servante de Notre-Seigneur, et fut guérie sur le champ. C'est ensuite la guérison de Maître Moreau, artisan de cette ville, de Maître Renaud, cardeur de laine, et d'un autre artisan ; inutile de continuer l'énumération. L'Église ne s'est pas prononcée sur ces faits, et aujourd'hui, il n'est pas possible, dans l'absence de tout document, de les juger. Nous sommes d'ailleurs à la veille de guérisons qui vont avoir une bien autre renommée. Étudiées canonique-

1. A. HAMON, *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. I p. 468 sqq.

2. Archives de Paray-le-Monial.

ment, elles se présentent avec les meilleures garanties d'authenticité. Il suffit, aujourd'hui d'avoir recueilli le premier murmure de la voix populaire, qui souvent est la voix de Dieu.

Brefs des Souverains Pontifes, chapelles, confréries en l'honneur du Cœur de Jésus, prédications, livres, scapulaires<sup>1</sup>, fêtes, amendes honorables, succès, revers, vœux, prières exaucées, faits extraordinaires, guérisons merveilleuses, approbations des évêques, voix multiples venues des différentes contrées de l'Europe, de l'Asie de l'Amérique<sup>2</sup> ; de tout cet ensemble, de tout cet enthousiasme, à Rome comme ailleurs, il faudra bien tenir compte. Un germe se développe, peut-être ne peut-on pas dire encore s'il est divin, mais il est impossible de ne pas voir sa lente et tenace éclosion.



Quelques mots encore avant de terminer ce chapitre. Le grand apôtre des campagnes de Vendée et du Poitou, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et au commencement du xviii<sup>e</sup>, le bienheureux Grignon de Montfort (1673-1716) fait chanter dans ses missions des cantiques au Sacré-Cœur<sup>3</sup> : cantiques populaires, naïve expression de la foi et de l'amour, ils ont pénétré si profondément les âmes de nos chrétiennes populations de l'Ouest que deux siècles n'ont pu les faire oublier. La dévotion au Cœur de Jésus doit beaucoup au vaillant missionnaire, apôtre du Poitou et de la Bretagne. Sa dévotion vient de Paray, elle est visitandine : c'est lui-même qui nous en assure. Aux filles de saint François

1. La sœur Claude-Marie de Saint-Xavier, religieuse Ursuline de Dijon, demande aux Visitandines de cette ville, des scapulaires qu'elle envoie aux Ursulines du Canada. *Circulaire* de Dijon, 10 janvier 1715.

2. Mgr de Saint-Vallier permet le 30 mars 1700, aux Ursulines de Québec, de célébrer la fête du Sacré-Cœur, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. Le prédicateur fut probablement Messire Joseph de la Colombière, le frère du Père de la Colombière. Lionnel Lindray, *Les origines de la dévotion au Sacré-Cœur au Canada*, p. 39-42.

3. *Etude sur le Sacré-Cœur*, par le P. LETIERCE, t. II, p. 534.

de Sales, il adressait ces bouts rimés, en même temps qu'il leur envoyait ses cantiques sur le Sacré-Cœur.

O Très Saintes religieuses,  
Mes vers ne sauraient exprimer  
Combien je vous estime heureuses  
D'avoir ce grand Cœur, pour l'aimer.

C'est pour vous une gloire immense,  
Que le Cœur du divin Agneau  
Ait chez vous comme pris naissance  
Votre maison est son berceau.

Si chez vous, il a voulu naître,  
C'est pour s'accroître et s'augmenter,  
Vous devez le faire connaître,  
Vous devez le faire éclater. »

Où, comment le bienheureux Grignon de Montfort a-t-il connu les révélations de 1689 ? Il écrit : c'est Jésus qui parle :

Si vous vouliez, princes de France,  
Aimer mon Cœur victorieux,  
Et la victoire et l'abondance  
Suivraient vos armes en tous lieux.

En mon Cœur est toute victoire  
Sur vos ennemis et les miens,  
En mon Cœur sont toute ma gloire  
Tous mes trésors et tous mes biens<sup>1</sup>.

L'allusion au message de Louis XIV est évidente. L'auteur n'a pu être informé que par les Visitandines, et sans crainte d'erreur, on peut ajouter, de Poitiers. J'ai montré ailleurs comment, dès la mort de sainte Marguerite-Marie ses écrits avaient été

1. *Poésies religieuses et inédites du bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort*, Nantes, Imp. Bourgeois, 1887, p. 228.



communiqués à plusieurs monastères<sup>1</sup> ; il est curieux de voir le saint missionnaire aussi bien renseigné. D'autres l'auraient-il été comme lui ?

A la même époque, Mgr de Caylus, évêque d'Auxerre, celui-là même qui dans une vingtaine d'années, deviendra l'un des adversaires les plus irréductibles de la dévotion au Cœur de Jésus, permet aux religieuses de la Visitation d'ériger, dans leur église de sa ville épiscopale, une chapelle en l'honneur de ce divin Cœur. La fête sera célébrée avec la même solennité que les plus grandes de l'Ordre ; il autorise le chant public des litanies<sup>2</sup>. Cette permission n'est pas donnée à la légère ; il a commencé par faire des difficultés, il a refusé plusieurs fois, il n'a pas voulu se rendre avant d'avoir pris conseil. C'est pendant un séjour à Paris, qu'il se décide, probablement après avoir consulté le cardinal de Noailles, dont il a été le grand vicaire ; peut-être même s'est-il inquiété de ce que pensait la cour : il a été aumônier du roi et M<sup>me</sup> de Maintenon le protège<sup>3</sup>. Le cardinal de Noailles est en mesure de donner un avis, il a déjà entendu parler de la dévotion au Cœur de Jésus. La très honorée Mère Marie-Christine de Noailles, supérieure du monastère d'Aurillac est sa parente. Cette grande religieuse, réélue en 1705, à l'âge de quatre-vingt-six ans, l'avait prié d'agir près de Mgr l'archevêque de Bourges, abbé d'Aurillac et de faire annuler cette élection, à cause de son âge, demande qui fut d'ailleurs repoussée<sup>4</sup>. La Mère de Noailles est une dévote du Sacré-Cœur, il serait bien étonnant qu'elle n'eût jamais parlé au cardinal de cette dévotion<sup>5</sup>. Il est certain

1. *Le Message du Sacré-Cœur à Louis XIV et à la France*, par A. Hamon, Paris Gabriel Beauchesne, 1918, p. 51, 52.

2. *Circulaire* du 26 mars 1711, Monastère d'Auxerre.

3. *Vie de M. de Caylus, évêque d'Auxerre*, p. 14-17.

4. *Année sainte*, t. IX, p. 425.

5. Le P. LETIERCE, *Etude sur le Sacré-Cœur*, t. I, p. 120, écrit que le cardinal de Noailles, demanda l'opinion de Simon Gourdan, parce que la Mère de Noailles l'avait prié de donner son approbation à la dévotion naissante. Il n'indique pas où il a puisé ce renseignement, ce qui diminue bien sa valeur. Dans la *Vie du Vénérable P. Simon Gourdan*, chanoine régulier de Saint-Augustin, en l'Abbaye Saint-

qu'en cette année 1711, l'archevêque de Paris a prié un chanoine de Saint-Victor, Simon Gourdan, de lui donner son avis sur le nouveau culte. Simon Gourdan est regardé comme un saint. Chapelain de la Vierge, c'est-à-dire chargé de la chapelle souterraine de l'abbaye de Saint-Victor dédiée à la très sainte Vierge, il a promis de défendre toutes les prérogatives de la Mère de Dieu ; il pratique la règle de l'abbaye, dans toute la rigueur de sa pureté primitive, et quand, quelques années plus tard, ses confrères, les chanoines de Saint-Victor, en appelleront de la bulle *Unigenitus*, il protestera d'abord contre cette démarche, et un peu plus tard contre celle du cardinal de Noailles lui-même. Simon Gourdan répond à l'archevêque de Paris, le 10 juin 1711 ; sa lettre est un bel éloge de la dévotion au Cœur de Jésus :

« Il me paraît et j'estime que c'est la plus simple, la plus ancienne, la plus autorisée, la plus parfaite, la plus utile, la plus agréable à Notre-Seigneur et même la plus nécessaire de toutes les dévotions... » Il développe en quelques paroles chacun de ces mots. Simon Gourdan ne comprend pas la dévotion du Cœur de Jésus, comme la bienheureuse Marguerite-Marie. Ce n'est pas pour lui le culte de l'amour de Jésus symbolisé dans son cœur de chair, c'est la dévotion à tous les sentiments intérieurs du Cœur de Jésus, « sa religion, son amour, ses adorations, ses actions de grâces, ses anéantissements, ses oblations, ses prières et tous les mouvements sacrés de sa charité et de son amour, qui se sont formés dans son Cœur, dès le moment de son Incarnation, et qui subsisteront dans tous les siècles. » C'est la dévotion des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, des Docteurs, des Contemplatifs, des Pénitents ; elle est donc excellente et il convient de la pratiquer non seulement en particulier, mais en corps et en société, par une sainte Confrérie ; on le fait ainsi avec plus de ferveur, plus d'onction, plus de persévérance. »

Victor de Paris, MDCCLV, il n'est pas fait mention de la lettre au cardinal de Noailles ; le fait n'étonne pas quand on se rappelle que dom Gervaise est l'auteur de cette vie.

Simon Gourdan, approuve les confréries du Sacré-Cœur et ce dernier trait seul est caractéristique du moment où il est écrit, les autres sont de tous les temps et de tous les lieux. Sa lettre cependant, parce qu'elle est une approbation retentissante de la dévotion en général, parce qu'elle est écrite par un saint, eut une grande influence : à partir de 1711, on la trouve reproduite dans presque tous les livres sur le Cœur de Jésus ; Simon Gourdan prend ainsi place parmi ses apôtres<sup>1</sup>.

Notre-Seigneur, pendant vingt ans, a laissé les hommes travailler à l'œuvre qui lui est chère, sans paraître intervenir lui-même ; l'heure est venue où il va manifester par deux faits décisifs, la haute sainteté de son humble servante de Paray et la miséricordieuse bonté de son Sacré-Cœur : je veux parler du procès canonique de 1715 et de la peste de Marseille.

---

1. A la première page du registre de l'Archiconfrérie du Cœur de Jésus du Monastère de la Visitation de Caen, après les noms de M. Jean-Baptiste Hue-Delaunay, supérieur de la Communauté et de M. Jean-Jacques Blouet, prêtre, docteur en Sorbonne, grand vicaire de Coutances, général de tous les séminaires de l'Institution du R. P. Eudes, de la Congrégation de Jésus et Marie, on lit : « Le R. P. Simon Gourdan, prêtre, chanoine régulier de Saint-Victor, s'associe à l'adoration perpétuelle du Sacré-Cœur de Jésus et s'offre à Lui comme une victime pour être immolé à sa gloire et à son amour ; il a choisi pour son heure, deux heures après minuit jusqu'à trois, la nuit du 24 au 25, tous les mois ». L'archiconfrérie de Caen fut fondée par le bref d'Innocent XII, du 25 mai 1699. A quelle date Simon Gourdan en a-t-il fait partie ? Très vite sans doute, mais nous ne pouvons préciser davantage.

## CHAPITRE XIII

---

### FAITS DECISIFS

Procès canonique de 1715. — Peste de Marseille, 1720-1722

Jean-Joseph Languet, vicaire général d'Autun. — Guérison extraordinaire de la sœur Claude-Angélique Desmoulins, religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial. — Un procès canonique : déposition de la Mère Greyflé, des religieuses de Paray. — Nommé évêque de Soissons, M. l'abbé Languet promet d'écrire la vie de la sœur Marguerite-Marie Alacoque.

Madeleine Rémuzat, premières années. — A 17 ans, elle entre au premier monastère de la Visitation de Marseille, le 2 octobre 1711. — Magnifique apostolat. — *La sœur Rémuzat l'a dit*. — Grâces célestes. — Mgr de Belsunce approuve en 1715 la messe du Sacré-Cœur et une association en son honneur. — Les quarante heures de 1718. — La peste de 1720. — Le P. Milley. — Le Cœur de Jésus révèle à la sœur Rémuzat que la peste sera l'occasion de l'établissement d'une fête solennelle en son honneur. — Mandement du 22 octobre, Mgr de Belsunce implore le secours du Sacré-Cœur. — Procession solennelle et consécration. — La peste diminue peu à peu. — Le 20 juin 1721. — Marseille sauvé, ivre de plaisirs. — Reprise du fléau. — Consécration des échevins, 7 juin 1722. — La peste disparaît.

Triomphe du Cœur de Jésus à Marseille, en Provence ; son culte à Paris, Autun, Rouen. — La Mère Marie-Agnès Gréard et Mgr de Belsunce. — Les luttes de demain.

La dévotion au Cœur de Jésus et le Jansénisme se heurteront violemment pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle ; l'année 1713 est une date importante pour l'un et l'autre. Le 8 septembre, Clément XI publie la bulle *Unigenitus* et condamne cent onze propositions de Quesnel ; le 9 août par devant Jean-Joseph Languet, vicaire général d'Autun, comparaissent la très honorée Mère Élisabeth de la Garde, supérieure du monastère de la Visitation de Paray-le-



Monial, la sœur Françoise-Rosalie Verchère, assistante, les sœurs Jeanne-Marie Comtois, Péronne-Rosalie de Farge, Anne-Alexis Guinet de Maréchalle, conseillères. Elles affirment, sous la foi du serment, que la sœur Angélique Desmoulins, religieuse du même monastère a été guérie miraculeusement, à leur avis, au mois de février, par l'intercession de la sœur Marguerite-Marie Alacoque, décédée en odeur de sainteté en 1690 ; elles prient M. l'abbé Languet, leur supérieur, de vouloir bien faire une enquête judiciaire, sur ce fait connu de tous.

Déjà, au lendemain de la guérison, une démarche avait été faite. M. Languet avait jugé bon d'attendre, et de laisser tomber un enthousiasme qui ne lui paraissait pas assez justifié. Faisant au mois d'août la visite canonique du monastère, il résolut de voir et de juger lui-même. « Après un examen fait avec circonspection, écrit-il, et avec la sage défiance, si j'ose me servir de ce terme, qu'on doit apporter à ces sortes de vérifications je trouvai le prodige si avéré, que je crus devoir le constater par un procès juridique<sup>1</sup>. »

Jean-Joseph Languet était le sixième enfant de Denis Languet de Rochefort, baron de Saffre et de Gergy. Sa grand'mère paternelle Élisabeth Bretagne était sœur de la mère de Bossuet. La famille Languet avait donné plusieurs représentants illustres à l'Église, à la diplomatie, à la magistrature. Jean-Joseph naquit à Dijon le 25 août 1677, deux ans après son frère Jean-Baptiste, le célèbre curé de Saint-Sulpice<sup>2</sup>. Docteur de Navarre, aumônier de la dauphine, il obtint en 1709, la petite abbaye de Coetmaloën, au diocèse de Quimper, qui rapportait de quatre à cinq mille livres<sup>3</sup>. Saint Simon, qui le déteste, raconte, avec

1. *De l'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, par le P. DE GALLIFFET, 2<sup>e</sup> partie, p. v, Nancy, M.DCCXLC.

2. *Essai du portrait de messire J.-B. Joseph Languet de Gergy, curé de Saint-Sulpice... avec celui de Mgr l'évêque de Soissons* ; Cf. *Lettres de Languet de Gergy*, Paris 1880.

3. Coetmaloën se trouve dans la commune actuelle de Kerpert, arrondissement de Guingamp.

une joie non dissimulée, qu'il le vit alors « et bien bas et petit compagnon... attendre et souvent et longtemps dans l'anti-chambre de ses dames et y faire force courbette<sup>1</sup>. » Saint Simon est doué d'une prunelle singulièrement puissante, mais ses dédains de duc et pair comme aussi ses rancunes bilieuses l'empêchent souvent de voir juste, nous aurons l'occasion de le remarquer plus d'une fois. Mgr Charles-François d'Hallencourt sacré évêque d'Autun le 22 mars 1711, par le cardinal de Noailles, à saint Louis des Jésuites, choisit l'abbé Languet comme vicaire-général, en 1712 ; l'année suivante le jeune vicaire général était appelé à se prononcer sur la guérison de la sœur Desmoulins.

Toute la procédure conservée aux Archives du monastère de Paray-le-Monial témoigne de sa haute prudence : grâce à lui nous pouvons nous faire une juste idée de l'évènement et en reconstituer les détails. Il est de toute importance : établir la sainteté de la sœur Alacoque, c'est un peu canoniser ses révélations et son rôle.

Le 18 novembre 1712<sup>2</sup>, la sœur Claude-Angélique Desmoulins, elle n'avait pas encore vingt ans, fut saisie subitement d'une colique violente qui dura deux jours. La douleur passée elle resta paralysée du côté droit ; impossible de se servir de son bras ou de s'appuyer sur sa jambe. Toute sensibilité a disparu : on la pique, on la pince, on lui enfonce des aiguilles dans la chair, elle ne sent rien. Trois mois durant elle ne peut sortir du lit, ni se tenir debout même à l'aide de béquilles. Pendant les derniers jours de novembre et le mois de décembre tout entier, le médecin du monastère essaie divers remèdes : saignées, ventouses, bains. Ses soins, ceux de plusieurs confrères n'obtiennent

1. *Œuvres de Saint-Simon*, édit. de Boislile, t. XVIII, p. 117.

2. Outre la procédure de Paray-le-Monial, on peut consulter sur la guérison de la sœur Desmoulins, le P. de GALLIFFET : *De l'excellence de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, seconde partie, p. III et sqq ; Mgr Languet : *La vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie*, p. 334 et sqq. Le P. de GALLIFFET, *loc. cit.*, donne tout au long une lettre de Mgr Languet très intéressante et très circonstanciée du 4 avril 1724.

aucun résultat. Environ huit jours après le début de la maladie, les doigts de la main se replient sur la paume, il devient impossible de leur faire reprendre la position normale ; ceux du pied se replient sur le talon. Surviennent des tremblements et des mouvements convulsifs dans le côté.

Au début de janvier les médecins désespèrent ; les eaux de Bourbon elles-mêmes ne pourront guérir la malade, tout au plus changeront-elles le mal de place ; s'il atteint la poitrine, c'est la mort. On cesse tout remède. Au printemps, avec les herbes nouvelles, les médicaments seront peut-être plus efficaces. La sœur Desmoulins s'affaiblit de jour en jour, on estime sa fin très proche. La sœur Péronne-Rosalie de Farge, ancienne novice de la sœur Marguerite-Marie, voyant l'état désespéré de la malade lui propose d'invoquer l'élue du Cœur de Jésus. La sœur Desmoulins n'en éprouve aucune envie ; les saints qu'elle a implorés ne l'ont pas guérie, cette prière sera inutile comme les autres. La supérieure, la Mère de la Garde conseille une neuvaine. La malade n'ose résister, elle récite, sans foi aucune, les prières qu'on lui suggère ; devant la supérieure, elle consent à passer à son cou quelques reliques, elle les enlève aussitôt après son départ. On avait apporté dans sa chambre une chemise qui avait touché au cercueil de la sœur Marguerite-Marie, elle refuse de la mettre ; elle attendra au lendemain.

Elle s'endort. Pendant son sommeil elle rêve qu'elle met cette chemise et qu'elle guérit. Elle se réveille à plusieurs reprises ; rendormie, elle fait chaque fois le même rêve. Elle prend confiance. Les infirmières sont à peine entrées le lendemain matin, qu'elle demande la chemise refusée la veille. L'une d'elles s'amuse doucement de cette foi tardive qu'elle ne se hâte pas de satisfaire. Enfin la sœur Marie-Virginie de la Martinière apporte la chemise. Pendant qu'elle aide la malade à s'en revêtir, elle peut constater que la moitié du corps est toujours paralysée : les membres sont rigides.

Au coup de l'oraison les infirmières descendent, la malade

reste seule dans son lit. Un quart d'heure après s'être recouchée, elle sent comme un peu de froid dans les mains, puis un tremblement dans le côté infirme, enfin une douce chaleur pénètre et assouplit ses membres. C'est la guérison, pense-t-elle, et elle sort du lit sa main percluse, ce qu'elle ne pouvait faire avant, sans le secours de l'autre main. S'aidant alors du bras malade et de sa main, les doigts ont repris leur position naturelle, elle tente de se mettre à genoux sur son lit. Mais le genou infirme refuse tout service ; elle retombe, ne croyant plus à sa guérison, toute troublée. Pendant un quart d'heure elle reste couchée, incapable de se rendre compte de ce qui se passe.

La sœur Marie-Christine de Morande entre alors à l'infirmerie, pour lui tenir compagnie et la servir. Elle demande en riant à la malade si elle est guérie. Oui, répond-elle, sans hésitation, et elle montre sa main. La sœur de Morande s'étonne, elle court avertir la supérieure ; pendant son absence la sœur Desmoulins tire sans peine ses jambes du lit, et commence à s'habiller. Elle achève devant la supérieure accourue avec plusieurs autres sœurs : le pied, comme la main, a repris la position normale. La malade peut marcher seule, sans appui, au grand étonnement de toutes celles qui la voient. La Mère de la Garde l'invite à venir au chœur, elle accepte. Sans peine, elle descend l'escalier, s'appuyant toutefois sur l'une de ses sœurs, le genou malade garde une certaine raideur quand il faut monter ou descendre. De toutes les âmes monte vers le Cœur de Jésus et sa glorieuse servante un cri de reconnaissance et d'amour ; pendant toute la journée, sans béquilles ni bâton, la sœur Desmoulins va partout où on la demande, elle marche beaucoup. La nouvelle se répand dans Paray, on veut voir la malade, elle se rend au parloir. Le jour même elle écrit à son père avec cette main dont elle ne pouvait faire usage depuis trois mois ; on s'amuse dans la communauté à lui faire soulever des fardeaux assez pesants : aimablement, elle se prête à toutes les expériences.

Les médecins qui l'avaient soignée viennent au monastère ;



ils constatent de leurs yeux cette guérison qui les déconcerte. Parmi eux se trouve le vieux docteur Guillaume Billet, celui-là même qui avait soigné sainte Marguerite-Marie. Il a près de quatre-vingts ans, sa longue carrière médicale l'a rendu assez peu crédule, il sait que Dieu peut faire des miracles, mais il croit qu'il en fait rarement ; le docteur Thouvant, de la Faculté de Montpellier l'accompagne ; Abel Gabriel des Camps, maître chirurgien juré, protestant converti que d'anciens préjugés rendent assez sceptique, vient aussi voir la sœur Desmoulins. Ils questionnent tous la malade, ils l'examinent longuement, ils touchent ses membres perclus, ils se consultent. Pendant six mois, ils ont le loisir de mûrir leur décision, de changer d'avis s'ils croient devoir le faire ; tous trois cependant et un quatrième affirment, lors du procès juridique, commencé le 9 août 1713, que cette guérison « est un véritable miracle », « un effet miraculeux de la toute-puissance de Dieu » ; il ne peut y avoir aucun doute ; ils l'affirment sous la foi du serment.

Cependant le genou droit reste toujours peu flexible. Pour obtenir une complète guérison, la sœur Desmoulins désire que l'on célèbre cinq messes de la Passion, pour honorer le Sacré-Cœur de Jésus, et remercier la sœur Marguerite-Marie. Un prêtre de Paray promet de s'en acquitter sur le champ. Pendant quinze jours il néglige de le faire, la sœur reste dans le même état. Le jour où il dit la première messe, l'infirmité s'atténue, elle disparaît le lendemain ou le surlendemain. Jusqu'au moment de sa guérison complète la malade ignore la négligence du prêtre. Après coup seulement on constate la coïncidence entre la célébration des cinq messes et l'entier rétablissement. Au mois d'août, la sœur Desmoulins affirme tous ces détails sous la foi du serment, et reconnaît qu'elle doit sa guérison « à l'unique intercession de la vénérable sœur Marguerite-Marie. »

Mgr Languet, le P. de Galliffet, les quatre médecins témoins au procès de 1715, l'aumônier du monastère de la Visitation, les religieuses qui déposaient sous la foi du serment, estiment que

cette guérison ne peut être attribuée à des forces naturelles : c'est un miracle. L'Église ne s'est pas prononcée ; on peut garder une entière liberté d'appréciation. Certains phénomènes de la maladie permettent de penser que nous sommes en présence d'une de ces affections nerveuses si difficiles à bien juger, et qui déroutent parfois les meilleurs spécialistes. Même s'il en était ainsi, il serait sage de ne pas oublier que les affections nerveuses peuvent, elles aussi, être guéries miraculeusement. La suggestion, grande créatrice des prodiges hystériques, n'a aucune place dans ces faits.

Un songe que rien n'a préparé modifie tout ; il transforme une âme. Il faut aussi remarquer l'étrange coïncidence entre la guérison parfaite, et les messes célébrées en l'honneur du Cœur de Jésus. D'ailleurs si, dans la maladie de la sœur Desmoulins, il existe des symptômes de l'hystérie et bien caractérisés ; il en est et des plus caractérisés aussi qui font défaut ; aucune crise, aucune rechute, aucune tare psychique. Et puis, nous tirons nos arguments des pages mortes d'un procès-verbal, bien des circonstances intéressantes peuvent avoir été omises ; les médecins de Paray ont lu leur décision sur les membres de la sœur Desmoulins : livre de chair et d'os plus clair, plus convaincant que nos parchemins jaunis et incomplets. Il paraît sage de conclure, comme eux, à une guérison miraculeuse.

\*

\* \*

Miracle ou non, cette guérison eut du retentissement à Paray-le-Monial, et dans tout le Charolais, dans les monastères de la Visitation et dans la France entière, même à l'étranger. Ce fut, pour plusieurs l'occasion de faire connaître des grâces temporelles et surnaturelles qu'ils attribuaient à l'intercession de la sœur Marguerite-Marie. M. l'abbé Languet, et les religieuses de la Visitation, crurent utile d'étudier ces faits dans un grand procès canonique. On interrogerait en outre les témoins

de la vie de la vénérable sœur, et l'on pourrait ainsi réunir des preuves certaines de ses vertus héroïques.

Un de ses témoins avait une autorité exceptionnelle : la Mère Greyfié. Seule de toutes les religieuses qui avaient gouverné le monastère de Paray, pendant la vie de la sainte, elle vivait encore<sup>1</sup>. De différentes maisons de l'ordre, de Moulins en particulier, on écrivit donc à Annecy pour obtenir que la Mère Greyfié voulut bien faire sa déposition sur les faits dont elle fut témoin. La vénérée Mère y consent volontiers. Loyale avant tout, elle n'ose se fier à sa mémoire. Presque trente années se sont écoulées depuis son départ de Paray. Sans doute, à Rouen comme dans les différents monastères qu'elle a traversés, comme à Annecy où elle vit depuis quinze ans, bien des occasions se sont rencontrées de rappeler les merveilles qu'elle a vues et entendues. Mais le témoignage demandé lui semble particulièrement grave ; elle voudrait relire un gros cahier écrit dans les mois qui suivirent la mort de la sœur Alacoque. Ce cahier doit se trouver à Charolles ou à Paray. La sœur de Massongy, chargée de la béatification de la vénérable Mère de Chantal et de la Mère de Bréchard le demanda, le 23 décembre 1713, à la Mère de la Garde, supérieure de Paray. Elle lui recommandait d'en faire prendre copie par un notaire, avant de l'expédier, et de faire constater juridiquement que le manuscrit était bien de la mère Greyfié. Si l'original se perdait pendant le voyage, cette copie authentiquée pourrait en tenir lieu<sup>2</sup>. Suivent des conseils précis sur le moyen de faire parvenir le précieux témoignage au monastère d'Annecy. Il y arrive le 25 mars 1714. Le 28, la mère Greytié, après l'avoir lu, écrit à la mère de la Garde qu'elle déposera volontiers sur tout ce qu'il contient ; elle n'a pas mémoire d'autre chose, elle a marqué là tout ce qu'elle croyait pouvoir dire<sup>3</sup>. Une commission

1. La Mère de Saumaise était morte en 1694, ainsi que la Mère de Lévy Châteaumorand, la Mère Melin en 1708, la Mère Hersant en 1679.

2. *Archives de Paray*, lettre manuscrite de la sœur de Massongy, 23 décembre 1713.

3. *Archives de Paray*, lettre autographe de la Mère Greyfié, 28 mars 1714.

est nommée par Mgr Rossilion de Bernex, évêque d'Annecy et de Genève, pour entendre la déposition de la vénérée supérieure.

En même temps que les religieuses de Paray et M. l'abbé Languet se préoccupent d'obtenir le témoignage de la Mère Greyfié, ils accomplissent les démarches nécessaires, près de l'autorité diocésaine, pour « dresser des procès verbaux en forme juridique de tout ce qui peut concerner la vie, vertus, actions héroïques et miracles de la vénérable sœur Alacoque ». M. l'abbé Languet, dirige tout, il fait adresser une supplique par les religieuses du monastère de Moulins, à Mgr d'Hallencourt, évêque d'Autun<sup>1</sup> :

« Supplient humblement la Mère Supérieure et les Sœurs Assis-  
tantes et Conseillères de la Communauté des Religieuses de la Visi-  
tation Sainte-Marie de Moulins, et représentent à Votre Grandeur  
tant en leur nom, qu'au nom de leurs Sœurs religieuses du Monastère  
de la Visitation établi à Paray-le-Monial, de votre diocèse, qu'il y a  
environ vingt-quatre ans qu'il a plu à Dieu appeler à lui leur véné-  
rable Sœur Marguerite-Marie Alacoque, religieuse dudit Monastère  
de Paray, que cette vertueuse fille a pratiqué pendant sa vie les  
actions les plus héroïques de sainteté et de vertus, et qu'y ayant  
persévéré jusqu'à la fin elle est morte dans une réputation de sainteté  
qui se soutient depuis longtemps, qu'il a plu à Dieu de glorifier sa  
servante par des miracles fréquents et évidents qu'il a opérés en  
faveur de ceux qui ont eu recours à son intercession, que même  
l'année dernière, 1713, M. l'abbé Languet, votre vicaire général,  
faisant la visite audit Monastère de Paray, se crut obligé de dresser  
procès-verbal de celui que Dieu fit en faveur de la Sœur Angélique  
Desmoulins, religieuse dudit Monastère de Paray, dont la minute est  
déposée au Greffe de Votre officialité de Moulins, que, comme il y a  
encore plusieurs personnes vivantes dans la ville de Paray et ailleurs  
qui ont vu et connu la dite vénérable Sœur Marguerite-Marie Ala-  
coque et vécu avec elle, et qui ont été témoins de ses vertus et mérites

1. *Procès de 1715*, supplique à Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Evêque d'Autun.



il serait très utile à la gloire de Dieu à la glorification de sa servante et à la consolation de tout l'ordre de la Visitation, de ne pas différer plus longtemps à dresser des procès-verbaux en forme juridique de tout ce qui peut concerner la vie, vertu, actions héroïques et miracles de ladite Vénérable Sœur, de peur que par le laps des temps les témoins oculaires ne vinssent à mourir, et les témoignages à dépérir ; à ces causes, elles vous supplient, Monseigneur, de vouloir bien donner acte aux suppliantes de leur réquisition et procéder aux instructions et informations juridiques, touchant ce qui peut concerner la vie, catholicité, vertus et actions héroïques de ladite Sœur, et des miracles qu'elle a faits ou que Dieu a faits en sa faveur pendant sa vie et après sa mort, et au cas que les affaires de votre diocèse vous empêchassent de vous transporter audit Monastère de Paray, elles vous supplient très humblement de nommer un ou plusieurs commissaires de votre volonté pour procéder à ladite information, entendre les témoins, prendre leurs serments, recevoir leurs dépositions, vérifier les lettres et écritures et faire telle autre procédure due et raisonnable, même à icelui ou iceus commissaires, donner pouvoir de déléguer autres commissaires pour entendre les témoignages et dépositions de ceux qui seraient absents ou éloignés, pour éviter les frais et embarras de transport, et être de tout dressé procès-verbaux et déposé où il plaira à Votre Grandeur, et les suppliantes continueront leurs vœux pour votre santé et prospérité. »

Sœur Marie-Valérie DE LA MOTTE, supérieure ;  
 Sœur Marie-Théodore DE CHARMON, assistante ;  
 Sœur Marie-Agnès DUCROS, conseillère ;  
 Sœur Marie-Félice DU BUYSSON, conseillère ;  
 Sœur Jeanne-Marie PERET, conseillère ;

Mgr d'Hallencourt agréée cette requête, et nomme le 15 octobre 1714, M. l'abbé Languet, commissaire, avec pouvoir de déléguer un ou plusieurs commissaires qui, eux-mêmes, pourraient choisir un secrétaire ou greffier. Le 29 novembre, l'abbé Languet accepte cette nomination. Dans l'impossibilité de faire par lui-même les informations juridiques, il remet ses pouvoirs à « vénérable et scientifique personne M<sup>e</sup> Molard, docteur en théologie,

curé du dit Paray-le-Monial » ; pour l'assister, il nomme Claude Berthelet, huissier royal, et Jacques Ducrot, tous deux chargés de présenter les citations. Le curé de Paray ne fit rien ; le 1<sup>er</sup> février, dom Antoine de Bansièrè prieur des Bénédictins de Paray, fut nommé par ordonnance de M. Languet pour le remplacer. Il choisit, comme secrétaire, Étienne Chalon, prêtre sociétaire au Mépart de Paray, les religieuses de la Visitation choisirent pour procureur » le sieur Claude Godin, prêtre ».

\*  
\*   \*

Le procès commence le 18 juillet 1715. M. l'abbé Languet, après avoir tout préparé ne peut s'en occuper. Le 5 janvier 1715 Louis XIV l'a fait nommer évêque de Soissons ; le 23 juin, il est sacré à Saint-Sulpice par trois pairs de France : Mgr de Mailly, archevêque de Reims ; Mgr de Beauvillier, évêque de Beauvais ; Mgr de Châteauneuf de Rochebonne, évêque de Noyon ses co-provinciaux.

Le procureur des religieuses de la Visitation dresse un catalogue de soixante-quatre questions à poser aux témoins : trente sept se rapportent à la vie de la sœur Alacoque, les autres à ses vertus. Quatre : la quinzième, la seizième, la vingt-sixième et la trente-troisième ont trait à la dévotion au Cœur de Jésus. M. Godin y fait allusion aux révélations les plus célèbres, à l'institution d'une fête en l'honneur du divin Cœur, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement ; il rappelle la coutume qu'avait la sainte de faire la communion les premiers vendredis du mois, sa pratique de l'heure sainte ; il raconte ses luttes pour introduire la dévotion au monastère de Paray et le succès final ; mention est faite de l'approbation donnée à cette dévotion par plusieurs évêques, comme aussi des grands fruits d'édification qu'elle produit parmi les fidèles. Pendant le mois d'août et le mois de septembre trente et un témoins se succèdent au prieuré

de Paray, à la grille des Dames de la Visitation, à la grille des Dames Ursulines et déposent sur ce qu'ils ont vu et entendu. Rien de plus simple et de plus concluant que ces témoignages : à les lire lentement une douce persuasion pénètre l'âme, et l'échauffe. Historien de la dévotion du Sacré-Cœur, les voix qui en parlent nous intéressent surtout. Écoutons. Les opposantes d'abord : la sœur Jeanne-Marie Comtois « était une de celle qui n'approuvaient pas l'établissement de la dévotion au Cœur de Jésus, regardant cela comme une nouveauté... Il faut songer à l'essentiel, disait-elle à la sœur Alacoque, sans nous venir embarrasser de vos dévotions particulières, à quoi la vénérable sœur ne répondait que par un humble silence » ; la sœur Marest « fut une des premières et des plus opposées... disant qu'elle ne voulait point de nouveautés... nonobstant tout ce qu'on lui put dire elle (la Bienheureuse) persista toujours à dire que c'était la volonté de Dieu. »

Après les opposantes, les apôtres. Les anciennes novices de la Bienheureuse, les deux sœurs Verchère, rappellent les difficultés de l'apostolat naissant auxquelles elles ont été mêlées. La sœur Françoise-Rosalie avait été envoyée près des sœurs anciennes pour les inviter à venir au noviciat adorer l'image du divin Cœur, elle en dépose simplement ; avec sa sœur Péronne-Marguerite elle affirme que toujours la sœur Alacoque eut confiance dans le succès de ses efforts et prédit, bien des fois, que le Sacré-Cœur régnerait malgré ses ennemis. La sœur de Farge est très précise. Aucune n'a gardé aussi vivante l'empreinte de sainte Marguerite-Marie ; à la voir, on croit revoir la sainte visitandine ; elle fut, dans le monastère de Paray, une des grandes dévotes du Cœur de Jésus. Elle affirme, sous la foi du serment, qu'elle trouva dans un livre que lui remit la Bienheureuse un billet où elle avait écrit : « Notre-Seigneur m'a fait connaître, ce soir, à l'oraison, qu'il voulait être connu, aimé et adoré des hommes, que pour cela il leur communiquerait beaucoup de grâces lorsqu'ils se seraient consacrés à la dévotion et à l'amour de son Sacré-Cœur. »

Si elle ne reproduit pas exactement les mots, elle est au moins sûre du sens. Elle s'étend très longuement sur les débuts de la dévotion, et comme les sœurs Verchère, rappelle la conviction inébranlable de la sœur Alacoque affirmant que cette dévotion était l'œuvre de Dieu, qu'elle s'établirait malgré tous les obstacles. La sœur Rosselin, maître Claude Michon, Jean Pornet, prêtre du Mépart, donnent le même témoignage que confirme, avec son autorité de supérieure et de compagne de noviciat, la Mère de la Garde :

« Elle a toujours espéré que la dévotion du Sacré-Cœur de Jésus s'établirait malgré les oppositions du dehors et du dedans qui ont été en grand nombre et lui ont attiré beaucoup de mépris, de murmures et de désapprobement, même de ses amies et de celles sur qui elle aurait dû compter, qui un an après ont été les plus zélées à lui aider à établir cette sainte dévotion dans la Communauté, ce qu'elle avait prévu auparavant ; car lorsqu'on lui disait qu'une telle ou une telle n'approuvait pas cet établissement parce qu'elle appréhendait la nouveauté, elle répondait : « Laissez-les faire, elles changeront bien de dessein à l'avenir<sup>1</sup>. »

Commencée le 1<sup>er</sup> août 1715, au prieuré de Paray, à deux heures de relevée, l'audition des témoins se termina le 10 septembre, à la sacristie de la Visitation. L'émotion fut grande et à Paray, et dans tout le voisinage. Les sœurs de la communauté en témoignent, le 1<sup>er</sup> novembre, dans une circulaire à tous les monastères de l'Ordre. C'est un chant de triomphe et le panégyrique de Mgr Languet, le nouvel évêque de Soissons. Il a bien voulu accepter d'écrire la vie de la Vénérable Sœur Alacoque, et il a promis que sa nouvelle dignité et ses nouveaux devoirs ne l'arrêteraient pas. Cette vie sera très détaillée, et remplacera l'abrégé du P. Croiset. Pour honorer la mémoire de leur chère

1. *Procès de 1715*. Voir les différentes dépositions des témoins que nous avons nommés. J'ai cité la liste des témoins et l'ordre des témoignages dans *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. XXI, XXII, 1907.



sœur et faire mieux connaître la dévotion au Cœur sacré de Jésus, les religieuses de Paray ont résolu d'ériger dans leur église une chapelle à ce divin Cœur. L'abbé d'Amanzé a promis 20 pistoles, la comtesse de la Rosière de Lorraine a donné 50 écus, la marquise de Brosias 2 louis d'or, les sœurs d'Avallon 1 louis d'or, le marquis de Vichy-Champrond, le frère de la postulante jadis renvoyée par sainte Marguerite-Marie, a fait une offrande et de plus il a essayé d'obtenir, en faveur des religieuses, une loterie ou tout au moins un prélèvement de 10.000 livres sur une loterie accordée à une autre communauté ; les sœurs de Nevers ont envoyé 4 louis d'or de la part de M<sup>me</sup> du Deffand qui demande sa guérison par les intercessions de la vénérable sœur Alacoque. M<sup>me</sup> du Chalonnois guérie de la surdité au tombeau de la sainte a fondé, en actions de grâces, une bénédiction du saint Sacrement, tous les premiers vendredis du mois, elle a donné 100 écus pour cela ; cette année elle a fait peindre la chapelle de l'enclos<sup>1</sup>. A cette lecture les filles de saint François de Sales tressaillent ; leur zèle redouble.

La guérison de la sœur Desmoulins et le procès canonique de 1715 n'ébranlent guère profondément que la Bourgogne et les monastères de la Visitation ; la peste de Marseille va secouer la France entière, et révéler à toute la chrétienté une divine et miséricordieuse intervention du Cœur de Jésus. Par leurs lettres, magnifique expression de leur reconnaissance, les évêques de Provence, Mgr. de Belsunce à leur tête, publient partout les faits glorieux et décisifs qui permettront au P. de Galliffet d'intervenir à Rome, et d'y demander la reconnaissance officielle du nouveau culte.

1. La procédure de 1715 se trouve dans *Vie et Œuvres*, G. t. I, p. 441-566. M<sup>me</sup> du Deffand est sans doute la belle-mère de la fameuse marquise du Deffand. Cette dernière était une de Vichy-Champrond ; sa mère Anne Brulart, fille d'un premier président au parlement de Bourgogne, était parente certainement de la Mère Brulart, dont nous avons parlé au chapitre précédent, grande dévote du Cœur de Jésus. Par son père et par sa mère, la célèbre marquise tient de près à notre dévotion, qu'elle a toujours ignorée ; à dix ans, en 1707, elle avait perdu la foi ; et à vingt ans bien d'autres choses.

\*

\* \*

Au premier monastère de la Visitation de Marseille, le 17 octobre 1713, vingt-troisième anniversaire de la mort de sainte Marguerite-Marie, la sœur Anne-Madeleine Rémuzat, âgée de dix-sept ans, professe depuis quelques mois seulement « connu d'une manière particulière et extraordinaire » les desseins que Notre-Seigneur avait sur elle « touchant la gloire de son Cœur adorable<sup>1</sup>. » Nous ne savons rien de précis sur cette communication de Dieu à sa jeune servante ; une lettre du 14 octobre 1721, lettre de la sœur Rémuzat, y fait allusion dans les termes que nous venons de citer, sans rien préciser : la précision viendra des événements.

Madeleine Rémuzat, fille de sieur Hyacinthe Rémuzat et de damoiselle Anne Coustan naquit le 29 novembre 1696, à Marseille ; elle fut baptisée le même jour dans l'église de Notre-Dame des Accoules<sup>2</sup>. Deux frères et une sœur l'avaient précédée. « Je veux être religieuse » fut l'une de ses premières paroles. Toutefois, d'un très violent caractère et d'une excessive vanité, elle passe son enfance en querelles continuelles avec ses frères et sa sœur ; toute aux mesquines préoccupations d'une naïve coquetterie. Ses parents et Dieu lui-même interviennent. A peine âgée de huit ans, elle demande à être conduite au couvent de sainte Claire ; elle y attendra l'âge de prendre l'habit. On refuse, bien entendu, mais on promet de confier son éducation à des religieuses. Peu après elle entre au second monastère de la Visitation.

Une faute commise dans les premiers mois devient l'occasion d'une grâce qu'elle n'oublia jamais. Elle venait d'achever une broderie, et désirait employer au gré de sa fantaisie, quelques pelotons de soie qui restaient : sa maîtresse refuse et prend la soie. Madeleine la dérobe. La maîtresse s'en aperçoit vite et le

1. *La propagatrice de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, la vénérable Anne-Madeleine Rémusat*, Emmanuel Vitte, Lyon, 1894, 2<sup>e</sup> édit.

2. Accoules, Reg. 1696, f<sup>o</sup> 131, v<sup>o</sup>.

lui reproche. L'enfant nie. Reprise doucement, à l'écart, pour ne pas froisser sa vanité, elle nie de nouveau, et se sauve. La cloche du souper sonnait. Courant rejoindre ses compagnes, elle passe devant un tableau qu'elle a vu cent fois : la trahison de Judas. « Celui qui voudra me trahir n'a qu'à user de mensonge » ; cent fois aussi elle a lu ces mots, et voilà qu'ils la bouleversent, Elle monte dans une tribune intérieure, et là, éclate en sanglots. Il lui semble voir le divin Sauveur, chargé de sa croix, s'incliner vers elle et lui dire, triste et doux : « C'est vous, ma fille qui m'avez mis dans ce état. » Étonnée à la fois et ravie d'un amour qui la corrige si miséricordieusement, Madeleine perd connaissance.

Le calme revenu elle avoue sa faute. Ce fut son dernier mensonge. La Passion du Sauveur devient sa chère étude. Elle reçoit le don des larmes. Près du tabernacle, au contact du Dieu de l'Eucharistie, elle sent grandir ses jeunes vertus : mortification, obéissance, charité. Jésus l'attire doucement à lui par des attraits irrésistibles ; les saintes audaces de cette enfant étonnent et ravissent ses maîtresses.

Dans sa famille où elle revient, après quatre années passées à la Visitation, elle est la joie et l'édification de tous : de ses parents, des fermiers et des domestiques auxquels elle ne peut cacher ses mortifications, ils ne l'appellent que *notre petit ange*. Ce petit ange ne peut vivre au milieu du monde. Tous le devinent. Le P. Milley, jésuite, Mgr de Belsunce, la supérieure de la Visitation ayant donné un avis favorable, le père et la mère se résignent ; le 2 octobre 1711, Madeleine entre à la Visitation. Au second monastère où elle a fait son éducation, elle préfère le premier ; elle est y inconnue. La bienheureuse Marguerite-Marie avait dit à son frère Chrysostome : « Je veux aller aux Saintes-Maries, dans un couvent bien éloigné où je n'aurai ni parents, ni connaissances, car je ne veux être religieuse que pour l'amour de Dieu<sup>1</sup>. »

1. *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*, p. 64.

Le 2 octobre est un premier vendredi du mois. La postulante est reçue par la Mère Nogaret et la sœur Anne-Augustine Gravier. Après quelques mois d'essai, elle prend l'habit le 14 janvier 1712 ; Mgr de Belsunce préside la cérémonie, à laquelle assistent les meilleures familles de Marseille ; il lui donne le nom d'Anne-Madeleine. La mère de la jeune novice et sa sœur se nomment Anne, c'est aussi le nom de la Mère Nogaret. Une des plus anciennes religieuses disait, au soir de ce jour : « Ce n'est pas une fille que nous avons voilée, c'est un ange. Elle était religieuse avant d'entrer dans la religion, et je m'estimerais heureuse de terminer ma carrière, comme elle commence la sienne<sup>1</sup>. »

Presque aussitôt, la sœur Rémusat est choisie pour assistante du noviciat, charge réservée d'ordinaire à une professe. Dès l'abord cette enfant de seize ans prend sur ses compagnes un ascendant extraordinaire : elle les encourage, raffermir leur vocation, les fait voir clair dans leur conscience, leur indique les exigences divines, le sacrifice dont elles ont peur. Elle lit dans leurs âmes mieux qu'elles-mêmes ; jamais on ne vit noviciat plus édifiant. C'est en vain d'ailleurs qu'on eût cherché dans la sœur Anne-Madeleine la moindre trace d'estime de soi ou de vanité : on lui a dit qu'on la charge de cet emploi pour lui mieux faire pratiquer ses obligations, elle n'en cherche pas plus long, et elle vit douce, obéissante, mortifiée comme la dernière de ses sœurs. Le 23 janvier 1713, elle fait profession.

Son apostolat commence : les personnes les plus recommandables de Marseille viennent chercher conseil près de cette enfant de dix-sept ans ; les supérieures l'autorisent à se rendre au parloir aussi souvent qu'on la demande. Ceux qui s'adressent

1. *La vénérable Anne-Madeleine Rémusat*, p. 107. Sur la mère Nogaret, on peut consulter *Année sainte*, t. V, p. 29-58 ; elle appartenait à une excellente famille du Languedoc et fut une des grandes supérieures de l'Ordre. Le P. Milley né près de Gray, le 28 janvier 1668, entra très jeune dans la Compagnie de Jésus ; son apostolat fut des plus féconds, et personne n'ignore sa mort héroïque pendant la peste de Marseille.



à elle ne veulent plus d'autre direction. Mais une voix intérieure appelle Anne-Madeleine à une vie de solitude, elle prie qu'on la décharge de ces visites ; la Mère Nogaret le lui accorde. Le Cœur de Jésus avait ses desseins et, le 17 octobre, il commençait à les faire entrevoir.

Après une année de recueillement pendant laquelle, la communauté s'est édifiée au spectacle de ses vertus, il faut céder de nouveau à d'instantes sollicitations, et lui permettre de reprendre son apostolat. Mgr de Belsunce l'autorise ; lui-même d'ailleurs recourt aux lumières surnaturelles de l'humble religieuse. Elle devient vite l'arbitre de tous les différends, l'autorité contre laquelle il n'y a plus de recours : « La sœur Rémuzat l'a dit » cette parole suffit. Après avoir répondu à des doutes et donné des conseils, la sœur Anne Madeleine parle à ses visiteurs du Cœur sacré de Jésus. Ses lettres étendent son apostolat ; le P. Milley et Mgr de Belsunce lui ont permis de faire tout ce qu'elle croira conforme aux désirs de Notre-Seigneur.

A sa supérieure qui exige, comme la Mère Greyfié de la bienheureuse Marguerite-Marie, des signes pour juger l'esprit qui la dirige, le Cœur de Jésus répond par une guérison extraordinaire ; toute la communauté la constate sans pouvoir l'expliquer<sup>1</sup>. La Mère Nogaret ne demandait d'ailleurs qu'à être convaincue ; c'est une grande dévote du Sacré-Cœur et le premier monastère de la Visitation de Marseille a, dès 1696, adopté le culte de Paray.

En 1716, pendant sa retraite, la sœur Anne-Madeleine investie soudain de la gloire de Dieu, comprend que les trois per-

1. *Année Sainte*, t. II, p. 47. La sœur Rémuzat avait souffert longtemps de violentes migraines qui l'obligeaient à une diète absolue et prolongée. « Demandez à Notre-Seigneur de vous guérir, lui dit la Mère Nogaret, et je croirai. » — La religieuse demande, la guérison est promise et donnée. La supérieure hésite d'abord à croire sa fille qui la lui affirmait. A partir de ce jour et pendant quinze ans, la communauté et la Mère Nogaret purent constater que la migraine avait bien disparu. Cf. *Vie de Mgr Henry de Belsunce*, évêque de Marseille, par le R. P. dom Théophile Bérengier O. S. B. ; Delhomme et Briguet, Lyon, 1886.; t. I, p. 194, 195.

sonnes de l'adorable Trinité désirent contracter avec elle une union indissoluble, si du moins elle y consent :

« A ce mot d'union, ajoute-t-elle, je sentis que tout mon être se fondait pour ainsi dire et s'allait perdre dans cet Être immense qui voulait se rendre mon tout. L'accablement et la confusion ne me permettant pas de parler, je consentis à tout par mon silence ; mais je le rompis enfin pour prier ces trois adorables personnes de faire en sorte que mon indignité ne mît point obstacle aux richesses dont elles voulaient me remplir... [Je reçus alors] des connaissances si profondes et si secrètes qu'il n'a pas été possible d'en dire quelque chose. Après avoir joui deux heures de ces sacrées communications, connaissant que ces trois Personnes adorables allaient s'éloigner, je les priai instamment de me bénir. Je n'eus pas plus tôt achevé ma prière que l'adorable Personne du Père me fit connaître que la bénédiction qu'il me donnait, était qu'il ferait en sorte que je ne le perdisse jamais de vue. L'adorable Personne du Fils me fit connaître que, m'ayant choisie pour être victime de son Cœur, la bénédiction qu'il me donnait était de m'ouvrir les trésors qu'il renferme. La bénédiction que je reçus du Saint-Esprit fut de me promettre que je ferais un continuel progrès dans son amour, et que sa grâce ne serait jamais oisive en moi... Après quoi la vision disparut, et, étant revenue à moi-même, je me trouvai comme une nouvelle créature<sup>1</sup>. »

\*

\*   \*

Son apostolat s'élargit vite. Mgr de Belsunce avait approuvé cette même année, la messe en l'honneur du Sacré-Cœur imprimée à Lyon en 1715, avec l'autorisation de Mgr François Paul de Neuville de Villeroy. A cette occasion la sœur Anne-Madeleine eut la pensée d'établir à Marseille une confrérie du Sacré-Cœur, comme il en existait déjà dans nombre de monastères. L'évêque de Marseille et la Mère Nogaret approuvent ; on demande à Rome le bref nécessaire à l'érection. Clément XI

1. *La vénérable Anne-Madeleine Rémuzat*, p. 175, 176.

l'accorde le 30 août 1717. Par les soins de la sœur Rémuzat un petit livre est imprimé qui contient le règlement de l'Association avec quelques pages sur l'origine de la dévotion au Sacré-Cœur, ses motifs et sa pratique ; Mgr de Belsunce l'approuve le 30 mars 1718. Dix ans plus tard la confrérie comptait trente mille membres<sup>1</sup> ; ils étaient soixante mille à la mort de la sœur Rémuzat.

Résultat magnifique ! Mais d'autres monastères de la Visitation<sup>2</sup>, ne le cèdent en rien à Marseille ; Dijon, Bordeaux, Paris, Lyon, Aurillac, Paray. Voici qui va mettre hors de pair l'apostolat de sœur Anne-Madeleine.

Pendant les Quarante-Heures qui précèdent le carême de 1718 (27, 28, 29 février) le Saint-Sacrement était exposé dans l'église des Pères Cordeliers. Tout à coup, devant une foule nombreuse, Notre-Seigneur se montre visible dans l'hostie. Éblouissant de majesté, son regard est à la fois si doux et si sévère que les fidèles, émus et tremblants, ne peuvent le soutenir. La sœur Rémuzat, connaît le miracle sans que personne le lui apprenne<sup>3</sup>. Elle prévient la Mère Nogaret. Le P. Milley entrait au monastère, ignorant le prodige. Mis au courant, il croit utile d'aller avertir Mgr de Belsunce. Prévenue surnaturellement du miracle, la sœur Anne-Madeleine est avertie encore que si les Marseillais ne se rendent pas à cet appel de la miséricorde, ils seront châtiés d'une manière terrible. L'évêque connaît la sainteté de la sœur Rémuzat, il ne fait aucune difficulté pour admettre la divine communication ; elle lui est d'ailleurs adressée, dans les mêmes jours, par une voie entièrement différente. Les vices de ses diocésains, leur luxe et leur sensualité seront châtiés<sup>4</sup>, châtiées

1. Lettre du 4 juillet 1728, Archives du premier monastère de Marseille.

2. L'historien de la sœur Rémuzat semble vraiment l'oublier.

3. *Lettre circulaire* du 15 février 1730. La lettre est de la Mère de Nogaret.

4. *Lettre circulaire* du 15 février 1730. Cf. Lettre de Mgr de Belsunce à la Mère de Créard, 10 mai 1732. *Vie de la sœur Rémuzat*, 1760, p. 134-135. Un vieil auteur reproche aux Marseillais « l'amour du plaisir, le luxe, la bonne chère, la soif du gain... le jansénisme qui s'infiltrait chaque jour parmi le clergé, dans un grand nombre de monastères et parmi les fidèles. » *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 210, 211.

aussi les perfidies jansénistes. Les lettres pastorales et les mandements de 1718 et de 1719 attaquent vigoureusement l'erreur : 28 avril 1718, Mandement contre les appels interjetés à l'occasion de la bulle *Unigenitus* ; 28 octobre, Mandement contre quelques ecclésiastiques soupçonnés d'avoir adhéré secrètement à l'appel ; 27 décembre, Circulaire pour défendre aux religieuses toute communication avec les Appelants ; 10 janvier 1719, Lettre pastorale aux prêtres qui ont appelé de la bulle *Unigenitus* ; 30 mars, Avertissement au sujet de *l'Instruction familière sur la bulle UNIGENITUS*. C'est le jansénisme encore que des lettres privées et des chansons de l'époque représentent comme une de causes du fléau<sup>1</sup>. On peut discuter quelques-unes de ces accusations. Elles représentent l'état des esprits. A ce seul titre, elles seraient déjà curieuses ; la suite du récit montrera leur vraisemblance.

\*

\*   \*

Deux ans sont écoulés depuis le prodige accompli dans l'église des Cordeliers. Le 25 mai 1720, le *Grand saint Antoine*, parti de Saïda le 30 janvier, entrait à Marseille : il avait touché à Tripoli, était reparti le 2 avril, pour relâcher à Livourne qu'il avait quitté le 19 mai<sup>2</sup>. Avant Livourne, un turc était mort, peu après deux matelots qui l'avaient touché mouraient aussi. A Livourne trois matelots mouraient encore et du même mal ; le médecin ne reconnut pas la peste. A Marseille le capitaine Chataud signale les morts mais ne dit point que « lorsqu'ils avaient un cadavre dans le bord, personne ne voulait le toucher chacun s'en éloignait et si on le jetait ensuite à la mer on ne le faisait qu'avec des crocs au bout d'un bâton<sup>3</sup>. » On lui permet de débarquer ses

1. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, c. XII-XIX. Voir surtout le Mandement célèbre du 20 octobre 1720 ; Clément XI est du même avis dans son bref du 14 septembre 1720, adressé à l'évêque de Marseille.

2. *Extrait de la déposition du capitaine Chataud*, *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 436.

3. *Récit abrégé de la peste de 1720*, Ms de la bibliothèque de M. Louis Régis.



marchandises en dehors de Marseille, aux Infirmeries : la foire de Beaucaire approchait, les armateurs attendaient avec impatience la cargaison de soie et de coton qui valait, dit-on, cent mille écus.

Le 27 mai, un matelot, le 12 juin, le garde de santé, puis trois portefaix qui avaient débarqué les marchandises mouraient ; le 27 c'était le tour d'un mousse. On prolonge la quarantaine. Les morts cessent, le 14 juin on permet le débarquement des passagers. Bientôt dans les infirmeries et dans les vieux quartiers, le mal fait rage, le 8 juillet les médecins l'appellent par son nom : la peste. Le 16 juillet Mgr de Belsunce ordonne de réciter à la messe l'oraison de saint Roch, exhorte les fidèles à la pénitence, à « une entière et parfaite soumission d'esprit et de cœur aux sacrées décisions de l'Église, moyen sûr et unique d'arrêter le bras d'un Dieu irrité<sup>1</sup>. » Chaque jour il sort à pied et parcourt les rues les plus encombrées de malades ; le 29 juillet il réunit à l'évêché les curés de la ville et les supérieurs des communautés religieuses. Sa harangue est toute militaire : « Tout comme un soldat paraîtrait indigne de l'épée qui ne voudrait la porter qu'en temps de paix, de même les prêtres passeraient pour des lâches et des mercenaires, s'ils ne voulaient confesser et administrer les sacrements qu'autant qu'il n'y aurait rien à risquer pour leur repos, leur santé et leur vie<sup>2</sup>. » Prêtres et religieux se dévouèrent héroïquement, sauf, la vérité exige cette remarque, les prêtres et les religieux jansénistes. Les échevins furent admirables, il faut citer des noms : Estelles, Moustiés, Audimar, Dieudée. « Nous craignons que nos têtes ne puissent suffire à notre tâche, écrivaient-ils le 5 août à l'Intendant de Provence, quand elles se partageraient en dix. Que le bon Dieu ait pitié de nous<sup>2</sup> ! » Le dévouement du chevalier Roze, du commandant de Langeron,

1. *Vie de Mgr de Belsunce*, p. 226. Le P. Bérengier y réfute, pièces en main, les absurdes calomnies jansénistes, renouvelées par les radicaux de Marseille et aussi par un rédacteur de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, 17 mars 1884.

2. LAFOUST, *La peste de 1720*, p. 43. Cf. MARMONTEL, *Mémoires sur la Régence*, l'auteur n'a pas l'impartialité de rendre justice à Mgr de Belsunce.

du marquis de Filles-Fortia, gouverneur-vigier de Marseille dépasse tous les éloges<sup>1</sup>. Deux mille cadavres pourrissaient, depuis un mois, sous le feu du soleil, sur l'esplanade qui s'étend du fort Saint-Jean à la cathédrale :

« C'étaient, dit Pichatty de Croix-Sainte, dans le *Journal de la Municipalité*, des monstres qui n'avaient plus de forme humaine et dont tous les membres remuaient par le mouvement qu'y donnaient des millions de vers, en travaillant à les détacher. Le chevalier Roze s'aperçoit que deux bastions qui dataient peut-être du siège de César sont voûtés. Il les fait déblayer, obtient du sieur de Rancé, commandant des galères, cent nouveaux forçats ; car les trois à quatre cents, déjà employés, avaient péri la plupart ; il les range en face des cadavres, tous ayant un mouchoir trempé de vinaigre et attaché sous le nez. Lui-même descend alors de cheval, fait distribuer du vin à tous, en boit lui aussi... Puis, saisissant par le pied l'un de ces horribles cadavres, il trace la route qu'il doit suivre. Dans une demi-heure il fait jeter ces corps décomposés et qui viennent à membres détachés, dans les bastions, que l'on recouvre ensuite de chaux et de terre. »

Presque tous les soldats et les galériens périrent, le chevalier n'eut qu'une légère indisposition<sup>2</sup> ; sa crânerie fit reculer la mort. A ce propos un historien demande si la grandeur du caractère, les pensées généreuses, ne sont pas capables de détruire une certaine passivité nécessaire à l'action du venin de la peste. Il incline à le croire. Son récit hélas, plus d'une fois, prouve le contraire.

\*  
\*   \*

Pour un vaillant qui échappe, combien de morts et des plus héroïques. Dès les premiers jours, un grand ami de Mgr de Bel-

1. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 260.

2. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 261, 262. Ces cadavres, consumés sous l'action de la chaux, se répandirent à travers les jointures des pierres, et formèrent sur les parois extérieures des bastions, de larges taches visibles encore dix ans plus tard. *Histoire de la dernière peste de Marseille*, p. 212.

sunce, le P. Milley, jésuite, celui-là même qui deux ans auparavant transmettait au prélat l'avis de la sœur Rémuzat, meurt victime d'un héroïque dévouement. Il a choisi comme quartier celui dont personne ne veut, se condamnant à mort, à moins d'un miracle. Pendant cinquante jours, vêtu d'un habit de toile cirée, il va de maison en maison, ange consolateur, porter à tous, à ceux qui sont restés sains comme aux malades, des paroles de foi et de patience, des secours de toute nature quêtés pour eux. Le 23 août, il confesse près d'une heure au milieu d'un tas de morts en putréfaction ; cette odeur infecte le suffoque ; on prétend même qu'à un moment il tombe, n'en pouvant plus, sur un cadavre. Le 27, il écrit : « Je suis encore en santé, quoique beaucoup accablé ; je m'attends à tout moment d'être frappé comme les autres. » Il l'était déjà. Le lendemain, 28, il annonce à Mgr de Belsunce qu'il n'a plus d'espoir de le revoir en ce monde. il ajoute : « Votre Grandeur n'a rien à craindre pour sa sûreté personnelle, parce que Dieu, toujours bon, toujours clément, n'affligera pas le troupeau, dans la personne du bien aimé pasteur si nécessaire à ses ouailles<sup>1</sup>. » Le 2 septembre, l'héroïque martyr partait pour le ciel ; de là-haut il devait voir la réalisation de sa prophétie.

Il importait à la gloire du Cœur sacré de Jésus que l'évêque de Marseille ne mourut pas. Malgré la permission donnée, les religieuses de la Visitation du premier monastère et du second, n'avaient pas voulu se retirer à la campagne, loin de la ville pestiférée : elles avaient refusé de céder aux sollicitations de leurs familles<sup>2</sup>. La sœur Rémuzat, dès les premières atteintes du fléau, se tourne vers son refuge : le divin Cœur. Tout d'abord il lui paraît inexorable : « Laisse-moi faire », semblait-il dire. Les larmes et les prières de la religieuse redoublent. Enfin elle

1. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 236, 237. Cf. Lettre de Mgr de Belsunce à Mgr de Forbin-Janson, archevêque d'Arles. Autographe du cabinet du marquis de Clapiers.

2. *Circulaire du 1<sup>er</sup> mai 1721*, premier monastère, et *Lettre de la Mère Thérèse-Gabrielle Delisle de Calian*, à la Mère de Gréard, 26 novembre 1720.

comprend que la miséricorde l'emporte sur la justice, et que le terrible fléau sera l'occasion voulue de Notre-Seigneur pour l'établissement d'une fête solennelle en l'honneur de son Cœur sacré. O heureuse faute, chante l'Église du péché d'Adam, qui nous a valu un si grand Rédempteur ; ô heureux fléau, s'écrie la sœur Rémuzat, qui doit apporter la gloire du Cœur de mon Sauveur !<sup>1</sup>

La Mère de Saint-Innocent, supérieure, ordonne à sa fille de demander à Dieu à quelles conditions il veut bien se réconcilier avec la ville coupable. La réponse est très nette :

« Il m'a montré, écrit la sœur Rémuzat, qu'il voulait purger Marseille des erreurs dont elle était infectée en lui ouvrant son Cœur adorable comme source de toute vérité, qu'il demandait une fête solennelle au jour qu'il s'est choisi lui-même, c'est-à-dire le lendemain de l'Octave du Très Saint-Sacrement, pour honorer son Sacré-Cœur, et qu'en attendant de lui rendre l'hommage qu'il demandait, il fallait que chaque fidèle se dévouât, par une prière au choix de Mgr l'Évêque, à honorer, selon le dessein de Dieu, le Cœur adorable de son Fils ; que par ce moyen, ils seraient délivrés de la contagion, et qu'enfin tous ceux qui s'adonneraient à cette dévotion ne manqueraient de secours que lorsque ce divin Cœur manquerait de puissance.<sup>2</sup> »

Mgr de Belsunce est informé aussitôt. Ce n'était pas la première fois qu'il recevait pareille demande. Une pieuse fille, au moment de mourir, avait informé son confesseur, le P. Raignier, que, si l'on portait en procession les reliques de la Major et de l'abbaye de Saint-Victor, la peste cesserait, au moment où les reliques des deux cortèges se rencontreraient.

1. *La vénérable Anne-Madeleine Rémuzat*, p. 262. — O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem (*Office du samedi-saint : Exsultet...*).

2. *Vie de Mgr de Belsunce*, p. 288-289. Les documents qui prouvent l'authenticité de ce récit et des visions de la sœur Rémuzat ont disparu en 1792, comme tant d'autres hélas ; mais l'auteur de la vie de 1760, les avait entre les mains, et la Mère Marie-Charlotte Billon, Supérieure en 1760, affirme qu'elle a été témoin de plusieurs de ces faits, qui tous ont été examinés sérieusement. *Circulaire du 12 août 1760*.



L'évêque hésitant ne pouvait contrôler lui-même cette révélation. Le P. Rainier qui se faisait fort d'en prouver la vérité était malade, mort peut-être ; d'ailleurs la vanité ridicule de l'abbé de saint Victor était connue. Son rêve était de pouvoir marcher, en mitre, dans les rues, et d'être traité comme un évêque. « Des prières accompagnées de tant de vanité ne pourraient être que rejetées de Dieu<sup>1</sup> », pensait Belsunce, et n'avait-il pas raison ! De Lucques, on lui mandait d'invoquer saint Michel ; de Castres, le bienheureux Jean-François Régis ; d'autres proposaient d'autres recours. Le 13 octobre Mgr de Belsunce écrivait : « Je voudrais tout faire, car il n'y a plus que Dieu et ses saints de qui nous puissions espérer la vie et la santé<sup>2</sup>. »

Le 13 octobre, date de la lettre que nous venons de citer, l'évêque de Marseille ne pense donc pas à recourir au Sacré-Cœur. Son *Mandement sur la désolation qu'a causée la peste... et sur l'établissement de la fête du Sacré-Cœur de Jésus* est du 22, c'est donc entre ces deux dates qu'il faut placer la demande divine à la sœur Rémuzat, ou tout au moins la connaissance qu'en eut Mgr de Belsunce. Sainte Marguerite-Marie était morte le 17 octobre 1690, la sœur Anne-Madeleine, avait eu le 17 octobre 1713 sa première révélation, peut-être faut-il fixer au 17 octobre 1720 la vision dont le retentissement devait être si considérable.

Mgr de Belsunce n'hésite plus : c'est au Sacré-Cœur de Jésus qu'il va demander secours. Le 22 octobre, son mandement est prêt.

« Henri-François-Xavier de Belsunce de Castelmoron, par la Providence divine et la grâce du Saint-Siège Apostolique, Évêque de Marseille, Abbé de Notre-Dame des Chambons, Conseiller du Roi en tous ses conseils ; au Clergé séculier et régulier et à tous les Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

L'évêque commence par exhorter ses diocésains à la pénitence

1. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 273 ; lettre du 16 oct. 1720.

2. Lettre à M. Capus, 13 oct. 1720.

et au repentir ; en traits vivants il décrit les maux qui les torturent et qu'il a tâché d'adoucir, sans hélas le pouvoir. C'est un témoin, il dit ce qu'il a vu ; un père, il pleure avec ses enfants, il relève leurs courages. Il invite à regarder vers le ciel, à y chercher le salut ; il faut recourir au Cœur adorable de Jésus « qui a aimé les hommes même ingrats et pécheurs, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour<sup>1</sup>. »

Le dispositif est à citer entièrement :

« A ces causes, en vue d'apaiser la colère de Dieu et de faire cesser le redoutable fléau qui désole un troupeau qui nous fut toujours cher, pour faire honorer Jésus-Christ dans le très Saint Sacrement, pour réparer les outrages qui lui ont été faits par les indignes et sacrilèges communions, et par les irrévérences qu'il souffre dans ce mystère de son amour pour les hommes, pour le faire aimer de tous les fidèles commis à nos soins, enfin, en réparation de tous les crimes qui ont attiré sur nous la vengeance du ciel, nous avons établi et établissons dans tout notre diocèse, la fête du Sacré-Cœur de Jésus, qui sera désormais célébrée tous les ans, le vendredi qui suit immédiatement l'Octave du très saint-Sacrement, jour auquel elle est déjà fixée dans plusieurs diocèses de ce royaume, et nous en faisons une fête d'obligation que nous voulons être fêtée dans tout notre diocèse ; permettant que ce jour-là le très saint-Sacrement soit exposé tous les ans, dans toutes les églises des paroisses de cette ville et de tout notre diocèse, dans toutes celles des quartiers du terroir de Marseille, comme aussi dans toutes les communautés séculières et régulières de tout notre diocèse. »

Mgr de Belsunce veut que tout ce qu'il a prescrit pour la fête du Cœur de Jésus, soit aussi prescrit pour la fête du saint Nom

1. *Œuvres choisies de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 38. L'allusion au texte de la grande révélation de juin 1675 est manifeste : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour. » *Vie et Œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie*, t. II, p. 414, édit. de 1876. Nous en lisions une autre à la page précédente : « Ceux qui s'adonneraient à cette dévotion ne manqueraient de secours que lorsque ce divin Cœur manquerait de puissance. »

de Jésus, qu'il établit dans le diocèse de Marseille; il termine ainsi :

« Heureux et mille fois heureux les peuples qui, par leur éloignement pour les nouveautés profanes, par leur attachement inviolable à l'ancienne et sainte doctrine, par leur humble et parfaite soumission à toutes les décisions de l'Église, épouse de Jésus-Christ, par la régularité et la sainteté de leur vie, seront trouvés selon le Cœur de Jésus, et dont les noms seront écrits dans ce Cœur adorable ! Il sera leur guide dans les routes dangereuses de ce monde, leur consolation dans leur misère, leur asile dans les persécutions, leur défenseur contre les portes de l'enfer, et leurs noms ne seront jamais effacés du livre de vie.

« Et sera notre présent mandement, envoyé et affiché partout où besoin sera, lu et publié au prône des messes de paroisses le plus tôt possible<sup>1</sup>, et les deux dimanches de l'année prochaine qui précéderont les deux fêtes que nous venons d'établir.

« Donné à Marseille, le 22 octobre 1720.

† HENRI, *évêque de Marseille.*

Pour Monseigneur :

VIOULET, *secrétaire,*

\*  
\*   \*

Il parut trop long à Mgr de Belsunce d'attendre le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement pour fêter le Cœur de Jésus, et se consacrer à lui avec tout son diocèse. Il ordonne pour le 1<sup>er</sup> novembre, c'était un vendredi, une procession expiatoire qui sera suivie d'une solennelle consécration. Cette procession ne plaît guère au comte de Langeron ni aux échevins. Ils n'ont pas tort ; ne va-t-elle pas donner à la peste de nouvelles forces, on doit éviter avec soin tous les rassemblements. L'évêque croit devoir passer outre ; chef religieux, il ne dépend de per-

1. Toutes les églises de Marseille et des environs avaient été fermées pendant la peste : il fallait éviter tout rassemblement.

sonne<sup>1</sup> Un autel est dressé à l'extrémité du grand Cours, large promenade et bien aérée qui coupe à angle droit la Cannebière. Le jour de la Toussaint, dès l'aurore, les cloches, muettes depuis cinq mois, chantent à toutes voix la grande solennité. C'est la délivrance qui sonne ; l'espoir renaît dans les cœurs émus et repentants. A dix heures, de l'hôtel du président Le Bret où il avait trouvé asile, sort Mgr de Belsunce. Pieds nus, la corde au cou, portant une croix entre ses bras, il s'avance lentement<sup>2</sup>, victime expiatrice chargée des péchés du peuple. Derrière lui sont groupés les membres du clergé, suivis des habitants de Marseille, pâles, décharnés par les souffrances endurées de longs mois. En grand nombre ils sont venus « des Grand Carmes, de Saint-Jean, des hauteurs de la Tourette, de la butte des Moulins et des Accoules ; les riches ont quitté les hautes pinèdes de Ruffi, de Saint-Barnabé, de la Blancarde, de la Viste, de Sainte-Marthe et de Sainte-Marguerite, saturées d'air marin et de l'odeur résineuse des pins. » Tous veulent prier avec leur grand évêque et se consacrer avec lui au Cœur de Jésus<sup>3</sup>. Belsunce arrivé près de l'autel, monte sur un banc et laisse parler son cœur : il encourage, il exhorte à la pénitence, il faut apaiser la colère d'un Dieu justement irrité par nos crimes, il faut surtout avoir une entière confiance dans le Sacré-Cœur.

A genoux, une torche de cire à la main, d'une voix forte, il fait amende honorable<sup>4</sup> :

« O Cœur adorable du Sauveur de tous les hommes, je vous consacre de nouveau, dans cette solennité, cette ville et ce diocèse, mon cœur et ceux de tous mes diocésains. Nous dévouons, tous ensemble,

1. Lettre du 2 novembre à M. Capus. Cf. *La vénérable Anne-Madeleine Rémusat*, p. 274.

2. « Ma procession fut longue par le trajet et encore plus parce que, peu accoutumé à marcher pieds nus sur un mauvais pavé, j'allais lentement. » Lettre à Mgr Languet, 18 déc. 1720.

3. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 295.

4. Le texte de cette amende honorable qui fut renouvelée dans tout le diocèse, le 1<sup>er</sup> novembre 1721, se trouve dans le tome I des *Œuvres de Mgr de Belsunce*, p. 84, et aussi dans *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 296, sqq.



entièrement sans réserve et sans retour, nos cœurs à votre divin service : venez, ô Dieu de bonté, venez en prendre possession ; venez y régner seul, venez en bannir l'amour profane et criminel des créatures et des biens périssables. Chassez en tout ce qui vous y déplaît, purifiez-leurs intentions, ornez-les de toutes les vertus qui peuvent les rendre des cœurs selon le vôtre, doux, humbles et patients ; embrassez-les du feu sacré de votre amour ; qu'ils n'oublient jamais les saintes résolutions qu'ils ont formées dans ces jours de deuil et de larmes... Qu'ils ne respirent plus que pour vous, afin que nos noms étant écrits dans votre Cœur, comme dans le livre de vie, nous vous adorions tous, nous vous louions, nous vous bénissions, nous vous aimions pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il<sup>1</sup>. »

L'évêque célèbre ensuite la sainte messe et bénit, avec le Saint Sacrement, son peuple malheureux et sa ville épiscopale désolée.

Les échevins n'ont pas cru devoir assister à cette cérémonie ; il se trouve des mécontents pour désapprouver la foi du prélat : ils blâment son imprudence. Il leur faut pourtant reconnaître, que, loin d'augmenter, le fléau diminue. On avait assuré que, le lendemain le nombre des mourants et des morts serait effrayant. « Dieu, par sa miséricorde en ordonna autrement<sup>2</sup>. » la peste ne fit plus que décroître. Un petit incident fut très remarqué : depuis le matin soufflait le mistral et si violent qu'on se demandait si la procession pourrait sortir ; pendant la marche qui fut longue, pendant le discours de l'évêque, l'amende honorable et la consécration, la messe et la bénédiction du Saint Sacrement, « le calme fut si grand que les cierges de l'autel placés dans un endroit où aboutissent quatre rues et où donnent tous les vents, ne furent, ni éteints ni plus gâtés, que s'ils avaient brûlé

1. *Œuvres de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 87.

2. Lettre de Mgr de Belsunce à M<sup>me</sup> de Camilly, supérieure des religieuses de Notre-Dame de Charité à Caen. Cette lettre fut écrite après le 12 juin 1722, on la trouve dans *Les Origines de Notre-Dame de Charité*, p. 249 sqq. Le P. Ory, auteur de cet ouvrage, voudrait y voir une preuve de l'influence exercée par la dévotion du P. Eudes sur le culte de Mgr de Belsunce pour le Sacré-Cœur de Jésus : les dates ne permettent pas de penser ainsi. — Cf. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 344, 345.

dans une église bien fermée. Aussitôt que tout fut fini le vent recommença avec une fureur extraordinaire qui fit périr même des barques<sup>1</sup>. »

Une autre procession eut lieu le 15 novembre, une troisième le 31 décembre ; la peste avait perdu presque toute sa force, et il n'entrait plus que trois ou quatre malades, chaque jour, dans les hôpitaux. Pendant les premiers mois de 1721, Mgr de Belsunce fit une neuvaine solennelle, en l'honneur du Sacré-Cœur, dans l'église des Capucins. Il venait de refuser l'évêché de Châlons que lui offrait le Régent : ce n'était pas l'heure de quitter Marseille. La solennité de la fête du Sacré-Cœur, 20 juin, approchait ; l'évêque la préparait, il voulait un triomphe pour le Cœur de Jésus.

Le 16, il publie un mandement pour fixer l'itinéraire et différents détails. Le commandant de Langeron, malgré la disparition à peu près complète du fléau<sup>2</sup>, n'a pas permis qu'on rouvrit les églises, l'évêque ne le juge pas à propos non plus. Il commence par rappeler à ses diocésains la bonté et les miséricordes infinies du Cœur de Jésus qui les a exaucés, dès qu'ils ont eu recours à lui : il convient donc de le remercier solennellement à l'occasion de sa fête célébrée, pour la première fois, dans le diocèse de Marseille. La veille, le 19, les cloches sonneront en solennité dans toutes les églises et dans toutes les chapelles, à midi d'abord, et le soir de sept heures et demie jusqu'à huit ; le lendemain même sonnerie générale, depuis six heures du soir jusqu'à sept. Tous les chapitres, tous les curés, tous les prêtres, toutes les communautés sont convoqués. « La procession descendra de la place de Linche sur le Port par la rue Badeau ; elle passera le long du Port, de la Cannebière et du Cours, au haut duquel sera dressé un autel pour y reposer le très Saint Sacrement... Elle retournera

1. Lettre à M<sup>me</sup> de Camilly. Cf. *L'excellence de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, 2<sup>e</sup> part., p. 157.

2. Lettre du sieur Michel, 24 mai 1721, citée dans *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 322.

ensuite à notre Église cathédrale par la place Saint-Martin, par le Grand Puits et par la Grande Rue<sup>1</sup>. » Quarante jours d'indulgence sont accordés aux fidèles ; la veille les prêtres réciteront les vêpres doubles du Cœur de Jésus, avec commémoration de l'Octave du Saint-Sacrement. « Le Cœur adorable de Jésus-Christ ayant plus souffert que celui de tous les martyrs ensemble, et ayant toujours été embrasé par les flammes de son amour pour les hommes, même les plus ingrats, nous avons réglé que les ornements dont on se servira désormais, dans notre diocèse, le jour de la fête du Cœur de Jésus, seront de couleur rouge, comme au jour de la Pentecôte. »

Le jeudi 19, les cloches sonnent donc à toute volée, les petits mortiers en plomb détonnent joyeusement ; l'évêque officie pontificalement aux premières vêpres. Le lendemain il chante la grand'messe ; à cinq heures il porte le Saint Sacrement à la grande procession. Les Confréries des pénitents marchent en tête : les *Carmelins* qui ensevelissent les pauvres, les *Bourras* qui assistent les suppliciés ; ils s'écoulent en longues files couverts de leur cagoule blanche, bleue, noire ou grise, avec le grand capuchon rabattu sur le visage, deux trous sont ouverts pour les yeux<sup>2</sup>. Derrière marchent les communautés religieuses, plusieurs avaient perdu la moitié de leurs membres ; le clergé séculier les suit, les aumôniers des galères, les ecclésiastiques de la ville en surplus, les membres du Chapitre de la cathédrale en chape : là aussi les vides sont grands. Une foule énorme accompagne le Saint Sacrement où le Cœur de Jésus vit glorieux. Les troupes de la garnison, la milice bourgeoise sous les armes, forment la haie. Tout Marseille est là qui pleure et se repent, qui prie et qui espère. Une décharge d'artillerie salue l'hostie sortant de la cathédrale. Quand elle paraît sur le port, les forts de Saint-

1. *Œuvres choisies de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 54.

2. Les membres des plus illustres familles de Marseille faisaient partie de ces confréries qui existent encore : les processions ne se font plus, c'est une des exigences de la liberté moderne.

Jean et de Saint-Nicolas, les galères magnifiquement pavoisées, l'acclament avec tous leurs canons.

Au Cours, le spectacle est féérique. L'autel magnifique est chargé de flambeaux allumés et d'une argenterie immense<sup>1</sup> ; les tambours, les trompettes, les timbales, les hautbois et les violons, tant des galères que de la ville, retentissent. Tous les cœurs sont émus, Mgr de Belsunce retient à peine ses larmes, quand il s'agenouille au pied du magnifique reposoir où il vient de déposer la sainte hostie. Les bruits cessent ; dans un silence que rien ne trouble, lentement, il redit l'amende honorable et la consécration, prononcées à cette même place, le 1<sup>er</sup> novembre. La multitude des assistants ne pouvait entendre. Pour qu'on s'unisse aux sentiments qu'il exprime, l'évêque de Marseille a fait imprimer et distribuer un grand nombre de copies. Tous, au fond de leurs âmes, souscrivent aux engagements qu'il prend pour tous.

Quand il a terminé, il bénit solennellement son peuple, son clergé, sa ville dont le Cœur de Jésus, vient de prendre possession et pour jamais. C'est le plus solennel des triomphes qui, jusqu'à ce jour, ont réjoui et consolé le Cœur divin. Marseille et Mgr de Belsunce feront pourtant mieux encore dans quelques mois.

Le 26 mai, le sieur Michel écrivait à son ami Gravier, réfugié à Greissau, aux Pennes :

« Nous sommes, grâce à Dieu, en parfaite santé, quoique le sieur Audimar, échevin, qui a le soin de la viande, nous en donne fort peu, et nous fasse faire fort souvent maigre, malgré nous... Nous nous fréquentons comme s'il n'y avait jamais eu de mal. En attendant que la Loge soit blanchie, on s'assemble dans la rue... Tout ce que j'évite, c'est de faire éloigner les pauvres avec ma canne, crainte qu'ils

1. Les Marseillais ont coutume de mettre sur les gradins du reposoir, le Jeudi-Saint, en grand nombre, des vases d'argent ou de vermeil garnis de fleurs. Le lendemain ils les reprennent, et les regardent dès lors comme une bénédiction pour leur demeure ; peut-être avait-on fait de même, pour la procession du 19 juin 1721.



ne me touchent, quelques-uns sortant nouvellement des Convalescents. Il y a près d'un mois qu'il n'y a ni mort ni malade<sup>1</sup>. »



Le fléau semble bien disparu. Dans la ville convalescente, une ardeur, un besoin de plaisir bouillonne et brûle ; la vie longtemps comprimée se détend et bat à pleines veines. Comme après toutes les grandes détresses, c'est chez les survivants une soif de jouir et d'oublier les douleurs d'hier dans la folie des plus audacieux divertissements<sup>2</sup>. Mgr de Belsunce écrivait dans les derniers jours de décembre 1720 :

« La crainte de la peste et de la mort, toutes les horreurs dont vous aurez vu un fidèle portrait, quoique flatté dans mon dernier mandement, ont tenu les passions captives. L'approche de la délivrance ayant fait cesser cette crainte, la digue rompue, l'inondation de certains crimes est affreuse, mesme dans les hôpitaux, et je crois que c'est ce qui tient en suspens les grâces que nous attendons, et c'est ce qui me fait trembler, car qui est capable d'estre méchant à présent, ne se corrigera jamais sans un de ces miracles de la grâce qui arrivent rarement<sup>3</sup>. »

La bête humaine débridée cède à ses instincts. Les bubons de la peste sont à peine fermés et déjà veufs et veuves ne songent plus qu'à de nouvelles noces. Chaque dimanche on publie jusqu'à deux cents mariages ; « mariages empestés » dit un contemporain. Qu'importe, rions, chantons, buvons et mangeons, *cras enim moriemur*<sup>4</sup>, nous mourrons demain. « Des femmes profitent de

1. Autogr. de la Bib. de feu M. de Crozet ; *Vie de Mgr Henry de Belsunce*, t. I, p. 322.

2. THUCYDIDE (*Guerre du Péloponèse*, II, 53). constate ce besoin de plaisirs qui pousse les Athéniens à tous les excès, même au milieu des horreurs de la peste. « On n'était retenu ni par la crainte des dieux, ni par celle des lois... Avant d'être atteint on voulait au moins goûter de la volupté. »

3. Lettre à Mgr Languet, 18 déc. 1720. Bib. de Sens. *Vie de Mgr Henry de Belsunce*, t. I, p. 327, 328.

4. ISA., XXII, 13.

ces désordres pour se remarier ; elles savent leur époux parfaitement en vie dans le pays étranger ; l'on en a vu d'autres qui avaient déjà usé trois maris depuis la contagion. On se jouait ainsi du sacrement, dont on faisait un concubinage<sup>1</sup>. » Mgr de Belsunce se plaint de pareil désordre et de pareille ingratitude ; on ne l'écoute pas. On ferme la bouche à ceux qui rappellent les terribles souvenirs d'hier. Il faut bannir des entretiens aussi fâcheux ! Fêtes, plaisirs, musique, comédie, bals, mariages, à la bonne heure. Les jansénistes qui, pendant la peste, nes'étaient montrés rien moins que courageux, recommencent leurs intrigues.

A la fin du mois d'août les églises fermées sont rouvertes. Le 26 septembre l'évêque de Marseille invite ses diocésains à fêter saint Michel, le grand protecteur de la France et à remercier le Cœur de Jésus « auquel nous devons notre délivrance d'une manière si admirable... Et vous, mes très chers frères, qui, allez sur mer et sur toute l'étendue des eaux, publiez ses louanges d'un bout de la terre à l'autre ; annoncez à toutes les nations, même les plus barbares, la gloire, la puissance et les miséricordes infinies du Sacré-Cœur de Jésus qui vient d'opérer des prodiges en notre faveur, et qui a fait enfin succéder la joie aux longues et affreuses calamités que nous avons souffertes. »

Mais les sauvés du Cœur de Jésus doivent renoncer aux folies maudites et coupables, leur joie sainte s'humilier dans le repentir et la crainte. « La mort est encore chez nos voisins, vous le savez » : voisins d'Aix, de Toulon, d'Arles, d'Avignon, d'une grande partie de la Provence. « Craignons que l'abus que nous faisons, tous les jours, de la vie et de la santé que Dieu nous a conservées dans sa clémence, ne nous rende dignes des mêmes châtiments dont nous avons été témoins<sup>2</sup>. »

1. *Vie de Mgr Henry de Belsunce*, t. I, p. 327.

2. *Vie de Mgr Henry de Belsunce*, t. I, p. 331. Aix perdit 5.534 habitants sur 24.000 ; Toulon 15.783 sur 26.273 ; Arles, 10.210 sur 23.178 ; Avignon 4.000, sur 18.000 ; Marseille, 50.000 sur 90.000.

Hélas, Mgr de Belsunce prophétise. Le dernier décès était du 19 août 1921. Le 8 novembre, de solennelles actions de grâces sont rendues par toute la ville de Marseille, à Notre-Dame de la Garde. Évêque, échevins, magistrats, confréries, pénitents, une foule immense gravit la sainte colline pour redire à Marie sa joie et sa reconnaissance. Trois mois après, en février, on signale plusieurs cas de peste. Retour offensif du fléau qui sévit toujours aux environs ; imprudence des Marseillais qui ont négligé les précautions les plus élémentaires ; colère de Dieu qui châtie des coupables ; toutes ces causes ont leur influence. Le 3 avril, les trois enfants de M. Beau, riche négociant du quartier Saint-Nicolas, meurent de la peste, ainsi que leur précepteur. Le mois pourtant s'achève tranquille ; on croit à des accidents isolés. Mais le 1<sup>er</sup> mai la peste est signalée rue de la Croix d'Or ; elle y fait des ravages. La panique est plus grande qu'en 1720. Tous ceux qui le peuvent, s'enfuient : « On ne rencontre plus que des voitures chargées de hardes qui sortent. Les charrettes, les chariots de toutes formes, embarrassent tellement les rues qu'on ne peut plus y passer, même dans les plus larges. On ne voit point de portes où il n'y ait quantité de bourriques et de mûlets chargés, et qui attendent leurs maîtres<sup>1</sup>. » Au dire d'un chroniqueur la moitié des habitants quittent Marseille.

\*  
\*   \*

Cette reprise du fléau prépare un éclatant triomphe pour le Cœur de Jésus. Le 28 mai, Mgr de Belsunce ordonne un jeûne général, et annonce qu'il fera solennellement la procession de la Fête-Dieu et celle du Sacré-Cœur. Les échevins y assisteront ; mais il n'y aura qu'un seul reposoir à la Loge (hôtel de ville). Quelques jours avant il avait écrit aux premiers magistrats :

1. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 341.

« Vous vous souvenez, sans doute, qu'au jour de la Toussaint 1720, je consacrai cette ville et ce diocèse au Sacré-Cœur de Jésus, source inépuisable de toutes les grâces et de toutes les miséricordes, et que, dès ce même jour, nos maux diminuèrent sensiblement, continuellement et sans rechute ; mais vous devez aussi vous souvenir que MM. les Échevins ne purent alors paraître entrer dans cette consécration, ni prendre part à aucune des saintes cérémonies, qui furent faites ensuite, en l'honneur de Jésus-Christ, notre libérateur.

« Pour réparer cela, Messieurs, je crois devoir vous proposer de faire incessamment, mais sans cérémonie un vœu stable, au divin Cœur de Jésus... Je désirerais donc, Messieurs, que vous vous engageassiez, vous et vos successeurs, à perpétuité, à aller tous les ans, au jour où j'ai fixé la fête du Sacré-Cœur, entendre la sainte messe dans l'église du premier monastère de la Visitation que nous appelons les *Grandes Marias*, à y communier, et à y offrir, en réparation des crimes de cette ville, un cierge ou un flambeau de cire blanche pour brûler devant le Très Saint-Sacrement, et enfin d'assister, sur le soir du même jour, à une procession générale d'action de grâces, que j'établirai pour un certain nombre d'années à votre réquisition.

« Je vous supplie, Messieurs, de ne pas rejeter cette proposition ; mais au contraire de la recevoir avec une entière confiance en la miséricorde du Sauveur, dont nous avons déjà ressenti les effets si marqués, et de ne pas différer l'exécution.

J'ai l'honneur d'être... etc.

† HENRI,  
*Evêque de Marseille*<sup>1</sup>. »

Le jour même où Mgr de Belsunce publiait son mandement, le 28 mai 1722, les échevins se réunissaient. M. Moustier, premier échevin, rappelle comment en 1720, tous les efforts des hommes étant vains, la peste « baissa continuellement jusqu'à sa fin, dès le jour de la consécration... au Sacré-Cœur de Jésus. » Il propose donc à ses collègues d'accepter la proposition de l'évêque de Marseille. On l'adopte à l'unanimité.

1. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 343, 344.



« ...Il a été unanimement décidé que nous, Échevins, ferons un vœu ferme, stable et irrévocable entre les maires de Mgr l'Évêque, par lequel, en la dite qualité, nous engageons nous et nos successeurs à perpétuité à aller toutes les années, au jour où il a fixé la fête du Sacré-Cœur de Jésus, entendre la sainte Messe dans l'église du premier monastère de la Visitation, dite les *Grandes Maries*, y communier et offrir, en réparation des crimes commis dans cette ville, un cierge ou flambeau de cire blanche, du poids de quatre livres, orné de l'écusson de la ville, pour brûler ce jour-là devant le Saint-Sacrement, et à assister, sur le soir du mesme jour, à une procession générale d'actions de grâces, que nous prierons et requérerons M. l'Évêque de vouloir établir à perpétuité ; à l'effet de quoi deux de nous seront députés pour lui porter et remettre l'extrait de la présente délibération, et lui faire les prières et réquisitions y contenues ; sous cette condition toutefois, que si cette année, au jour auquel cette fête se trouve fixée, le mal qu'il y a dans la ville était tel que la communication pût être dangereuse, M. l'Évêque aura agréable de différer l'établissement de la procession à l'année prochaine, ou de la transférer après la cessation du mal. Et avons signé à Marseille l'an et le jour ci-dessus.

*Signé : MOUSTIÉS, DIEUDÉE, RÉMUZAT, SAINT-MICHEL, échevins*  
*Collationné à l'original : CAPUS<sup>1</sup>. »*

Le 7 juin les sieurs Échevins susnommés, revêtus de leur robe rouge et de leur chaperon de velours, tous quatre, à genoux, devant le très Saint Sacrement que Mgr de Belsunce tient dans ses mains, prononcent solennellement leur vœu, au bas du marchepied du maître-autel de la cathédrale, M. Moustiès, portant la parole au nom de tous quatre.

Le 12 juin, vendredi dans l'Octave du Saint-Sacrement, jour de la fête du Sacré-Cœur, d'un autel dressé sur une plate-forme en haut et au-dessus de l'église des Accoules, d'où, l'on décou-

1. LANGUET, *La vie de la vénérable Mère Marguerite-Marie*, 1729, p. 387, 388. Pierre Rémuzat qui signe cet acte, est l'oncle de la vénérable sœur Anne-Madeleine Rémuzat. Même en 1793, l'évêque constitutionnel, Benoît Roux, voulut officier à la Major, le jour de la fête du Sacré-Cœur ; en 1848, le maire protestant tint à s'acquitter du vœu : la Chambre de commerce le remplit aujourd'hui, en lieu et place d'une municipalité socialiste.

vre presque toute la ville, Mgr de Belsunce donne la bénédiction du Saint-Sacrement. Les cloches, jusqu'à sept lieues aux environs, sonnent à la fois pour avertir les « fidèles de demander pardon et de se consacrer au Sacré-Cœur de Jésus. Ce même jour, et pour la première fois, les échevins de Marseille vinrent à l'église des *Grandes Maries*, offrir un gros flambeau de cire blanche. La peste diminua si sensiblement qu'on ne pouvait s'empêcher de crier au prodige. Dieu se souvenant que nous étions consacrés au Cœur adorable de Jésus-Christ, ne nous frappa qu'en père qui veut ramener à lui des enfants ingrats, mais qui lui sont chers malgré leurs infidélités<sup>1</sup>. »

Le 3 août, en ville et à la campagne, il n'y a plus de malades ; pour le coup on peut chanter victoire et rendre grâces à Dieu d'avoir été quitte à si bon marché. Mgr de Belsunce, les échevins, les habitants de Marseille, même les plus difficiles à convaincre, s'inclinent devant la puissance et la miséricorde infinies qui les a sauvés. Après une neuvaine d'action de grâces, on chante un triomphal *Te Deum*. L'évêque de Marseille dit la joie et la reconnaissance de tous ; ceux qui ont été si magnifiquement gardés ne l'oublieront pas.

« Peuples que la vengeance de Dieu a deux fois frappés... cessez de craindre désormais et trassaillez d'allégresse, parce que le Cœur adorable de Jésus auquel vous vous êtes solennellement voués, s'est déclaré et a fait de *grandes choses* en votre faveur ! Que le souvenir de ces prodiges soit à jamais gravé dans vos esprits et dans vos cœurs ! *Racontez-les souvent à vos enfants ; que vos enfants les disent aux leurs et ceux-là aux races suivantes, et que la mémoire en passe aux siècles futurs.* Annoncez votre délivrance et la publiez aux extrémités du monde ; publiez la gloire de votre Libérateur parmi les nations et ses merveilles parmi tous les peuples chez qui le commerce vous conduira désormais. Annoncez-leur que c'est au Sacré-Cœur de Jésus à qui seul vous devez votre salut et duquel seul aussi ils doivent attendre leur

1. Lettre de Mgr de Belsunce à Mme de Camilly. Archives de Notre-Dame de Charité, Caen, Cf. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 349, 350.

force et leur consolation dans toutes leurs tribulations. Il n'y a point de climats où la renommée n'ait porté cette longue et triste suite de malheurs dont nous avons été accablés, qu'il n'y en ait donc aucun qui n'apprenne de vous la miséricorde du Seigneur !... Faites savoir encore que la plupart des diocèses de Provence doivent, comme nous, la cessation de ce terrible fléau aux miséricordes du Cœur de Jésus<sup>1</sup>. »



La peste n'a pas en effet ravagé la seule ville et le seul diocèse de Marseille, la Provence entière a été décimée. Partout au même mal les évêques ont appliqué le même remède. Le 31 mai 1721, Mgr Louis-Pierre de la Tour du Pin de Montauban, évêque de Toulon, invite ses diocésains à chercher dans le Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ un refuge assuré ; il lui dévoue, il lui consacre sa ville, son peuple ; qu'il daigne épargner les précieux restes du troupeau, le pasteur s'offre à porter le poids de la colère divine. Le 2 juillet, les chanoines d'Aix s'engagent par vœu, unanimement, à faire célébrer à perpétuité, le lendemain de l'octave de la Fête-Dieu, dans l'église métropolitaine, la solennité du Cœur de Jésus. L'archevêque, Mgr Charles-Gaspard-Guillaume de Vintimille, que nous retrouverons bientôt sur le siège de Paris, approuve la délibération de son Chapitre, et veut que ce jour-là on chante l'Office et la Messe qu'il vient de faire imprimer. Le 12 du même mois, Mgr Jacques de Forbin-Janson, archevêque d'Arles, neveu du cardinal de Forbin-Janson, évêque de Beauvais et pair de France, établit dans son diocèse la fête du Cœur de Jésus. Le 17 novembre, l'évêque de Carpentras, François-Marie Abbaty exhorte les Consuls de sa ville épiscopale et des autres villes du diocèse, à faire des vœux au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « ressource essen-

1. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 352.

tielle et universelle des chrétiens, qu'on honore spécialement le lendemain de l'Octave du Saint-Sacrement. »

Les religieuses de la Visitation d'Avignon racontent, dans une lettre circulaire que lisent tous les monastères, la belle procession du 4 novembre 1722. Quatre cavaliers ouvrent la marche, M. l'abbé de Salvador revêtu des marques de la pénitence», porte la croix, douze prêtres en surplis se tiennent auprès de l'archevêque qui s'avance tête nue, un crucifix à la main, en vêtement noir, la corde au cou. Le Vice-Légat marche aussi tête nue accompagné de Messieurs les Consuls, suivi d'une Compagnie de chevaux-légers. Le cortège s'arrête devant l'église de la Visitation ; un autel a été dressé que surmonte un tableau du Sacré-Cœur. Après le chant du *Vexilla Regis*, Mgr François-Maurice Gonterio de Gonteriis s'offre au Cœur de Jésus, victime expiatrice pour son peuple. Au nom des consuls et de toute la ville, Charles-Noël de Galleans fait alors le vœu d'aller chaque année, au jour et à l'église désignés par Monseigneur, assister à une messe basse et offrir un cierge de cire blanche du poids de dix livres « pour attirer sur nous et sur nos citoyens, par ce nouveau culte public, les bénédictions dont le Sacré-Cœur de Jésus est la source... La chapelle du Sacré-Cœur de Jésus qui est dans notre église, ajoutent les Visitandines, a été choisie pour rendre annuellement ce vœu, et le jour fixé au Vendredi d'après l'Octave de la Fête-Dieu<sup>1</sup>. »

De la Provence, le nom, la miséricorde et la gloire du Cœur de Jésus rayonnent sur toute la France. Mgr Paul de Villeroy de Vieuville avait établi dans son diocèse la fête du Cœur de Jésus le 3 décembre 1718 ; en 1721, il l'élève au rang des fêtes chômées ; ce jour-là on doit cesser tout travail, le Saint Sacrement est exposé dans l'église métropolitaine. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris approuve en 1722 un office et une messe en

1. LETIERCE, *Etude sur le Sacré-Cœur*, t. I, p. 483. Cf. DE GALLIFFET, *De cultu sacrosancti Cordis Dei ac Domini nostri Jesu-Christi*. Romae, M.DCCXXVI, p. 139-144.



l'honneur du divin Cœur<sup>1</sup> ; en 1723 l'évêque de Poitiers Mgr Jean-Claude de la Poype de Vertrieu, autorise l'érection dans la chapelle des Visitandines, d'une association au Très Sacré-Cœur de Jésus<sup>2</sup> ; en 1724, Mgr de Montcley, évêque d'Autun permet de célébrer la fête du Sacré-Cœur, c'est une joie inexprimable dans les monastères visitandins : Autun, Chalon-sur-Saône, Charolles, et surtout Moulins et Paray. Dix ans plus tard, quand Mgr Nicolas-Joseph de Paris, évêque d'Orléans, recommande à ses dio-

1. DE GALLIFFET, *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ*, Lyon, 1733, p. 25, 26.

2. L'année 1723 fut en Poitou, une année de sécheresse. Le curé de la paroisse de la Jaulnaye (12 kilomètres de Poitiers) écrit dans son journal : « Nous avons été processionnellement cette année à la Visitation, à Poitiers, pour demander au Sacré-Cœur la pluie qui nous était si nécessaire dans cette sécheresse affreuse. Notre procession eut un bon effet, car la nuit suivante il survint une pluie abondante. Nous eûmes ordre de Mgr l'évêque, de chanter le psalme... en actions de grâces, ce que nous fîmes le dimanche suivant, et nous mîmes notre paroisse sous la protection de ce Cœur adorable. » Le curé et ses paroissiens recommencent l'année suivante « qui a été encore fort sèche », affirme le registre. « Le lendemain nous eûmes de l'eau suffisamment pour pouvoir faire le bled. » La relation se termine ainsi : « Que nos successeurs n'oublient jamais cette dévotion, et les obligations que la Jaulnaye a contractées. » M. Maurice Pouliot, qui publie ces textes dans le *Courrier de la Vienne et des Deux-Sèvres*, du 12 juillet 1921 (année fort sèche aussi) est un dévot du Cœur de Jésus qui connaît admirablement les antiquités poitevines. On se rappelle sans doute que la première confrérie du Sacré-Cœur fut établie à Poitiers en 1694, chez les Filles de Notre-Dame. (Cf. cf. XI, p. 335 note) une question se pose : pourquoi les Visitandines de Poitiers ont-elles attendu 1723 ? M. Pouliot estime que la maison fut longtemps sous l'influence janséniste, et « quasi à l'index dans l'Ordre, comme un foyer de mauvais esprit ». Il exagère, à mon sens, et dans une circulaire du 6 juillet 1725 la Mère Marie-Madeleine Moreau affirme que les difficultés entre le monastère et Mgr de la Poype de Vertrieu ne venaient pas, comme on l'a dit calomnieusement, « des matières du temps » ; toutes les religieuses ont signé ce que Monseigneur demandait. Ce prélat est d'ailleurs satisfait de la communauté et maintenant il honore toutes les fêtes de sa présence ; celle du Sacré-Cœur de Jésus est sa fête de prédilection. Il est cependant certain que Duvergier de Hauranne fut le directeur de la première supérieure de la Visitation de Poitiers, la Mère de Lage de Puylaurens, et que les frais de construction du grand monastère, en 1676, furent supportés surtout par Le Pelletier des Touches, qui avait été des « Messieurs » de Port Royal. L'influence janséniste n'existait plus néanmoins au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Mère Marie-Madeleine fut toute dévouée au Cœur de Jésus ; professe d'Angers elle vint à Poitiers en 1720 et termina heureusement les difficultés avec l'évêque, elles tenaient au mode d'élection de la supérieure ; c'est elle sans doute qui poussa Mgr de la Poype de Vertrieu à écrire son beau mandement de 1723 sur notre dévotion : religieuse d'une belle intelligence et d'un admirable bon sens elle est une des grandes supérieures de l'Ordre.

césains la dévotion, il n'oublie pas de rappeler les merveilles de Marseille. A Rouen, la très honorée Mère Marie-Agnès Gréard obtient de l'archevêque, Louis de la Vergne du Tressan, l'autorisation d'ériger, dans la cathédrale, une chapelle au Sacré-Cœur<sup>1</sup>. Mgr de Belsunce et Mgr Languet approuvent la Mère Gréard. En 1728, sur des ordres venus de la cour, une neuvaine de messes pour obtenir la naissance d'un dauphin, fut célébrée dans cette chapelle. La grâce obtenue, on y place un tableau qui représente la reine Marie Leczinska offrant le jeune prince au Cœur de Jésus. Elle veut être inscrite la première sur le registre des adorateurs<sup>2</sup>. Dès 1723, la Mère Marie-Agnès fait imprimer le *Livre de l'adoration perpétuelle* de la sœur Rémuzat ; un an après, plus de vingt-cinq mille exemplaires portent partout le souvenir et l'amour du Cœur de Jésus. « Il a passé jusqu'au milieu de Constantinople, par le moyen de quelques saints missionnaires, y allant chercher les chrétiens. Il a de plus passé en Amérique, à la Louisiane et en Espagne, y faisant grand nombre d'adorateurs<sup>3</sup>. » Avec l'audace magnifique des saints, la supérieure de Rouen n'hésite pas à faire agir de puissants intercesseurs pour que le successeur de Louis XIV, du « fils aimé du Sacré-Cœur », appuie à Rome les démarches du P. de Galliffet. Par les Visitandines d'Annecy et de Turin, elle presse le roi de Sardaigne et le duc de Modène, elle rêve d'atteindre, par les sœurs de Vienne, l'impératrice d'Autriche leur fondatrice et l'empereur lui-même<sup>4</sup>. Une personne de premier rang la seconde en Pologne.

Mgr de Belsunce aide puissamment la Mère Gréard. Il a obtenu de Marie Leczinska une lettre au Pape Benoît XIII et au cardi-

1. Lettre de la Mère Anne-Élisabeth de la Garde, 9 mai 1725. Cf. GAUTHEY, *Vie et Œuvres*, t. III, p. 44 ; *Année Sainte*, t. II, p. 236, *La vénérable Anne-Madeleine Rémuzat*, p. 302.

2. Philippe V voulut être le premier inscrit sur la liste d'adoration de Manrèze. LETIERCE, *Etude sur le Sacré-Cœur*, t. II, p. 193.

3. *Lettre circulaire du premier monastère de Rouen*, 25 novembre 1726. Cf. *La vénérable Anne-Madeleine Rémuzat*, p. 302, 303.

4. *Lettre de la Mère Anne-Élisabeth de la Garde*, 9 mai 1725. Cf. GAUTHEY, *Vie et Œuvres*, t. III, p. 44.

nal de Polignac. La démarche reste sans effet, le cardinal est opposé à la nouvelle dévotion. L'évêque de Marseille fera une seconde tentative lorsque paraîtra l'ouvrage de Mgr Languet sur la vénérable Mère Marguerite-Marie Alacoque. En attendant, son nom, sa présence, le souvenir de son héroïsme sont de précieux auxiliaires. Il a promis aux Marseillais qu'ils retrouveront leur ancienne prospérité, s'ils se consacrent au Cœur du Sauveur du monde<sup>1</sup>. Dès 1724, les pertes sont réparées, et le grand port de la Méditerranée est redevenu florissant. Clément XI pour témoigner son admiration à l'héroïque prélat lui envoie son portrait, le corps du martyr saint Clément et une précieuse relique de la vraie Croix. Il rêve de le faire cardinal. Le régent, honteux de n'avoir pas encore récompensé un pareil mérite le nomme évêque de Laon, duc et pair de France<sup>2</sup>. Mgr de Belsunce renonce à l'évêché de Laon et à la duché-pairie. L'assemblée générale du clergé de France lui fait en 1725 un accueil sans précédent : à son entrée dans la salle, évêques, archevêques, cardinaux se lèvent et l'acclament. Les sœurs de la Visitation de Dijon et d'Annecy comptent sur lui pour présenter leur requête à l'Assemblée ; elles désirent obtenir la permission de célébrer dans tous leurs monastères la fête du Cœur de Jésus. La Mère Gréard leur mande de ne pas se presser. Nous ne savons quelle suite fut donnée à cette démarche : peut-être Mgr de Belsunce la déconseilla-t-il<sup>3</sup>. Dans son discours du 6 août, il raconte la

1. *Vie de Mgr de Belsunce*, t. I, p. 358.

2. « On a vu en son temps combien l'Évêque de Marseille s'était signalé à la peste, et de ses biens et de sa personne. Quand elle fut tout à fait passée, M. de Lauzun demanda une abbaye pour lui à M. le duc d'Orléans. Il donna des bénéfices peu après et oublia M. de Marseille. M. de Lauzun voulut l'ignorer et demanda à M. le Régent s'il avait eu la bonté de se souvenir de lui. Le duc d'Orléans fut embarrassé. Le duc de Lauzun, comme pour lever l'embarras, lui dit d'un ton doux et respectueux : « Monsieur, il fera mieux une autre fois », et avec ce sarcasme rendit le Régent muet et s'en alla en souriant. Le mot courut fort, et M. le duc d'Orléans, honteux, répara son oubli par l'évêché de Laon. » Saint-Simon, *Mémoires*, t. XIII, p. 80, éd. Chéruel. Nommé au mois d'octobre 1723, Mgr de Belsunce renonce à l'évêché de Laon, le 21 novembre de la même année.

3. *Lettre de la Mère Anne-Elisabeth de la Garde*, 9 mai 1725. Cf. GAUTHEY, *Vie et Œuvres*, t. III, p. 46, 47.

peste de Marseille, il ne dit rien de la consécration de la ville et du diocèse au Cœur de Jésus<sup>1</sup>. Il est juste d'ajouter que cela n'entraînait pas dans son plan : le prélat voulait seulement convaincre ses illustres auditeurs, de la misère du clergé de Provence, et de l'impossibilité où il se trouvait de payer les arrérages qu'on exigeait.

\*  
\*   \*

Mis en évidence et à l'honneur par la peste de Marseille et le procès canonique de Paray-le-Monial ; magnifiquement exposé par le P. de Galliffet, assistant des provinces de France près du général des Jésuites ; à la portée de tous, grâce au livre de Mgr Languet, évêque de Soissons, membre de l'Académie Française sur la vénérable Mère Marguerite-Marie, morte en odeur de sainteté en 1690, le nouveau culte attire et fixe sur lui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les regards et les esprits même et peut-être surtout hostiles, en France, à Rome, dans toute l'Europe occidentale. On ne pourrait plus, on ne veut pas l'ignorer. Combattu partout et toujours par les Jansénistes, les libertins, les courtisans, les philosophes, avec l'acharnement de la mauvaise foi, il est vigoureusement, et victorieusement défendu par les plus zélés, les plus pieux, les plus illustres de nos évêques français, — la lutte est surtout chez nous, jusqu'en 1765, — par les plus soumis au Souverain Pontife, nous dirions aujourd'hui par les plus ultramontains. Presque tous les ordres, presque toutes les congrégations religieuses combattent sous le drapeau du Sacré-Cœur. Au premier rang les Filles de la Visitation Sainte-Marie et les Pères de la Compagnie de Jésus. Ces deux familles confiantes dans l'appel qui leur a été adressé, fières du choix divin, luttent sans défaillance, toujours sur la brèche, jamais découragées même aux heures les plus sombres. Les adversaires multiplient les mensonges et les

1. *Œuvres de Mgr de Belsunce*, Paris, Edme et Alexandre Picard, 1843, t. I, p. 88.



calomnies : ils accusent le P. de la Colombière d'avoir trouvé la dévotion au Cœur de Jésus, en Angleterre, dans les ouvrages du protestant Thomas Godwin et de l'avoir, à son retour en France, enseignée à sainte Marguerite-Marie ; ils bourrent les colonnes des *Nouvelles Ecclésiastiques* des plus étranges accusations contre les Cordicoles, les Berruystes, les Pichonistes, c'est-à-dire les Jésuites. Ils ne parviennent pas à faire lâcher prise, les coups reçus augmentent l'ardeur. En France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Pologne, en Russie, au Canada, en Chine, en Syrie, partout où ils sont, les Jésuites sont les soldats du Cœur de Jésus. Ils ne sont pas seuls ; il est juste et il est doux de le répéter ; mais, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sont eux surtout que visent la haine et la jalousie, eux qui reçoivent les plus sanglantes blessures ; ils en meurent, le 16 août 1773. Mais la dévotion au Cœur de Jésus ne meurt pas ; ni la ruse, ni la violence, ni le talent, ni la malice, ni les conciles hérétiques, ni les décrets impériaux ne peuvent l'emporter sur les décrets éternels, voilà ce que nous aurons à raconter dans le prochain volume.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

## CHAPITRE I. — CHEZ LES MONIALES DE FRANCE (1600-1650). 5

Le renouveau catholique en France au début du xviii<sup>e</sup> siècle, 5. Culte du cœur humain, 6. Bérulle et l'intérieur de Jésus, 8. Suzanne de la Pommélie, 9. Marie de Valernod, dame d'Herculais, 10. M<sup>me</sup> Marguerite d'Arbouze, abbesse du Val-de-Grâce, 12. M<sup>me</sup> Françoise de Beauvilliers, abbesse de Saint Aignan, 14. La dévotion au Cœur de Jésus à l'Abbaye de Montmartre : la Mère Marie Granger, la Mère Saint-Jean, 15. M<sup>me</sup> Françoise de Nérestang, abbesse de la Bénissondieu et le P. de la Colombière, 18. La Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, 20. Le Sacré-Cœur et les Ursulines, 22. La Mère Marie de l'Incarnation (1599-1672) : prière quotidienne au Cœur de de Jésus ; le Cœur de Jésus, c'est pour elle l'Intérieur de Jésus, 24. Mgr de Montmorency-Laval ; les débuts de la dévotion au Canada, 30. Marcelle Germain à Limoges, 32. Louise de Marillac, 33. Jeanne Chézard de Matel et l'ordre du Verbe-Incarné, 34.

## CHAPITRE II. — ÇA ET LÀ..... 37

Nicolas de Montmorency, 37. Don Benoît Haeften, 38. Marine d'Escobar, 39. Sœur Anne Griffon, 40.

La Mère Jeanne Deleloé : l'union des cœurs, janvier 1644, 41. *Mon bien-aimé ayez souvenance de votre Cœur !* 44. Jansénius vient de mourir (1648) ; l'heure semblerait venue d'établir le culte de de l'amour, 46.

Deux petits volumes consacrés au Cœur de Jésus : les *Solitudini* du P. del Nente, P. O. Méditations soliloques, affections, offrande, une retraite avec le Cœur de Jésus, 47. Le *Meta Cordium Cor Jesu* du P. Druzicki, S. J. (1590-1662). Petit office du Cœur de Jésus : neuf méditations, chef-d'œuvre d'amour et de science théologique. Ces deux ouvrages restent inconnus : en 1726, le P. de Galliffet les ignore, 51.

## CHAPITRE III. — BÉRULLISME ET DÉVOTION AU CŒUR DE JÉSUS ..... 57

La doctrine de Bérulle (1575-1629), 57. Il s'attarde à l'intime, à l'âme, aux états de Jésus ; c'est Jésus qu'il étudie dans Marie et dans les saints, 59. L'humanité du Verbe Incarné ne l'intéresse

qu'en vue de la divinité, 60. Le cœur de chair dans sa dévotion au Cœur de Jésus, 61.

Le P. de Condren (1588-1641) plus bérullien que Bérulle, 63.

M. Olier (1608-1657) et la fête de la *Vie intérieure de Notre-Seigneur*, 65. La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et le fondateur de Saint-Sulpice, 67.

Le bérullisme au Carmel : le Grand Carmel de Paris ; la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement (1619-1648) et le Carmel de Beaune. M. de Renty, 69.

Le bérullisme et les Jésuites, 72. Le Sacré-Cœur et le P. Lallémant (1587-1635) ; les PP. Lejeune (1591-1664) ; Rigoleuc (1595-1658) ; Surin (1600-1665), 73. La Mère Jeanne des Anges (1602-1665) et le Sacré-Cœur, 76. Guilleré (1615-1684), le plus bérullien des Jésuites, 80. La dévotion au Sacré-Cœur et la vie mystique, 85,

#### CHAPITRE IV. — AUTOUR DU P. SAINT-JURE (1585-1651)... 87

En France, vers 1650, les dévots au Cœur de Jésus vivent isolés, qui les réunira ? 87.

Le P. Saint-Jure (1588-1651) aurait pu l'essayer, 88. Son influence est très grande, il connaît, il aime le Cœur divin ; il a écrit sur lui des pages admirables, 89. En 1643, dans le *Livre des Elus*, il invite ses lecteurs à vivre dans la plaie du côté, dans le Cœur de Jésus, 90. Malgré l'influence toute bérullienne de son très saint et très illustre pénitent, M. de Renty, il reste fidèle à la doctrine traditionnelle. Il ne cherche pas à la répandre, 92. La Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus, 94.

*L'Homme spirituel* (1646) ; pages superbes sur le Cœur de Jésus, 98. Jeanne des Anges voit le P. Saint-Jure, son directeur, pendant la maladie du P. Surin, lié au Cœur divin par une triple chaîne d'or, 100.

La dévotion à l'Enfance de Jésus et la dévotion au Sacré-Cœur dans cette première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Confréries, registres, chapelet, prières, office, réunions du 25 de chaque mois, autant de signes extérieurs de la dévotion à l'Enfance de Jésus, de moyens de la propager ; rien de pareil dans la dévotion au Sacré-Cœur, 102. Un sermon de Bossuet, 107.

#### CHAPITRE V. — DEUX PRÉCURSEURS :

1<sup>o</sup> LE P. VINCENT HUBY (1608-1693)..... 111

*Pratique de l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 111. Le P. Huby et les retraits de Vannes, 113. Un grand orateur populaire, 114. *Ah ! quelle fournaise d'amour pour les hommes dans le Cœur de Jésus-Christ !* 116. *Ah ! quelle différence entre cœur et Cœur !* 119. Le chapelet du cœur, 121. Les médailles du Cœur de de Jésus et du Cœur de Marie, 121. La bonne Armelle et le Cœur de Jésus, 122. La Fille de l'Amour, 124.

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| 2 <sup>o</sup> LE P. JACQUES NOUET (1608-1680) ..... | 128 |
|------------------------------------------------------|-----|

*L'Homme d'Oraison*, 128. Une prophétie du P. Lallemand, 129. *Le Banquet de Myrrhe* du P. CARAFFA, général de la Compagnie de Jésus, 129. Une grande préface : La noblesse et l'excellence du Sacré-Cœur de Jésus ; les richesses spirituelles et les biens immenses que nous trouvons dans le Cœur de Jésus ; les plaies et les souffrances du Sacré-Cœur de Jésus, 130. L'heure de Dieu, 137.

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE VI. — LE P. JOSEPH (1577-1638) ..... | 139 |
|-----------------------------------------------|-----|

Le baron de Mafliers, 139. Un orateur de quatre ans, 141. Une passionnette, 141. Le noviciat d'Orléans, 142. Les premiers vers français sur le Cœur de Jésus, 145. Une octave du Saint-Sacrement à Saumur, 146. Les cœurs crucifiés du Sauveur et de saint François, 147. *O Cœur de Jésus, mon unique joie*, 149. Le Cœur de Jésus et l'Eucharistie, 151.

Le P. Bernard d'Ozimo et le P. Jean de Carthagène, 153.

Richelieu et le P. Joseph, 154. Le fondateur des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire, 155. Le Mont Calvaire et le Cœur de Jésus, 155. Le Cœur de chair du Fils de Dieu, symbole et siège d'amour, 157, droit chemin du Ciel, 158, demeure des Filles du Calvaire, 159.

Les Conférences du Monastère du Marais, 1631-1638, 160. *Au banquet de Sion on mange le corps de Jésus ; le banquet du Calvaire est le Cœur ouvert du Fils de Dieu*, 161. L'éloquence du P. Joseph, 163. Les Exercices prescrits aux Filles du Calvaire : *Exercice des Cinq Plaies ; Exercice du Calvaire ; Exercice de la Compassion de la Vierge* : ils sont pleins du Cœur de Jésus. Le P. Joseph fut un grand apôtre du Sacré-Cœur, 164.

Le Cœur de Jésus au Calvaire, après la mort du P. Joseph. Pourquoi cette dévotion y est restée un trésor de famille, 168.

|                                                    |     |
|----------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE VII. — SAINT JEAN EUDES (1601-1680) ..... | 177 |
|----------------------------------------------------|-----|

La lettre du 29 juillet 1672, 177. Le premier grand office du Cœur de Jésus, le plus beau, 181.

Comment s'est formée la dévotion du P. Eudes, 182. Ses études au collège du Mont, à Caen, 183. Son entrée à l'Oratoire, 184. L'influence de Bérulle et du P. de Condren, 185. Les débuts du jeune missionnaire, 187. *La Vie et le Royaume de Jésus* ; son premier ouvrage, le meilleur peut-être, est tout bérullien, 188. Alors pour lui le Cœur de Jésus c'est toute la vie divine et humaine de Jésus ; à à peine dans l'ouvrage est-il fait allusion au cœur de chair, 189.

La sœur Marie des Vallées, 193. Saint Jean Eudes quitte l'Oratoire le 25 mai 1643, 194. Il fonde la Congrégation de Jésus et Marie ; il réunit dans un même culte les cœurs de Jésus et de Marie qui ne sont qu'un même cœur, 195. Sens multiple de ces mots :



cœur de Marie, 197. *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*, 199.

Trois cœurs en Marie : cœur corporel, cœur spirituel, cœur divin. Ces cœurs ne sont pas symbolisés les uns par l'autre, ils sont juxtaposés, 200. L'élément matériel de la dévotion du P. Eudes au Cœur de Marie, c'est la personne de Marie, 202.

La personne serait aussi l'élément matériel dans sa dévotion au Cœur de Jésus, si le P. Eudes n'avait pas eu des devanciers : saint Bonaventure, les Bénédictines d'Helfta. Avec ses devanciers, il voit dans le cœur de chair le symbole des sentiments de l'âme, mais garde néanmoins sa pensée première, d'où manque de netteté, 204.

Beauté, puissance, ardeur de la dévotion de saint Jean Eudes au Cœur de Jésus, 208.

## CHAPITRE VIII. — SAINT JEAN EUDES (1601-1680)..... 211

Saint Jean Eudes, apôtre du Cœur de Marie et puis du Cœur de Jésus. La mission d'Autun, 1648, 211.

Confréries en l'honneur du Cœur de Marie : Beaune, 1648. Morlaix, 1667, 213. *L'office du saint Cœur de Marie*, 215. La société des bons Amis, 216. Le tableau du faubourg Saint-Marcel, 218. Opposition, 219. La fête est supprimée et la société dissoute, 220. Gontier et le saint Cœur de Marie à Dijon, 221. Le vénérable M. Joly et la sœur Jeanne-Madeleine Joly, 222. Henri-Marie Boudon, archidiacre d'Évreux : un zèle ardent qui manque de mesure, 223.

Saint Jean Eudes et la *Société du Cœur de la Mère Admirable*. La première chapelle en l'honneur du Cœur de Marie. Sollicitée d'approuver la messe et l'office du Cœur de Marie, la Congrégation des Rites répond : *Non approbanda*, 225. Le Cœur de Marie fêté chez les Bénédictines de Montmartre et du Saint-Sacrement, 228. Violentes attaques, 230.

La fête du Cœur de Jésus et la lettre du 29 juillet 1672, 231. Mgr de Bédavy, archevêque de Rouen, d'abord opposé, 232. Les Bénédictines l'adoptent à Montmartre, 233. Une bulle de Clément X permet d'ériger une confrérie *in ecclesia seu capella Cordis Jesu et Mariæ Constansiensis*, 235. La même faveur est accordée aux maisons de Caen, Rouen, Lisieux, Évreux, 236.

Place de saint Jean Eudes dans l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur. Son zèle admirable, 238. Pie X l'appelle un père, un docteur, un apôtre du culte liturgique des sacrés Cœurs. Son apostolat ne sort guère des Congrégations qu'il a fondées. Sa dévotion difficile à comprendre, sans image, ne pouvait être populaire, 239. Son office ne fut approuvé à Rome qu'au xix<sup>e</sup> siècle, 241. Il n'avait reçu aucune mission miraculeuse, 242.

## CHAPITRE IX. — SAINTE MARGUERITE-MARIE (28 juillet 1648 — 17 octobre 1690)..... 247

Naissance et premières années, 247. *Un jour de la fête du Cœur de Marie*, 248. Le P. de Barry et la fête du Cœur de la sainte Vierge, 249. Sainte Marguerite-Marie, en 1675, ignore saint Jean Eudes et ses écrits, 250.

Le Cœur de Jésus et la Visitation avant 1670. 251. Saint François de Sales, étudiant le droit à Padoue, aime à dormir dans le Cœur amoureux de l'amoureux Sauveur, 252. *Oh ! qu'il fait bon avec le Crucifix !* 253. Le Cœur de Jésus et les origines de la Visitation, 254.

Les religieuses de la Visitation sont les *Filles du Cœur de Jésus*, 260. *Méditations pour les solitudes annuelles*, 261. La Mère Hélène-Angélique Lhuilier : les *Petites Méditations*, 262. La Mère Anne-Marie Rosset, 264. La sœur Marie-Michel Bouffard, 264. La sœur Jacques-Bénigne Gojot, 265.

La sœur Marguerite-Marie, novice, 266. Premières grâces, 267. *Les Insinuations de la divine piété de sainte Gertrude*, 268. Les grandes révélations, ce qu'elles ont de particulier, d'original, 270. Le 27 décembre 1673 : *Je t'ai choisie*, 127. Place donnée au Cœur de chair, 272. Le Cœur de Jésus et l'Eucharistie, 275. *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes*, 276. La fête du vendredi qui suit l'Octave du Saint-Sacrement ; le choix du P. de la Colombière, 277.

La Mère Greyfié et sainte Marguerite-Marie, 278. Dijon, Moulins, 279. La retraite de 1684 : ce que sainte Marguerite-Marie entend par ces mots : le Cœur de Jésus, 282. Livres qu'elle a pu consulter vers 1685, 283. Elle n'a pas connu, même alors, les écrits du P. Eudes, 284. Ses défis aux novices, ses lettres, 287.

Sa dévotion envisage surtout l'amour du Cœur de Jésus pour les hommes, amour méconnu qui demande un amour réparateur, 288. Cependant elle s'élargit, ici et là elle atteint tous les sentiments de l'âme de Jésus, hostie et victime du Père, 289.

## CHAPITRE X. — SAINTE MARGUERITE-MARIE..... 291

Difficultés spéciales de l'apostolat de sainte Marguerite-Marie, 291.

Le P. de la Colombière se consacre au Cœur de Jésus, 292. Il le prêche à la cour de la duchesse d'York, 293. Sa dévotion est plus large que celle de la sainte, 295. Son apostolat à Lyon : le P. de Galliffet, 297.

Sainte Marguerite-Marie, maîtresse des novices, 298. La *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière au monastère de Paray, 299. Le 20 juillet 1685, 300. Le Cœur de Jésus, fêté à la Visitation de Paray, 20 juin 1686, 302. Images, tableaux du Sacré-Cœur, 305. La petite consécration, 307. *La dévotion au Cœur de Jésus par les premiers vendredis du mois*, 308. Le monastère de Dijon et la sœur

Joly, 310. Une demande à Rome échoue ; le livret de la sœur Joly est approuvé à Langres, 311.

Sainte Marguerite-Marie demande au P. Froment et au P. Croiset d'écrire sur la dévotion, 314. Un nouveau livret à Lyon, 315. *Abrégé de la vie de la sœur Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation Sainte-Marie*, 315.

La petite chapelle de Paray-le-Monial, 316, du Bois Sainte-Marie, 317.

La messe *Gaudeamus* au monastère de Dijon, 318. Une lettre circulaire de la Mère Desbarres à toutes les supérieures de l'Ordre, 11 avril 1689, 319.

Le message à Louis XIV : Le Cœur de Jésus veut être honoré à la cour, 320.

Le 2 juillet 1688 : le Cœur de Jésus, la Visitation et la Compagnie de Jésus, 323.

Promesses du Sacré-Cœur : la grande promesse, 326.

L'apostolat de sainte Marguerite-Marie est pratique, universel, fort et suave ; la mort de l'humble visitandine lui donnera toute sa fécondité, 330.

## CHAPITRE XI. — PREMIÈRE DIFFUSION (1690-1697)..... 339

Le P. Croiset publie *la Dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 339. Nature de cette dévotion, sa pratique, 340. Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, 341. La Mère Marguerite-Marie, élue du Cœur de Jésus, 343. Le livre du P. Croiset et la Visitation, 344.

Dom Le Masson et la dévotion au Sacré-Cœur ; isolé des révélations de Paray, le nouveau culte paraît sans autorité, 345.

La Mère Greyfié traverse la France pour se rendre au second Monastère de Rouen, 346. Le Sacré-Cœur à Bordeaux, 348. Un petit livre, une grande précision, une influence considérable, 349. Un bref d'Innocent XII, 19 mai 1693, 352. Le vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement, 353.

La Fête du Sacré-Cœur et la XVIII<sup>e</sup> constitution, 355. Une lettre de la Mère de Lucinge, supérieure d'Annecy, blâme *des pratiques singulières*, 356. Troubles, réclamations, hésitations, 357. La Mère de Villars calme les esprits, 358. La décision de Mgr d'Arenthon d'Alex, évêque d'Annecy, 359.

Le P. Croiset disgracié et approuvé, 362.

Rien ne peut arrêter l'élan, 367. Un livre du P. Bouzonié, 369. La reine d'Angleterre prie le Souverain Pontife d'approuver la fête du Cœur de Jésus, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, 371. Un grand débat à la Sacrée Congrégation des Rites, elle répond : *Non expedire*, 375.

## CHAPITRE XII. — LENTS PROGRÈS..... 377

La fête de 1698 à Rouen, 377. Sœur Marie-Éléonore de Lorraine et la chapelle du Sacré-Cœur au monastère de la rue Saint-Jacques,

à Paris, 380. La Mère Greyfié à Chaillot, son retour à Annecy, 381. La Mère Angélique Brulart à Périgueux, son retour à Dijon, 384. Les confréries du Sacré-Cœur en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, au Canada, 386.

*La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, par le P. FROMENT, S. J., 388. Curieux détails sur les confréries du Sacré-Cœur, 390.

La dévotion du P. Eudes, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. 392.

La Mère Greyfié, supérieure à Annecy, 395. Ses démarches à Rome, 397. Un bref de Clément XI, 27 avril 1704, 398. Nouvelles démarches, nouveau bref, 4 juin 1707, 399. Il faut attendre, 400.

Les confréries se multiplient, 401. Nouveaux opuscules. 401. Apostolat par la prédication, 402.

Le livre du P. Croiset à l'index, 403. *Entretien de Théotime et de Philotée*, par le P. Bouzonié, S. J., 404.

La dévotion au Sacré-Cœur du bienheureux de Montfort, 406. Une lettre de Simon Gourdan, 409.

## CHAPITRE XIII. — FAITS DÉCISIFS ..... 411

Jean-Joseph Languet, vicaire général d'Autun, 411. Guérison extraordinaire de la sœur Claude-Angélique Desmoulins, religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial, 413. Un procès canonique : déposition de la Mère Greyfié, des religieuses de Paray, 418. Nommé évêque de Soissons, M. l'abbé Languet promet d'écrire la vie de la sœur Marguerite-Marie Alacoque, 421.

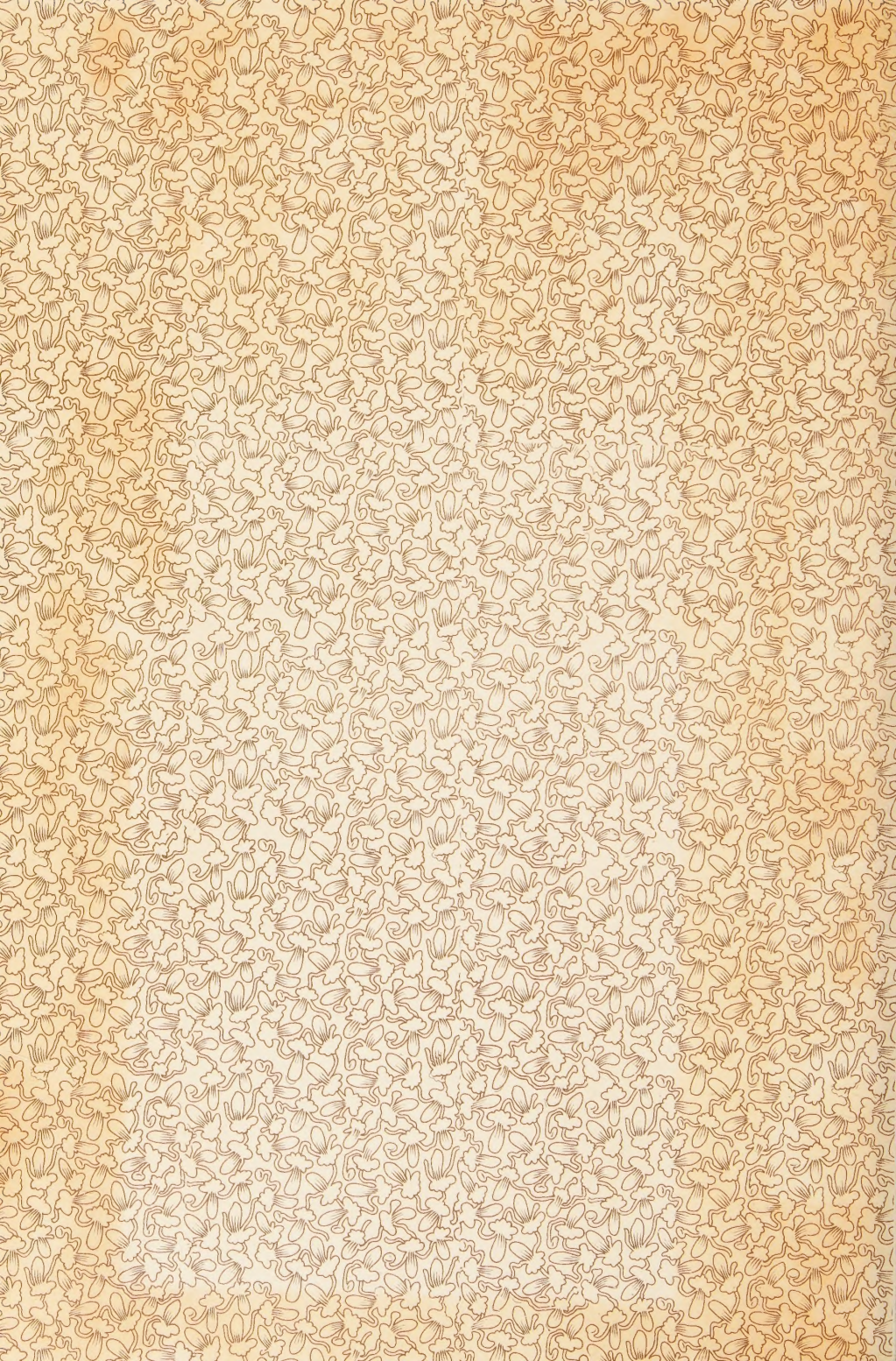
Madeleine Rémuzat, premières années, 425. A 17 ans, elle entre au premier monastère de la Visitation de Marseille, le 2 octobre 1711, 426. Magnifique apostolat, 427. *La sœur Rémuzat l'a dit*, 428. Grâces célestes, 429. Mgr de Belsunce approuve en 1715 la messe du Sacré-Cœur et une association en son honneur, 430. Les quarante heures de 1718, 430. La peste de 1720, 431. Le P. Milley, 434. Le Cœur de Jésus révèle à la sœur Rémuzat que la peste sera l'occasion de l'établissement d'une fête solennelle en son honneur, 435. Mandement du 22 octobre, Mgr de Belsunce implore le secours du Sacré-Cœur, 436. Procession solennelle et consécration, 438. La peste diminue peu à peu, 440. Le 20 juin 1721, 442. Marseille sauvé, ivre de plaisirs, 444. Reprise du fléau, 446. Consécration des échevins, 7 juin 1722, 448. La peste disparaît, 449.

Triomphe du Cœur de Jésus à Marseille, en Provence ; son culte à Paris, Autun, Rouen, 450. La Mère Marie-Agnès Gréard et Mgr de Belsunce, 453. Les luttes de demain, 455.



ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR L'IMPRI-  
MERIE DE L'EST, A BESANÇON, POUR  
GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS, LE  
VIII DÉCEMBRE MCMXXVII, EN LA  
FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.







233.729

H185

2841

HAMON, A.

AUTHOR

Histoire de la Devotion au Sacri

TITLE Coeur Paray-le-monial

| DATE<br>LOANED | BORROWER'S NAME | ROOM<br>NUMBER |
|----------------|-----------------|----------------|
|                | Colavert        | DEC 19         |

2841



